Bibliotheque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

DICTIONNAIRE

233 65

HISTORIQUE

Jérôme Dernier fils

DES SIÉGES ET BATAILLES

MÉMORABLES

DE L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE,

OU

ANECDOTES

MILITAIRES

DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire,
rue Saint Severin.

M DCC LXXI.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

DICTIONNAIRE
DES SIÉGES
ET BATAILLES.

[PAD]

PADOUE. (*ſiége de*) L'empereur Maximilien, chef, ou plutôt général de la Ligue conclue contre les Vénitiens, voulant ſignaler ſa valeur, s'approcha de Padoue, le 15 de Septembre 1509. Cette place, l'une des plus vaſtes de l'État de Veniſe, étoit défendue par plus de dix-huit mille hommes, ſans compter la nobleſſe qui s'y étoit jettée, réſolue de périr ou de ſauver une ville dont la conſervation ou la perte devoit décider du ſort de la république. Cette nombreuſe garniſon avoit pour général le fameux Pétilien, l'un des plus célèbres capitaines de l'Italie. Comme le circuit de Padoue étoit trop grand pour l'inveſtir, l'empereur ne l'attaqua que

d'un seul côté : c'étoit précisément l'endroit le plus fort de la ville. En vain la Palisse, qui avoit & plus d'expérience & plus de capacité que Maximilien, lui représenta qu'il étoit plus facile d'opérer à la porte de Cadalonga. L'avis salutaire du général François ne fut point suivi, parce qu'il l'avoit donné; mais la fortune le vengea pleinement. Le canon des assiégés, qui dominoit sur le camp de l'empereur, fit, en si peu de jours, de si terribles éclaircissemens dans ses troupes, qu'il fut obligé de transporter ses tentes d'un autre côté. Le succès ne fut pas plus heureux. Il fit, il est vrai, des brèches assez considérables aux murailles. Il donna plusieurs assauts; mais la garnison se défendit toujours avec tant de courage, qu'elle fit échouer tous ses efforts. Bientôt Maximilien s'aperçut qu'il n'avoit qu'à perdre devant une place si bien fortifiée, & si bien défendue. Alors, désespérant de l'emporter, & n'ayant point une armée assez nombreuse pour la réduire par un blocus, il se retira honteusement, le 1.er d'Octobre, après quinze jours de vaines tentatives. Il arriva, pendant ce siége, une aventure qui, par sa singularité, mérite d'avoir ici sa place. Le fameux Bayard avoit dans sa compagnie de Gendarmes un jeune homme de seize ans, nommé *Boutières*. Ce jeune guerrier, s'étant mesuré corps-à-corps avec un officier Albanois, de la cavalerie-légère des ennemis, remarquable par sa taille énorme, le fit prisonnier. Le nouveau David présenta son Goliath à l'empereur qui, surpris du spectacle, dit à l'Albanois, « qu'il

» s'émerveilloit qu'un grand coloſſe comme » lui, ſe fût laiſſé ſaiſir par un enfant qui, » de quatre ans, ne porteroit poil au men- » ton. » L'Italien, plus honteux du reproche que de ſa défaite, dit qu'il avoit cédé au grand nombre, & qu'il avoit été ſaiſi par quatre cavaliers. Bayard, qui étoit préſent, ſe tournant vers Boutières : « Entendez- » vous, lui dit-il, ce qu'il rapporte ? Il eſt » contraire à votre récit : ceci touche votre » honneur. » Auſſi-tôt Boutières, jettant ſur ſon captif un regard foudroyant : « Tu mens, » lui dit-il; &, pour preuve que je t'ai pris » moi ſeul, remontons à cheval, & je vais » te tuer, ou te faire crier quartier une ſe- » conde fois. » L'Albanois ne voulut pas ſe faire battre davantage. « Boutières, dit alors » le chevalier Bayard, vous avez un com- » mencement auſſi beau que je vis jamais à » jeune homme ; continuez, & vous ſerez » un jour un grand perſonnage. » Cette pro- phétie du héros François ſe vérifia dans la ſuite ; & Guignes-Guiffray, ſieur de Boutiè- res, devint un capitaine fameux.

PAGYDA. (*ſiége de*) Tacfarinas, Nu- midé de nation, & célèbre brigand d'Afri- que, fit, pendant pluſieurs années, une guerre cruelle & ſanglante aux Romains. Il oſa aſ- ſiéger une cohorte Romaine dans le fort Pa- gyda, voiſin de la riviere qui porte le même nom. Décius, qui la commandoit, brave officier & fort expérimenté dans la guerre, honteux de ſe voir inveſti par des voleurs, ſortit pour combattre en pleine campagne ; mais la fortune ne ſeconda pas ſa valeur.

Bleſſé en pluſieurs endroits, il ſe défendit long-tems, & fit tous ſes efforts pour arrêter les ſiens qui prenoient la fuite, juſqu'à ce qu'environné d'ennemis, il ſuccomba ſous leurs coups. Mais bientôt le proconſul Apronius vint venger la mort de ce généreux Romain, &, après pluſieurs avantages conſidérables, obligea le brigand à ſe cacher dans ſes déſerts. 22 *ans depuis J. C.*

PALAMOS. (*ſiége de*) Le maréchal de Noailles, après avoir paſſé le Tar en préſence d'une armée Eſpagnole, qu'il battit, marcha vers Palamos, petite ville, mais digne des efforts de cet habile Général. Palamos eſt bâtie entre Barcelone & Girone, ſur le rivage de la Méditerranée, au fond d'une baye qui en fait un bon port. L'avantageuſe ſituation de cette place, qu'une colline très-eſcarpée protege, ſes fortifications, ſa citadelle l'avoient toujours fait regarder comme un des boulevards de la Catalogne. Cependant elle ne put réſiſter à la valeur victorieuſe des François. Après quelques attaques légeres, elle fut priſe d'aſſaut, le 7 de Juin 1694. La citadelle capitula le 10; & la garniſon, qui s'y étoit retirée, ſe rendit priſonniere. M. de Tourville, l'un des plus grands hommes de mer du ſiécle dernier, foudroyoit la place, du côté du port, pendant que les troupes de terre eſcaladoient ſes remparts.

L'année ſuivante, M. de Caſtanaga voulut reprendre Palamos. Il en forma le ſiége; mais M. de Vendôme le lui fit lever, le 25 d'Août; & les conquérans démolirent la place, parce qu'ils ne pouvoient pas la con-

ſerver. En effet, elle fut rendue par le traité de Ryſwick.

PALÉE. (*ſiége de*) Philippe, roi de Macédoine, étant entré dans la Céphallénie, forma le ſiége de Palée, ville, qui, par ſa ſituation, lui étoit d'une grande commodité pour en faire ſa place d'armes, & pour infeſter de-là les terres des Etoliens ſes ennemis. Il fit avancer les machines, & travailler aux mines. Une des manieres d'ouvrir les brèches étoit de creuſer la terre juſques ſous le fondement des murailles. Quand on y étoit parvenu, on étayoit, & l'on ſoutenoit les murs par de gros pieux de bois, auxquels les mineurs mettoient le feu avant de ſe retirer, & bientôt l'on voyoit tomber de longs pans de murailles. L'ardeur des Macédoniens avoit été grande : auſſi firent-ils, en très-peu de tems, une brèche de plus de trente toiſes. Léontius, l'un des plus grands ſeigneurs de la cour du Roi, fut commandé avec ſes troupes pour attaquer la ville de ce côté. Pour peu d'effort qu'il eût voulu faire, il étoit maître de la place ; mais il avoit deſſein de trahir le prince. Il attaqua mollement, & fut repouſſé avec grande perte ; enſorte que Philippe fut obligé de lever un ſiége qui avoit coûté bien des fatigues à ſon armée. *An du monde* 3786.

PALÉPOLIS. (*priſe de*) Cette ville, ſituée tout auprès de Néapolis, avoit été fondée, & étoit habitée par des Grecs. Ils avoient exercé beaucoup d'hoſtilités ſur les terres de Capouë & de Falernes. On leur déclara la guerre ; & le conſul Publius Philo marcha contre les deux villes alliées dont il

forma le ſiége. Il fut long & périlleux. Mais les troupes des Samnites, qui s'étoient jettées dans Palépolis pour la défendre, y exerçant des violences inouïes, les aſſiégés ſe rendirent aux Romains, après avoir fait ſortir de leur ville, ſous prétexte d'une entrepriſe importante, toutes les troupes auxiliaires, qui s'y étoient renfermées. *L'an de Rome* 429.

PALLANCE. (*ſiége de*) Le conſul Émilius, étant arrivé en Eſpagne, voulut ſe ſignaler par quelqu'exploit fameux. Il attaqua les Vaccéens qui étoient fort tranquilles, & forma le ſiége de Pallance, la plus forte place du pays. Elle l'arrêta plus long-tems qu'il n'avoit cru; & bientôt le défaut de proviſions le réduiſit à une fâcheuſe extrémité. Un convoi conſidérable étoit près d'arriver ſous les ordres d'un officier général, appellé *Flaccus*, lorſque malheureuſement les ennemis, ſortis tout-à-coup d'une embuſcade où ils l'attendoient au paſſage, l'enveloppèrent de tous côtés. Le capitaine Romain y ſeroit péri avec tous ſes ſoldats, ſans une ruſe qui lui vint tout-à-coup dans l'eſprit. Il répandit, parmi ſes troupes, la nouvelle que le Conſul s'étoit enfin rendu maître de Pallance. Elles jetterent de grands cris de joie, qui, portant la déſolation parmi les ennemis, les obligerent de ſe retirer ſur le champ. Flaccus, à la faveur de ce menſonge heureux, ſauva ſon convoi & ſon détachement, & revint comme en triomphe dans le camp du Conſul. Ce ſecours ne dura pas long-tems; & le Général, déſeſpéré, prit enfin le parti de la retraite. Elle ſe fit de nuit avec la plus

grande confuſion. Les cris des malades & des bleſſés avertirent les ennemis de cette fuite nocturne. Ils ſortent en foule ; &, ayant atteint les fuyards vers le lever du ſoleil, ils ne ceſſerent de les harceler. Ils auroient pu détruire toute l'armée, s'ils avoient continué de la pourſuivre. Six mille hommes périrent dans cette déroute ; & le reſte des troupes ſe ſauva où il put. *137 ans avant J. C.*

PALMYRE. (*ſiége de*) Après la bataille d'Emèſe, Zénobie ſe renferma dans Palmyre, ſa capitale, où Aurélien vint l'aſſiéger. Avant de commencer les attaques, ce prince voulut l'engager à ſe rendre ; mais la fiere reine lui répondit avec tant de hauteur, que l'empereur, irrité, preſſa la place avec beaucoup d'ardeur. Les Palmyréniens ſe défendirent d'abord avec tant d'avantage, qu'ils inſultoient même les aſſiégeans, & les exhortoient avec une ironie amere à ne pas tenter l'impoſſible. Le ſiége dura long-tems ; & ce fut la diſette de vivres, qui mit fin à la réſiſtance de la reine. Cette princeſſe voulut fuir ; mais elle fut arrêtée, & conduite devant l'empereur. Ce prince lui demanda comment elle avoit oſé inſulter les Céſars ? « Je ne vous ai point » inſulté, ſeigneur, répondit-elle avec no» bleſſe : vous méritez l'empire ; mais Gallien » & ſes ſemblables n'étoient pas dignes de ce » haut rang. » *An de J. C. 272.*

PAMPELUNE. (*ſiéges de*) 1. L'an 778, les Saraſins d'Eſpagne, ou princes Maures, vinrent ſupplier Charlemagne de les prendre ſous ſa protection, de les délivrer du joug d'Abdérame qui menaçoit de les écraſer, &

lui offrirent une nouvelle occaſion d'acquérir de la gloire, & d'augmenter ſes Etats. Charles leur accorda leur demande, & réſolut de finir une guerre commencée par ſon aïeul, & qui avoit occupé ſon pere. On ſe met en marche pour l'Eſpagne. Le ſoldat, accoutumé à paſſer les Alpes, ne s'effraya point à la vue des Pyrénées; & l'on vint camper ſous les murs de Pampelune dont on forma le ſiége. Il dura trois mois; car on avoit à faire à un ennemi actif & vigilant, qui, le fer & la flamme à la main, faiſoit des ſorties vives & fréquentes; qui ſe trouvoit par-tout; qui portoit de tous côtés la défiance & le danger; qui ſurprenoit au moment où il étoit le moins attendu; qui diſparoiſſoit avant qu'on pût marcher à lui; qui venoit inſulter le François juſques dans ſon camp. Mais Charles le ſerra de ſi près, que bientôt il perdit l'eſpérance de défendre la ville. Il fallut ſe rendre. On abbatit les murailles; & il ne reſta d'autre conſolation à cette malheureuſe cité, que le triſte ſouvenir d'avoir eu le grand Pompée pour fondateur, & Charles le Grand pour deſtructeur.

2. Pampelune fut aſſiégée, en 1512, par le duc d'Albe, général de Ferdinand, époux de la fameuſe Iſabelle. Le roi Jean d'Albret, prince foible, étoit renfermé avec toute ſa famille dans cette capitale de la Navarre. Le capitaine Eſpagnol ne put l'empêcher d'envoyer en Béarn la reine & ſes enfans. Cette princeſſe vouloit reſter dans la place pour la défendre juſqu'à la derniere extrémité. Sa réſolution généreuſe fut rejettée par ſon timide

époux. Elle sortit, en lui disant : « Vous quit-
» tez un royaume où vous ne rentrerez ja-
» mais ; &, toute votre vie, vous serez Jean
» d'Albret. » Cette prédiction se vérifia bien-
tôt. Le pusillanime monarque, après quel-
ques jours de résistance, ouvrit ses portes à
l'ennemi, & se retira auprès de son épouse.
» Dom Jean, lui dit-elle en le voyant, si
» nous fussions nés, vous Catherine, & moi
» dom Jean, jamais nous n'aurions perdu la
» Navarre. »

PANORME, *ou* PALERME. (*batailles & prises de*) 1. La onzieme année de la premiere guerre Punique, les Consuls formerent le siége de Panorme, ville principale du domaine des Carthaginois en Sicile. Ils commencerent par s'emparer du port, & sommerent les habitans de se rendre ; mais on renvoya les députés avec insulte. On travailla donc à environner la place de fossés & de retranchemens. L'attaque fut poussée avec une ardeur incroyable. On abbatit avec les machines une tour située sur le bord de la mer. Les soldats entrerent par la brèche ; &, après avoir fait un grand carnage, s'emparerent de la ville extérieure, appellée *la ville neuve*. L'ancienne ne tint pas long-tems. On obligea les citoyens à se racheter pour deux mines (cent livres) par tête. La prise de cette ville fut suivie de la reddition volontaire de plusieurs autres places.

2. Plusieurs années après, l'armée Romaine, commandée par le proconsul Métellus, s'étant renfermée dans cette ville, Asdrubal, général des Carthaginois, vint

faire des courſes juſqu'aux portes, & défier inſolemment l'ennemi. Il y a des momens pour tout à la guerre. La ſageſſe eſt de les ſaiſir; & c'étoit un des grands talens de Métellus. Pour inſpirer aux Carthaginois une confiance aveugle & téméraire, il feignit de les craindre, & défendit à qui que ce fût de ſortir de Panorme. Cette ruſe réuſſit. Aſdrubal, enhardi par cette eſpece de victoire, répand toutes ſes troupes dans les plaines; ravage impunément le plat-pays; porte partout le fer & le feu, & s'avance fièrement juſqu'aux murailles de la ville. Alors le général Romain ſortit bruſquement ſur lui. Aſdrubal lui oppoſa ſes éléphans. Mais ils furent accablés de tant de traits, que, devenus furieux, ils ſe tournerent contre les Carthaginois; renverſerent leurs rangs, & jetterent par-tout le trouble & la confuſion. Les Romains acheverent bientôt la déroute. Le carnage fut horrible, & dans le combat & dans la fuite. Vingt mille Carthaginois périrent dans cette action. On y prit vingt-ſix éléphans, & tous les autres, quelques jours après. Métellus les envoya à Rome, au nombre de cent quarante-deux. Aſdrubal, étant repaſſé à Carthage, y fut condamné à mort: triſte récompenſe des grands ſervices qu'il avoit rendus à ſa patrie, mais ordinaire, dans cette république inhumaine, aux généraux malheureux!

3. L'an 190 avant J. C. Polixénidas, amiral de la flotte d'Antiochus, roi de Syrie, ayant trompé Pauſiſtrate, amiral des Rhodiens, alliés des Romains, par des pourpar-

lers, & des propoſitions de paix, le ſurprit près de Panorme ; l'attaqua & le défit entièrement. Le capitaine Rhodien perdit la vie, en combattant avec courage. Vingt-neuf de ſes vaiſſeaux furent coulés à fond, ou brûlés. Il ne s'en ſauva que ſept qui s'ouvrirent un chemin à travers les ennemis, & allerent rejoindre la flotte Romaine dans l'Helleſpont.

4. L'an 535 de J. C. l'empereur Juſtinien ayant envoyé Béliſaire en Italie, pour faire la guerre à Théodat, roi des Oſtrogoths, le général Romain entra en Sicile, & ne trouva de réſiſtance qu'à Panorme. La garniſon refuſa de ſe rendre. La place étoit forte ; & Béliſaire, la jugeant imprenable du côté de la terre, fit entrer ſa flotte dans le port qui étoit hors de la ville, & s'étendoit juſqu'au pied des murs. Comme les mâts de ſes vaiſſeaux s'élevoient au-deſſus des murailles, il y fit guinder des chaloupes remplies de tireurs d'arc. Les habitans, accablés d'une grêle de flèches, prirent l'épouvante, & ſe rendirent auſſi-tôt. La priſe de cette ville acheva la conquête de la Sicile.

PANTICAPÉE. (*ſiége de*) Pharnace, que Mithridate avoit toujours diſtingué entre ſes autres enfans, oſa former le deſſein criminel de lui arracher la couronne & la vie. Il ſouleva les troupes ; & bientôt la révolte devint ſi générale, que le roi fut réduit à ſe renfermer dans le château de Panticapée. Ce prince infortuné voulut eſſayer de ramener les rebelles, & s'avança pour leur parler. Mais les ſoldats, qui étoient ſortis avec lui, ſuivirent le torrent, & offrirent leurs ſervices

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 de Québec

au parti contraire. Les révoltés, fiers de leurs forces, leur déclarerent qu'ils ne les recevroient point, s'ils ne prouvoient leur zèle par quelque coup d'éclat; &, en même tems, ils leur montroient du doigt Mithridate. Ce malheureux pere, dans une si grande extrémité, n'eut que le tems de se réfugier dans sa forteresse. Dans l'instant, Pharnace fut proclamé; &, faute de diadême, quelqu'un, ayant tiré d'un temple voisin une large bande de papier d'Egypte, la lui ceignit autour de la tête. Mithridate, du haut d'une tour, voyoit tout ce qui se passoit. Il envoya coup-sur-coup à Pharnace plusieurs de ceux qui ne l'avoient point encore abandonné, pour lui demander la vie, & la permission de se retirer en sûreté. Aucun ne revenoit. Alors, réduit au désespoir: « Grands dieux! s'écria-t-il, » vengez un pere infortuné; &, s'il est vrai » que vous puniſſez les crimes, souvenez-» vous, dans votre colere, d'un fils ingrat & » perfide, qui m'arrache le jour que je lui » ai donné. » Ensuite il descendit dans l'appartement où étoient ses femmes & ses filles; fit préparer du poison; le leur présenta, & se disposa à en prendre lui-même. Deux de ses filles voulurent expirer avant lui. La précaution, dont il avoit usé, en se munissant de contre-poison, dès sa plus tendre jeunesse, empêcha, ou du moins affoiblit l'effet de la liqueur mortelle. Il eut recours à son épée; mais sa main, appesantie par l'âge & par le poison qu'il venoit d'avaler, n'obéit pas au gré de ses desirs. Il gémissoit; il languissoit; il luttoit contre la mort, lorsqu'il vit entrer un

officier Gaulois, qui, à la tête d'une troupe de ſoldats, avoit forcé les murailles du château. « Brave guerrier, lui dit le prince, tu » m'as rendu de grands ſervices, quand tu » combattois pour moi. Donnes-moi une der- » niere preuve de ton zèle, en m'ôtant ce » reſte de vie. Ne ſouffres pas que Mithridate » orne le triomphe ou des Romains ou d'un » fils rebelle. » L'officier ſatisfit ſes deſirs, & lui donna la mort. Mort déplorable pour un ſi grand roi, & doublement malheureuſe, parce qu'un fils l'ordonnoit ! Que Mithridate au moins apprenne aux peres, par ſon exemple, à mieux placer leur amour, & à ſe précautionner contre ces prédilections ſouvent aveugles, mais toujours injurieuſes pour des freres qui ont tous un droit égal ſur le cœur de leurs parens. La plûpart des enfans rebelles & parricides ont preſque toujours été des enfans trop aimés. Le trépas funeſte du roi de Pont arriva, l'an 63 avant J. C.

PAPPUAS. (*ſiége du Mont-*) A l'extrémité de la Numidie, s'éleve une montagne eſcarpée, & preſqu'inacceſſible, appellée *Pappuas*. Gélimer, après la défaite de ſes troupes à Tricamare, ſe réfugia ſur cet aſyle, & s'y mit en ſûreté. Comme il étoit impoſſible de l'attaquer, Béliſaire donna commiſſion à Pharas, prince Erule, qui ſervoit dans l'armée Romaine, de tenir la montagne bloquée, & d'en garder ſi bien les accès, que le roi des Vandales ne pût ni échapper, ni recevoir des vivres. Le lieutenant de Béliſaire juſtifia le choix de ce grand général, & ſçut remplir ſes ordres avec tant d'exactitude, que

bientôt Gélimer & les fidèles compagnons de ſes infortunes ſe virent réduits aux plus affreuſes extrémités. Pharas, qui en fut inſtruit, écrivit, en ces termes, au monarque aſſiégé : « Prince, je ſuis barbare comme » vous, & je n'ai reçu d'autres leçons que » celles de la nature. C'eſt elle qui me dicte » ce que je vais vous écrire. Voulez-vous » donc périr vous & votre famille, au lieu » de vous ſoumettre à un vainqueur généreux ? Vous chériſſez la liberté : c'eſt un » thréſor que vous ne perdrez qu'avec la vie. » Ah ! dites-moi, Gélimer, n'êtes-vous pas » actuellement eſclave des Maures qui vous » défendent ? Eh ! ne vaudroit-il pas mieux » mendier chez les Romains, que d'être roi » de cette vile & miſérable nation, & ſouverain du Mont-Pappuas ? Il eſt donc honteux, ſelon vous, d'obéir à un prince auquel obéit Béliſaire ? Revenez de cette erreur. Iſſu du ſang des rois, je me fais gloire » de ſervir Juſtinien. Il ſçait vaincre, mais » il pardonne aux vaincus ; & ſon deſſein eſt » de vous dédommager amplement de la » perte de vos Etats. Je ſuis homme, direz-vous, & je ſuis né pour ſupporter, avec » patience, tous les caprices de la fortune. » Mais, ſi le ciel vous offre une reſſource, » pourquoi la refuſer ? Etourdi par des coups » ſi rudes, peut-être n'êtes-vous pas en état » de prendre conſeil de vous-même ; ſuivez » le mien, Gélimer : conſentez à devenir » heureux, & ne vous faites pas plus de mal » que l'ennemi n'a voulu vous en faire. » Gélimer ne put lire cette Lettre ſans la trem-

per de ſes larmes. Il répondit, en ces termes : « Je vous remercie de votre conſeil ; » mais je ne puis me réſoudre à me rendre » l'eſclave d'un injuſte aggreſſeur. Il m'envoie, » je ne ſçais d'où, un Béliſaire pour dévorer » mes Etats, & me déchirer moi-même. Il » eſt prince, il eſt homme comme moi : qu'il » ſçache qu'il peut devenir, comme moi, la » victime de l'infortune. Je ne puis en écrire » davantage. Le poids de mes malheurs m'ac- » cable l'eſprit. Adieu, cher Pharas; envoyez- » moi, je vous prie, une guitarre, un pain » & une éponge. »

Ces derniers mots étoient une énigme pour Pharas. Le porteur de la Lettre les lui expliqua. « Gélimer, dit-il, vous demande du » pain, parce qu'il n'en a ni goûté, ni même » vu, depuis qu'il eſt chez les Maures. Il a » beſoin d'une éponge pour eſſuyer ſes lar- » mes, & d'une guitarre, pour tâcher de » calmer la violence de ſon chagrin. » Pharas, attendri de cette triſte peinture, lui envoya ce qu'il demandoit, & n'en fut pas moins attentif à garder toutes les avenues. Il y avoit trois mois que Gélimer étoit enfermé ; & les maux de ce prince croiſſoient de jour en jour. Agité de continuelles allarmes, il croyoit, à tous momens, entendre les Romains qui grimpoient ſur les rochers. Ses neveux expiroient autour de lui de faim & de miſere. Ce qui le toucha le plus ſenſiblement, fut de voir un des enfans de ſa ſœur, & un jeune Maure des plus miſérables, ſe battre enſemble à outrance, & ſe prendre à la gorge pour s'arracher de la bouche un méchant

gâteau d'orge écraſée, à demi-cuit, tout brûlant, & plein de cendres. Ce déplorable ſpectacle acheva de dompter ſa conſtance. Il ſe livra entre les mains de Pharas qui le conduiſit à Carthage où réſidoit Béliſaire. En l'abordant, le roi priſonnier fit un grand éclat de rire, que les Romains attribuerent à l'égarement de ſon eſprit ébranlé ſans doute par les violentes ſecouſſes de ſa mauvaiſe fortune. Mais les amis de Gélimer prétendoient, peut-être avec raiſon, que c'étoit le ris d'un Démocrite, & que ce prince, iſſu de race royale, roi lui-même, nourri dans la ſplendeur & dans l'opulence, enſuite vaincu, fugitif, accablé de miſere, enfin captif, regardoit toutes les grandeurs & les fortunes humaines comme des objets de riſée. Béliſaire, après avoir terminé ſi heureuſement la guerre d'Afrique, l'an 534, partit pour Conſtantinople, où il fut reçu avec une joie proportionnée à la grandeur de ſes exploits. Pour les couronner, Juſtinien renouvella un honneur qui, depuis le règne d'Auguſte, étoit réſervé aux empereurs & à leurs enfans. Il décerna le triomphe à ſon illuſtre général. Béliſaire, entouré de ſa garde, traverſa la ville, depuis ſa maiſon juſqu'au Cirque, où l'attendoit l'empereur aſſis ſur un thrône élevé. On portoit devant lui les dépouilles des rois Vandales, des vaſes d'or & d'argent, des armes, des couronnes, des meubles précieux, des robes de pourpre, ſemées de perles & de pierreries, ſept grandes corbeilles remplies de monnoie d'or, & le livre des Evangiles, tout brillant d'or & de diamans. Les vaſes du

temple de Jérusalem, que Tite avoit enlevés lorsqu'il prit cette ville, & que Genséric avoit transportés de Rome en Afrique, attiroient sur-tout les regards. Justinien les envoya aux églises de Jérusalem, après la cérémonie du triomphe. A la suite du triomphateur marchoient les prisonniers, & à leur tête Gélimer vêtu d'une robe de pourpre, environné de ses parens, & suivi des autres Vandales dont on avoit choisi les plus grands & les mieux faits. Lorsque le roi captif entra dans le Cirque, & qu'il vit devant lui l'empereur, à droite & à gauche, une foule immense que la curiosité avoit attirée; alors plongé dans une réflexion profonde, sans laisser échapper une larme, sans pousser un seul soupir, il répéta plusieurs fois ces paroles de l'Ecclésiaste: « Va» nité des vanités; tout est vanité. » Dès qu'il fut arrivé aux degrés du thrône, on lui ôta sa robe de pourpre: on l'obligea de se prosterner aux pieds de l'empereur, & d'en faire autant devant l'impératrice. Bélisaire, oubliant sa propre gloire, pour partager le triste sort de son prisonnier, le consola de son humiliation, en se prosternant avec lui. Ce triomphe de Bélisaire étoit le premier qu'on eût vu à Constantinople. Gélimer eut un grand domaine en Galatie, où il vécut dans l'abondance avec sa famille.

PAPYRE. (*prise du château de*) Léonce, soutenu d'Illus, s'étoit révolté contre l'empereur Zénon, & avoit pris le titre & les marques d'Empereur. Il eut d'abord de grands succès; mais bientôt la fortune abandonna son courage; & l'usurpateur fut obligé de se

retirer dans le château de Papyre, en Iſaurie. La ſituation de cette fortereſſe la rendoit imprenable. Elle étoit bâtie ſur un rocher qui s'élargiſſoit par le haut, & que l'on comparoit au col d'un chameau qui auroit porté une tête d'éléphant. On n'y pouvoit monter que par un chemin fort étroit, pratiqué dans le roc, & qu'une poignée de ſoldats pouvoit défendre contre la plus forte armée. Les Romains en formerent le blocus en 486. Dès le commencement du ſiége, Illus fit ſortir ſon frere Troconde, pour raſſembler des troupes, forcer les retranchemens ennemis, & lui ouvrir un paſſage. Troconde fut pris par les aſſiégeans qui lui couperent la tête. Comme les aſſiégés ignoroient cet évènement, un impoſteur, un traître, nommé *Pamprépius*, les amuſoit par ſes prédictions, leur promettant, de jour en jour, que Troconde alloit arriver avec le ſecours. Enfin, après trois ans de patience, on s'apperçut de la trahiſon. Le perfide Pamprépius fut mis à mort; & ſa tête fut jettée dans les retranchemens des ennemis. Léonce & Illus ſe ſeroient laiſſés mourir de faim plutôt que de ſe rendre, ſans une ſeconde trahiſon, plus heureuſe que la premiere. Le frere de la femme de Troconde alla, par ordre de Zénon, ſe renfermer avec eux; & ce miſérable, abuſant de la confiance d'un ami, d'un parent, fit monter, de nuit, les ennemis dans le château. Les vainqueurs firent couper les mains aux ſoldats de la garniſon qu'ils avoient ſurpriſe, & les renvoyerent dans ce triſte état. Les têtes d'Illus & de Léonce furent envoyées à Conſtan-

tinople, & expoſées, pendant pluſieurs jours, aux yeux de la populace.

PARIS. (*ſiéges & batailles de*) 1. Dans le tems que Jules-Céſar faiſoit la conquête d'une partie des Gaules, Labiénus, ſon lieutenant, côtoyoit les rives de la Seine, pour s'emparer de Lutèce, capitale des Pariſiens. Ce n'étoit point encore cette grande & ſuperbe cité qui étonne l'univers par ſa vaſte enceinte, ſon immenſe population, ſes richeſſes prodigieuſes, ſon luxe & ſes plaiſirs. Renfermée dans ce que nous appellons l'*iſle du palais*, elle n'offroit alors aux regards qu'un amas de cabanes ruſtiques. Mais ſa ſituation au milieu d'un fleuve, les fortifications naturelles, qui en rendoient l'approche difficile & dangereuſe, la valeur de ſes citoyens qui préféroient la mort à l'eſclavage, tout la rendoit digne des efforts des Romains conquérans de la moitié du globe. Au bruit de leur approche, tous les peuples voiſins s'aſſemblerent en armes ſous les ordres d'un perſonnage diſtingué, nommé *Camulogène*, qui, malgré ſon extrême vieilleſſe, ſçavoit encore remplir toutes les fonctions d'un grand capitaine. Il évita le combat, pour donner à ſes troupes, plus courageuſes qu'aguerries, le tems de ſe former. Il profita de l'avantage des lieux, afin de maîtriſer les occaſions; &, comme il y avoit alors ſur la rive gauche de la Seine, au-deſſus de Lutèce, un grand marais dont les eaux s'écouloient dans la riviere, il s'en forma comme un rempart capable d'arrêter l'ennemi. Labiénus voulut forcer le paſſage. Il fut repouſſé; & peut-être

qu'il eût vu périr toutes ſes légions, s'il n'eût fait une prompte retraite. Outré de cet échec, il ſe jetta ſur Melun, dont les habitans étoient dans l'armée de Camulogène. Il ſaccagea cette petite bourgade : il y paſſa la Seine ; &, ſuivant la rive droite du fleuve, il ſe préſenta de nouveau devant la capitale. Le général Gaulois, pour l'empêcher de prendre la ville & de s'y fortifier, y mit le feu, en fit rompre les ponts ; &, toujours protégé par le marais, il demeura dans ſon camp vis-à-vis des Romains, dont il étoit ſéparé par la riviere. Cependant les nations, qui peuploient les frontieres du *Pariſis*, s'armoient pour accabler l'ennemi commun. Labiénus, inſtruit de l'orage qui ſe formoit contre lui, ſongea ſur le champ à le prévenir. Il avoit amené de Melun cinquante gros bateaux. Sur le ſoir, il les fit partir en ſilence, avec ordre de deſcendre la riviere, juſqu'à quatre mille pas au-deſſous de Lutèce, c'eſt-à-dire, à-peu-près à l'endroit où eſt maintenant le village d'Auteuil, & de l'y attendre, ſans remuer. Son deſſein étoit de franchir la Seine en cet endroit. Pour donner le change aux ennemis, il envoya vers le confluent de la Seine & de la Marne cinq cohortes qui conduiſoient tous les bagages, & qui ſuivoient quelques barques remplies de matelots. Les ſoldats marcherent avec un bruit terrible, & les rameurs frappoient l'eau avec violence, afin de fixer ſur eux les regards & l'attention des Gaulois. Le ſtratagême fut heureux ; & les ennemis ne furent inſtruits du mouvement de Labiénus, que lorſqu'au point du jour, ils apperçurent

ce Général qui s'avançoit contr'eux, de l'autre côté de la riviere. Auſſi-tôt ils s'ébranlerent avec toutes leurs forces, & ſe précipiterent au-devant des Romains. Le combat ſe livra dans la plaine où ſont aujourd'hui les villages d'Iſſi & de Vaugirard. Il fut vif & opiniâtre. Les Gaulois ſe battirent avec un courage digne d'un meilleur ſuccès. Camulogène leur donnoit l'exemple; & ce héros, courbé ſous le poids des années, ſembloit, au milieu des guerriers, reprendre toute la vigueur d'une jeuneſſe intrépide. Il ſe portoit dans tous les endroits les plus périlleux. Il ſe jettoit au plus fort de la mêlée. On l'eût pris pour un lion que la fureur anime. Enfin, ce premier défenſeur de la liberté Pariſienne trouva la mort des grands hommes. Il expira pour ſa patrie au milieu d'une foule de cadavres que ſon bras redoutable avoit terraſſés. La victoire des Romains fut complette; & Labiénus ſe retira couvert de gloire. *L'an 52 avant J. C.*

2. Depuis cette époque, Lutèce, ou Paris devint une ville fameuſe. Rome, qui l'avoit ſoumiſe à ſon empire, y porta ſes lumieres & ſes erreurs, ſa ſageſſe & ſes vices, ſes richeſſes & ſon luxe, ſes loix & ſes abus. Mais ces Pariſiens, autrefois ſi ſimples & ſi braves, changés tout-à-coup en ſages, en philoſophes, perdirent, avec leurs ruſtiques vertus, cet infatigable amour de la liberté, qui les avoit animés juſqu'à cette révolution. Pendant près de neuf ſiécles, ils ne furent plus connus dans l'Hiſtoire, que par les différens maîtres dont ils changerent, & par la conſidération dont

ils jouirent toujours parmi les peuples de la Gaule. Ils en étoient les chefs. Paris étoit le centre de la domination Romaine dans cette partie de l'Empire. C'étoit, pour l'ordinaire, à Paris que réſidoient les gouverneurs Romains. Des empereurs même en préférerent le ſéjour à celui des plus brillantes cités; & Julien l'Apoſtat, qui l'embellit de monumens dont nous admirons encore les débris, ne l'appelloit que *ſa chere Lutèce*. Quand Clovis, le premier de nos monarques, qui mérite le nom de Roi, eut jetté dans les Gaules les fondemens de cet Empire qui ſubſiſte aujourd'hui avec tant de gloire, Paris devint la capitale de ſes vaſtes Etats. C'eſt ſous le règne de ce prince & de ſes ſucceſſeurs qu'elle vit aggrandir ſon enceinte; & bientôt elle occupa tout cet eſpace qui eſt renfermé entre les deux bras de la Seine. Dans la ſuite, les courſes des Barbares obligerent de la fortifier de plus en plus. On n'y pouvoit entrer que par deux ponts. On les défendit l'un & l'autre par une forte tour ſituée à-peu-près où l'on a depuis bâti le grand & le petit Châtelet. En 885, on connut toute l'importance de ces précautions. Un eſſain de Normands affamés de butin, altérés de ſang, vinrent aſſiéger Paris, qu'ils avoient ſouvent & inutilement attaqué les années précédentes. Leur armée étoit de quarante mille hommes; & plus de ſept cens bateaux couvroient la Seine dans l'eſpace de deux lieues. Les baliſtes, les galeries, les béliers, les brûlots, les tours, les cavaliers, toutes les machines de guerre, inventées pour la deſtruction des villes, furent employées

par les Barbares. Ils donnerent ſix aſſauts furieux. Les Pariſiens les ſoutinrent avec un courage inébranlable. Ils étoient animés par l'exemple de leur comte Ode, ou Eudes, que ſes grandes qualités éleverent depuis ſur le thrône François, & par les exhortations de l'évêque Gauzlin. Ce prélat, le caſque en tête, un carquois ſur le dos, une hache à ſa ceinture, combattoit ſur la brèche à la vue d'une croix qu'il avoit plantée ſur le rempart. Il trouva la mort, en immolant une foule d'ennemis. Anſchéric, qui lui ſuccéda ſur le ſiége épiſcopal, hérita de ſon courage & de ſon amour pour la patrie. Il continua de conduire les aſſiégés. Il étoit ſecondé par l'abbé Ebole, neveu de Gauzlin. Cet intrépide eccléſiaſtique répandoit par-tout l'étonnement & la terreur. La nature lui avoit donné une force prodigieuſe. Dans le ſecond aſſaut, il courut ſur la brèche, armé d'un javelot qui reſſembloit à une grande broche. Il en perçoit les Normands, & crioit à ſes compatriotes : » Portez ceux-ci à la cuiſine ; ils ſont tout embrochés. » Enfin, après dix-huit mois d'efforts, les Barbares firent une derniere tentative. Ils coururent en foule au pied des murailles. Ils n'étoient point attendus. Pluſieurs d'entr'eux avoient gagné les créneaux, & crioient déja victoire. Dans ce moment, un ſoldat, d'une taille médiocre, mais d'un courage extraordinaire, nommé *Gerbaut*, ſuivi ſeulement de cinq hommes, auſſi braves que lui, s'avance ; tue les premiers qu'il rencontre ; renverſe les autres dans le foſſé ; arrache les échelles ; pourvoit à la ſûreté de cet

endroit, & ſauve la ville. Ce fut alors que le roi Charles le Gros, qui avoit fait d'inutiles efforts pour ſecourir ſes fidèles ſujets, traita avec les Normands, & les fit conſentir à ſe retirer, moyennant ſept cens livres peſant d'argent, qu'on promettoit de leur payer dans quelques mois.

3. Dans la ſuite, Paris devint le théatre ſanglant des fureurs civiles qui, ſous le règne des princes foibles, déchirerent le royaume. Ces tems malheureux, qu'un bon patriote ne ſe rappelle qu'avec douleur, commencerent durant l'adminiſtration puſillanime de Charles VI; & ce fut en 1411, que les haines & les jalouſies, qui diviſoient les grands, depuis pluſieurs années, éclaterent plus ouvertement. Toute la France ſe trouva partagée en deux factions preſqu'également puiſſantes; celle du duc d'Orléans, que l'on appelloit *des Armagnacs;* & celle du duc de Bourgogne, appellée *des Bourguignons.* Preſque tous les Pariſiens étoient de cette derniere. La premiere portoit pour marque diſtinctive une croix blanche à angles droits; & la ſeconde, une croix rouge oblique, appellée *de S. André.* Ces deux partis ſe firent bientôt une guerre cruelle. Les Armagnacs marcherent vers la capitale, dont ils regardoient la priſe comme une conquête aſſurée. L'eſpoir du pillage de cette grande ville excitoit l'ardeur & l'avidité des troupes. Tout plia ſous leurs premiers efforts. A leur approche, la plûpart des garniſons, diſtribuées dans les places voiſines, chercherent leur ſalut dans la fuite. La ſeule ville de Saint-Denis ſe défendit durant quel-

ques jours. Jean de Châlons, prince d'Orange, commandoit dans la place. La crainte d'être emporté d'assaut l'obligea de capituler. Il sortit avec sa garnison, sous promesse de ne porter les armes de quatre mois. D'un autre côté, la trahison de Colinet du Puysieux rendit les Orléanois maîtres de Saint-Cloud, & du passage de la Seine au-dessus de Paris. La ville, entièrement resserrée au septentrion, éprouvoit déja la disette des vivres. Les troupes, répandues dans tous les environs, y commettoient, tous les jours, des cruautés inouïes. Les maisons de plaisance, les villages, les campagnes étoient en feu. Massacres, violences de toute espece, les plus horribles sacriléges, les plus coupables excès, tels étoient les jeux de ces destructeurs impitoyables. Parmi ces brigands, on remarquoit Montagu, archevêque de Sens, qui, « au lieu de mitre, » portoit un bassinet; pour dalmatique, un » haubergeon; pour chasuble, une piéce d'a» cier; &, au lieu de crosse, portoit une » hache. »

Cependant, avec les dangers du dehors, croissoit, de jour en jour, la fureur des Parisiens, excitée sur-tout par le fanatisme des prêtres de la capitale. Toutes les chaires retentissoient de déclamations contre les Armagnacs. Pour autoriser ces pieuses invectives, on fit revivre une bulle d'excommunication, fulminée par Urbain V, contre les compagnies qui désoloient le royaume, après la bataille de Poitiers. Les Orléanois, pour répondre à cet anathême, frapperent aussi d'excommunication le duc de Bourgogne & ses fauteurs.

L'archevêque de Sens, les évêques de Paris, d'Orléans & de Chartres, assistés de plusieurs docteurs de ce siécle d'ignorance, avoient dicté cet arrêt foudroyant. C'est ainsi qu'on se jouoit de la religion pour justifier les horreurs qui se commettoient de part & d'autre. Tous les jours de fête, les curés de Paris interrompoient le sacrifice de la Messe, pour renouveller les foudres lancés contre les Armagnacs. On faisoit difficulté d'administrer le Baptême aux enfans de ceux qu'on soupçonnoit être favorables à ce parti. On n'osoit plus se montrer dans les rues qu'avec l'écharpe rouge & la croix de S. André. Les prêtres s'en paroient aux autels. Les images des saints en étoient chargées. Jusqu'aux enfans nouveaux nés, personne n'étoit exempt d'arborer cette marque distinctive de la faction dominante. Enfin, on portoit la démence jusqu'à ne plus faire le signe de la croix, que suivant la forme dans laquelle S. André avoit été crucifié. Le peuple murmuroit d'être renfermé dans ses murs, tandis que l'ennemi triomphoit à ses portes. Des cris séditieux annoncerent qu'il vouloit combattre. Il fallut obéir à cette populace aveugle. Le comte de Saint-Paul, & le prévôt des Essarts, à la tête d'un détachement de Parisiens mal armés & sans ordre, firent une sortie par la porte de Saint-Denis; furent battus, quoique six fois plus nombreux, & rentrerent précipitamment dans la ville par la porte Saint-Honoré, après avoir perdu quatre cens des leurs. Cette disgrace humiliante acheva de désespérer les vaincus. Dans un transport de rage, ils firent une seconde

ſortie de l'autre côté de la ville. Goix, l'un des chefs de la milice, les conduiſit au château de Wiceſtre, maiſon de plaiſance que le duc de Berry s'étoit piqué d'orner de tous les embelliſſemens que l'art de ce ſiécle avoit pu lui fournir. Comme il ne ſe préſenta point de troupes pour arrêter ces mépriſables guerriers, ils aſſouvirent à leur gré l'emportement qui les guidoit. Les portes du palais furent briſées. On pilla les meubles précieux; on enleva juſqu'aux chaſſis de verre, qui étoient alors un objet de luxe, réſervé pour les hôtels des plus grands ſeigneurs. Cette brutale expédition fut couronnée par l'embraſement de l'édifice. Dans la perte ineſtimable que cauſa cet incendie, on regrettoit ſur-tout une ſuite chronologique de tableaux repréſentans les rois de France de la troiſieme race, la plûpart originaux.

Tandis que, de part & d'autre, on ſe livroit ſans pudeur à ces horribles déportemens, le duc de Bourgogne ſongeoit à délivrer la capitale. Ce prince, à la tête de ſes troupes & de quelques compagnies Angloiſes, conduites par le comte d'Arondel, traverſa la Seine au pont de Meulan, où trois mille Pariſiens l'attendoient, & fit ſon entrée dans Paris, environné de quinze mille cavaliers. Les rues, remplies des flots d'un peuple innombrable, retentiſſoient d'acclamations. Reçu comme un libérateur, citoyens, courtiſans, princes, monarque, tous s'empreſſoient également à le combler d'honneurs & de témoignages de reconnoiſſance. Toutefois les Pariſiens, au milieu des tranſports de joie

dont ils étoient enyvrés, voyoient avec peine les eſcadrons Anglois mêlés aux troupes Françoiſes. Secrettement indignés que la conſervation de la capitale, la sûreté du Roi, le ſalut de l'Etat, fuſſent confiés à la protection ſuſpecte d'une nation rivale, aucun d'eux ne voulut loger ces étrangers qui furent obligés de paſſer la nuit ſur leurs chevaux, juſqu'au lendemain, qu'on les diſtribua, non ſans peine, dans les maiſons des bourgeois, principalement de ceux dont on ſoupçonnoit l'attachement. Tout changea de face, à l'arrivée du prince Bourguignon. Les Orléanois voyoient ſans ceſſe diminuer leur nombre. On faiſoit de fréquentes ſorties. Ils ne pouvoient ſuffire à garder leurs poſtes. Enfin, le plus important de tous, Saint-Cloud fut emporté d'aſſaut. Ils y perdirent neuf cents de leurs plus braves ſoldats. Il n'en périt pas vingt du côté des Bourguignons. Le duc d'Orléans perdit abſolument tout eſpoir d'entrer dans Paris. Son armée dépériſſoit à vue d'œil. L'hyver approchoit. Aprés avoir inutilement dévaſté les plus fertiles contrées du royaume, il ne lui reſtoit plus d'autre parti que celui d'une retraite honteuſe, pour laquelle même il n'avoit pas un moment à perdre. Il aſſembla le conſeil de guerre, dans lequel on convint unanimement de la néceſſité de lever le blocus. Dès le ſoir même du jour qui ſuivit la priſe de Saint-Cloud, l'armée Orléanoiſe ſe chargea de tout le butin qu'elle put emporter ; pilla les thréſors de la Reine, mis en dépôt dans l'abbaye de Saint-Denis, & qu'elle avoit reſpectés juſqu'a-

lors (*a*), traverſa la Seine, & marcha, ſans ſe repoſer, juſqu'à Etampes. On ne fut informé dans Paris de cette retraite nocturne, que lorſque l'ennemi étoit trop éloigné pour être pourſuivi.

4. En 1429, Paris qui, depuis l'invaſion des Anglois, étoit en proie à leur odieuſe tyrannie, n'oſoit ſe déclarer en faveur de Charle VII, nouvellement couronné à Reims. Ce monarque voulut eſſayer d'y entrer, ſuivi de toutes ſes troupes. Il pénétra dans l'Iſle de France, dont toutes les petites places s'empreſſerent de le recevoir. Il s'empara de Saint-Denis, & vint occuper les poſtes de la Chapelle, d'Aubervilliers & de Montmartre. Les Généraux, ſe fiant ſur les intelligences qu'ils avoient dans la ville, réſolurent de tenter un aſſaut, le dimanche 8 de Septembre, fête de la Nativité de Notre-Dame. On s'approcha de la porte Saint-Denis, à deſſein de perſuader aux Anglois qu'on vouloit attaquer la capitale par cet endroit. Dans le même tems, un détachement aſſez conſidérable vint ſe préſenter à la vue d'un retranchement que les ennemis avoient élevé devant le rempart du Marché

(*a*) Il n'eſt peut-être pas inutile d'obſerver que les moines de Saint-Denis & leur chef avoient ſi bien caché leurs propres richeſſes, que les Armagnacs ne purent jamais les découvrir, quelque recherches qu'ils en fiſſent. Si ces pieux ſolitaires avoient pris autant de ſoin des thréſors d'Iſabelle, cette princeſſe, auſſi vindicative qu'avare, n'auroit point conſervé une haine implacable contre les raviſſeurs de ſes biens; paſſion funeſte, qui augmenta les troubles.

aux Pourceaux, ſur lequel eſt conſtruit le quartier de la ville, appellé maintenant *la Butte Saint-Roch*. Le boulevard fut d'abord emporté. Tandis que les Anglois, conduits par l'évêque de Thérouenne, l'Iſle-Adam, Créqui & Bonneval, accouroient de ce côté, pluſieurs voix s'éleverent dans les différens quartiers de Paris, afin d'émouvoir le peuple. Par-tout on crioit: » Tout eſt perdu ! tout eſt perdu ! Fuyez ! » fuyez ! Les Royaliſtes ſont maîtres de la ville. » Que chacun ſonge à ſa ſûreté. » Cette ruſe produiſit l'effet que les Anglois en attendoient. Le peuple, conſterné & plein de défiance, ſe réfugia précipitamment dans les maiſons, & délivra ſes tyrans des ſoupçons qu'ils avoient conçus. Cependant les Royaliſtes, qui s'étoient flattés que, dans le moment de l'aſſaut, leurs partiſans ſouleveroient le peuple, voyant qu'ils demeuroient tranquilles, ſongerent à ſe retirer. Jeanne d'Arc, qui s'étoit mêlée parmi les François, pour animer leur bravoure par ſa préſence, accoutumée par tant de ſuccès à ne jamais reculer, ne pouvoit conſentir à s'éloigner. Elle s'obſtinoit à vouloir comblé le foſſé rempli d'eau, & dont elle ignoroit la profondeur. Elle crioit ſans ceſſe qu'on lui apportât des faſcines, lorſqu'un trait d'arbalête vint lui percer la cuiſſe. Obligée, par la douleur de ſa bleſſure & par la quantité de ſang qu'elle répandoit, de ſe coucher derriere le revers d'une petite éminence, elle y reſta juſqu'au ſoir, que le duc d'Alençon vint lui-même la forcer de retourner à Saint-Denis. Le peu d'apparence qu'il y avoit de faire la conquête de Paris, obligea le Roi de

ſonger à la retraite ; &, quatre jours après l'aſſaut de la porte Saint-Honoré, l'armée décampa, & prit la route de Lagny-ſur-Marne, qui s'étoit déclarée pour le prince légitime. Charles VII n'entra dans Paris qu'en 1437.

5. Le duc de Berry, frere de Louis XI, âgé de ſeize ans, s'étant échappé de la cour, en 1465, ſe retira vers le duc de Bretagne, dans le deſſein d'exciter quelque révolution qui lui fût favorable. Les princes du ſang, & les grands du royaume, qui n'attendoient que cette action d'éclat pour exécuter leur projet de faire la guerre au Roi, répandirent auſſitôt des Manifeſtes par leſquels ils invitoient la nobleſſe & tous les bons citoyens « à prendre les armes, pour parvenir au ſoulagement du pauvre peuple. » Ce prétexte ſpécieux, dont l'ambition couvre aſſez ſouvent ſes démarches obliques, fit donner à l'union des rebelles le nom de *Ligue du bien public.* Bientôt les princes ſe trouverent à la tête d'une armée aſſez conſidérable ; &, pour commencer par un coup d'éclat, capable de donner du crédit à la révolte, après avoir emporté pluſieurs petites places, on réſolut de s'emparer de la capitale par un aſſaut général. Mais Paris étoit trop bien fortifié pour que le ſuccès d'une entrepriſe auſſi téméraire parût vraiſemblable. Le comte de Charolois, chef des troupes liguées, fit ranger ſes ſoldats en bataille à la vue des remparts. Il croyoit par-là déconcerter le zèle & la fidélité des habitans ; mais rien ne fut capable de les ébranler. Le maréchal de Rohaut fit une ſortie, & ne rentra qu'après avoir eſcarmouché long-

tems & heureuſement. Quelques jours après, l'ennemi fit attaquer le fauxbourg Saint-Lazare, dont les barrieres furent ſur le point d'être forcées, lorſque la milice bourgeoiſe accourut, repouſſa courageuſement les rebelles, qui, foudroyés en même tems par l'artillerie des remparts, ſe retirerent en déſordre.

La bataille de Montlhéry ſuſpendit, pendant quelque tems, le projet des princes. Mais à peine cette journée célèbre eut-elle été terminée, que le comte de Charolois fit de nouveaux efforts contre la capitale. Comme les Royaliſtes étoient maîtres de Saint-Cloud & de Charenton, le chef des troupes ennemies fit conſtruire à la hâte des ponts de bateaux & de tonneaux liés enſemble, ſur leſquels ſon armée traverſa la Seine, à divers repriſes. Elle ferma enſuite en demi-cercle toute la partie ſeptentrionale des environs de Paris, qui s'étend depuis Saint-Cloud juſqu'à Charenton, dont elle s'empara ſans peine. Louis XI & ſes troupes étoient campés du côté du midi. La perte de Charenton auroit pu intercepter l'entrée des proviſions dans la ville; mais on avoit pris de ſi juſtes meſures, que, durant tout le tems du ſiége, la diſette des vivres ne ſe fit point ſentir. Les princes eurent d'abord recours à la négociation: elle fut inutile; & de part & d'autre on commença les hoſtilités. Elles furent vives & fréquentes. Tous les jours, on faiſoit des ſorties; &, dans ces combats, la victoire ſe déclaroit conſtamment pour les François fidèles. L'honneur en étoit principalement dû au beau ſexe de la capitale: « Car » les guerriers, dit Philippe de Commines, » voyoient

» voyoient les dames, à chaque instant, qui leur » donnoient envie de se montrer & de guer- » royer. » Les ennemis avoient placé leurs postes avancés à Bercy, qu'on appelloit alors la *Grange-aux-Merciers*. On les obligea de les abandonner & de se retirer à Conflans, où étoit le quartier du comte de Charolois. L'armée royale occupoit la rive opposée de la Seine. On y avoit élevé plusieurs batteries qui en défendoient l'accès. Les princes ligués entreprirent de jetter un pont de bateaux sur le fleuve, vis-à-vis le port à l'Anglois. Le monarque envoya sur le champ des travailleurs qui construisirent un boulevard, d'où l'artillerie, qui lançoit sans cesse des foudres mortels, les empêchoit d'avancer. Dans le même tems, un archer de Normandie, dont l'Histoire auroit dû conserver le nom, se jetta dans la Seine, &, nageant entre deux eaux, parvint à la tête du pont dont il coupa les cables qui l'attachoient au rivage, & l'abandonna au courant. Ce mauvais succès fit reprendre au Général ennemi les négociations interrompues. Enfin, après de longues & vives contestations, on conclut à Conflans un traité de pacification, qui délivra Paris. Cette capitale, à cette nouvelle, signala ses transports par les fêtes les plus brillantes; & le roi, qui confirma tous ses privileges, pour récompenser son zèle, honora de sa présence un festin qui se donna dans une des salles de l'hôtel-de-ville. Les principaux bourgeois & leurs femmes furent admis à la table du monarque, avec les princes & les seigneurs.

6. Le feu des guerres civiles, dont Fran-

çois II vit les premieres étincelles, avoit embraſé la France ſous la minorité de Charles IX. La religion en étoit le motif parmi les peuples, & le prétexte parmi les grands. La reine-mere, Catherine de Médicis, qui joignoit à l'ambition la plus démeſurée, l'artificieuſe politique de ſon pays, avoit plus d'une fois hazardé le ſalut du royaume pour conſerver ſon autorité; armant le parti Catholique contre les Proteſtans, & les Guiſes contre les Bourbons, afin d'accabler les uns par les autres. Dans ce ſiécle de troubles & d'horreurs, les grands, devenus trop puiſſans, étoient factieux & redoutables; & les François, animés par cette fureur de parti, qu'inſpire un faux zèle, étoient, pour la plûpart, fanatiques & barbares. La paſſion ou l'intérêt avoient armé tous les bras. La moitié de la nation faiſoit la guerre à l'autre. Les plus grandes villes étoient priſes, repriſes, ſaccagées tour-à-tour. On faiſoit mourir les priſonniers de guerre par des ſupplices inouïs juſqu'alors. Les égliſes étoient réduites en cendres par les Réformés, les temples par les Catholiques. Les empoiſonnemens, les aſſaſſinats n'étoient plus regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles. On mit le comble à tant d'excès affreux par le maſſacre de la S. Barthelemi. On vit dans cette journée à jamais exécrable, un jeune roi, de vingt-trois ans, ordonner de ſang froid la mort de plus d'un million de ſes ſujets, & donner lui-même l'exemple du meurtre. Charles IX ne ſurvécut pas long-tems à cet abus étrange de la puiſſance ſouveraine. Henri III, ſon frere,

quitta furtivement le thrône de la Pologne, pour venir replonger la patrie dans de nouveaux malheurs. Il trouva dans ſes Etats deux partis dominans ; celui des Réformés, renaiſſant de ſa cendre, plus violent que jamais, & ayant à ſa tête Henri le Grand, alors roi de Navarre ; & celui de la Ligue, faction puiſſante, formée peu-à-peu par les princes de Guiſe, encouragée par les papes, fomentée par Philippe II, roi d'Eſpagne, que ſa dangereuſe politique faiſoit appeller *le Démon du midi* (a) ; s'accroiſſant, tous les jours, par l'artifice des moines ; conſacrée en apparence par le zèle de la religion Catholique, mais ne tendant, en effet, qu'à la rebellion. Son chef étoit le duc de Guiſe, ſurnommé *le Balafré*, prince d'une réputation éclatante, & qui, ayant plus de grandes qualités que de bonnes, ſembloit né pour changer la face de la France, dans ce tems de confuſion. Henri III, au lieu d'écraſer ces deux partis ſous le poids de l'autorité royale, les fortifia par ſa foibleſſe. Il crut faire un grand coup d'état, en ſe déclarant le chef de la Ligue ; mais il n'en fut que l'eſclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de Guiſe, qui le vouloit déthrôner, contre le roi de Navarre, ſon beau-frere, ſon héritier préſomptif, qui ne penſoit qu'à rétablir le ſouverain dans tous les droits de ſon rang. Quelques ſuccès contre les Réformés mirent le comble au crédit tout-puiſſant du Balafré. Ce prince, enflé de ſa gloire, & fort de la foibleſſe de

(a) *Dæmonium meridianum.*

ſon roi, vint à Paris, malgré ſes ordres. Alors arriva la fameuſe journée des Barricades, où le peuple chaſſa les gardes de Henri qui fut obligé de fuir de ſa capitale. Guiſe fit plus. Il força le roi de tenir les états-généraux du royaume à Blois; & il prit ſi bien ſes meſures, qu'il étoit près de partager l'autorité royale, du conſentement de ceux qui repréſentoient la nation, & ſous l'apparence des formalités les plus reſpectables. Henri III, réveillé par ce danger preſſant, fit aſſaſſiner, au château de Blois, cet ennemi ſi dangereux, auſſi-bien que ſon frere, le cardinal de Lorraine, plus violent & plus ambitieux encore que le duc de Guiſe. Ce qui étoit arrivé au parti Proteſtant, après la S. Barthelemi, arriva alors à la Ligue. La mort des chefs ranima la faction. De toutes parts, les Ligueurs leverent le maſque. Paris ferma ſes portes. On ne ſongea qu'à la vengeance. On regarda Henri III comme l'aſſaſſin des défenſeurs de la religion, comme un tyran odieux, inſupportable, & non comme un roi qui avoit juſtement puni des ſujets trop audacieux. Il fallut que ce monarque, preſſé de tous côtés, ſe réconciliât enfin avec le roi de Navarre; &, dans le cours de l'an 1589, ces deux princes vinrent camper devant Paris.

On ne ſçauroit décrire, ſans gémir, les horribles excès auxquels ſe porta la capitale à la nouvelle de la mort du duc de Guiſe. Toutes les boutiques furent auſſi-tôt fermées. Le peuple ſe répandit en foule dans les rues, les armes à la main, & cherchant par-tout le duc d'Aumale pour le mettre à la tête de la

Ligue. On abbatit les armes du roi ; on empriſonna ſes plus fidèles ſerviteurs. En un moment, l'eſprit de veſtige & de fureur s'empara de tous les citoyens. Vieillards, femmes, enfans, artiſans, pauvres, riches, magiſtrats, hommes de guerre, prêtres, moines, tous ſe laiſſerent entraîner à la plus déteſtable rebellion. Toutes les égliſes furent tendues en deuil ; & les dépoſitaires de la parole de Dieu louoient hautement le martyre du Balafré & de ſon frere. Ces indignes miniſtres ne montoient en chaire, dit un écrivain de ce tems, « que, pour enfiler, au lieu d'évan» gile, une ſuite d'injures contre le Souve» rain ; &, par le vomiſſement d'une Iliade » de maudiſſons, ils allumoient de plus en » plus la révolte. Le peuple ne ſortoit jamais » de leurs infâmes ſermons, qu'ayant le feu » en tête, l'habitude aux pieds pour courir, » & la diſpoſition aux mains pour ſe ruer, » comme des bêtes féroces, ſur ceux qui ne » portoient point la marque de la Ligue. Les » Colporteurs du Palais ne crioient autre » choſe qu'une Exécration de la Vie de Hen» ri III, ſoi-diſant Roi. Ils diſoient que la » France étoit malade, & qu'elle ne guéri» roit qu'en lui donnant un breuvage de ſang » François. »

Cependant les chefs de la ſédition cherchoient à colorer de quelque prétexte ſpécieux les fureurs publiques. On fit préſenter à la Faculté de Théologie de Paris une requête dans laquelle on diſoit « que les princes de la mai» ſon de Lorraine avoient toujours bien mé» rité de l'Egliſe Catholique pendant leur vie,

» & qu'étant protecteurs de la foi, le roi leur » avoit donné la mort; qu'il falloit déclarer » le monarque déchu de la couronne, & permettre aux sujets de se soustraire à son obéissance, puisqu'il paroissoit que ce prince » étoit hypocrite, fauteur manifeste des hérésies, & persécuteur de la Mere sainte Eglise, » pour avoir trempé ses mains dans le sang » d'un cardinal, sans respecter ni son caractere sacré, ni sa personne éminente. » Les docteurs s'assemblerent; &, le 7 de Janvier, après une mûre & sérieuse délibération, la Sorbonne donna ce décret fameux, qui déclaroit « que Henri de Valois étoit dégradé de la couronne; que les sujets pouvoient non-seulement, mais qu'ils devoient » même se retirer de son obéissance, &, pour » donner ordre au gouvernement de l'Etat, » qu'il leur étoit permis justement de s'assembler en corps, de mettre des impôts, d'ordonner de la paye des gens de guerre; de » disposer des biens de la couronne, & de » faire toutes autres choses qui seroient convenables pour la défense de la Religion, » & pour leur propre sûreté (*a*). » Le Févre, doyen, & plusieurs docteurs des plus sages refuserent de prêter leurs noms à cette abominable sentence; mais ceux qui la signerent étoient en assez grand nombre pour lui

(*a*) Depuis que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret que la tyrannie de la Ligue avoit arraché de quelques-uns de son corps. Mais, si la Maison de Lorraine avoit eu le dessus, la Sorbonne se seroit-elle rétractée ?

donner l'autorité qu'on ſouhaitoit. Armés de cet écrit funeſte, les principaux Ligueurs ſongerent à jetter les fondemens d'une autorité que le caprice de leurs concitoyens leur avoit donnée, & que ce même caprice pouvoit leur arracher en un inſtant. Juſques-là, on avoit preſque révéré comme des ſouverains les chefs des ſeize quartiers de Paris (*a*). Ces ſcélérats ſortis, pour la plûpart, d'une famille obſcure, ſe nommoient *La Bruyere*, *Crucé*, *Normand*, *Louchard*, commiſſaire, *De Bart*, auſſi commiſſaire, *La Morliere*, *Sénault*, pere du fameux Sénault, général de l'Oratoire, *Buſſy-le-Clerc*, *Drouart*, avocat; *Alvequin*, *Oudinet*, *Paſſart*, *le Tellier*, *Emmonot* & *Morin*, procureurs, *Meſſier*, *Jablier*. Ces monſtres gouvernoient Paris avec empire. Ils étoient les oracles du peuple; & c'étoient eux, pour ainſi dire, qui faiſoient mouvoir tous les bras des rebelles. Ils voulurent mettre le parlement dans leur parti. Buſſy-le-Clerc, qui, de maître en fait d'armes, étoit devenu gouverneur de la Baſtille, ſe chargea d'ordonner à cette auguſte compagnie l'enregiſtrement du décret de la Sorbonne. Le 16 de Janvier, ce vil gladiateur entra dans la chambre où les ſénateurs François étoient aſſemblés, ſuivi de cinquante ſatellites; &, le piſtolet à la main, il leur préſenta une requête, ou plutôt un ordre pour

(*a*) Telle étoit leur inſolente puiſſance, qu'un jour, l'un d'entr'eux dit tout haut dans la chambre du duc de Mayenne: « Ceux qui l'ont fait pourroient bien le défaire. »

les forcer à ne plus reconnoître la Maiſon royale. Sur le refus unanime du parlement, il mena lui-même à la Baſtille tous ceux qui, fidèles à leurs devoirs, étoient oppoſés à ſa faction; & la maniere barbare, dont il traita ces illuſtres victimes, lui fit donner le nom de *Grand-Pénitencier du Parlement.*

Cependant le duc de Mayenne, frere & héritier de la puiſſance du duc de Guiſe, vint à Paris avec des troupes. C'étoit un prince intrépide, mais plus habile qu'agiſſant. Il étoit encore occupé à mettre la capitale en état de défenſe, lorſque les deux rois parurent aux portes de cette ville rebelle avec une armée de près de quarante mille hommes. Henri III s'empara du pont de Saint-Cloud, & forma le blocus du fauxbourg Saint-Honoré & de tout le quartier du Louvre, juſqu'à la riviere, tandis que le roi de Navarre aſſiégeoit, de l'autre côté, le fauxbourg Saint-Marceau, juſqu'à celui de Saint-Germain. On ne peut exprimer quelles furent la conſternation & la fureur des Pariſiens, quand ils ſe virent renfermés de la ſorte par les troupes royales. Les prédicateurs recommencerent leurs déclamations ſéditieuſes. Des prêtres firent travailler de petites figures de cire, repréſentant les deux monarques; &, pour frapper le vulgaire par une action inouïe, ils les mettoient ſur l'autel pendant qu'ils célébroient la Meſſe, & les perçoient, à chaque inſtant, à coups de couteaux. Enfin les moines & leurs ſupérieurs, les curés & leurs prêtres, les écoliers & leurs régens, tous prirent les armes, & monterent la garde avec les bourgeois. Mais cette

milice inhabile & aveugle n'auroit pu garantir la capitale du juſte courroux du Souverain, ſans le plus grand de tous les forfaits. « Voici » qu'un moine endiablé, dit un écrivain du » tems, un excrément d'enfer, Jacobin de » profeſſion, Jacques Clément, natif de Sor- » bonne, village près de Sens, âgé de vingt- » cinq ou vingt-ſix ans, & nouvellement or- » donné prêtre, ſe voue, diſoit-il, pour tuer » le tyran, & délivrer la ſainte cité aſſiégée » par Sennachérib. Il communique ſon déteſ- » table projet au docteur Bourgoin, prieur » de ſon couvent, au P. Commolet & autres » Jéſuites, aux chefs de la Ligue, & aux prin- » cipaux des Seize. Tous l'encouragent. On » lui promet, s'il ſurvit à cette généreuſe ac- » tion, des abbayes, des évêchés, le chapeau » de cardinal; &, s'il eſt martyriſé, une » place dans le ciel, au-deſſus des apôtres. » Le dernier jour de Juillet, il ſort de Paris, » & s'achemine vers Saint-Cloud, où étoit » le quartier du Roi. En arrivant, il eſt ar- » rêté par le ſieur de Coublan, qui l'envoie » au procureur-général de la Gueſle. Ce ma- » giſtrat l'introduit, le lendemain, dans la » chambre de Sa Majeſté. Le moine, d'un » air ſimple & reſpectueux, préſente au Roi » une Lettre qu'on avoit ſurpriſe au premier » préſident de Harlay. Quand le monarque » eut achevé de la lire, un peu éloigné, & » ſéparé du Jacobin par la Gueſle, il lui de- » manda s'il n'avoit rien autre choſe à lui » dire? Clément répondit qu'il avoit bien » des choſes importantes à révéler au Roi; » mais qu'il ne pouvoit le faire qu'à l'oreille

» & ſeul. « Parlez haut, cria deux ou trois » fois le procureur-général qui ſe défioit du » bon pere ; parlez haut, & devant moi : il » n'y a perſonne ici en qui le Roi n'ait con- » fiance. » Henri lui dit, pour la ſeconde » fois, d'approcher. Le ſcélérat obéit ; mais, » au lieu des ſecrets qu'il vouloit, diſoit-il, » lui communiquer, il lui plonge dans le bas- » ventre un couteau forgé pour cet effet, » qu'il laiſſe dans la plaie. Le Roi étonné re- » tire auſſi-tôt le poignard ; &, ſe précipi- » tant ſur l'aſſaſſin, il le perça au front. Dans » l'inſtant la Gueſle l'acheva d'un coup d'é- » pée. Son corps fut jetté par les fenêtres, » mis en piéces, brûlé, & les cendres jettées » dans la Seine. »

Autant ce parricide conſterna l'armée royale, autant il fit triompher les Pariſiens. On imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de frere Jacques Clément, dans laquelle on aſſuroit qu'un ange lui avoit apparu, lui avoit montré une épée nuë, & lui avoit ordonné d'aller tuer l'ennemi de Dieu & de ſon Egliſe. On le canoniſa ; on célébra ſa fête ; on mit ſon portrait ſur les Autels à côté du S. Sacrement. Il fut loué à Rome, dans la chaire où l'on auroit dû prononcer l'oraiſon funèbre de Henri III : tous ſes parens furent enrichis d'aumônes & de contributions publiques. On vouloit, par ces profanations, ſuſciter de nouveaux aſſaſſins.

Cependant Henri III mourut de ſa bleſſure, le 2 d'Août, à deux heures du matin ; & Henri de Bourbon, roi de Navarre, qu'il avoit déclaré ſon ſucceſſeur en mourant, fut

reconnu par une partie de l'armée, & par tous ceux qui méritoient encore le nom de *François*. Mais le nouveau monarque fut obligé d'interrompre les attaques de Paris, pour diſſiper les différentes armées de la Ligue; & ce ne fut qu'en 1590, après s'être rendu maître des places circonvoiſines, qui ſont comme les magaſins de la capitale, qu'il en forma de nouveau le blocus avec moins de vingt mille hommes. Il commença par attaquer les fauxbourgs. Son armée, diviſée en dix corps, s'approcha de ces dix quartiers de Paris. Pour la voir opérer, il ſe plaça dans l'abbaye de Montmartre; &, ſur le minuit, il donna le ſignal. Auſſi-tôt on entendit de part & d'autre gronder l'artillerie avec un bruit effroyable. « Il » n'y a perſonne, dit M. de Sully, qui n'eût » jugé que cette ville immenſe alloit périr » par le feu, ou par une infinité de mines » allumées dans ſes entrailles. Il n'y a peut-» être jamais eu de ſpectacle plus capable d'inſ-» pirer de l'horreur. D'épais tourbillons de » fumée, au travers deſquels perçoient, par » intervalles, des étincelles ou de longues » traînées de flammes, couvroient toute la » ſurface de cette eſpece de monde, qui, par » la viciſſitude des ombres & de la lumiere, » paroiſſoit plongé dans de noires ténèbres, » ou enſeveli dans une mer de feu. Le fra-» cas de l'artillerie, le bruit des armes, les » cris des combattans ajoûtoient à cet objet » tout ce qu'on peut imaginer d'effrayant; & » l'horreur naturelle de la nuit le redoubloit » encore. Cette ſcène dura deux heures en-» tieres, & finit par la réduction de tous les

» fauxbourgs, ſans excepter celui de Saint-An-
» toine, quoique, par ſa grande étendue, on
» eût été obligé d'en former l'attaque de très-
» loin. » Les ſuccès du Roi ne rallentirent point le courage forcené & l'aveugle fureur des Pariſiens. Les chefs firent encore jouer les mêmes reſſorts que l'année précédente. Les prédicateurs recommencerent leurs ſacriléges ſermons. La Sorbonne confirma ſon premier décret par une déciſion nouvelle, portant « défenſes aux
» Catholiques, de la part de Dieu, de re-
» connoître pour roi un hérétique ou fauteur
» d'héréſies; relaps, excommunié, quand
» même il obtiendroit par la ſuite l'abſolution
» de ſes crimes & cenſures, s'il reſte quel-
» ques dangers de feintiſe, de perfidie, de
» ſubverſion & ruine de la Religion Catholi-
» que; condamnant, en outre, comme héréti-
» ques, déſerteurs de la religion, & pernicieux
» à l'Égliſe, tous ceux qui s'efforceront de
» faire ou permettre parvenir un tel perſon-
» nage au royaume. »

Auſſi-tôt que Henri IV eût fermé toutes les iſſuës qui pouvoient conduire dans la ville, les vivres commencerent à manquer; & plus de deux cens mille perſonnes de tout ſexe, de tout âge, de toute condition, ſe virent réduites aux plus triſtes extrémités, ſans rien perdre de cette ardeur factieuſe, qui avoit ſaiſi tous les eſprits. Pour animer de plus en plus le peuple, on forma une eſpece de régiment compoſé de prêtres, d'écoliers, de moines, Capucins, Minimes, Cordeliers, Jacobins, Carmes, Feuillans (*a*), au nombre de treize

(*a*) On doit dire, à l'honneur des religieux de

cens. Ils parurent sur le pont Notre-Dame en ordre de bataille, & firent une revue générale, qui fut appellée *la procession de la Ligue*. Elle se fit en cet ordre, suivant l'Etoile. « Guil- » laume Rose, évêque de Senlis, étoit à la » tête, comme commandant & premier ca- » pitaine, suivi des ecclésiastiques, marchant » quatre à quatre. Après, étoit le prieur des » Chartreux avec ses religieux, les quatre or- » dres mendians, les Capucins, les Minimes, » entre lesquels il y avoit des rangs d'écoliers. » Les chefs de ces différens religieux portoient, » chacun d'une main, un crucifix, & de l'au- » tre une hallebarde, & les autres des pertui- » sanes, des arquebuses, des dagues, & au- » tres diverses especes d'armes que leurs voi- » sins leur avoient prêtées. Ils avoient tous » leurs robes retroussées, & leurs capuchons » abbatus sur leurs épaules. Plusieurs por- » toient des casques, des corselets & des poi- » trinals, c'est-à-dire des plaques de fer qu'on » mettoit sur la poitrine. Hamilton (*a*), Ecos- » sois de nation, & curé de S. Côme, faisoit » l'office de sergent, & les rangeoit, tantôt » les arrêtant pour chanter des hymnes, &

S. Victor, de sainte Genevieve, des Bénédictins, des Célestins & de quelques autres ordres, qu'ils ne voulurent point prendre les armes, ni partager le crime public.

(*a*) C'est ce dangereux fanatique qui, suivi de prêtres qui lui servoient d'archers, arrêta, en 1591, Jean Tardif, conseiller au Châtelet, & le conduisit au petit Châtelet, où, suivant l'ordre des Seize, il le fit pendre à une poutre.

» tantôt les faiſant marcher. Quelquefois il » les faiſoit tirer de leurs mouſquets. »

Le petit pere Bernard, qui étoit boiteux, ſe faiſoit remarquer dans cette troupe groteſque. Il trotoit ſans ceſſe, alloit, revenoit, couroit de rang en rang, paroiſſant tantôt à la tête du régiment, tantôt à la queue, & tenant en main une large épée, avec laquelle il eſpadonnoit de toute ſa force.

» Le légat du pape accourut à la cérémo- » nie, & approuva par ſa préſence une mon- » tre ſi extraordinaire, &, tout-à-la-fois, ſi » riſible. Mais il arriva qu'un de ces nou- » veaux ſoldats, qui ne ſçavoit pas, ſans » doute, que ſon arquebuſe étoit chargée à » balle, voulant ſaluer le légat qui étoit dans » ſon carroſſe, tira deſſus, & tua un de ſes » eccléſiaſtiques, qui étoit ſon aumônier; ce » qui fit que le légat s'en alla au plus vîte, » pendant que le peuple crioit tout haut, que » cet aumônier avoit été fortuné d'être tué » dans une ſainte action. » Telle étoit la perſuaſion funeſte de cette populace effrénée, que l'impunité avoit rendue redoutable. Elle ſe croyoit invincible ſous les ordres du duc de Nemours, général habile, courageux, prudent, que le duc de Mayenne, ſon frere, avoit laiſſé dans Paris, durant ſon abſence; & d'ailleurs elle étoit ſecondée par trois ou quatre mille hommes de bonne troupes, & par pluſieurs ſeigneurs pleins de bravoure. Tous les jours, on alloit eſcarmoucher l'armée royale: on livroit de petits combats; & le chevalier d'Aumale, du ſang de Lorraine, étoit à la tête de toutes les ſorties, inſpirant aux guer-

riers ſa valeur & ſa confiance. Henri le Grand ſe contentoit de repouſſer les efforts des ſéditieux, comptant bien que la famine lui ouvriroit, en peu de tems, les portes de la capitale.

En effet, ce terrible fléau faiſoit, tous les jours, des progrès plus rapides. On n'avoit plus ni bled, ni orge, ni avoine. Déja plus de cinquante mille perſonnes étoient mortes de miſere. Les triſtes reſtes de ce peuple ſi nombreux, nobles ou ſans naiſſance, riches ou pauvres, ſe traînoient languiſſamment au milieu des rues, pour y dévorer l'herbe qui y croiſſoit. Les mulets, les chevaux, les chats, les chiens, tous les animaux domeſtiques, les bêtes même les plus immondes, la faim les convertit en alimens. On achetoit enſuite au poids de l'or les cuirs des ſouliers: on les faiſoit bouillir; on les mangeoit en ſecret, de peur que quelque miſérable, preſſé par la néceſſité, n'employât la violence pour s'emparer de ce mets funeſte. On vit des femmes & des filles proſtituer leur honneur aux ſoldats, & n'exiger qu'un peu de pain pour prix de leurs triſtes faveurs. Enfin on vit des meres ſe nourrir de la chair de leurs enfans, & des malheureux dévorer les cadavres fétides, qu'ils rencontroient dans les rues détournées. L'ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la Ligue conſeilla de faire du pain avec les os de morts broyés. On s'empreſſa de ſuivre cet avis; mais ce déteſtable aliment coûta la vie à la plûpart de ceux qui en mangerent. Dans cette déſolation générale, les prêtres ſeuls & les moines jouiſſoient des

douceurs de l'abondance. On visita les logis des ecclésiastiques, & les couvens; & l'on y trouva, même dans celui des Capucins, des provisions pour plus d'un an.

Enfin les chefs de la Ligue, pour appaiser les clameurs du peuple qui ne cessoit de crier, « Ou du pain ! ou la paix ! » chargerent le cardinal de Gondi, évêque de Paris, & l'archevêque de Lyon, d'aller faire des propositions au Roi. « Je ne suis point dissimulé, » leur dit le monarque, je dis rondement & » sans feintise ce que j'ai sur le cœur. J'aurois » tort de vous dire que je ne veux point une » paix générale : je la veux, je la desire, afin » de pouvoir élargir les limites de ce royaume. » Pour avoir une bataille, je donnerois un » doigt, & pour la paix générale, deux. J'aime » ma ville de Paris : c'est ma fille aînée ; j'en » suis jaloux : je lui veux faire plus de bien, » plus de graces, plus de miséricorde qu'elle » ne m'en demande ; mais je veux qu'elle » m'en sçache gré & à ma clémence, non » pas au duc de Mayenne, ni au roi d'Es- » pagne. Ce que vous demandez de différer » la capitulation & reddition de Paris, jus- » qu'à une paix universelle, qui ne se peut » qu'après plusieurs allées & venues, c'est » chose trop préjudiciable à ma ville de Paris, » qui ne peut attendre un si long terme. Il » est déja mort tant de personnes de faim, » que si elle attend encore huit ou dix jours, » il en mourra un très-grand nombre, qui » seroit une étrange pitié. Je suis le pere de » mon peuple : je ressemble à cette vraie » mere de Salomon ; j'aimerois quasi mieux n'avoir

» n'avoir point de Paris, que de l'avoir ruiné » & diſſipé après la mort de tant de Pari- » ſiens.... Vous, M. le cardinal, en devez » avoir pitié; ce ſont vos ouailles.... Je ne » ſuis pas bon théologien; mais j'en ſçais » aſſez pour vous dire que Dieu n'entend » point que vous traitiez ainſi le pauvre peu- » ple qu'il vous a recommandé.... Et com- » ment voulez-vous eſpérer de me convertir » à votre religion, ſi vous faites ſi peu de » cas du ſalut & de la vie de vos ouailles? » C'eſt me donner une pauvre preuve de » votre ſainteté; j'en ſerois trop mal édifié. »

Tels étoient les ſentimens de ce grand & généreux prince. Les maux, qui accabloient ſes ſujets, pénétroient ſon cœur compatiſſant & tendre. « Il ne put ſoutenir, dit encore » M. de Sully, l'idée de voir cette ville, dont » la Providence lui deſtinoit l'empire, deve- » nir un vaſte cimetiere. Il donna les mains » ſecrettement à tout ce qu'il crut pouvoir la » ſoulager, & ferma les yeux ſur tous les ſe- » cours de vivres que ſes officiers & ſoldats » y faiſoient entrer fréquemment, ſoit par » compaſſion pour des parens & des amis, » ſoit en vue de faire acheter ce ſecours bien » cher aux bourgeois. » Il pouvoit emporter Paris l'épée à la main. Ses ſoldats, & les Huguenots ſur-tout, lui demandoient cette grace à grands cris. Il réſiſta toujours à leurs inſtances. Le duc de Nemours ayant fait ſor- tir une foule de bouches inutiles, le conſeil du Roi vouloit qu'on leur refuſât le paſſage. Henri, vivement touché de leur ſort, ordonna qu'on les laiſſât ſortir. « Je ne m'étonne pas,

» dit-il, ſi les chefs de la Ligue & ſi les Eſ-
» pagnols ont ſi peu de compaſſion de ces
» pauvres gens-là : ils n'en ſont que les ty-
» rans ; mais, pour moi, qui ſuis leur pere
» & leur roi, je ne puis les voir ſans être
» ému juſqu'au fond de l'ame. » Il croyoit, ſans doute, par cette conduite magnanime, gagner à la fin le cœur des Pariſiens. Il ſe trompa. On jouit de ſes bienfaits, ſans ceſſer de le regarder comme l'auteur de la miſere publique ; & lorſque, peu de tems après, le prince de Parme & le duc de Mayenne, à la tête d'une armée, l'obligerent d'interrompre ſon entrepriſe, on inſulta celui qui ne levoit le ſiége, que parce qu'il s'étoit montré trop ſenſible aux malheurs des aſſiégés.

Paris perſiſta dans ſa révolte juſqu'au mois de Mars, de l'an 1594, que le duc de Briſſac, qui s'étoit jetté dans le parti de la Ligue, parce que Henri III lui avoit avoit dit « qu'il » n'étoit bon ni ſur terre, ni ſur mer, » négocia avec le ſucceſſeur de ce prince, & lui ouvrit les portes de la capitale, moyennant le bâton de maréchal de France. Henri IV y fit ſon entrée, le 22 de Mars, environné de la bonté & de la bienfaiſance. Il n'en coûta la vie qu'à un corps-de-garde de Lanſquenets, & à deux ou trois bourgeois qui couroient pour animer le peuple à reprendre les armes contre un roi qui les traitoit en bon pere.

7. La foibleſſe du gouvernement de la reine Anne d'Autriche, Régente du royaume, ſous la minorité de Louis XIV, & la puiſſance odieuſe du cardinal Mazarin, avoient jetté, depuis long-tems, des ſemences de diſcorde

dans les cœurs des parlementaires & des citoyens de Paris; & les mécontens n'attendoient que le plus léger prétexte pour éclater. En 1647, le Cardinal fit arrêter Brouſſel, conſeiller-clerc de la grand'-Chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avoit, pour tout mérite, que d'ouvrir toujours les avis contre la cour. Auſſi-tôt le peuple ſe livre à la plus vive douleur. On voit ſe renouveller les barricades de la Ligue. La ſédition, allumée dans un inſtant, eſt attiſée par la main du Coadjuteur, depuis cardinal de Retz. Ce fameux prélat, du ſein de la débauche, & languiſſant encore des ſuites qu'elle entraîne, formoit les plus hardis complots. Il précipita le parlement dans les cabales, & le peuple dans la révolte. Sous un tel chef, tout Paris crut ſes emportemens juſtifiés. La reine ne pouvoit paroître en public, ſans être indignement outragée. On ne l'appelloit que *Dame Anne;* &, ſi l'on ajoûtoit quelque titre, c'étoit un opprobre. Le 9 de Janvier 1649, elle s'enfuit de la capitale, avec ſes enfans, ſon miniſtre, le duc d'Orléans, frere de Louis XIII, & le grand Condé qu'elle regardoit comme ſon unique reſſource. Le prince de Conti, ſon frere, auſſi jaloux de ſon aîné, qu'incapable de l'égaler, le duc de Longueville, le duc de Beaufort, le duc de Bouillon, animés par l'eſprit remuant du Coadjuteur, ſe flattant d'élever leur grandeur ſur les ruines de l'Etat, & de faire ſervir à leurs deſſeins particuliers les mouvemens aveugles du parlement, vinrent lui offrir leurs ſervices. On nomma dans la Grand'-Chambre les généraux d'une armée qu'on n'avoit pas.

Chacun ſe taxa pour lever des troupes. Il y avoit vingt conſeillers pourvus de charges nouvelles, créées par le cardinal de Richelieu: on les obligea de donner chacun quinze mille livres pour les frais de la guerre. La Grand'-Chambre, les Enquêtes, les Requêtes, la Chambre des Comptes fournirent, en peu de tems, une ſomme de près de dix millions de notre monnoie d'aujourd'hui, pour la ſubverſion de la patrie. On leva douze mille hommes, par arrêt du parlement. Chaque porte-cochere fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appellée *la cavalerie des portes-cocheres*. Le Coadjuteur avoit un régiment à lui, qu'on nommoit *le régiment de Corinthe*, parce que le prélat étoit archevêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms de roi de France, de grand Condé, de capitale du royaume, cette guerre de la Fronde n'eût été qu'une ridicule comédie. On ne ſçavoit pourquoi l'on étoit en armes. Le prince de Condé aſſiégea cinq cens mille bourgeois avec huit mille ſoldats. Les Pariſiens ſortoient en campagne, ornés de plumes & de rubans. Leurs évolutions étoient un ſujet de plaiſanterie pour les gens du métier. Ils fuyoient dès qu'ils rencontroient deux cens hommes de l'armée royale. Tout ſe tournoit en raillerie. Ces vingt conſeillers, qu'on avoit taxés à quinze mille livres chacun, ne reçurent pour récompenſe que l'honneur d'être appellés *les Quinze-Vingts*. Le duc de Beaufort, l'idole du peuple, n'étoit jamais déſigné que ſous le nom de *Roi des Halles*. Les troupes Pariſiennes, qui ſortoient de Pa-

ris, & qui revenoient toujours battues, étoient reçues avec des huées & des éclats de rire. Le régiment de Corinthe ayant été repoussé par un petit parti, on appella cet échec *la premiere aux Corinthiens*. Ainsi l'on se battoit, pour ainsi dire, à coups d'épigrammes, plutôt qu'à coups d'épées. On réparoit les pertes journalieres par quelques couplets, quelques vaudevilles, quelques bons-mots. Jamais le François ne peignit mieux son caractere; jamais il ne parut plus volage. Les cabarets & les autres maisons de débauche étoient les tentes où l'on tenoit les conseils de guerre, au milieu des plaisanteries, des chansons, & de la gaieté la plus dissolue. La licence étoit si effrénée, qu'une nuit, les principaux officiers de la Fronde, ayant rencontré le saint Sacrement qu'on portoit à un homme qu'on soupçonnoit d'être Mazarin, reconduisirent les prêtres à coups de plat d'épée. Enfin on vit le Coadjuteur, archevêque de Paris, venir prendre séance au parlement, avec un poignard dans sa poche, dont on appercevoit la poignée; & l'on crioit: « Voilà le » bréviaire de notre archevêque! »

Cette guerre, plus ridicule que sanglante, finit & recommença à plusieurs reprises, & ne devint sérieuse que lorsque le grand Condé, irrité contre la cour & le ministre, se déclara pour les Frondeurs, & se mit à leur tête. Ce prince, ligué avec les Espagnols, après plusieurs exploits, se rendit à Paris, où il étoit attendu, desiré depuis long-tems. Le vicomte de Turenne s'approchoit avec une petite armée, avec la personne du Roi, de la Reine-

Régente, & du Miniſtre. Condé ſe hâta de ſe mettre en défenſe. Les barrieres du fauxbourg Saint-Antoine devinrent entre ſes mains des baſtions, des remparts. Conſtruire de nouvelles barricades; ordonner des coupures; percer les maiſons; les garnir de Mouſquetaires; diſpoſer ſon artillerie, ſa cavalerie, ſon infanterie dans les poſtes les plus avantageux; voir d'un coup d'œil; exécuter rapidement tout ce qu'il y avoit à faire: voilà ce que le vainqueur de Rocroi fit, preſqu'en arrivant, dans ce fauxbourg qu'on regardoit comme le terme fatal de ſa grandeur & de ſa gloire.

Mais, pour ſe former une idée claire & préciſe de ce combat ſi terrible, il faut jetter les yeux ſur les lieux qui en furent le théatre. Le fauxbourg Saint-Antoine, l'un des plus vaſtes de la capitale, forme une pate d'oie. Trois rues immenſes aboutiſſent aux portes de la ville, comme à leur centre; & ces rues ſont coupées & traverſées par une infinité d'autres qui communiquent entr'elles.

Turenne s'approcha le 5 de Juillet 1652; &, parfaitement inſtruit de la ſituation du terrein, il fit des diſpoſitions ſi ſages, qu'il ne devoit lui échapper aucun ennemi. Il rangea ſon armée en bataille ſur une ligne courbe, depuis Charonne juſqu'à la Seine, & prépara trois attaques principales. La premiere, à droite, aux ordres du marquis de Saint-Maigrin, embraſſoit la rue Charonne & les rues adjacentes. Le duc de Navailles conduiſoit la ſeconde, à gauche, dans la rue de Charenton. Le Vicomte ſe réſerva celle du milieu, qui

menaçoit la grande rue. Condé jetta les yeux ſur Tavanes, pour l'oppoſer à Saint-Maigrin. Nemours fut chargé d'arrêter Navailles. Valon & Clinchamp eurent Turenne à combattre. Le Prince avoit raſſemblé autour de lui un eſcadron de cinquante gentilshommes ou officiers les plus déterminés qu'il y eût en Europe, & qui lui étoient preſque tous perſonnellement attachés. C'étoit avec cette troupe d'élite qu'il devoit ſoutenir les ſiens, & voler par-tout où le péril & la gloire l'appelleroient.

» Dans ce combat, dit le nouvel hiſtorien » de ce Prince, dans ce combat livré & ſou» tenu pour les intérêts d'un étranger, où » l'on voyoit les fleurs-de-lys oppoſées aux » fleurs-de-lys, les citoyens aux citoyens, les » freres aux freres, les mêmes évolutions, » les mêmes armes, les mêmes habits, le » même langage, le même air de viſage, ja» mais on ne dut redouter davantage de fa» tales mépriſes. C'eſt pour diſtinguer les ſiens » dans la mêlée, que Condé leur fit arborer » au chapeau un bouquet de paille, & Tu» renne un morceau de papier. »

Sur un ordre de Mazarin, qui lui commandoit de commencer la charge, le Vicomte détache un gros bataillon, pour inſulter les retranchemens ennemis, & frayer le chemin de la victoire aux troupes du Roi. Condé l'apperçoit. Auſſi-tôt il s'élance hors de ſon retranchement, à la tête de ſon eſcadron. Il ſe mêle, l'épée à la main, dans le bataillon; l'ouvre, l'enfonce, le renverſe, le taille en piéces, & regagne fièrement ſon

poſte, avec tous les drapeaux & les officiers qu'il a pris.

Tandis que les deux plus grands généraux qu'il y eût alors au monde préludoient de la ſorte à l'action la plus ſanglante, Louis XIV, âgé de quinze ans, regardoit avec Mazarin, de la hauteur de Charonne, ſes ſujets acharnés à leur perte. Le duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devoit prendre, reſtoit dans ſon palais du Luxembourg. Le cardinal de Retz étoit cantonné dans ſon archevêché. Le parlement attendoit l'iſſue de la bataille pour donner quelqu'arrêt. La reine, en larmes, étoit proſternée dans ſa chapelle. Le peuple, qui craignoit alors également & les troupes du roi, & celles de M. le prince, avoit fermé les portes de la ville; &, bordant les remparts pour jouir du ſpectacle qui ſe donnoit dans le fauxbourg, il ne laiſſoit plus entrer ni ſortir perſonne.

Cependant l'attaque devenoit générale & terrible. Déja le marquis de Saint-Maigrin avoit emporté les retranchemens de la rue Charonne. Il pourſuivoit témérairement la victoire à travers le feu croiſé, qui partoit, en même tems, des maiſons percées, des fenêtres & des murs des jardins. De nouvelles barricades l'arrêtent. Elles ſont encore forcées. Les Gendarmes & les Chevaux-légers, qu'il conduiſoit, emportés par un courage bouillant & impétueux, devancent l'infanterie, & pénètrent juſqu'au marché. Ils y trouvent le vainqueur de Rocroi, qui les charge, les repouſſe & les précipite juſqu'aux derniers retranchemens, qu'il reprend auſſi-tôt. C'eſt-là que le marquis de Saint-Maigrin, illuſtre par

ſon courage, ſes talens & ſes ſervices, périt à la veille d'être maréchal de France, avec une foule de nobleſſe, d'officiers & de ſoldats.

A la gauche, les régimens de Turenne, d'Uxelles, de Carignan, de Clare & de Richelieu, donnoient l'aſſaut aux maiſons & aux jardins où Condé avoit embuſqué une partie de ſes troupes. On combattit, de part & d'autre, avec un acharnement qui tenoit de la fureur. Des ruiſſeaux de ſang inondent les rues. Les maiſons s'écroulent ſur les guerriers. Des monceaux de décombres & de cadavres bouchent le paſſage : mais rien n'arrête les Royaliſtes. Animés par la vengeance, ils franchiſſent ces vaſtes ruines: ils avancent ſur les cadavres ; ils pénètrent juſqu'à dix pas de l'ennemi. On jette le mouſquet. On ſe charge à coups de piſtolet, de pique, de ſabre & de pierres. Les Frondeurs cédent enfin, & ſont ſur le point d'être accablés, lorſque Condé paroît avec le régiment de l'Alteſſe, appartenant au duc d'Orléans. Les ſiens reprennent courage. La face du combat change; les Royaliſtes ſont repouſſés, & les régimens de Clare & de Richelieu entierement défaits.

Condé avoit à peine rétabli l'ordre, qu'il apprend que le duc de Nemours, après les efforts les plus héroïques, ne pouvoit plus réſiſterau duc de Navailles, qui avoit emporté les retranchemens, la barriere & la barricade. Le prince accourt. Il rencontre le marquis d'Eclainvilliers, maréchal-de-camp, qui précédoit le duc à la tête de la cavalerie, & lui ouvroit le chemin de la victoire. Condé l'arrête, l'attaque, taille en piéces ſa troupe, & le fait

lui-même prisonnier. Navailles recule alors, mais fierement & en bon ordre. Condé l'abandonne pour voler dans la grande rue du fauxbourg, où de plus grands périls demandoient sa présence.

C'étoit Turenne en personne, qui, à la tête de ses principales forces, avoit emporté & détruit les retranchemens, les barrieres & les barricades. Tous les matériaux enlevés, dispersés, jettés au loin, laissoient un vaste passage à travers cette rue également longue & large. En vain Valon & Clinchamp s'efforcent de l'arrêter par une pluie de plomb & de feu, qui part des maisons, & qui couvre l'air. Le vicomte avance toujours, battant, renversant, dissipant tout ce qui ose s'opposer à lui. Tout cède. Turenne est bien-tôt maître du fauxbourg : mais Condé se montre tout-à-coup. La fortune change; le vicomte est repoussé presque jusques dans la plaine. Pour réparer cet échec, Turenne prend des bataillons frais. Il les mène dans la grande rue; la résistance est inutile : il triomphe encore : les Frondeurs, pressés & enfoncés, sont poursuivis jusqu'à l'abbaye de Saint-Antoine. Déja les Royalistes crioient « Victoire ! » Condé, couvert de sueur, de fumée, de sang, les cheveux hérissés, mais le front calme & serein, vole au milieu d'une grêle de balles, rallie les fuyards, se met à leur tête, tombe sur l'ennemi triomphant, l'étonne, le déconcerte, l'épouvante. Vaincus à leur tour, les soldats de Turenne sont rejettés jusqu'aux extrémités de la grande rue. Alors le vicomte forme un autre projet. Il détache une partie des troupes de son attaque,

& en fortifie le duc de Navailles, qui, depuis qu'il n'avoit plus Condé en tête, avoit gagné beaucoup de terrein. Turenne ne ſuſpendoit ſes efforts que juſqu'à ce que le duc pût, à la faveur des rues intermédiaires, couper les troupes du prince poſtées à la porte Saint-Antoine, & les prendre en flanc & en queue pendant qu'il les attaqueroit lui-même de front. Il eſt certain que cette manœuvre habile lui aſſuroit la victoire. Condé, informé des ſuccès de Navailles, prend le chemin de la rue de Charenton. Il entame un nouveau combat avec le duc & le repouſſe; mais cet avantage ne devoit être compté pour rien, à moins qu'il ne reprît les barricades que l'ennemi avoit fortifiées. Pour en approcher, il falloit braver mille morts. Le duc de Beaufort ſe met à la tête de l'infanterie afin de reprendre les barricades. Il y avoit encore un eſcadron des troupes du prince à la vue de ce poſte, qui, ne pouvant plus ſoutenir le feu de l'ennemi, ſe retiroit au gros du corps. Beaufort le prend pour un eſcadron Royaliſte. Il invite Nemours, la Rochefoucault, Marſillac & tous les Volontaires à le ſuivre pour l'attaquer. On avance au milieu du feu des retranchemens & des maiſons: on ne le reconnoît pour ami, que lorſqu'on étoit ſur le point de le charger. Les troupes du roi, qui défendoient la barricade, étonnées de l'audace des aſſaillans, paroiſſent ébranlées. On vole à eux: on les chaſſe de leurs poſtes. Beaufort, Nemours, la Rochefoucault, Marſillac ſe précipitent de cheval & ſe jettent dans la barricade qu'ils prétendent garder ſeuls. Les Mouſquetaires Royaliſtes, qui s'étoient empa-

rés des maiſons, ne ceſſoient de tirer ſur eux. En moins de quelques minutes, Nemours reçut juſqu'à treize coups dans ſes armes ; la Rochefoucault fut bleſſé au viſage, d'un coup qui lui fit perdre à l'inſtant l'uſage de la vue. Le prince, témoin de la valeur & du danger de ſes amis, voulut les dégager lui-même. Il rallie les volontaires, ſe met à leur tête, fend l'air au galop, au milieu du feu qui partoit des toits & des fenêtres, & qui couvroit la rue ; il arrache enfin du ſein de la mort ces illuſtres guerriers, qui ſembloient inſenſibles à ſes approches. Mais il en coûta la vie à la plûpart de ceux qui l'accompagnerent. La laſſitude, l'épuiſement & le carnage étoient ſi grands de part & d'autre, que chaque armée s'arrêta comme de concert, ſongeant plus à reſpirer de tant de périls, qu'à en braver de nouveaux. Mais cette eſpece de trève n'annonçoit à Condé qu'une ruine plus entiere. Ses ſoldats, accablés, refuſoient de combattre davantage ; le découragement étoit général ; il augmentoit ſur-tout par la ſituation terrible où ſe trouvoient ces braves guerriers. Le guichet de la porte Saint-Antoine ne s'ouvroit que pour les morts & les bleſſés, qu'on tranſportoit en foule dans la ville. Tout paroiſſoit déſeſpéré ; & le fauxbourg alloit être le tombeau du parti, lorſque Mademoiſelle, fille de Gaſton, prenant la défenſe de Condé, que ſon pere n'oſoit ſecourir, fit ouvrir les portes & armer les bourgeois ; &, ne prenant conſeil que de ſon zèle & de ſon audace, elle fit pointer l'artillerie du château ſur les troupes ennemies & ſur la cour. Un boulet roula juſqu'aux pieds de Maza-

rin, qui, ſçachant l'extrême envie qu'avoit Mademoiſelle d'épouſer une tête couronnée, dit froidement : « Ce boulet-là vient de tuer » ſon mari. » L'armée royale ſe retira, laiſſant maître de Paris, Condé couvert de gloire, & triomphant même dans ſa défaite. Il avoit perdu deux mille hommes, & Turenne une fois autant.

PARME (*ſiége & bataille de*) 1. La diſcorde, qui régnoit entre le pape & l'empereur Frédéric II, répandoit la déſolation dans l'Italie. Le furieux monarque pilloit & ſaccageoit les villes de l'Etat eccléſiaſtique. Ses ſoldats laiſſoient dans tous les endroits de leur paſſage des marques de leur fureur. La ville de Parme fut la ſeule qui pût arrêter ſa courſe. C'étoit l'une des places les plus conſidérables de la domination Romaine. Le pape & ſes alliés s'empreſſerent de la ſecourir. De ſon côté, l'empereur ſe fit un point d'honneur de ne point ſe retirer qu'il ne l'eût priſe. Il avoit dix mille hommes de cavalerie, & une infanterie très-nombreuſe. Cependant, prévoyant que le ſiége ſeroit long, il fit détruire toutes les maiſons du territoire, en fit tranſporter les matériaux à ſon camp, & s'en ſervit pour faire bâtir une petite ville à l'oppoſite de Parme, à laquelle il donna le nom de *Vittoria*, & qui fut pour lui comme une eſpece de camp fortifié. Il forma enſuite ſes attaques avec vigueur ; mais il trouva toujours une réſiſtance invincible. Le ſiége traînant en longueur, l'hiver arriva ſans qu'il eût fait aucun progrès. Pour charmer l'ennui qui commençoit à le gagner, il appella les plaiſirs dans ſa petite place. Un ſoldat Mila-

nois ayant reconnu que la garniſon de Vittoria étoit conſidérablement diminuée, & que l'empereur avoit coutume d'en ſortir, lorſqu'il faiſoit beau, pour aller à la chaſſe du faucon, exercice qu'il aimoit paſſionnément, conſeilla aux principaux officiers de fondre ſur les fortifications ennemies. Son avis fut goûté. On choiſit un jour où l'empereur étoit dans les bois. On ſe précipita ſur Vittoria. Les Impériaux, quoique ſupérieurs en nombre, furent ſi épouvantés de cette attaque ſoudaine, qu'ils n'oppoſerent que de foibles efforts, & ſe laiſſerent tailler en piéces. Les Parmeſans, vainqueurs, mirent le feu à la ville de Vittoria, & la réduiſirent en cendres. L'empereur, qui faiſoit alors la guerre aux animaux, inſtruit de cette défaite, s'enfuit à Crémone, plein de rage & de douleur. *L'an 1248.*

2. Ce fut dans le voiſinage de Parme qu'en 1734, le 29 de Juin, le comte de Broglie, qui commandoit les troupes Françoiſes à la place du maréchal de Villars, mort peu de jours auparavant, rencontra le général Merci, chef de l'armée Impériale. On s'approcha, ſur les onze heures du matin : le terrein avoit tout au plus cinquante verges de front ; & les deux nations rivales étoient ſéparées par un foſſé large & profond. Cet obſtacle empêcha les uns & les autres de faire uſage de leur artillerie, de leur cavalerie, de leurs épées, de leurs ſabres, de leurs bayonnettes. On ſe battit ſeulement à coups de mouſquet ; mais le feu, de part & d'autre, fut ſi continuel & ſi terrible, qu'en peu de momens plus de 14000 hommes couvrirent le champ de bataille. Les Impé-

riaux virent tomber Merci, dès les premieres décharges. Le prince de Culembach, les comtes d'Evins & de Palfi, une foule d'officiers & de ſoldats eurent le ſort de ce général. Les François & leurs alliés reſterent maîtres du champ de bataille; mais cet honneur leur coûta cher. Ils perdirent MM. de Liſle, de Maiſon, de Valence le pere, & de la Châtre. Parmi leurs bleſſés, on remarqua le maréchal de Coigni, MM. de Cadrieux, de Guerchois, de Cruzol, de Savine, de Louvigni, d'Hautefort, de Fimarcon, de Montauban, de Maillebois & de Boiſſieux. M. de la Trémouille fut culbuté dans un foſſé; & les bataillons le foulerent aux pieds ſans le reconnoître.

En 1745, au mois de Septembre, les troupes Autrichiennes, qui étoient dans la ville & citadelle de Parme, ayant appris la reddition de Plaiſance, ſe retirerent dans le Mantouan; & l'Infant Dom Philippe prit poſſeſſion de cette ville. L'année ſuivante, le comte de Browne fit l'inveſtiſſement de Parme, où le marquis de Caſtellan s'étoit cantonné avec cinq mille hommes. Ce commandant, déſeſpérant de pouvoir défendre la place, ne ſongea qu'à ſe retirer: il fit ſa retraite, la nuit du 19 au 20 d'Avril, pour ſe rapprocher du Taro, ſur le bord duquel étoit le comte de Gages. Elle lui fit beaucoup d'honneur. Pour le couvrir, il avoit laiſſé dans le château de Parme quatre cens hommes. Ils arborerent le drapeau blanc, le 22, & ſe rendirent priſonniers de guerre.

PASSAW. (*bataille de*) En 1703, l'électeur de Baviere ayant rencontré les Impériaux

près de Paſſaw, dans la Baſſe-Baviere, leur livra bataille, le 11 de Mars. Ils étoient avantageuſement campés ſous les ordres du comte de Schlick. Pour les obliger à quitter leur poſte, l'électeur feignit d'en vouloir à Paſſaw. Cette ruſe ordinaire trompa le général de l'Empire, qui, ſur le champ, décampa, ſuivi de la moitié de ſes troupes, afin de s'oppoſer au prétendu projet de l'ennemi. L'habile électeur profita de ce mouvement; &, tombant tout-à-coup ſur le reſte de l'armée Impériale, il la combattit avec ſupériorité. Une multitude d'Allemands reſta ſur la place; un plus grand nombre demeura au pouvoir du vainqueur qui prit encore toute l'artillerie & le bagage. La reddition de Paſſaw, le 9 de Janvier de l'année ſuivante, fut l'un des fruits de ce ſuccès.

Paſſaw fut encore pris le 31 de Juillet 1751, par l'électeur de Baviere, qui fit marcher contre cette place un détachement de ſes troupes, & qui la mit enſuite en état de défenſe. Cette précaution étoit ſage; car le 26 de Janvier 1752, on vit un gros corps de troupes Autrichiennes s'avancer vers Paſſaw, ſous les ordres du comte de Kevenhuller. La ville pouvoit faire une aſſez bonne réſiſtance : l'électeur l'avoit eſpéré : mais la garniſon, remplie de frayeur à l'approche de l'ennemi, abandonna la place, dont les Autrichiens s'emparerent ſans peine, & ſe retira dans le château, où elle capitula le lendemain.

PATAY. (*journée de*) Depuis que Jeanne d'Arc avoit fait lever le ſiége d'Orléans, les troupes Françoiſes ſembloient être devenues invincibles; &, dès qu'elles paroiſſoient devant

vant celles d'Angleterre, on voyoit celles-ci trembler, prendre la fuite. Chaſſées de Jargeau, & de la plûpart des places voiſines d'Orléans, elles cherchoient un aſyle contre la vive pourſuite des François, lorſqu'elles furent atteintes dans la plaine de Patay, en 1429. Auſſi-tôt qu'on fut en préſence, le duc d'Alençon, l'un des chefs de l'armée de Charles VII, conſulta la Pucelle ſur l'événement du combat qu'on étoit réſolu de livrer. Jeanne répondit que les François euſſent à ſe munir de bons éperons. « Comment ! Jeanne, dit le duc, » eſt-ce que nous prendrons la fuite ? . . Non ; » mais nous aurons beſoin de bons éperons » pour atteindre les ennemis. Au nom de » Dieu, il faut combattre les Anglois, ſuſ» ſent-ils pendus aux nuës. » Elle dit ; &, avant le lever de l'aurore, elle donne le ſignal. Les François, inférieurs en nombre, mais invincibles, parce qu'ils croyoient l'être, ne donnent aux Anglois ni le tems de ſe reconnoître, ni celui de retrancher, ſuivant leur coutume, leurs archers derriere une paliſſade de piquets ferrés. Ils fondent ſur eux avec la rapidité de la foudre, avec l'impétuoſité d'un torrent. Talbot, ſurpris, déconcerté, ſoutient d'abord, avec les plus braves, ce choc terrible : il diſpute la victoire par des prodiges de courage : & peut-être qu'elle ſe fût déclarée pour ce vaillant capitaine, ſi Faſtol, ce même général, vainqueur à la journée des Harengs, frappé d'une terreur ſubite, n'eût tourné bride & entraîné, par ſa fuite ſoudaine, une partie des troupes. En vain Talbot ſe ſurpaſſa lui-même ; il ne fit que retarder ſa défaite

& la rendre plus meurtriere. Environné de tous côtés, & ſans eſpérance de rétablir le combat, ni de ſe dégager, il ſe rendit à Xaintrailles, qui lui donna la liberté peu de jours après. Ce bienfait fut récompenſé dans la ſuite par Talbot lui-même, qui ayant auſſi fait ſon vainqueur priſonnier, le délivra avec autant de grandeur d'ame. Ce combat de généroſité eſt d'autant plus digne d'admiration, que cette vertu étoit bien rare dans ce ſiécle de fer. Deux mille cinq cens Anglois reſterent étendus dans la plaine de Patay : on en prit douze cens, & l'on pourſuivit les fuyards juſqu'à Yenville, dont le château ſe rendit le jour même. On y trouva le bagage & l'artillerie des vaincus.

PAVIE. (*ſiéges & bataille de*) 1. Oreſte ayant entrepris de déthrôner Népos, empereur d'Occident, leva une armée, ſe montra; & le foible monarque abandonna le diadême. L'heureux rebelle en ceignit la tête de ſon fils Romulus-Auguſtus, que par mépris l'on appelle *Auguſtule*. L'empire Romain, en occident, étoit dans le dernier terme de ſa décadence; & ce merveilleux édifice, ouvrage de tant de ſiécles, ébranlé de toutes parts, menaçoit d'une ruine prochaine. Odoacre, à la tête d'une armée compoſée de Goths, d'Erules, de Squires, de Turcilinges & d'autres Barbares, vint lui porter le dernier coup pour régner ſur ſes vaſtes débris. La terreur & l'effroi précèdent ce nouvel Alexandre. Tout fuit, tout ſe diſſipe à ſon approche. Les campagnes ſont déſertées, les villes ouvrent leurs portes. Oreſte, trop foible pour arrêter ce torrent, ſe

renferme dans Pavie. Odoacre l'y poursuit, emporte la ville de force, y fait un grand carnage, met le feu aux églises & aux maisons. Dans ce saccagement, la sœur de l'évêque Epiphane fut mise aux fers. Le prélat, animé par l'amour fraternel, vole au milieu du pillage & du meurtre; se présente devant le vainqueur, obtient la délivrance de sa sœur, & d'un grand nombre d'autres prisonniers. Oreste fut pris, & eut la tête tranchée, le 28 d'Août 476, jour auquel l'année précédente il avoit précipité Népos du haut de son thrône. Augustule, abandonné de tous, se dépouilla lui-même de sa dangereuse dignité, & livra sa pourpre à son vainqueur, qui, par compassion pour son âge, lui laissa la vie, avec une pension de six mille sous d'or, c'est-à-dire, à-peu-près quatre-vingt mille livres de notre monnoie. Ainsi disparut l'empire d'Occident, après avoir subsisté cinq cens six ans depuis la bataille d'Actium, & douze cens vingt-neuf depuis la fondation de Rome. A peine s'apperçut-on de sa chute; à peine fixa-t-on les regards sur ses derniers momens; & l'on peut dire, avec un célebre académicien, dont les sçavans ouvrages nous ont beaucoup servi, que c'étoit la mort d'un vieillard, qui, privé de ses forces & de l'usage de ses membres, expiroit de caducité.

2. Alboin, roi des Lombards, étant entré en Italie pour y fonder un Etat, eut bientôt emporté les plus fortes places. Pavie seule osa s'opposer à ce déluge de Barbares. Le nouveau conquérant en forma le siége; & cette ville, après trois ans de la plus vigoureuse ré-

ſiſtance, réduite à la derniere extrémité, fut enfin forcée de ſe rendre à diſcrétion en 572. Le vainqueur, dans un accès de colere, avoit réſolu de paſſer les habitans au fil de l'épée. Leur ſoumiſſion déſarma ſa vengeance. Il entra dans Pavie, non en conquérant, mais en roi pacifique; défendit le meurtre, le viol & le pillage, & fit de cette importante place la capitale de ſon nouvel empire.

3. Deux ſiécles de paix profonde avoient rendu Pavie l'une des plus floriſſantes villes de l'univers, lorſqu'elle vit flotter à ſes portes les drapeaux du plus redoutable monarque qui fût alors au monde. Didier ſiégeoit ſur le thrône des Lombards. Ce prince avide, ambitieux, jaloux de la puiſſance du pape Adrien, ſaccagea tout ce qui étoit de la dépendance du pontife. Le Saint-Pere fulmina les excommunications les plus terribles: mais ces armes étant trop foibles pour arrêter l'uſurpateur, il eut recours à Charlemagne. Ce monarque paſſa les Alpes, combattit les ennemis de la cour de Rome, & en fit un ſi grand carnage, que le champ de bataille en prit le nom de *plaine des morts*. Didier ſe réfugia dans Pavie. Il avoit pourvu cette capitale de tout ce qui étoit néceſſaire pour une longue réſiſtance. Charles en forma le blocus; &, laiſſant à ſon oncle Bernard le commandement de ſes troupes, il prit le chemin de Rome, où il fut reçu comme le libérateur, le protecteur, le vengeur de l'égliſe. Après y avoir fait quelque ſéjour, il revint devant Pavie, dont il preſſa ſi vivement le ſiége, qu'elle ouvrit ſes portes, après ſix mois d'une défenſe héroïque. Didier, ſa

femme, ſes enfans, furent faits priſonniers, & relegués à Liége. Ainſi finit, en 774, le royaume des Lombards, qui ſubſiſtoit depuis deux cens ſix ans. Charlemagne joignit aux titres d'*empereur des François*, & de *patrice des Romains*, celui de *roi des Lombards*.

4. François I, ayant mis ſur pied une armée de quarante mille hommes, paſſa en Italie en 1524, prit Milan, & vint former le ſiége de Pavie. Cette ville, environnée d'excellentes fortifications, étoit défendue par une garniſon nombreuſe d'Eſpagnols & de Lanſquenets; & le gouverneur, Antoine de Lève, paſſoit, avec raiſon, pour l'un des plus habiles capitaines de Charles-Quint. La premiere faute qu'on fit dans cette expédition téméraire, fut de l'entreprendre; enſuite ce fut de diminuer l'armée par des détachemens divers qu'on envoya de pluſieurs côtés pour faire la petite-guerre; enfin ce fut la maniere inconſtante dont on forma les attaques. Voilà ce qui fit échouer les projets de l'un de nos plus grands monarques, ce qui fit triompher le rival de tous les princes de ſon ſiécle, Charles-Quint, & ce qui plongea la France dans une conſternation profonde. Toutefois, après quelques mois de ſiége, Pavie fut réduite aux abois. La garniſon s'étoit mutinée, faute de paie; & de Leve ſe trouva tellement preſſé par les troupes étrangeres, qu'il fit, dit-on, empoiſonner leur général, pour les empêcher de livrer la place. Ces preſſantes nouvelles vinrent aux oreilles de Lannoi, viceroi de Naples. Auſſi-tôt ce ſeigneur, le marquis de Peſcaire, & le connétable de Bourbon, ſe mirent à la

tête des troupes Impériales pour voler au secours d'une ville si importante. A leur approche, François assembla son conseil. Ses plus vieux capitaines étoient d'avis qu'il levât le siége, & qu'il travaillât à rafraîchir & à grossir son armée. « Sire, lui dit la Trémouille, » le véritable honneur à la guerre est de réussir; jamais on ne peut justifier une défaite: » par un combat, vous risquez votre armée, » votre personne, votre royaume; vous ne » risquez rien par la levée du siége. » Mais le monarque s'imagina qu'il ne pouvoit se retirer sans honte; & d'ailleurs, l'amiral Bonnivet lui promit de disposer si bien son camp, que les ennemis n'oseroient l'attaquer, & qu'il prendroit infailliblement Pavie. Il fut donc résolu qu'on resteroit, & qu'on attendroit l'armée de l'empereur. Elle parut bientôt; &, le 24 de Février 1525, jour remarquable par la naissance de l'empereur, on la vit faire ses dispositions pour l'attaque des retranchemens François. Les troupes, de part & d'autre, étoient à-peu-près égales, & formoient ensemble soixante mille hommes. D'abord les ennemis fondent avec impétuosité sur le parc & le château de Mirabel, où s'étoit posté le duc d'Alençon, avec l'arriere-garde. Ils prétendoient l'emporter, si le Roi ne venoit point soutenir le Duc; &, s'il venoit le soutenir, ils lui faisoient perdre au moins l'avantage du terrein où il s'étoit fortifié. Ce qu'ils avoient prévu arriva. A peine le monarque voit-il le danger de son beau-frere, qu'impatient de signaler sa valeur, il s'élance, comme un lion, à la tête de ses braves, & tombe

ſur les Impériaux. La fortune couronne ſes premiers efforts. Le feu de l'artillerie, bien placée & bien ſervie, écarte ce que le courage victorieux des François ne peut accabler. L'infanterie Eſpagnole recule en déſordre. On ſe croit vainqueur; & cette erreur devient bientôt funeſte. Pour profiter de cet heureux ſuccès, & pour achever ſon triomphe, François pourſuit les fuyards dans un chemin creux. Mais, par ce mouvement, il ſe met entre les ennemis & ſon artillerie qui dès-lors devient inutile. Tout change en un inſtant. Le Viceroi s'avance avec ſa Gendarmerie & un corps d'Arquebuſiers. Le Roi eſt accablé de toutes parts. Ses Gendarmes cèdent peu-à-peu. Les Suiſſes, oubliant leur ancienne bravoure, prennent une fuite honteuſe. Le monarque ſoutient en héros les vigoureux aſſauts de l'ennemi. François de Lorraine & Richard de la Pole, le dernier de la maiſon de Suffolck, viennent pour le dégager, avec quelques compagnies de Lanſquenets. Ils ſont tués. Leurs guerriers tournent le dos. L'amiral Bonnivet périt en combattant, & n'eſt plaint de perſonne. Galéas de Saint-Severin, grand-écuyer de France, un autre Galéas, grand-maître-d'hôtel, expirent au milieu d'une foule d'ennemis qu'ils ont terraſſés. Louis de la Trémouille, âgé de ſoixante-quinze ans, a le même ſort. Plus de neuf mille guerriers, preſque tous gentilshommes, reſtent ſans vie ſur le champ de bataille. Cependant la mêlée étoit terrible autour du Roi. Demeuré preſque ſeul au milieu d'un gros d'ennemis, il inſpiroit la terreur à quiconque oſoit l'approcher pour

porter ſur lui une main téméraire. Déja ſon bras redoutable avoit immolé cinq audacieux. Son cheval eſt tué. Il tombe avec l'animal. On court pour le ſaiſir. Il ſe releve, & maſſacre deux infortunés qu'il rencontre ſous ſa main. Dans ce moment, un gentilhomme de ſa garde s'apperçoit du péril qu'il court. Il fend la foule : il écarte, il renverſe, il tue tout ce qui s'oppoſe à ſon zèle. Il ſe place devant ſon Souverain fatigué : il le protege ; &, l'épée à la main, il arrête cette fougueuſe ſoldateſque, juſqu'à l'arrivée du viceroi de Naples, à qui François I rend les armes. Parmi les principaux compagnons de la captivité du monarque, on compte le roi de Navarre, le maréchal de Foix & le bâtard de Savoie. Le comte de Saint-Pol, renverſé par-terre à côté du Roi, fut laiſſé pour mort ; mais, un Eſpagnol ayant voulu lui couper le doigt, pour avoir un anneau précieux, qu'il n'avoit pu arracher, la douleur lui fit reprendre ſes eſprits. On le panſa ; &, quelque tems après, il recouvra la ſanté. François I annonça lui-même ſa diſgrace à la Reine, ſa mere. « Ma» dame, lui dit-il, tout eſt perdu, fors l'hon» neur. »

Immédiatement après la bataille, un ſimple ſoldat fendit la preſſe ; ſe jetta aux pieds du Roi ; lui préſenta une balle d'or, & lui dit : « Sire, voilà une balle d'or que j'avois » fait fondre pour vous tuer dans la mêlée, » une ſi belle vie ne devant pas finir ſans une » diſtinction particuliere. Je n'ai pas trouvé » l'occaſion de m'en ſervir : je prends la li» berté de vous l'offrir. » Le monarque re-

çut la balle, & la paya généreuſement (a). On le conduiſit à Madrid, où Charles-Quint le fit languir, durant treize mois, dans les horreurs de la plus triſte priſon. Il n'en ſortit qu'en promettant à l'avide empereur de lui payer deux millions d'écus d'or; de lui céder le duché de Bourgogne; de renoncer aux Etats de Naples, de Milan, de Gènes, d'Aſt, de Tournay, de Lille & de Heſdin; de ne donner aucune aſſiſtance au duc de Gueldres, & de travailler, après la mort de ce prince, à faire tomber ſes villes à l'Empire; de payer au roi d'Angleterre cinq cens mille écus que l'empereur lui devoit; enfin de rétablir dans leurs biens & dignités le connétable de Bourbon & ſes partiſans.

En 1655, le prince Thomas de Savoie, qui commandoit dans le Milanez l'armée de France, fit le ſiége de Pavie; mais il fut contraint de le lever, après dès travaux immenſes.

Au mois d'Octobre 1733, le magiſtrat de Pavie vint préſenter au roi de Sardaigne, allié de la France, les clefs de cette ville. Les Impériaux l'évacuerent en même tems, auſſi-bien que le château; & ils y laiſſerent pluſieurs piéces de canon & beaucoup de munitions. Le roi de Sardaigne fit marcher un corps de troupes pour en prendre poſſeſſion.

La nuit du 21 au 22 de Septembre 1745,

(a) Quelques années auparavant, le jeune la Chataigneraye, gentilhomme François, avoit fait fondre une demi-douzaine de balles d'or, pour en tuer l'empereur, au premier combat où il ſe trouveroit. Cette idée n'avoit point déplu à François I.

le duc de Modène, à la tête d'un détachement des troupes de l'infant dom Philippe, entra dans Pavie par un aqueduc. La garnison consistoit en mille Pandoures & Croates, dont six cens se défendirent pendant quelques heures, & furent faits prisonniers de guerre. Les quatre cens autres s'enfermerent dans le château. On trouva dans la ville quinze cens soldats malades, que le comte de Schullembourg y avoit fait transporter, & que les vainqueurs traiterent comme des freres.

PÉLUSE. (*siége de*) Cambyse, fils du grand Cyrus, ayant attaqué l'Egypte, voulut s'ouvrir l'entrée de ce royaume par la prise de Péluse, qui étoit l'une des plus fortes villes de la frontiere. Cette place paroissoit devoir l'arrêter long-tems; mais, s'il en faut croire Polyène, un stratagême l'en rendit maître. Ayant appris que toute la garnison étoit composée d'Egyptiens, dans un assaut général qu'il donna, il mit avant ses troupes un grand nombre de chats, de chiens, de brebis & d'autres animaux auxquels ce peuple, si vanté par sa sagesse, élevoit des autels. Personne n'eut l'audace sacrilége de tirer contre ces dieux puissans, & Cambyse profitant, de leur superstition, entra dans la ville sans aucune opposition. A peine s'en étoit-il rendu maître, que Psamménite, roi d'Egypte, s'avança avec une grande armée pour arrêter ses progrès. Il avoit dans ses troupes quelques bataillons de Grecs, dont un chef, nommé *Phanès*, s'étoit retiré dans le camp des ennemis. Ces inhumains, pour se venger de cette défection, prirent les enfans du coupa-

ble, qu'ils avoient avec eux; les égorgerent à la vue des deux camps, & en burent le ſang. Cette cruauté énorme ne leur procura pas la victoire. Les Perſes, indignés de cet horrible ſpectacle, tomberent ſur eux avec tant de furie, qu'ils eurent bientôt renverſé & mis en déroute toute l'armée Egyptienne, dont ils tuerent la plus grande partie : ce qui en reſta ſe ſauva à Memphis. Le vainqueur y pourſuivit les fuyards, ſe rendit maître de la ville, fit mourir les enfans du roi, & bientôt après le roi lui-même.

PÉNÉE. (*journée du fleuve*) Les Romains informés des meſures ſecrettes que Perſée, dernier roi de Macédoine, prenoit contre eux, le prévinrent en lui déclarant la guerre. Le conſul Licinius marcha contre ce prince, & l'atteignit près du fleuve Pénée. Le roi de Macédoine remporta tout l'avantage dans ce combat; & il alloit exterminer toute l'armée Romaine, s'il eût ſçu profiter de ſa victoire, & du déſordre qu'il avoit jetté parmi les ennemis. Mais il s'arrêta tout-à-coup, & crut pouvoir obtenir une paix avantageuſe. Les Romains, plus fiers dans leurs défaites que dans leurs victoires, renvoyerent ſes ambaſſadeurs, & ne voulurent point entendre à aucune condition. *An du monde* 3833.

PENNAMONDRE. (*journée de*) Les Suédois avoient repris ſur le roi de Pruſſe la petite iſle d'Uſédom, qui commande l'Oder à droite & à gauche, & gardoient les deux forts de Suine & de Pennamondre, qui y ſont conſtruits, avec deux cens cinquante ſoldats Poméraniens, commandés par un vieil

officier nommé *Duſlep* ou *Duſlerp*. Au mois d'Août 1715, le roi de Pruſſe fit débarquer dans l'iſle une armée de 3700 hommes, infanterie & cavalerie, avec du canon & tout ce qui étoit néceſſaire pour une expédition importante. A leur approche, le commandant Suédois leur abandonna le fort de Suine, & ſe retrancha avec ſa petite troupe dans le château de Pennamondre, réſolu de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Il fallut donc l'aſſiéger dans les formes. Le 18 d'Août, on ouvrit la tranchée en deux endroits; & la place fut vivement battue par l'artillerie ennemie. Sur ces entrefaites, un ſoldat s'introduiſit dans le fort, avec une Lettre de Charles XII, qui étoit revenu nouvellement de Bender. Elle étoit conçue en ces termes : « Ne » faites aucun feu, que quand les ennemis ſe» ront au bord du foſſé; défendez-vous juſ» qu'à la derniere goutte de votre ſang. Je » vous recommande à votre bonne fortune.»

Duſlerp obéit. Le 22, les ennemis donnerent l'aſſaut; & bientôt il ſe rendirent maîtres de la place. Le commandant ne ſongea alors qu'à vendre chèrement ſa vie. Il abandonne les brèches; retranche près d'un baſtion ſa petite troupe qui eut l'audace de le ſuivre, & la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis tombent ſur lui, de toutes parts. Il ſe bat, pendant une heure entiere; &, après avoir perdu la moitié de ſes ſoldats, il eſt enfin tué avec ſon lieutenant & ſon major. Cent ſoldats, qui reſtoient avec un ſeul officier, demanderent la vie, & furent faits priſonniers.

PFAFFENHOFFEN. (*combat de*) L'armée combinée de France & de Baviere ayant rencontré, en 1745, celle des Autrichiens près de Pfaffenhoffen, au paſſage de Munich à Ingolſtadt, on ſe prépara de part & d'autre au combat. L'électeur de Baviere avoit recommandé au comte de Ségur de lever tous les quartiers qu'il avoit en Baviere, à l'exception de ceux de Donawert & de Ram; & le Comte avoit chargé le marquis de Cruſſol de retirer les différens poſtes qui étoient à Pfaffenhoffen. Les derniers bataillons, qui précédoient l'arriere-garde, étoient à peine ſortis de cette ville, qu'on vit déboucher des hauteurs & des bois un corps nombreux d'infanterie & de cavalerie Autrichiennes. Auſſitôt le comte de Ségur gagna les hauteurs. Le marquis de Cruſſol ſe diſpoſoit à la retraite, lorſque la ville fut attaquée de tous côtés par les ennemis qui en enfoncerent les portes, & y entrerent avec beaucoup de vivacité. On ſe battit dans la ville. Le marquis de Cruſſol & le chevalier de la Marck s'y diſtinguerent beaucoup par leurs ſages diſpoſitions. Ils firent eſſuyer une grande perte aux ennemis, & ſe joignirent habilement au comte de Ségur. Après la jonction, le Comte voyant qu'il arrivoit un nouveau corps d'infanterie aux Autrichiens, & que leur deſſein étoit de l'envelopper, ſongea à la retraite; & il la dirigea de hauteurs en hauteurs, & de bois en bois, afin d'y appuyer ſon infanterie. Il y eut dans cette journée juſqu'à quatre attaques; la premiere, dans Pfaffenhoffen; la ſeconde après la jonction; la troiſieme, parce que les Confé-

dérés étoient trop pressés par les ennemis; & la quatrieme enfin, dans le tems qu'on descendoit dans un fond marécageux. Il seroit difficile d'exprimer combien les troupes montrerent de valeur & de fermeté; & il ne falloit rien moins que les efforts prodigieux qu'elles firent, pour exécuter une si longue retraite devant une armée ennemie, qui suivit le comte de Ségur, pendant six lieues, & qui étoit supérieure en nombre. L'armée marcha continuellement au milieu de deux colonnes Autrichiennes. Les Confédérés perdirent environ douze cens hommes; & les ennemis avouoient, dans le tems, que leur perte étoit très-considérable. La position des François sur des hauteurs, & leur feu continuel, prouvent la sincérité de cet aveu.

PERGAME. (*siége de*) Séleucus, fils d'Antiochus, roi de Syrie, pour profiter de l'absence d'Eumène, roi de Pergame, qui étoit allé réunir ses forces à celles des Romains, forma le dessein d'attaquer Pergame, capitale de tout le royaume. Le frere du roi arrêta l'ennemi, assez de tems, pour donner à Eumène l'espérance de punir Séleucus de sa témérité. Il arriva devant l'ennemi, sans être apperçu, & le battit dans plusieurs combats. Mais ces petites victoires n'auroient rien décidé, si Diophane, suivi de douze cens Achéens d'élite, n'eût trouvé moyen d'entrer dans la place. Ce Général étoit l'éleve de Philopémen. A peine eut-il donné quelque repos à ses soldats fatigués d'une longue marche, qu'il les mit en action. Les Syriens avoient conçu tant de mépris pour les assié-

gés, qu'il n'y avoit plus d'ordre ni de précaution parmi eux. Ils ne penſoient qu'à ſe divertir & à boire : leurs chevaux erroient à l'aventure. Diophane les fit bientôt repentir de leur orgueilleuſe négligence. Il ſortit de la ville avec ſes troupes, peu nombreuſes en comparaiſon de celles des Syriens, & ſe préſenta devant leur camp. Les ennemis le virent avec indifférence. Alors l'intrépide Achéen partit comme un éclair à la tête de de ſa cavalerie, fondit ſur les Syriens répandus ça & là, les enfonça, les défit, & rentra dans la ville avec la gloire de l'avoir délivrée. *190 ans avant J. C.*

PÉRINTHE. (*ſiége de*) Cette ville fut attaquée par Philippe, roi de Macédoine, qui vouloit ſe rendre maître de l'Attique, en s'emparant de toutes les villes qui fourniſſoient des vivres à Athènes. Il conduiſit ce ſiége avec toute la vivacité & toute l'adreſſe poſſible. Béliers, tours, circonvallation, mines, il n'oublia rien pour forcer la place à ſe rendre. Mais les Athéniens, réveillés par le danger preſſant de leurs Alliés, envoyerent à leur ſecours Phocion, habile Général, qui fit lever le ſiége, & battit le roi de Macédoine. *An du monde 3663.*

PÉROUSE. (*journée de*) La derniere défaite des Etruſques, près de Sutrium, loin de terminer la guerre, n'avoit fait que l'allumer d'avantage. Le conſul Fabius, malgré l'oppoſition des plus grands capitaines de ſon ſiécle, avoit traverſé la terrible forêt Cimininenne, pour atteindre les fuyards. Mais à peine fut-il arrivé près de Pérouſe, qu'une

armée redoutable vint à ſa rencontre, & lui préſenta la bataille. Le général Romain ſe renferma dans ſon camp & fit croire aux ennemis qu'il redoutoit leurs forces. Les Etruſques, pleins d'orgueil & de confiance, ne pouvant l'engager à ſortir, l'aſſiégerent dans ſes retranchemens. Le Conſul fit prendre de la nourriture à ſes ſoldats, & leur ordonna de ſe tenir prêts au premier ſignal. A la quatrieme veille de la nuit, tems où le ſommeil eſt ordinairement le plus profond, il les éveille ſans bruit; leur fait prendre leurs armes; fait abbatre les retranchemens, & tombe ſur les ennemis couchés par terre, çà & là, les uns immobiles, les autres à moitié endormis, la plûpart courant aux armes, & en fait un horrible carnage. Le camp fut pris dans l'inſtant. Il y eut dans cette action ſoixante mille hommes tués ou faits priſonniers. *An de Rome* 444.

PERPIGNAN. (*ſiége de*) Les maréchaux de Schomberg & de la Meilleraie, ayant été envoyés en Eſpagne, attaquerent Perpignan, l'une des plus fortes villes de ce royaume. Elle oppoſa long-tems aux efforts des François la plus rigoureuſe réſiſtance; mais enfin, les trois quarts de la garniſon ayant été emportés par le feu ou par la famine, cinq cens hommes qui reſtoient capitulerent le 9 de Septembre 1642, après plus de trois mois de tranchée ouverte. Il n'y avoit point dans toute l'Eſpagne un arſenal mieux fourni que celui de Perpignan; on y trouva de quoi armer vingt mille hommes.

PERSÉPOLIS. (*priſe de*) Après qu'Alexandre eut ſoumis les Uxiens, il alla porter

ter la terreur de ſon nom devant Perſépolis, l'ancien ſiége des rois de Perſe, & la capitale de leur Empire. A ſon approche, la plûpart des Perſes coururent ſe cacher dans les bois & dans les déſerts; & le vainqueur entra dans la ville avec ſa redoutable phalange, ſans rencontrer aucun obſtacle. Le ſoldat avide & ſanguinaire fit main-baſſe ſur tous les citoyens qui étoient reſtés, & ſe jetta ſur tout ce qui pouvoit ſatisfaire ſon inſatiable avarice. Le Roi fit ceſſer enfin le maſſacre & le pillage, & défendit d'attenter à la pudicité des femmes. Perſépolis étoit comme le magaſin & le thréſor de la Perſe : c'étoit-là qu'on accumuloit toutes les vexations des rois, & la ſubſtance des peuples. Les ſommes qu'on y recueillit montoient à plus de trois cens ſoixante millions. Tant de richeſſes acquiſes en un inſtant, méritoient bien un jour de fête. On dreſſa des tables dans toutes les rues de la ville. Les ſoldats, au ſon des inſtrumens militaires, ſe livrerent à la bonne chère & à la joie, tandis que leur prince faiſoit un grand feſtin à ſes officiers & à ſes amis. Parmi les femmes qui furent admiſes à la table du Roi, étoit l'Athénienne Thaïs, coutiſane fine & déliée, & maîtreſſe de Ptolémée qui, dans la ſuite, fut roi d'Egypte. Sa gaieté & ſes plaiſanteries lui avoient acquis le droit de dire tout ce qu'elle vouloit au vainqueur de l'Aſie. Quand le vin eut échauffé les convives & animé les éloges qu'on prodiguoit au Roi, Thaïs s'écria : « Enfin, ſeigneur, gra» ces à votre invincible courage, la Grèce » eſt vengée ; vous êtes maître de la Perſe, &

» nous buvons en ce jour le vin de Darius. » Le plaiſir que je goûte dans le ſuperbe pa- » lais des grands rois de Perſe me dédom- » mage aſſez des fatigues que j'ai eſſuyées en » parcourant l'Aſie. Il ne manque qu'une choſe » à ma félicité. Grand prince, que ne per- » mettez-vous aux femmes qui ont eu l'hon- » neur de ſuivre vos guerriers, de faire un » feu de joie de la maiſon de Xerxès, ce bar- » bare qui a brûlé ma patrie ? Trop heureuſe » mille fois, ſi je puis moi-même y mettre » le feu en votre préſence, & faire dire à » tous les ſiécles à venir qu'une femme, à la » ſuite du grand Alexandre, a plus magnifi- » quement vengé la Grèce, que n'ont jamais » fait les Miltiades & les Thémiſtocles ! » Tous les convives applaudiſſent à ce diſcours. Le Roi ſe leve de table, avec une couronne de fleurs ſur la tête, &, le flambeau à la main, s'avance pour exécuter cet exploit héroïque. Toute la troupe le ſuit avec de grands cris, en danſant & en ſautant, & environne le palais. Les Macédoniens, entendant ce bruit, accourent en foule avec des flambeaux allumés, & répandent par-tout un fatal incendie. A peine la flamme eut-elle jetté ſon premier éclat, qu'Alexandre reconnut ſa folie, & donna ordre qu'on éteignît le feu; mais il n'en étoit plus tems. Ce grand conquérant donna cette nouvelle preuve d'extravagance, l'an du monde 3673.

PETAU. (*bataille de*) Après la défaite des troupes de Maxime, près de Siſcia, Théodoſe animé par ce premier ſuccès alla ſur le le champ ſe préſenter devant une autre armée

du tyran, campée dans les plaines de Petau, ville de Pannonie, sur la Drave. Le combat fut sanglant, & la victoire long-tems incertaine; mais enfin elle se déclara pour le parti le plus juste. Théodose triompha, pour la seconde fois; & bientôt Maxime, arrêté près d'Aquilée, termina par une mort violente & méritée une vie souillée de crimes. *L'an 388.*

PETERWARADIN. (*bataille de*) L'empereur venoit de conclure avec la république de Venise, une Ligue offensive & défensive, dont l'objet étoit l'humiliation de la Porte-Ottomane. Pour remplir ses vues, il fit marcher sur les bords du Danube & de la Save une armée nombreuse, à la tête de laquelle il mit le fameux prince Eugène, le plus grand Général de ce siécle. La réputation de cet habile capitaine attira sous ses drapeaux toute la noblesse de l'Empire, une foule de seigneur, & de princes étrangers, parmi lesquels on comptoit Emmanuel, frere du roi de Portugal. Le 1er d'Août 1716, les troupes des deux nations se rencontrerent entre Salankemen & Peterwaradin. On s'escarmoucha le 4, & le lendemain on engagea une action générale. Le prince Eugène rangea ses troupes en bataille, avec cette sagacité qui l'avoit rendu tant de fois victorieux. Il partagea sa cavalerie en six corps qu'il distribua sur les deux aîles de l'armée. La premiere aîle avoit quatre-vingt-quatre escadrons, & trente-six bataillons; & le corps de réserve, vingt-cinq escadrons de Hussards. Tous ces corps étoient protégés par un retranchement qui occupoit un peu plus d'une lieue. La cavalerie de la gauche étoit couverte

par un marais profond, & celle de la droite par des hauteurs & des précipices.

Les Turcs, de leur côté, ſe mettoient en mouvement de toutes parts. Les côteaux & les vallons furent couverts de leurs ſoldats. Ils étoient au nombre de cent cinquante mille hommes conduits par le Grand-Viſir Ali. Le prince Eugène fit ſonner la charge, ſur les ſept heures du matin. Le prince Alexandre de Wirtemberg commença l'action avec ſa brigade compoſée de ſix bataillons. Ils percerent l'ennemi & pénétrerent à une batterie de canons, dont ils ſe rendirent d'abord les maîtres. La cavalerie combattit avec le même ſuccès. Déja la victoire ſe déclaroit pour les Impériaux, lorſqu'on s'apperçut que l'infanterie de la droite étoit rompue. Les retranchemens d'où elle ſortoit, quoique ruinés, ne l'étoient point aſſez pour être paſſés de front. Il fallut défiler, & on le fit par huit colomnes. L'ordre étoit de s'étendre, dès qu'on ſeroit hors des lignes; mais le peu d'eſpace qu'il y avoit entre cet endroit & les travaux des Turcs, ne le permit pas. On ſe trouvoit ſous leur feu; &, dès qu'ils eurent vu la tête des colomnes, ils ſortirent de leurs lignes avec des cris épouvantables, & ſe précipiterent ſur les fantaſſins Allemands. Ils ſoutinrent avec courage le choc des infidèles. Ils les repouſſerent: ils gagnerent ſur eux plus de vingt pas de terrein; mais cet avantage ne dura qu'un inſtant. Le corps entier des Janiſſaires tomba tout-à-coup ſur les vainqueurs. Les colomnes à demi-paſſées ne purent réſiſter à ce choc impétueux. Elles plierent & furent pourſuivies

jusqu'au second retranchement. Dans ce moment, la cavalerie, postée à droite & à gauche pour soutenir, vola au secours de son infanterie qui se rallia. Les Turcs, assaillis à leur tour, furent enfoncés, culbutés, poursuivis. On força les retranchemens qu'ils avoient faits devant eux avec leurs chariots de campagne. Les Spahis prirent la fuite aussi-tôt; mais les Janissaires tinrent encore quelque tems. Enfin, leur Aga étant tué, & le Grand-Visir, qui se conduisit en héros, étant mis hors de combat par deux blessures mortelles, la perte des chefs entraîna celle de toute l'armée. Les infidèles perdirent environ trente mille hommes dans cette déroute. On leur prit cent cinquante-six piéces de canon, cent soixante-douze drapeaux ou étendards, cinq queues de cheval, trois paires de tymbales, & toutes les provisions de leur camp qui fut abandonné au pillage. Cette victoire mémorable ne coûta aux Allemands que cinq mille hommes & quinze cens chevaux. Dans le fort de la mêlée, un François, major-général, nommé le *comte de Bonneval*, se trouva entouré d'un corps nombreux de Janissaires. Il n'avoit auprès de lui que deux cens soldats de son régiment. Il résista une heure entiere; & ayant été abbatu d'un coup de lance, dix soldats qui lui restoient le porterent à l'armée victorieuse. « Le même homme proscrit en » France, dit M. de Voltaire, vint ensuite se » marier publiquement à Paris; &, quelques » années après, il alla prendre le turban à » Constantinople où il est mort Bacha. » Le Grand-Visir, qui s'étoit sauvé avec les débris

de ſon armée vaincue, fit maſſacrer, avant d'expirer, un général de l'empereur, nommé *Breüner*, qui étoit ſon priſonnier. Ce nouveau triomphe du prince Eugène mit le comble à ſes lauriers, & lui mérita les éloges de toute la terre. Le pape lui envoya, pour le féciliter, le glaive & le bonnet bénis, & le qualifia de Défenſeur de la Chrétienté.

PÉTILIA. (*combat de*) Les Carthaginois & les Romains campoient dans les plaines qui ſont au-deſſous de Pétilia. Il y avoit entre eux une éminence couverte de brouſſailles & de cavités. Les Romains s'étonnoient comment Annibal, étant arrivé le premier dans un endroit ſi commode, ne l'avoit point occupé : & c'étoit ce qui devoit le leur rendre ſuſpect. Il y avoit envoyé pendant la nuit quelques eſcadrons Numides, avec ordre de ſe tenir cachés. Le conſul Marcellus propoſa à ſon collègue d'aller examiner ce poſte avec deux cens vingt cavaliers ; ils furent ſuivis des officiers les plus braves & les plus conſidérables. Quand ils furent arrivés au pied du terre, les Numides, ſans être apperçus, firent un circuit, les uns à droite, les autres à gauche, pour les envelopper. Alors ils ſe leverent ; & tous enſemble, en pouſſant de grands cris, ils vinrent fondre ſur les Romains. Les conſuls, voyant qu'il leur étoit également impoſſible de gagner la hauteur dont les ennemis étoient maîtres, & de retourner en arriere, prirent le parti de ſe défendre courageuſement. Ils auroient plus long-tems diſputé la victoire, ſi la plus grande partie de leur eſcorte, compoſée preſque toute d'Etruſques, n'eût pris la

fuite. Les deux généraux furent bleſſés. Marcellus combattit long-tems avec une ardeur invincible ; mais enfin, épuiſé par le ſang qu'il perdoit, & accablé de fatigues, il tomba mort : triſte fin d'un grand capitaine, qui avoit mérité le titre d'*Epée* de ſa patrie ! Puiſſe au moins ſon exemple apprendre aux généraux à ne point s'expoſer aux dangers comme un ſimple ſoldat. Le premier devoir du courage eſt de ſauver celui qui ſauve les autres. Ce funeſte accident arriva l'an de Rome 544.

PÉTRA. (*ſiéges de*) 1. L'an 541, l'armée de Choſroës, roi des Perſes, s'approcha de cette ville de Lazique, dans l'intention d'en former le ſiége. Zibus, qui y commandoit pour l'empereur Juſtinien, défendit aux ſoldats de la garniſon de ſe montrer hors de la ville, ni ſur les murs ; & il les plaça derriere les portes, avec ordre de garder un profond ſilence. Les Perſes, croyant la place abandonnée, ſe diſpoſerent à eſcalader les murs. Tout-à-coup les portes s'ouvrent. Les Romains ſortent avec fureur. Les ennemis ſont taillés en piéces, ou mis en fuite. Choſroës, à cette nouvelle, vint en perſonne hâter le ſiége. Il fit conduire une mine juſques ſous une des principales tours; &, après avoir fait ſoutenir l'édifice par des étais, on y mit le feu. La chute de cet important ouvrage ouvrit la ville aux Perſes qui forcerent les aſſiégés à ſe rendre par capitulation.

PÉTRA-LATA. (*priſe de*) Les Goths étoient maîtres de cette fortereſſe, peu éloignée du fleuve Métaure, & ſituée ſur un roc eſcarpé, qui la rendoit imprenable. Ildiger &

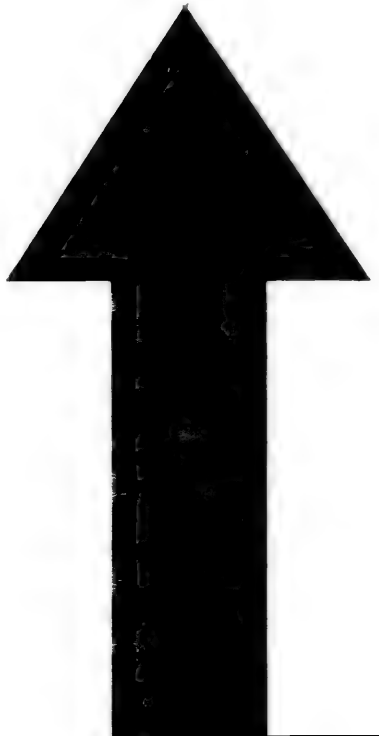
Martin, capitaines de Bélisaire, ayant inutilement tenté de forcer le passage qui y conduisoit, firent grimper sur le rocher une partie de leurs gens qui, détachant de gros quartiers de pierres, écrasoient les habitations formées dans le vallon. Les Goths effrayés leur tendoient les bras & demandoient miséricorde. On leur fit quartier, à condition qu'ils passeroient au service de l'empereur; & on les enrolla dans les troupes de Justinien. *L'an 538.*

PÉTRA-OXIANA, *ou* ROCHER D'OXUS. (*siége de*) Cette place, que tenoit Arimaze, Sogdien, avec trente mille hommes de guerre, & des munitions pour deux ans, étoit située sur un rocher fort haut & fort escarpé; & un seul sentier taillé dans le roc y conduisoit. On fit sommer les Barbares de se rendre: leur chef demanda d'un air insultant: « Si le grand » Alexandre pouvoit voler, & si, par un bien» fait subit, la nature lui avoit donné des » aîles? » Alexandre, piqué jusqu'au vif, voulut se venger. Il choisit trois cens jeunes montagnards, vaillans & robustes, & accoutumés, dès leur enfance, à gravir contre les rochers; il leur commanda de grimper sur le rocher, au commencement de la nuit. Ils furent un jour & demi à arriver au sommet, avec des peines incroyables, après avoir lutté tout-à-la-fois & contre la neige, & contre le froid, & contre le vent. Trente-deux périrent dans cette nouvelle espéce d'assaut. Quand ils eurent averti le roi, par le signal dont on étoit convenu, ce prince envoya de nouveau un hérault pour porter des conditions favorables. Arimaze ne voulut rien entendre: alors l'en-

voyé l'ayant pris par la main le pria de ſortir, & lui montrant ces ſoldats : « Vous voyez, » lui dit-il, qu'Alexandre & les Macédoniens » ont des aîles. » Arimaze fut ſi effrayé, qu'il ſe rendit ; mais le roi, pour punir ſa fierté, le fit battre de verges, avec toute la nobleſſe du pays, puis attacher en croix, au pied même du rocher. *An du monde* 3676.

PETZUR. (*priſe de*) Après la victoire de Narva, en 1700, Charles XII chargea le ſieur Spens, maréchal de camp, officier habile, & le colonel Schlippenbach, d'aſſiéger la ville de Petzur, ſituée à l'eſt du lac Péïpus. Six mille Moſcovites défendoient cette place, qui n'étoit fortifiée que par un chemin couvert, formé par un amas de fumier, & garni de chevaux de friſe. L'épouvante étoit déja dans leur cœur, même avant les aſſauts : auſſi, dès la premiere attaque, les uns ſe retirerent dans un château qui défendoit la ville ; les autres prirent la fuite, & le reſte ſe retrancha dans les maiſons. Le ſieur Spens, voyant qu'on ne pouvoit les y forcer ſans expoſer bien du monde, fit mettre le feu à toute la ville. Les Moſcovites perdirent en cette occaſion trois mille hommes tant tués que brûlés, & les Suédois cent quatre-vingt ſeulement.

PHAROS (*ſiége de*) Après la priſe de Dimale, en Illyrie, le conſul Emilius vint aſſiéger le perfide Démétrius dans cette ville, bien fortifiée, défendue par une garniſon nombreuſe, & pourvue abondamment de vivres & de munitions. Pour hâter & aſſurer ſa victoire, Emilius eut recours à un ſtratagême. Il cacha une grande partie de ſon armée dans des



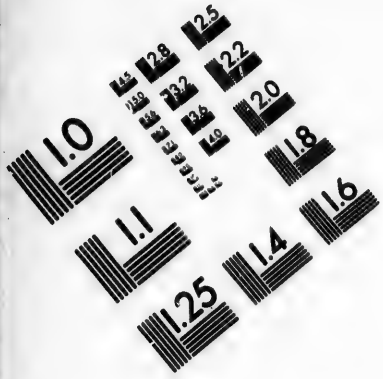
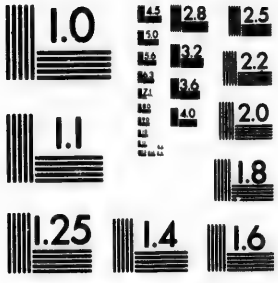
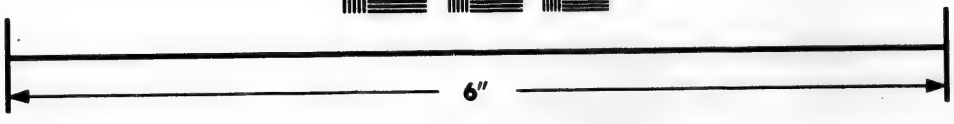
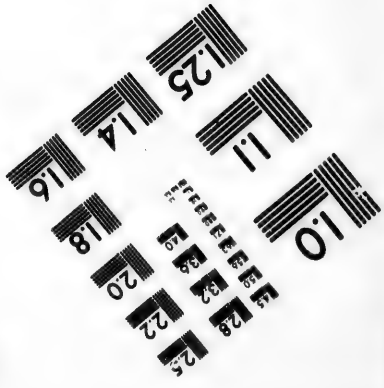


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

bois & d'autres lieux couverts ; &, le jour venu, il s'avança fiérement dans le port le plus proche de la ville avec vingt vaiſſeaux. Démétrius, croyant défaire ſans peine cette poignée de gens, vient avec toutes ſes troupes à la rencontre du conſul, pour empêcher la deſcente. Entre la ville & le port étoit une hauteur eſcarpée. Les Romains qui avoient débarqué pendant la nuit, & s'etoient cachés dans les bois, ſurviennent en ce moment, & s'emparent de ce poſte avantageux. Démétrius veut les en chaſſer. Les Romains fondent ſur lui, tandis que les troupes du Conſul le prennent par derriere. Les Illyriens, enveloppés de tous côtés, preſſés de front, & en queue, furent obligés de prendre la fuite. Démétrius ſe jetta dans une frégate, & chercha un aſyle dans les Etats du roi de Macédoine. Pharos fut emportée d'emblée, abandonnée au pillage, & raſée. Toute l'Illyrie reçut de nouveau la loi des Romains. *L'an de Rome 533.*

PHARSALE. (*bataille de*) Cette grande & mémorable journée décida pour toujours du ſort de Pompée & de la république, & mit le comble à la fortune de Céſar. Pompée, dans l'ordre de ſa bataille, répondit à ſa réputation. Il plaça au centre, & aux deux aîles, tout ce qu'il avoit de vieux ſoldats, & diſtribua les nouveaux dans les intervalles, entre les aîles & le corps de ſon armée. Scipion occupoit le centre avec les légions qu'il avoit amenées de Syrie. Les aîles avoient pour commandans un certain Leutulus, dont on ne ſçait point la qualité, & Domitius Ahéno-

barbus. Pompée ſe poſta lui-même à l'aîle gauche, parce que c'étoit de ce côté-là qu'il prétendoit faire les premiers & les plus grands efforts, & emporter tout d'un coup la victoire. Par cette raiſon, & dans cette vue, il réunit au même endroit preſque toute ſa cavalerie, ſes Frondeurs & ſes Archers. Son aîle droite en avoit peu de beſoin, parce qu'elle étoit couverte du fleuve Enipée. Céſar diſtribua de même ſon armée en trois corps, ſous trois chefs, Domitius Calvinus au centre, Marc-Antoine à l'aîle gauche, & à la droite P. Sylla. Ce fut à l'aîle droite que Céſar prit ſon poſte, vis-à-vis de Pompée, & à la tête de ſa dixieme légion, qu'il affectionnoit particulierement, parce qu'elle s'étoit toujours diſtinguée par ſa bravoure & par ſon attachement à ſes intérêts. Ayant remarqué que la nombreuſe cavalerie des ennemis étoit toute raſſemblée en un même lieu, il pénétra l'intention de ſon rival; &, pour en prévenir l'effet, il tira de ſa derniere ligne ſix cohortes dont il forma un corps à part, & qu'il plaça, comme en embuſcade, derriere ſon aîle droite. Il inſtruiſit les ſoldats de ces cohortes de la maniere dont il falloit combattre la cavalerie de Pompée, lorſqu'elle approcheroit; & il leur recommanda de ne point lancer leurs demi-piques, pour en venir promptement à l'épée, ſelon l'uſage des braves guerriers, mais de les tenir à la main, & de les porter directement au viſage & aux yeux des cavaliers. Il étoit perſuadé que le moyen d'enfoncer & de vaincre cette brillante jeuneſſe, curieuſe de ſes graces, étoit de lui faire craindre de hideuſes

bleſſures. On ne ſçait pas bien le nombre des ſoldats de part & d'autre. Les uns l'ont fait monter à trois cens mille hommes; d'autres, à quatre cens. Tout ce qu'on peut dire de certain, c'eſt qu'avec cette multitude immenſe de citoyens, Céſar & Pompée, réunis par l'amour du bien public, auroient achevé la conquête de l'univers.

L'ardeur étoit ſi grande parmi les troupes de Céſar, qu'un vieil officier, nommé *Craſtinus*, qui s'étoit ſignalé par une longue ſuite de belles actions, s'étant mis à la tête de ſix vingt Volontaires, tous auſſi braves que lui, ne put contenir l'impatience qu'il avoit de combattre. Il ſort de ſes rangs; &, regardant Céſar: « Mon général, lui dit-il, vous ſerez » content de moi. Mort ou vif, je mériterai » vos louanges. » En prononçant ces mots, il part comme un éclair, & s'élance ſur l'ennemi avec ſa petite troupe. Entre les deux armées reſtoit un eſpace aſſez grand pour le choc. Mais Pompée avoit ordonné à ſes ſoldats de demeurer en place, & de laiſſer faire tout le chemin à ceux de Céſar. C'étoit une faute conſidérable; car le mouvement & la vivacité de la courſe anime le ſoldat, au lieu que la tranquillité & le repos du corps attiédit, & rallentit le feu de l'ame. Les ſoldats de Céſar commencent l'attaque par lancer leurs demi-piques; puis, tranſportés de cette fureur martiale, qui eſt l'ame du guerrier dans une action, ils mettent l'épée à la main, & fondent ſur l'ennemi. Les troupes de Pompée en font autant. On ſe mêle: on ſe heurte. Par-tout on donne, ou l'on reçoit la mort. En même

tems la cavalerie de Pompée, avec les Archers & les Frondeurs, ſe jette ſur celle de Céſar, l'enfonce, & s'étend ſur la gauche pour prendre l'infanterie en flanc. Céſar donne le ſignal aux ſix cohortes. Elles volent : elles ſe précipitent avec tant de furie, qu'elles arrêtent d'abord cette cavalerie qui, comme un torrent, menaçoit de tout renverſer. Céſar leur répétoit ſans ceſſe : « Frappe au viſage, » ſoldat ; frappe au viſage. » La ſurpriſe, l'éclat du fer porté juſques dans les yeux, l'orreur de ces bleſſures qui menaçoient d'une hideuſe difformité, tout épouvante ces jeunes cavaliers. Au lieu de combattre, ils ne ſongent qu'à garantir leur agréable figure ; & bien-tôt, plus timides que des femmes, ils prennent honteuſement la fuite, & cherchent un aſyle dans les montagnes voiſines. Les Archers & les Frondeurs, reſtés ſeuls, ſont taillés en piéces. Les ſix cohortes, animées par cet heureux ſuccès, font un détour ; &, ſe ruant ſur l'aîle gauche des ennemis, elles l'attaquent par derriere, & la mettent en déſordre. En un inſtant tout ſe diſperſe ; & les ennemis vaincus abandonnent à Céſar la victoire & l'empire du monde. Ce général n'inſulta point au malheur de ſes concitoyens ; &, uſant noblement de ſa fortune, il pardonna à tous ceux qui s'étoient attachés au parti de ſon rival. Il jouoit alors un bien triſte perſonnage. Dès qu'il vit ſa cavalerie rompue, il perdit tout-à-coup le ſens : ſa tête ſe troubla ; &, oubliant qu'il étoit le grand Pompée, il abandonna une partie de ſon armée, qui ſe défendoit encore, & ſe retira, à petits pas, dans

ſon camp. Lorſqu'il fut entré dans ſa tente, il s'aſſit, ſans dire une ſeule parole, juſqu'à ce que les ennemis, qui pourſuivoient les fuyards, étant arrivés à ſes retranchemens pour les forcer, il s'écria : « Quoi ! juſques dans mon » camp ! » Il prit alors une robe convenable à l'état préſent de ſa fortune, & ſe déroba ſecrettement. On ſçait combien cette fuite lui devint funeſte; & comment un Roi, indigne de cet auguſte nom, eut la baſſeſſe d'ôter la vie à cet illuſtre fugitif, qui avoit fait trembler l'univers, & qui cherchoit un aſyle dans ſes Etats. *An de Rome 704.*

PHASE. (*ſiége de*) Nachoragan avoit ſuccédé à Merméroës dans le commandement des troupes de Perſe en Lazique. Ce nouveau général marcha contre la ville de Phaſe, ſituée dans une plaine, au midi de l'embouchure du fleuve qui lui donnoit ſon nom. Ses murailles étoient de bois; mais la prudence & la valeur de Martin, & des Romains qui les défendoient, les rendirent imprenables. Les Perſes furent repouſſés avec perte dans leur premiere attaque, & obligés de regagner leurs retranchemens. Pour les intimider, & augmenter la confiance des ſiens, le général Martin uſa d'un ingénieux ſtratagême. Ayant aſſemblé ſon armée, un inconnu ſe préſenta tout-à-coup, couvert de ſueur & de pouſſiere, ſur un cheval haraſſé, comme s'il arrivoit d'un long voyage. Il ſe diſoit envoyé de l'empereur, & remit une lettre entre les mains du gouverneur, de la part de ce prince. Ce capitaine en fit la lecture à haute voix. Elle portoit que Juſtinien, pour ſeconder la valeur de

ſes troupes, lui envoyoit une nouvelle armée auſſi forte que celle qu'il avoit déja. Martin ayant demandé au prétendu courier, où étoit cette armée; celui-ci répondit qu'elle étoit à quatre lieues de Phaſe. Alors Martin prenant le ton d'un homme en colere : « Qu'ils ſe re-» tirent au plutôt, dit-il bruſquement; je n'ai » beſoin que de mes ſoldats. C'eſt à eux qu'ap-» partient la victoire, & le fruit de la vic-» toire. » Tous applaudirent à ces mots, & ſe crurent aſſurés de vaincre. Nachoragan, craignant l'arrivée du ſecours, dont on avoit eu ſoin de l'inſtruire pour le tromper, ſe hâta de donner l'aſſaut. Une heure avant, Juſtin, l'un des chefs de l'armée Romaine, accompagné de ſes plus braves fantaſſins, & de cinq cens cavaliers d'élite, étoit ſorti de la ville, ſans être apperçu des Perſes, pour aller en pélerinage dans une célèbre égliſe voiſine. Il revenoit de cette partie ſacrée, lorſque les ennemis attaquoient la place avec la plus grande fureur. Au bruit horrible des combattans, il devina ce qui ſe paſſoit. Il ſe met en bon ordre, exhorte ſa ttoupe, fond ſur les Perſes, & renverſe tout ce qu'il rencontre. Les Perſes, s'imaginant que c'eſt la nouvelle armée qui arrive, après avoir paſſé ſur le ventre à ceux qu'on avoit envoyés pour l'arrêter, prennent l'épouvante, & reculent en arriere. Bientôt leur déroute eſt générale. Leurs éléphans, devenus furieux par leurs bleſſures, les écraſent dans leur fuite, & ſemblent achever la victoire des Romains. Les vaincus perdirent dix mille hommes, & les Romains ſeulement deux cens. *L'an 554.*

PHILIPPES. (*bataille de*) Rome n'étoit plus, ou du moins la liberté en fut bannie; & la république ne ſubſiſtoit plus que dans le camp des conjurés, Brutus & Caſſius. Auguſte & Antoine, ſuivent leur ambitieux projet, paſſerent dans la Macédoine, pour les aller attaquer. Les forces étoient à-peu près égales dans chaque parti;. &, ſi les légions d'Auguſte & d'Antoine étoient plus complettes, Brutus & Caſſius, de leur côté, étoient plus forts en cavalerie. On comptoit, dans leur armée, vingt mille chevaux; & à peine y en avoit-il treize mille dans celle des Triumvirs. Ces deux armées étoient campées proche de la ville de Philippes, ſituée ſur les confins de la Macédoine & de la Thrace. Brutus & Caſſius établirent leurs camps ſur deux collines, & dans un intervalle d'un quart de lieue, qui les ſéparoit. Ils tirerent des lignes, & un parapet d'une colline à l'autre. Cette ſituation étoit admirable. Les hauteurs qu'ils occupoient les mettoient hors d'inſulte, & en état de ſe tenir ſur la défenſive, s'ils le jugeoient à propos. S'ils vouloient combattre, ils avoient devant eux une belle plaine pour étendre leurs nombreuſes armées. Une petite riviere, appellée *Gangitès*, ou *Ganga*, couloit au pied de leurs retranchemens. Derriere, étoit la mer, qui leur fourniſſoit toutes les proviſions néceſſaires. L'iſle de Thaſos, à douze mille pas de-là, leur ſervoit de magaſin général; & plus près, la ville de Néapolis ouvroit ſon port à leur flotte, & l'y tenoit en ſûreté. Antoine & Auguſte ſe poſterent à un mille ſeulement de l'ennemi. Cette hardieſſe étonna

étonna les conjurés, d'autant plus que, dans la disposition des camps, tout le désavantage étoit pour les triumvirs qui, foibles à bien des égards, ne l'emportoient que par la valeur expérimentée & par le nombre des troupes. Ces deux généraux s'arrangerent de façon qu'Auguste se trouva opposé à Brutus, & Antoine à Cassius. Leur plan & leur intérêt étoit d'engager promptement une action générale. Ils présenterent donc la bataille aux ennemis qui, par une raison contraire, ne voulurent point l'accepter. Cassius, sur-tout, qui entendoit très-bien la guerre, connoissant le caractere hardi & entreprenant du général qu'il avoit en tête, s'appliquoit à fortifier de plus en plus ses retranchemens; &, comme entre le flanc gauche de son camp, & un marais impraticable, qui en étoit voisin, il restoit un petit espace de terrein, il avoit tiré de son camp au marais une bonne ligne bien palissadée, pour éviter toute surprise, & assurer ses derrieres; mais Antoine le força bientôt à combattre. Pendant qu'il l'amusoit, en se présentant tous les jours en ordre de bataille, il détacha quelques cohortes, pour rendre le marais praticable, & établir ensuite des logemens entre le camp de Cassius & l'isle de Thasos. Au bout de dix jours & de dix nuits, ce grand ouvrage se trouva achevé, sans que les travailleurs eussent été apperçus des ennemis, parce qu'ils étoient couverts d'une forêt de roseaux. Cassius ne fut averti d'un travail si long, & si important, que par les forts que dresserent derriere lui plusieurs cohortes d'Antoine, & où elles se logerent. On songea donc,

de part & d'autre à en venir à un combat. Après différentes eſcarmouches, où les conjurés eurent toujours l'avantage, le jour parut, qui devoit décider de la fortune & de la deſtinée de la république. Ces grands corps s'ébranlerent, & marcherent l'un contre l'autre avec une égale fureur. L'action commença par un aſſaut livré aux lignes de Caſſius. Elles furent forcées ; &, tout-d'un-coup, ſa cavalerie prit honteuſement la fuite. Il n'eſt point d'efforts qu'il ne fît pour retenir ſon infanterie, juſqu'à arrêter par le bras les fuyards, juſqu'à ſaiſir lui-même les drapeaux, & les faire planter en terre, pour être un ſignal de ralliment. Sa valeur ne put ranimer celle de ſes ſoldats éperdus. Son armée fut entierement miſe en déroute, & ſon camp pris par Antoine. Cependant Brutus avoit chargé les légions d'Auguſte. Ses ſoldats, pleins de colere, enfoncerent les ennemis, dès le premier choc ; les mirent en fuite ; pénétrerent juſqu'à leur camp dont ils s'emparerent, après avoir taillé en piéces ceux qui étoient reſtés pour le garder. Brutus, par une faute impardonnable, ne ſongeoit qu'à profiter de ſon avantage, perſuadé que le ſort des armes étoit ſemblable du côté de Caſſius. Enfin il remporta une victoire complette ; &, voyant avec joie toute l'armée d'Auguſte, diſperſée & défaite, il ſe retiroit dans ſon camp en triomphe. Mais, quelle fut ſa ſurpriſe & ſa conſternation, lorſqu'il apperçut les triſtes preuves de la défaite de ſon collégue ! Il détache auſſi-tôt un corps de cavalerie pour aller à la découverte, & voler à ſon ſecours. Mais il n'étoit plus tems ; & les

mouvemens tardifs qu'il ſe donna ne ſervirent qu'à hâter la mort de Caſſius. La cavalerie de Brutus fut priſe, par l'infortuné général, pour un gros d'ennemis qui le cherchoit. Déſeſpéré, il ſe fit donner la mort par un de ſes affranchis, nommé *Pindare*. Brutus, à cette triſte nouvelle, accourut à la tente de ſon ami, verſa ſur ſon cadavre des larmes abondantes & ſinceres. Il l'appella le *dernier des Romains*, n'eſpérant plus que Rome produisît jamais une ame auſſi haute que celle de ce fier ennemi de la tyrannie. Enſuite, il le fit inhumer en grande pompe, dans l'iſle de Thaſos. Les Républicains pouvoient s'attribuer avec fondement la ſupériorité dans cette fameuſe journée; mais le faux héroïſme de Caſſius donna tout l'avantage au parti des Triumvirs. Brutus voulut tenter, une ſeconde fois, le ſort des armes. Ce grand homme fit des prodiges dans cette derniere action. Agiſſant de la tête & de la main, il ſe montroit également brave ſoldat, & ſage capitaine. Mais, après les plus grands, & les plus généreux efforts, il fallut céder à la fortune des tyrans. Brutus prit la fuite, malgré les efforts d'une troupe de Thraces attachée à ſa pourſuite. Ce malheureux Romain, après avoir mis entre lui & les troupes des tyrans un petit ruiſſeau dont les bords étoient couverts d'un bois touffu, s'aſſit dans un lieu creux, adoſſé contre un grand rocher, accompagné de quelques amis entierement attachés à ſon ſort. Alors, élevant les yeux aux ciel, il prononça ce vers d'Euripide:

Grand Dieu! daigne punir l'auteur de tant de maux.

Il en vouloit vraiſemblablement à Antoine. Enfin, jettant ſes regards ſur lui-même, & ſe conſidérant, dans ſes malheurs, accompagné de ſa ſeule vertu dont la ſévérité & la pureté lui devenoient ſi inutiles : « Malheureuſe » vertu, s'écria-t-il, tu n'es qu'un vain nom ; » & je te cultivois comme une réalité ! Eſclave » de la fortune, tu ne ſers que le vice heu- » reux. » Dans ce moment, on entendit un grand bruit ; & quelqu'un dit auſſi-tôt qu'il falloit fuir. « Oui, reprit Brutus avec viva- » cité, il faut fuir ; mais c'eſt par le ſecours » des mains, & non pas par celui des pieds. » Après ces paroles, il dit adieu à ſes amis, & ſe retira à l'écart, ſuivi ſeulement de deux ou trois perſonnes, parmi leſquelles étoit Straton, Egéate, qui lui ſervoit de conſeil, & comme de guide dans les exercices de l'éloquence. Brutus eſpéroit que ce Grec l'aideroit à ſe donner la mort. Il témoigna pourtant de la répugnance à ſe charger d'un ſi funeſte miniſtere. Mais, lorſqu'il vit que Brutus recouroit à l'un de ſes eſclaves. « Puiſque vous êtes dé- » cidé, dit-il ; je ne veux pas que vous trou- » viez dans un eſclave plus de ſecours que dans » un ami. » Prenant enſuite à deux mains la poignée de l'épée nue, il la tint ferme, & détourna le viſage. Brutus levant le bras gauche ſur ſa tête, ſaiſit de la main droite la pointe de l'épée ; &, la poſant à l'endroit où l'on ſent le battement du cœur, il ſe pouſſa deſſus avec effort, & ſe perça ſans jetter un ſeul cri. La liberté Romaine expira avec cet illuſtre citoyen ; & les triumvirs, par cette mémorable victoire, établirent leur injuſt-

empire sur les ruines de la République. (42 *ans avant J. C.*). Le poëte Horace, dont les belles productions ont fait l'admiration, ou l'utile amusement des connoisseurs de tous les siécles, se trouva à la bataille de Philippes, avec la qualité de tribun légionnaire; mais il n'y brilla point par son courage. Semblable à Démosthène, il prit la fuite, & jetta ses armes qui l'empêchoient de courir. La postérité doit lui sçavoir gré de son peu de valeur.

PHILIPPEVILLE. (*siége de*) Dom Juan d'Autriche, gouverneur de Flandre, forma le siége de Philippeville, en 1578. Cette place, l'une des meilleures de la domination Hollandoise, étoit flanquée de cinq gros bastions, & défendue par le seigneur de Glimes, qui avoit sous ses ordres cinq enseignes de gens de pied, & une compagnie d'arquebusiers à cheval. Cette garnison n'étoit point proportionnée aux besoins de la ville, qui d'ailleurs se trouvoit dépourvue de bien des choses nécessaires à une bonne défense. Malgré ces inconvéniens, les assiégés firent briller le plus grand courage. Après qu'on eût distribué les différens quartiers aux nations qui composoient l'armée du roi d'Espagne, on ouvrit la tranchée. Les ouvrages furent bientôt achevés, parce que dom Juan veilloit sans cesse sur toutes les opérations. On dressa une batterie de plusieurs canons de gros calibre, & de quelques autres plus petits, pour ruiner les défenses de la place. En peu de jours, on déboucha dans le fossé, & l'on s'y établit; mais si l'attaque en fut vive, la résistance des Flamands ne fut pas moins terrible. Animés

par le prince d'Orange, qui leur promettoit un prompt ſecours, ils répondirent aux Eſpagnols par un feu meurtrier, qui les incommoda beaucoup. Ils firent même quelques ſorties, & s'efforcerent, autant qu'ils le purent, d'empêcher ou de retarder les progrès du ſiége. Cependant les ennemis, ſe couvrant par des traverſes & pluſieurs eſpeces de remparts d'une invention ingénieuſe, avançoient toujours. Leurs batteries avoient fait une ſi large brèche, que rien ne pouvoit plus arrêter le terrible aſſaut auquel ils ſe préparoient. C'eſt alors que le gouverneur, gagné par les promeſſes de dom Juan, trahit la cauſe de la liberté, & livra la place aux Royaliſtes, le 19 du mois de Mai.

PHILIPPINE. (*priſe du fort*) Le comte de Lowendhal voulant, en 1747, faire la conquête du Sas de Gand, crut devoir commencer cette entrepriſe hardie, par l'attaque de Philippine, forteresſe importante dont la proximité ſervoit de défenſe à la place menacée. La priſe de ce fort ne paroiſſoit pas facile. Flanqué de deux baſtions du côté de la campagne, environné d'un foſſé large, & d'une contreſcarpe, il pouvoit ſoutenir les plus grands efforts. Au milieu des deux baſtions, il y avoit une demi-lune par laquelle il falloit paſſer pour entrer dans la ville; &, dans l'enceinte de la place, s'élevoit un autre fort à quatre baſtions, & défendu par un bon foſſé. Enfin, ſur le bord de l'eau, étoit une redoute pour couvrir une écluſe qui ſervoit à inonder tous les environs. Tels étoient les obſtacles qu'il falloit vaincre pour emporter Philippine. Le

Comte la fit investir le 17 d'Avril; &, sur le refus que fit le Commandant de se rendre à des conditions honorables, il ouvrit la tranché le 2 de Mai. Les travaux furent poussés avec tant d'activité, que la place, trop foible pour résister à l'impétuosité des François, se rendit le 6. La garnison fut faite prisonniere de guerre. On trouva dans ce fort vingt-sept canons de fonte.

PHILIPPOPOLIS. (*siége de*) Avant la défaite du rebelle Procope, Equitius, général de l'empereur Valens, entra dans la Thrace, & alla mettre le siége devant Philippopolis, ville ancienne, restaurée par le pere d'Alexandre le Grand, & connue encore aujourd'hui, sous le nom de *Philippopoli*. Elle soutint avec vigueur les attaques fréquentes de l'ennemi, & ne se rendit qu'à la vue de la tête de Procope. *L'an 366.*

PHILISBOURG. (*siéges de*) 1. Le 24 de Janvier 1635, le baron de Fernamonde, à la tête de six mille Allemands ou Espagnols, attaqua Philisbourg, & prit d'emblée cette importante ville. La peste avoit réduit la garnison à quatre cens hommes, dont une partie, composée d'Allemands, livra un bastion à l'ennemi, qui l'escaladoit à la faveur des glaces. Cette perte toucha d'autant plus sensiblement le cardinal de Richelieu, que ce ministre avoit dépensé plus de quatre cens mille écus pour rendre la place imprenable. Elle fut reprise par le duc d'Enguien, en 1644.

2. Le prince Charles de Lorraine, l'un des plus grands généraux de l'Empire, vint former le siége de Philisbourg, en 1676. Il comp-

toit ſous ſes ordres près de ſoixante mille hommes, mais peu de ſoldats. Il n'avoit preſque point de munitions; & ſouvent on le vit manquer de balles & de poudre. Cependant le maréchal-duc de Luxemboug, avec une armée de cinquante mille François, ne put ni l'empêcher d'avancer ſes travaux, ni ſecourir les aſſiégés qui ſe défendoient vaillamment ſous la conduite du brave du Fay. Cet officier, n'ayant plus ni vivres, ni poudre, fut obligé de ſe rendre, le 17 de Septembre, après ſix moix de blocus, & ſoixante-dix jours de tranchée ouverte. Pendant ce ſiége, Louis XIV dit un jour en préſence du duc de Montauſier : « En vérité je ne crois pas » que nous puiſſions conſerver Philisbourg; » mais enfin, je n'en ſerai pas moins roi de » France. »... Il eſt vrai, Sire, répondit le » Duc, que vous ſeriez fort bien encore roi » de France, quand on vous enleveroit Metz, » Toul, Verdun & la Comté, & pluſieurs » autres provinces dont vos prédéceſſeurs ſe » ſont bien paſſés. »... Je vous entends, reprit le Monarque; vous voulez dire que » mes affaires vont mal; mais j'approuve votre » ſincérité, car je ſçais quel cœur vous avez » pour moi. »

3. En 1688, ce prince fit marcher en Allemagne une armée de cent mille hommes, à la tête de laquelle il mit le Dauphin ſon fils, qu'on nommoit *Monſeigneur*. Il étoit âgé de vingt-ſept ans. C'étoit pour la premiere fois qu'on lui donnoit la conduite des troupes. » Mon fils, lui dit publiquement le Roi à ſon » départ, en vous envoyant commander mes

» armées, je vous donne les occaſions de » faire éclater votre mérite : allez le montrer » à toute l'Europe, afin que, quand je viendrai » à mourir, on ne s'apperçoive pas que le Roi » ſoit mort. »

On avoit tout prévu, tout diſpoſé pour que l'héritier de la couronne, contribuant à cette expédition, de ſon nom & de ſa préſence, ne reçût pas un affront. Le maréchal de Duras commandoit réellement l'armée. Bouffles avoit un corps de troupes en-deçà du Rhin; & le maréchal dHumières, un autre vers Cologne, pour obſerver les ennemis. En attendant l'arrivée du jeune prince, on attaqua Philisbourg, préalable toujours néceſſaire, quand la France fait la guerre à l'Allemagne. Vauban conduiſoit les travaux; & tous les détails, qui n'étoient point de ſon reſſort, rouloient ſur Catinat, alors lieutenant-général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. Il y avoit déja ſix jours que la tranchée étoit ouverte, lorſque Monſeigneur entra dans le camp. Il imita la conduite de ſon auguſte pere, s'expoſant autant qu'il le falloit, jamais en téméraire, affable à tout le monde, libéral envers les ſoldats. Philisbourg ouvrit ſes portes, le 29 d'Octobre, après vingt-quatre jours de réſiſtance; & tout le royaume célébra cette premiere expédition d'un prince ſi digne de ſon rang. Le duc de Montauſier, qui avoit été gouverneur du Dauphin, lui écrivit cette lettre pour le féliciter : « Je ne » vous fais point de compliment, Monſei- » gneur, ſur la priſe de Philisbourg; vous » aviez une bonne armée, des bombes, du

» canon, & Vauban. Je ne vous en fais point » auſſi ſur ce que vous êtes brave; c'eſt une » vertu héréditaire dans votre maiſon. Mais je » me réjouis avec vous de ce que vous êtes » libéral, généreux, humain, & faiſant valoir » les ſervices de ceux qui font bien. Voilà » ſur quoi je vous fais mon compliment. » Ce grand homme louoit, ſans s'en appercevoir, les vertus qu'il avoit fait naître lui-même dans le cœur du jeune prince.

4. Après avoir forcé les fameuſes lignes d'Etlingen, en 1734, & obligé le prince Eugène à leur laiſſer libre l'entrée de l'Allemagne, les François, conduits par le fameux maréchal de Berwick, s'avancerent du côté de Philisbourg. Cette place, l'une des plus fortes de l'Europe, eſt défendue à l'occident par le Rhin, & à l'orient, au midi, & au nord, par des marais preſqu'inacceſſibles, & qui deviennent des mers, quand on lâche les écluſes. Le 23 de Mai, le marquis d'Asfeld vint l'inveſtir avec trente-deux bataillons & deux régimens de Dragons, après avoir établi deux ponts ſur le Rhin, l'un à Gnau-de-Néheim & l'autre à Oberhauſen. Auſſi-tôt il fit travailler aux lignes de circonvallation, & à tout ce qui devoit précéder les attaques de la ville. Le 24, le chevalier de Marcieux s'empara d'une redoute qui n'étoit qu'à cinq cens toiſes de la place; & l'on conduiſit au camp toute l'artillerie & toutes les munitions néceſſaires pour cette grande expédition. On ne vit peut-être jamais de retranchemens ſi bien ordonnés, ni ſi forts que ceux des François. Ils avoient la figure d'un demi-cercle : on les

avoit entourés de trois foſſés & d'autant de parapets, le long deſquels on avoit mis près de cent piéces de gros canons, avec beaucoup de mortiers & de pierriers. Au-devant des parapets, on avoit creuſé une multitude de trous de cinq à ſix pieds de diamètre. Ils avoient douze pieds de profondeur, & n'étoient éloignés que d'une demi-toiſe l'un de l'autre. Un grand nombre de traverſes entrecoupoit le dernier retranchement; & ces traverſes étoient garnies de fuſiliers. Cette merveilleuſe diſpoſition étoit l'ouvrage du marquis d'Asfeld, l'un des hommes de France le plus conſommé dans la ſcience du génie, & dans l'art des ſiéges.

Le maréchal de Berwick arriva, le 2 de Juin, devant Philisbourg, avec le reſte de l'armée. Il fit entrer dans les lignes la plus grande partie de l'infanterie, & ne garda, pour former un corps de réſerve, que vingt-neuf bataillons & dix-neuf eſcadrons. Une partie de la cavalerie étoit campée à la droite, depuis le haut Rhin, juſqu'au ruiſſeau de Scelz, & à la gauche, depuis le bas Rhin, juſqu'au même ruiſſeau. Le reſte fut partagé en deux corps; le premier, ſur le Spirebach, ſous les ordres du duc de Noailles; & le ſecond, à Graben, ſous les auſpices de M. de Guadt.

Le 3, les quatre bataillons des Gardes-Françoiſes, conduits par le marquis d'Asfeld & M. de Gaſſion, ouvrirent la tranchée. Le prince de Conti, le comte de Clermont & les autres princes voulurent les voir opérer. M. du Quenant traça les premieres paralleles. On y employa deux mille quatre cens travail-

leurs; & l'on n'y perdit pas un ſeul homme, parce que les aſſiégés, ne s'étant pas apperçus qu'on ouvroit la tranchée, ne tirerent point. Le 4 au matin, on perfectionna les travaux.

Le comte de Belle-Iſle avoit été chargé de l'attaque du fort qui couvroit le pont de Philisbourg. Il y avoit fait ouvrir la tranchée, le 1er de Juin; & ſes troupes s'étant logées, le 3 au matin, ſur l'angle ſaillant du chemin de ce fort, reconnurent que les ennemis l'avoient entièrement abandonné, & s'en emparerent. Ce ſuccès encouragea ſingulièrement les guerriers. Les ſoldats & les officiers ſe félicitoient déja, comme s'ils euſſent achevé leur conquête. Pluſieurs allerent viſiter le fort, pour s'animer par la vue de ce premier monument de leur valeur. C'eſt dans cette occaſion qu'un ſimple ſoldat du régiment du Perche, nommé *le Tellier*, fit une action généreuſe, digne de paſſer à la poſtérité. Cet homme, étant entré dans un jardin, entendit des cris plaintifs ſortir du fond d'une citerne où quelques ennemis s'étoient précipités dans leur fuite. Il y court. Il voit un malheureux couvert de ſang, qui lui tendoit les bras, & ſembloit lui demander grace. Le François eſt bon; & le compatiſſant ſoldat avoit le caractere de ſa nation. Il tend le bout de ſon fuſil à ſon ennemi ſuppliant. Après bien des efforts, il le tire de cette eſpece de tombeau, & le met ſur l'herbe. Mais l'ingrat, oubliant tout-à-coup la grandeur du bienfait, voulut accabler ſon bienfaiteur, & ravir le jour à celui qui venoit de le lui rendre. Il recueille le peu

de forces que lui laiſſent ſes bleſſures; &, tenant toujours le bout du fuſil, il s'épuiſe pour l'arracher au trop humain le Tellier. Ce généreux ſoldat, animé d'une juſte indignation, retint aiſément ſon arme; &, entendant quelques-uns de ſes camarades qui lui crioient, « Tue ! tue ! » il oublie malgré lui les loix de la miſéricorde, pour n'écouter que celles de la guerre. Il lui donne la mort.

La tranchée devant Philisbourg fut relévée, le 4, par le duc de Noailles, & le comte de Laval-Montmorenci. On continua la parallele qui avoit été commencée la veille. On ouvrit quelques boyaux de communication avec les deux paralleles; & l'on travailla à établir deux batteries de cinq piéces de canon chacune ſur le front de la grande attaque, vis-à-vis du marais de Staremberg. Le prince de Tingri, & le comte d'Aubigné, pendant la nuit du 5, firent perfectionner les paralleles ſur toute la longueur & la crête du rideau qui fait face au corps de la place; & l'on finit les boyaux de communication entre les paralleles. Elles s'étendoient par la droite juſqu'à la Redoute des Capucins, & par la gauche juſqu'au Moulin brûlé. Les marquis de Guerchi & de Balincourt, formerent pendant la nuit du 6, une nouvelle attaque avec douze cens travailleurs. On ouvrit une parallele dont la droite fut portée juſqu'au Rhin, & la gauche à la chauſſée des Capucins; & l'on pouſſa les tranchées en face de l'avant-foſſé de l'ouvrage à cornes. Il ſe fit près de quinze cens toiſes d'ouvrage, ſans que les ennemis fiſſent un feu capable d'interrompre ces travaux. Le

7 au matin, les deux batteries établies sur le front de la grande attaque, deux autres de dix piéces, & une de six mortiers, dressées dans le fort du pont de Philisbourg, commencerent à tirer avec un fracas terrible. Le même jour, le marquis de Dreux, & le duc de Béthune monterent la tranchée. Les assiégés, au nombre de cent, sortirent d'une redoute qui protégeoit l'avant-fossé. Deux compagnies de Grenadiers les repoussérent, & se rendirent maîtres de la redoute. Le prince d'Isenghien, le marquis de Clermont, & M. d'Atros monterent la tranchée le 10. On continua, durant la nuit, à la droite de l'attaque du bas Rhin, les travaux commencés la veille, pour faire écouler les eaux du marais qui couvroit l'ouvrage à cornes. On les perfectionna avec tant de succès, qu'il ne resta dans le marais qu'un demi-pied d'eau, sur un espace de quarante-cinq pieds. On acheva, dans la même nuit, la parallele qui s'étendoit le long du marais. La tranchée fut relevée, le 11, par le duc de Duras, le chevalier de Rocos, & le comte de Bérenger. Le prince de Conti y étoit avec son régiment. On fit avancer une compagnie de Grenadiers du régiment de Richelieu, pour reconnoître une redoute qui étoit sur le bord du Rhin, d'où les ennemis firent un feu terrible. Cette activité des François est d'autant plus étonnante, qu'ils avoient à combattre tous les obstacles possibles; l'eau, qui combloit leurs travaux par ses débordemens si fréquens, que quelquefois on en avoit par-dessus la ceinture; le canon, qui foudroyoit sans cesse les audacieux qui osoient s'approcher;

la terre, qui ſouvent ſe refuſoit à leurs fatigues; enfin les fortifications de la place, qui paroiſſoient inacceſſibles. Mais le maréchal de Berwick, ſecondé par tout ce que la France avoit de plus illuſtres & de plus habiles capitaines, avoit ſçut allumer dans tous les cœurs une ardeur ſi opiniâtre, que le ſoldat & l'officier oublioient leurs ſueurs, pour ne ſonger qu'à la victoire.

Ce grand Général, le Turenne de ſon ſiécle, alloit, tous les jours à la tranchée, viſiter les travaux, & donner ſes ordres. Le 11 au ſoir, il ordonna de commencer une ſappe, & de paſſer en avant la tranchée plus directement contre la place. L'on avança la ſappe, mais non pas la tranchée. Des deux ingénieurs chargés de la conduite de ces ouvrages, l'un prétendoit qu'elle ſeroit enfilée, ſi l'on avoit l'imprudence de la pouſſer à l'endroit indiqué par le maréchal. Il vouloit qu'on la continuât, en prenant la gauche. L'autre ſoutenoit qu'elle ſeroit trop expoſée aux ricochets. Leur diſpute dura juſqu'au matin. Berwick en fut inſtruit; &, voulant en juger par lui-même, il monta à cheval, ſur les ſept heures, accompagné de milord Edouard ſon fils, de milord Clare, & de pluſieurs officiers. Il arrive à la batterie royale: il viſite les travaux; il combine les raiſons des deux ingénieurs. M. de Lyez, meſtre-de-camp de cavalerie, lui repréſentoit le danger où il s'expoſoit, parce que les aſſiégés ne ceſſoient de lancer des foudres mortels. Dans ce moment, un boulet vient le frapper. Il expire entre milord Edouard, qui eſt couvert de ſon ſang, & le

duc de Duras, qui eſt bleſſé. M. de Lyez tombe évanoui, & ne recouvre la connoiſſance que pour pleurer, avec toute la France, la mort du fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre.

Cet illuſtre capitaine fut remplacé par le marquis d'Asfeld, à qui le Roi donna le commandement de l'armée, avec le bâton de maréchal. Les travaux furent pouſſés ſi avant, ſous les ordres du nouveau chef, qu'on ſe logea ſur la crête du chemin couvert, à la gauche de l'attaque de bas Rhin. Dès le 16, on s'établit auſſi ſur l'angle ſaillant du chemin couvert, où l'on dreſſa des canons qui battirent en brèche le demi-baſtion de l'ouvrage à cornes. Cependant l'innondation continuoit toujours. De toutes parts on opéroit dans l'eau, & l'artillerie ſe trouvoit ſouvent embourbée.

Le 19, les Impériaux, qui avoient été joints par les troupes Pruſſiennes, Danoiſes, Hanovriennes, Heſſoiſes & des Cercles, ayant appris la mort du maréchal de Berwick, ſe mirent en mouvement, & commencerent à marcher ſur deux colomnes. Eugène étoit à leur tête; & ce prince, qui ne demandoit qu'à vaincre ou à mourir pour l'empereur & pour l'empire, vouloit mettre le comble à ſes victoires par un nouveau triomphe. Il vint camper à Bruchſal, d'où il alla reconnoître les ennemis dans leurs lignes, qu'il trouva inattaquables. Le duc de Wirtemberg, qui brûloit d'engager une action déciſive, penſa différemment. Il ſoutint qu'on pouvoit attaquer les François par un endroit de leur camp, où ils n'avoient que peu de troupes, point de canon,

canon, & un ſimple parapet; mais ce capitaine ignoroit que cet endroit, couvert d'un marais impraticable, étoit une amorce, & que l'armée impériale, quoique forte alors de plus de quatre-vingt mille hommes, y auroit infailliblement péri. Néanmoins le prince Eugène, voulant bien condeſcendre aux inſtances qu'on lui fit, ordonna à ſes guerriers de ſe pourvoir de faſcines & de tout ce qui étoit néceſſaire. Le 1er de Juillet, l'armée ſe mit en marche ſur trois colomnes. Elle traverſa les forêts qui la ſéparoient des François, alla ſe poſter entre Graben & Rhinhauſen, & vint camper à Weiſſenthal. Ce fut-là que le Prince fixa ſon centre & ſon quartier général. Il fit étendre ſes troupes, en partie dans la plaine, vis-à-vis des retranchemens de l'ennemi, & dreſſer quelques batteries à Weiſſenthal, qui commencerent à jouer. Les Pruſſiens, conduits par le roi de Pruſſe & le Prince-Royal, ſon fils, tâcherent de ruiner le pont de Rhinhauſen avec quatorze piéces de canon. On ſe foudroya de part & d'autre; & l'on en vint à quelques coups de main peu déciſifs. Comme les deux camps étoient fort proches, & que l'on entendoit preſque de l'un ce qui ſe diſoit dans l'autre, un ſoir le prince Eugène fit crier par un ſoldat: « M. d'Aſ» feld, nous irons demain manger votre » ſoupe. »... Venez, ſeigneur, répondit le » maréchal; elle eſt toute prête, & nous » vous attendons. » On paſſa toute cette nuit ſous les armes; & les Impériaux, contens de cette bravade, renoncerent à leur deſſein. Ils voulurent tranſporter, à la faveur du feu de

la place qui redoubloit, des troupes au-delà du Rhin, sur des bateaux; mais le général François y avoit posté trente mille hommes de cavalerie, soutenus de dix mille fantassins Suisses, & d'une batterie redoutable qui renversoit les barques & les soldats, qui osoient approcher. Tous ces obstacles intimiderent le Prince. Il ne voulut point hazarder le salut de l'Empire. Il s'éloigna. Les François, las de se voir au milieu des feux, & des eaux dans lesquelles ils périssoient, animés sur-tout par le prince de Conti, demandoient, à grands cris, qu'on les menat au combât. D'Asfeld eut besoin de tout son phlegme & de toute sa fermeté pour les retenir. Il fallut même qu'il employât l'autorité du Roi, qui vouloit qu'on prît Philisbourg, avant de rien entreprendre.

On pousſa les travaux de la sappe sur la droite, jusqu'à la palissade de la place d'armes de la demi-lune qui couvroit l'ouvrage à cornes, & sur la gauche, jusqu'à la place d'armes, vis-à-vis la contre-garde qui protégeoit l'ouvrage couronné. Le travail du mineur fut poussé sous la palissade du chemin-couvert. On porta des fascines, des claies, des blindages dans un fossé large de douze toises, où l'eau avoit au moins cinq pieds de profondeur. Les canons commencerent à battre en brèche l'angle flanqué du demi-bastion de l'ouvrage à cornes. Le 22 de Juin, on prit une place d'armes, & l'on fit prisonnier le neveu de M. le baron de Wütgenau, commandant de la ville. Le maréchal le traita avec distinction, & le renvoya à son oncle. Le lendemain, à la faveur des ténèbres, les

assiégés firent une rigoureuse sortie, dans laquelle ils comblerent une partie des travaux. Cependant ils ne purent empêcher la prise d'une demi-l'une & d'une lunette. Le nombre des morts & des blessés obligea de faire une suspension d'armes, pour rendre aux uns les honneurs de la sépulture, & pour donner aux autres des secours nécessaires. Entre le 27 & le 28, on s'empara de la demi-lune qui défendoit l'ouvrage à cornes, dont le reste fut attaqué la nuit du 30. Mais les François acheterent cet avantage par la perte de tant de guerriers, qu'on leur accorda deux jours pour emporter leurs morts & leurs blessés. Après cette courte interruption, les assiégeans foudroyerent l'ouvrage couronné, y donnerent l'assaut; &, le 6 de Juillet, ils y firent brèche. Le 16, ils se trouverent au pied de la contrescarpe; &, le 17, le baron de Wütgenau, comblé de gloire par sa belle défense, arbora le drapeau blanc, & envoya un major pour offrir de se rendre par capitulation. La proposition fut acceptée, & les articles signés le 18. La garnison, qui n'étoit plus que de dix-sept cens hommes, sortit, & fut conduite à Mayence avec tous les honneurs de la guerre. On trouva dans la place deux mille sacs de farine, onze cens foudres de vin, quatre cens sacs de seigle, cinq cens sacs d'avoine, & quinze cens moulins à bras. On y trouva aussi quatre-vingt-quinze piéces de gros canons, vingt mortiers, vingt pierriers, cinquante mille boulets, vingt-cinq mille bombes, & environ trois cens milliers de poudre. Dès que la garnison fut sortie, on fit combler les tran-

chées, nettoyer les fossés, & réparer les brèches. Louis XV rendit Philisbourg, en 1736, par le traité de Vienne.

PHILISTINS. (*défaites des*) Ces peuples de la Palestine étoient toujours en guerre avec les Israëlites, leurs mortels ennemis. Vaincus, quand les enfans de Jacob adoroient le Seigneur, mais vainqueurs, quand cette ingrate nation se prosternoit devant les dieux étrangers, ce fut dans cette alternative de triomphes & de défaites, qu'ils vécurent durant le gouvernement des Juges. Ce ne fut que sous les Rois qu'ils furent entièrement exterminés, & forcés de se retirer dans la Phénicie. Saül leur livra plusieurs batailles, dont deux sur-tout sont très-remarquables.

La premiere se donna dans les plaines de Machmas. Les armées des deux peuples resterent long-tems en présence, sans oser mesurer leurs forces. Ce fut durant cette espece d'inaction que Jonathas, fils de Saül, jeune prince d'un courage égal à sa naissance, conçut avec son écuyer le plus hardi de tous les projets, celui d'attaquer seul les ennemis. Le ciel conduisit cette entreprise téméraire en apparence. La garde avancée prit l'épouvante. Bientôt les Philistins, qui se croyoient ennemis, tournerent contre eux-mêmes leurs lances & leurs épées. Saül, s'appercevant de leur désordre, prend aussi-tôt les armés; &, faisant serment de mettre à mort quiconque mangeroit avant l'entiere défaite des infidèles, il se hâte de les poursuivre. On passoit dans un bois. Jonathas, qui ne sçavoit rien de l'indiscrette imprécation de son pere, épuisé

de fatigue & de faim, trempa dans un rayon de miel le bout de sa baguette. Saül en fut averti. Il voulut faire mourir le jeune vainqueur; mais le peuple, plus sage que le monarque, l'empêcha, par sa généreuse résistance, de commettre un double crime, en tuant son fils, & en accomplissant un vœu outrageant pour la Divinité.

Dans la seconde guerre mémorable que Saül fit aux Philistins, David se fit connoître par la victoire signalée qu'il remporta, d'un coup de fronde, sur le superbe Goliath, géant énorme, & fier de ses forces. Après la chute de ce colosse humain, les infidèles épouvantés prirent la fuite, & laisserent, pendant quelques années, les Israëlites en paix.

David & ses successeurs eurent souvent à combattre contre cette nation rebelle & indomptable. Mais enfin le pieux Ezéchias, roi de Juda, leur porta le dernier coup. Ce prince se rendit maître de toutes leurs villes, en rasa la plus grande partie, & contraignit tous les habitans à s'établir dans d'autres régions.

PHOCÉENS. (*défaite des*) Les républicains habitoient les environs du temple de Delphes. Ils s'aviserent de labourer des terres consacrées à Apollon. Aussi-tôt tous les peuples voisins crierent au sacrilége. La religion arma tous les Grecs. On dénonça les profanateurs aux Amphictions, qui composoient les états-généraux de la Grèce. Les Phocéens furent déclarés ennemis des dieux, & condamnés à une grosse amende. Philomèle, un de leurs principaux citoyens, homme audacieux & accrédité, les révolte contre ce dé-

cret, & vient à bout d'intéreſſer en faveur de ſa patrie Athènes & Lacédémone. Pendant dix ans que dura cette guerre, il ſe donna pluſieurs combats, avec un égal acharnement de part & d'autre. Les pertes & les avantages furent à-peu-près les mêmes. Enfin Philippe, fils d'Amyntas, ſe déclara pour les Thébains contre les Phocéens & leurs Alliés. Ce prince ambitieux fut ravi de trouver une ſi belle occaſion de mettre les pieds dans la Grèce. Alors les affaires changerent de face. Philippe s'empara des Thermopyles, entra dans la Phocide, & répandit par-tout l'épouvante & la terreur. Suppoſant qu'il marchoit contre des ſacriléges, il fit prendre à ſes ſoldats des couronnes de laurier, & les mena au combat, comme ſous la conduite du dieu même dont ils vengeoient les autels. A cet aſpect, les Phocéens ſe crurent vaincus. Ils demanderent la paix; & le roi de Macédoine, ſans qu'il lui en coûtât beaucoup de peine, remporta tout l'honneur d'une longue & ſanglante guerre qui avoit épuiſé les forces des deux partis. *346 avant J. C.*

PINDÉNISSUS (*ſiége de*) Cicéron étoit gouverneur de Cilicie, en qualité de proconſul. Ce grand orateur, bien différent de Démoſthène, du côté de la valeur, n'étoit pas dépourvu, comme on le croit, des qualités qui forment un bon capitaine. Il en donna une belle preuve dans ſa province. Quoiqu'il n'eût qu'une armée foible & incomplette, il entreprit d'arrêter les Parthes qui vouloient entrer ſur les terres de ſon gouvernement, & vint à bout de les contenir. Enſuite, il atta-

qua un peuple de brigands, gens déterminés à tout & qui, dans les dangers, ne connoiſſoient que la mort. Il leur prit pluſieurs places, & ſur-tout Pindéniſſus qui lui coûta cinquante-ſept jours de ſiége. Ces ſuccès brillans lui mériterent le titre flatteur d'*Imperator*. Au reſte, il ne ſe laiſſa point éblouir par cet éclat. « J'ai » campé, diſoit-il à ſon ami Atticus; j'ai » campé près de la ville d'Iſſus, préciſément » au même endroit où campa autrefois Ale- » xandre; prince un peu plus guerrier, ſans » doute, que vous & moi. » *An de Rome 702.*

PIRISABORE. (*priſe de*) L'empereur Julien l'Apoſtat attaqua cette ville, que la nature & l'art avoient fortifiée de concert. Les aſſiégés ſe défendirent avec une valeur capable de déconcerter tous les aſſauts. Il ſe livra pluſieurs combats ſanglans, dans l'un deſquels, Julien, rival du grand Alexandre, & accoutumé, comme ce héros, à prodiguer ſa vie, prit avec lui les plus déterminés de ſes ſoldats, courut, à l'abri de ſon bouclier, au travers d'une grêle de pierres, de traits, de javelots, juſqu'à la porte d'un château; & ne ceſſa de la frapper lui-même, qu'au moment qu'il ſe vit près d'être enſeveli ſous les maſſes énormes qu'on faiſoit tomber du haut des murs. Alors il fit jouer cette terrible machine, appellée *hélépole*. Elle fit un horrible fracas, & obligea les aſſiégés d'ouvrir enfin leurs portes. *An 363.*

PIRNA. (*blocus du camp de*) Pour s'oppoſer à l'invaſion ſoudaine du roi de Pruſſe dans la Saxe, le roi de Pologne leva des troupes, & les fit camper près de Pirna, ou

Pyrna, ville de la Haute-Saxe, ſous les ordres du comte Rutooski. Enſuite, il fit faire au monarque aggreſſeur toutes les propoſitions de neutralité, que lui pouvoit ſuggérer la circonſtance préſente. Il n'en reçut que cette accablante réponſe : « Tout ce que vous me » propoſez ne me convient pas. Je n'ai aucune » compoſition à faire. » Trop foible pour attendre un ennemi ſupérieur, il quitta la ville de Dreſde, & ſe rendit à Pirna, afin d'animer ſes guerriers par ſa préſence. Ce camp de Pirna ſera célèbre, quelque malheureuſe qu'ait été ſa fin : car, en arrêtant le roi de Pruſſe pendant cinq ſemaines, il a fait échouer tous ſes projets ; donné le tems à l'impératrice d'aſſembler ſes forces, & à Louis XV, celui d'envoyer à cette princeſſe les puiſſans ſecours qu'il lui avoit promis.

Dès que Frédéric s'apperçut que toutes les eſpérances de la Saxe étoient renfermées dans les lignes de Pirna, il réſolut de les abbattre d'un ſeul coup. Il entre dans Dreſde le même jour qu'Auguſte abandonne cette capitale. Il y met une garniſon ; il établit à Torgaw un directoire de guerre, pour la perception des revenus du pays ; fait uſage des armes qu'il trouve dans les arſenaux, lève des troupes ; tire tout l'argent, les vivres & les munitions qui lui ſont néceſſaires, & fait enfin inveſtir les dix-ſept mille Saxons campés à Pirna. En vain les puiſſances alliées firent les plus grands efforts pour attirer le monarque Polonois. L'activité du roi de Pruſſe déconcerta toutes leurs meſures. La famine ſe fit bientôt ſentir parmi les aſſiégés; &, le 15 d'Octobre 1756,

ne pouvant plus réſiſter à ce fléau, bien plus terrible encore que l'ennemi, ils ſe rendirent par capitulation. Auguſte chercha un aſyle dans le château de Kinigſtein, & vit de-là tous ſes ſoldats paſſer ſous les drapeaux de l'armée victorieuſe. Les officiers ſeuls refuſerent conſtamment de ſervir contre leur patrie, & contre leur ſouverain.

PISE. (*priſe de*) L'an 1005, Muget, roi Saraſin, qui réſidoit dans l'iſle de Sardaigne, ayant appris que la ville de Piſe, dont les habitans aſſiégeoient les Saraſins de Reggio, étoit dégarnie de ſoldats, accourut à la tête de ſes troupes; entra dans la place ſans réſiſtance, & en brûla une partie. Piſe, dans cette extrémité, dut ſon ſalut à une femme nommée *Chiuſica Giſmondi*. Cette héroïne, appercevant le fatal incendie qui conſumoit ſa patrie, court au palais des magiſtrats, & ſonne la cloche. Ce ſon répandit l'épouvante parmi les Barbares qui prirent auſſi-tôt la fuite. Piſe érigea une ſtatue à cette généreuſe citoyenne, & nomma *Chiuſica*, le quartier de la ville ruiné par les Infidèles.

PISTOIE. (*bataille de*) Cicéron, cet illuſtre Romain, ſurnommé ſi juſtement *le pere de la patrie*, avoit découvert & mis au grand jour les pernicieux projets du perfide Catilina. Ce ſcélérat, déconcerté, alla ſe mettre à la tête d'une armée de rebelles, campée près de Piſtoie, dans le deſſein de paſſer dans la Gaule. Mais le conſul Antoine lui ferma tous les paſſages, & l'obligea d'en venir à une bataille. On ſe mit, de part & d'autre, en état de bien combattre. Le rebelle harangua ſes troupes,

& voulut leur donner des eſpérances qu'il n'avoit pas lui-même. On en vint aux mains. Catilina remplit tous les devoirs d'un grand capitaine & d'un brave ſoldat. Il ſe trouvoit par-tout ; il appuyoit par-tout ſes paroles par ſes actions. Pétréïus, qui commandoit l'armée du peuple Romain, (car Antoine s'étoit abſenté ſous prétexte qu'il avoit la goutte, mais plutôt parce qu'il étoit ami de Catilina,) Pétréïus fit avancer contre le chef des factieux la cohorte Prétorienne. C'étoient tous hommes choiſis, & d'une valeur diſtinguée. Le choc de ces braves fut ſi violent, qu'il fit plier le centre de Catilina, & le mit en déſordre. En même tems, les deux aîles furent rompues ; & toute l'armée ſe diſperſa de côté & d'autre. Catilina ne voyoit plus que très-peu de monde autour de lui. Il prit ſon parti en déſeſpéré ; &, ſe jettant au milieu des plus épais bataillons des ennemis, il y trouva une mort qui eût peut-être été moins infâme, s'il eût combattu avec plus de fortune. Ses ſoldats s'étoient montrés dignes de lui. Tous couvroient de leur corps le poſte où ils avoient été placés pour combattre : tous avoient reçu des bleſſures honorables ; & pas un ſeul, au moins de ceux qui étoient citoyens ne fut fait priſonnier, ni dans le combat, ni dans la fuite. Catilina lui-même fut trouvé loin des ſiens au milieu des corps morts des ennemis. Il reſpiroit encore, & gardoit juſques dans ces derniers momens l'air de fierté & d'audace qu'il avoit toujours eu pendant ſa vie. *An de Rome 690.*

PITZIGHITONE. (*ſiége de*) Après la bataille de Turin, en 1706, le prince Eugène

détacha un corps de troupes pour aller faire le siége de Pitzighitone, ville importante du duché de Milan. Cette place ne put faire une longue résistance ; &, après quelques jours d'attaque, elle fut obligée de capituler.

Dans les premiers jours de Novembre, 1733, le roi de Sardaigne se présenta devant Pitzighitone, regardée comme le boulevard du Milanois. Il fit sommer le commandant de se rendre, avant l'arrivée de son artillerie. » Malheureux, répondit au trompette le brave » gouverneur, tu mériterois d'être pendu pour » avoir osé te charger d'une pareille commis- » sion : mais je respecte le droit des gens, & » je te fais grace. Vas dire au Roi ton maître, » que quand il lui plaira de m'attaquer, il trou- » vera toujours en moi un officier capable de » lui répondre. » Aussi-tôt le monarque fit investir le fauxbourg de la Gerra d'Adda, qui est à la droite de l'Adda ; & l'on jetta des ponts sur cette riviere, pour conserver la communication des troupes qui étoient de l'autre côté. On creusa un canal pour faire écouler les eaux que les assiégés avoient retenues à dessein d'inonder les travaux. La tranchée fut ouverte la nuit du 17 au 18 de Novembre. Les assiégés se défendirent vaillamment. Ils laisserent pousser la tranchée jusqu'à la descente du fossé, & battirent la chamade le 28. Par la capitulation, il fut dit que le commandant & la garnison se retireroient dans le château, & que, s'ils ne recevoient du secours, dans huit jours, ils sortiroient avec tous les honneurs de la guerre pour se rendre à Mantoue ; mais ils n'attendirent pas l'expiration de ce terme ; &

l'on remplit les conditions du traité quelques jours après qu'il eut été conclu.

PLAISANCE. (*bataille de*) Le prince de Lichtenſtein commandoit l'armée de l'Impératrice-Reine en Italie. Quoiqu'à la fleur de ſon âge, il avoit déja mérité l'eſtime générale. Il mit le comble à ſa gloire dans les plaines de Plaiſance, le 16 de Juin 1746, par ſa conduite & par ſon courage; car, ſe trouvant dans le même état de maladie où l'on avoit vu le maréchal de Saxe à la bataille de Fontenoi, il ſurmonta, comme lui, l'excès de ſon mal, pour courir au-devant de l'ennemi. Il le rencontra; il l'attaqua. Ce combat fut le plus long & le plus ſanglant de toute la guerre. Le maréchal de Maillebois attaqua, trois heures avant le jour, & fut long-tems vainqueur à ſon aîle droite qu'il commandoit. Mais, l'aîle gauche ayant été enveloppée par un nombre ſupérieur d'Autrichiens, & le général d'Arembourre, bleſſé & pris, cette aîle gauche fut entièrement défaite; & l'on fut obligé, après neuf heures d'acharnement, de ſe retirer ſous Plaiſance. La perte des Eſpagnols, des François, & de quelques régimens Napolitains, fut de plus de huit mille hommes tués ou bleſſés; & le nombre des priſonniers fut de quatre mille. Cette grande victoire fit rentrer tout le Milanez ſous l'obéiſſance de Marie-Thérèſe.

Plaiſance avoit été priſe, l'année précédente, par le duc de la Vieſville; & cette expédition ne lui avoit coûté que trois jours de fatigues. Les Autrichiens la reprirent quelque tems après la bataille.

PLASSENDAL. (*priſe de*) Au mois d'Août 1745, le comte de Lowendhalh, qui vouloit prendre Oſtende, attaqua Plaſſendal, fortereſſe importante, ſituée à une lieue de cette ville, & qui devoit lui préparer ſa conquête. Le commandant fut ſommé de ſe rendre; ce qu'il fit, après avoir tiré quelques coups de canon, plutôt pour la forme que pour ſe défendre. Le comte de la Mothe avoit pris cette forteſſe en 1708.

PLATÉE. (*bataille de*) Mardonius, que Xerxès avoit laiſſé dans la Grèce avec une armée de trois cens mille hommes, pour continuer la guerre, après la bataille de Salamine, ravagea toute l'Attique, & acheva de ruiner les triſtes débris d'Athènes. Après cet excès de rage, ce Général entra dans la Béotie, & ſe poſta dans les plaines de Platée. Les Athéniens, ſans ville, ſans patrie, mais ſoutenus par un courage invincible & ſupérieur à toutes les diſgraces, oſerent, encore une fois avec leurs Alliés, eſſayer leurs forces contre les redoutables bataillons du roi de Perſe. Leur armée commandée par Pauſanias, roi de Lacédémone, & le fameux Ariſtide, étoit de ſoixante-ſix mille hommes. La Grèce entiere fixoit ſes regards ſur ces généreux ſoldats dont la valeur devoit décider de ſon ſort. Le général Perſan fit marcher Maſiſtius à la tête de la cavalerie pour eſcarmoucher les Grecs. Il y eut un choc très-rude, les deux partis cherchant également à montrer, par le ſuccès de ce combat, quel ſeroit celui de la bataille générale. La victoire fut long-tems diſputée; mais enfin le cheval

de Maſiſtius, ayant reçu pluſieurs bleſſures, jetta ſon maître par terre; & ce ſeigneur fut tué ſur le champ. Cette perte fut pour les Perſes comme le ſignal de la fuite. Ils coururent en foule dans leur camp annoncer leur défaite, & jetter l'allarme dans tous les cœurs. Dix jours ſe paſſerent à ſe regarder. Mardonius, dont le caractere vif & bouillant, aimoit à terminer d'un ſeul coup la plus ſérieuſe affaire, ne ſouffroit qu'avec peine un ſi long délai. Il aſſembla ſon conſeil, & propoſa de hazarder la bataille. On n'oſa le contredire. On ſe prépara donc à une action déciſive. Pauſanias changea ſon ordre de bataille, du conſentement d'Ariſtide. Il fit paſſer les Athéniens, de l'aîle gauche à la droite, pour les oppoſer aux Perſes, contre leſquels ils avoient coutume de combattre. Mais Mardonius en ayant eu avis, changea auſſi la diſpoſition de ſes troupes. Ainſi, de part & d'autre, on remit les choſes dans leur premier état. Cette journée ſe paſſa ſans rien faire. Pendant la nuit, les Grecs décamperent, afin de ſe poſter dans un lieu où l'eau fût moins rare. Mais bientôt la confuſion ſe mit parmi les troupes, & Mardonius, comptant ſur une victoire aiſée, vint les charger dans cette retraite. Il attaqua les Lacédémoniens qui étoient ſeuls & ſéparés du corps de l'armée, tandis que les Grecs, qui tenoient le parti des Perſes, allerent à la rencontre d'Ariſtide, qui, à la tête des Athéniens, voloit au ſecours de ſes Alliés. La bataille fut donc partagée en deux endroits. Les Lacédémoniens enfoncerent les Perſes les premiers, & les mirent en déroute.

Mardonius étant tombé mort, toutes ſes troupes prirent la fuite; & les Grecs qui combattoient contre Ariſtide en firent autant, dès qu'ils eurent appris la défaite des Barbares. Leur camp fut emporté ſans réſiſtance. On y trouva un repas magnifique, qu'ils avoient préparé pour ſe réjouir d'une victoire qu'ils regardoient comme aſſurée. A la vue de cette ſomptuoſité, Pauſanias s'écria : « Que les » Perſes ſont fous de venir chercher notre » pain noir ! » Ce triomphe de la Grèce fut remporté l'an du monde 3525.

Siége de Platée. Le premier acte d'hoſtilité qui commença la guerre du Péloponnèſe, vint de la part des Thébains qui attaquerent Platée, ville de Béotie, & alliée d'Athènes. Quelques traîtres leur en ouvrirent les portes. Mais les citoyens, les ayant attaqués de nuit, les tuerent tous, excepté près de deux cens qu'on fit priſonniers, & qui, peu de tems après, furent mis à mort. Les Athéniens, avertis de ce qui s'étoit paſſé à Platée, y envoyerent auſſi-tôt du ſecours; y firent porter des vivres, & en firent ſortir toutes les bouches inutiles. Deux ou trois ans après, les Lacédémoniens voulurent venger cette défaite de leurs Alliés, & formerent, ſous la conduite d'Archidamus, leur roi, le fameux ſiége de Platée, ſi célèbre dans l'antiquité par la généreuſe réſiſtance des aſſiégés, & par les terribles attaques des aſſiégeans. Archidamus, ayant tenté inutilement la voie de la négociation, commença par renfermer la ville d'une bonne contrevallation formée avec de grands arbres, dont les branches étoient entrelacées les unes

dans les autres. Enſuite il fit élever une plate-forme ou cavalier, pour dreſſer les batteries, dans l'eſpérance d'emporter bientôt la place, à cauſe du petit nombre des aſſiégés. Ils n'étoient que quatre cens, mais tous déterminés à périr, plutôt que de recevoir la loi d'un ſuperbe vainqueur; & que ne peut point le courage armé d'une telle réſolution? Quand les Platéens virent que l'ouvrage commençoit à s'élever, ils dreſſerent un mur de bois ſur les murailles de la ville, vis-à-vis de la plate-forme, afin de conſerver toujours la ſupériorité au-deſſus des aſſiégeans. Le creux de ce mur fut rempli de bois, de briques priſes des démolitions des maiſons voiſines, enfin de tout ce qui pouvoit aſſurer l'ouvrage & l'empêcher de tomber à la premiere attaque. Enfin ils minerent ſous terre juſqu'à la plate-forme; mais les Lacédémoniens s'en apperçurent. Ils abandonnerent donc ce projet, & ſe contenterent de conſtruire un autre rempart, en forme de croiſſant, pour ſervir de retraite, quand le premier mur ſeroit forcé, & obliger l'ennemi à un ſecond travail. Cependant les aſſiégeans, ayant dreſſé leurs machines, donnerent une violente ſecouſſe aux fortifications. Les Platéens mirent tout en œuvre contre ces batteries. Ils rompirent l'effort du bélier avec des cordes qui en détournoient le coup, en ſaiſiſſant la tête de cette machine, & en l'élevant en haut à force de bras. Ils uſerent encore d'un autre artifice, attachant par les deux bouts une groſſe poutre avec de longues chaînes de fer, qui tenoient de part & d'autre à deux grandes piéces de bois, leſquelles s'étendoient

tenpoient de côté, & étoient appuyées ſur la muraille ; &, lorſque la machine des ennemis venoit à jouer, ils levoient cette poutre & la laiſſoient tomber de travers ſur la pointe du bélier ; ce qui en émouſſoit toute la force & le rendoit ſans effet. Enfin les Lacédémoniens, étonnés de tant de réſiſtance, déſeſpérerent de forcer la place ; &, après avoir tenté inutilement d'y mettre le feu, ils convertirent le ſiége en blocus, & environnerent la ville d'un mur de brique, revêtu en dedans & en dehors d'un foſſé profond, & garni, d'eſpace en eſpace, de hautes tours bien défendues. Pendant l'hiver, les aſſiégés ſe voyant ſans eſpérance de ſecours, & manquant de vivres, prirent la réſolution de ſe ſauver à travers les troupes des ennemis. Mais la moitié, étonnée de la grandeur du péril, perdit courage, lorſqu'il fallut l'exécuter. Le reſte, qui montoit environ à deux cens vingt ſoldats, perſiſta dans ſon deſſein, & eut le bonheur de réuſſir. Ces intrépides guerriers commencerent par prendre la hauteur du mur, en comptant les rangs de brique ; ce qui ſe fit à pluſieurs fois, & par diverſe perſonnes, pour ne pas ſe tromper. On fit enſuite les échelles à proportion. Lorſque toutes les meſures furent priſes, les aſſiégés ſortirent, durant une nuit ſombre, & où il faiſoit une grande pluie & un grand vent. Après avoir paſſé le premier foſſé, ils s'approcherent de la muraille, ſans être découverts. Ils marchoient un peu éloignés, afin de ne point s'entre-choquer avec leurs armes qui étoient très-legeres pour les rendre plus agiles ; & ils n'avoient des chauſſures qu'à un

pied, pour ne pas gliſſer ſi facilement dans la boue. Enfin un grand nombre d'entr'eux vint à bout de monter ſur la muraille, ſans autres armes que la cuiraſſe & le poignard; mais, comme ils s'avançoient vers les tours, une tuile qu'ils firent tomber les découvrit. Auſſitôt on jette un cri du haut des tours; & tout le camp s'approche du mur, ſans ſavoir ce que c'étoit, à cauſe de l'obſcurité. Ceux qui étoient reſtés dans la ville, donnerent l'allarme d'un autre côté, pour faire diverſion; enſorte que l'ennemi en ſuſpens n'oſoit quitter ſon poſte. Cependant on leva des flambeaux du côté de Thèbes, pour montrer que le danger étoit dans cet endroit. Ceux de la ville, pour rendre ce ſignal inutile, en leverent d'autres, en même tems, de divers endroits. Les Platéens, qui étoient montés ſur le mur, s'emparerent de deux tours, en défendirent l'approche à coups de traits, & favoriſerent le paſſage de leurs compagnons. Ils deſcendirent les derniers, & coururent au foſſé pour paſſer comme les autres. Dans ce moment, trois cens hommes vinrent à leur rencontre avec des flambeaux pour les attaquer. Les généreux fugitifs éluderent leur approche, & en tuerent un grand nombre. Ils ſe refugierent à Athènes, & ne perdirent qu'un ſeul archer qui fut pris ſur le bord du foſſé. Ceux qui étoient reſtés dans la ville ſe défendirent encore longtems avec courage. Mais enfin, après avoir éprouvé tous les maux ordinaires dans un long ſiége, épuiſés, plutôt que vaincus, ils ſe rendirent à diſcrétion. On les égorgea ſans pitié. Leurs femmes furent réduites en capti-

vité ; &, l'année d'après, les Thébains obtinrent de Lacédémone la permiſſion de raſer entièrement la ville. *L'an du monde 3577.*

PLESKAW. (*ſiége de*) L'un des plus grands rois de Pologne, Etienne Bathori, faiſoit une guerre ſanglante aux Moſcovites. Après pluſieurs conquêtes & pluſieurs victoires, il vint, en 1581, mettre le ſiége devant Pleskow. Cette ville eſt ſituée au nord de la Lithuanie, dans une plaine fertile, bornée par des collines qui s'élevent en amphithéatre. Deux rivieres la traverſent, & plus de quarante monaſteres, qui l'environnent de tous côtés, forment comme une eſpece de mur dont l'aſpect eſt magnifique. Elle eſt diviſée en trois parties entourées de remparts différens, au milieu deſquels s'éleve une forte citadelle. Sept mille cavaliers & cinquante mille fantaſſins, ſans compter un peuple immenſe, avoient juré de la défendre juſqu'au dernier ſoupir. Le château d'Oſtrow, bâti dans une iſle formée par la riviere de Vielka, couvroit Pleskow, & empêchoit l'abord de la place. On commença par attaquer cette fortereſſe, dont la garniſon ſe rendit à compoſition, au moment où les Polonois alloient monter à l'aſſaut. Enſuite on fit les approches ; & l'on dreſſa les batteries pour foudroyer la ville. L'armée, qui s'y étoit jetté, fit d'abord pluſieurs ſorties terribles. Il ſe donnoit, au pied des murailles, des combats ſanglans, dont cependant l'avantage demeuroit toujours aux Polonois. Enfin les aſſiégés furent obligés de ſe renfermer dans leur ville. Auſſi-tôt que la brèche fut ouverte, on dreſſa les échelles

pout l'emporter. Les troupes Allemandes furent repouſſées dès le premier choc ; mais les Polonois étant ſurvenus tout-à-coup, ils chaſſerent les ennemis & planterent leurs étendards ſur les murailles. Déja les Moſcovites, à la vue des drapeaux Polonois arborés ſur leurs murs, prenoient la fuite, lorſque Swiski, leur Général, monté ſur un cheval couvert de bleſſures & de ſang, les rallie, les anime & les conduit aux remparts qu'ils abandonnoient. L'évêque même accourt ſur le lieu du combat leur préſente les reliques des ſaints, & leur inſpire par ſes diſcours touchans, tout ce que la religion peut donner de courage. Ils reviennent à la charge : ils arrêtent les aſſaillans ſur le bord d'un foſſé creuſé dans l'intérieur de la place. Bientôt ils les attaquent; ils les enfoncent; ils les chaſſent. Tel étoit l'état du ſiége, lorſque l'hiver arriva. Durant cette triſte ſaiſon, le ſoleil ne ſe montre preſque point à Pleskow, & les jours n'ont guère plus de cinq heures. Ainſi l'on ne pouvoit plus opérer. D'ailleurs le froid étoit ſi violent, qu'on oſoit à peine quitter ſes tentes. On ſe contenta de bloquer la ville, de fermer tous les paſſages, & d'attendre de la famine ce qu'on ne pouvoit obtenir par la force. Mais bientôt la paix conclue à Zapolia, par l'entremiſe du Jéſuite Antoine Poſſevin, délivra Pleskow des maux dont elle étoit menacée, & les Polonois des fatigues qu'ils avoient encore à eſſuyer.

PLOESKO. (*bataille de*) Durant les troubles dont la Pologne avoit été agitée après la mort de Miéciſlaw II, pluſieurs ambitieux s'étoient emparés des différentes provinces de

ce royaume, & s'y comportoient en tyrans. Le plus redoutable étoit Maſos, qui, ſoutenu des forces de la Pruſſe, faiſoit tous les jours de nouveaux progrès. Cependant les Polonois fatigués d'un long interrègne, allerent chercher au fond d'un cloître, Caſimir, petit-fils de Boleſlas le Grand, pour le placer ſur le thrône de ſes peres. Le premier uſage que le nouveau monarque fit de ſa puiſſance, fut de ſoumettre les rebelles. D'abord il marcha contre Maſos, qui, s'étant avancé de ſon côté, fut battu, & obligé de prendre honteuſement la fuite. Cette premiere victoire fit rentrer dans le devoir une foule de petits Souverains ſéditieux, qui vinrent groſſir l'armée triomphante. Caſimir avoit beſoin de ce renfort. La défaite de Maſos n'avoit point abbattu ce rebelle. Il vint à bout d'intéreſſer pluſieurs peuples en ſa faveur, & de mettre ſur pied une armée nouvelle, capable de fixer la fortune dans ſon parti. Le ſouverain & le ſujet ſe rencontrerent ſur les bords de la Viſtule, près de la ville de Ploëſko. Tous deux avoient une égale impatience d'en venir aux mains. Le combat s'engage. Maſos ſe diſtingue par ſon audace & ſon habileté; Caſimir, par une fermeté ſage & tranquille. Les Polonois & les Pruſſiens font les plus grands efforts. La victoire balance: on ſe frappe; on ſe pouſſe; on ſe tue: perſonne ne recule. Dans le fort de la mêlée, diſent les Annales Polonoiſes, un jeune homme vêtu de blanc, monté ſur un cheval blanc, & portant à la main un étendard blanc, paroît au milieu des airs, &, plânant ſur la tête des bataillons de Ca-

ſimir, les exhorte à combattre avec courage. Les Polonois redoublent de valeur. Ils accablent, ils enfoncent, ils culbutent les ennemis. Maſos veut envain les rallier. Il n'eſt point entendu : il prend la fuite avec ſes ſoldats. Quinze mille hommes reſterent ſur la place : deux mille furent faits priſonniers, le reſte chercha des aſyles dans les montagnes voiſines. C'eſt, dit-on, pour immortaliſer ce triomphe, que Caſimir bâtit la ville de Poſnamie. *L'an de J. C. 1043*

PLOWCRE. (*bataille de*) En 1331, une terrible guerre s'alluma entre les chevaliers Teutoniques & les Polonois. De part & d'autre, on ſe mit en campagne, & l'on ſe rencontra dans la plaine de Plowcre, près de Radziciow. Le roi Uradiſlas Leketek, prince que ſes vertus rendoient digne du thrône de Pologne, étoit beaucoup plus foible que les ennemis; mais il ſuppléa par la ruſe à ce qui lui manquoit du côté de la force. Il ſçut engager dans ſes intérêts l'un des plus grands Généraux qu'ait jamais eu la Pologne, Samotuly, Palatin, que de prétendues injuſtices, dont il ſe croyoit la victime, avoit jetté dans le parti des Teutoniques. Ce ſeigneur, confus de ſa perfidie, vint trouver le monarque, & lui promit de l'aider à vaincre les chevaliers. Il dreſſa lui-même l'ordre de bataille; &, après avoir concerté tous les moyens de triompher, il retourna vers les ennemis de ſa patrie & de ſon roi. Uladiſlas profitant d'un brouillard épais, que les foibles rayons du ſoleil levant ne pouvoient encore diſſiper, s'approcha en ſilence du camp des chevaliers. Ils

étoient, pour la plûpart, endormis; & on les auroit ſurpris plongés dans le ſommeil, ſi le henniſſement des chevaux n'eût point décelé les Polonois. Les Teutoniques courent aux armes. Ils ſe préſentent; ils ſont repouſſés: toutes leurs troupes viennent les ſoutenir; l'action devient générale & ſanglante. Les bataillons, les eſcadrons ſont enfoncés, culbutés, maſſacrés tour-à-tour. La victoire balance long-tems. Les Teutoniques emportés par leur ardeur ne s'apperçoivent pas du flottement de leurs lignes, & ſe détachent inſenſiblement les uns des autres. Les Polonois, étroitement ſerrés, cherchent moins à gagner du terrein qu'à n'en point perdre. Dans ce moment, Samotuly ſur lequel le Roi ne comptoit plus, & qui s'étoit placé dans les derniers rangs, pour agir à propos, donne tout-à-coup le ſignal à ceux qu'il commande, & qu'il avoit gagnés par ſes largeſſes. Ils partent comme la foudre. Ils ſe précipitent, comme un torrent, ſur les guerriers épars. Tout s'ouvre devant eux. La ſurpriſe, l'horreur du carnage, ne permit pas de diſcerner ni la qualité, ni le nombre de ces nouveaux ſoldats. Tout fuit; tout ſe diſperſe: le tumulte devient affreux. Chargés en tête & en queue, percés, enveloppés de toutes parts, les chevaliers, leurs généraux, leurs ſoldats reſtent étendus ſur le champ de bataille, qui eſt jonché de plus de vingt mille morts. Les Polonois avoient ordre de ne point faire de quartier. Ils maſſacroient impitoyablement tous ceux qui offroient de ſe rendre. Cette victoire, s'il en

faut croire leurs auteurs, ne leur coûta pas cinq cens hommes.

POITIERS. (*bataille de*) 1. L'an 732, les Sarrasins vainqueurs de l'Espagne, passerent les Pyrénées, & vinrent porter le ravage & l'incendie jusqu'aux portes de Tours. Jamais la France ne s'étoit vue si près de sa ruine. Il s'agissoit du triomphe de l'Evangile ou de l'Alcoran, de la liberté ou de la servitude de l'Europe. Charles Martel, alors maire du palais, voulut s'opposer à ce déluge de Barbares; &, suivi de trente mille hommes, il vint présenter dans les plaines de Poitiers la bataille à Abdérame, leur chef, qui comptoit sous ses drapeaux quatre cens mille combattans. On se battit durant un jour. La valeur Françoise l'emporta sur le nombre des infidèles. Les Barbares, sans cuirasses & presque nuds, furent taillés en piéces. Abdérame lui-même augmenta le nombre des morts, qui monta, selon Paul-Diacre, à trois cens soixante-quinze mille. Charles ne perdit que quinze cens hommes. On dit que cette victoire lui mérita le surnom de *Martel*, parce qu'il avoit, comme un marteau, écrasé, anéanti la grandeur & la puissance des Sarasins.

2. La guerre s'étoit allumée entre la France & l'Angleterre; & le prince de Galles, l'un des plus grands Généraux de son siécle, désoloit les fertiles provinces qui sont au midi du royaume. A cette nouvelle, le roi Jean II » jura qu'il marcheroit contre lui, & qu'il » le combattroit, quelque part qu'il le trouvât. » Aussi-tôt il convoque toute sa no-

bleſſe, s'avance du côté de Poitiers & de Maupertuis, où, le ſamedi 17 de Septembre 1356, il rencontre l'armée ennemie, & ſe place dans un poſte avantageux. Quand le prince de Galles ſe vit ſuivi de ſi près, il fut étonné; mais ſans perdre courage: « Dieu y ait part, » dit-il; or nous faut-il ſçavoir comment nous » les combattrons à notre avantage. » Il plaça ſon camp ſur un terrein inégal, embarraſſé de vignes, de haies, de buiſſons, & d'un abord très-difficile à la gendarmerie qui faiſoit alors la principale force des armées. Il étoit difficile de le forcer; mais on pouvoit aiſément affamer ſes troupes fatiguées d'une longue & pénible marche, & qui commençoient, depuis quelques jours, à ſouffrir de la diſette des vivres & des fourrages. Il offrit donc de payer tout le dommage qu'il avoit fait dans ſa courſe; de rendre tout les priſonniers, & de ne point porter les armes contre la France pendant ſept ans. Jean rejetta ces propoſitions avec la fierté d'un homme qui déja ſe croit vainqueur. Il exigea que le Prince ſe rendît priſonnier avec toute ſon armée. Il pouvoit le forcer à accepter ces conditions, s'il eût ſeulement attendu trois jours; mais une ardeur téméraire l'emporta. L'imprudent monarque voulut attaquer le général Anglois dans ſes retranchemens. Il comptoit ſous ſes drapeaux plus de ſoixante mille combattans. Jamais la France n'avoit vu des troupes plus brillantes, & conduites par des chefs plus illuſtres. Les quatre fils du Roi, les princes du ſang, les plus grands ſeigneurs, « toute la fleur de » France » s'étoient rendus à l'envi dans la

plaine de Poitiers; « Ne nul chevalier, ne » escuyer n'avoit osé demeurer à l'hôtel, de » peur d'être deshonoré. » Jean, guerrier aussi intrépide que général présomptueux, forma trois corps de son armée. Le duc d'Orléans, frere du Roi, se mit à la tête du premier. Le Dauphin, accompagné de deux de ses freres, commanda le second. Le monarque se réserva le troisieme, & voulut avoir à ses côtés Philippe, le plus jeune de ses fils. Après avoir disposé ses troupes de la sorte, Jean monté sur un cheval blanc parcourut les rangs, & fit cette harangue à ses soldats : » Entre vous autres, quand vous êtes à Paris, » à Chartres, à Rouen, ou à Orléans, vous » menacez les Anglois, & desirez avoir le » bacinet en la tête devant eux : or y êtes » vous; je vous les montre, si leur veuillez » rencontrer leurs mal-talens, & contre-ven- » ger vos ennemis, & les dommages qu'ils » vous ont faits; car sans faute nous combat- » trons. » En finissant ces mots, il commanda aux hommes-d'armes de mettre pied à terre, d'ôter leur épérons, & de tailler leurs lances à cinq pieds de hauteur, afin qu'elles fussent moins embarrassantes dans l'attaque des retranchemens ennemis.

Cependant le prince de Galles, qui n'avoit que huit mille hommes à opposer à cette multitude de François, cherchoit, dans sa position avantageuse, les moyens de suppléer à sa foiblesse. Il fit fortifier son camp par de nouveaux retranchemens. On creusa des fossés profonds revêtus de palissades, derriere lesquels on plaça les archers. Enfin on posta trois cens hommes-

d'armes & trois cens archers à cheval, ſur le revers d'une petite élévation à la droite, au pied de laquelle étoit le corps d'armée du Dauphin. On donne le ſignal. Les François s'avancent & s'engagent dans les défilés. Les archers Anglois les reçoivent à coups de traits. En un moment, la terre eſt couverte de morts & de bleſſés; & ce premier echec, quelque leger qu'il paroiſſe, décide du ſort de la bataille. Les aſſaillans accablés par l'ennemi reculent en déſordre, ſe culbutent les uns ſur les autres, & ſe précipitent ſur les vingt mille hommes que commandoit le Dauphin. Ils y répandent avec eux la terreur & l'effroi. Les ſix cens Anglois les pourſuivent. Ce grand corps d'armée prend la fuite à la vue de cette poignée de ſoldats. Le duc d'Orléans les ſuit, avant même d'être attaqué. Il ne reſte plus dans la plaine, que le corps qui combattoit ſous les auſpices du monarque. Le prince de Galles, qui, du haut d'une coline, obſervoit le mouvement des deux armées, voit la déroute des deux tiers des François. « Allons, » Seigneur, lui dit Jean Chandos, qui ne le » quittoit point; allons; la victoire eſt à vous, » adreſſons-nous au bataillon que commande » le Roi : ce doit être notre unique but; » &, lui montrant de loin le roi de France, qui ſe faiſoit remarquer par ſa cotte d'armes ſemée de fleurs-de-lys d'or, & plus encore par ſon air martial : « Je ſçais fort bien, ajoûta-» t-il, que par vaillance il ne finira pas. Ainſi, » moyennant l'aide de Dieu & de S. George, » il demeura en notre pouvoir. »... Allons, » Jean, reprit le prince, vous ne me verrez

» d'aujourd'hui retourner en arriere. » Il dit; ſe met à la tête des ſiens, débouche le défilé, & tombe avec l'impétuoſité d'un torrent ſur les François rangés autour du monarque. Ce fut-là ſeulement qu'il eſt permis de dire qu'on ſe battit. A l'aſpect de l'ennemi, Jean ſentit redoubler ſon courage. Jamais il ne ſe montra ni ſi grand, ni ſi digne de commander à des hommes généreux. Si la cinquieme partie des François qui l'accompagnoient, eût témoigné la même valeur, il eût contraint la fortune à ſe déclarer pour lui. Il donna ſes ordres avec tranquillité; rangea ſa troupe avec ſageſſe, & préſenta un front immobile au choc de l'ennemi. La rencontre de ces deux corps fut terrible. Aucun des deux partis ne put s'attribuer le prix de la bravoure dans cette ſanglante mêlée. On combattit avec un acharnement égal : on ſe diſputoit pied à-pied un terrein enſanglanté, jonché de cadavres mutilés, & de malheureux expirans. Toute la nobleſſe Françoiſe ſe diſpoſoit en foule, autour de ſon Souverain, pour lui former un rempart invincible. Leur nombre étoit égal à celui des ennemis. Leur courage étoit peut-être plus redoutable; mais ils avoient le déſavantage d'être à pied, contre une gendarmerie bien montée; & c'eſt ce qui procura la victoire aux Anglois. Attaqués de tous côtés, foulés aux pieds des chevaux ennemis, les héros de la France faiſoient des prodiges de valeur. Ils donnoient, ils recevoient la mort avec la même intrépidité. Le Roi les animoit par ſa préſence, & plus encore par ſon exemple. Philippe, ſon jeune

fils, âgé pour lors de treize ans, combattoit avec une ardeur plus qu'héroïque auprès de ſon auguſte pere. Il s'oppoſoit aux coups qu'on adreſſoit au monarque : il lui faiſoit un rempart de ſon corps ; il fut bleſſé, en donnant ces grands exemples de piété filiale. Déja tous les chefs étoient tombés couverts de bleſſures. La banniere de France étoit étendue par terre, entre les bras de Charni qui n'avoit pas voulu la quitter, même en expirant. Les François s'éclairciſſoient à vue d'œil. Le Roi, environné de corps morts, une hache à la main, paroiſſoit ſeul ſupérieur à ſa défaite. Il effroyait tous ceux qui oſoient l'approcher. Chaque coup qu'il portoit étoit un coup mortel. En vain lui crioit-on de toutes parts : « Rendez-vous, Sire ! rendez-» vous ! » Il ne répondoit que par de nouveaux efforts toujours plus terribles. Enfin, épuiſé d'un combat ſi opiniâtre & ſi violent, ayant reçu deux bleſſures dans le viſage, un chevalier François, banni de ſa patrie, pour un meurtre qu'il avoit commis dans une guerre particuliere, s'approcha de lui, & le preſſa de rendre les armes. « Eh ! à qui me ren-» drai-je, dit le Roi, à qui ? Où eſt mon » couſin le prince de Galles ? Si je le voyois » je parlerois. »... Il n'eſt pas ici, répondit » le chevalier ; mais rendez-vous à moi, & » je vous menerai devers lui. »... Qui êtes-» vous ? »... Sire, je ſuis Denis de Morbec, » chevalier d'Artois ; je ſers le roi d'Angle-» terre, parce que je ne puis être au royaume » de France, pour tant que j'ai forfait tout » le mien. » Alors le monarque tira le gan-

telet de ſa main droite, & le remit à Denis, en lui diſant : « Je me rends à vous. »

Le prince de Galles, après avoir diſſipé tout ce qui s'étoit préſenté devant lui, revenoit de la pourſuite des fuyards. Jean Chandos lui fit dreſſer à la hâte un pavillon dans lequel il ôta ſes armes, & ſe rafraîchit au milieu des compagnons de ſa victoire. Il demandoit aux chevaliers qui arrivoient en foule ce qu'étoit devenu le roi de France ? Perſonne ne pouvoit lui en donner des nouvelles. On l'aſſuroit ſeulement qu'il falloit qu'il fût mort, parce qu'il n'avoit pas quitté le champ de bataille. Le prince, toujours plus inquiet ſur le ſort du monarque, pria le comte de Warwick, & Renaut de Gobeghen, d'en faire une exacte perquiſition. Ces deux ſeigneurs monterent à cheval, & partirent. A peu de diſtance ils découvrirent d'une petite élévation une troupe de gens-d'armes qui marchoient à pied fort lentement. Ils piquerent de ce côté. Il étoit tems qu'ils arrivaſſent : c'étoit effectivement la troupe qui conduiſoit le Roi. Depuis le moment où ce prince s'étoit rendu à Denis de Morbec, il avoit vu plus d'une fois la mort prête à le frapper. Une foule de guerriers l'avoit arraché au chevalier d'Artois; & chacun d'eux prétendoit s'attribuer ſa rançon. « C'eſt moi qui l'ai pris, » s'écrioient-ils tous en même tems. Le Roi, tenant ſon fils par la main, avoit beau leur dire : « Seigneurs, » menez-moi courtoiſement, & mon fils auſſi, » devers le prince mon couſin, & ne vous » querellez pas pour ma priſe; car je ſuis aſſez » grand ſeigneur pour vous faire tous riches. »

Ces promeſſes calmoient, pour un moment, leur tumultueuſe cupidité; mais les diſputes renaiſſoient auſſi-tôt; & cette ſoldateſque effrénée ſe jettoit ſur le monarque & ſur ſon fils, pour les conduire dans leurs quartiers. Les deux ſeigneurs Anglois parurent. Le reſpect dû à leur rang écarta la foule inſolente. Leurs menaces terribles effrayerent les plus hardis; ils mirent pied à terre. Ils s'approcherent du Roi qu'ils ſaluerent avec la plus profonde ſoumiſſion, & s'acheminerent avec lui vers la tente du prince de Galles. Auſſitôt que ce généreux vainqueur eut apperçu ſon illuſtre priſonnier, il s'avança vers lui avec empreſſement; s'inclina profondément; le pria d'entrer dans ſon pavillon, & pour diſſiper quelques nuages de triſteſſe, qui paroiſſoient ſur ſon viſage: « Chier ſire, lui dit-» il, ne veuillez mie vous attriſter, ſi Dieu » n'a pas voulu aujourd'hui conſentir à votre » volonté; car certainement monſeigneur mon » pere vous fera tout honneur & amitié, » & s'accordera avec vous ſi raiſonnable-» ment, que vous demeurerez bons amis en-» ſemble à toujours. A l'égard de l'évène-» ment du combat, quoique la journée ne » ſoit pas vôtre, vous avez acquis la plus » haute réputation de proueſſe, & avez paſſé » aujourd'hui tous les mieux combattans. Je » ne le dis mie, chier ſire, pour vous louer, » car tous ceux de notre parti, qui ont vu les » uns & les autres, ſe ſont par pleine conſ-» cience à ce accordés, & vous en donnent » le prix. » Enſuite il fit apporter des raffraîchiſſemens qu'il préſenta lui-même au Roi;

& , le ſoir, on lui prépara un ſuperbe feſtin auquel aſſiſterent les princes & ſeigneurs François, aſſis à différentes tables. Le prince de Galles ſe fit un devoir de ſervir le monarque, ſe tenant debout devant ſa table. Jean le pria de ſe placer auprès de lui ; mais il s'en défendit toujours, avec autant de politeſſe que de modeſtie, en diſant « qu'il ne lui appartenoit pas » de s'aſſeoir à la table de ſi grand Prince & » de ſi vaillant homme qu'étoit le Roi. » Il le conduiſit à Londres, quelque tems après. Son entrée fut un triomphe. Il étoit ſur une petite haquenée noire, marchand à côté du monarque, qui montoit un beau cheval blanc ſuperbement harnaché. « Il y avoit bien de l'or- » gueil dans cette modeſtie du vainqueur, dit un écrivain ſenſé ; » il y avoit bien de la » cruauté à expoſer un Roi malheureux à la » vue d'une populace. »

Dans cette journée ſi fatale à la France, la perte n'excéda pas le nombre de ſix mille hommes; mais ces ſix mille guerriers étoient l'élite de la nation. Il y eut peu de grandes maiſons dans le royaume, qui n'euſſent à regretter la mort de quelques parens ou alliés. Dix-ſept comtes, & plus de huit cens barons & chevaliers, couverts de bleſſures, pour la plupart, furent faits priſonniers. La multitude des ſimples ſoldats qui furent arrêtés, ſoit durant le combat, ſoit dans la fuite, étoit ſi grande, que la plûpart des Gendarmes Anglois en avoient cinq ou ſix. Enfin tous les guerriers du prince de Galles s'enrichirent, dans cette victoire, des dépouilles précieuſes, qu'ils trouverent dans le camp, & des rançons

rançons qu'ils firent payer à leurs prisonniers.

POLLENCE. (*bataille de*) Alaric, roi des Goths, avoit obtenu de l'empereur Honorius un établissement au-delà des Alpes. Il y conduisoit ses troupes, lorsque, le 6 d'Avril de l'année 402, jour de Pâques, Stilicon, au mépris des traités, la fit attaquer près de Pollence, ville de Ligurie sur le fleuve Tanaro, par un capitaine barbare & payen, nommé *Saül*. Les Goths prirent la fuite ; & tout étoit perdu pour Alaric, excepté le courage & la présence d'esprit. Ce prince voyant les Romains plus occupés du pillage que du combat, rallia ses troupes, &, les animant par son exemple, tomba sur l'ennemi avec tant de vigueur qu'il lui arracha la victoire, & lui rendit tout le mal qu'il lui avoit fait d'abord.

POLOCZ. (*siége de*) Etienne Bathori, roi de Pologne, ayant déclaré la guerre à la Moscovie, en 1580, se présenta devant Polocz, ville forte, bâtie sur les rives de la Dzwina, & frontiere de la Lithuanie. Le premier spectacle, qui frappa les gens du monarque, furent les cadavres des Polonois captifs, que les Moscovites avoient massacrés & précipités dans le fleuve, pour intimider quiconque oseroit les attaquer. Cette barbarie alluma dans tous les cœurs le desir d'une juste vengeance. On pressa les travaux du siége; mais le canon faisoit peu d'effet contre les murs de bois dont la place étoit environnée. Pour y faire brèche, il fallut que, la torche à la main, les soldats montassent à l'assaut. Leurs premiers efforts furent même inutiles ; & les

pluies, qui tomboient ſans ceſſe, éteignirent plus d'une fois l'incendie. Enfin, animés par les promeſſes du Roi, & par l'eſpoir du butin, les guerriers s'avancerent avec intrépidité, juſqu'aux pieds des murailles, où, malgré les efforts des aſſiégés, ils allumerent un ſi grand feu, qu'elles furent bientôt réduites en cendres. Les Moſcovites demanderent alors à capituler, & ſe rendirent. On trouva dans la ville les triſtes preuves de la cruauté la plus inhumaine. A cette vue, le ſoldat devint furieux; & le Roi eut beſoin de toute ſon autorité, pour empêcher qu'il ne ſe jettât ſur la garniſon Moſcovite, & ne la mît en piéces.

POMPÉII. (*ſiége de*) Sylla fut celui des généraux Romains, qui ſe ſignala le plus dans la Guerre Sociale. Après avoir détruit la ville de Stabies, il vint aſſiéger celle de Pompéii, ſituée à l'embouchure du Sarno. Pendant qu'il étoit occupé à ce ſiége, Cluentius, l'un des généraux alliés, courut avec une grande armée de Samnites au ſecours de la ville, & ſe campa fièrement à quatre cens pas des Romains. Sylla, qui ſe crut mépriſé & inſulté, ſortit ſur les ennemis, quoi qu'il eût envoyé une partie de ſes troupes aux fourrages. Il eut lieu de ſe repentir de ſa hardieſſe. Il fut repouſſé avec perte. Mais bientôt il prit ſa revanche; &, dès que ſes fourrageurs l'eurent rejoint, il livra un ſecond combat dans lequel Cluentius fut vaincu & obligé de ſe retirer. Ce premier avantage ne fut pas déciſif; & le général Italien, ayant reçu un renfort de Gaulois, revint à la charge. Un de ces Barbares, fier de ſa haute taille, s'avança hors des rangs,

défiant au combat le plus brave des Romains. A ce formidable ennemi, l'on oppoſa un Maure auſſi petit que le Gaulois étoit grand, & qui néanmoins tua ſon adverſaire. La chute du coloſſe effraya ceux de ſa nation, qui, ſe défendant mal, furent mis en déroute, & entraînerent enſuite le reſte de l'armée. Le vainqueur ne ceſſa de les pourſuivre qu'après qu'il eut détruit toutes ces troupes dans un nouveau combat où leur chef fut tué. *89 ans avant J. C.*

POMPTIN. (*bataille de*) Les Gaulois s'étant avancés juſqu'au territoire de Pomptin, le conſul Camille, fils du grand Camille, dont le nom parut d'un bon augure, marcha à leur rencontre, & réſolut de ne point donner bataille en pleine campagne, s'il n'y étoit forcé. Pendant que les deux armées étoient dans l'inaction, un Gaulois remarquable par la grandeur de ſa taille, & par l'éclat de ſes armes, s'avance fièrement, & défie le plus brave des Romains. Valere, jeune officier, reçoit le cartel, &, avec la permiſſion du Conſul, ſe préſente d'un air intrépide devant le Barbare. Ils ſe meſurent, & combattent avec le même courage. On dit qu'alors le ciel ſe déclara pour le Romain, & qu'un corbeau, ſe jettant ſur la tête du Gaulois, lui creva les yeux, & facilita la victoire de Valere, à qui, pour cette raiſon, elle mérita le ſurnom de *Corvus*. La chute des Gaulois fut le ſignal du combat. On en vint aux mains. La mêlée fut vive & ſanglante; mais enfin les Barbares prirent la fuite, & laiſſerent le champ libre au vainqueur. *An de Rome 406.*

PONDICHÉRY. (*ſiéges de*) 1. La grande ambition des Anglois a toujours été de réunir ſous leur domination tout le commerce du Nouveau-Monde. C'étoit pour remplir ce projet que l'amiral Boſcawen vint aſſiéger Pondichéry par terre & par mer, avec environ quatre mille Anglois ou Hollandois, & autant d'Indiens, renforcés encore de la plûpart des matelots de ſa flotte, compoſée de vingt-une voiles. M. Dupleix étoit alors gouverneur de la colonie Françoiſe. Cet homme fameux qui, par ſon génie, l'avoit portée à ſon plus haut point de grandeur, fut, dans cette occaſion, commandant, ingénieur, artiller, munitionnaire. Ses ſoins infatiguables furent ſur-tout ſecondés par M. de Buſſy, qui repouſſa ſouvent les ennemis à la tête d'un corps de Volontaires. Tous les officiers, animés par l'exemple & par la conſtance de leur chef, ſignalerent un courage qui méritoit la reconnoiſſance de la patrie. Pondichéry, qu'on n'avoit pas cru en état de réſiſter, fut ſauvé cette fois, le 17 d'Octobre 1748; & ce ſervice de M. Dupleix, qui mettoit le comble à tous ceux qu'il avoit déja rendus, lui valut le grand cordon de l'ordre de S. Louis.

2. Le mauvais ſuccès de cette tentative ne rebuta point les Anglois; & ce peuple actif, entreprenant, épia ſans ceſſe l'occaſion favorable. Elle ſe préſenta bientôt. M. Dupleix n'étoit plus; & la gloire de la colonie Françoiſe, dans les Indes, ſembloit s'être éclipſée avec ce capitaine. Pour comble de malheur, on y envoya le comte de Lally, officier plein de courage, mais dur & impérieux; plus ca-

pable de révolter les esprits par ses manieres hautaines, que de bien conduire les affaires. A son départ, la Compagnie des Indes l'avoit conjuré, « de réformer les abus sans nombre, » la prodigalité outrée, & le grand désordre, » qui absorboient tous les revenus. » Il se prévalut trop de cette priere, & se fit des ennemis de tous ceux qui lui devoient obéir. Cependant il eut d'abord des succès heureux. Il prit aux Anglois le fort Saint-David, à quelques lieues de Pondichéry, & en rasa les murs. Mais, le mauvais ordre qui régnoit partout, & qu'il ne pouvoit corriger, irrita de plus en plus son caractere. « L'enfer m'a vomi » dans ce pays d'iniquité, s'écrioit-il dans les accès de sa mélancolie sombre; » & j'attends, comme Jonas, la baleine qui me recevra dans son ventre. J'irai plutôt commander les Cafres, disoit-il encore, que de » rester dans cette Sodome, qu'il n'est pas » possible que le feu des Anglois ne détruise » tôt ou tard, au défaut de celui du ciel. » Il ne tarda point à voir sa prophétie s'accomplir. En 1761, le général Coote, & l'amiral Stevens, instruits du mauvais état où étoit Pondichéry, & persuadés qu'avec un peu de constance cette ville tomberoit d'elle-même, sans en former un siége régulier, s'en approcherent par terre & par mer, & l'environnerent d'une ligne de circonvallation, défendue par quatre principales batteries, qui enfiloient tout ce qui pouvoit sortir de la place. Dès le 15 de Janvier on fut réduit à la derniere extrémité; & l'on songea à se rendre. Le Conseil de Pondichéry somma le comte de Lally de

capituler. Il assembla un conseil de guerre. Les officiers conclurent à se rendre prisonniers suivant les cartels établis. Mais le général Coote voulut avoir la ville à discrétion. Le comte de Lally eut beau réclamer le cartel de vive voix, & par écrit : on périssoit de faim & de maladie. Il fallut céder aux plus forts, & livrer la place aux vainqueurs qui, bientôt après, raserent les fortifications, les murailles, les magasins, & tous les principaux logemens. Dans le tems même que les Anglois entroient dans la ville, les vaincus s'accabloient réciproquement de reproches & d'injures. Les habitans vouloient tuer leur Général. Le Commandant Anglois fut obligé de lui donner une garde. On le transporta malade sur un palanquin. Il avoit deux pistolets dans les mains, & en menaçoit les séditieux. Ces furieux, respectant la garde Angloise, coururent à un commissaire des guerres, nommé *Dubois*, intendant de l'armée, ancien officier, chevalier de Saint-Louis. Il met l'épée à la main : un des plus échauffés s'avance à lui, en est blessé, & le tue. Tel fut le sort déplorable de Pondichéry, dont les habitans se firent plus de mal qu'ils n'en reçurent des vainqueurs. On transporta le Général, & plus de deux mille prisonniers en Angleterre.

PONTOISE. (*siéges de*) 1. En 1419, sous le règne du foible Charles VI, le duc de Clarence, général des troupes Angloises, s'approcha de Pontoise, ville forte & importante alors, & l'escalada durant la nuit. Lisle-Adam, gouverneur de la place, se sauva nud

en chemise avec une partie de la garnison : le reste fut taillé en piéces. La cour avoit séjourné long-tems dans Pontoise. La plus grande partie des équipages des princes & des seigneurs s'y trouvoient encore. Les Anglois firent un butin estimé plus de deux millions.

2. Au mois de Février 1437, Pontoise, qui étoit rentré sous la domination du monarque François, fut encore surprise par Talbot, l'un des plus habiles capitaines Anglois. Les fossés de la ville étoient glacés, & couverts de neige. Talbot, pendant la nuit, fit approcher les plus braves de ses gens. Ils étoient couverts de draps blancs. A la faveur de ce stratagême, ils gagnerent le haut des fortifications, & se rendirent maîtres de la place. Le maréchal de l'Isle-Adam eut à peine le tems de faire rompre une poterne, par laquelle il se sauva. La description de ce coup de main, par Martial Pâris, est trop curieuse pour ne point trouver place dans un ouvrage, dont le but est d'instruire & d'amuser le lecteur. Elle montrera du moins quelle étoit la force poëtique des Homères de ce siécle.

L'hyver d'icelle année devant,
Que tout étoit gelé à glace,
Talbot entra moult caultement
Dedans Pontoise, & print la place.

Tout du long du soir, fut logé
Près des fossés parmi les champs;

Et avoit, la nuit, tant neigé,
Que tous les champs en étoient blancs.

Pour mieux jouer le perſonnage,
Les Anglois, matin, s'habillerent
De blanc, comme gens de village,
Et ainſi en la ville entrerent.

Les uns apportoient grandes cages,
Comme en façon de pouſſins vendre;
Les autres, paniers & fromages;
Et vinrent la ville ainſi prendre.

Quand ils ſe virent les plus forts,
Commencerent à pleine gorge
Crier tant qu'ils purent alors:
» Ville gagnée! Vive ſaint George! »

3. Charles VII ne tarda point à faire ſes efforts pour remettre Pontoiſe ſous ſon obéiſſance. Suivi du Dauphin, & d'une armée de douze mille hommes, il vint inveſtir cette ville en 1451. Dès les premiers aſſauts, le monarque emporta un boulevard, placé à la tête du pont. Animé par ce ſuccès, il fit preſſer les attaques; mais le brave Talbot, à la tête de quatre mille combattans, ravitailla la ville deux fois, rafraîchit la garniſon, emmenant avec lui les malades & les bleſſés. Le ſiége avançoit lentement, malgré les efforts multipliés des François; & Charles ne pou-

voit ſe diſſimuler la témérité de ſon entrepriſe. Il en fut pleinement convaincu, quand il apprit que le duc d'Yorck, parti de Rouen avec, une armée de huit mille hommes, venoit lui offrir la bataille. Il étoit trop foible pour accepter ce défi. Il ſe tint ſur la défenſive. Le général Anglois traverſa la riviere ſur des bateaux de cuir, & mit les aſſiégeans entre lui & la place. Cette poſition ſembloit impoſer la néceſſité d'en venir aux mains. Charles s'en apperçut bien : mais, inſtruit par les funeſtes journées de Crécy, de Poitiers, & d'Azincourt, il ne voulut rien hazarder, & leva le ſiége en frémiſſant. Sa retraite laiſſa aux Anglois la liberté de ſe répandre dans l'Iſle de France, & de venir piller l'abbaye de de Poiſſy.

PONTORSON. (*attaque de*) Felleton, aventurier Anglois, voulant ſignaler ſa valeur induſtrieuſe par quelque exploit remarquable, vint, en 1361, pendant une nuit obſcure, eſcalader le château de Pontorſon, en Baſſe-Normandie. Bertrand du Gueſclin, qui y commandoit, étoit abſent. L'officier Anglois s'étoit ménagé une intelligence ſecrette avec deux chambrieres de la dame du Gueſclin, qui demeuroit alors dans la place, avec Julienne du Gueſclin, religieuſe, ſœur de ſon mari, & tante de Bertrand. Il s'approche. Tout le monde étoit plongé dans un profond ſommeil. Il donne aux perfides ſuivantes le ſignal convenu. Déja il avoit dreſſé quinze échelles contre les murs de la tour, lorſque la dame du Gueſclin, qui, dans le moment, rêvoit qu'on ſurprenoit le château, ou plu-

tôt réveillée par le bruit des ennemis qui montoient à la hâte, s'écria qu'on attaquoit la place. Julienne du Gueſclin, qui couchoit avec elle, ſe jette hors du lit ; & cette intrépide religieuſe, « comme reſſentant la race » dont elle étoit, » prend la premiere armure qu'elle trouve, monte ſur le haut de la tour ; &, trouvant les échelles dont les Anglois n'avoient pas encore gagné les derniers échelons, elle les renverſe par terre, en criant *alarme*, pour appeller la garniſon à la défenſe du château. Felleton, ſe voyant découvert, prit le parti de la retraite ; mais malheureuſement il rencontra du Gueſclin qui le fit priſonnier. On apprit de lui la trahiſon des deux chambrieres. Elles furent noyées dans la riviere qui coule aux pieds du château.

PORT-MAHON. (*conquête du*). Des injuſtices & des pirateries multipliées armerent, en 1756, la France contre l'Angleterre ; & les deux nations, toujours animées par cette ancienne rivalité qui ſemble née avec elles, ſe préparerent à la guerre & à la vengeance. Les François formerent un plan capable, s'il réuſſiſſoit, de confondre les Anglois, & d'étonner toute l'Europe. On affecta de laiſſer croire au miniſtere Britannique, tantôt que l'on en vouloit à l'Angleterre même, tantôt que l'on dirigeoit toutes les forces du côté de l'Amérique. Les fortifications de Dunkerque furent relevées ; les arſenaux de Breſt & de toute la Normandie ſe remplirent d'ouvriers de toute eſpèce ; pluſieurs armées, qui s'aſſemblerent en Picardie, en Bretagne, &

en Flandres, parurent insinuer aux Anglois que l'on alloit tenter une descente dans leur isle. Mais ce n'étoit point là que devoit tomber la foudre. Le conseil de Versailles, trop sage pour hasarder une entreprise si souvent inutile, avoit jetté les yeux sur l'Isle de Minorque. Elle étoit en même tems le centre du commerce des Anglois à l'égard des Echelles du Levant, & sur les côtes de l'Espagne, l'arsenal le plus commode & le mieux fourni qu'ils eussent sur la Méditerranée, & comme un boulevard qui mettoit leurs flottes à couvert, & qui recéloit leurs pirates. Moins ils avoient d'inquiétude pour cette possession, & plus on se persuada qu'il seroit aisé de la leur enlever.

L'Isle de Minorque faisoit partie de ce que l'on appelloit autrefois les *Isles Baléares*. Possédée d'abord par les Carthaginois, puis par les Romains, elle fut soumise, après la chutte de ces derniers, à l'empire des Sarasins. Un roi d'Aragon en fit la conquête sur les Infidèles; & les Espagnols l'annexerent à leur domination lors de l'union des royaumes de Castille & d'Aragon. En 1708, le général Stanhope s'en empara, au nom de Charles III, qui prétendoit à la couronne d'Espagne. Les Anglois l'ont conservée pendant quarante-deux ans; &, ne devant la restituer que quand ils auroient été indemnisés des frais de cette longue guerre, il n'y avoit pas d'apparence que cette restitution dût jamais avoir lieu. Cette isle semble avoir été formée pour favoriser le commerce. Elle offre trois ports principaux, où les vaisseaux sont à l'abri des vents du

Nord & du Levant. Le premier s'appelle *Port-Citadella*; le ſecond, *Port-Fernello*; & le dernier, qui eſt le plus conſidérable, *Port-Mahon*, qui reconnoît, dit-on, pour fondateur, le fameux Magon, général Carthaginois. C'eſt, après Gibraltar, la place de l'Europe la plus forte par ſa ſituation, par la nature de ſon terrein, & par près d'un demi-ſiécle de ſoins qu'un peuple induſtrieux & actif avoit mis à la rendre imprenable. Ce port reſſembloit à une belle riviere. Sa longueur eſt d'environ une lieue, & ſa largeur de cent vingt toiſes. On remarque une tour bâtie ſur une hauteur, à quatre cens toiſes de l'Eſt, qui ſert comme de fanal aux navigateurs qui cherchent un abri : on l'appelle *la Tour des Signaux*. Un quai ſuperbe, conſtruit à grands frais, offre à la vue des magaſins immenſes, remplis de tout ce qui eſt néceſſaire pour appareiller pluſieurs flottes. Ils ſont protégés par des forts où le génie a ſuppléé à tout ce qui manquoit à la qualité du ſol, pour les rendre inexpugnables. Celui qu'on appelle *Saint-Philippe*, peut paſſer pour une merveille en ce genre. Il préſente un quarré parfait, dont chaque angle eſt défendu par un baſtion, & par une courtine. Il a deux contregardes qui forment un ouvrage à cornes devant ſes deux baſtions du Nord-Oueſt, & qui ſervent à défendre le port. Un foſſé très-profond, creuſé dans le roc, avec des dépenſes & un travail infinis, entoure ces différens ouvrages, & ſe trouve défendu par un autre foſſé, également profond, qui lui ſert de ſeconde enceinte. Cette importante citadelle eſt garnie de pluſieurs petits forts, tels que le Saint-

Charles, la redoute la Reine, le fort Marlborough ; & ſa garniſon eſt ordinairement de cinq à ſix mille hommes. De vaſtes galeries ſouterreines, taillées dans le roc, & qui communiquent à tous les ouvrages, la mettent à l'abri de la bombe pendant un ſiége.

Quoique des bruits vagues euſſent annoncés aux Anglois que la France méditoit quelque importante expédition ſur la Méditerranée, ils crurent ſa marine ſi foible, qu'ils regarderent ce que l'on en diſoit, comme deſtitué de toute vraiſemblance. Ils ne pouvoient pas même s'imaginer qu'il y eût une eſcadre à Toulon ; &, quand ils l'auroient ſçu, ils avoient un ſi grand mépris pour les vaiſſeaux François, qu'ils en plaiſantoient, en les appellant « une flotte d'eau douce, compoſée de la galiote qui mène à Sèvre, & du coche d'Auxerre. » Cependant, le maréchal-duc de Richelieu preſſoit par ſa préſence & par ſes promeſſes les travaux de Marſeille & de Toulon. Les ſoins qu'il ſe donna, ſecondés du zèle des ouvriers, eurent un effet ſi prompt, que ce qui devoit être l'ouvrage de pluſieurs mois, fut celui de quinze jours au plus. Les troupes, deſtinées à l'embarquement, brûloient d'envie de ſe ſignaler ſous un chef qui devoit venger les inſultes faites à la nation. Elles ſçavoient avec quelle intrépidité & quelle habileté il avoit défendu Gènes contre une formidable armée d'Autrichiens. Sa valeur & ſon diſcernement avoient été remarqués & admirés à la bataille de Fontenoi. On ſe croyoit invincible ſous ſes ordres. L'armée s'embarqua ſous les auſpices de ce général. La

flotte avoit pour commandant le comte de la Galliſſonniere, vieux marin, conſommé dans l'art des manœuvres, joignant à beaucoup de prudence une intrépidité qu'aucun danger n'étoit capable d'affoiblir : homme digne de rétablir l'honneur de la marine Françoiſe, ſi le cours de ſa vie n'eût été terminé au milieu de ſes triomphes. Il avoit ſous ſes ordres dix-ſept vaiſſeaux ou frégates qui portoient vingt-ſept bataillons, avec leſquels il mit à la voile le 9 d'Avril ; & il débarqua dans l'iſle le 18 du même mois. A ſon approche, les Anglois abandonnerent la ville & les poſtes qui n'étoient pas de défenſe, & ſe retirerent dans le fort Saint-Philippe, dont le ſort devoit décider de celui de toute l'iſle. Ils avoient pour gouverneur milord Blakney, vieillard preſque octogénaire, illuſtré par de grands exploits. Ses compatriotes comptoient ſi fort ſur ſa capacité, & ſur la bonté des ouvrages de la fortereſſe, qu'ils regarderent aſſez long-tems l'expédition des François, comme la plus téméraire & la plus folle que l'on pût entreprendre. Ceux qui, dans les grandes villes, ſe font une occupation de régler l'Etat, allerent juſqu'à prétendre démontrer mathématiquement que le fort Saint-Philippe étoit imprenable. Ce qui achevoit de les perſuader, étoit le départ d'une flotte Angloiſe pour la Méditerranée. Treize gros vaiſſeaux de guerre la compoſoient. Elle avoit pour amiral M. Bing, dont l'intelligence & la valeur s'étoient ſignalées en mille occaſions. On crut qu'il alloit à une victoire certaine. Peut-être l'auroit-il remportée, ſi, par un excès d'aveu-

glement à peine concevable, on n'avoit pas mépriſé les forces Françoiſes au point qu'on ne jugea pas néceſſaire de rendre ſupérieures celles qui alloient les combattre. La tranchée avoit été ouverte devant la fortereſſe le 8 de Mai; & le 20, les armées navales ſe trouverent en préſence pour entamer une action qui devoit décider à laquelle des deux nations appartiendroit Minorque. La premiere manœuvre de l'amiral Anglois fut de mettre en panne pour ſe laiſſer acculer, & tomber ſur l'arriere-garde Françoiſe; mais, elle ſe réunit & ſerra la ligne, ne tenant pas plus d'eſpace qu'il en faut néceſſairement pour douze vaiſſeaux. Les premieres bordées des François réuſſirent au-delà de toute eſpérance; & les vaiſſeaux Anglois ſouffrirent beaucoup de leurs manœuvres. L'amiral Bing, voyant l'impoſſibilité de rompre cette redoutable ligne, tâcha de nouveau de tomber ſur l'arriere-garde; mais, après d'inutiles tentatives, il revira, & fit tirer ſa bordée au large, comme pour faire ſes adieux. Les François ne le pourſuivirent pas, contens d'avoir empêché le ſecours de la place, & obligé leurs ennemis à aller ſe radouber à Gibraltar.

Les aſſiégeans, délivrés de l'inquiétude que leur avoit donnée la flotte ennemie, n'en furent que plus animés à pouſſer les travaux du ſiége, qui n'avançoient pas au gré de leur impatience. Le terrein ne pouvoit être plus ingrat. Par-tout du rocher, &, de vingt pas en vingt pas, de vaſtes monceaux de pierres, que le canon faiſoit voler en éclats, & qui cauſoient bien du déſordre. Il falloit apporter

de la terre de loin, la tamiſer, la mouiller & la pétrir, en quelque ſorte, pour lui donner de la conſiſtance. Le feu de la place étoit vif, toujours bien ſervi, toujours bien dirigé. Un mois entier de peines, de périls & de travaux n'avoit ſervi qu'à dreſſer des batteries, ſans ceſſe ruinées, & ſans ceſſe rétablies. Le général François craignit que, les troupes venant à ſe décourager, il ne fût contraint de lever le ſiége, & de le convertir en blocus. La chaleur de la ſaiſon, la vigoureuſe défenſe des aſſiégés, l'impoſſibilité qu'il y avoit à réduire par la famine une place munie pour pluſieurs mois, la crainte que les Anglois ne revinſſent avec de plus grandes forces & ne priſſent leur revanche, tout cela étoit plus que ſuffiſant pour faire renoncer à la conquête projettée. Mais l'Europe entiere avoit les yeux fixés ſur les François. Richelieu vouloit juſtifier le choix qu'on avoit fait de lui; & ſa réſolution étoit priſe, ou d'emporter la place, ou de mourir devant ſes murs.

Un coup d'éclat imprévu pouvoit ſeul faire changer de maître à Port-Mahon. Les aſſiégeans préſumoient, avec aſſez de fondement, que la garniſon devoit être fort diminuée, & encore plus épuiſée; qu'un aſſaut la ſurprendroit & la mettroit en défaut, & que ce qui leur avoit ſi bien réuſſi à Berg-op-Zoom, pouvoit être tenté, avec le même avantage, contre le fort Saint-Philippe. Le ſoldat le deſiroit, & ne demandoit qu'à combattre ou à mourir. Le maréchal jugea qu'il falloit profiter de ces heureuſes diſpoſitions.

diſpoſitions, il annonça que le lendemain, 27 de Juin, on livreroit un aſſaut général. A cette nouvelle, la joie ſe répandit dans tout le camp : par-tout on y entendoit répéter avec tranſport : « A demain l'aſſaut, camarades ! » Quatre bombes & un coup de canon donnerent le ſignal deſiré. On deſcendit dans les foſſés, malgré le feu de l'artillerie Angloiſe : on planta des échelles hautes de treize pieds : les ouvrages furent aſſaillis de quatre côtés à la fois : les guerriers, parvenus au dernier échelon, s'élançoient ſur le roc, en montant ſur les épaules les uns des autres. Le maréchal paroiſſoit, au milieu de ces attaques, accompagné du prince de Wirtemberg, & du marquis de Mallebois qui, dans cette guerre, déploya toujours de grands talens. On ſe rendit maître de tous les ouvrages extérieurs. Le ſecond commandant de la place, ſur qui rouloit tout le ſoin de ſa défenſe, s'avança pour faire jouer quatre-vingt mines, qui devoient enſevelir les vainqueurs. Mais il fut pris ; & ſon deſſein, ignoré de tout le monde, reſta ſans exécution. Alors le terrein fut diſputé pied à pied : on ſe battit avec acharnement ; & l'on finit par convenir d'une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle on régla les articles de la capitulation. Elle fut honorable ; & le vainqueur ſe fit une loi de diſtinguer le général Blakney. A leur premiere entrevue, il lui fit ce compliment : » Monſieur, vous êtes le maître de vous rendre où vous jugerez à propos : je crois devoir cette diſtinction à un auſſi brave homme que vous. » Les Anglois ne pouvoient

comprendre comment les ſoldats François avoient eſcaladé ces foſſés dans leſquels il n'étoit guères poſſible à un homme de ſang froid de deſcendre. Ce triomphe donna une grande gloire au général & à la nation ; mais ce fut le dernier de ſes ſuccès contre l'Angleterre.

PORTO-BÉLO. (*priſe de*) L'ambition & l'intérêt avoient armé l'Eſpagne & l'Angleterre ; & la querelle de ces deux nations commerçantes fit répandre des flots de ſang juſqu'aux extrémités du monde. Le célèbre amiral Vernon, pour commencer cette guerre, fit voile vers ces contrées que l'avarice ſanguinaire de l'Européen avide, a déſolées depuis plus de trois ſiécles, &, vers le commencement de Mars 1740, pénétra dans le golfe du Mexique. Sur les bords de ce golfe s'éleve une ville, la plus importante de l'Amérique, & l'entrepôt des thréſors du Nouveau-Monde, que la beauté de ſon port fit appeller *Porto-Bélo*, par Chriſtophe-Colomb. Vernon l'attaqua ; &, comme elle étoit mal défendue, il y entra ſans beaucoup de peine, la raſa, & en fit un chemin ouvert par lequel les Anglois purent exercer, à main armée, le commerce autrefois clandeſtin, qui avoit été le ſujet de la rupture (*a*).

(*a*) Par un accord fait avec l'Eſpagne, les Anglois, dans le tems de la foire des Galions, pouvoient envoyer un vaiſſeau à Porto-Bélo ſans payer de droits. Mais, peu contens de cette permiſſion, ils y ajoûterent un patache qui, ſous prétexte de porter des vivres au vaiſſeau, alloit & venoit ſans

POSNANIE (*combat de*) Le général Schullembourg, l'un des plus fameux capitaines de ce siécle, étant en marche à la tête de sept mille Saxons pour aller joindre le roi Auguste, eut avis que trois mille Suédois étoient campés près de Posnanie, sous les ordres du major-général Meyerfeldt. Il crut pouvoir les surprendre; &, hâtant les pas de ses guerriers, il arriva devant l'ennemi la nuit du 18 au 19 d'Août 1704. Meyerfeldt, à cette nouvelle, loin de penser à une prompte retraite, forma dans le moment un dessein digne de lui. Il sortit aussi-tôt de son camp où il laissa toutes les tentes dressées. Il envoya les bagages dans la ville, d'où il fit venir un renfort de trois cens fantassins, & de cent cinquante cavaliers, & alla se loger dans un bois voisin. A la pointe du jour, les Saxons ayant surpris & enlevé les sentinelles, fondent avec confiance sur les tentes des Suédois qu'ils croyoient y trouver endormis. Mais n'entendant aucun bruit, & ne voyant personne, ils se dispersent & se mettent à piller. Tout-à-coup Meyerfeldt paroît en ordre de bataille; tombe sur l'ennemi qui veut d'abord résister, mais qui bientôt prend la fuite, après avoir perdu douze cens hommes. Au commencement d'Octobre, de la même année, le roi

---

cesse; se chargeoit, dans les colonies, de toutes sortes de marchandises prohibées, & tenoit lieu d'une flotte entiere. Cette contravention, dissimulée d'abord, sévèrement punie ensuite par le gouvernement Espagnol, alluma la guerre dont il est question.

Auguſte détacha le général Patkul, avec douze mille hommes, pour aller faire le ſiége de Poſnanie, défendue par trois mille Suédois pleins de valeur, & commandés par Meyerfeldt. Mais tous les efforts de l'ennemi furent inutiles; & les Polonois trop foibles ſe retirerent après quelques attaques où ils perdirent beaucoup de monde.

POTIDÉE. (*ſiége de*) C'étoit une colonie de Corinthe, mais ſoumiſe aux Athéniens. Ceux-ci, ſe diſpoſant ſous main à faire la guerre aux Corinthiens, voulurent s'aſſurer de cette ville, en lui ordonnant de démolir ſes murailles. Une demande ſi injuſte révolta les citoyens, & leur mit les armes à la main. Athènes & Corinthe, dont la haine n'avoit point encore trop éclaté, armerent chacune de leur côté, & y envoyerent des troupes. Il y eut une action où les Athéniens remporterent l'avantage. Alcibiade, encore tout jeune, & Socrate ſon maître s'y diſtinguerent par leur valeur. La ville rebelle fut aſſiégée. Les Corinthiens eurent recours à Lacédémone. On déclara la guerre aux Athéniens, qui l'accepterent de bon cœur. Potidée, après avoir réſiſté durant trois ans, malgré la protection des Spartiates, ſe rendit à ſes premiers maîtres. Voilà proprement le motif de la guerre du Péloponnèſe, dont la véritable raiſon fut la jalouſie des Lacédémoniens contre la puiſſance d'Athènes. *An du monde* 3572.

PRAGUE. (*ſiéges & batailles de*) 1. Durant les dernieres guerres, Prague, capitale du royaume de Bohême, vit flotter plus d'une fois à ſes portes les étendards ennemis. Mais,

avant de raconter les exploits qui ont rendu cette ville célèbre, il eſt bon d'avoir une idée de ſa ſituation avantageuſe.

Bâtie ſur le Muldaw, Prague s'éleve en partie ſur une montagne, & en partie dans une plaine agréable, laquelle eſt fermée par d'autres montagnes qui ſont de l'autre côté de la riviere. On ne voit la ville, que quand on touche, pour ainſi dire, à ſes remparts; &, du moment que l'on commence à l'appercevoir, on découvre un mêlange charmant de maiſons, de jardins & de champs renfermés dans la plaine, ou dans le vallon, qui paroît de figure ovale. C'eſt une des plus vaſtes cités de l'Europe. Elle peut avoir une lieue & demie de traverſe; & vingt bataillons ſuffiſent à peine pour la défendre. Ce ſont proprement trois grandes villes jointes enſemble. On diſtingue communément la vieille-ville, la ville-neuve, & la petite ville. Cette derniere eſt ſituée à la gauche de Muldaw: les deux premiers ſont à la droite.

La reine de Hongrie venoit de faire réparer & augmenter les fortifications de Prague, lorſqu'en 1751, l'armee de France, aux ordres de l'électeur de Baviere, vint en former le ſiége. Elle étoit accompagnée de vingt mille Saxons intrépides. Le comte Maurice de Saxe, héritier du courage, de la force de corps, & de toutes les qualités du roi Auguſte II, ſon pere, dirigeoit les opérations des forces combinées. Il falloit emporter la place en peu de jours, ou renoncer à l'entrepriſe. On manquoit de vivres. La ſaiſon étoit avancée. Cette grande cité, quoique

mal pourvue, pouvoit aiſément ſoutenir les premieres attaques. Le général Ogilwi, Irlandois de naiſſance, qui commandoit dans la ville, avoit deux mille hommes de garniſon, & près de ſix mille bourgeois en armes; le Grand-Duc accouroit à ſon ſecours avec une armée de trente mille combattans. Il étoit déja arrivé à cinq lieues de Prague, le 25 de Septembre, & ſe diſpoſoit à faire entrer quatorze mille guerriers dans la place, le lendemain. Mais, la nuit même, les troupes alliées donnerent l'aſſaut.

Le plan du comte de Saxe étoit de former quatre attaques. Il ſe chargeoit d'en faire une. Il en confioit une à M. de Gaſſion; & il comptoit que les Saxons feroient les deux autres aux deux côtés de la Muldaw. Ce projet ne put s'exécuter, parce que les Saxons n'eurent pas le tems d'achever le pont qu'ils vouloient jetter ſur la riviere. Ainſi l'on ſe détermina à ne faire que trois attaques. Le comte de Saxe, & M. de Gaſſion, devoient commencer les premiers. L'électeur ne devoit faire la ſienne, à la porte de Cariſthor, qu'une heure après, parce qu'il étoit inſtruit qu'il y avoit, chaque nuit, mille hommes de piquet de ce côté-là; & il vouloit en éloigner la garniſon, en l'attirant ailleurs par les deux premieres attaques.

Maurice marche vers la porte neuve, la ſeconde en-deçà de la baſſe Muldaw. Avant de s'approcher des remparts, ſix cens Dragons & huit cens Carabiniers mettent pied à terre par ſon ordre, & vingt troupes de cavalerie s'avancent ſur la chauſſée pour s'élan-

cer dans la ville, dès qu'on en aura forcé l'entrée. Enſuite il fait dreſſer les échelles dans le flanc du polygone à côté de celui où eſt la porte. Il y avoit, par hazard, vis-à-vis de ce baſtion, une eſpece de plate-forme formée des gravoits & des fumiers de la ville, & qui étoit à-peu-près au niveau du rempart. Maurice y établit huit troupes de Dragons pour ſoutenir l'eſcalade par un feu de protection.

Elle commença, dans le plus grand ſilence, par un ſergent & huit grenadiers qui avoient ordre de poignarder les ſentinelles, s'ils pouvoient les ſurprendre, & de ne point tirer, quelque choſe qu'il arrivât, mais de ſe défendre à coups de bayonnettes, s'ils trouvoient de la réſiſtance. Les neuf guerriers montent ſans bruit ſur les murailles. Les ſentinelles ne s'apperçoivent de la ſurpriſe, que quand il n'eſt plus poſſible de l'empêcher. On attaque les aſſaillans dont on ignore le petit nombre: on les foudroie à coups de mouſquets. Ceux-ci ſe défendent de la maniere qui leur étoit preſcrite, & ſoutiennent avec courage le choc impétueux de l'ennemi, juſqu'à ce que M. de Chevert, alors lieutenant-colonel du régiment de Beauſſe, vienne à leur ſecours. Cet intrépide officier, arrive à la tête de quatre compagnies de Grenadiers. Le fils aîné du maréchal de Broglie le ſuit avec quatre troupes de Dragons, & autant de piquets d'infanterie. On s'empreſſe; on ſe hâte de monter ſur le rempart. Les échelles ſe briſent ſous le poids des aſſaillans; & peut-être que l'entrepriſe auroit échoué par la trop grande ardeur

des troupes, ſi le comte de Saxe, dont l'œil intelligent ſuivoit tous les évolutions des ſoldats, n'eût promptement envoyé un officier pour rétablir l'ordre en cet endroit de l'attaque.

Cependant ce grand Général fait relever les huit troupes de Dragons de la plate-forme par quatorze piquets d'infanterie, qui avoient ordre de continuer le feu de protection. Il prend avec lui ſes Dragons & huit autres troupes de Carabiniers, & ſe preſſe d'arriver au pont-levis & au ravelin qu'il avoit promis d'attaquer en même tems. Il fut bientôt maître du ravelin; &, lorſqu'il marchoit vers la porte, M. de Chevert, qui, par des prodiges de valeur, avoit forcé le corps-de-garde, lui abbatit le pont-levis. On abbatit encore celui qui conduiſoit au ravelin. Les vingt troupes de cavalerie, poſtées ſur la chauſſée, entrerent alors dans la place, & ſe répandirent, comme un torrent, dans toutes les rues, auſſi-tôt qu'on eut fait retentir l'air de ce cri victorieux: » Vive le Roi ! »

Quand Maurice ſe vit maître de la baſſeville, ſon premier ſoin fut de ſonger à en favoriſer l'entrée aux Saxons. Leur attaque avoit commencé par un grand feu de part & d'autre; & elle duroit encore avec beaucoup de vivacité. Il laiſſe huit troupes de Dragons à la porte neuve: il fait loger des piquets dans les maiſons voiſines, & jette ſur le rempart deux troupes de Dragons, de chaque côté, pour aſſurer ſes flancs. Alors il marche droit au pont de Prague, avec quatre compagnies de Grenadiers & la Cavalerie. En arrivant à

la maiſon de ville, il trouve le magiſtrat qui lui préſente les clefs de la place. Un moment après, un aide-de-camp du maréchal Ogilwi vient lui dire que la garniſon mettoit bas les armes, & ſe rendoit priſonniere avec ſon Général. Il s'aſſure du pont, ſe rend chez le Maréchal; &, s'étant fait donner un ordre pour le commandant de la citadelle, il la fait occuper ſur le champ. Peu de momens après, les Saxons entrerent dans la place; &, avant ſix heures du matin, l'Electeur ſe vit maître des trois villes & du château, ſans avoir perdu plus de cinquante hommes. Il y fit ſon entrée triomphante; & bientôt après il s'y fit couronner roi de Bohême.

M. le comte de Saxe fit remarquer alors, qu'à pareil jour, en 1610, Prague avoit été priſe par ſon aïeul. On ne peut trop admirer l'ordre & la prudence que ce héros montra dans cette grande entrepriſe. Il avoit ordonné aux officiers de caſſer la tête à tous les cavaliers qui mettroient pied à terre pour piller, & de faire ſabrer tous les ſoldats qu'on trouveroit épars. Ces ordres furent exécutés avec tant de préciſion, que, durant trois jours, les conquérans & le peuple conquis furent pêle-mêle enſemble. François, Saxons, Bavarois, Bohêmiens, tous étoient confondus, ne pouvant ſe reconnoître, ſans qu'il y eût une goutte de ſang répandu, ſans qu'il arrivât aucun pillage, aucun déſordre.

2. Le projet des généraux François, après le combat de Sahay, en 1742, étoit de ſuivre la victoire, & d'aller forcer le prince de Lobkowitz dans Budweis. Mais, au moment

de l'exécution, on apprend que le roi de Pruſſe traite avec la Reine. L'entrepriſe eſt ſuspendue. Le maréchal de Belle-Iſle part, & ſe rend auprès de ce prince, pour le ſoutenir dans les intérêts de ſes Alliés. Il n'étoit plus tems. Le traité de Breſlaw étoit conclu, les paroles étoient données. La Reine, pour obtenir la paix avec ce monarque, lui cédoit à perpétuité toute la Siléſie, & le comté de Glatz. Le miniſtre même d'Angleterre, le lord Hindfort, étoit chargé des pouvoirs de la Reine, & devoit ſigner le traité en ſon nom. C'étoit un ſecret que l'on cachoit avec le plus grand ſoin. Cependant le Maréchal le pénetre. Il prévoit que l'armée Françoiſe, forte à peine de quinze mille hommes, va être attaquée par les troupes réunies du prince Charles & du prince Lobkowitz, montant à plus de ſoixante combattans. Auſſi-tôt il inſtruit de ſa découverte le maréchal de Broglie, & lui communique ſes vives allarmes. Ce Général apprend, en même tems, que les ennemis ſont en mouvement. Il ſe met en marche pour faire ſa retraite. Le prince Charles le ſuit, le preſſe. MM. d'Aubigné & de Boufflers, poſtés en avant ſur la Muldaw, ſont forcés dans leurs poſtes, le 6 de Juin, & ne rejoignent l'armée qu'en déſordre. Le Maréchal, dans cette circonſtance critique, fait bonne contenance; montre à ſes ſoldats un viſage aſſuré, diviſe ſon armée en trois corps; &, pendant que les brigades de Navarre & d'Anjou combattent vaillamment une nuée de Croates & de Hongrois, il fait paſſer le ruiſſeau de Blanitz à ſes troupes; les range en bataille, de l'autre côté,

& attend l'ennemi de pied ferme. Une manœuvre ſi belle, ſi fière, raſſure ſon armée; étonne, intimide les ennemis. Ils s'arrêtent ſur le bord du ruiſſeau, & n'oſent le paſſer en ſa préſence. La journée s'écoule en eſcarmouches, en canonnades; &, la nuit, le Maréchal part; dérobe une marche, ſe trouve hors d'atteinte, & arrive le lendemain à Piſſeck, d'où il ſe rend ſous le canon de Prague. Là, malgré les ſoins du général Autrichien, une partie du ſecours qu'il attendoit à Sahay, vient le joindre. L'armée Autrichienne inveſtit ſon camp & la ville de Prague. La diſette ſe fait bientôt ſentir. Le maréchal de Belle-Iſle obtient une conférence avec le comte de Konigſeg; propoſe de remettre la ville de Prague à la Reine, à condition que l'armée Françoiſe & la garniſon auront la liberté de ſe retirer où elles jugeront à propos, avec les armes, l'artillerie, & le bagage; appuie cette propoſition de toutes les raiſons que la valeur Françoiſe, l'intérêt de la Reine, la conſervation d'une grande ville, peuvent fournir. On le refuſe; on veut que l'armée ſe rende priſonniere de guerre; on eſpere la réduire par la famine, ſans égard pour cent mille habitans que l'on affame en même tems. On continue le blocus, plus d'un mois, ſans ſuccès; enfin on ouvre la tranchée: on pouſſe les ouvrages avec une ardeur incroyable; mais les aſſiégés détruiſent en un jour les travaux de pluſieurs ſemaines. Une ſortie de douze mille hommes apprend aux aſſiégeans le danger & la difficulté de leur entrepriſe. Les François rentrent en vainqueurs dans la ville, conduiſant

après eux une foule de priſonniers, le général Monti, des drapeaux, des canons; mais pleurant la perte des marquis de Teſſé, de Clermont, de Molac, & de quelques autres officiers de diſtinction, & rapportant, couvert de bleſſures honorables, le duc de Biron, qui les avoit commandés dans cette action.

La nouvelle de la marche de l'armée, commandée par le maréchal de Maillebois, partie de Weſtphalie pour venir à leur ſecours, augmente les forces & le courage des aſſiégés. Réduits à dévorer les chevaux, ils ne ſe plaignent plus de la diſette; ils ſoutiennent leurs travaux avec joie, dans l'eſpérance de voir bientôt la fin de leurs maux; mais elle rallentit l'ardeur des ennemis: elle détruit l'eſpérance qu'ils avoient eu de faire d'un ſeul coup priſonniers deux maréchaux de France renommés, & une armée de vingt mille hommes. Ils renouent la négociation qu'ils avoient rejettée; & le maréchal de Belle-Iſle refuſe à ſon tour leurs propoſitions. Cependant le maréchal de Maillebois approchoit à grandes journées; & les ennemis à leur tour ſe voyoient forcés de ſonger à ſe défendre. Dans cette circonſtance, la Reine ordonne au prince Charles de Lorraine de lever le ſiége, & de ſe faire joindre par l'armée du comte de Kévenhuller, pour diſputer au maréchal l'entrée de la Bohême. En conſéquence, le prince abandonne les attaques de la ville, le 13 de Septembre, après cinquante-huit jours de tranchée ouverte. Auſſi-tôt le maréchal de Broglie ſort de Prague, à la tête de près de vingt mille hommes; oblige toutes les troupes

de s'éloigner des environs ; déloge les ennemis de quelques poſtes ſur la Muldaw & ſur l'Elbe, & met en ſûreté la capitale de la Bohême.

Le maréchal de Mallebois, informé que Prague & l'armée ſont délivrées; que le Grand-Duc & le prince Charles marchent à ſa rencontre, s'arrête à Egra, y laiſſe le marquis d'Hérouville, &, tournant ſur ſa droite, s'achemine vers le Danube, & donne aux ennemis de l'inquiétude pour l'Autriche. Le Grand-Duc va couvrir Paſſaw, qui en eſt la clef. Le général Bérinklaw, craignant d'être enfermé dans Munich, en ſort. Le comte de Seckendorf envoie quatre mille hommes en reprendre poſſeſſion au nom de l'Empereur. C'étoit la ſeconde fois que les Autrichiens évacuoient cette ville : ils l'avoient abandonnée, le 6 de Mai, avec précipitation, à l'approche de l'armée du duc d'Harcourt ; mais le comte de Kévenhuller l'avoit fait reprendre ſur le champ par le général Bérinklaw, pour punir les habitans de quelques cruautés commiſes contre la garniſon qui en étoit ſortie. Le ſort de cette malheureuſe ville étoit d'être le jouet de la fortune pendant cette guerre.

Pendant que les armées des Puiſſances belligérantes opéroient de la ſorte en Allemagne, le prince de Lobkowitz parut, le 2 de Novembre, dans les environs de Prague ; &, M. de Belle-Iſle, forcé d'abandonner ſa communication avec la Saxe, fit rentrer ſon armée dans la ville, pour tâcher de la conſerver à l'Empereur, s'il étoit poſſible. Mais bientôt la déſertion du roi de Pruſſe, la foi-

bleſſe des Bavarois, & l'éloignement de l'armée de Maillebois, lui en firent perdre l'eſpérance. Il lui fut donc permis d'abandonner la place à la premiere diverſion qui ſe feroit en ſa faveur, & de ramener ſes troupes à Egra. Il falloit traverſer, par un froid rigoureux, un eſpace de trente-huit lieues de pays dévaſtés, ſans proviſions, ſans magaſins, ſans cavalerie, environné d'ennemis : il falloit braver le Prince qui bloquoit la cité. Le maréchal forme le projet de ſortir avec ſon armée ; le couvre d'un ſecret impénétrable ; pourvoit à tout, & ordonne les préparatifs ſous un autre prétexte ; trompe le prince de Lobkowitz, & même les bourgeois de Prague, ſes eſpions ; ſort de cette ville, la nuit du 16 au 17 de Décembre, avec onze mille hommes de pied, & trois mille deux cens cinquante chevaux ; emmène avec lui quarante ôtages des plus diſtingués de la ville, trente piéces de canon, & les vivres néceſſaires pour douze jours ; perce, avec cet attirail, des plaines couvertes de neige, ayant à combattre ſans ceſſe le froid, & une multitude de huſſards qui le harceloient, nuit & jour, en tête, en queue, & en flanc. Il évite les défilés où l'ennemi l'attendoit ; ſe fraie un chemin par des régions où l'on n'avoit jamais apperçu de traces humaines ; arrive à Egra, ſans aucun échec, & ſans avoir perdu plus de ſept à huit cens hommes, qui lui avoient été enlevés par la rigueur du climat & de la ſaiſon.

Le prince de Lobkowitz, déſeſpéré d'avoir laiſſé échapper une ſi belle proie, & de ne pouvoir l'atteindre, retourne à Prague ; ſe pré-

ſente aux por
réchal y avoi
ron ſix mille
la plus grande
de convaleſc
mettre le feu
les ruines, f
neurs de la g
l'armée du M
ce brave capi
tout ce qu'il
1743, il ſort
aux dépens d
ſeule ville de
encore le ma
une réſolutio
Bohême, de
quêtes ; ſur le
ſieme fois, d
reux de conſe
de Louis ie
mais peu reſp
par la force

3. En 1744
ger la Reine
en Bohême u
hommes ; &
bre, il comm
ſous ſes ordre
le prince Léo
vaux furent p
le 16, la garni
dit priſonniere
compoſée de
Pruſſiens trou

ſente aux portes. M. de Chevert, que le maréchal y avoit laiſſé avec une garniſon d'environ ſix mille hommes, mais compoſée, pour la plus grande partie, de malades, de bleſſés, de convaleſcens encore foibles, menace de mettre le feu à la ville, & de s'enſevelir ſous les ruines, ſi on ne lui accorde tous les honneurs de la guerre, & la liberté de rejoindre l'armée du Maréchal. La généreuſe audace de ce brave capitaine étonne l'ennemi : il obtient tout ce qu'il demande ; &, le 2 de Janvier 1743, il ſort en vainqueur, & ſe rend à Egra, aux dépens de la reine de Hongrie. C'étoit la ſeule ville de Bohême dont l'Empereur fût encore le maître. Ce prince ſe voyoit, par une réſolution imprévue, dépouillé de la Bohême, de l'Autriche, de toutes ſes conquêtes ; ſur le point d'être privé, pour la troiſieme fois, de ſes propres Etats ; & trop heureux de conſerver, par la puiſſante protection de Louis le Bien-aimé, un titre impoſant, mais peu reſpecté, quand il n'eſt pas ſoutenu par la force victorieuſe.

3. En 1744, le roi de Pruſſe, pour engager la Reine à mettre bas les armes, fit entrer en Bohême une armée de quatre-vingt mille hommes ; &, la nuit du 9 au 10 de Septembre, il commença le ſiége de Prague, ayant ſous ſes ordres le maréchal de Schwerin, & le prince Léopold d'Anhalt-Deſſau. Les travaux furent pouſſés avec tant d'ardeur, que le 16, la garniſon battit la chamade, & ſe rendit priſonniere de guerre : elle étoit cependant compoſée de dix-huit mille combattans. Les Pruſſiens trouverent dans la place ſoixante &

dix canons de bronze, & d'abondantes munitions. Mais ils ne jouirent pas long-tems de leur conquête qu'ils abandonnerent, la nuit du 26 au 27 de Novembre ſuivant, pour ſe rendre à Leitemeritz, & de-là quitter la Bohême.

4. Le 6 de Mai 1757, l'armée du roi de Pruſſe, commandée par ce monarque; & celle des Autrichiens, conduite par le maréchal de Browne & le prince Charles de Lorraine, en vinrent aux mains preſque ſous les murs de Prague. « L'infanterie Pruſſienne, dit l'obſervateur Hollandois, » attaqua vive» ment la gauche des Autrichiens, & fut re» pouſſée avec la même vigueur. La cavale» rie Autrichienne, qui étoit à la droite, at» taqua, pendant ce tems-là, l'aîle gauche » des Pruſſiens, & la renverſa ſur la ſeconde » ligne. Là, fut tué le brave maréchal de » Schwerin, à qui le roi de Pruſſe a dû tant » de ſuccès, & qui, diſgracié après la ba» taille de Molwitz, & rappellé depuis, » parce qu'il étoit néceſſaire, avoit, à force » de ſervices, obligé ſon maître à lui par» donner ſa réputation. Les Pruſſiens, mal» gré cette perte, reviennent trois fois à la » charge, & ſont trois fois culbutés. Alors » la ſeconde ligne tire elle-même ſur les dé» bris de la premiere, pour l'obliger de re» tourner au combat, & paſſer ſur des tas de » morts & de bleſſés, pour recommencer » l'action. Cette ligne eſt à ſon tour miſe en » déſordre. Les Autrichiens ſe croient sûrs de » la victoire, pourſuivent l'ennemi; lui pren» nent des canons, des drapeaux; font des pri» ſonniers. »

» ſonniers. » Mais trop de bravoure & d'ardeur ſont tout-à-coup changer la fortune. L'aîle Autrichienne, qui avoit à faire au roi de Pruſſe, en étoit mal menée. N'ayant point de ſecours de ceux qui étoient acharnés à la pourſuite, elle ne put réſiſter long-tems. Le monarque profite de cette faute. Il coupe l'armée ennemie en deux parties, qui ne peuvent plus ſe réunir. L'une ſe jette dans Prague. L'autre va joindre un corps d'armée à quelque diſtance, que commandoit le maréchal de Daun. Depuis pluſieurs années, la maiſon d'Autriche n'avoit pas fait une ſi grande perte. C'en étoit fait d'elle & de l'Empire, ſi le vainqueur ne ſe fût pas attaché au ſiége de Prague, où le prince Charles s'étoit renfermé avec quarante mille hommes. Ce ſiége fut bientôt interrompu par l'arrivée du maréchal Daun, qui obligea de le lever par la bataille de Chotemitz.

PRANDNITZ. (*combat de*) En vain les Autrichiens faiſoient mille efforts pour rentrer dans la Siléſie. Par-tout ils rencontroient Frédéric, & ſes braves Pruſſiens, qui ſçavoient défendre & conſerver leur conquête. En 1745, le 30 de Septembre, les armées des deux Puiſſances ſe joignirent près de Prandnitz, ou Pranſnitz, en Bohême, ſur les frontieres de la Siléſie. Le monarque Pruſſien conçut auſſi-tôt le deſſein de combattre les ennemis. Il choiſit une poſition avantageuſe; poſte ſes troupes avec cette habileté que toute l'Europe admire en ce héros; donne le ſignal, & fond, comme un torrent, ſur les lignes Autrichiennes & Saxon-

nes. L'attaque eſt terrible ; la réſiſtance n'eſt pas moins vive : enfin, après une mêlée de pluſieurs heures, les Autrichiens ſe retirent, laiſſent plus de trois mille hommes ſur le champ de bataille. Le nombre des priſonniers égala celui des morts, ſans compter les bleſſés, & deux mille déſerteurs qui ſe rendirent au camp du Roi de Pruſſe dans les trois premiers jours qui ſuivirent l'action. Vintg-une piéces de canon, neuf drapeaux, & deux étendards furent les trophées de la victoire.

PRÉNESTE. (*ſiége de*) Après la victoire de Sacriport, Sylla mit le ſiége devant Préneſte, & en laiſſa la conduite à Lucrétius Oſella, tandis qu'il ſe rendit lui-même à Rome, pour y jouer ces ſanglantes tragédies qui font encore frémir d'horreur après tant de ſiécles. Pendant qu'il étoit dans cette capitale, les ennemis vinrent ſe préſenter aux portes de Rome, avec une armée de plus de cinquante mille hommes Samnites & Lucaniens. La victoire coûta bien des efforts à Sylla ; & plus d'une fois, ſon bonheur ordinaire ſembla vouloir l'abandonner. Mais enfin il reprit le deſſus. Les ennemis furent mis en fuite, & taillés en piéces : leur camp fut pris, & très-peu échapperent à la fureur des vainqueurs. Cette victoire porta le dernier coup au parti de Marius, qui luttoit encore dans Préneſte contre l'aſcendant de ſon ennemi. Mais les têtes des chefs de l'armée vaincue ayant jetté la terreur dans le cœur des Préneſtins, ils prirent la réſolution d'ouvrir leurs portes. Marius voulut ſe ſauver par des ſouterreins ; mais, en ayant trouvé les iſſues fermées,

il ſe donna la mort. Sylla ſouilla ſa conquête du ſang de ſes ennemis ; &, en un ſeul jour, Préneſte ſe vit preſque déſerte. (*82 ans avant J C.*)

PRESTON-PANS, *ou* PRESTON-BANS. (*bataille de*) La priſe d'Edimbourg, & les progrès du prince Charles-Edouard en Ecoſſe, donnerent de l'inquiétude à la cour de Londres. On ordonna au général Cope de marcher contre les rebelles, avec deux régimens de Dragons, & près de quatre mille hommes de vieilles troupes. A cette nouvelle, Edouard ſort d'Edimbourg, avec environ trois mille Montagnards, ſans cavalerie, ſans canons, & joint les ennemis à Preſton-Bans, le 2 d'Octobre 1745. « A peine eſt-il arrivé, dit » M. de Voltaire, qu'il range ſa petite armée » en bataille... Il étoit ſi rempli de l'idée » qu'il devoit vaincre, qu'avant de charger » les Anglois, il remarqua un défilé par où ils » pouvoient ſe retirer ; & il le fit occuper par » cinq cens Montagnards. Il engagea donc » le combat, ſuivi d'environ 2500 hommes » ſeulement ; ne pouvant avoir ni ſeconde » ligne, ni corps de réſerve. Il tire ſon épée ; » &, jettant le fourreau loin de lui : *Mes* » *amis*, dit-il, *je ne la remettrai dans le* » *fourreau, que quand vous ſerez libres & heu-* » *reux*. Il étoit arrivé ſur le champ de ba- » taille preſque auſſi-tôt que l'ennemi. Il ne » lui donna pas le tems de faire des décharges » d'artillerie. Toute ſa troupe marche rapide- » ment aux Anglois ſans garder de rang, » ayant des corne-muſes pour trompettes. Ils » tirent à vingt pas : ils jettent auſſi-tôt leurs

» fusils ; mettent d'une main leurs boucliers » sur leurs têtes ; &, se précipitant entre les » hommes & les chevaux, ils tuent les che- » vaux à coups de poignards, & attaquent les » hommes le sabre à la main. Tout ce qui est » nouveau & inattendu saisit toujours. Cette » nouvelle maniere de combattre effraya les » Anglois. La force du corps, qui n'est au- » jourd'hui d'aucun avantage dans les autres » batailles, étoit beaucoup dans celle-ci. Les » Anglois plierent de tous côtés, sans résis- » tance : on en tua huit cens. Le reste fuyoit » par l'endroit que le prince avoit remarqué ; » & ce fut-là même qu'on en fit quatorze cens » prisonniers. Tout tomba au pouvoir du » vainqueur. Il se fit une cavalerie avec les » chevaux des Dragons ennemis. Le général » Cope fut obligé de fuir, lui quinzieme... Le » prince Edouard, dans cette journée, ne » perdit pas soixante hommes. Il ne fut em- » barrassé, dans sa victoire, que de ses prison- » niers. Leur nombre étoit presqu'égal à » celui des vainqueurs. Il les renvoya sur leur » parole, & garda seulement les blessés pour » en avoir soin. Cette magnanimité devoit » lui faire de nouveaux partisans. »

PRUTH. (*journée du*) Le Grand Seigneur, excité par les follicitations pressantes de Charles XII, déclara la guerre au Czar Pierre Alexiowits. Baltagi Méhémet, esclave nourri dans l'oisiveté & dans le silence du Serrail, élevé depuis peu au Grand-Visiriat, se mit à la tête de deux cens mille Turcs & Tartares ; marcha du côté d'Yassi, capitale de la Moldavie, & vint camper, dans le mois

de Juillet 1711, ſur le bord du fleuve Hiéraſe, appellé *le Pruth* par les Muſulmans, au-delà duquel le Czar l'attendoit avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Le Viſir paſſa le fleuve, ſans que le monarque Ruſſien l'empêchât d'aborder. Cette faute perdit ce prince; car ayant fait brûler tous les chariots & les équipages inutiles, il ſe trouva bientôt ſans proviſions, ayant la riviere de Pruth derriere lui, près de 150000 mille Turcs devant, & environ 40000 mille Tartares qui le harceloient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement: » Me voilà du moins auſſi mal que mon frere » Charles l'étoit à Pultowa. » Le 20, dès la pointe du jour, les Turcs commencerent à eſcarmoucher; & leur canon foudroya les retranchemens des Moſcovites. Il y eut une rude attaque, durant la nuit; mais les infidèles furent repouſſés avec une perte conſidérable. Le 21, l'artillerie recommença ſon feu avec tant de ſuccès, que le Czar ſe crut perdu ſans reſſource. La déſolation devint extrême. Chaque ſoldat, épuiſé de fatigue & de faim, n'attendoit que l'eſclavage ou la mort. Les femmes ſur-tout, dont l'armée étoit trop remplie, pouſſoient des cris horribles; ſe déſeſpéroient & croyoient à chaque inſtant voir entrer les ennemis le fer & la flamme à la main. Enfin la fameuſe Catherine, femme qui, par une longue ſuite d'aventures ſingulieres, avoit été élevée de la plus baſſe condition juſques ſur le thrône de Moſcovie, tira l'empereur, ſon époux, de ce pas dangereux. Elle écrivit au Viſir, au nom de ce prince, & accompagna ſes propo-

fitions de préſens ſi magnifiques, que le miniſtre Ottoman, vaincu par la Czarine, accorda la paix à la Moſcovie, & laiſſa échapper un ennemi qu'il pouvoit accabler ſans peine. L'un des articles du traité fut qu'on laiſſeroit paſſage à Charles XII; & c'eſt tout ce que ce terrible armement produiſit en faveur de ce prince fugitif.

PRZÉMYSLIE. (*ſiége de*) Boleſlas II, duc ou roi de Pologne, ayant déclaré la guerre à la Ruſſie, en 1070, s'avança, du côté de la riviere de San, dans la Ruſſie noire. La plûpart des villes ſe ſoumirent ſans réſiſtance. Il emporta de vive force celles qui oſerent ſoutenir un ſiége. Przémyſlie étoit alors la place la mieux fortifiée, & la plus riche de ces contrées. Les peuples voiſins, & toute la nobleſſe, qui n'avoient pu tenir contre les Polonois, s'y étoient refugiés en foule, & croyoient trouver, à l'abri de ſes remparts, un aſyle aſſuré contre l'armée victorieuſe. Le San, qui prend ſa ſource aux pieds des monts Krapack, & va tomber dans la Viſtule, entre Sandomir & Zawichoſt, paſſoit dans les foſſés de la ville; & cette riviere, encore enflée des pluies de l'hiver, en rendoit l'abord très-difficile. Tous ces obſtacles ne firent aucune impreſſion ſur le courage intrépide de Boleſlas. Il marche contre la place, s'en approche, & l'inveſtit de toutes parts. Il en eut bientôt connu les endroits foibles. Il fit dreſſer toutes ſes machines qui jouerent, nuit & jour avec ſuccès. Déja les brèches étoient conſidérables; mais les aſſiégés, logés ſur les décombres même, ſe défendoient avec une bra-

voure héroïque. Boleſlas admiroit leur courage, & n'oſoit hazarder un aſſaut. Il craignoit auſſi des retranchemens intérieurs, qui pouvoient rendre cet effort inutile, & rebuter ſes troupes. Attaché aux ouvrages qu'il avoit détruits, il ne ceſſoit de les tourmenter, lorſqu'il apprit que la plus grande partie des habitans, ayant fait une ſortie, étoient entrés dans ſon camp, & s'y battoient avec avantage. Il vole à eux, les met en déſordre, & les ramène ſi bruſquement, que, la plûpart étant tués ou faits priſonniers, il n'en rentre qu'un petit nombre dans la ville. La conſternation s'y répand en un moment. Le vainqueur en profite, retourne aux brèches, les emporte, & ſe rend maître de la place. La garniſon ſe retira dans la citadelle où il n'étoit preſque pas poſſible de la forcer. Toute la campagne étoit ſoumiſe à cette fortereſſe redoutable : on ne pouvoit y arriver que par des ſentiers étroits. Il fallut ſe contenter de la bloquer. Elle ne ſe rendit que pluſieurs mois après, faute de munitions & de vivres.

PSOPHIS. (*ſiége de*) Philippe, roi de Macédoine, continuant ſes conquêtes ſur les Etoliens, vint aſſiéger Pſophis, place qui paſſoit pour imprenable. La ſaiſon de l'hiver, où l'on étoit, avoit ôté toute crainte aux habitans, qu'on voulût, ou qu'on pût les attaquer. Cependant Philippe en vint à bout. La ville, puis la citadelle ſe rendirent après quelque réſiſtance. Le Roi abandonna généreuſement cette place aux Achéens, ſes alliés, pour leſquels il combattoit. *An du monde 3785.*

PULTOWA. (*bataille de*) Charles XII,

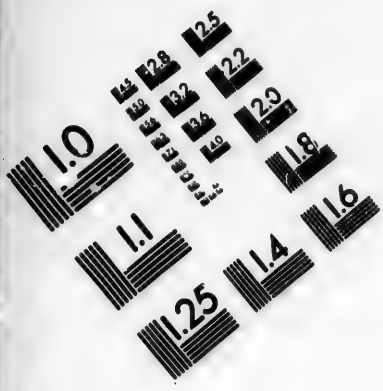
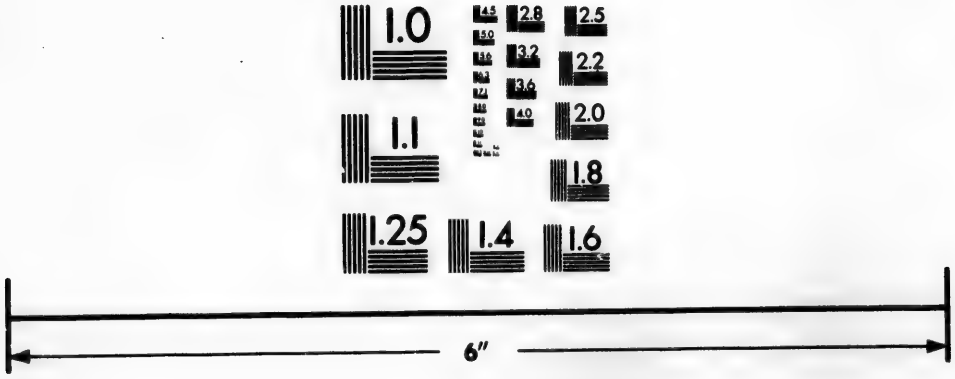


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

enfoncé dans l'Ukraine, ſans munitions, ſans ſecours, n'avoit plus d'autre reſſource que la priſe de Pultowa, place bien fortifiée, à l'extrémité de la Volhinie, & dont le Czar avoit fait un magaſin. Le roi de Suède en forma le ſiége avec dix-huit mille Suédois, & autant de Coſaques. Mais il y trouva une réſiſtance à laquelle il ne s'attendoit pas; & bientôt il s'apperçut qu'il avoit enſeigné l'art de vaincre à ſes ennemis. Le prince Menzikow prit poſte en face de la ville; &, à la faveur de deux fauſſes attaques, & des ponts qu'il avoit fait conſtruire ſur les différens bras du Worskla, il y jetta douze cens hommes, & de la poudre dont elle manquoit. Par ce moyen, la garniſon ſe trouva forte de près de dix mille hommes. Charles emporta cependant les ouvrages avancés, & donna deux aſſauts au corps de la place, dans l'un deſquels il reçut un coup de carabine, qui lui perça la botte, & lui fracaſſa l'os du talon. Il ne s'apperçut que ſix heures après de ſa bleſſure. On l'emporta dans ſa tente; & les chirurgiens furent d'avis de lui couper la jambe. Mais l'un d'entr'eux, nommé *Newman*, aſſura qu'il ſauveroit la jambe du monarque, en faiſant de profondes inciſions. »Travaillez donc tout-à-l'heure,» lui dit le Roi; &, comme un autre Marius, ſans froncer le ſourcil, ſans pouſſer un ſoupir, ſans changer de viſage, il tenoit lui-même ſa jambe avec ſes deux mains, & regardoit d'un œil tranquille les inciſions qu'on lui faiſoit, comme ſi cette opération longue & douloureuſe eût été faite ſur un autre. Dans le tems même qu'on lui mettoit un appareil, il ordonna un

assaut pour le lendemain. Mais à peine avoit-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre que le Czar paroissoit à la tête de plus de soixante & dix mille hommes. Ce prince avoit passé la riviere à une lieue de Pultowa, du côté de l'occident. Le camp du roi de Suède étoit au sud, & la ville au nord. Le Czar fit ses dispositions avec toute l'habileté possible. Il établit sept redoutes, construites avec soin, sur le front de son infanterie; mit deux bataillons dans chacune; & toute l'infanterie Moscovite fut placée derriere, ayant sa cavalerie sur les aîles. Dès la pointe du jour, l'armée Suédoise, forte d'environ vingt-cinq mille hommes, mais dont il n'y avoit pas douze mille de troupes réglées, parut hors de ses tranchées, avec quatre canons de fer pour toute artillerie. Le Roi conduisoit la marche, porté sur un brancard, à la tête de son infanterie. Une partie de sa cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; & la bataille commença par cet engagement, à quatre heures & demie du matin, le 8 de Juillet 1709. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncés du premier choc. Le Czar accourut lui-même pour les rallier: son chapeau fut percé d'une balle de mousquet. Menzikow eut trois chevaux tués sous lui: les Suédois crierent Victoire! Charles avoit envoyé, au milieu de la nuit, le général Creuts avec cinq mille cavaliers pour prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaqueroit de front; mais il s'égara & ne parut point. Le Czar eut le tems de rallier sa cavalerie. Il fondit à fontour sur celle du Roi, qui, n'étant

pas soutenue par le détachement de Creutz; fut rompue à son tour. En même tems, le Czar détache le prince Menzikow pour aller se porter entre Pultowa & les Suédois. Ce Général exécuta sur le champ les ordres de son maître, avec tant de bonheur, que non-seulement il coupa la communication entre l'armée Suédoise, & le camp devant Pultowa; mais, ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'enveloppa & le tailla en piéces. Dans ce moment, Charles qui avoit à résister au grand nombre, & au feu de soixante & douze canons, & qui d'ailleurs commençoit à manquer de poudre, disposa tout pour un combat général. Il rangea sur deux lignes ce qui lui restoit de troupes, son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux aîles, & marcha vers les Moscovites. Ce prince & ses généraux qui ne s'étoient point apperçus des sept redoutes qui défendoient les bataillons ennemis ne virent de quoi il étoit question, dit le maréchal de Saxe, que lorsqu'ils eurent le nez dessus. « Mais, » comme la machine avoit été mise en mou- » vement, il fut impossible de s'arrêter & » de s'en dédire. Les Suédois les attaquerent, » & y trouverent une grande résistance. Il » n'y a point d'homme de guerre, qui ne sça- » che que, pour emporter une redoute, il » faut une disposition particuliere; que l'on » est obligé d'y employer plusieurs bataillons » pour l'attaquer par plusieurs côtés à la fois, » & que souvent, quand elle est bien défen- » due, on ne vient pas à bout de s'en rendre » maître. Les Suédois en prirent cependant

» trois, non ſans une grande perte, & furent » repouſſés aux autres avec un grand carnage. » Il étoit impoſſible que toute l'infanterie » Suédoiſe ne fût rompue en attaquant ces » redoutes, pendant que celle des Moſ- » covites, rangée en ordre, regardoit de » deux cens pas ce ſpectacle fort tranquille- » ment. Le Roi & les Généraux Suédois » virent le péril où ils étoient; mais l'inac- » tion de l'infanterie Moſcovite leur laiſſoit » entrevoir quelqu'eſpérance de s'en retirer. » Il n'y avoit pas moyen de le pouvoir faire » avec ordre; car tout étoit rompu, atta- » quoit inutilement, ou ſe laiſſoit tuer. La » retraite étoit cependant le ſeul parti qu'il y » eût à prendre. On retira donc les troupes » qui s'étoient emparées des redoutes, & » celles qui ſe laiſſoient abîmer auprès des » autres; &, comme il n'y avoit pas moyen » de les former à portée du feu qui en ſortoit, » tout ſe retira mêlé, & en déſordre. Alors le » Czar fit appeller ſes Généraux, & leur de- » manda leur avis. M. Allart, un des moins » anciens, ſans donner le tems aux autres de » dire leur avis, adreſſant la parole à ſon » maître, lui dit: *Si Votre Majeſté n'attaque* » *pas les Suédois dans ce moment, il n'en ſera* » *plus tems.* Sur le champ les ordres furent » donnés. La ligne s'ébranla, marchant au » travers des intervalles des redoutes qu'on » laiſſa garnies pour favoriſer la retraite, en » cas d'inconvénient. A peine les Suédois » s'étoient-ils arrêtés pour ſe former & pour » ſe mettre en bataille, qu'ils eurent toute » l'infanterie Moſcovite ſur les bras. »

Dans cet instant critique, un boulet emporta les deux chevaux du brancard où étoit Charles. Il en fit atteler deux autres. Une seconde volée mit le brancard en piéces, & renversa le Roi. On le crut mort : tout prit la fuite, & la confusion fut générale parmi les Suédois. Le Roi, tout froissé de sa chute, porté sur des piques par quatre grenadiers, s'écrioit avec fureur : « Suédois ! Suédois ! » Mais l'ardeur victorieuse des Moscovites ne lui permit pas de rassembler un seul régiment. Le Czar poursuivoit les vaincus sans relâche, & en faisoit un carnage horrible. Le maréchal Renschild, le prince de Vittemberg, & un grand nombre d'officiers furent pris avec un grand nombre de soldats. Le prince Menzikow suivit le général Lewenhaupt, & l'atteignit au bourg de Perewoloczna, sur le Boryssthène. Les Suédois y étoient sans pontons pour passer la riviere, sans munitions pour combattre, sans provisions pour vivre. Il fallut capituler ; & dix-sept mille Suédois mirent bas les armes, devant un ennemi dont ils avoient si souvent triomphé. Cependant on vint à bout de tirer le Roi du péril, malgré la résolution où il étoit de vaincre ou de mourir ; & l'on s'achemina vers le Boryssthène avec toute la précaution possible. Alors le Roi, qui jusques-là n'avoit pas dit un seul mot, demanda ce qu'étoit devenu le comte Piper ? « Il est pris » avec toute la chancellerie, » lui répondit-on. « Et Renschild, & Vittemberg ? » Ils » sont aussi prisonniers, lui dit Poniatoski. » Prisonniers chez des Moscovites ! reprit

» Charles en hauſſant les épaules : Allons » donc, allons plutôt chez les Turcs. » Il prit ce parti, & trouva une retraite à Bender, dans les Etats du Grand-Seigneur. Pendant qu'il fuyoit ainſi, les vainqueurs ſaiſirent ſon artillerie, ſon bagage, ſa caiſſe militaire, où l'on trouva ſix millions en eſpeces. Tous les priſonniers furent diſperſés dans les vaſtes Etats du Czar. Ce prince fit manger à ſa table les généraux Suédois. Au milieu du repas il prit un verre de vin : « A la ſanté de » mes maîtres dans la guerre, » dit-il. Renſchild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un ſi beau titre? « Vous, Meſſieurs, » reprit le Czar. » Votre Majeſté eſt donc bien » ingrate, repliqua le Comte, d'avoir tant » maltraité ſes maîtres? » Le Czar, après le repas, leur fit rendre leurs épées, & les traita comme ſes meilleurs amis. Telle fut l'iſſue des triomphes de Charles XII. Depuis cette fatale journée, la fortune ne ſe réconcilia jamais avec ce héros dont le nom ſeul faiſoit trembler l'Europe.

PYDNA. (*journée de*) Perſée continuant la guerre contre les Romains, ſe retira ſous les murs de cette ville, & ſe prépara à bien recevoir Paul-Emile, qui marchoit contre lui. Ce Général arriva bientôt à la tête de ſon armée. On reſta quelques jours en préſence. Mais des Thraces & des Romains, qui revenoient du fourrage, s'étantchargés, & les renforts qu'on envoyoit aux uns & aux autres groſſiſſant toujours, la bataille ſe trouva engagée. La phalange Macédonienne ſoutint long-tems les efforts des Romains, en leur

préſentant un front hériſſé de piques qui perçoient les téméraires qui oſoient l'attaquer. Elle enfonça même leur premiere ligne. Alors Paul-Emile, au déſeſpoir, & ne ſçachant plus quel parti prendre, remarqua que ce redoutable corps étoit forcé de laiſſer des ouvertures & des intervalles, parce qu'il n'avançoit pas également de chaque côté. Il ſépare ſes troupes par pelotons, & leur ordonne de ſe jetter dans les eſpaces vuides, & d'attaquer la phalange, non plus de front, mais par différens endroits à la fois. Cet ordre, donné ſi à propos, fut cauſe du gain de la bataille. En un moment, la phalange eſt rompue. Les Romains remportent une victoire complette, & font un horrible carnage. Perſée prit la fuite, & ſe retira dans Pydna. Mais, ne s'y croyant pas en ſûreté, il ſe refugia dans Pella; & c'eſt de-là qu'il ſe rendit au Conſul, lui, ſa femme & ſes enfans. Avec ce prince finit le royaume de Macédoine, qui fut mis au nombre des provinces Romaines. *L'an de Rome 584.*

Après la chute & la mort de Perſée, pluſieurs impoſteurs ſe donnerent pour les fils de ce prince. Andriſcus, homme de néant, né & nourri dans la baſſeſſe, fut le plus fameux. Ayant trouvé moyen de lever une armée conſidérable, il ſe rendit, en peu de tems, maître de la Macédoine; prit le nom de Philippe, & ſe décora de tous les ornemens royaux. Les Romains, juſques-là aſſez indifférens à cette révolution, frappés des progrès rapides du faux roi, ouvrirent enfin les yeux. On envoya contre lui le préteur P. Juventius Thalna,

homme plus vain que précautionné, & qui s'engagea témérairement dans un combat où il perdit la vie avec une partie de ſon armée. R. Cécilius Métellus prit la place de cet imprudent général, & vint joindre Andriſcus, enorgueilli de ſes heureux ſuccès, & campé près de Pydna. Le fourbe remporta encore un avantage aſſez conſidérable. Se croyant alors infiniment ſupérieur aux Romains, il partagea ſes troupes en pluſieurs corps, & les envoya dans différentes provinces. La fortune avoit aveuglé cet indigne favori ; & Métellus ſçut bien profiter de la faute qu'elle venoit de lui faire commettre. Andriſcus fut battu, perdit plus de vingt-cinq mille hommes, & bientôt après la couronne, la liberté & la vie. *147 ans avant J. C.*

PYLE. (*ſiége de*) Les Athéniens s'emparerent de cette petite ville de Meſſénie, ſous la conduite de Démoſthène, & s'y fortifierent. Les Lacédémoniens accoururent auſſi-tôt pour la reprendre. Il y avoit vis-à-vis de la ville une petite iſle nommée *Sphactirie*, qui pouvoit incommoder beaucoup les aſſiégés, en leur fermant l'entrée du port. Ils y jetterent un corps de troupes choiſies. Il ſe donna un combat où les Athéniens eurent l'avantage. On chargea Cléon, orateur ſéditieux, de la conduite de cette guerre avec Démoſthène. Ces capitaines entrerent dans l'iſle, battirent les Spartiates, & les firent preſque tous priſonniers. Par cette victoire, les Athéniens demeurerent maîtres de Sphactérie & de Pyle, la ſixieme année de la guerre du Péloponnèſe. *An du monde 3579.*

PYSECK. (*siége de*) Au mois de Décembre 1741, le comte d'Aubigné, détaché par M. de Broglie, marcha vers Pyſeck, ville royale de Bohême, avantageuſement ſituée ſur la riviere d'Ottawa. A peine ſe fut-il montré devant ſes remparts, qu'elle ouvrit ſes portes, & reçut les François. Le Maréchal s'y rendit le 27, pour aſſurer ce poſte important; &, le lendemain, le grand-duc de Toſcane, connoiſſant la foibleſſe de cette place, qui n'a pour toute défenſe qu'une ſimple muraille, forma le projet de les en débuſquer, ou de les enlever. Il envoie un Trompette pour ſommer M. d'Aubigné de rendre la ville. Le Comte répond qu'il étoit réſolu de ſe défendre. A cette nouvelle, le Grand-Duc fait attaquer Pyſeck, à neuf heures du ſoir, par la porte que gardoit le duc de Luxembourg. On l'avoit laiſſé ouverte pour donner plus beau jeu aux ennemis. Ils entrent: ils pénetrent dans la rue juſqu'à l'endroit où l'on avoit réſolu de les arrêter. Au moment où ils ſe croient maîtres de la ville, les François paroiſſent, les battent, tuent tout ce qu'ils rencontrent, & les reconduiſent l'épée dans les reins, toujours fuyans. Déconcerté par cet échec, le Grand-Duc décampa la nuit même. Les Autrichiens furent plus heureux dans la ſuite. Ils emporterent Pyſeck, & conquirent toute la Bohême, après que les François & les Impériaux l'eurent évacuée. En 1744, Pyſeck fut attaqué par le roi de Pruſſe, qui s'en empara ſans beaucoup de peine.

QUÉBEC.

[QUE]

QUÉBEC. (*prise de*) La conquête du Canada tentoit depuis long-tems la cupidité des Anglois. Enfin, en 1759, ils firent éclater les projets qu'ils avoient formés sur cette partie du Nouveau-Monde. Les amiraux Sanders & Thownsend, à la tête de dix mille hommes de débarquement, & de cent quatre-vingt bâtiment de transport, soutenus d'une flotte de vingt-cinq vaisseaux de guerre, s'approcherent de la Colonie-Françoise. MM. de Vaudreuil & de Montcalm, qui en étoient les chefs, n'avoient, pour résister à ces forces redoutables, que trois vaisseaux-de-roi, & environ seize autres de grandeur inégale. Cette disposition n'abbatit point leur courage; &, pleins de cette ardeur guerriere, qui caractérise le véritable François, ils résolurent de disputer le terrein pied-à-pied. Les Anglois débarquerent sans opposition, &, le 12 de Juillet, se présenterent devant Québec, capitale du Canada. Cette ville, quoique médiocrement grande, est divisée en haute & basse. La haute est située sur un rocher, & la basse sur la riviere de Saint-Laurent, qui y forme un port vaste & profond. Elle est fort peuplée, bien bâtie, & défendue par une bonne citadelle où réside le gouverneur. A l'approche de l'ennemi, le marquis de Montcalm avoit formé un camp sur la rive gauche du fleuve Saint-Laurent, depuis la riviere de Saint-Charles, jusqu'à la rive droite

de celle de Monmorenci, pour couvrir la place d'un côté. Le marquis de Vaudreuil, fit remonter le fleuve à tous les vaiſſeaux qui avoit apporté de France des vivres & des munitions. Dans cette poſition avantageuſe, il pouvoit, à chaque inſtant, rafraîchir la garniſon : auſſi les Anglois employerent-ils tous les moyens poſſibles pour couper cette communication, capable déterniſer le ſiége. D'abord ils dreſſerent une batterie de trente piéces de canon; mais ces foudres, qui grondoient ſans ceſſe, furent inutiles. Il fallut attaquer les François dans leurs retranchemens. Ce nouvel effort fut auſſi infructueux; & les ennemis, après avoir perdu huit cens grenadiers furent obligés de ſonner la retraite.

Leur réſolution étoit priſe d'emporter la place, à quelque prix que ce fût, ou de s'y faire tous tuer. M. Wolfe, général des troupes de terre, comprit qu'il falloit que ſon armée campât au-deſſus de Québec, & que, par une ſituation avantageuſe, elle fût en état de rendre inutile l'armée d'obſervation. Sur ce nouveau plan, toutes les troupes Angloiſes allerent occuper un camp plus commode que le premier, & qui reſſerra tellement la ville, qu'il ne fut pas poſſible d'y introduire le moindre ſecours. Les François ne voulurent pas leur donner le tems de s'y fortifier, & marcherent à eux, le 13 de Septembre. Le combat fut long & opiniâtre. D'un côté, le marquis de Montcalm, guerrier ferme, courageux, intrépide, qui mille fois avoit bravé la mort dans ces contrées; de l'autre, le général Wolfe, capitaine hardi, prudent, plein de

bravoure, digne rival du chef des François, donnerent, dans cette occaſion, toutes les marques d'une habileté conſommée, & d'une valeur héroïque. Le dernier périt en combattant; mais ſa perte fut à peine ſentie dans l'armée Angloiſe, qu'il avoit miſe en mouvement, & qui continuoit d'agir en conſéquence de cette impulſion premiere. L'autre, que ſon ardeur portoit au plus fort de la mêlée, fut mortellement bleſſé de deux coups de feu. Mais, comme s'il eût été inſenſible à la douleur, & s'oubliant, pour ainſi dire, lui-même, pour ne ſonger qu'au ſalut de ſes ſoldats, ce digne chef ne voulut point deſcendre de cheval, qu'il n'eût fait lui-même la retraite de l'armée ſous les murs de Québec. Sur la réponſe que lui fit ſon chirurgien, que ſes bleſſures étoient mortelles, il dit au lieutenant-de-roi & au commandant de Rouſſillon: » Meſſieurs, je vous recommande de ménager l'honneur de la France, & de tâcher » que mon armée puiſſe ſe retirer, cette nuit, » au-delà du Cap-Rouge; pour moi, je vais là » paſſer avec Dieu, & me préparer à la mort.» Il mourut, le lendemain, à cinq heures du matin, & fut enterré dans un trou de bombe.

Cette journée, qui coûta cher à la France, décida ultérieurement du ſort de la place qui ouvrit, cinq jours après, ſes portes aux vainqueurs. Les François, ſous la conduite du marquis de Vaudreuil, ſe retirerent à Montréal, ou Ville-Marie. Cette place, l'une des plus agréables & des plus fortes de l'Amérique, eſt ſituée dans une Iſle de quatorze lieues de long ſur quatre de large, que forme le

fleuve Saint-Laurent. Elle a pris ſon nom de la montagne ſur laquelle elle eſt aſſiſe, & qui, en s'élevant, ſemble repréſenter un monarque ſur ſon thrône. Le ſéminaire Saint-Sulpice étoit ſeigneur temporel & ſpirituel de cette charmante cité, en vertu d'une donation authentique, qui lui en fut faite, en 1644. La quantité de François & d'étrangers, qui furent attirés dans cette iſle par la ſalubrité de l'air, & la facilité du commerce, en firent une aſſez grande ville en peu d'années. L'importance de ſa ſituation engagea la France à y faire des fortifications. Un rempart flanqué de onze petits forts, qui lui ſervent de baſtions, la rend une place de grande réſiſtance. Il y en a un douzieme bien terraſſé, dont les batteries dominent ſur tous les environs. Son foſſé ſe trouve ſouvent à ſec, & n'a guères plus de huit pieds de profondeur. C'eſt dans cette ville, la ſeule qui reſtoit à la France dans cette partie de l'autre hémiſphère, que les infortunés habitans de Québec allerent chercher une autre patrie. Ils y vécurent tranquilles juſqu'en 1760, que le marquis de Vaudreuil, ayant reçu de grands ſecours de France, crut qu'il ne lui ſeroit pas impoſſible de reprendre l'ancienne capitale. Il entreprit cette grande expédition ; & d'abord il forma le blocus de Québec, ne doutant pas que le lord Muſſay, gouverneur de la place, pour ſe dégager tout d'un coup, ne tentât une action déciſive. Ce lord, en effet, avoit à craindre qu'on ne le forçât de ſe rendre. Il ne voulut pas attendre l'ennemi derriere les murs de la ville ; &, croyant qu'il ſuffiſoit de ſe mon-

trer pour vaincre, il ſortit, le 18 d'Avril, avec la plus grande partie de ſa garniſon, & ſe préſenta devant les François, avec un courage capable d'étonner; mais la partie étoit trop inégale. Il fallut ſonger à la retraite, après avoir perdu ſans fruit une foule de braves officiers & de ſoldats. Il fallut rentrer dans Québec qui fut aſſiégée incontinent après. Murray ne ſe déconcerta pas. Aſſuré que les ſecours marchoient de toutes parts pour le délivrer, il fit la plus belle défenſe, en attendant l'arrivée de ſes compatriotes; & ſon eſpérance ne fut point trompée. En effet le général Amberſt n'apprit pas plutôt le péril où ſe trouvoit le Lord, que, ramaſſant toutes les troupes qu'il avoit ſous la main, & donnant des ordres pour faire avancer celles qui étoient éloignées, il marcha en diligence contre Mont-réal, afin que, par cette diverſion imprévue, il pût, preſque du même coup, & délivrer Québec, & faire la conquête du reſte du Canada. Ce plan étoit bien combiné; & le ſuccès y répondit parfaitement. Le marquis de Vaudreuil, informé à tems des deſſeins du général Anglois, ne s'opiniâtra point à la continuation du ſiége de Québec. Il ſe retira avec précipitation, après ſeize jours de tranchée, & vola à Mont-réal, laiſſant même une partie de ſon artillerie au pouvoir de la garniſon. Le lord Murray ne tarda pas à le ſuivre avec deux mille hommes, moins dans le deſſein de l'inquiéter dans ſa retraite, que dans la vue de ſe joindre au général Amberſt, ſur le lac Champlain, qui étoit le rendez-vous de toutes les troupes, & des

convois que les provinces envoyoient à la conquête de Mont-réal. Dès que le marquis de Vaudreuil vit distinctement que les ennemis en vouloient sérieusement à cette place, il ne négligea rien pour la mettre en état de défense. Il choisit pour lui-même une position très-avantageuse au-dessous de la Galette, avec des troupes Françoises, des Canadiens & des Indiens, au nombre d'environ dix mille combattans. Son camp étoit bien retranché, & fortifié de cent-trente piéces de canon. Enfin il n'omit aucune des précautions qui lui parurent nécessaires pour sauver, s'il étoit possible, la derniere place de son gouvernement.

Ce fut dans les premiers jours de Septembre, que les Anglois prirent poste aux environs de Mont-réal, dans le dessein d'en former le siége. M. de Vaudreuil ayant considéré combien il étoit impossible de sauver cette ville & son armée, jugea, en bon citoyen, qu'il étoit plus sage de réserver à son Roi de braves gens, que de les faire périr inutilement, par une valeur & une opiniâtreté entièrement hors de saison. C'est pourquoi, après avoir demandé & obtenu du général Amberst, une suspension d'hostilités, il lui proposa une capitulation, dont les articles furent reçus de part & d'autre. Le premier renfermoit la reddition de Mont-réal & de ses dépendances. Le second avoit pour objet l'honneur de sa garnison, qui demandoit la permission de retourner en France; mais ce fut sous la condition de ne pouvoir servir contre l'Angleterre, ni contre ses Alliés,

tant que dureroit la guerre. Ainſi furent terminées les affaires du Canada qui, depuis cette époque, eſt demeuré aux Anglois. Leurs efforts ont peut-être moins contribué à cette importante acquiſition, que les malverſations des commiſſaires François, qui, par leurs extorſions avoient aliéné le cœur de tous les habitans, & diverti à leur profit les proviſions & les ſommes que notre auguſte monarque avoit envoyées dans ces régions lointaines, pour les mettre en état de défenſe. Quand l'intérêt particulier eſt le mobile de ceux que le Souverain charge du bien public, les Empires ne deviennent-ils pas tôt ou tard la proie du premier aggreſſeur?

Dans le ſiécle dernier, Québec avoit vu deux fois les Anglois à ſes portes. En 1629, ils s'en emparerent, & ne la rendirent que trois ans après; &, en 1690, ils en formerent le ſiége avec des forces conſidérables; mais cette entrepriſe ne leur fut pas favorable; &, malgré leurs efforts, ils ſe virent contraints de ſe retirer, après avoir fait de grandes pertes.

QUESNOI. (*priſes du*) 1. Louis XI étant entré dans l'Artois, en 1477, vint inveſtir le Queſnoi, l'une des plus fortes places de cette province. Elle réſiſta d'abord avec courage: il fallut la battre avec toute l'artillerie, & livrer un aſſaut général. Parmi les officiers qui monterent à la brèche, le monarque remarqua le jeune Raoul de Lannoi, qui le premier ſe fit jour à travers le fer & la flamme. Après la conquête de la ville, le Roi le fit venir; &, lui paſſant au col une chaîne d'or de cinq cens écus: « Par la Pâquedieu, mon

» ami, lui dit-il, vous êtes trop furieux en » un combat : il vous faut enchaîner ; car je » ne vous veux point perdre, desirant me ser- » vir de vous plus d'une fois. » Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, fut fait gouverneur du Quesnoi. L'année suivante, quand, par le traité de paix, il fut question de rendre cette ville, Dammartin écrivit à Louis XI, qu'il étoit bien le maître de la céder ; mais que jamais il ne seroit dit que ce seroit par son moyen. Le Roi lui fit donner une décharge authentique, capable de calmer les scrupules de sa fidélité, & Du Lude remit la place aux députés de l'archiduc Maximilien.

2. Le Quesnoi fut plusieurs fois pris & repris, dans le dernier siécle, par les François & par les Espagnols. Le vicomte de Turenne s'en rendit maître, le 6 de Septembre 1654. L'année suivante, le prince de Condé, vivement piqué de la perte de cette place, résolut d'y entrer, & en ordonna le blocus ; mais M. de Turenne vint à bout d'y jetter du secours, & déconcerta le projet du Prince. Enfin, en 1712, les Alliés, sous le commandement du prince Eugène, emporterent le Quesnoi, le 4 de Juillet, après huit jours d'attaques & cinq de canonnade. Le général Fagel, qui conduisoit les assaillans, poussa vivement les travaux, & mit le comble à sa réputation par son héroïque bravoure. On fit la garnison prisonniere, & l'on se fortifia dans la place ; mais les Alliés ne jouirent pas long-tems de leur conquête. Le maréchal de Villars, après la victoire de Dénain, & la prise de Douai, vint d'abord investir le Quesnoi, qui se ren-

dit le 4 d'Octobre, après seize jours de tranchée ouverte; & la garnison se rendit prisonniere. Les vainqueurs trouverent dans la place quatre-vingt piéces de gros canon, & cent-soixante, tant mortiers que piéces de moindre calibre, que les Alliés destinoient au siége de Landrecies.

QUIMPERCORENTIN. (*prise de*) Charles de Blois, le rival du comte de Montfort, voulant s'emparer du duché de Bretagne, prit les armes, en 1345, & vint mettre le siége devant Quimpercorentin. Après quelque résistance, cette place fut emportée d'assaut. Le vainqueur immola la garnison & les malheureux habitans, sans distinction de sexe ni d'âge. Dans la foule des morts & des mourans, on trouva un enfant entre les bras de sa mere égorgée, la bouche encore attachée sur le sein de cette infortunée, qu'il pressoit de ses lévres, y cherchant en vain des restes de lait confondus avec le sang. Ce spectacle d'horreur réveilla dans le cœur du soldat les sentimens d'humanité. Il rougit de sa fureur barbare. Il eût voulu rappeller à la vie ces tristes victimes de la guerre. On le vit donner avec empressement du secours à ceux qui respiroient encore, & panser leurs plaies, en répandant des larmes.

[R A G]

RABBA, *ou* RABATH. (*siége de*) La prise de cette ville, capitale du pays des Ammonites, par l'invincible Joab, est regardée comme le chef-d'œuvre de ce grand Général. Rabba étoit située sur une éminence. L'art & la nature sembloient s'être épuisés pour la rendre imprenable, & la valeur des habitans, animée par le désespoir, faisoit les plus grands efforts, & rendoit inutiles toutes les machines des assiégeans. Mais, après plusieurs mois de siége, le capitaine Israëlite triompha de leur opiniâtre résistance, en rompant tous les aqueducs, & en arrêtant tous les convois. Le vainqueur, poussé par une aveugle vengeance, égorgea tous les citoyens, & réduisit la ville en cendres. Ce fut durant cette expédition que David vit & aima la belle Bethsabée, femme d'Urie, & qu'il commit tout-à-la fois cet adultere & cet homicide qui lui firent verser tant de larmes.

RAGAU. (*journée de*) Phraorte, roi des Mèdes, enflé par une longue suite de victoires, avoit osé porter la guerre dans les Etats de Nabuchodonosor, appellé autrement *Saos du Chin*, roi d'Assyrie. Ce prince, offensé de cette hardiesse, mit sur pied une armée nombreuse & redoutable, & vint camper dans la plaine de Ragau. L'orgueilleux Phraorte lui présenta le premier la bataille; mais elle lui fut très-funeste. Sa cavalerie prit la fuite;

ſes chariots furent renverſés & mis en déſordre; enfin le triomphe de Nabuchodonoſor fut complet. Profitant de la déroute des Mèdes, il entra dans leur pays, ſe rendit maître de toutes les villes qu'il rencontra ſur ſon paſſage, & pouſſa ſes conquêtes juſqu'à Ecbatane, capitale du royaume. Cette ville, outre ſa force naturelle, & le nombre de ſes habitans, étoit encore remarquable par ſa conſtruction ſinguliere. Elle étoit environnée de ſept murs diſpoſés de maniere que le premier en dehors n'empêchoit pas qu'on ne vît le parapet du ſecond, & le ſecond n'ôtoit pas la vue de celui du troiſieme; & ainſi des autres. La ſituation du lieu avoit été très-favorable pour ce plan; car c'étoit une colline qui s'élevoit également de tous côtés. Dans la derniere & la plus petite des enceintes étoit le palais du Roi avec tous ſes tréſors. Dans la ſixieme étoient les logemens des officiers du prince, & dans les cinq autres habitoit le peuple. Ainſi l'aſpect de cette ville préſentoit une eſpece d'amphithéatre; &, pour rendre ce coup d'œil plus agréable, on avoit peint les parapets de différentes couleurs. Ecbatane méritoit bien d'être épargnée; mais le roi d'Aſſyrie, n'écoutant que ſon cruel reſſentiment, y fit donner l'aſſaut, emporta les tours & les murailles, qu'il détruiſit en partie; abandonna le pillage à ſes ſoldats, & fit égorger une multitude immenſe de citoyens. Sa vengeance ne fut point encore ſatisfaite. Phraorte, après ſa déroute, s'étoit refugié dans les montagnes de Ragau: Nabuchodonoſor alla l'y chercher; &, l'ayant arrêté, ce prince barbare le fit

mourir à coups de javelots. Triſte fin d'un grand roi qui eût joui tranquillement de ſa gloire, s'il eût ſçu modérer une ambition inſatiable. *634 ans avant J. C.*

RAMILLIES. (*bataille de*) Le duc de Villeroi, qui commandoit en Flandres, avoit campé ſon armée à Ramillies, près de la Méhaigne, & vers les ſources de la petite Ghette. Marlborough le joignit, le 23 de Mai 1706, jour de la Pentecôte. Ce Général comptoit ſoixante-cinq mille combattans ſous ſes drapeaux. Le capitaine François, n'en avoit que quarante mille. On donne le ſignal. « Les » Gardes du Roi, dit M. de Saint-Foix, les » Gendarmes, les Chevaux-legers, les Mouſ- » quetaires & les Grenadiers à cheval com- » poſoient la premiere ligne de notre aîle » droite. Ils percerent & enfoncerent quatre » lignes de l'aîle gauche des ennemis, firent » des priſonniers, & prirent ſix piéces de » canon. Mais il n'étoit que trop facile à » milord Marlborough de leur arracher la » victoire, en profitant des mauvaiſes diſpo- » ſitions qu'avoient faites nos Généraux, & des » fautes qu'ils firent encore pendant l'action. » Six bataillons, avec quelques régimens de » Dragons, qu'ils avoient mis dans le vallon » de Tavieres, ne pouvoient que foiblement » protéger & couvrir le flanc de notre aîle » droite. Un marais impraticable, entre notre » aîle gauche & l'aîle droite de l'ennemi, » empêchoit qu'elles ne puſſent réciproque- » ment agir l'une contre l'autre. Ainſi Marl- » borough ne riſquant rien en dégarniſſant » cette aîle droite qui ne pouvoit être atta-

» quée, en tira cinquante eſcadrons pour for-
» tifier ſon aîle gauche; de ſorte que la Mai-
» ſon du Roi, qui avoit percé & enfoncé,
» comme je l'ai dit, quatre lignes de cette
» aîle gauche, vit tout-à-coup ſe former de-
» vant elle des eſçadrons tous frais, & der-
» riere leſquels ſe rallioient les quatre lignes
» qu'elle avoit battues & diſperſées. Marl-
» borough fit en même tems attaquer par
» toute ſa réſerve les ſix bataillons que nous
» avions dans le vallon de Tavieres. Ils ne
» purent réſiſter à la ſupériorité du nombre;
» &, par leur déroute, tout le côté de notre
» aîle droite ſe trouva découvert. La cavale-
» rie qui compoſoit la ſeconde ligne de cette
» aîle, derriere la Maiſon du Roi, tenta de
» préſenter le front, en appuyant ſur ſa droite,
» & faiſant un mouvement par ſa gauche;
» mais cette évolution ne put pas être aſſez
» prompte devant un ennemi qui s'avançoit
» avec rapidité & qui la prenoit en flanc.
» Les eſcadrons les plus proches furent cul-
» butés : les autres prirent la fuite. La Mai-
» ſon du Roi, attaquée de front, en flanc
» & par-derriere, ſe fit jour & joignit notre
» aîle gauche. On voit que, tandis que Marl-
» borough tiroit des troupes de ſon aîle droite
» pour les porter à ſon aîle gauche; ſi nos
» Généraux en avoient pareillement tiré de
» leur aîle gauche pour fortifier leur aîle
» droite, & ſur-tout les ſix bataillons qui
» étoient dans le vallon de Tavieres, il y a
» toute apparence que la victoire nous ſeroit
» demeurée. On voit encore par les relations
» même des ennemis, que la perte étoit à-

» peu-près égale de part & d'autre ; qu'ils » ne penſoïent point à nous pourſuivre ; qu'ils » n'auroient donc remporté de toute cette » action que le ſtérile honneur d'avoir gagné le » champ de bataille ; que notre aîle gauche, » avec la Maiſon du Roi, fit tranquillement » ſa retraite, & ne fut point entamée ; que » même l'infanterie & la cavalerie de l'aîle » droite, quoique battues, ſe retiroient en aſſez » bon ordre, lorſqu'un accident imprévu ren- » dit cette journée une des plus funeſtes pour la » France. Quelques chariots ayant rompu dans » un défilé, &, le paſſage étant embarraſſé, » elles crurent entendre l'ennemi qui les pour- » ſuivoit. La diſparution de leurs Généraux, » & le peu de confiance qu'elles avoient en » eux, ajoûterent ſans doute à cette ter- » reur panique. Elles ſe débandent & fuient » de tous côtés. Marlborough, averti par les » coureurs qu'il avoit en avant, détache une » partie de ſa cavalerie, & ſes dragons qui » tombent ſur ces troupes en déſordre, & » ne firent des priſonniers que lorſqu'ils fu- » rent las de tuer. Bagages, artillerie, caiſſons, » tout fut pris. » Les François perdirent vingt mille hommes, & la gloire de la nation, & l'eſpérance de reprendre l'avantage. Le maréchal de Villeroi, au déſeſpoir, n'oſoit écrire au Roi cette défaite. Il reſta cinq jours ſans envoyer de courier. Enfin il écrivit la confirmation de cette foudroyante nouvelle, qui conſternoit déja la cour de France. Mais, quand il reparut devant le Roi, le monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : « Monſieur le » maréchal, on n'eſt pas heureux à notre âge. »

RAMOTH. (*siége de*) Achab, roi d'Israël, aidé du pieux Josaphat, roi de Juda, voulut se rendre maître de Ramoth, place forte de Syrie, malgré les terribles menaces du prophète Michée. Adad, monarque guerrier, qui s'étoit renfermé dans cette ville, n'oublia rien pour la bien défendre. Ce prince, ayant fait une sortie vigoureuse, ordonna expressément à ses officiers de ne s'attacher, dans le combat, qu'au seul roi d'Israël. Achab, qui, sans doute, en fut averti, se déguisa; & Josaphat seul parut avec l'habit & l'équipage d'un Roi. La mêlée fut chaude. On se battit de part & d'autre avec une valeur incroyable. Enfin une flèche tirée au hazard alla frapper le roi d'Israël, & lui perça la poitrine. Ce malheureux prince, victime des mensonges de ses faux-prophètes, expira le jour même, *897 avant J. C.* & Josaphat profitant des ténèbres de la nuit, sauva les débris de son armée vaincue.

Trois ans après, Joram, fils d'Achab, accompagné d'Ochosias, roi de Juda, croyant profiter d'une grande révolution arrivée dans la Syrie, forma de nouveau le siége de Ramoth. Il y fut blessé d'une flèche; &, le coup n'étant pas mortel, il se retira pour se faire panser. Jéhu eut le commandement de l'armée en l'absence du Roi. Ce Général, plus habile ou plus heureux que son maître, prit la ville d'assaut, & la remit sous la domination d'Israël.

RANDAN. (*siége de*) Du-Guesclin, que l'on appelloit communément *le bon Connétable*, ayant pénétré dans l'Auvergne, en

1380, mit le siége devant le château-neuf de Randan. C'est une petite forteresse située à quelques lieues de Mende, dans le Gévaudan, entre les sources du Lot & de l'Allier. Suivant l'usage du tems, le héros François, en se présentant devant la place, jura de ne point décamper qu'il ne l'eût prise. Il en pressoit vivement la conquête, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qu'on jugea mortelle dès les premiers jours. Cette nouvelle répandue dans le camp y fit régner la consternation & la douleur. Tous, jusqu'au moindre soldat, pleuroient ce grand Général toujours victorieux, avec lequel ils avoient vieilli dans les combats, & qu'ils appelloient leur *pere*, leur *compagnon*, leur *protecteur*. Du-Guesclin voulut les consoler lui-même; &, les ayant assemblés autour de sa tente, il leur dit que le seul regret qu'il éprouvoit en ce moment étoit de se trouver dans l'impuissance de recommander dignement leurs services au Roi. Il les exhorta, dans les termes les plus forts, à persister dans leur attachement à leur Souverain légitime. Il leur recommanda sur toutes choses de ne jamais faire la guerre que contre les ennemis armés; d'épargner toûjours & de respecter les laboureurs, les femmes, les vieillards, les enfans que leur foiblesse exposoit sans défense. Il témoigna publiquement le repentir qu'il avoit de n'avoir pas toujours suivi ces sages maximes dans sa jeunesse. Après leur avoir dit le dernier adieu, & pris congé de leur sainte compagnie, il adressa ces mots à Olivier de Clisson, son compagnon d'armes, resté seul auprès de lui. « Messire Olivier, » je

» je ſens que la mort m'approche de près, & » ne vous puis dire beaucoup de choſes. Vous » direz au Roi que je ſuis moult marri que je » ne lui ai fait plus long-tems ſervice, de plus » fidèle n'euſſé-je pu; & ſi Dieu m'en eût » donné le tems, j'avois bon eſpoir de lui » vuider ſon royaume de ſes ennemis d'An- » gleterre. Il a de bons ſerviteurs qui s'employe- » ront de mêmes effets que moi; & vous, » meſſire Olivier, pour le premier, je vous » prie de reprendre l'épée (*a*) qu'il me com- » mit, quand il me donna l'état de connéta- » table, & la lui rendre. Il ſçaura bien en » diſpoſer, & faire l'élection de perſonne » digne. Je lui recommande ma femme & » mon frere; &, adieu; je n'en puis plus.» Quelques inſtans après avoir achevé de parler, il rendit ſa grande ame au ciel; & Cliſſon, les yeux baignés de larmes, recueillit ſes derniers ſoupirs. On ne ſçauroit exprimer les gémiſſemens des ſoldats, & les regrets de toute la France, quand le bruit de cette mort parvint de ville en ville juſqu'à la capitale. Les ennemis eux-mêmes, admirateurs de cet immortel capitaine, ne purent s'empêcher de rendre juſtice à ſa mémoire. L'honneur qu'ils firent à ſon ombre, par ſa ſingularité, mérite d'être regardé comme un monument de grandeur d'ame, digne des tems héroïques. Les Anglois aſſiégés, avoient promis de ſe rendre au connétable, s'ils n'étoient

(*a*) Ce n'eſt donc point au maréchal de Sancerre qu'il la remit, cette épée, comme l'ont prétendu quelques écrivains modernes.

pas ſecourus à certain jour indiqué. Quoiqu'il fût mort, ils ne ſe crurent point diſpenſés de lui tenir parole. Le commandant ennemi, ſuivi de ſa garniſon, ſe rendit à la tente du défunt. Là, ſe proſternant devant le cercueil, il y dépoſa les clefs de la place (*a*). Charles V, pour donner une preuve authentique de ſa reconnoiſſance au héros qu'il venoit de perdre, ordonna qu'il fût enterré à Saint-Denis, auprès du tombeau qu'il s'étoit préparé pour lui-même, & dans lequel la reine Jeanne de Bourbon étoit déja inhumée. On grava ſur ſon ſépulcre cette inſcription modeſte : « Ici giſt noble homme, meſſire Ber» trand Du-Gueſclin, comte de Longueville, » & connétable de France, qui trépaſſa au » châtel-neuf de Randan en Gévaudan, en » la ſénéchauſſée de Beaucaire, le 13e jour » de Juillet 1380, en la ſoixante-ſixieme » année de ſon âge. Priez Dieu pour l'ame » de ly. »

RAPHIA. (*bataille de*) Antiochus III, ſurnommé *le Grand*, roi de Syrie, ayant déclaré la guerre à Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, marcha contre ce prince, & en vint aux mains dans les plaines de Raphia, ville de

(*a*) Cette anecdote eſt rejettée par quelques auteurs modernes ; mais on ne voit pas trop la raiſon de cette proſcription. Eſt-ce parce qu'on a vu le contraire dans Coaſlin, cité par l'hiſtorien du Languedoc ? Mais la tradition d'un ſeul auteur, aſſez peu exact, doit-elle prévaloir contre le récit des écrivains contemporains, contre celui des plus judicieux modernes ?

la Paleſtine. Le combat fut long; & la victoire, après avoir long-tems balancé, ſe déclara pour le roi d'Egypte. Antiochus, après avoir perdu plus de dix mille hommes, outre quatre mille qui furent faits priſonniers, ſe vit obligé de faire retraite, & d'abandonner un grand nombre de villes à ſon ennemi vainqueur. (*An du monde 3787.*) Arſinoé, ſœur & femme de Ptolémée, princeſſe qui, dans un corps foible, avoit le courage d'un héros, s'acquit beaucoup de gloire dans cette journée. Elle ne ſe contenta pas d'exhorter les ſoldats avant l'action: elle ne voulut point quitter ſon mari dans le fort même du combat; &, aux ordres qu'elle donnoit pour la conduite des troupes, elle ajoûta les plus grands exemples de valeur.

RAVENNE. (*ſiéges & bataille de*) 1. Odoacre s'étoit renfermé dans cette ville, la ſeule qui lui reſtoit. Théodoric vint l'y aſſiéger. Ce prince, ne pouvant prendre la place que par famine, ferma tous les paſſages. Mais, comme Ravenne étoit bien pourvue de vivres, & que le port donnoit entrée à des barques legères, le ſiége dura deux ans & demi. Odoacre faiſoit, pendant la nuit, de fréquentes ſorties; &, quoiqu'il fût toujours repouſſé, il ne rentroit guères dans la ville, ſans avoir ſignalé ſon grand courage, & cauſé quelque perte aux aſſiégeans. Cependant Théodoric, qui s'étoit rendu maître de toutes les contrées voiſines, avoit fermé l'entrée du port. Alors la famine ſe fit ſentir dans la ville, & s'accrut à un tel point que le boiſſeau de bled valoit ſix piéces d'or, c'eſt-à-dire environ quatre-vingt livres de notre monnoie; & les

habitans furent réduits à manger tout ce qu'un extrême beſoin peut transformer en aliment. Enfin Odoacre fut obligé de traiter avec ſon rival. Il ſe contenta de partager avec Théodoric le titre de Roi; &, le 5 de Mars 493, le roi des Goths entra dans Ravenne. Telle fut en Italie la fondation du royaume des Oſtrogoths, qui ne ſubſiſta que ſoixante ans. Odoacre fut traité, pendant quelque tems, avec tous les égards dûs à ſa dignité; mais ce n'étoit qu'un artifice pour le perdre plus ſûrement. Ce prince, digne d'un meilleur ſort, & auſſi grand que ſon vainqueur, fut maſſacré bientôt après avec ſon fils Télane, par Théodoric lui-même, au milieu d'un repas auquel il les avoit invités.

2. L'an 539, Béliſaire après avoir enlevé à Vitigès la plus grande partie des places que ce prince poſſédoit en Italie, vint l'aſſiéger dans Ravenne qu'il réduiſit bientôt à une extrême famine, en arrêtant tous les convois, en fermant tous les paſſages. La ville ne pouvoit pas tenir long-tems, lorſque deux ſénateurs arriverent de Conſtantinople, chargés par l'empereur Juſtinien de faire la paix avec le roi des Goths. Béliſaire ne put voir ſans indignation, qu'on vînt lui ravir l'honneur d'achever la conquête de l'Italie. Sous différens prétextes, il amuſa les ſénateurs, & preſſa de plus en plus le ſiége. Cependant il faiſoit ſemer dans Ravenne des bruits déſavantageux à Vitigès. Tout-à-coup, au milieu de la nuit, le feu prend aux principaux magaſins de la ville, & conſume toutes les proviſions. Les Goths, ſe croyant trahis par leur prince, propoſent

la couronne à Béliſaire. Ce grand homme pouvoit ſans crainte l'accepter ; mais, fidèle à ſon maître, il ne feint d'agréer une propoſition ſi flateuſe, que pour terminer plus promptement la guerre. Des ambaſſadeurs viennent, de la part de Vitigès & de ſon peuple, lui offrir de ſe rendre aux conditions qu'il lui plaira d'impoſer. Béliſaire entre dans Ravenne, ſans permettre qu'on y cauſe le moindre dégat. Il s'aſſure de la perſonne de Vitigès, & l'envoie à l'empereur avec tous ſes thréſors. L'armée Romaine parut ſi peu conſidérable, en prenant poſſeſſion de cette nouvelle conquête, que les femmes des Goths ne purent s'empêcher de cracher aux viſages de leurs maris, & de les traiter de lâches.

3. Le duc de Nemours, Gaſton de Foix, qui commandoit en Italie l'armée de Louis XII, pour engager les ennemis à la bataille, mit le ſiége devant Ravenne, en 1512. Auſſi-tôt les Alliés accoururent au ſecours de la place ; & bientôt ils furent en préſence des François. Le Duc étoit à la tête de ſeize mille fantaſſins, de dix-huit cens hommes d'armes, & de trois mille chevaux-légers. Il commandoit l'avant-garde en perſonne, ayant auprès de lui le duc de Ferrare. M. de la Paliſſe étoit au corps de bataille, Yves d'Alegre à l'arriere-garde. L'armée ennemie étoit auſſi forte. Il y avoit deux mille hommes d'armes, trois mille archers à cheval, & quinze mille hommes d'infanterie. Ils étoient commandés par le cardinal Jean de Médicis, & ſous lui, par Fabrice Colonne, le marquis de Peſcaire, Pierre Navarre, Antoine de Lève, & dom

Juan de Cordouë. Le 11 d'Avril, jour de Pâques, on en vint aux mains. Le combat fut long & terrible. La victoire balança; & peut-être ſeroit elle paſſée du côté des Alliés, ſans un de ces coups hardis, qui décident ſouvent du gain des batailles. Les François ne pouvoient entamer l'infanterie Eſpagnole, parce qu'elle préſentoit un front bordé de lances, qu'il étoit impoſſible de rompre. Un officier Allemand, nommé *Fabien*, homme d'une force & d'une grandeur extraordinaires, ſaute au milieu des ennemis, &, prenant en travers une longue pique, dont il étoit armé, la baiſſe avec tant de force ſur celles des Eſpagnols, qu'il ouvre un paſſage à ceux qui le ſuivoient. Les François & les Allemands pénetrent par cette brèche, tuent, écartent, renverſent, diſſipent tout ce qui s'oppoſe à leur courage, & remportent un triomphe complet. Mais bientôt ces lauriers furent arroſés de larmes. Le duc de Nemours, qui, à l'âge de vingt-trois ans, avoit égalé les plus grands capitaines, & qui avoit mérité le ſurnom glorieux de *Foudre d'Italie*, emporté par ſa valeur impétueuſe, tomba ſur un corps de quatre mille Eſpagnols, qui ſe retiroit en bon ordre. Il n'étoit ſuivi que de trente Gendarmes. Il fut enveloppé. Il ſe défendit long-tems en héros. Plus d'une fois, il fit reculer l'ennemi. Mais enfin, ſuccombant ſous le nombre, il fut tué ſur le théâtre même de ſa victoire. Sa mort pénétra ſes ſoldats d'une telle douleur, qu'ils ſe jetterent ſur Ravenne, l'emporterent, & la mirent à feu & à ſang. Louis XII, en apprenant la nouvelle de cette bataille célèbre, dit, en verſant

des larmes : « Je voudrois n'avoir plus un » pouce de terre en Italie, & pouvoir, à ce » prix, faire revivre mon neveu Gaſton de » Foix, & tous les braves hommes qui ont » péri avec lui. Dieu nous garde de rem- » porter jamais de telles victoires ! »

RAZBOC. (*bataille de*) Bajazet, ſurnommé *le Foudre*, empereur des Turcs, voulant faire la conquête de la Moldavie, entra dans cette vaſte contrée, en 1390, & s'approcha juſques dans la plaine de Razboc, près de la riviere Sirétus. Etienne, prince de Moldavie, l'y attendoit avec une belle armée. On en vint aux mains. La victoire eſt long-tems diſputée. Après un combat opiniâtre, les Moldaves ſont enfin mis en déroute. Etienne, quoique l'un des plus braves Souverains de ſon tems, eſt obligé de fuir comme les autres, & de ſe ſauver vers la ville de Nemz, où il avoit placé ſa mere avec une forte garniſon. Il arrive, au point du jour, & commande qu'on lui ouvre les portes. La princeſſe, qui n'attendoit pas ſon fils dans cette poſture, apprenant ſon arrivée, accourt à l'inſtant ; &, lui refuſant l'entrée : « Quoi ! lui dit-elle du haut des murailles, « quoi ! peux-tu bien » te préſenter vaincu devant moi ? As-tu » donc oublié que tu as porté le nom de » *brave ?* N'es-tu plus mon fils ? Fuis loin de » moi ; fuis, te dis-je, les regards de ta mere, » & ne reviens jamais que la victoire à tes » côtés. » Etienne confus, s'éloigne ; rencontre un Trompette ; lui commande de ſonner de nouveau la charge. Douze mille Moldaves, échappés au carnage, ſe raſſemblent

en un clin d'œil. Le prince les anime du courage qui le tranſporte. Il ſe met à leur tête, & ſe jette avec eux ſur les Turcs épars dans la campagne pour butiner; en fait un carnage affreux; les pourſuit juſques dans leur camp; gagne la tente impériale de Bajazet; renverſe tout ce qui oſe lui faire tête, & a la gloire de chaſſer devant lui ce potentat qui faiſoit la terreur de l'univers.

REBEC. (*journée de*) Les François affoiblis par la retraite des Suiſſes étoient poſtés dans les environs de Rebec, en attendant qu'ils puſſent retourner dans leur patrie. En 1523, le marquis de Peſcaire ſe propoſa d'enlever, pendant la nuit, un de leurs quartiers. Il fit mettte à ſes ſoldats des chemiſes ſur leurs habits, afin qu'ils puſſent ſe reconnoître dans l'obſcurité. L'expédition réuſſit à la faveur de ce ſtratagême; & ce coup de main fut appellé *la camiſade de Rebec*. Depuis, on nomma *camiſades*, toutes les ſurpriſes qui ſe font durant les ténèbres.

L'armée Françoiſe, harcelée ſans ceſſe par des troupes ſupérieures, prit enfin le parti de quitter l'Italie. La retraite étoit difficile. On avoit à braver Peſcaire & le connétable de Bourbon. Le chevalier Bayard fut chargé de conduire l'arriere-garde. Il fut attaqué. Il réſiſta long-tems, & combattit avec ce courage, cette intrépidité, cette adreſſe qui faiſoit dire de lui qu'il avoit trois excellentes qualités propres à un grand capitaine; « aſſaut de » levrier, défenſe de ſanglier, & fuite de » loup. » Il reçut un coup de mouſquet dans les reins, qui le bleſſa mortellement. Il ſe fit

asseoir contre un arbre, le visage tourné vers l'ennemi, tenant la garde de son épée faite en forme de croix, & priant Dieu, en attendant la mort dont il sentoit les approches. Le connétable de Bourbon arrive; lui marque l'estime qu'il faisoit de lui, & ajoûte qu'il le voit dans cet état avec beaucoup de compassion. Le brave chevalier lui répond avec une noble fierté: » Monsieur, il n'y a point de pitié en » moi; car je meurs en homme de bien. Mais » j'ai pitié de vous, de vous voir servir contre » votre prince, & votre patrie, & votre » serment. Je vous supplie, laissez-moi prier » Dieu mon redempteur, & pleurer & gémir » mes péchés; je suis prêt à lui rendre mon » esprit. » Un moment après, il récita, à voix haute, cette priere: « Mon Dieu, qui avez » promis un asyle, dans votre miséricorde, » aux plus grands pécheurs qui retourneroient » à vous sincèrement & de tout leur cœur, » je mets en vous toute ma confiance, & » toute mon espérance dans vos promesses. » Vous êtes mon Dieu, mon créateur, mon » rédempteur. Je confesse vous avoir mortel- » lement offensé, & que mille ans de jeûne » au pain & à l'eau dans le désert ne pour- » roient acquitter mes fautes; mais, mon » Dieu, vous sçavez que j'étois résolu d'en » faire pénitence, si vous m'eussiez conservé » la vie: je sens toute ma foiblesse, & que, par » moi-même, je n'aurois jamais pu mériter » l'entrée en votre paradis, & que nulle créa- » ture ne peut l'obtenir que de votre infinie » miséricorde. . . . Mon Dieu! . . . mon » Pere! . . . oubliez mes fautes, & n'écou-

» tez que votre clémence ! . . . Que votre » juſtice ſe laiſſe fléchir par les mérites du » ſang de Jeſus-Chriſt ! . . . » La mort lui coupa la parole. Son premier cri, quand il ſe ſentit bleſſé, avoit été : « Jeſus ! ah ! » mon Dieu ! je ſuis mort ! » & ce fut en invoquant ce nom adorable, que ce héros rendit ſon ame à ſon Créateur, le 30 d'Avril 1524, à l'âge de quarante-huit ans. Les ennemis même verſerent des larmes ſur ſon tombeau; &, par ce témoignage authentique, qu'ils rendoient à ſa vertu, ils confirmoient l'éloge qu'on lui donnoit, dans ſon ſiécle, & que la poſtérité ne ceſſera de lui donner, « de bon chevalier Sans-Peur & Sans-Reproche. » Son triſaïeul avoit été tué à la bataille de Poitiers; ſon biſaïeul, à celle d'Azincourt; & ſon pere, dangereuſement bleſſé à celle des Eperons.

RÉES. (*ſiége de*) Les Souverains du cercle de Weſtphalie, vexés par les Eſpagnols, ſe ſouleverent contre ces maîtres durs & impérieux. Ils leverent une armée de douze mille hommes de pied, & de douze mille chevaux; &, après avoir eſſayé inutilement la conquête de Rhimberg, ils ſe préſenterent devant Rées, grande ville ſituée ſur la droite du Rhin. Mais ce ſiége fut ſi mal conduit; l'armée Allemande vivoit dans une ſi grande licence; le Général, (c'étoit le comte de la Lippe,) étoit ſi peu inſtruit; enfin les autres chefs étoient ſi peu d'accord, que les Confédérés furent obligés de ſe retirer honteuſement, & d'abandonner la plus grande partie de leur bagage. *En 1599.*

RÉGILLE. (*journée du lac*) Les Latins, révoltés pour différens ſujets, & ſur-tout pour le rétabliſſement des Tarquins, mirent ſur pied une armée de quarante-trois mille hommes, infanterie & cavalerie, & vinrent camper près du lac Régille. A. Poſtumius, nommé Dictateur par Virginius, ſon collégue dans le conſulat, marcha contre les rebelles, avec des troupes bien inférieures en nombre, mais animées par la vengeance & par la haine qu'elles portoient aux tyrans. La victoire fut long-tems incertaine. Les Romains plierent pluſieurs fois. Pluſieurs perſonnages de la premiere diſtinction perdirent la vie en combattant. Enfin, après une mêlée longue & chaude, les Latins ayant perdu leurs chefs, prirent la fuite, abandonnerent leur camp aux Romains; & à peine dix mille hommes purent-ils ſe retirer dans leur patrie, pour annoncer la triſte nouvelle de cette ſanglante défaite. *494 ans avant J. C.*

REIGNAC. (*action près de l'iſle*) Au mois de Septembre 1743, les Alliés voulant paſſer le Rhin, s'approcherent de l'iſle Reignac, entre l'Alſace & la Souabe, ſous les ordres du prince Charles de Lorraine. A peine eut-on pénétré leur deſſein, que les maréchaux de Noailles & de Coigni agirent de concert pour le faire échouer. Le général de l'Empire employa tour-à-tour la force & la ruſe. Toutes ſes tentatives furent inutiles. Celle qu'il fit, la nuit du 3 au 4, coûta à la reine de Hongrie trois mille hommes de ſes meilleures troupes, qui, ayant paſſé le bras du Rhin qui ſépare l'iſle de l'Alſace, furent taillés en piéces, ou

noyés dans le fleuve. Cet échec conſterna le prince, qui, déſeſpérant de réuſſir, fit mettre le feu à tous les retranchemens qu'il avoit formés dans l'iſle, & diſparut la nuit du 16 au 17.

REIMS. (*ſiége de*) Edouard III voyant que la trève conclue avec la France étoit expirée, partit de Calais, en 1359, « aſſiſté du » plus bel appareil & charroi que l'on eût onc » vu ſortir d'Angleterre. A la tête de ſon ar- » mée, marchoient cinq cens chevaliers, tous » armés de fer, & mille archers ; après eux, » trois mille hommes d'armes, & cinq mille » archers. Lui & ſes gens ſuivoient le Con- » nétable ; &, derriere eux, venoient envi- » ron ſix mille chariots, tous attelés, & rem- » plis de proviſions, d'inſtrumens & d'outils » de guerre, & de toute autre choſe néceſ- » ſaire. Au devant, il y avoit juſqu'à cinq » cens valets & goujats, tous garnis de pelles » & de coignées, pour applanir les chemins, » & couper les bois & buiſſons ; & enſuite » cheminoit le bataillon du prince de Galles » & de ſes freres, compoſé de plus de deux » mille gens-d'armes, bien montés & riche- » ment couverts. » Avec cette armée redoutable, le monarque Anglois ſe préſenta, le jour de ſaint André, devant Reims dont il eſpéroit ſe rendre maître en peu de tems. Mais cette importante place étoit défendue par meſſire Jean de Craon, ſon archevêque, prélat intrépide, & par une forte garniſon. Les ennemis ſouffrirent beaucoup d'incommodités, pendant ce ſiége, ſans pouvoir ſe flatter d'avoir remporté d'autre avantage que

de ruiner les environs de la ville. Enfin, après ſept ſemaines d'inutiles efforts, Edouard abandonna une entrepriſe que le courage invincible des citoyens avoit rendue impoſſible. Bientôt il fit la paix avec le roi Jean II; & le traité, qui fut ſigné à Bretigni, commence par ces paroles remarquables :

» Comme par les guerres ſont ſouvent adve-
» nues batailles mortelles,
» Occiſions de gens,
» Périls des ames,
» Déflorations de pucelles & de vierges;
» Déhoneſtations de femmes mariées & de
» veuves, &c.....

RENNES. (*ſiége de*) En 1357, les Anglois s'approcherent de Rennes, ſous la conduite du duc de Lenclaſtre, grand partiſan de la comteſſe de Montfort, & en formerent le ſiége. Il y avoit déja ſix mois que cette ville importante étoit inveſtie. Rien n'y pouvoit entrer; & elle étoit dans une néceſſité preſſante, lorſqu'un bourgeois de la ville s'offrit d'aller à Nantes avertir Charles de Blois, du danger où ſe trouvoit la place. A peine avoit-il traverſé le camp ennemi, qu'il rencontra Bertrand Du-Gueſclin, & lui dit le ſujet de ſon voyage. Le chevalier Breton raſſemble auſſitôt ſes gens qui formoient une petite troupe, ſe met à leur tête, vient fondre ſur les retranchemens des Anglois, maſſacre tout ce qu'il rencontre, renverſe les tentes, y met le feu, s'empare de deux cens chariots de vivres qu'il fait marcher devant lui, & entre dans Rennes où il eſt reçu comme un libérateur. Cet intrépide guerrier, dès ſa plus tendre

enfance, ne reſpiroit que les combats. « Il n'y » a point de plus mauvais garçon au monde, » diſoit ſa mere. Il eſt toujours bleſſé, le » viſage rompu, toujours battant ou battu: » ſon pere & moi nous le voudrions voir ſous » terre. » On n'avoit pu venir à bout de lui apprendre à lire. Son premier ſoin étoit de battre tous les maîtres qu'on lui donnoit. » Je ſuis fort laid, diſoit-il; & partant, » jamais je ne ſerai bien venu des dames; » mais, puiſque je ſuis laid & mal-fait, je veux » être bien hardi. » Cette héroïque habitude étoit déja bien contractée, lorſqu'il entra dans Rennes. Le ſecours d'hommes, d'armes, de vivres qu'il apportoit, & ſur-tout ſa préſence, rendirent le courage aux aſſiégés qui déſormais ſe crurent invincibles. Cependant les Anglois tenterent un dernier effort. Ils firent approcher d'effrayantes machines, & donnerent, le jour même, un aſſaut général. Tout fut inutile; & le Duc déſeſpéré fut obligé de faire retraite, quoiqu'il eût juré d'emporter la ville, ou de périr devant ſes murs. Depuis ce jour, le nom de Du-Gueſclin devint fameux dans toute la France; & l'Angleterre vit dès-lors combien elle avoit à craindre de ce héros naiſſant.

RENTI. (*bataille de*) Henri II, roi de France, forma le ſiége de Renti, château très-fort, ſur les frontieres du Boulonois. Charles-Quint ayant ſous lui Philibert, duc de Savoie, & Ferdinand de Gonzague, marcha au ſecours de la place, & vint camper ſi près de l'armée Françoiſe, que les deux camps n'étoient ſéparés que par une vallée

aſſez étroite. Le 13 d'Août 1554, on en vint aux mains. Le Roi s'y diſtingua à la tête des Suiſſes ; & le duc de Guiſe contribua beaucoup au ſuccès du combat. Deux mille hommes, couchés ſur le champ de bataille, un grand nombre d'enſeignes & d'étendards, & quelques piéces de canon priſes, furent des preuves certaines de la victoire des François. Cependant le Roi abandonna le ſiége de Renti ; ce qui, ſelon quelques hiſtoriens, diminua beaucoup ſa gloire. Mais un meilleur juge qu'eux en penſoit autrement : c'eſt l'Empereur lui-même. Un ſeigneur lui dit, pour lui faire ſa cour, qu'il faiſoit peindre une galerie dans ſon hôtel, où il repréſentoit la fuite des François de devant Renti. « Il faut, répondit Charles-Quint, » que votre peintre » corrige ſon ouvrage ; car ce ne fut point » une fuite, mais une retraite qui ſe fit avec » gloire, & en très-bel ordre. »

RHÈGE, *maintenant* RÈGE *ou* REGGIO. (*ſiége de*) Denis l'Ancien, tyran de Syracuſe, demanda une épouſe aux citoyens de Rhège. Le ſénat, après une mure délibération, répondit au tyran, d'un ton gravement ironique, qu'il n'avoit à lui donner que la fille du bourreau. L'an du monde 3616, Denis vint tirer vengeance de cette ſanglante raillerie. Rhège fut aſſiégée par une armée nombreuſe ; mais les habitans, qui n'avoient aucune eſpérance de pardon, aimerent mieux s'expoſer aux dernieres extrémités que de ſe livrer entre les mains de leur cruel ennemi. Sous la conduite de Phyton, homme brave & intrépide, ils firent une rude ſortie dans laquelle Denis fut

bleſſé. Le tyran n'en fut que plus ardent à pourſuivre ſa vengeance. Le ſiége avoit déja duré onze mois. Il fit des efforts plus grands, anima ſes troupes par l'eſpérance du butin, fit jouer ſes machines, & ſe rendit maître enfin de l'infortunée ville. Il fit plus de ſix mille priſonniers, & fit tomber ſur Phyton tout le poids de ſa colere. Par ſon ordre, le fils de ce malheureux citoyen fut précipité dans la mer. Le lendemain, le tyran le fit attacher lui-même à l'extrémité des plus hautes machines; &, en cet état, il lui apprit le ſort de ſon fils. « Hélas ! répondit-il, il a été plus » heureux que moi d'un jour. » Phyton fut battu de verges, promené par la ville, tourmenté par mille ſupplices qu'il ſouffrit conſtamment, & précipité dans la mer.

En 1655, les Eſpagnols vinrent inveſtir Rhège. Cette ville, de tous tems importante, piquoit ſenſiblement leur ambition. Ils formerent leurs attaques avec une vivacité capable de hâter le ſuccès; mais le duc de Modène s'étant rangé dans le parti du Roi, il en reçut un ſecours avec lequel il fit lever le ſiége.

Pendant que les François s'efforçoient de prendre Turin, en 1706, le prince Eugène, qui venoit au ſecours de cette capitale, s'empara de Reggio, chemin faiſant. La garniſon fut obligée de ſe rendre priſonniere, & d'abandonner aux vainqueurs vingt-ſix piéces de canon, des munitions abondantes, & une grande quantité d'armes.

En 1734, le duc de Modène s'étant déclaré favorable aux Impériaux, les Alliés, pour

pour le punir de cette défection, envoyerent des troupes contre Reggio, ſous les ordres du duc d'Harcourt. Ce Général eut à peine formé ſes lignes devant la place, qu'elle ſe rendit à diſcrétion. On obligea les habitans à mettre bas les armes, & à déclarer ce que les Impériaux avoient dans la ville.

Au mois de Janvier 1756, le marquis de Caſtellar fit occuper la ville de Reggio par un détachement de troupes Eſpagnoles. Mais, bientôt après, le génie du roi de Sardaigne, ſecondant celui de Marie-Thérèſe, la place changea de maître, comme les Eſpagnols, qui l'évacuerent, avoient changé de fortune.

RHETEL. (*journée de*) Le maréchal du Pleſſis-Praſlin s'approcha de Rhetel, au mois de Décembre 1650, dans le deſſein de l'enlever aux Eſpagnols qui l'avoient conquiſe peu de tems auparavant. Le vicomte de Turenne, que des mécontentemens avoient jetté dans le parti de l'Eſpagne, laiſſa inveſtir cette place, ne voulant la ſecourir que lorſqu'elle ſeroit aſſiégée dans les formes. Delli-Ponti, le premier homme de ce tems-là pour la défenſe des villes, en étoit gouverneur; & dix-huit cens hommes ſecondoient ſon adreſſe. Ce capitaine, cependant, ou lâche, ou traître, ſe rendit trois jours après les premieres attaques; &, le 15, lorſque Turenne parut, il trouva le général François prêt à le recevoir. Il fallut ſonger à faire une prompte retraite. Mais le Vicomte, malgré toute ſa diligence & ſon habileté, ne put éviter le combat qui s'engagea le 15. Turenne ſervoit, en qualité de lieutenant-général, ſous

dom Eſtevan de Gamare. Le premier choc fut terrible. Le Vicomte, qui commandoit à l'aîle gauche des Eſpagnols, tomba ſur la droite des François; la rompit; la mit en fuite, & ſe précipita victorieux ſur la gauche. Cette aîle venoit de triompher de la droite des Eſpagnols, conduite par dom Eſtevan. Animée par le ſuccès, elle attendit, ſans ſe troubler, Turenne qui accouroit: elle l'enveloppa tout-à-coup; elle le preſſa, & l'accabla en tête, en queue, en flanc; enſorte qu'il eut de la peine à ſe retirer, ſuivi du ſeul De la Barge, lieutenant de ſes gardes, & dont le cheval étoit bleſſé. Après avoir marché quelque tems, ils apperçurent cinq cavaliers qui venoient à toute bride pour les arrêter. La Barge dit au Vicomte: « Je n'ai » qu'un piſtolet à tirer. Monſieur, que voulez-» vous faire? . . . Mourir, dit-il, La Barge, » plutôt que de retourner en France ſervir de » ſpectacle. » Deux de ces cavaliers, qui marchoient un peu devant les autres, s'étant approchés d'eux, La Barge alla à un, & le tua de ſon piſtolet. L'autre ayant joint le Vicomte, le prit par le baudrier, & lui dit: « Bon » quartier! M. de Turenne. » Ce Général le tua d'un coup d'épée. Des trois cavaliers qui reſtoient, l'un qui paroiſſoit être un officier, tire un coup de piſtolet au Vicomte, & le manque. Enſuite ils ſe retirent tous trois, craignant d'avoir le même ſort que leurs compagnons. Un officier du régiment de Beauveau, qui paſſa dans l'inſtant, ayant reconnu M. de Turenne, lui donna ſon cheval, avec lequel il pourſuivit ſa route, ſans rencontrer

aucun ennemi. Dans cette bataille fameuſe, ſur-tout parce que Turenne la perdit, les François tuerent deux mille Eſpagnols; firent près de trois mille priſonniers, & ſe rendirent maîtres de huit piéces de canon, & de tout le bagage.

RHIN. (*paſſages du*) Céſar eut le premier l'honneur de paſſer ce fleuve fameux, & de porter la terreur de ſes armes dans un pays qui nourriſſoit dans ſon ſein les deſtructeurs à venir de la puiſſance Romaine, & les vengeurs de l'univers. Les difficultés, preſqu'inſurmontables, qui s'oppoſoient à cette entrepriſe, n'arrêterent point ce grand Général accoutumé à vaincre les obſtacles. C'eſt-à-peu-près en ces termes qu'il fait lui-même l'hiſtoire de cet exploit glorieux.

On refuſa d'abord les ſecours & les bateaux des peuples voiſins, auxquels il n'étoit pas ſûr de ſe fier; & la valeur Romaine chercha en elle-même toutes ſes reſſources. On entreprit de conſtruire un pont; &, ce qui rend cette réſolution plus étonnante, c'eſt que le paſſage devoit ſe faire au-deſſous de l'endroit où eſt bâtie Cologne. On joignit enſemble des pieux, deux à deux, à la diſtance de deux pieds l'un de l'autre, de la groſſeur d'un pied & demi chacun, & d'une longueur proportionnée à la hauteur de la riviere. Après les avoir un peu aiguiſés par le bout, & peut-être armés de fer, on les deſcendoit avec des machines dans l'eau; puis on les enfonçoit à coups de mouton, non pas perpendiculairement, mais inclinés ſuivant la direction du fleuve. Vis-à-vis de ces deux pieux, & au-

dessous, à la distance de quarante pieds, on en enfonçoit pareillement deux autres, qui étoient inclinés en un sens contraire au courant du fleuve. Ces deux pilotis, composés chacun de deux pieux, étoient tenus en état par une grosse poutre, étendue de l'un à l'autre, & qui, étant de deux pieds d'épaisseur, rempliſſoit exactement l'intervalle des deux pieux, & avoit pour appui la piéce de bois qui les joignoit. Les têtes de cette poutre étoient assujetties & liées, de chaque côté au pilotis, par de grosses chevilles, ou boulons, l'un en dedans, l'autre en dehors; ensorte que, les deux pilotis ne pouvant se rapprocher, & les deux boulons qui lioient la poutre à chaque pilotis se résistant mutuellement, la construction étoit si ferme que, par les loix de la nature, plus le fleuve devenoit rapide, plus l'ouvrage acquéroit de solidité. Après ce premier rang, on en établissoit un autre à quelque distance; puis sur les poutres qui étoient couchées de long, suivant le fil de l'eau, on mettoit en travers des perches, des claies, & sans doute de la terre & du gazon, pour former un plancher solide & continu. Au-dessous du pont, on avoit enfoncé d'autres pieux en forme d'arcs-boutans qui soutenoient le pont contre la violence du fleuve; & au-dessus, à quelque distance, il y en avoit d'autres pour lui servir de défense, afin que, si les Barbares lâchoient des troncs d'arbres, ou des bateaux pour renverser l'ouvrage, cette paliſſade en amortît l'effet, & empêchât qu'ils n'endommageassent le pont. La diligence avec laquelle fut exécuté un si grand ouvrage n'est

pas moins digne d'admiration que l'ouvrage même. Il fut achevé en dix jours, à compter de celui où l'on avoit apporté le bois sur le bord du fleuve. César ayant laissé un corps de troupes considérable à la tête du pont, de chaque côté, entra dans la Germanie qu'il se contenta d'épouvanter. *An de Rome 667.*

2. Louis XIV ayant déclaré la guerre à la Hollande, en 1672, se mit en campagne à la tête d'une armée de cent trente mille hommes, soutenue d'une artillerie prodigieuse. Les capitaines qui commandoient sous lui étoient Condé, Turenne, Luxembourg, Vauban, le chevalier de Fourilles, qui le premier disciplina la cavalerie, & le célèbre Martinet, qui forma l'infanterie sur le pied où elle est aujourd'hui; qui mit en usage, dans quelques régimens, la bayonnette, dont, avant lui, l'on ne se servoit pas d'une maniere constante & uniforme (*a*); enfin qui imagina des bateaux de cuivre, qu'on portoit aisément sur des charrettes, ou sur le dos des mulets, & à l'aide desquels on pouvoit franchir les ruisseaux, les rivieres, & les fleuves les plus rapides.

On commença par assiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire, que par cet évènement; Rhinberg, Orsoi, Wésel, Burick. Elles furent prises presqu'aussi-tôt qu'elles furent investies. Celle

(*a*) Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, étoit connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévaloient.

de Rhinberg, que le Roi voulut aſſiéger en perſonne, n'eſſuya pas un coup de canon. Toutes les places, qui bordent le Rhin & l'Iſſel, ſe rendirent. Quelques gouverneurs envoyerent leurs clefs, dès qu'ils virent ſeulement paſſer de loin un ou deux eſcadrons François. Pluſieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étoient en garniſon, avant que l'ennemi fût dans leur territoire. La conſternation étoit générale ; & la Hollande, qui n'avoit que vingt mille hommes, & le prince d'Orange, âgé de vingt-deux ans, qui n'avoit vu ni ſiéges, ni combats, à oppoſer au torrent qui le menaçoit, s'attendoit à paſſer ſous le joug, dès que le Roi ſeroit au-delà du Rhin.

Ce prince ſe diſpoſoit à traverſer le fleuve ſur un pont de ces petits bateaux inventés par Martinet, lorſque des gens du pays vinrent informer le prince de Condé, que la ſéchereſſe de la ſaiſon avoit formé un gué ſur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui ſert de bureau de péage, qu'on nomme *Tollhuis*, « la Maiſon du Péage, » dans laquelle il y avoit dix-ſept ſoldats. Le Roi fit ſonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avoit qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve. Cet eſpace étoit peu de choſe, parce que pluſieurs chevaux de front rompoient le fil de l'eau, très-peu rapide en cet endroit. L'abord étoit aiſé. Il n'y avoit, de l'autre côté, que quatre à cinq cens cavaliers, & deux foibles régimens d'infanterie, ſans canon. L'artillerie Françoiſe foudroyoit en flanc cette poignée de ſoldats, déja vaincus avant de combattre. Tandis que la maiſon

du Roi & les meilleures troupes de cavalerie paſſerent ſans riſque, au nombre d'environ quinze mille hommes, le prince de Condé les côtoyoit dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers Hollandois entrerent dans la riviere pour faire mine de réſiſter. Ils s'enfuirent l'inſtant d'après, devant la multitude qui venoit à eux. Leur infanterie mit auſſi-tôt bas les armes, & demanda la vie. On ne perdit, dans le paſſage, que le comte de Nogent, & quelques cavaliers qui, s'étant écartés du gué, ſe noyerent.

Il n'y auroit eu perſonne de tué dans cette journée, ſans l'imprudence du jeune duc de Longueville. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de piſtolet ſur les ennemis qui demandoient la vie à genoux, en leur criant : « Point de quartier » pour cette canaille ! » Il tua du coup un de leurs officiers. L'infanterie Hollandoiſe, déſeſpérée, reprit à l'inſtant ſes armes, & fit une décharge qui coûta la vie au téméraire Longueville. Un capitaine de cavalerie, nommé *Oſſembrouck*, qui ne s'étoit point enfui avec les autres, court au prince de Condé, qui montoit alors à cheval, en ſortant de la riviere, & lui appuie ſon piſtolet à la tête. Le prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracaſſa le poignet. Dans toutes ſes campagnes, Condé ne reçut jamais que cette bleſſure. Les François irrités firent main-baſſe ſur cette infanterie qui ſe diſperſa de tous côtés. Louis XIV paſſa ſur un pont de bateaux avec l'infanterie, après avoir dirigé lui-même toute la marche. Tel fut ce fameux

passage du Rhin, action éclatante & unique, & célébrée par tous les écrivains, comme un des évènemens les plus dignes d'occuper la mémoire des hommes. La victoire demeura constamment sous les drapeaux du monarque François. Doësbourg, Zutphen, Arnheim, Nosembourg, Nimegue, Skenk, Bommel, Creve-cœur, furent emportées aussi-tôt qu'attaquées. Il n'y avoit guères d'heures dans la journée où le Roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier, nommé *Mazel*, mandoit à M. de Turenne : « Si » vous voulez m'envoyer cinquante chevaux, » je pourrai prendre avec cela deux ou trois » places. » Utrecht envoya ses clefs, & capitula avec toute la province qui porte son nom. Louis fit, le 20 de Juin, son entrée dans cette ville. Il avoit passé le fleuve, le 12. Naërden, voisine d'Amsterdam, n'osa résister. Quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancerent jusqu'aux portes de Minden, où sont les écluses qui peuvent inonder le pays, & qui n'est qu'à une lieue de la capitale de Hollande. Les magistrats de Minden, éperdus de frayeur, vinrent présenter leurs clefs à ces quatre soldats ; mais enfin, voyant que ces troupes ne s'avançoient point, ils reprirent leurs clefs, & fermerent leurs portes.

Louis XIV revint dans ses Etats, couvert de gloire, & content d'avoir mis la Hollande sur le dernier penchant de sa ruine.

RHINBERG. (*prises de*) Marc de Rye, marquis de Varambon, s'avança vers cette ville, par l'ordre du duc de Parme, l'an 1589,

& en forma le blocus, parce qu'il n'avoit pas assez de troupes pour l'assiéger. Schenck, capitaine des Flamands rebelles, malgré ses précautions, trouva moyen d'y jetter plusieurs fois du secours; & les Espagnols ne parvinrent à le battre, que dans une seule occasion où il perdit un grand nombre de soldats. Ainsi le siége traîna en longueur. Les Etats y envoyerent encore des renforts sous la conduite de François de West, Anglois d'une grande réputation. Il y eut à ce sujet un combat terrible, dans lequel les Royalistes furent battus. Cependant Rhinberg ne put lasser leur patience. Cette ville fut contrainte de se rendre au commencement de Février de l'année suivante. Elle fut reprise par le prince Maurice, en 1597. L'année suivante, au commencement d'Octobre, elle fut investie par l'amiral d'Aragon. Un accident étrange termina le siége beaucoup plus promptement qu'on ne s'y attendoit. On avoit déposé la poudre, dont Rhinberg étoit bien fournie, dans une grosse tour du château. Le hazard ayant porté dans ce magasin un boulet qui y entra par la fenêtre, le feu y prit. Non seulement le château & la ville, mais tous les environs en furent ébranlés. Le Rhin fut agité d'une maniere épouvantable, & submergea un grand nombre de bateaux qui étoient sur ses bords. La secousse s'étendit jusqu'au camp. Des pierres d'un poids énorme y furent jettées avec fracas; & il fut couvert des débris de l'incendie. Mais c'est sur-tout dans le château que l'effet de l'explosion fut plus terrible. Il sauta en l'air presque tout entier. Le gou-

verneur, ſa femme, ſes fils y furent mis en piéces. Tous ceux qui s'y étoient renfermés, & une infinité de perſonnes qui ſe trouverent malheureuſement dans les maiſons voiſines, eurent un ſort auſſi déplorable. Ce déſaſtre affreux découragea la garniſon. Dès le ſoir même, le 15 d'Octobre, elle propoſa de ſe rendre ; & elle obtint une compoſition honorable. Elle fut repriſe par le prince Maurice, en 1601. Cinq ans après, Spinola vint l'attaquer, & y fut reçu, après un ſiége meurtrier qui lui coûta bien du monde, & qui valut à la garniſon une capitulation honorable. C'étoit le ſixieme ſiége que cette ville avoit ſoutenu depuis le commencement des troubles de la Flandre. Elle avoit été aſſiégée, en 1586, par le duc de Parme, qui avoit échoué. Elle avoit été priſe, en 1590, par le comte de Mansfeld ; en 1597, par le prince Maurice ; par Mendoza, en 1598 ; par le prince Maurice, en 1601 : enfin elle le fut par Spinola, en 1606.

Louis le Grand fit en perſonne la conquête de Rhinberg, en 1672 ; & les progrès de ſes armes dans les Provinces-Unies furent prodigieux, après la réduction de cette place. Le penſionnaire Jean de With, qui connoiſſoit bien l'importance de Rhinberg, dit, quand il en apprit la reddition : « Maintenant, le Roi » peut ſe vanter d'avoir la moitié de la Hol- » lande ſous ſa domination. » Cette ville fut rendue à l'électeur de Cologne deux ans après.

En 1702, le prince Albert-Frédéric de Brandebourg mit le ſiége devant Rhinberg ; mais le marquis de Grammont fit une ſi belle

réſiſtance, qu'il l'obligea de ſe retirer le 30 d'Octobre. Cependant les Impériaux la prirent le 9 de Février de l'année ſuivante.

Bataille de Rhinberg. Une partie de l'armée que commandoit en Allemagne le maréchal de Broglie, avoit pris ſes quartiers dans la plaine de Camp, aux environs de Rhinberg, ſous les ordres du marquis de Caſtries. Le prince héréditaire de Brunſwick, avec quinze mille hommes, crut pouvoir la ſurprendre. Il parut tout-à-coup, le 16 d'Octobre 1760; &, ſur les deux heures du matin, ſes colomnes firent le coup de fuſil avec les patrouilles ennemies. A trois heures & demie, le feu devint plus régulier & plus général, & continua juſqu'à huit heures avec la plus grande vivacité. Tous les efforts des Hanovriens tomberent ſur l'aîle gauche des François, compoſée de vieux corps qui ſoutinrent leur ancienne réputation, quoiqu'exténués par la marche pénible qu'ils avoient faite, la veille, pour arriver au camp. Leur réſiſtance fut telle, que le Prince, déſeſpérant de remporter quelque avantage, leur abandonna la victoire, avec près de quatre mille des ſiens, ſans compter l'artillerie. Ce coup devint déciſif pour Wéſel dont le ſiége fut incontinent levé, & ſauva en même tems les poſſeſſions de l'électeur Palatin, qui auroient été ruinées ou accablées d'impoſitions. Le marquis de Caſtries, par ſes ſçavantes diſpoſitions, ſe couvrit de gloire, & montra, dans l'ardeur du feu, ce phlegme admirable qu'aucun danger ne fait perdre, & qui eſt ſi néceſſaire dans ces momens terribles.

RHINFELD. (*prises de*) 1. Le duc de Wéïmar, allié de la France, forma le siége de Rhinfeld, en 1638. Cette ville, l'une des quatre forestieres, est la mieux fortifiée. Le Duc poussoit la tranchée avec une ardeur capable de fixer la fortune sous ses drapeaux, lorsque le célèbre Jean de Wert vint l'attaquer dans ses lignes, le 28 de Février. Le combat fut long & sanglant. Le duc de Rohan y reçut une blessure mortelle; & la chute de ce capitaine fut le signal de la défaite des François & de leurs Alliés. Cet échec ne déconcerta point le Duc. Ses troupes étonnées, plutôt que découragées par cette disgrace, continuerent les opérations du siége avec leur premiere activité. La place ne pouvoit plus soutenir long-tems leurs efforts réitérés, lorsque, le 3 de Mars, on vit encore Jean de Wert à la tête des Impériaux. On en vint aussi-tôt aux mains; & l'on se porta des coups plus terribles encore que dans la premiere bataille. Pour cette fois, la victoire abandonna l'aigle de l'Empire. Le duc de Wéïmar & les François battirent les troupes Allemandes à plate couture, & firent prisonniers les quatre généraux de l'Empereur. Jean de Wert fut fait prisonnier, & conduit en triomphe à Paris. Fribourg, Rhinfeld & plusieurs autres villes, furent les premiers fruits de ce succès.

2. En 1678, le 6 de Juillet, le maréchal de Créqui battit les Impériaux à la tête du pont de Rhinfeld; & les François en firent un si grand carnage, que les corps morts, dont le pont étoit couvert, les empêcherent d'entrer dans la ville.

Pendant que l'armée Françoiſe faiſoit le ſiége de Fribourg, en 1744, M. le chevalier de Belle-Iſle ſe rendit maître des quatre villes foreſtieres. Rhinfeld ſeule fit réſiſtance & fut emportée d'aſſaut. Le Commandant ſe retira avec ſa garniſon dans le château, qui eſt ſitué au milieu du Rhin ſur un roc vif, qu'on regardoit comme imprenable, parce qu'il ne paroiſſoit pas qu'on pût l'attaquer; &, par ſon ordre, on rompit le pont qui communique de la ville au château. Le chevalier de Belle-Iſle entreprit de le réparer; &, les aſſiégés ayant mis le feu à ce travail, la flamme ſe communiqua au donjon, avec tant de violence, que le Commandant fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre avec tous ſes ſoldats. Les quatre villes foreſtieres ont été rendues à la reine de Hongrie par l'avant-dernier traité.

RHODES. (*ſiéges de*) 1. Mauſole, roi de Carie, avoit ſubjugué les citoyens de cette ville. Après la mort de ce prince, ils ſe révolterent, & allerent aſſiéger la reine Artémiſe, ſa veuve, dans Halicarnaſſe. Cette princeſſe avoit ordonné aux habitans de ſe tenir ſur les murailles, & de tendre les mains aux ennemis, comme pour leur livrer la ville. Les Rhodiens trompés deſcendirent tous de leurs vaiſſeaux, & laiſſerent leur flotte vuide pour ſe rendre dans la place. Pendant ce tems-là, Artémiſe fit ſortir ſes galeres du petit port; ſe ſaiſit de la flotte ennemie, & enveloppa les Rhodiens qui furent tous égorgés. Enſuite l'intrépide princeſſe s'avance vers Rhodes. Les citoyens, appercevant de loin leurs vaiſ-

ſeaux couronnés de laurier, jettent de grands cris, & reçoivent avec une joie folle la flotte victorieuſe. Mais quelle fut leur ſurpriſe, quand ils reconnurent la reine, la vengeance à la main ! Artémiſe fit mourir les auteurs de la révolte, & retourna triomphante dans ſa capitale. *An du monde* 3652.

2. En 3700, le fameux Démétrius Poliorcète fut chargé par Antigone, ſon pere, de punir cette ville qui ne s'étoit pas déclarée en ſa faveur contre le roi d'Egypte. Entre les iſles Sporades, Rhodes tenoit le premier rang. La fertilité de ſon terroir, la ſûreté de ſes ports & de ſes rades, l'étendue de ſon commerce, en avoient fait un petit Etat très-puiſſant, dont tous les princes recherchoient l'amitié, & qui les ménageoit tous, en gardant une exacte neutralité. Démétrius ſe préſenta devant cette importante cité, avec une flotte nombreuſe. Il ſçavoit bien qu'il alloit combattre contre des guerriers habiles, très-expérimentés dans la marine, & qui avoient plus de huit cens machines de guerre preſqu'auſſi redoutables que ſon hélépole : auſſi prit-il des meſures ſi ſages, qu'on prétend que ce ſiége eſt ſon chef-d'œuvre. Pendant un an qu'il dura, il n'y avoit point d'inventions qu'on n'ait employées, ſoit pour bien attaquer, ſoit pour bien défendre. Jamais on ne fit jouer tant de machines. Jamais on ne livra tant d'aſſauts. Jamais aſſiégeans ne montrerent tant d'ardeur & de conſtance ; mais le courage des Rhodiens étoit invincible. Abbatoit-on un mur ? Un autre paroiſſoit auſſi-tôt, & oppoſoit des barrieres plus impénétrables encore que le pre-

mier. La flamme conſumoit des ouvrages élevés à grands frais & par de longues fatigues. Un ſeul inſtant voyoit échouer les efforts de pluſieurs mois. Enfin Démétrius, pour forcer la victoire à ſe déclarer en ſa faveur, fit avancer ſon hélépole, énorme machine, d'une invention nouvelle, & dont la ſeule approche inſpiroit la terreur. Un ingénieur Rhodien imagina un moyen de la rendre tout-à-fait inutile. Il ouvrit une galerie ſouterreine, qui paſſoit par-deſſous les murs de la ville, & qu'il pouſſa ſous le chemin par où cette fatale tour devoit s'approcher. Le lendemain, quand elle fut arrivée dans ce lieu, le ſol fondit tout-à-coup ſous la machine qui s'enfonça ſi avant en terre, qu'il ne fut plus poſſible de l'en retirer. Cet accident détermina le prince à lever le ſiége. Il conſentit à la paix, & fit un traité qui ſauva ſa réputation, & qui fut également agréable & néceſſaire aux aſſiégeans & aux aſſiégés. *An du monde 3701.*

Rhodes fut ſoumiſe, comme tout le reſte de la Grèce, à l'empire des Romains; &, quand ceux-ci eurent été anéantis par les Barbares, Rhodes paſſa ſous le joug des infidèles. En 1308, Foulques de Villaret, grand-maître des chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem, forma le projet de conquérir cette iſle, pour en faire le chef-lieu de ſon ordre. Secondé, dans ce grand deſſein, par tous les Souverains de l'Europe Chretienne, il entra dans l'iſle; battit pluſieurs fois les Saraſins & les Grecs, & ſe rendit maître de Rhodes, après quatre ans de fatigues. Cette ville devint floriſſante ſous la domination des chevaliers,

qui épuiſerent toutes les reſſources de l'art pour la rendre imprenable. Ces précautions étoient néceſſaires. Les Grecs, les Saraſins, les Turcs, eſſayerent pluſieurs fois d'y entrer. Mahomet II voulut l'aſſiéger : ſes Généraux furent battus, & lui-même mourut en marchant pour cette expédition. La gloire de prendre Rhodes étoit réſervée à Soliman II, dont les troupes s'approcherent de l'iſle, en 1521.

Villiers de l'Iſle-Adam, régnoit alors ſur les chevaliers de Saint-Jean; grand homme de guerre, intrépide, courageux, habile, fécond en reſſources. Il avoit tout au plus ſix mille guerriers à oppoſer à une armée de près de deux cens mille hommes. Mais ces guerriers étoient, comme leur chef, remplis de la plus héroïque valeur, & préféroient la mort à l'eſclavage. Rhodes fut inveſtie. On ouvrit la tranchée hors de la portée du canon; &, quand on fut plus près de la ville, les infidèles dreſſerent une batterie qui fut bientôt démontée par l'artillerie de la place. Les ſorties fréquentes des chevaliers comblerent leurs travaux. En peu de tems, le découragement devint ſi général parmi les Turcs, qu'il fallut que le Sultan vînt lui-même ſe montrer à ſes troupes, pour animer leurs opérations par ſa préſence. Alors tout changea de face. Les officiers & les ſoldats Ottomans, pour effacer juſqu'aux moindres traces de leurs murmures, s'empreſſerent de ſe ſignaler ſous l'œil du maître; & cette multitude de bras, juſqu'alors peu terrible, devint enfin redoutable. Les ſoldats & les pionniers pouſſerent la tranchée

tranchée ſans relâche : on y travailloit le jour comme la nuit ; & ils étoient relevés tour-à-tour par différens corps qui ſe ſuccédoient les uns aux autres. Le Grand-Maître, les voyant ſoutenus par de gros détachemens, ne jugea pas à propos de continuer les ſorties, dans leſquelles il perdoit plus, par la mort d'un ſeul chevalier, que Soliman par celle de cinquante Janiſſaires. Ainſi les infidèles, n'ayant rien à craindre que le feu de la place, travaillerent avec tant d'activité, qu'ils conduiſirent leurs travaux juſqu'à la contreſcarpe ; &, pour rendre leurs lignes plus ſolides, ils les revêtirent par dehors de poutres & de madriers bien liés enſemble. On augmenta enſuite les batteries qui ne ceſſerent de foudroyer la ville, mais ſans ſuccès, parce que leurs boulets entamoient à peine les créneaux des murailles. Ils en furent avertis par un Juif qui leur ſervoit d'eſpion dans Rhodes. Auſſi-tôt ils changerent leurs batteries qui dès-lors tirerent plus heureuſement. Voyant que la place étoit, pour ainſi dire, couverte & enterrée ſous ſes fortifications, il réſolurent d'élever deux cavaliers d'une hauteur ſupérieure à ces ouvrages, & qui commandaſſent la ville & ſes boulevards. Les ſoldats & les pionniers, par ordre du Général, apporterent, durant pluſieurs jours, des terres & des pierres qu'ils plaçoient entre les portes d'Eſpagne & d'Auvergne, vis-à-vis le baſtion d'Italie. Ces deux endroits étoient vus à découvert par le canon de la place. Des millions d'hommes périſſoient foudroyés, écraſés. Mais on ne comptoit point ces pertes,

pourvu qu'on avançât l'ouvrage entrepris. Enfin on vit paroître comme deux collines plus hautes, de dix à douze pieds, que la muraille, & qui la commandoient abſolument. Le poſte d'Allemagne fut le premier attaqué. Les Turcs dirigerent leurs canons vers la muraille. On ne croyoit pas qu'étant ſans terre-plein, elle pût réſiſter long-tems à la violence de ces machines deſtructrices. Le Grand-Maître s'y tranſporta, & la fit appuyer, en dedans, par de la terre, des poutres, des faſcines; &, comme l'artillerie placée ſur la porte de ſon palais, dans un lieu élevé, portoit directement ſur les infidèles, les canonniers Chrétiens les ruinerent, & mirent en piéces leurs gabions & leurs mantelets ou parapets. Il en fallut refaire de nouveaux, qui ne durerent pas plus long-tems que les premiers. Le canon de la ville abymoit tout; & celui des Turcs, au contraire, mal ſervi, & pointé ſur un endroit auſſi élevé, battoit toujours ſur une même ligne, paſſoit par-deſſus la muraille, & tiroit à coups perdus. Apparemment que ces canonniers ignoroient encore l'uſage de plonger, & de tirer de haut en bas, & contre le pied du mur. Rebutés du peu d'effet de leurs batteries, les officiers de Soliman les tranſporterent contre la tour de Saint-Nicolas. On la foudroya avec douze canons de fonte; mais on eut le chagrin de voir le canon démonté, & les batteries ruinées par celles de la tour. Pour prévenir cet effet de l'adreſſe des canonniers Chrétiens, on réſolut de ne tirer que de nuit; &, pendant le jour, on enterroit le canon

ſous les gabions dans le ſable. A l'approche des ténèbres, on le remettoit ſur ſa plate-forme. Plus de cinq cens boulets porterent contre l'endroit de la muraille qui regardoit l'occident, & la firent crouler dans le foſſé. On s'applaudiſſoit du ſuccès de cette batterie nocturne, & l'on ſe flattoit d'emporter le fort au premier aſſaut; mais on fut bien étonné de voir paroître derriere les ruines une nouvelle muraille terraſſée avec ſon parapet, & bordée d'artillerie qui en défendoit les approches. Plein de colere, Soliman fit attaquer tous les principaux baſtions de la place; & le canon Ottoman, qui les battit jour & nuit, durant un mois entier, les endommagea pour la plûpart. Cependant le nombre des chevaliers & des citoyens diminuoit conſidérablement dans Rhodes. On manquoit de poudre. Le Grand-Maître en fit faire avec du ſalpêtre dont on avoit fait proviſion; & l'on eſpéra de pouvoir, avec ce foible ſecours, réſiſter aſſez long-tems pour rebuter l'empereur infidèle.

La guerre juſqu'alors ne s'étoit faite, entre les aſſiégeans & les aſſiégés, qu'à coups de feu; &, quoique celui des Turcs, par la multitude de leurs canons, & l'abondance de poudre fût fort ſupérieur, cependant ils n'étoient pas encore maîtres d'un pouce de terrein dans les baſtions & dans les ouvrages avancés de la place. Les retirades, & les retranchemens creuſés par les chevaliers, tenoient lieu des murailles abbatues. On ne pouvoit emporter ces nouveaux ouvrages, que par un aſſaut; &, pour y monter, il falloit

tenter la deſcente du foſſé, ou le combler. Soliman, qui avoit un nombre prodigieux de pionniers dans ſon armée, en fit différens détachemens, les uns pour jetter de la terre & des pierres dans le foſſé. Mais les chevaliers, par le moyen des caſemates, enlevoient la nuit les décombres qu'on y avoit jettés le jour. Les autres pionniers étoient employés à creuſer des mines dans cinq endroits différens, dont chacune conduiſoit ſon approche vers le baſtion oppoſé. Quelques-unes furent éventées par la vigilance du fameux de Martinengue, auquel on eſt redevable de l'invention de découvrir, avec des peaux tendues & des tambours, en quel endroit ſe faiſoit le travail. Les Turcs avoient travaillé avec tant d'adreſſe, que les différens rameaux de ces mines alloient de l'un à l'autre; & tous, pour faire plus d'effet, aboutiſſoient au même endroit. Deux de ces mines jouerent, l'une après l'autre, ſous le baſtion d'Angleterre. Leur exploſion fut ſi violente, qu'elles renverſerent plus de ſix toiſes de la muraille dont les ruines comblerent le foſſé. La brèche ſe trouva ſi large, & la montée ſi facile, que pluſieurs bataillons ſe préſenterent auſſi-tôt à l'aſſaut avec de grands cris & le ſabre à la main. Ils gagnerent d'abord le haut du baſtion, y planterent ſept enſeignes, & s'en ſeroient rendus maîtres, s'ils n'avoient rencontré derriere une traverſe qui les arrêta. Les chevaliers, revenus de l'étourdiſſement qu'avoit cauſé le bruit effroyable de la mine, accoururent au baſtion, & chargerent les Turcs à coups de mouſquets, de grenades & de pierres. Le

Grand-Maître, dans le moment que le volcan joua, étoit dans une égliſe voiſine, où il imploroit, aux pieds des autels, le ſecours du Dieu des Armées. Il jugea bien, à l'horrible fracas qu'il entendit, que l'éclat qu'avoit fait la mine ſeroit ſuivi d'un aſſaut. Il ſe leve, dans le moment que les prêtres, pour commencer l'office, entonnoient cette priere préliminaire : *Deus, in adjutorinm meum intende.* Seigneur, venez à mon ſecours. « J'ac- » cepte l'augure, s'écrie le pieux Général ; » &, ſe retournant vers quelques chevaliers qui l'accompagnoient : « Allons, mes fr ces, leur » dit-il, changer le ſacrifice de nos louanges » dans celui de vos vies ; & mourons, s'il » le faut, pour la défenſe de notre ſainte » loi. » Il dit ; &, la pique à la main, il s'avance d'un air terrible. Il monte ſur le baſtion, joint les Turcs, écarte, renverſe, tue tout ce qui oſe lui réſiſter. Il arrache les enſeignes ennemies, & regagne impétueuſement le baſtion. Le général de Soliman, Muſtapha, rallie les fuyards, & les reconduit à l'ennemi, à coups de ſabre. Il y marche lui-même avec audace. Le combat ſe renouvelle. La mêlée devient ſanglante. Le fer & le feu ſont également employés de part & d'autre : on ſe tue, de loin & de près, à coups de mouſquets ou d'épée. On en vient juſqu'à ſe prendre corps à corps ; & le plus fort ou le plus adroit tue ſon ennemi à coups de poignard. Les Turcs en bute aux arquebuſades, aux pierres, aux grenades, aux pots à feu, abandonnent enfin la brèche, & tournent le dos. Enfin leur chef tâche, par ſes menaces & par ſes promeſſes, de ranimer

leur valeur. On ne l'entend point. Tout fuit : tout ſe diſperſe ; &, Muſtapha ſe retire avec eux, après avoir perdu plus de trois mille hommes.

C'eſt avec cet acharnement furieux, qu'on ſe diſputa la victoire, juſqu'au 24 de Septembre, que Soliman fit donner l'ordre pour un aſſaut général. Dès le point du jour, les Mahométans, diviſés en quatre corps, ou quatre armées, s'avancent de quatre côtés, & montent fièrement ſur la brèche, malgré les foudres qui partent de la place, malgré un déluge de balles, de flèches, de traits & de pierres. Rien ne les arrête. Les chevaliers accourent en foule. Ils repouſſent les aſſaillans. Ils les précipitent. Ils renverſent les échelles. Les infidèles reviennent à la charge avec plus d'impétuoſité ; mais tous leurs efforts ſont inutiles. Les chevaliers ſont invincibles. Les prêtres, les religieux, les vieillards, & juſqu'aux enfans, tous veulent avoir leur part du péril, & repouſſent enfin l'ennemi. Des femmes ne le céderent pas en aſſiduité aux pionniers, ni en courage aux ſoldats. Pluſieurs perdirent la vie, en défendant leurs maris & leurs enfans. L'Hiſtoire fait mention d'une Grèque parfaitement belle, & maîtreſſe d'un officier qui commandoit dans un baſtion, & qui venoit d'être tué. Cette fille, outrée de la mort de ſon amant, & ne lui voulant pas ſurvivre, après avoir embraſſé tendrement deux jeunes enfans qu'elle avoit eu de lui, & leur avoir fait le ſigne de la Croix ſur le front. » Il vaut mieux, mes chers enfans, leur dit-elle les larmes aux yeux, » que vous mou-

» riez par mes mains, que par celles de nos » impitoyables ennemis, ou que vous soyez » réservés à d'infâmes plaisirs plus cruels que » la mort. » Alors, pleine de fureur, elle prend un couteau ; les égorge, jette leurs corps dans le feu, se revêt des habits de son amant, encore teints de son sang ; se saisit de son sabre, court sur la bréche, tue le premier Turc qui s'oppose à elle, en blesse d'autres, & meurt en combattant avec toute la bravoure des héros.

Le mauvais succès de tous ces assauts rendit Soliman furieux. Il fit périr Mustapha à coups de fléches ; & plusieurs autres capitaines auroient subi le même sort, si on ne lui eût pas persuadé qu'il pouvoit encore réussir dans son entrepriſe. On ne cessa de combattre & de former des attaques, jusqu'au milieu de l'hiver. Enfin les infidèles triompherent. Rhodes, presqu'entièrement détruite, n'avoit plus de quoi les arrêter. La plûpart des chevaliers avoient trouvé la mort, en defendant les fortifications. Il fallut capituler, & abandonner cette isle fameuse, qui avoit été, pendant près de trois siécles, la patrie d'une société de héros. Soliman n'abusa point de sa victoire. Il traita généreusement le Grand-Maître qu'il consola, qu'il visita même, & qu'il plaignit, comme le méritoit ce personnage immortel.

RHONE. (*passage du*) Annibal, après le siége & la prise de Sagonte, se mit en devoir de passer en Italie. Il traversa les Pyrénées, entra dans les Gaules, dont il contint les peuples, & arriva sur les bords du Rhône, à quatre journées environ au-dessus de l'embou-

chure de ce fleuve fameux, dans le pays des Volſques, nation puiſſante & guerriere. Ces peuples, déſeſpérant de pouvoir ſe défendre contre un ennemi qui les avoit ſurpris, paſſerent avec tous leurs effets à l'autre bord, dans le deſſein de lui diſputer le trajet par la force des armes. Mais Annibal fit préparer une grande quantité de barques; &, comme il n'étoit pas poſſible d'attaquer de front les Barbares, il fit paſſer le fleuve plus haut par un gros détachement qui réuſſit à la faveur des ténèbres, & qui vint ſe mettre en embuſcade pour prendre l'ennemi en queue, lorſque le Général auroit donné le ſignal. Annibal cependant ſe mettoit en état de tenter le paſſage. Il fit monter ſur les plus grands bateaux ſes ſoldats peſamment armés, & l'infanterie legere ſur les plus petis. Les chevaux ſuivoient à la nage, conduits par un homme qui, pour cet effet, ſe tenoit derriere des bateaux. Une grande partie de l'armée ſe jetta ſans oppoſition ſur l'autre bord, & commença le combat. Les Barbares s'étoient promis une victoire aſſurée. Mais ils ſe crurent vaincus, quand tout-à-coup ils entendirent derriere eux le bruit du détachement qui étoit ſorti de ſon embuſcade, & avoit mis le feu à leur camp. Ils furent enfoncés, & prirent la fuite. Annibal, maître du paſſage, & vainqueur des Gaulois, ſe hâta de faire paſſer le reſte de ſes troupes, parce que les Romains s'avançoient à grandes journées. Ce qu'il y eut de plus embarraſſant, furent les éléphans. On avança, du bord du rivage dans le fleuve, un radeau long de deux cens pieds, & large de cin-

quante, qui étoit fortement attaché aux arbres plantés le long du rivage. Ce radeau étoit tout couvert de terre; enſorte que les animaux, en y entrant, s'imaginoient marcher à l'ordinaire ſur la terre. Ils paſſerent tous. Quelques-uns tomberent dans l'eau; mais ils arriverent, comme les autres, ſur le rivage, ſans qu'il s'en noyât un ſeul. *218 avant J. C.*

RICARDI. (*bataille de*) Les exilés de Florence, voulant abbatre la puiſſance des Médicis, leverent une armée nombreuſe, ſous la conduite du fameux Barthelemi Coglione, &, ſecondés par les Vénitiens, vinrent attaquer, l'an 1472, la ville de Piſe dépendante de la république. Le ſiége ne fut pas heureux; & il fallut le convertir en blocus. Sur ces entrefaites, Laurent de Médicis, qui avoit ſuccédé à Pierre ſon pere, raſſembla les amis de ſa famille, & mit en campagne une armée dont il confia le commandement au célèbre Frédéric de Montefeltro, duc d'Urbin, l'un des meilleures capitaines de ſon ſiécle. Coglione leva le ſiége de Piſe, aux approches de l'armée ennemie, & s'avança fièrement à ſa rencontre. La bataille ſe donna ſur le bord de la riviere de Ricardi, dans le territoire de Boulogne. Elle eſt remarquable par quelques circonſtances ſingulieres. Coglione ayant inventé, peu de jours auparavant, la maniere de faire rouler l'artillerie en pleine campagne, s'en ſervit, le jour de la bataille, avec un ſuccès tout-à-fait bizarre; car elle ne fit point d'autre effet ſur l'armée des Florentins, que d'emporter le talon de la botte du prince Hercule de Ferrare. L'avantage fut

égal de part & d'autre ; mais Frédéric d'Urbin, n'ayant donné que deux heures de repos aux troupes de la république, les mena enſuite, ſans aucun bruit, attaquer le camp des exilés. Il y arriva à la pointe du jour, & trouva les ſoldats de Coglione tellement endormis, qu'il en fit ſans peine un grand carnage. Cette victoire fut ſuivie d'un accommodement entre les deux partis.

RIGA. (*ſiéges de*) 1. Pendant que Charles XII faiſoit trembler Coppenhague, le roi de Pologne inveſtiſſoit la ville de Riga, capitale de Livonie, fortifiée de deux bonnes enceintes baſtionnées, & munie d'une forte citadelle. « Elle étoit défendue par le vieux » comte d'Alberg, général des fortifications » de Suède, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, dit le Quint-Curce François, » joignoit le » feu d'un jeune homme à l'expérience de » ſoixante campagnes. Le comte Flemming, » depuis miniſtre de Pologne, grand homme » de guerre & de cabinet, & le ſieur Patkul, » preſſoient tous deux le ſiége ſous les yeux » du Roi, l'un avec toute l'activité de ſon » caractere, l'autre avec l'opiniâtreté de la » vengeance. Mais, malgré pluſieurs avantages que les aſſiégeans avoient remportés, » l'expérience du vieux comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts ; & le roi de Pologne déſeſpéroit de prendre la ville. Il » ſaiſit enfin une occaſion honorable de lever » le ſiége, Riga étoit pleine de marchandiſes » appartenantes aux Hollandois. Les États-» Généraux ordonnerent à leur ambaſſadeur » auprès du roi Auguſte, de lui faire ſur cela

» des représentations. Le roi de Pologne ne » se fit pas prier. Il consentit à lever le siége, » plutôt que de causer le moindre dommage » à ses Alliés, qui ne furent point étonnés » de cet excès de complaisance. » *L'an 1700.*

2. Le 11 de Juillet 1710, les Moscovites forcerent Riga de capituler après un long blocus suivi d'un siége dans les formes. La garnison, qui d'abord étoit de neuf mille cinq cens hommes, se trouvoit réduite à deux mille. Ils sortirent le 15, pour être conduits à Rével; mais les Moscovites en retinrent la moitié prisonniers.

RIMENANTE. (*combat de*) L'armée des Etats de Hollande étoit avantageusement campée, auprès du village de Rimenante. La Démer la défendoit d'un côté; & de l'autre, elle étoit couverte par un bois. Ses derrieres étoient protégés par de bons retranchemens bien entendus; & elle n'étoit pas moins bien retranchée sur le devant, où elle pouvoit être plus facilement attaquée par l'armée royale. Malgré la bonté de cette position, dom Juan d'Autriche marcha contre elle, & s'avança en bon ordre pour l'attaquer & l'obliger à engager une action générale & décisive. L'armée Flamande se contenta de repousser ses efforts, sans vouloir rien risquer davantage. Ils tinrent cette sage conduite, durant plusieurs jours; & ce ne fut que le premier d'Août 1578, que le général Espagnol trouva l'occasion de livrer un sanglant combat. Le colonel Norvis, Anglois, officier d'une grande expérience & d'un courage déterminé, gardoit avec un corps d'infanterie un poste important en

dehors du camp ennemi. Dom Juan voulut l'en chaſſer & s'y établir. Il fit charger, dans cette vue, par un corps choiſi d'Eſpagnols, les Anglois & les Ecoſſois. Ces derniers combattoient en chemiſe. L'attaque dirigée par Alphonſe-Martinez de Lève fut meurtriere & terrible; mais la réſiſtance des Anglois fut auſſi vigoureuſe; &, à la faveur de leurs retranchemens & du feu de leur artillerie, ils firent la plus belle & la plus courageuſe défenſe. Le combat s'allumoit cependant, & devenoit, à chaque inſtant, plus furieux. On renforçoit de part & d'autre les combattans. Les divers ſuccès balançoient les eſpérances & les craintes. Mais enfin les Royaliſtes, mal poſtés, furent contraints de céder; & cette affaire qui fit beaucoup d'honneur au comte de Boſſu, général des Etats, auroit été bien plus malheureuſe pour les Eſpagnols, ſi le prince de Parme n'eût conſeillé à dom Juan, ſon oncle, d'avancer pour recueillir ceux des ſiens qui s'étoient imprudemment portés trop loin. Ce mouvement les ſauva. Ils étoient au nombre de cinq mille fantaſſins & de ſix cens chevaux, dont la perte fut de neuf cens hommes, ſuivant le préſident de Thou. Strada ne fait monter la perte, de part & d'autre, qu'à quatre cens hommes.

RIMINI. (*ſiége de*) Céſar vouloit être le maître de l'univers; & ce grand homme oubliant ſes vertus, pour ſacrifier à une aveugle ambition, ſe diſpoſoit à marcher contre ſa patrie. Quand il fut ſur les bords du Rubicon, agité de mille penſées diverſes, il s'arrêta tout-à-coup; &, ſe tournant vers ſes amis:

» Nous pouvons encore revenir sur nos pas, » leur dit-il; mais si nous traversons ce petit » ruisseau, il faudra pousser l'entreprise jus- » qu'au bout, par la force des armes. » Suétone rapporte que, dans ce moment, un homme d'une taille extraordinaire parut tout d'un coup assis dans le voisinage, jouant d'une flûte champêtre. Tous les soldats s'assemblerent autour de lui pour l'entendre. Alors cet homme merveilleux, saisissant la trompette de l'un de ceux qu'il voyoit près de lui, l'emboucha, sonna la charge, & passa à l'autre bord. C'étoit peut-être une ruse ménagée par César pour encourager ses troupes. Au reste, il s'écria aussi-tôt : « Allons où nous appellent » les dieux & l'injustice de nos ennemis. Le » sort en est jetté. » C'est ainsi qu'il fit cette décisive & hazardeuse démarche, s'étourdissant lui-même sur les suites horribles qu'elle devoit avoir. Le siége & la prise de Rimini fut la suite du passage du Rubicon, & le prélude de cette guerre civile entre César & Pompée, qui anéantit la liberté de Rome, & forgea les fers de cette reine des nations. *An de Rome 703.*

2. L'an 538, Vitigès, roi des Ostrogoths, parut devant Rimini, & en forma le siége. Il fit avancer vers les murailles une énorme tour, au haut de laquelle étoit un pont-levis fort large, qui devoit s'abbatre, lorsqu'elle seroit à la portée des créneaux. Tous les habitans trembloient à la vue de cette redoutable machine; mais le Commandant la rendit inutile, en élargissant le fossé durant la nuit, & en jettant l'épouvante dans le camp des ennemis, par

une attaque imprévue. Les plus braves d'entre les Goths y perdirent la vie; ce qui détermina Vitigès à changer le siége en blocus. L'arrivée de Bélisaire, qui se hâtoit de secourir la place à la tête d'un corps de troupes, l'obligea bientôt de renoncer à cette entreprise.

RIO-JANÉIRO. (*prise de*) En 1711, le célèbre Duguay-Trouin, aidé de son courage, & de l'argent de quelques marchands, n'ayant encore aucun grade dans la marine, & devant tout ce qu'il étoit à sa propre valeur, équipa une petite flotte, & voulut venger dans un monde éloigné les maux dont sa patrie étoit accablée en Europe. Il cingla vers le Bréfil; &, le 14 de Septembre, il entra dans la baie de Saint-Sébastien de Rio-Janéiro, malgré le feu d'une quantité prodigieuse de batteries, sous lesquelles quatre gros vaisseaux de guerre Portugais furent obligés de s'échouer & de se brûler. Le capitaine François fit foudroyer la place que le gouverneur abandonna le 21, après avoir fait mettre le feu au principaux magasins où il y avoit pour plus de six millions de marchandises. Duguay-Trouin y entra suivi de ses guerriers, & ordonna le pillage pour les dédommager de leurs fatigues. Les Portugais, pour empêcher qu'on ne ruinât la ville, donnerent six cens dix mille cruzades, avec une quantité considérable de sucre, de bestiaux & de marchandises.

RIOTA. (*journée de la*) Après la célèbre bataille de Ravenne, si glorieuse & si fatale au duc de Nemours, Louis de la Trémouille, le plus habile capitaine de son tems, fut mis à la tête

des troupes Françoiſes en Italie. Il mit le ſiége devant Novare, où s'étoit renfermé François Sforce, duc de Milan, avec ſix mille Suiſſes. Les François étoient près d'entrer dans la place, quand un corps nombreux de Suiſſes, ſous les ordres du général Motin, vint à ſon ſecours. Après avoir délibéré, les généraux François, conſidérant que le pays des environs étoit plat, réſolurent que la Trémouille reſteroit dans les lignes, avec l'infanterie, & que le maréchal Trivulce iroit, à la tête de la cavalerie, s'oppoſer aux ennemis. Cet arrangement étoit bien entendu. Mais, comme Trivulce ne l'avoit pas approuvé, il conduiſit ſes troupes à la Riota; poſte marécageux, entrecoupé de foſſés & de canaux. La Trémouille l'apprend, & accourt avec le corps de bataille & l'arriere-garde. Il s'empreſſe de choiſir un endroit plus favorable, mais en vain. Les Suiſſes ſurviennent. Ceux de la ville ſe joignent à eux; &, le 6 de Juin 1513, ils engagent la bataille. L'artillerie françoiſe fait d'abord un grand ravage, mais bientôt elle eſt emportée & tournée contre ſes maîtres. Le combat devient alors des plus terribles. L'Infanterie Allemande & Françoiſe eſt taillée en piéces, ſans pouvoir être ſecourue de la Gendarmerie, que l'inégalité du terrein empêchoit d'agir. La Trémouille, bleſſé à la jambe, voyant la victoire déclarée pour les ennemis, ſe mit à la tête de la cavalerie, & fit ſa retraite en bon ordre, après avoir perdu bien du monde. Il en coûta quinze cens hommes aux Suiſſes, parmi leſquels on comptoit le général Motin. Au commencement de

la retraite des vaincus, Robert de la Marck, ſeigneur de Sedan, apprit que ſes deux fils aînés, couverts de bleſſures, étoient reſtés dans un foſſé. Il perce auſſi-tôt, à la tête de ſa compagnie d'hommes-d'armes, toute l'armée des vainqueurs; trouve ſes fils mourans; charge l'un ſur ſon cheval, l'autre ſur celui d'un homme-d'armes, & rejoint les François, après avoir encore traverſé l'armée triomphante. Ses deux fils guérirent; & l'aîné fut, dans la ſuite, le maréchal de Fleuranges.

ROCHELLE. (*ſiége de la*) 1. Les Anglois s'étoient rendus maîtres de la Rochelle, en 1372; mais les habitans de cette ville importante n'avoient rien tant à cœur que de ſecouer le joug des ennemis de la patrie. Ils n'étoient retenus que par la crainte des gens de guerre, renfermés dans le château qui, par ſon élévation, commandoit le port & la ville. Jean Candorier, maire de la Rochelle, propoſa une ruſe. « Nous en viendrons aiſé-» ment à notre honneur, diſoit-il; car Phi-» lippe Mancel, (c'étoit le nom du comman-» dant Anglois) n'eſt pas trop malicieux. » Candorier invite Mancel à dîner, & lui montre un ordre qu'il venoit de recevoir, & qui lui enjoignoit, en ſa qualité de Maire, de faire la revue de la garniſon & de la bourgeoiſie. L'ordre étoit ſuppoſé. Mais le Commandant, ſuivant la coutume des guerriers de ce tems-là, ne ſçavoit ni lire ni écrire; & Candorier montroit & liſoit cet ordre avec une confiance capable d'en impoſer. Au jour marqué pour la revue, Mancel fit ſortir toute la garniſon du château, où il ne laiſſa que douze hommes.

hommes. A peine eut-il passé les fortifications, que des bourgeois armés, qui se tenoient en embuscade derriere une vieille muraille, se mirent entre lui & la citadelle, en même tems qu'un corps de deux cens hommes s'avançoit en bon ordre. Les Anglois se voyant enveloppés, n'oserent se défendre & se rendirent à discrétion. Les habitans sommerent ensuite ceux qui étoient restés dans la forteresse de la remettre sur le champ en leur pouvoir, avec menaces de les décapiter au pied même des remparts, s'ils faisoient la moindre résistance. Ils étoient en si petit nombre, qu'ils se soumirent sans balancer. Le roi Charles V récompensa la fidélité des Rochellois par de grands priviléges, dont les plus remarquables étoient la destruction de la citadelle, & la noblesse pour tous les maires & échevins presens & à venir.

2. Durant les guerres de religion, les Réformés n'eurent pas de plus redoutable rempart que la Rochelle. Ils y furent assiégés, en 1573, par le duc d'Anjou, depuis Henri III. Ce prince comptoit dans son armée toute la fleur de la noblesse Françoise, & les premieres têtes du royaume; le duc d'Alençon, son frere, le roi de Navarre, le prince de Condé, le duc de Montpensier, tous les princes de la maison de Guise, le duc de Nevers, & le maréchal de Cossé. Pendant huit mois, on livra neuf assauts généraux, & l'on forma plus de vingt attaques, qui furent toutes inutiles, & coûterent la vie au duc d'Aumale. Le comte de Montgommeri tenta de secourir la ville avec une flotte Angloise. Il fut re-

pouſſé & forcé de renoncer à ſon entrepriſe. Les Rochellois, abandonnés des défenſeurs du dehors, ne s'abandonnerent point eux-mêmes, & continuerent à ſignaler leur valeur par la plus intrépide réſiſtance. Le duc d'Anjou, revenant de viſiter une mine, paſſa par un endroit que l'on voyoit de la place. Un ſoldat l'apperçoit & le couche en joue. Hubert de Vins, ſon écuyer, voit le danger du prince. Il ſe met devant lui, & reçoit le coup au travers du corps. Il eut le bonheur de guérir de ſa bleſſure, & de jouir long-tems de la gloire d'une action ſi généreuſe. On reçut alors la nouvelle que le Duc venoit d'être proclamé roi de Pologne. On fit une nouvelle attaque générale, qui ne réuſſit pas mieux que les précédentes; enſorte que le prince, qui avoit déja perdu près de vingt-quatre mille hommes, réſolut de terminer le ſiége, en faiſant la paix.

3. Le cardinal de Richelieu, qui gouvernoit la France & ſon Roi, voulut ſignaler ſon miniſtere par la conquête de la Rochelle. Il en fit ordonner le ſiége, malgré l'avis des ennemis de ſa grandeur & de ſa puiſſance; &, dans le cours de l'an 1627, une armée de vingt-trois mille hommes, ayant Louis XIII à leur tête, vint ſe préſenter devant ce dernier aſyle des Proteſtans. Le Cardinal conduiſoit toutes les opérations, ſous le nom du Roi, Il étoit ſecondé par le duc d'Angoulême, & les maréchaux de Schomberg & de Baſſompierre. C'eſt ce même Baſſompierre qui avoit dit au conſeil : « Vous verrez que nous ſerons » aſſez fous pour prendre la Rochelle. » La ville

étoit vaſte, bien fortifiée, bien ſituée, pourvue d'une nombreuſe artillerie, remplie de munitions de toute eſpece, & défendue par des habitans que le zèle de la religion avoit rendus preſqu'invincibles. Ils élurent pour maire, gouverneur & général de leur ville, le ſieur Jean Guitou, homme d'une valeur déterminée. A peine eut-il été revêtu de l'autorité attachée à ſa place, qu'il aſſembla les habitans; &, prenant un poignard : « Je ſerai » maire, leur dit-il, puiſque vous le voulez abſolument; mais c'eſt à condition qu'il me » ſera permis d'enfoncer ce poignard dans le » ſein du premier qui parlera de ſe rendre. » Je conſens qu'on en uſe de même envers » moi, dès que je propoſerai de capituler; » & je demande que ce poignard demeure » tout exprès ſur la table de la chambre où » nous nous aſſemblerons dans la maiſon de » ville. »

Richelieu cependant travailloit à bloquer la place. Par ſon ordre, on forma une circonvallation qui occupoit l'eſpace de trois lieues. On la protégea de treize forts, flanqués de redoutes, & garnis d'artillerie. Mais le grand point étoit de fermer le port, afin d'arrêter les ſecours qui pourroient venir d'Angleterre. On eſſaya d'enfoncer des pieux pour en embarraſſer l'entrée. On tendit une barre d'une force & d'une longueur extraordinaires. Tous ces moyens furent inutiles. Enfin le Cardinal réſolut de faire une digue. Dès qu'il en eut propoſé le plan, tout le monde ſe récria contre un projet ſi abſurde. Il n'y eut que Louis Métézeau & Jean Tiriot, tous deux

architectes François, qui oserent se charger de l'exécuter; &, on les regarda comme des visionnaires. Il falloit fermer un canal qui avoit sept cens quarante toises de largeur, dans lequel la mer se précipitoit avec violence; &, quand le vent étoit impétueux, elle y rouloit des vagues si furieuses qu'il sembloit ridicule de vouloir leur opposer aucun ouvrage humain. On enfonça dans la mer, depuis la pointe de Coreille jusqu'au Fort Louis, de longues poutres de douze pieds en douze pieds. D'autres poutres aussi fortes les lioient en travers. On jetta dans les intervalles de grosses pierres séches, auxquelles le limon & la vase servoient de ciment. Cette digue fut tellement élevée, que, dans les plus hautes marées, les soldats y étoient à sec. Son épaisseur étoit à l'épreuve du canon. Elle avoit par le bas environ douze toises de largeur, & quatre seulement par le haut, de sorte qu'elle étoit en glacis. On éleva à chaque bout un fort. L'on eut soin de laisser une ouverture au milieu, pour donner passage aux marées. Mais, pour empêcher les vaisseaux ennemis de pénétrer par cette ouverture, on en rendit l'entrée impraticable, en faisant couler à fond quarante vaisseaux remplis de pierres maçonnées, & en enfonçant quantité de gros pieux dans la mer. Ce grand & merveilleux ouvrage, qui demanda près de six mois de fatigues, étoit défendu par plusieurs batteries de canon, dressées sur la terre ferme, & par deux cens vaisseaux de toute grandeur, bien armés, qui bordoient le rivage. On connut bientôt tout l'avantage de cette digue. La Rochelle, qui jusqu'a-

lors avoit tiré ſes proviſions par mer, les conſomma en peu de tems; & les Anglois, qui deux fois s'approcherent pour délivrer ou ravitailler la place, furent obligés de renoncer à leurs tentatives. Enfin, après un an de blocus, les Réformés, réduits, depuis pluſieurs ſemaines, à ne ſe nourrir que d'herbes & de coquillages, ſe voyoient moiſſonner chaque jour par la famine. Déja ce triſte fléau avoit tué plus de douze mille perſonnes. Des maiſons entieres étoient remplies de cadavres. Un jour le maire vit une perſonne exténuée par la faim : « Elle n'a plus qu'un ſouffle de » vie, » lui dit quelqu'un. « En êtes-vous » ſurpris, répondit-il? Il faudra bien que nous » en venions-là, vous & moi, ſi nous ne » ſommes plus ſecourus. »... Mais, ajoûte un autre, » la faim emporte tous les jours » tant de monde, que bientôt nous n'aurons » plus d'habitans. »... Eh bien! reprit-il, » il ſuffit qu'il en reſte un pour fermer les » portes. »

Tel étoit l'opiniâtre courage du chef des rebelles; & ſes ſoldats, à peine en état de ſoutenir leurs mouſquets, ſongeoient à mourir plutôt que de ſe rendre. Il ne leur reſtoit plus qu'un ſouffle de vie, lorſque, le 28 d'Octobre 1628, ils demanderent à capituler. Les articles portoient que le Roi pardonnoit aux Rochellois, les rétabliſſoit dans leurs biens, & leur accordoit l'exercice libre de leur religion; que les capitaines & les gentilshommes ſortiroient de la ville l'épée au côté, & les ſoldats un bâton blanc à la main, après qu'ils auroient juré de ne porter jamais les

armes contre le ſervice du Roi. Les troupes prirent, le 30, poſſeſſion de la ville; & le monarque y fit ſon entrée, le 1er de Novembre. Les fortifications furent démolies, les foſſés comblés, les habitans déſarmés & rendus taillables, l'échevinage & la communauté de ville abolis à perpétuité. Il y avoit près de deux cens ans que la Rochelle ne reconnoiſſoit preſque de ſouverains que ſes magiſtrats. La conquête en coûta quarante millions, mais peu d'hommes, à Louis XIII.

ROCOUX. (*bataille de*) Namur venoit de s'humilier devant les armes de Louis. Encore un effort, & les triſtes reſtes de la journée de Fontenoi étoient ou accablés ou diſſipés. Animé par ſes victoires, dirigé par la grandeur de ſon génie, le maréchal de Saxe vouloit ajoûter ce nouveau laurier à ſes couronnes. Il marcha donc à l'ennemi, qui campoit alors en-deçà de la Meuſe, ayant Maſtricht à ſa droite, & Liége à ſa gauche. Pendant quelques jours, on s'épia mutuellement: on ſe contenta de légeres eſcarmouches. Enfin, le 11 d'Octobre 1746, dès la pointe du jour, le général François fit avancer ſes troupes ſur dix colomnes, dans le deſſein de livrer la bataille. Le Jar ſéparoit les deux armées. Du fauxbourg de Liége, on voyoit, comme d'un amphithéatre, d'un côté, toutes les forces de l'Autriche, de l'Angleterre & de la Hollande, qui montoient à quatre-vingt mille hommes, & qui s'étendoient, le long de la Meuſe, de Liége à Viſet, derriere cinq villages retranchées; de l'autre, cent vingt mille François redoutables par leurs triomphes, & plus en-

core par l'ame intrépide, qui faiſoit mouvoir tant de bras. Ces deux grands corps ſe menacent. Les foudres de la guerre grondent de toutes parts. Une fumée ſoudaine obſcurcit le ciel. Bientôt on s'entre-choque avec fureur; & la mort vole de rang en rang avec un bruit terrible. Le maréchal de Saxe, par ſa prudence & ſes rares talens, avoit enchaîné la victoire. Elle lui eſt fidèle aux plaines de Rocoux, & met le comble à ſes trophées. Les Alliés, ne pouvant ſoutenir le choc impétueux des François, ſonnent la retraite, la font en bon ordre, & s'avancent juſqu'à Tongres, ſous les auſpices du prince Charles, dont le ſort étoit de toujours céder au vengeur de la France.

Le marquis de Fénelon, neveu de l'immortel archevêque de Cambrai, fut le ſeul officier-général, que les vainqueurs perdirent en cette journée. « Digne éleve de ſon oncle, » il en avoit toute la vertu, » dit M. de Voltaire, « avec un caractere tout différent. » Vingt années employées dans l'ambaſſade » de Hollande n'avoient point éteint un feu » & un emportement de valeur qui lui coûta » la vie. Bleſſé au pied, depuis quarante ans, » & pouvant marcher à peine, il alla ſur les » retranchemens ennemis à cheval. Il cherchoit la mort, & il la trouva. Son extrême » dévotion augmentoit encore ſon intrépidité. » Il penſoit que l'action la plus agréable à » Dieu étoit de mourir pour ſon Roi. Il » faut avouer qu'une armée, compoſée d'hommes qui penſeroient ainſi, ſeroit invincible. » Les François eurent peu de perſonnes de

» marque bleſſées dans cette journée. Le fils » du comte de Ségur eut la poitrine traverſée » d'une balle qu'on lui arracha par l'épine du » dos ; & il échappa à une opération plus » cruelle que la bleſſure même. Le marquis » de Lujac reçut un coup de feu qui lui fra- » caſſa la mâchoire, entama la langue, lui » perça les deux joues. Le marquis de Laval, » le prince de Monaco, le marquis de Vau- » becourt, le comte de Barleroi, furent bleſ- » ſés dangereuſement. »

Les ennemis perdirent près de treize mille hommes, tués, bleſſés, ou priſonniers ; neuf drapeaux, & ſoixante-quatre piéces de canon, ſans compter celles qu'ils jetterent dans la riviere. Cette mémorable victoire ne coûta pas plus de trois mille guerriers à la France.

ROCROY. (*bataille de*) Vingt-ſix mille Eſpagnols étant ſortis des frontieres du Hainaut, en 1643, ſous la conduite d'un vieux capitaine expérimenté, nommé *dom Franciſco de Mélos*, vinrent ravager les frontieres de Champagne, & formerent le ſiége de Rocroy. Ils croyoient pénétrer bientôt juſqu'aux portes de Paris. La mort de Louis XIII, la foibleſſe d'une minorité releverent leurs eſpérances ; &, quand ils virent qu'on ne leur oppoſoit que quinze mille fantaſſins & ſept mille cavaliers commandés par un jeune homme de vingt-un ans, leur eſpérance ſe changea en ſécurité.

» Ce jeune homme ſans expérience, qu'ils » mépriſoient, dit M. de Voltaire, étoit » Louis de Bourbon, alors duc d'Enguien, » connu depuis, ſous le nom du grand Condé.

» La plûpart des grands capitaines ſont deve-
» nus tels par degrés. Ce prince étoit né Géné-
» ral. L'art de la guerre ſembloit en lui un
» inſtinct naturel. Il n'y avoit en Europe que
» lui & le Suédois Torſtenſon, qui euſſent eu
» à vingt ans ce génie qui peut ſe paſſer de
» l'expérience. Le duc d'Enguien avoit reçu,
» avec la nouvelle de la mort de Louis XIII,
» l'ordre de ne point hazarder de bataille. Le
» maréchal de l'Hôpital, qui lui avoit été
» donné pour le conſeiller & pour le con-
» duire, ſecondoit, par ſa circonſpection,
» ces ordres timides. Le Prince ne crut ni le
» Maréchal ni la Cour. Il ne confia ſon deſ-
» ſein qu'à Gaſſion, maréchal-de-camp,
» digne d'être conſulté par lui. Ils forcerent
» le Maréchal à trouver la bataille néceſſaire.
» On remarque que le Prince, ayant tout
» réglé le ſoir, veille de la bataille, s'endor-
» mit ſi profondément, qu'il fallut le réveiller
» pour la donner. On conte la même choſe
» d'Alexandre. Il eſt naturel qu'un jeune
» homme, épuiſé des fatigues que demande
» l'arrangement d'un ſi grand jour, tombe
» enſuite dans un ſommeil plein. Il l'eſt auſſi,
» qu'un génie fait pour la guerre, agiſſant ſans
» inquiétude, laiſſe au corps aſſez de calme
» pour dormir. »

Les deux armées occupoient une éminence au milieu de laquelle régnoit un vallon aſſez profond. Le 19 de Mai, dès le matin, Condé, après avoir harangué les ſoldats, donna le ſignal de la bataille qu'il gagna par ce coup d'œil qui voyoit à la fois le danger & la reſſource, par cette activité exempte de trou-

ble, qui le portoit à propos dans tous les endroits. « Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, » attaqua cette infanterie Eſpagnole juſqu'a- » lors invincible, auſſi forte, auſſi ſerrée que » la phalange ancienne ſi eſtimée, & qui » s'ouvroit avec une agilité que la phalange » n'avoit pas, pour laiſſer partir la décharge » de huit canons qu'elle renfermoit au milieu » d'elle. Le Prince l'entoura & l'attaqua trois » fois. A peine victorieux, il arrêta le car- » nage. Les officiers Eſpagnols ſe jettoient à » ſes genoux, pour trouver auprès de lui un » aſyle contre la fureur du ſoldat vainqueur. » Le duc d'Enguien eut autant de ſoin de les » épargner qu'il en avoit pris pour les vain- » cre. Le vieux comte de Fuentes, qui com- » mandoit cette infanterie Eſpagnole, » & qui, tourmenté de la goutte, ſe faiſoit porter en chaiſe au milieu du maſſacre & du carnage, » mourur percé de coups. Condé, en l'appre- » nant, dit qu'il voudroit être mort comme » lui, s'il n'avoit pas vaincu. » Les Eſpagnols perdirent neuf mille hommes, tués ou pris, & vingt piéces de canon. Un des chefs de l'armée Françoiſe, ayant demandé à un officier Eſpagnol, combien ils étoient avant la bataille ? « Il n'y a qu'à compter, répondit-il fiérement, » les morts & les priſonniers. » Cette fameuſe journée de Rocroy devint l'époque de la gloire Françoiſe, & de celle de Condé; &, dès ce moment, le reſpect qu'on avoit eu en Europe pour les armées Eſpagnoles, ſe tourna du côté des armées Françoiſes, qui, depuis cent ans, n'avoient point gagné de bataille ſi célèbre.

ROME. (*ſiéges de*) Cette ville, qui devint dans la ſuite la reine & la maîtreſſe des nations, eut à lutter contre ſes voiſins, dès les premieres années de ſa naiſſance. L'enlevement des Sabines, & le droit des gens indignement violé, armerent ſes premiers ennemis. Les Sabins de Cures, animés d'un vif deſir de vengeance, ſe préſenterent devant Rome, ſous la conduite de Tatius leur Roi, pour punir cette ville ſacrilége & perfide. Leur deſſein étoit de la bloquer, lorſque le hazard les rendit maîtres de la citadelle par la trahiſon de Tarpeïa, fille de Ep. Tarpeïus qui y commandoit. Les deux peuples en vinrent aux mains. La victoire balança long-tems. Les Romains plierent à la premiere charge; mais ils ſe rallierent bientôt à la voix de Romulus qui leur donnoit l'exemple, & recommencerent le combat avec opiniâtreté, & même avec ſuccès. Le carnage alloit devenir terrible, lorſque les Sabines, pour l'honneur deſquelles on verſoit tant de ſang, ſe jettent entre les combattans, les cheveux épars, tenant entre leurs bras les triſtes fruits de leurs mariages, & pouſſant des cris lamentables. Leur voix, leurs larmes, leur poſture ſuppliante, fit tomber les armes des mains, & ſuſpendit l'animoſité des guerriers. Ce moment de tranquillité, ramena le calme dans les eſprits. Les Sabines devinrent médiatrices entre leurs parens & leurs maris. On fit la paix, à condition que les deux peuples n'en feroient plus qu'un, & que les deux rois, Romulus & Tatius, régneroient enſemble.

2. Tarquin, le Superbe, ne pouvant recou-

vrer ſa couronne par artifice, employa la force ouverte ; & ce prince eut l'adreſſe d'intéreſſer dans ſon malheur les peuples & les rois voiſins. Porſenna, le plus puiſſant monarque d'Italie, leva, pour le défendre, une armée nombreuſe, & mit le ſiége devant Rome. Dans un aſſaut qu'il donna, les deux Conſuls furent bleſſés, & les Romains éperdus ne purent ſoutenir ſes efforts. L'armée des Etruſques s'attacha à forcer un pont dont la priſe entraînoit celle de la ville même. Horatius, ſurnommé *Coclès*, parcequ'il avoit perdu un œil, & deſcendant de M. Horatius, ſi fameux par la défaite des trois Albains, oſa ſeul arrêter les troupes de Porſenna, pendant que ſes compagnons, par ſon ordre, rompoient le pont derriere lui. Quand ils eurent fini, il ſe jetta dans le Tibre, & regagna l'autre bord.

Le roi de Cluſium, ayant manqué cette entrepriſe, ne ſongea plus qu'à réduire la place par famine ; mais l'action hardie d'un jeune Romain lui fit bientôt changer de deſſein. Mucius ſe ſentant animé du même feu qui enflammoit Coclès, voulut délivrer ſa patrie des maux qu'elle ſouffroit. Il marche vers le camp ennemi, déguiſé en Etruſque, entre dans la tente du roi ; apperçoit le ſecrétaire de ce prince, ſuperbement vêtu, & le poignarde au lieu de Porſenna. On l'arrête : on le conduit au roi ; on l'interroge : on étale à ſes yeux tous les inſtrumens du ſupplice. Mucius, d'un air fier, & ſans s'effrayer [illegible] menaces : « Je ſuis Romain, dit-il ; je ſçais » ſouffrir, je ſçais mourir. » En même tems, comme s'il eût voulu punir ſa main de l'avoir

mal ſervi, il la porte ſur un braſier ardent & la laiſſe brûler, en jettant ſur Porſenna des regards terribles. Ce prince étonné, admire le courage intrépide du jeune Romain, & conclut un traité de paix, qui délivre Rome du plus redoutable ennemi qu'elle eut eu depuis ſa naiſſance.

Du nombre des ôtages donnés par les Romains, Clélie, jeune encore, mais remplie d'un courage au-deſſus de ſon ſexe & de ſon âge, perſuada à ſes compagnes de ſe ſauver du camp des Etruſques, & de regagner Rome, en traverſant le Tibre. Elles en vinrent à bout, malgré les traits qu'on leur tiroit du rivage. On loua leur hardieſſe; mais on les renvoya à Porſenna, pour ne point violer la foi publique. Ce prince, ravi de tant de vertus, donna la liberté à ces généreuſes filles, & reſſerra par mille bons offices les nœuds de l'alliance qu'il venoit de faire avec une ville qui produiſoit tant de héros.

3. Coriolan, exilé de ſa patrie par des Tribuns ſéditieux, engagea ſans peine les Volſques, qui l'avoient reçu avec diſtinction, à faire la guerre aux Romains. Il fut déclaré Général, & ſe mit auſſi-tôt en campagne, la vengeance dans le cœur. Après un grand nombre de victoires rapides, & la conquête de preſque toutes les villes que poſſédoient les Romains, il marche droit à Rome, & inveſtit la place comme pour en former le ſiége. Un deſſein ſi hardi jette les patriciens & le peuple dans une conſternation égale. La haine cède à la peur. On envoie des députés à Coriolan qui les reçoit, aſſis ſur ſon tribunal,

avec la fierté d'un ennemi qui veut donner la loi. Ces généreux Romains l'exhorterent, en des termes touchans & modeſtes, à donner la paix à l'une & à l'autre nation. Ils le conjurerent d'avoir pitié de ſa patrie, & d'oublier les torts d'une populace aſſez punie par les maux dont il l'accabloit. Mais ils n'en rapporterent que cette rigoureuſe réponſe. « Qu'il falloit reſtituer aux Volſques tout ce qu'on leur avoit enlevé, & leur donner le droit de bourgeoiſie. » De nouveaux députés furent congédiés de la même maniere. Il ſembloit que le courage de ces Romains, ſi fiers & ſi intrépides, fût paſſé, avec Coriolan, dans le parti des Volſques. On ne ſçavoit plus obéir : on ne connoiſſoit plus de diſcipline ; on ne prenoit conſeil que de ſa timidité. Enfin, après bien des délibérations tumultueuſes, on emploie les miniſtres de la religion pour fléchir l'implacable ennemi. Ces vénérables prêtres, revêtus de leurs habits ſacrés, s'avancent gravement dans le camp des Volſques ; puis, avec une contenance majeſtueuſe & modeſte, le plus ancien d'entr'eux conjure Coriolan de donner la paix à ſa patrie, & le ſupplie au nom des dieux d'avoir quelque compaſſion des Romains, ſes concitoyens & ſes freres ; mais ils le trouverent également dur & inflexible. Quand on les vit revenir à Rome, ſans avoir pu rien obtenir, on crut la république à la veille de ſa ruine. On rempliſſoit les temples : on embraſſoit les autels des dieux ; on couroit de tous côtés, en pouſſant des cris lamentables. Telle étoit la triſte ſituation de Rome, lorſque la généreuſe Véturie, mere

de Coriolan, & Volomnie, ſon épouſe, ſauverent leur malheureuſe patrie. Elles allerent ſe préſenter au rebelle, ſe proſternerent à ſes pieds; le conjurerent, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, d'épargner une ville qui l'avoit vu naître, & qui renfermoit encore dans ſon ſein ſa mere, ſon épouſe, ſes enfans, & tout ce qu'il avoit de plus cher. Coriolan avoit le cœur bon. Il aimoit tendrement ſa mere: il ne put réſiſter à ſes larmes. Il lui accorda tout ce qu'elle voulut, leva le ſiége, & délivra Rome de la plus grande terreur qu'elle eût eu juſqu'alors.

4. Les malheureux débris de la journée d'Allia annoncerent à la république ce qu'elle avoit à attendre du couroux des Gaulois victorieux. Le Sénat, dans cette allarme générale, uniquement attentif à parer le coup terrible qui menaçoit l'Etat, ſçut profiter ſagement du tems que les Barbares employoient à jouir des fruits de la victoire. Ne ſe trouvant pas de forces aſſez ſuffiſantes pour défendre la ville, il jetta dans le Capitole tous les hommes capables de porter les armes, & s'y renferma avec eux. Pour faire durer plus longtems ce qu'on avoit pu amaſſer de vivres, on renvoya toutes les bouches inutiles. La plûpart des vieillards, des femmes & des enfans, ſe trouvant ſans chefs & ſans reſſources, ſe ſauverent parmi les champs, ou dans les villes les plus voiſines. Il ne demeura dans la place, que quelques pontifes, & d'anciens ſénateurs honorés de triomphes ou de conſulats, & qui, ne voulant ſurvivre ni à leur patrie ni à leur gloire, ſe dévouerent géné-

reuſement à la mort pour appaiſer, ſuivant leur croyance, la colere des dieux infernaux, & jetter la confuſion dans le parti ennemi. Mais ces hommes vénérables, afin de conſerver juſqu'au dernier ſoupir les marques de la dignité qui alloit finir avec eux, prirent, les uns leurs habits ſacrés, les autres leurs robes conſulaires, & ſe placerent à la porte de leurs maiſons dans des chaires d'yvoire, où ils attendirent avec fermeté l'arrêt que le deſtin alloit prononcer ſur Rome & ſur eux. Brennus & les Gaulois y arriverent trois jours après leur victoire. Surpris de trouver les portes ouvertes, les murailles ſans défenſes, & les maiſons ſans habitans, il ſoupçonna quelque ſtratagême. A la fin, le long calme le raſſura. Il mit des corps-de-garde par-tout, & s'aſſura de ſa conquête; puis, ſe répandant avec ſes troupes dans les rues & les quartiers de Rome, le premier objet qui ſe préſenta à ſes yeux, & qui attira le plus ſon attention, furent ces reſpectables vieillards qui s'étoient dévoués à la mort. Leurs habits magnifiques, leurs barbes blanches, un air de grandeur & de fermeté, le ſilence même qu'ils obſervoient; tout étonne Brennus, tout inſpire à l'armée une crainte religieuſe. Un Gaulois, moins touché de cet auguſte ſpectacle, & plus hardi que les autres, oſa prendre inſolemment la barbe d'un ancien ſénateur. Ce généreux vieillard, ne s'accommodant pas de cette familiarité, lui décharge un coup de ſon bâton d'yvoire ſur la tête. Le ſoldat irrité, le tue auſſi-tôt. Ce fut le ſignal du carnage. Tous furent maſſacrés dans leurs chaires.

chaires. Tous les habitans, qui n'avoient pu échapper, furent passés au fil de l'épée. Brennus attaqua le capitole; mais il fut repoussé avec perte; &, désespérant de pouvoir se rendre maître par la force, d'une place si avantageusement située, il eut recours au blocus pour l'affamer. Pour se venger de la résistance des Romains, il fit mettre le feu par-tout; & bientôt Rome, peu de jours avant si florissante, n'offrit plus aux yeux que des collines environnées de débris fumans.

Il est bien difficile de se méfier de la fortune, quand elle a long-tems prodigué ses faveurs: c'est ce qui arriva aux Gaulois. Enflés de tant de succès, ils croyoient tenir tout le pays dans la crainte. Ils ne gardoient ni ordre ni discipline dans leurs marches. Les uns se répandoient dans la campagne pour piller: les autres passoient les jours entiers à boire. Ils croyoient que tout le peuple Romain étoit renfermé dans le capitole. Le génie de Rome lui fit trouver un vengeur en la personne de Camille. Ce grand homme, après ses victoires, exilé par des citoyens ingrats, s'étoit retiré à Ardée. Il persuada sans peine à la jeunesse de cette ville de le suivre; &, de concert avec les magistrats, il sortit, pendant une nuit obscure, & tomba sur les Gaulois ensevelis dans le vin. Il en fit une horrible boucherie, & ranima par ce succès inopiné le courage abbattu de ses concitoyens. Ils se rangerent en foule sous ses étendards; &, regardant Camille comme leur unique ressource, ils résolurent de le choisir pour chef. Mais ce bon citoyen, tou-

jours ſoumis aux loix, ne voulut rien faire ſans l'ordre du ſénat & du peuple renfermés dans le capitole. Il étoit preſqu'impoſſible d'y parvenir. Un jeune Romain eut la hardieſſe de ſe charger de cette périlleuſe entrepriſe. Il réuſſit. Camille fut déclaré dictateur; & ſon grand nom lui fit bientôt trouver une armée de plus de quarante mille hommes qui ſe croyoient invincibles ſous un ſi habile Général.

Cependant les Gaulois apperçurent les traces du paſſage du jeune Romain. Brennus eſſaya, pendant la nuit, de prendre la place de ce côté. Après bien des efforts, ils parviennent au haut du rocher, & ſont déja ſur le point d'eſcalader les murailles. La ſentinelle étoit endormie. Rien ne s'oppoſoit aux Gaulois. Mais des oies conſacrées à Junon s'éveillerent au bruit que fit l'ennemi, & ſe mirent à crier. Manlius, perſonnage conſulaire, accourt auſſi-tôt; fait face aux Barbares; en frappe deux ſi rudement, qu'il les fait rouler du haut en bas du rocher. Tous les Romains s'empreſſent: les ennemis ſont accablés; le terrein leur manque pour pouvoir fuir: la plûpart tombent dans des précipices; & très-peu regagnent leur camp. On précipita la ſentinelle qui s'étoit laiſſée ſurprendre; &, pour récompenſer la vigilance de Manlius, ſuivant les facultés actuelles de l'Etat, chaque citoyen lui donna une demi-livre de farine, & une petite meſure de vin, qu'il ſe déroba ſur ſon néceſſaire. Brennus, irrité d'avoir échoué ſi honteuſement, reſſerra la place de plus près, pour y augmenter la

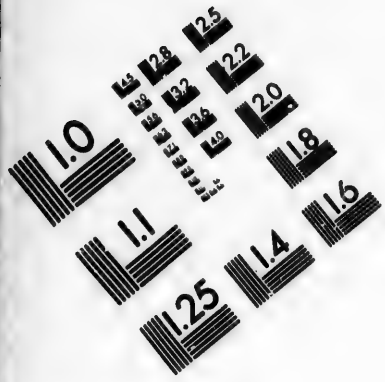
famine qui se faisoit aussi sentir dans son camp, depuis que Camille s'étoit rendu maître de la campagne. On proposa bientôt de part & d'autre un accommodement. On convint de donner au Barbare mille livres d'or, à condition qu'il leveroit le siége, & qu'il sortiroit incessamment des terres de la république. On apporta l'or. Mais, quand il fut question de le peser, les Gaulois se servirent de faux poids. Les Romains se récrient; & Brennus, se moquant de leurs plaintes, met, outre le poids, son épée & son baudrier dans le plat qui contre-pesoit l'or; &, ajoûtant la raillerie à l'injustice: « Malheur aux vain» cus! » dit-il d'un ton barbare. Dans ce moment même, Camille survient avec son armée. Il s'avance avec une bonne escorte vers le lieu de la conférence; & apprenant tout ce qui s'y étoit passé: « Remportez cet » or dans le capitole, dit-il aux députés des Romains; » & vous, Gaulois, ajoûta-t-il, » retirez-vous avec vos poids & vos » balances: ce n'est qu'avec le fer que les » Romains doivent recouvrer leur patrie. » On en vint bientôt aux mains. Camille, qui avoit tout prévu, fit avancer ses troupes. On se chargea, de part & d'autre, avec la même fureur. Les Romains, animés par la vue de leur patrie ruinée, & du capitole, font des efforts incroyables pour accabler un ennemi qui leur avoit fait tant de mal. Les Gaulois ne peuvent soutenir leur impétuosité. Ils s'enfoncent: ils fuient de tous côtés. Brennus les rallie, leve le siége, & campe à quelques milles de Rome. Camille le suit avec la même

ardeur, l'attaque de nouveau, & le défait. La plûpart des Gaulois furent tués ſur la place, ou dans la fuite, par les habitans des villages prochains; & il n'en reſta pas un ſeul qui pût porter dans ſon pays la nouvelle de leur défaite. Ce fut ainſi que Rome, qui avoit été priſe contre toute apparence, fut ſauvée par la valeur d'un illuſtre exilé qui, oubliant ſon injuſtice & ſon ingratitude, mérita d'en être appellé le ſecond fondateur.

5. Annibal, pour effrayer les Romains, & les engager à rappeller leur armée de devant Capouë qu'ils aſſiégeoient, vint ſe préſenter devant Rome, & rangea ſes troupes en bataille. Les Conſuls, qui avoient eu ordre de » veiller à ce que la république ne reçût au- » cun dommage, ſe mirent en devoir de lui répondre. Mais, lorſqu'on étoit ſur le point d'en venir aux mains, un furieux orage obligea les deux partis de ſe retirer. La même choſe arriva pluſieurs fois; enſorte qu'Annibal, croyant voir dans cet évènement quelque choſe de ſurnaturel, dit, au rapport de Tite-Live, que, tantôt la fortune, & tantôt la volonté lui manquoit pour ſe rendre maître de Rome. Mais ce qui le ſurprit davantage, c'eſt qu'il apprit que, pendant qu'il étoit campé à l'une des portes de la ville, les Romains avoient fait ſortir par une autre une armée pour l'Eſpagne, & que le champ dans lequel il s'étoit campé avoit été vendu, dans le même tems, ſans que cette circonſtance eût rien diminué de ſon prix. Pour ſe venger d'un pareil outrage, il fit mettre à l'encan les boutiques d'orfévres, qui étoient autour de la

place publique à Rome ; &, après ces ridicules bravades, il se retira. *An de Rome 541.*

6. La guerre déclarée à Mithridate, roi de Pont, fut comme le signal de la discorde entre Marius & Sylla. Ces deux rivaux célèbres, dont l'ambition ne connoissoit point de bornes, demanderent en même tems le commandement de l'armée. Sylla l'obtint du sénat dont il avoit toujours épousé les intérêts, & alla sur le champ se mettre à la tête des troupes occupées à chasser quelques révoltés qui infestoient la Campanie. Marius profita de son absence ; &, aidé du tribun Sulpicius, l'homme le plus séditieux de son tems, il excita tellement le peuple contre les nobles, qu'on dépouilla Sylla de son emploi, dont on l'honora lui-même. A cette nouvelle, Sylla, loin d'obéir au décret du peuple, marcha droit à Rome, avec son armée composée de quarante mille hommes. C'étoit la premiere fois, depuis Coriolan, que cette ville infortunée, victime des séditions qui divisoient sans cesse les différens corps de la république, se voyoit assiégée par un de ses citoyens. Dépourvue de tout, & n'ayant pour sa défense que quelques soldats ramassés à la hâte par Marius, elle ne fit pas une longue résistance. Sylla y entra en ennemi, & y fut reçu de même. Toute la multitude, éprise de fureur, monta sur les toîts ; s'arma de tout ce qu'elle rencontra sous sa main, & fit pleuvoir sur les ennemis une grêle de pierres & de tuiles, qui ne leur permit pas d'avancer. Alors Sylla oubliant & ce qu'il devoit à sa patrie, & ce qu'il se devoit à lui-même,



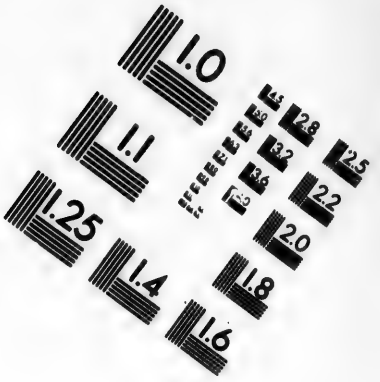
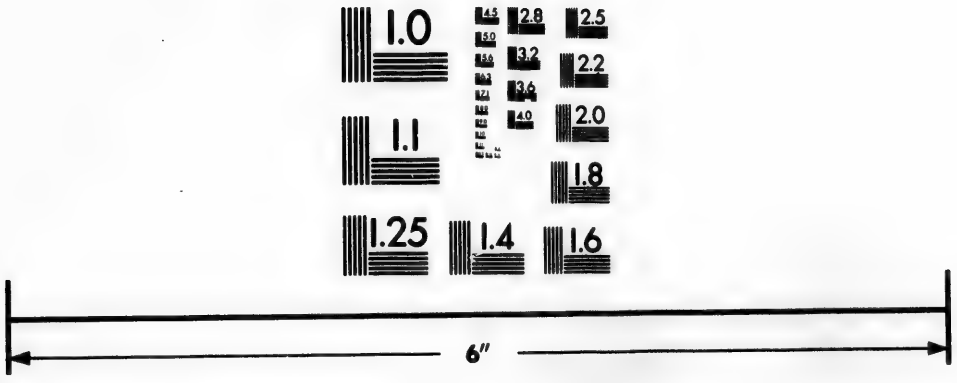
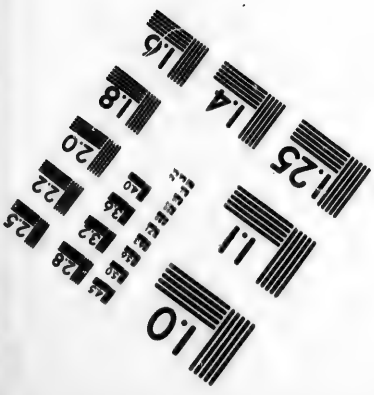


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

pour n'écouter qu'une rage aveugle & sacrilége, crie aux siens de mettre le feu aux maisons ; commande à ses archers de lancer leurs pots à feu ; & lui-même, s'armant d'une torche ardente, il donne à ses soldats l'exemple de la fureur. Marius, trop foible pour résister, céda enfin à la fortune de son rival, & par une fuite précipitée, lui abandonna le centre de l'Empire. Le vainqueur affecta une grande modération. Il empêcha le pillage de sa patrie, réforma le gouvernement, éleva l'autorité du sénat sur les débris de celle du peuple ; fit tuer Sulpicius, & dix autres sénateurs partisans de son ennemi ; &, après avoir permis qu'on nommât consul L. Corn. Cinna, ami de Marius, il s'embarqua pour l'Asie.

Cette seconde absence replongea Rome dans de nouveaux malheurs. La faction du peuple, dont Marius étoit l'ame, excitée par Cinna, reprit courage. Ce Consul voulut rappeller son ami ; &, ayant gagné quelques Tribuns, il causa tant de troubles, qu'il se fit chasser de la ville, & dépouiller du consulat. Mais il vint à bout d'engager dans sa querelle une grande armée campée dans la Campanie, & presque tous les peuples d'Italie. Marius, qui s'étoit refugié dans l'Afrique, profitant d'une conjoncture si favorable, repassa la mer, & vint se joindre à Cinna. Il fut sur le champ déclaré Proconsul. On voulut lui donner des faisceaux & des licteurs ; mais il les rejetta. « De » tels honneurs, disoit-il, ne conviennent » point à un banni. » On tint conseil ; & il fut résolu d'aller attaquer Rome. L'exemple en avoit été donné par Sylla ; & Marius ne

se piquoit pas d'être plus délicat que son rival sur l'amour & le respect dûs à la patrie.

Rome, toujours victorieuse contre les ennemis du dehors, mais toujours trop foible contre les attaques domestiques, se vit encore une fois assiégée par quatre armées qui se posterent, l'une ayant Marius pour chef, au-dessous des remparts du côté de la mer; l'autre, commandée par le célèbre Sertorius, au-dessus. Cinna, & Carbon, qui joua un grand rôle dans tous ces troubles, prirent leurs quartiers entre ceux des deux autres Généraux. Leur premiere attention fut d'affamer Rome, parce qu'ils étoient maîtres de tous les passages. Bientôt ils réduisirent aux abois tous leurs concitoyens. Pompéius Strabo, qui commandoit une armée, vint enfin, mais trop tard, au secours de sa patrie. Il livra aux portes de Rome un combat qui ne décida rien.

A quels excès ne porte point la rage des guerres civiles ? On vit dans cette action deux freres combattre l'un contre l'autre sans se connoître. Mais, quand le vainqueur voulut dépouiller son adversaire, désespéré à la vue de son visage qui lui reprochoit son crime, il fit dresser un bûcher sur lequel il plaça le mort. Il y monta lui-même, se perça de son épée; & ayant ordonné qu'on mît le feu, il mêla ses cendres avec celles de l'infortunée victime de sa fureur: évènement horrible, qui fit gémir les deux armées, tandis qu'elles se rendoient elles-mêmes coupables de pareils forfaits !

Enfin Rome consternée, & se voyant sans cesse à la veille de sa ruine, envoya des députés aux ennemis, pour leur demander grace,

& les inviter à entrer dans la ville. On tint conſeil ; & Marius & Cinna, après avoir déſigné leurs victimes, firent leur entrée dans la Capitale qu'ils livrerent à toutes les horreurs de la guerre. On ne ſçauroit dire combien d'illuſtres Romains furent immolés à la vengeance des deux chefs. Marius inonda ſa patrie du plus pur ſang de la république. La naiſſance & les richeſſes étoient à ſes yeux des crimes impardonnables. Un ſigne de tête de ce tyran étoit un arrêt exécuté ſur le champ. Enfin cette ame féroce & barbare, après avoir exercé les plus horribles cruautés, mourut, peu de tems après cette honteuſe victoire, au milieu de Rome même dont il avoit été le ſauveur & le bourreau. *87 ans avant J.C.*

7. Alaric, roi des Goths, ayant recommencé la guerre contre l'empereur Honorius, entra en Italie, répandant par-tout la terreur & l'épouvante, & s'avança vers Rome pour en former le ſiége. Dans ſa route, un pieux ſolitaire vint ſe jetter à ſes pieds, le ſuppliant, le conjurant avec larmes d'épargner cette ville devenue le centre du Monde Chrétien. « Mon » pere, lui répondit le prince, ce n'eſt pas » ma volonté qui me conduit. J'entends ſans » ceſſe à mes oreilles une voix qui me crie : » Marche, Alaric, & vas ſaccager Rome. » Il ne tarda pas à la réduire à la plus affreuſe extrémité, en fermant aux aſſiégés tous les paſſages des vivres, & en ſe rendant maître de la navigation du Tibre. La peſte ſe joignit bientôt à la famine. Rome n'étoit plus qu'un vaſte cimetiere où les morts tuoient les vivans par la vapeur meurtriere qu'ils exha-

loient. Enfin il fallut ſonger à traiter avec le roi des Goths.

Les députés vinrent trouver ce prince, & lui déclarerent que le peuple Romain accepteroit la paix ſous des conditions raiſonnables, mais que, ſi ſa gloire étoit intéreſſée, il avoit réſolu de livrer bataille. « A la bonne » heure ! répondit Alaric avec un grand éclat de rire ; » jamais il n'eſt plus aiſé de fau- » cher le foin, que quand l'herbe eſt plus » drue. » Il fallut donc encore quitter cette antique fierté qui n'étoit plus de mode ; & le vainqueur ordonna qu'on eût à lui remettre tout ce qu'il y avoit dans la ville, d'or, d'argent, de meubles & d'eſclaves étrangers. « Eh ! que laiſſez-vous donc aux » habitans, demanderent les députés ? » .. » La vie, » répondit Alaric. Après de longues conteſtations, on convint enfin que Rome donneroit cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, quatre mille tuniques de ſoie, trois mille peaux teintes en écarlate, trois mille livres d'épiceries ; & pour ôtages, les enfans des plus nobles citoyens. Quand ces conditions furent remplies, le roi des Goths leva le ſiége. *L'an 408 de J. C.*

Deux ans après, Alaric provoqué ſans ceſſe à la vengeance par les perfidies des Romains, ſe préſenta de nouveau devant la capitale de l'univers, & la ſerra de très-près. Le ſiége fut long ; mais l'Hiſtoire n'en a point conſervé les circonſtances. Enfin, le 24 du mois d'Août, le prince Goth entra dans la ville, dont quelques traîtres lui ouvrirent les portes durant la nuit. Rome fut ſaccagée par le ſoldat furieux.

Ses richeſſes, ſes meubles précieux, ſes édifices, ſes temples, ſes maiſons, tout devint la proie des flammes : le ſang des citoyens inonda les rues & les places. Les femmes, que leur foibleſſe livroit à la brutalité des vainqueurs, furent outragées & immolées ſur les cadavres de leurs maris & de leurs peres égorgés. Les enfans furent écraſés entre les bras de leurs meres éplorées ; & ces triſtes victimes d'une fureur aveugle reçurent la mort avant de connoître la vie. Le ciel ſembla s'armer de concert avec les Goths pour punir la ſuperbe Rome. La foudre réduiſit en poudre ce que la flamme avoit épargné, & ces ſtatues, chefs-d'œuvres de l'art, autrefois objets inſenſés d'un culte ſacrilége, & conſervées par les empereurs Chrétiens pour la décoration de la capitale.

Les Goths, cependant, dans le fort de leur rage, reſpecterent les égliſes ; & ces ſaints lieux furent un aſyle inviolable pour tous ceux qui s'y refugierent. Un officier étant entré dans une maiſon qui ſervoit de dépôt à l'égliſe de S. Pierre, & n'y trouvant qu'une femme avancée en âge, lui demanda ſi elle avoit de l'or & de l'argent : « J'en ai beau-» coup, répondit-elle ſans ſe déconcerter ; » je vais l'expoſer à vos yeux. » En même tems elle étala un grand nombre de vaſes précieux. « Il appartient à S. Pierre, » dit-elle : enlevez, ſi vous l'oſez, ces ri-» cheſſes ſacrées ; je ne puis les défendre : je » vous les abandonne ; mais vous en rendrez » compte à celui qui en eſt le maître. » Le Barbare n'oſa porter une main impie ſur ce ſaint dépôt, & envoya demander les ordres

du roi. Alaric ordonna de faire porter tous ces vaſes à la baſilique de S. Pierre, & d'y conduire cette femme avec tous les Chrétiens qui ſe joindroient à elle. Ce fut un ſpectacle auſſi ſurprenant que magnifique de voir une longue ſuite de ſoldats qui, tenant d'une main l'épée nue, & ſoutenant de l'autre les vaſes précieux qu'ils portoient ſur leurs têtes, marchoient avec une contenance reſpectueuſe, & comme en triomphe, au milieu du bouleverſement & du déſordre.

Les femmes chrétiennes ſignalerent leur courage d'une maniere bien éclatante dans cette funeſte journée. Une veuve, reſpectable par ſon âge & ſa naiſſance, appellée *Marcelle*, qui vivoit retirée avec une jeune fille fort belle, qu'elle formoit à la piété, fut aſſaillie par une troupe de ſoldats qui, d'un air menaçant, lui demanderent ſon or. « Je l'ai donné aux pau» vres, » répondit-elle. Les Barbares irrités la chargerent de coups. Inſenſible à la douleur, elle leur demanda, pour toute grace, de ne la point ſéparer de ſa compagne que ſa beauté pouvoit expoſer à des inſultes plus cruelles que la mort. Les Goths attendris les conduiſirent toutes deux à la baſilique de S. Paul.

Un jeune officier épris de la beauté d'une Romaine, après avoir mis tout en œuvre pour la faire conſentir à ſes deſirs, lui préſenta l'épée nue; &, comme s'il eût voulu lui abbatre la tête, il lui fit une légere bleſſure, pour la réduire par la crainte de la mort. Mais cette femme généreuſe, loin de s'effrayer du ſang dont elle ſe voyoit trempée, préſentant le col à l'ennemi: « Recommence, dit-elle,

» & ſonge à mieux frapper. » L'épée tomba des mains du Barbare. Il conduiſit ſa captive à l'égliſe de S. Pierre, & recommanda aux gardes de ne la remettre qu'entre les mains de ſon mari. C'eſt ainſi que Rome, onze cens ſoixante & trois ans après ſa fondation, perdit en un ſeul jour cet éclat qui avoit ébloui l'univers. Elle ne fut point détruite. Bientôt elle fut repeuplée; mais, depuis cet inſtant d'humiliation, cette reine de l'univers devint le jouet & la proie des Barbares qui la ſaccagerent tour-à-tour.

8. L'an 537, Béliſaire après la priſe de Naples, ſe renferma dans Rome & ſe diſpoſa à ſoutenir un ſiége, ſi Vitigès, qui avoit ſuccédé à Théodat ſur le thrône des Oſtrogoths, vouloit entreprendre de l'attaquer. Le nouveau monarque, à la tête de cent cinquante mille combattans, marche vers la capitale de l'Italie, perſuadé que rien n'oſeroit réſiſter à ſon armée formidable. Il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit ſur ſa route, ſi Béliſaire étoit encore dans Rome? « Prince, ſoyez tranquille » ſur ce point, lui répondit un prêtre. De » toutes les pratiques militaires, Béliſaire n'i- » gnore que la fuite. » Ce Général avoit fait conſtruire un fort ſur un pont, à un mille de Rome, & l'avoit pourvu d'une bonne garniſon, afin de diſputer le paſſage à l'ennemi; Mais ces lâches guerriers, ſaiſis de frayeur, à l'approche des Goths, prirent la fuite, pendant la nuit, & ſe diſperſerent dans la campanie.

Le lendemain dès la pointe du jour, Vitigès paſſe le pont, avec une grande partie de ſon armée. En s'avançant toujours, il rencontre

enfin Bélisaire qui, n'étant point instruit de ce qui s'étoit passé, venoit avec un corps de mille chevaux, reconnoître le terrein autour du pont. Sa surprise est extrême, en voyant les ennemis fondre sur lui. Mais, sans s'étonner de leur nombre, il s'arrête, & les reçoit à la tête de sa petite troupe. Ici, les exploits & la valeur de Bélisaire tiennent du prodige; &, pour les raconter, l'Histoire semble avoir emprunté les ornemens de la fable. Au plus fort de la mêlée, le brave chef des Romains est reconnu par quelques transfuges qui s'écrient de toutes parts: » Au cheval bai, com» pagnons! Tirez au cheval bai! » Il se voit aussi-tôt assailli de tous côtés. Il est en bute à tous les traits. Bélisaire, enflammé d'un généreux courage, écarte les uns, renverse les autres, écrase tout ce qu'il rencontre. Les Romains voient le péril de leur Général; &, comme s'ils fussent devenus tout-à-coup autant de Bélisaires, ils courent à lui, ils l'environnent, ils se précipitent au-devant des coups, ils lui font un rempart de leurs boucliers & de leurs corps. Les Goths, effrayés à l'aspect terrible de ces lions furieux, tournent bride & sont poursuivis jusqu'à leur camp. Le reste de leur armée arrêta les vainqueurs prêts à pénétrer dans leurs retranchemens, & les força de fuir à leur tour, jusqu'à une hauteur voisine, où ils se rallierent. Alors le combat recommença. Les Romains, trop inférieurs en nombre, auroient eu peine à faire retraite, sans la valeur héroïque d'un officier nommé *Valentin*.

Ce nouveau Coclès tint seul contre toute la cavalerie des Goths, & donna aux siens le

tems de gagner les murs de Rome. On leur en ferme les portes, dans la crainte que l'ennemi n'entre avec eux. En vain Béliſaire fait entendre ſon nom aux habitans, & les preſſe de le laiſſer entrer. Perſuadés, d'après le rapport de quelques fuyards, qu'il avoit péri dans le combat; &, ne pouvant d'ailleurs le reconnoître à cauſe du ſang & de la pouſſiere qui lui couvroient le viſage, ils n'ont aucun égard à ſes ordres. Dans cette extrémité, notre héros anime ſes gens & retourne avec fureur vers l'ennemi qui commençoit à le ſerrer de près. Les Goths, s'imaginant qu'il étoit à la tête de troupes fraîches, ſorties de la ville, lâchent le pied & regagnent leur camp. Béliſaire, ne jugeant pas à propos de les pourſuivre, rentre triomphant dans la ville. On le reçut avec les tranſports de la plus vive allégreſſe; & Rome ſe crut à l'abri de tous les revers, ſous la garde d'un guerrier ardent, intrépide, invulnérable. Dans ce combat, qui dura tout un jour, les Goths perdirent l'élite de leur cavalerie. Un de leurs officiers, appellé *Vandalaire*, s'étoit ſignalé parmi ceux qui s'acharnoient ſur le général Romain. Il tomba percé de treize coups, & fut laiſſé pour mort. Trois jours après, les Barbares campés ſur les murs, ayant envoyé ſur le champ de bataille pour enterrer leurs morts, s'apperçurent que Vandalaire reſpiroit encore. On le ſecourut. Il guérit de ſes bleſſures, & vécut encore pluſieurs années, eſtimé & honoré parmi ſes compatriotes.

Le dix-huitieme jour du ſiége, au lever du ſoleil, les Goths conduits par Vitigès mar-

cherent en ordre de bataille, vers la porte Salaria. A la vue des tours & des béliers qui s'avançoient à leur tête, Bélisaire se mit à faire un grand éclat de rire, tandis que les habitans étoient glacés d'effroi. Déja les ennemis étoient au bord du fossé, lorsque le général Romain, s'étant saisi d'un arc, tira sur un commandant Goth, couvert d'une cuirasse, & lui perça le cou de part en part. Chacun applaudit. La joie redouble à la vue d'un second coup aussi heureux. Alors Bélisaire commande à ses soldats de faire une décharge générale sur les bœufs qui traînoient les machines. En un instant, ils furent accablés d'une grêle de traits; & les Goths étonnés interrompirent leur attaque.

Pendant que, dans cet endroit, Vitigès réussissoit si mal, il fut sur le point de prendre Rome, du côté du Mole, ou Tombeau d'Adrien, appellé depuis *le Château-saint-Ange*. Les Goths devoient s'en emparer pour passer le Tibre. Déja, malgré les traits qu'on leur lançoit, ils avoient appliqué les échelles, & commençoient à monter, lorsque ceux qui défendoient le Mole, s'aviserent de briser les statues de marbre, dont on avoit orné ce monument, & en firent rouler les morceaux sur la tête des assiégeans, qui, renversés de dessus leurs échelles par ces masses énormes, furent contraints d'abandonner leur entreprise.

Le dix-neuvieme jour du siége, Bélisaire fit sortir de la ville toutes les bouches inutiles; &, comme ses troupes, qui ne montoient qu'à cinq mille hommes, à l'arrivée de Vitigès, étoient considérablement diminuées, il enrôla un grand

nombre d'artiſans. Craignant que les gardes des portes ne ſe laiſſaſſent corrompre, il changeoit les clefs & les ſerrures deux fois le mois. Pour tenir les ſentinelles, alertes, & les défendre du ſommeil, il faiſoit jouer des inſtrumens ſur les murailles, pendant toute la nuit.

Un Goth, remarquable par la grandeur de ſa taille, & fameux par ſes exploits, couvert de la cuiraſſe, le caſque en tête, s'avança hors des rangs, vis-à-vis la porte Salaria; &, s'adoſſant contre un arbre, il ne ceſſoit de tirer aux créneaux. Un gros javelot parti d'une balliſte, vint lui percer la cuiraſſe & le corps, &, s'enfonçant dans l'arbre juſqu'à la moitié de ſa longueur, y cloua ce redoutable guerrier. Quelques jours ſe paſſerent en eſcarmouches, où les Romains eurent conſtamment l'avantage. Dans un de ces petits combats, un Romain, vivement pourſuivi, tomba dans une foſſe profonde. Le lendemain, un Goth, fuyant devant les Romains, tomba dans la même foſſe. La conformité de fortune leur fit oublier la haine nationnale. Ils s'embraſſerent : ils devinrent amis. Après avoir fait leurs conventions, ils pouſſent tous deux des cris perçans. Les Goths campés dans le voiſinage accourent au bruit. A leurs queſtions le ſoldat Goth répond ſeul, & les prie de lui deſcendre une corde. On jette la corde : on la tire; mais quelle fut leur ſurpriſe, quand ils virent le Romain! Celui-ci leur dit qu'il étoit convenu, avec le compagnon de ſa diſgrace, de monter le premier, de crainte que, s'il reſtoit le dernier, les Goths, après avoir ſauvé leur compatriote, n'aban-

n'abandonnaſſent leur ennemi. Le Goth retiré de la foſſe confirma le rapport du Romain, qui fut renvoyé libre vers les ſiens.

Un cavalier Maſſagète, nommé *Chorſamante*, garde de Bélisaire, accompagné de quelques Romains, pourſuivit dans les plaines de Néron un corps de ſoixante & dix cavaliers. Ses compagnons ayant tourné bride, pour ne pas trop approcher du camp ennemi, il continua ſa pourſuite; & les Goths, s'étant apperçus qu'il étoit reſté ſeul, revinrent ſur lui. Il tua le plus hardi, chargea les autres, & les mit en fuite. Chorſamante les pourſuivit juſqu'à leurs retranchemens; &, plus heureux que prudent, il revint à Rome, où il fut reçu avec de grandes acclamations. Quelque tems après, ayant été bleſſé dans une rencontre, il jura de s'en venger, & tint parole. Il ſortit ſeul, & courut vers le camp des Goths. Ceux-ci le prirent d'abord pour un transfuge. Mais, lorſqu'ils le virent tirer ſur eux, vingt cavaliers ſortirent pour le mettre en piéces. Il les ſoutint d'abord avec une audace intrépide, & les fit même reculer. Mais bientôt, environné de toutes parts, furieux à l'aſpect du péril, & toujours plus redoutable à meſure que croiſſoit le nombre des ennemis, il tomba percé de coups ſur un monceau d'hommes & de chevaux qu'il avoit abbatus.

Dans un combat aſſez meurtrier, qui ſe donna enſuite, les Goths furent repouſſés avec perte. Cutilas, officier Romain, percé d'un dard à demi-enfoncé dans ſa tête, ne laiſſa pas de pourſuivre les ennemis, comme ſi la douleur de ſa bleſſure lui eût été indifférente. Il mou-

rut dès qu'on lui eut arraché le dard. Un autre officier, nommé *Azzès*, revint avec une flèche enfoncée bien avant, à côté de l'œil droit. Un habile médecin, appellé *Théoctiſte*, vint à bout de le guérir. Trajan qui commandoit un corps de troupes, s'efforçant d'enfoncer un bataillon de Goths, reçut un coup de flèche à l'angle intérieur de l'œil droit. Le bois ſe détacha, au moment du coup, & tomba; mais le fer s'étant enfoncé tout entier, reſta dans la plaie, ſans que Trajan y reſſentît aucune douleur. Cinq ans après, le fer commença à reparoître, en perçant la cicatrice, &, ſortant au-dehors de plus en plus, tomba vraiſemblablement de lui-même. Tarmut, capitaine Barbare, allié des Romains, étant reſté preſque ſeul ſur le champ de bataille, fut aſſailli par une foule d'ennemis. Mais, armé de deux javelots, & combattant des deux mains, il ne ceſſoit d'abbatre à ſes pieds tous ceux qui l'approchoient. Enfin, percé de coups, il étoit près de tomber en défaillance, lorſqu'il vit accourir ſon frere Ennès, chef des Iſaures, qui ſe jetta entre lui & les ennemis avec un gros de cavalerie. Ranimé par ce ſecours ineſpéré, il reprit aſſez de force pour regagner Rome, en courant à toute bride, & toujours armé de ſes deux javelots. Il ne ſurvécut que deux jours à cet étonnant effort de courage. Tels furent les principaux exploits du ſiége de Rome par Vitigès, qui le leva après un an & neuf jours d'inutiles tentatives. Il ſe livra ſoixante & neuf combats, tous très-ſanglans, tous à l'avantage des Romains, pour l'ordinaire, & qui coûterent au roi des

Goths plus de la moitié de ſa nombreuſe armée. Béliſaire avoit peu de forces; Rome étoit facile à prendre; &, plus d'une fois, elle avoit cédé à des armées beaucoup plus foibles; mais Béliſaire étoit dans Rome; & ce grand Général, fécond en reſſources, valoit ſeul des légions de héros.

9. L'an 545, Totila, roi d'Italie, vint former le blocus de Rome, & garda ſi bien tous les paſſages, qu'il n'y put entrer de vivres, ni par terre, ni par mer. Il fit barrer le Tibre à l'endroit où le lit de ce fleuve avoit le moins de largeur, par le moyen de pluſieurs longues poutres placées d'un bord à l'autre, ſur leſquelles on éleva, aux deux extrémités, des tours de bois, qui furent remplies de ſoldats. Bientôt la famine devint ſi horrible, qu'on vendoit le boiſſeau de bled ſept piéces d'or, c'eſt-à-dire près de cent francs de notre monnoie; & le boiſſeau de ſon, le quart de cette ſomme. Un bœuf, qu'on avoit pris dans une ſortie, fut vendu près de ſept cens francs. Heureux celui qui rencontroit un cheval mort, & qui pouvoit s'en emparer! Les chiens, les rats, les animaux les plus immondes étoient devenus des alimens exquis & recherchés. La plûpart des citoyens ne ſe nourriſſoient que d'orties & d'herbes ſauvages, qu'ils arrachoient au pied des murailles, & dans les maſures. Rome n'étoit plus habitée que par des phantômes pâles, décharnés, livides, qui tomboient morts dans les rues, ou qui ſe tuoient eux-mêmes.

Un pere ayant cinq enfans, qui lui demandoient du pain à grands cris, leur dit de le ſuivre; &, refferrant dans ſon cœur ſa douleur

profonde, ſans verſer une larme, ſans pouſſer un ſoupir, il les mena ſur un des ponts de la ville. Là, s'étant enveloppé la tête de ſon manteau, il ſe précipita dans le Tibre, en leur préſence.

Ce qu'il y avoit de plus affreux dans cette extrême miſere, c'eſt que les chefs étoient eux-mêmes la cauſe de l'indigence plublique. Ces impitoyables ſang-ſuës dévoroient les citoyens par leur ſordide avarice. Les amas de bled, qu'ils avoient faits de longue main, ne ſe diſtribuoient qu'au poids de l'or; & bientôt toutes les richeſſes de Rome furent concentrées chez ces monſtres dignes des plus grands ſupplices.

Cependant Béliſaire, dont la belle ame gémiſſoit ſur les malheurs de Rome, tentoit tous les moyens de ſecourir cette infortunée capitale. Il fit conſtruire un grand nombre de barques garnies tout-autour de planches, pour mettre les ſoldats à couvert des traits de l'ennemi. Ces planches étoient percées d'eſpace en eſpace, pour leur donner la facilité de lancer des flèches. Il fit charger les barques d'une grande quantité de vivres; ſe mit ſur la premiere; &, conduiſant quelques brûlots, il remonta le Tibre, & mit le feu à l'une des tours des ennemis. Mais, ſon entrepriſe n'ayant pas été ſecondée, il ne put réuſſir à faire entrer des vivres dans la ville. Le chagrin d'avoir manqué ſon coup lui cauſa une maladie qui le mit au bord du tombeau. Quelques ſoldats Iſaures, qui gardoient la porte Aſinaria, s'étant coulés, la nuit, le long des remparts, par le moyen d'une corde, vinrent

offrir à Totila de lui livrer la ville. Le Roi s'étant assuré de leur fidélité, & de la possibilité de la chose, envoie avec eux quatre Goths des plus braves & des plus vigoureux, lesquels étant montés dans la ville, ouvrent une porte, & introduisent toute l'armée de Totila. Bessas, qui commandoit dans la place, s'enfuit avec ses troupes, dès la premiere allarme. On trouva dans la maison de cet avare gouverneur des monceaux d'or & d'argent, qu'il avoit recuillis par ses cruels monopoles.

Au point du jour, le roi des Goths se rendit à l'église de S. Pierre, pour remercier le Dieu de la victoire de son heureux succès. Le diacre Pélage, qui l'attendoit à l'entrée du Temple saint, se prosterna humblement devant lui, & le supplia d'épargner la vie des habitans. Totila, qui sçavoit pardonner, comme il sçavoit vaincre, accorda volontiers au vertueux ministre ce qu'il lui demandoit, & défendit, sous les plus grandes peines, de répandre le sang de qui que ce fût. Lorsque cet ordre fut donné, les Goths avoient déja tué vingt soldats, & soixante citoyens. Ce furent-là les seules victimes de la brutalité des vainqueurs. Mais, si on laissa la vie aux citoyens, on leur enleva les moyens de la soutenir. Rome fut abandonnée au pillage pendant plusieurs jours; & il ne resta aux habitans, que les murailles de leurs maisons toutes nues. On vit alors des sénateurs, autrefois riches & opulens, couverts de misérables haillons, réduits à mendier leur pain de porte en porte, & à vivre des aumônes qu'ils recevoient des Barbares.

Totila se disposoit à démolir Rome. Il avoit

déja fait abbatre le tiers des murs, & il alloit mettre le feu aux plus superbes édifices de la ville, lorsqu'il reçut une Lettre de Bélisaire qui le détourna de ce dessein. « Fonder des villes, lui disoit ce grand homme, » conserver une cité » florissante, c'est servir la société; c'est s'im» mortaliser soi-même : les renverser, les dé» truire, c'est se déclarer l'ennemi des hom» mes & se deshonorer à jamais. De l'aveu » de tous les peuples, la ville où vous êtes » entré par votre victoire est la plus grande, » la plus magnifique, qui soit sous le ciel : aussi » n'est-elle pas l'ouvrage d'un seul homme, » ni d'une seule année. Depuis plus de treize » siécles, une longue suite de Rois, de Consuls, » d'Empereurs se disputent la gloire de l'em» bellir; & ses superbes édifices qu'elle pré» sente à vos yeux sont autant de monu» mens qui consacrent leur mémoire : y porter » atteinte, c'est outrager les siécles passés, » dont ils éternisent le souvenir; & c'est ra» vir aux siécles futurs un spectacle magnifi» que. Seigneur, songez que la fortune se dé» clarera pour vous ou pour mon maître. Si » vous demeurez vainqueur, quel regret d'a» voir détruit votre plus belle conquête ! Si » vous succombez, le traitement que vous » avez fait à Rome, servira de régle à Justi» nien pour vous traiter vous-même, ou » comme un ennemi généreux, ou comme » un destructeur barbare. L'univers vous re» garde. Il attend quel parti vous allez pren» dre, pour vous donner le titre qui demeu» rera pour toujours attaché au nom de To» tila. » Persuadé par ces raisons, le roi des

Goths ſe contenta de dépeupler la ville de Rome dans laquelle il ne laiſſa pas un ſeul habitant.

Quarante jours après la retraite de Totila, Béliſaire ſe tranſporte à Rome, dans le deſſein de repeupler cette fameuſe ville, & d'en réparer les ruines. Bientôt il l'eut miſe en état de ſoutenir un nouveau ſiége. A cette nouvelle, le roi des Goths accourut; &, pendant trois jours, il livra ſucceſſivement pluſieurs aſſauts à la ville. Mais Béliſaire le repouſſa, & le força de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde.

10. En 549, Totila, ſans ſe décourager de cet échec, fit encore une fois le ſiége de la capitale d'Italie. Diogènes, qui y commandoit, avoit fait ſemer du bled dans l'enceinte des murs; ce qui eût ſuffit pour nourrir longtems la garniſon. Mais la ville fut encore trahie par les Iſauriens. Les ſoldats de cette nation, mécontens de n'avoir point reçu leur paye depuis quelques années, & ayant appris que leurs compatriotes avoient été magnifiquement récompenſés par Totila, réſolurent de ſuivre leur exemple. Ils convinrent avec le roi des Goths d'ouvrir la porte confiée à leur garde; ce qu'ils exécuterent au tems marqué. Totila fit ſonner les trompettes, vers la partie des murailles oppoſée à celle par laquelle il entroit dans la ville. Auſſi-tôt la garniſon accourut où le danger paroiſſoit le plus preſſant; &, par cet artifice, les Goths ne trouverent aucune réſiſtance. Le commandant de la cavalerie Romaine, appellé *Paul de Ciliçie*, voyant la ville priſe,

s'enferma avec quatre cens cavaliers dans le mauſolée d'Adrien, & s'empara du pont qui conduiſoit à l'égliſe de S. Pierre. Il fut attaqué par les Goths dont il repouſſa ſi vigoureuſement tous les efforts, que Totila réſolut de les réduire par la famine. Ces intrépides guerriers reſterent un jour & une nuit ſans prendre de nourriture; puis ils ſe déterminerent à mourir avec honneur. Après s'être dit les derniers adieux, & s'être embraſſés les uns les autres, ils ouvroient les portes pour fondre en déſeſpérés ſur l'ennemi, lorſque Totila leur propoſa des conditions utiles & honorables. Ils les accepterent; & tous prirent parti ſous ſes drapeaux. Totila, maître de Rome pour la ſeconde fois, lui rendit ſa premiere ſplendeur, & y rétablit tous les citoyens. Trois ans après, Narſès, général de l'Empire, ayant vaincu & tué Totila, reprit Rome qui n'oppoſa qu'une foible réſiſtance à ſes efforts.

11. L'empereur Charles-Quint, irrité contre le pape Clément VII, ſon ennemi mortel, chargea le duc de Bourbon, en 1527, de chercher tous les moyens de le venger du pontife. Le Duc étoit à la tête de quatorze mille hommes qui l'aimoient à l'adoration, & qui juroient, dit Brantôme, de le ſuivre quelque part qu'il voulût aller; « fût-ce » à tous les diables. » Suivi de ſes troupes, il marche vers Rome, & en forme auſſi tôt le ſiége. Les ſoldats, animés par le deſir du pillage, montent à l'aſſaut, avec une ardeur incroyable. Bourbon lui-même les encourage par ſon exemple. Mais, lorſque ce prince s'em-

preſſoit de parvenir le premier au rempart, un coup de mouſquet le renverſe mort. La chute du Général, loin de rallentir la valeur des guerriers, excite leur vengeance. Ils ſe précipitent à l'envi ſur les murailles. Ils attaquent & culbutent les habitans qui les défendent. Ils les maſſacrent ou les mettent en fuite. Ils ſe rendent maîtres de Rome, le 24 de Mai, & y exercent les plus affreux ravages.

Cette ſuperbe cité, priſe tant de fois par les Barbares, ne fut jamais pillée avec tant de fureur qu'elle le fut alors par les mains des Chrétiens. Durant plus de deux mois, on n'eut égard ni à l'âge, ni au ſexe, ni à la condition. On foula également aux pieds les loix divines & humaines. Les ſoldats ſe faiſoient un plaiſir ſacrilége de ſe revêtir des habits ſacerdotaux, de monter, ainſi affublés, ſur des ânes, & d'aller dans les rues en proceſſion, pour tourner en ridicule les cérémonies ſacrées de la religion. On chaſſoit les religieuſes de leurs monaſteres; ou bien elles devenoient les jouets de la paſſion du ſoldat, dans ces lieux qu'elles avoient regardés comme les aſyles de leur pureté, de leur innocence.

Le pape, avec treize cardinaux, s'étoit refugié dans le Château-ſaint-Ange, dès qu'il avoit appris l'arrivée du duc de Bourbon. Il y fut aſſiégé par l'armée ennemie, & ſerré de ſi près, qu'on pendit une vieille femme qui avoit voulu lui faire paſſer un panier de laituës, par une corde qu'on avoit lâchée le long de la muraille du château. Le cardinal Pulci, renfermé avec le pontife dans cette fortereſſe, fit, pour

s'échapper, une tentative qui lui coûta la vie: A peine fut-il ſorti, qu'il tomba de ſon cheval; & ſon pied reſta engagé dans l'étrier. L'animal, qui venoit de ſentir l'éperon, ne rallentit point ſa courſe, & traîna l'infortuné prélat ſur le pont-levis du château. Il y avoit déja près d'un mois que le ſaint pere étoit bloqué. Les vivres lui manquoient abſolument. Il ſe vit enfin forcé de ſe rendre & de capituler avec le prince d'Orange, qui avoit ſuccédé au duc de Bourbon dans le commandement des troupes. Il s'engagea de payer quatre cens mille ducats, & de ſe remettre à la diſcrétion de l'empereur. Pour acquitter une partie de cette rançon, on vendit tout ce qui ſe trouva dans le Château-ſaint-Ange, & l'on mit à l'enchère trois chapeaux de cardinaux, qui furent donnés au plus offrant. Aux premieres nouvelles que Charles-Quint eut de la détention du pape, il prit publiquement le deuil; fit ceſſer tous les divertiſſemens dans ſes Etats, & ordonna des proceſſions publiques, pour demander à Dieu la liberté du chef de l'Egliſe, comme ſi ce pontife eût été fait priſonnier par des Turcs ou des Corſaires.

Huit jours avant ce fatal évènement, un homme habillé en Hermite, âgé d'environ ſoixante ans, alloit dans les rues de Rome, vers l'heure de minuit, faiſant, de tems en tems, ſonner une clochette qu'il portoit à la main, & prononçant à haute voix ces paroles: « La colere de Dieu va bientôt tomber » ſur cette ville! » On arrêta ce perſonnage extraordinaire. Le gouverneur l'interrogea;

mais il n'en put jamais tirer que ces paroles : « La colere de Dieu va bientôt tomber » ſur cette ville ! » Le pape n'eut pas plus de ſuccès dans l'examen qu'il voulut faire de cet homme. La violence des tourmens ne put même arracher autre choſe de lui, que cet effrayant oracle : « La colere de Dieu va bientôt tom» ber ſur cette ville ! » Le prince d'Orange, étant maître de Rome, le fit ſortir de la priſon où on l'avoit jetté, & lui offrit beaucoup d'argent qu'il refuſa. Trois jours après, il diſparut ; & l'on n'a jamais ſçu ce qu'il devint dans la ſuite.

L'armée impériale abandonna enfin la capitale du Monde Chrétien, après y avoir laiſſé les traces de l'avidité la plus abominable, des excès les plus affreux. Elle étoit chargée d'un butin de plus de dix-huit millions d'écus ; & chaque ſoldat, pour ſa part, avoit des ſommes immenſes. Mais ces richeſſes, mal acquiſes, cauſerent bientôt la perte de leurs poſſeſſeurs qui, ſe livrant à la débauche la plus effrénée, périrent la plûpart dans la derniere miſere.

Quand ces impitoyables brigands ſe furent éloignés, les commiſſaires des différens quartiers de Rome dreſſerent un compte exact des filles ou femmes que les ennemis avoient rendues enceintes ; & l'on trouva que le nombre ſe montoit à près de cinq mille, tant dans la ville qu'aux environs. Les fruits de ces brutales amours ſervirent au moins à réparer le tort que les excès des vainqueurs avoient fait à l'humanité. On célébra avec pompe les obſéques du duc de Bourbon. Son corps fut

porté à Gaëte ; & l'on mit cette inſcription ſur ſon tombeau :

Auctо Imperio, Gallo victo, ſuperatâ Italiâ, Pontifice obſeſſo, Româ captâ, jacet hìc CAROLUS BORBONIUS.

» Ci-gît CHARLES DE BOURBON, après » avoir aggrandi l'Empire, vaincu les Fran- » çois, dompté l'Italie, aſſiégé le Pape, & » pris Rome. » Que de titres pour mériter l'exécration des races futures !

ROMORANTIN. (*ſiége de*) Le fameux prince de Galles, fils d'Edouard III, roi d'Anglererre, étant entré en Guienne, forma le ſiége de Romorantin, en 1356. Dans un premier aſſaut, les Anglois furent repouſſés. On recommença les attaques ; mais peut-être auroient-elles été auſſi vaines que les premieres, ſi quelques ingénieurs, qui ſuivoient l'armée du prince, ne ſe fuſſent aviſés de faire dreſſer quelques batteries de canon, & de jetter dans la place quantité de feux d'artifice. Par ce moyen, ils embraſerent quelques bâtimens qui étoient dans la baſſe-cour du château. L'incendie ſe communiqua bientôt à l'une des tours. Alors les aſſiégés furent contraints de ſubir les loix du vainqueur, & de ſe rendre priſonniers de guerre. C'eſt la premiere fois qu'il eſt fait mention, dans notre Hiſtoire, de l'uſage de l'artillerie pour le ſiége des places.

RONCEVAUX. (*journée de*) Après la priſe & la ruine de Pampelune, en 778, Charlemagne, comblé de gloire, reprenoit avec confiance, à travers les Pyrénées, le chemin

de ſes Etats. Se croyant en ſûreté, forcé d'ailleurs par la difficulté des lieux, il avoit diviſé ſon armée victorieuſe en pluſieurs corps, & la ramenoit par la fatale colline de Roncevaux. Les bagages fermoient la marche. Vers le ſoir, les Gaſcons, pouſſés par l'eſpoir d'un riche butin, ſortent tout-à-coup des forêts & des embuſcades où ils s'étoient mis, le long des chemins; fondent ſur les valets; égorgent ceux qui réſiſtent; pillent le bagage; jettent de tous côtés le déſordre & la confuſion. Les troupes qui deſcendoient, uniquement occupées de leurs perſonnes dans ces routes eſcarpées & gliſſantes, furent aiſément taillées en piéces, & ne ſervirent qu'à augmenter la défaite & la honte des François. Le Roi retourne ſur ſes pas, avec les bataillons qui formoient l'avant-garde; mais il ne voit qu'un horrible carnage, & les cadavres des hommes & des chevaux diſperſés çà & là. L'ennemi, qui connoiſſoit tous les faux-fuyans des bois & des montagnes, avoit diſparu, & n'avoit laiſſé que ces triſtes marques de ſa préſence. Voilà ce qu'on appelle la journée de *Roncevaux;* journée ſi célèbre dans les Faſtes d'Eſpagne, & dans nos vieux Romanciers, mais qui n'eſt au fond qu'une expédition de brigands.

RONDA. (*ſiége de*) Ferdinand, roi de Caſtille & d'Aragon, parut tout-à-coup, en 1485, à la vue de Ronda, l'une des principales villes de l'Andalouſie, & de la domination des Maures. L'armée Chrétienne, partagée en cinq corps, fit une circonvallation autour de la place, & s'empara de toutes les

avenues qui pouvoient y conduire, afin qu'il ne pût y entrer aucun ſecours. Malheureuſement pour les infidèles, une grande partie des habitans, qui n'avoient point ſoupçonné le deſſein du monarque Eſpagnol, étoient allés faire des courſes ſur les terres des Chrétiens. Ceux qui reſtoient dans Ronda, étonnés de la grandeur du péril, & découragés par leur petit nombre, & encore plus par les attaques continuelles des aſſiégeans, capitulerent après quelques jours de réſiſtance. La conquête de cette importante ville eſt d'autant plus mémorable, qu'elle fut comme le ſignal de la ſoumiſſion d'une infinité d'autres.

ROQUETTE. (*combat de la*) Le 23 de Septembre 1653, le maréchal de Grancey, général des troupes Françoiſes, attaqua le marquis de Caracène, lorſqu'il paſſoit le Tanare à la Roquette. On ſe battit, juſqu'au déclin du jour, avec peu d'avantage de part & d'autre. Caracène conſerva toujours ſon poſte, & perdit très-peu de monde. Les François n'avoient que deux miſérables piéces de campagne, dont l'une ne put tirer qu'un ſeul coup, parce que l'affut ſe rompit, & l'autre ne rendit guères plus de ſervice. L'on n'étoit pas mieux fourni de munitions; enſorte que, ſur la fin du combat, les Suiſſes, faute de balles, chargerent leurs mouſquets avec les boutons de leurs habits.

Cette derniere circonſtance en rappelle une autre qui ſe vit au ſiége de Montpellier, en 1522. M. de Zamet, maréchal-de-camp, appercevant une troupe de ſoldats qui prenoient la fuite, court à eux & leur dit:

» Vous fuyez, ſoldats? »... Eh! monſieur, ré-
» pondirent-ils, nous n'avons ni poudre ni
» plomb. » ... Quoi! repliqua Zamet, n'a-
» vez-vous pas des épées & des ongles? »
Ces mots leur donnerent une nouvelle ar-
deur : ils retournerent à la charge, & re-
pouſſerent l'ennemi qu'ils avoient en tête.

ROSBACK. (*bataille de*) Le roi de Pruſſe, environné ou pourſuivi, de tous côtés, par les armées de France, d'Autriche, de Ruſſie & d'Allemagne, paroiſſoit perdu ſans reſſource. » Il ſembla lui-même, dit M. de
» Voltaire, déſeſpérer pour lors de ſa for-
» tune, & n'enviſagea plus qu'une mort glo-
» rieuſe. Il fit une eſpece de teſtament phi-
» loſophique; &, telle étoit la liberté de ſon
» eſprit au milieu de ſes malheurs, qu'il l'é-
» crivit en vers françois. »

» Le prince de Soubiſe, Général d'un cou-
» rage tranquille & ferme, d'un eſprit ſage,
» d'une conduite meſurée, marchoit contre
» lui en Saxe, à la tête d'une forte armée,
» que le Miniſtere avoit encore renforcée d'une
» partie de celle du maréchal de Richelieu.
» Cette armée étoit jointe à celle des Celtes,
» commandée par le prince d'Hilbourghau-
» ſen. »

» Frédéric, entouré de tant d'ennemis,
» prit le parti d'aller mourir les armes à la
» main, dans les rangs de l'armée du prince
» de Soubiſe ; & cependant il prit toutes les
» meſures pour vaincre. Il alla reconnoître
» l'armée de France & des Cercles, & ſe re-
» tira d'abord devant elle pour prendre une
» poſition avantageuſe. Le prince d'Hilbourg-

» hauſen voulut abſolument attaquer. Son » ſentiment devoit prévaloir, parce que les » François n'étoient qu'auxiliaires. On mar- » cha, près de Rosback & de Mersbourg, à » l'armée Pruſſienne, qui ſembloit être ſous » ſes tentes. Voilà tout d'un coup les tentes » qui s'abbaiſſent. L'armée Pruſſienne paroît » en ordre de bataille, entre deux collines » garnies d'artillerie. »

» Ce ſpectacle frappa les yeux des troupes » Françoiſes & Impériales. Il y avoit quelques » années qu'on avoit voulu exercer les ſol- » dats François à la Pruſſienne : enſuite on » avoit changé pluſieurs évolutions dans cet » exercice. Le ſoldat ne ſçavoit plus où il en » étoit; ſon ancienne maniere de combattre » étoit changée : il n'étoit pas affermi dans » la nouvelle. Quand il vit les Pruſſiens avan- » cer dans cet ordre ſingulier, inconnu preſque » par-tout ailleurs, il crut voir ſes maîtres. » L'artillerie du roi de Pruſſe étoit auſſi mieux » ſervie, & bien mieux poſtée que celle de » ſes ennemis. Les troupes des Cercles s'en- » fuirent, ſans preſque rendre de combat. La » cavalerie Françoiſe fut diſſipée, en un inſ- » tant, par le canon Pruſſien. Une terreur pa- » nique ſe répandit par-tout. L'infanterie Fran- » çoiſe ſe retira en déſordre devant ſix ba- » taillons Pruſſiens. Ce ne fut point une ba- » taille ; ce fut une armée entiere, qui ſe pré- » ſenta au combat & qui s'en alla. L'Hiſtoire » n'a guères d'exemple d'une pareille jour- » née. Il ne reſta que deux régimens Suiſſes » ſur le champ de bataille. Le prince de Sou- » biſe alla à eux, au milieu du feu, & les fit

» retirer

» retirer au petit pas. Le régiment de Dies-
» bak eſſuya ſur-tout très-long-tems le feu
» du canon & de la mouſqueterie, & les ap-
» proches de la cavalerie. Le prince de Sou-
» biſe empêcha qu'il ne fût entamé, en par-
» tageant toujours ſes dangers. Cette étrange
» journée (du 5 de Novembre) changea en-
» tièrement la face des affaires. Le murmure
» fut univerſel dans Paris. Le même Géné-
» ral remporta une victoire ſur les Hanovriens
» & les Heſſois, l'année ſuivante 1758; &
» on en a parlé à peine. Tel eſt l'eſprit d'une
» grande ville heureuſe & oiſive, dont on
» ambitionne le ſuffrage. »

ROSBEC. (*bataille de*) Après la victoire remportée au Pont de Commines, en 1382, Charles VI marcha contre la grande armée des Flamands rebelles, qui avoient à leur tête Philippe d'Artevelle, fils du fameux Jacques d'Artevelle, chef d'une ſemblable révolte, ſous le règne de Philippe de Valois. Quelques eſcarmouches heureuſes avoient rempli cet Artevelle d'une préſomption aveugle & téméraire. « Je veux qu'on tue tout, di-
» ſoit-il, ſi ce n'eſt le roi de France; je le
» veux ſupporter, pour ce que ce n'eſt qu'un
» enfant : on lui doit pardonner; il ne ſçait
» ce qu'il fait : il va ainſi qu'on le mene;
» nous le menerons à Gand, apprendre à
» parler Flamand. » Les deux armées ſe rencontrerent, entre Rosbec & Courtrai, dans une vaſte plaine. Celle des Flamands, preſque toute compoſée d'artiſans, étoit rangée en ordre de bataille, ſelon les différens métiers, dont les ſymboles paroiſſoient ſur leurs

bannieres. Ils étoient armés de maillets, de chapeaux de fer, de hoquetons & de gantelets du même métal, & de longs bâtons garnis de fer. Le connétable Cliffon diviſa les François en trois corps, & chercha l'inſtant favorable pour attaquer avec avantage l'ennemi, bien ſupérieur en nombre. Les Flamands étoient campés entre un ravin profond & un bois, ayant en tête un foſſé revêtu d'un retranchement. Il étoit preſqu'impoſſible de les forcer dans ce poſte redoutable; mais bientôt ils ſe priverent de cet avantage pour s'emparer d'une petite colline appellée *le Mont-d'Or*, s'imaginant de-là fondre avec plus d'impétuoſité ſur les François. Dès que le connétable ſe fut apperçu de ce mouvement, la victoire lui parut aſſurée. Pierre de Villiers déploye auſſi-tôt l'oriflamme; & le combat commence avec cette fureur qu'inſpirent, d'un côté la rébellion, de l'autre la vengeance. Les trois corps de l'armée Françoiſe ſe précipitent & attaquent en même tems. Les Flamands les reçoivent d'abord avec une contenance fiere & terrible. Ils ſe ſervoient de canons & de bombardes portatives, qui jettoient gros carreaux de fer, & les faiſoient voler au loin. Ils n'obſervoient d'autre ordre dans la mêlée, que de ſe tenir extrêmement ſerrés les uns contre les autres, & les bas entrelaſſés, afin d'occuper moins de terrein. Ces maſſes énormes ſoutinrent, pendant quelques inſtans, le premier choc de l'ennemi, & firent balancer la victoire; mais, en moins d'une heure, la valeur & l'expérience des armes l'emporterent ſur une multitude mal diſ-

ciplinée. Loin de céder le terrein, ils ne faisoient que se pousser les uns sur les autres, comme les flots impétueux d'une mer violemment agitée ; ensorte qu'à la fin ils se trouverent si pressés, qu'il ne leur étoit plus possible d'agir. On les tuoit ; on les massacroit : on les terrassoit sans peine. Enfin ils se rompirent & prirent la fuite. La défaite fut entiere. Quarante mille morts, suivans les uns, & vingt-cinq mille selon les autres, furent les victimes de la vengeance, & les trophées d'une victoire qui ne coûta pas, dit-on, cinquante hommes aux François. Le corps d'Artevelle, étouffé sous un monceau de cadavres, fut pendu à un arbre. Le comte de Flandres, transporté d'un triomphe qui lui restituoit ses Etats, vint féliciter & remercier le Roi, qui, quoiqu'à l'âge de quatorze ans, avoit, par son exemple, animé la valeur de ses troupes : « Biau cousin, lui dit le jeune monarque, » je vous ai aidé & » secouru tellement que vos ennemis sont » desconfits ; combien que, du tems de feu » monseigneur mon pere dont Dieu vueille » avoir l'ame, vous fûtes fort chargé d'avoir » eu alliance & faveur à nos ennemis les » Anglois : si vous en gardez d'orénavant, » & je vous aurai en ma grace. » La suite de la bataille de Rosbec fut la prise de Courtrai, où le duc de Bourgogne enleva une horloge dont il fit présent à la ville de Dijon. Ce don étoit alors une chose rare & précieuse ; & la ville de Dijon le possede encore aujourd'hui.

La victoire de Charles V excita la jalousie des Anglois. Ils disoient, au rapport de Froissard : « Ha ! ha ! Sainte Marie ! que les An-

» glois ſont maintenant deffumés ! Plût à Dieu » que Philippe d'Artevelle eût eu des nôtres » deux mille lances & ſix mille archers ! Il » n'en fut ja réchappé un pied de ces François, » que tous ne fuſſent morts ou pris. » Peut-être auſſi que, dans cette journée, ces terribles guerriers auroient appris à être plus modeſtes, & moins préſomptueux.

ROSEMBERG. (*combat de*) Le général Caroli, qui commandoit un corps de troupes Autrichiennes, attaqua, en 1755, trois cens Pruſſiens poſtés à Roſemberg, bourg de Siléſie dans le duché d'Oppelen. Il fut repouſſé dans quatre aſſauts; ce qui le détermina à faire mettre le feu au bourg. Les Pruſſiens en ſortirent. Ils ſe rangerent en bataille dans la plaine, & ne voulurent point ſe rendre à diſcrétion. Leur fermeté engagea le général Autrichien à leur faire une meilleure compoſition qu'ils accepterent. Ils eurent la liberté de ſe retirer où bon leur ſembleroit, à condition de ne point ſervir d'un an contre la reine de Hongrie.

ROSES. (*ſiége de*) En 1645, l'armée Françoiſe, qui faiſoit la guerre en Catalogne ſous les ordres du comte d'Harcourt & du comte de Dupleſſis-Praſlin, ſe préſenta devant Roſes, port important, parfaitement ſitué, & défendu par les fortification les plus ſçavantes, par trois mille hommes de pied, & par trois cens chevaux. A peine avoit-on commencé les opérations du ſiége, qu'un futieux ouragan s'éleva tout-à-coup, & dura tout le Vendredi & le Samedi-ſaint. La pluie fut ſi violente, que le ſoldat qui ne pouvoit plus tenir, ni dans les tranchées, ni dans ſes

hutes, se dispersa dans les campagnes. Il ne resta pas trois cens hommes avec les Généraux. Heureusement, la garnison ne sortit point. Le tems devint beau le dimanche de Pâques; & les soldats revinrent en foule se ranger sous leurs drapeaux. En peu de jours, on fut en état de continuer, ou plutôt de recommencer le siége. On le fit avec tant d'ardeur, que Roses capitula, le 26 de Mai, après quarante-neuf jours de résistance.

ROUEN. (*siéges de*) 1. Un Etat gouverné par un prince imbécille & foible ressemble à un vaisseau conduit par un pilote mal-habile. Suivant les règles ordinaires, tous deux doivent échouer, & surprendre l'univers par leur triste naufrage. Jean-Sans-Terre, roi de la Grande-Bretagne, voyoit d'un œil indifférent les progrès des François en Normandie. Occupé de plaisirs & d'amusemens frivoles, le foible & voluptueux monarque donnoit à peine une attention legere aux victoires de Philippe-Auguste. « Laissez-» les faire, laissez-les faire, » disoit-il d'un ton présomptueux; » j'en prendrai plus en un » jour, qu'ils n'en auront pris en un an. » On laissa donc agir le courage impétueux d'une nation rivale & puissante. Toute la Normandie tremble. Château-Gaillard se soumet. Le Roi prend la fuite, & cherche un asyle dans Londres. Les plus fortes places voient tomber leurs remparts; & le monarque François, toujours accompagné de la fortune, vient former le siége de Rouen. Il y trouve une résistance digne de ses grands efforts. Les habitans, protégés par une double muraille

& par un fossé aussi large que profond, montrent tout ce que peut une valeur invincible. Mais enfin, épuisés par les fatigues d'un long siége, ces généreux citoyens promettent de se rendre, si, dans un mois, ils n'étoient point secourus. Les premiers bourgeois de la ville sont députés à Londres, pour exposer au roi Jean l'extrémité fâcheuse où se trouvoit une cité fidèle & importante. Ils arrivent dans une circonstance peu favorable. Le monarque étoit alors occupé à jouer une partie d'échecs ; & il n'avoit pas beau jeu. « Eh ! » de quoi vous avisez-vous, leur dit-il en colere, » de me demander du secours ? Je » n'en ai point à vous donner : faites comme » vous l'entendrez. » Rouen se rendit ; & le roi d'Angleterre perdit, par sa mépriſable indifférence, le beau duché de Normandie, qui rentra sous la domination Françoise, deux cens quatre-vingt-douze ans après qu'il eut été cédé à Rollon par Charles le Simple. La foiblesse d'un Roi l'avoit fait perdre : la foiblesse d'un autre Roi la fit recouvrer. Telles sont ordinairement les causes de ces grandes révolutions qui changent la face des Empires les mieux établis.

2. Le roi d'Angleterre, Henri V, ayant déclaré la guerre à la France, & s'étant rendu maître de presque toute la Normandie, vint, sur la fin du mois d'Août 1418, investir la capitale de cette province. Les habitans, préparés à cet évènement, se disposerent à faire une vigoureuse résistance, ne doutant pas que le duc de Bourgogne, qui déja leur avoit envoyé quelques troupes, n'employât

toutes ſes forces pour les garantir du joug des Anglois. Ils ſe hâterent de donner avis à ce Prince de l'approche des ennemis, & ne ſongerent plus qu'à ſe bien défendre. Leur valeur fut ſi conſtante, ſi opiniâtre, que le monarque, déſeſpérant de les forcer, convertit le ſiége en blocus, aſſuré de triompher par la famine. Pendant quatre mois, ſes efforts ſont inutiles. L'inſuccès irrite ſon caractere cruel & ſanguinaire. Il fait planter des gibets, de diſtance en diſtance, le long de ſes lignes, & fait déclarer à la garniſon & aux habitans, qu'il fera pendre déſormais tous ceux qui tomberont entre ſes mains. Cette menace indigne & féroce excite le mépris, enflamme le courage.

Cependant il s'étoit emparé du fort de Sainte-Catherine. La priſe de Caudebec acheva de le rendre maître de tous les paſſages de la Seine, qu'il ferma, de tous côtés, par un triple rang de chaînes de fer; le premier, ſuſpendu dans le fleuve même; le ſecond, à fleur d'eau; le denier, à deux pieds d'élévation. Les vivres manquerent preſqu'auſſi-tôt que la navigation fut interrompue. Dans cette extrémité, douze mille perſonnes des deux ſexes ſortirent de la ville, comme bouches inutiles. Ils croyoient pouvoir paſſer à travers le camp des Anglois. Ils furent impitoyablement repouſſés juſqu'aux foſſés qui bordoient les remparts. Dans cette eſpece de tombeau, ils demeurerent expoſés à toutes les injures de l'air, aux horreurs de la faim & de la ſoif, aux traits des ennemis, aux traits de leurs compatriotes

Par un mêlange bizarre de barbarie & de pitié, on tiroit dans des corbeilles, du haut des murailles, les enfans nouveaux-nés des malheureuſes qui venoient d'accoucher dans les foſſés. On leur adminiſtroit le Baptême. On rendoit enſuite, par la même voie, ces innocentes victimes à leurs meres expirantes, comme ſi l'on eût appréhendé que leur ſéjour n'eût augmenté la diſette. Elle devenoit de jour en jour plus exceſſive, ſans qu'on parlât encore de ſe rendre. Il eſt vrai qu'on fondoit ſes eſpérances ſur les promeſſes réitérées du duc de Bourgogne; mais ce prince tardoit à les remplir. Pour en hâter l'effet, ſix députés ayant trompé la vigilance des aſſiégeans, ſe rendirent à Paris. Ils ſe préſenterent devant le roi Charles VI, & le prince Bourguignon. Ils firent le touchant détail de la ſituation affreuſe de leurs concitoyens; & l'un d'eux dit au Roi : « Très-excellent monarque, il » m'eſt enjoint par les habitans de la ville de » Rouen, qui eſt vôtre, à crier contre vous, » & auſſi contre vous, ſire de Bourgogne, » qui avez le gouvernement du Roi & de ſon » Royaume, le grand Harou, lequel ſignifie » l'Oppreſſion qu'ils ont des Anglois, & vous » demandent de par moi, que, ſi, faute de » votre ſecours, il convient qu'ils ſoient » ſujets au roi d'Angleterre, vous n'aurez en » tout le monde pires ennemis qu'eux; &, s'ils » peuvent, ils détruiront vous & votre gé- » nération. » Tel étoit le zèle de ces généreux citoyens. On leur répondit par de nouvelles promeſſes, qui reſterent encore ſans exécution. Pendant ce tems-là, les Rouennois

étoient réduits à la plus triſte néceſſité. La paille des lits, & le cuir des vieux coffres, leur ſervoient à faire du pain. La chair des chevaux, des chiens, des chats, & même des animaux les plus immondes, étoit leur nourriture. On ſe diſputoit ; on s'arrachoit avec avidité ces vils alimens. Déja la famine avoit tué plus de trente mille perſonnes ; & tous les autres habitans étoient menacés d'une fin auſſi déplorable. N'ayant donc plus de reſſource que dans leur déſeſpoir, ils forment la réſolution de ſortir à l'improviſte, au nombre de dix mille, ſous la conduite d'Alain Blanchard ; de forcer l'ennemi dans ſes lignes, ou de ſe faire tous tuer à cette attaque. Gui le Bouteiller, gouverneur de la place, trahiſſant ſecrettement les intérêts de ſon prince & de ſa patrie, fit ſçavoir à Henri le deſſein des habitans. Pendant la nuit, deux heures avant que les aſſiégés ſortiſſent de la ville, il envoya ſcier les traverſes, & les autres piéces de bois, qui ſoutenoient le pont par où la ſortie devoit ſe faire. Ce pont étoit fort long. Dès qu'il fut chargé, on ſentit qu'il s'ébranloit. Chacun ſe pouſſe & ſe preſſe pour déboucher ; & ce mouvement précipité, acheve de rompre le pont. Pluſieurs furent tués, ou eſtropiés, en tombant dans le foſſé qui étoit profond. Il y en eut un grand nombre d'étouffés. Ceux qui avoient déja paſſé le pont, lorſqu'il ſe rompit, marcherent vers l'ennemi qui les attendoit en bataille devant ſes lignes. Ils furent tous taillés en piéces ; mais ils vendirent chèrement leur vie ; &, s'ils n'euſſent été accablés par le grand nombre, Rouen étoit

ſauvée. Le reſte rentra dans la ville, en frémiſſant contre le lâche inconnu qui les trahiſſoit.

Les fidèles & vaillans Rouennois, pénétrés de colere, envoyerent, pour la derniere fois, ſommer le Roi de les ſecourir, ou de les tenir pour dégagés de leurs ſermens. Le duc de Bourgogne promit poſitivement que l'armée Françoiſe ſeroit rendue ſous les murs de Rouen, le lendemain des fêtes de Noël Au jour indiqué, il manda que, vu l'impoſſibilité de ſecourir la ville, on fît avec le roi d'Angleterre la capitulation la plus avantageuſe que permettoit la conjoncture actuelle. On ne ſçauroit décrire la conſternation des habitans, quand au lieu de l'armée qu'ils attendoient, ils reçurent cette accablante nouvelle. On ſe déſoloit; on ſe laiſſoit aller à tous les tranſports de la plus vive douleur: on maudiſſoit le préſent; on n'oſoit enviſager l'avenir. Enfin, après de longs délais, il fallut céder à la preſſante néceſſité; &, le 13 de Janvier 1419, on envoya des députés pour capituler. Henri leur fit répondre par le comte de Warwick, qu'il ne s'agit pas de capituler, qu'il faut ſe rendre à diſcrétion. Les députés ne repliquent rien à cette indigne propoſition. Ils regardent froidement le Comte, & s'en retournent. Leurs concitoyens, apprenant l'intention du monarque, réſolurent de mettre le feu aux quatre coins de la ville; de ſaper quatre-vingt toiſes de leurs murailles; de ſortir par cette brèche, hommes, femmes, enfans, & de s'ouvrir un chemin à la victoire ou à une mort honorable. Le roi d'Angleterre, inſtruit

par le gouverneur de ce projet redoutable, consentit à traiter. On rappella les députés ; & l'on rédigea les articles de la capitulation. Ils contenoient en substance, que la garnison sortiroit sans armes ; que la ville conserveroit tous ses privileges & immunités ; qu'elle lui payeroit trois cens quarante cinq mille écus d'or ; que les malheureux, abandonnés dans les fossés, rentreroient, & seroient nourris, pendant une année, aux dépens de leurs concitoyens ; que tous les habitans lui feroient serment de fidélité, & qu'il pourroit en choisir trois dont il disposeroit « à son bon plaisir. » Ces trois victimes furent Robert de Layet, Jean Jourdain, & Alain Blanchard, qui s'étoient signalés par leur fermeté dans les conseils, & par leur valeur dans les combats. Les deux premiers fléchirent à force d'argent le monarque aussi avare que cruel ; mais Blanchard, qui étoit pauvre, & redouté, le trouva inexorable. Le bourreau lui trancha la tête. » Je n'ai pas de bien, disoit ce héros en allant à la mort ; » mais, quand j'en aurois, je ne » l'emploirois pas pour empêcher un Anglois » de se deshonorer. » Henri entra en triomphe dans la ville de Rouen dont la conquête lui avoit coûté six mois de fatigues. Il étoit précédé d'un page superbement monté, & qui portoit au bout d'une lance une grande queue de renard. C'étoit, sans doute, à l'honneur de Gui le Bouteiller, dont la ruse perfide lui avoit été d'un si grand secours. Il est certain que le roi accueillit publiquement ce traître, & que, pour le récompenser, il le nomma Lieutenant de la haute Normandie, sous le

duc de Gloceſter, ſon frere. Un des premiers actes de ſouveraineté, exercés par Henri dans Rouen, fut de faire frapper une monnoie avec cette inſcription : *Henri, roi de France.*

3. La conquête de la Normandie entiere ſuivit celle de la capitale ; & cette belle province fut ſoumiſe à l'Angleterre, juſqu'en 1449 que Charles VII, comptant ſur le zèle de ſes troupes, & ſur les faveurs conſtantes de la fortune, voulut arracher aux uſurpateurs de ſa puiſſance cette riche portion de ſes domaines. Au mois d'Octobre, il fit inveſtir Rouen par les comtes de Dunois, d'Eu & de Saint-Paul, & fit ſommer les habitans de ſe rendre. Les principaux citoyens, qui étoient partiſans du Roi, promirent de livrer deux tours. Le comte de Dunois s'avança du côté de la porte des Chartreux, s'approcha des remparts, conduiſit ſes gens à l'endroit indiqué ; mais, faute d'une quantité ſuffiſante d'échelles, ils ne purent monter en aſſez grand nombre. A peine quarante étoient parvenus ſur les murs, lorſque le fameux Talbot, qui commandoit dans la place avec le duc de Sommerſet, ſurvint à la tête de trois cens hommes, maſſacra la moitié des François, & força l'autre à ſe précipiter dans les foſſés. La réduction de Rouen n'étoit pas réſervée à la valeur de nos troupes. Elle devoit être l'effet du zèle des habitans qui déteſtoient la tyrannie Angloiſe. Le peuple s'étant aſſemblé ſous la conduite de ſon archevêque, obligea le gouverneur de ſonger à capituler. Sommerſet y conſentit ; mais, les conditions ne lui ayant pas plu, il raſſembla ſes troupes avec

Talbot ; & tous deux se saisirent du vieux palais, du château, du pont, & de quelqu'autres postes. Les habitans, de leur côté, prirent les armes. On se tint, de part & d'autre, pendant deux jours, sur la défensive, jusqu'à ce que les Anglois, ayant tenté de s'avancer dans la ville, furent vigoureusement repoussés dans leurs retraites. Le comte de Dunois ayant fait approcher de l'artillerie pour battre le fort de Sainte-Catherine, les ennemis, au nombre de six-vingt hommes d'armes, se rendirent. En se retirant, ils rencontrerent le Roi qui leur recommanda de ne commettre aucun désordre sur leur route, & de ne rien prendre sans payer. Ils répondirent qu'ils « n'avoient point d'argent. » Charles, touché de leur misere, leur fit donner cent francs « pour faire leurs dépens. » Maître de ce fort, le comte de Dunois vint se présenter en bataille à la porte de Martinville, où les bourgeois lui apporterent les clefs de leur ville. On partagea les troupes pour les différentes attaques des lieux où les Anglois s'étoient retranchés. Ces postes furent bientôt emportés, à la réserve du vieux palais défendu par le duc de Sommerset & Talbot, réduits à douze cens hommes de garnison. Le défaut de vivres, & les batteries des François prêtes à jouer, les obligerent bientôt à se rendre par composition ; &, après plusieurs conférences, on conclut enfin un traité qui remettoit au Roi la ville de Rouen & toute la Normandie.

4. Les Huguenots s'étant emparé de Rouen, en 1562, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, Lieutenant-Général du royaume, vint

en former le siége, qui fut poussé avec beaucoup d'ardeur. Mais si l'attaque fut vive, la résistance ne fut pas moins courageuse. Dans un des assauts livrés par les Catholiques, un gentilhomme, nommé *François Civile*, reçoit un coup qui le renverse du rempart dans la ville, sans connoissance. On l'enterre peu de tems après. Un de ses domestiques cherche son cadavre, afin de lui procurer une sépulture honorable. Il trouve que son maître respire encore : il le leve ; il l'emporte à l'hôpital des blessés. Les chirurgiens, n'ayant pas de tems à perdre auprès d'un homme qu'ils regardent comme mort, le laissent pendant quatre jours, après lesquels un d'eux le visite, nettoie sa plaie, & le met en état de vivre.

Le 20 d'Octobre, le roi de Navarre alla visiter la tranchée. Pressé par un besoin naturel, il se hâtoit de le satisfaire (*a*), lorsqu'il reçut dans l'épaule gauche un coup d'arquebuse, qui lui donna la mort un mois après. Mais avant il eut la satisfaction d'entrer dans la ville, par la brèche, assis sur son lit. Rouen fut emporté & livré au pillage. Des soldats entrerent dans la maison de ce même François Civile, qui étoit encore au lit pour se refaire de ses blessures. Ils le jettent par la fenêtre. Il tombe sur un monceau de fumier, où il reste

(*a*) C'est ce qui donna lieu à cette épitaphe satyrique :

Amis François, le Prince ici gissant
Vécut sans gloire, & mourut en pissant.

abandonné l'eſpace de trois jours. Un de ſes parens le fait enlever pendant la nuit. Il recouvre la ſanté, & ſurvit quarante ans à ces différentes eſpeces de mort.

5. En 1591, Henri IV fit attaquer Rouen par une armée de près de quarante mille hommes, conduite par des chefs habiles, du nombre deſquels étoit le fameux comte d'Eſſex. Ce capitaine écrivit à l'un des officiers de la garniſon, nommé *le chevalier Picard*, une lettre par laquelle il lui mandoit que, « hormis la cauſe qu'il ſoutenoit, il lui » étoit ami, pour l'avoir connu avec M. de » Marchemont en Angleterre, mais qu'en » cette guerre, il ſeroit très-aiſe de le trouver » à la tête de ſon régiment, la picque au » poing. » Le brave André de Brancas de Villars, qui commandoit pour la Ligue dans la ville, voulut répondre lui-même, & manda au Comte, « qu'il trouveroit le che- » valier Picard toujours prêt à lui en faire » paſſer l'envie, ſeul à ſeul, ou avec tel nom- » bre qu'il ſeroit arrêté, & qu'il s'offroit à » faire cette partie pour lui. » D'Eſſex fit auſſi-tôt cette réponſe à Villars : « Quant eſt » de votre offre de faire une partie pour moi, » je réponds que j'ai commandement d'une » armée (quatre mille hommes de pied, & cinq cens chevaux que la reine Elizabeth avoit envoyés au Roi) » en laquelle ſe trou- » vent beaucoup de la qualité du chevalier » Picard, & ſuis lieutenant d'un ſouverain » abſolu. Mais, ſi vous voulez combattre vous- » même, à cheval ou à pied, armé ou en » pourpoint, je maintiendrai que la querelle

» du Roi eſt plus juſte que celle de la Ligue ; » que je ſuis meilleur que vous, & que ma » maîtreſſe eſt plus belle que la vôtre. Que » ſi vous refuſez de venir ſeul, je menerai » avec moi vingt, le pire deſquels ſera une » partie digne d'un colonel, ou ſoixante, le » moindre étant capitaine. » *Signé* ESSEX.

Villars repliqua ſur le champ : « Pour venir » à l'article de votre lettre, par laquelle vous » me défiez au combat, vous ſçavez aſſez » qu'il n'eſt pas en ma puiſſance de l'accepter » pour le préſent, & que la charge où je ſuis » employé, m'ôte la liberté de pouvoir parti- » culièrement diſpoſer de moi ; mais, lorſque » M. le duc de Mayenne ſera par-deçà, je l'ac- » cepte très-volontiers, & vous combattrai » à cheval avec les armes accoutumées aux » gentilshommes. Ne voulant cependant fail- » lir de répondre à la concluſion de votre » lettre, par laquelle vous voulez maintenir » que vous êtes meilleur que moi ; ſur quoi je » vous dirai que vous en avez menti, & men- » tirez toutes les fois que vous le voudrez » maintenir, auſſi bien que vous mentirez, » lorſque vous voudrez dire que la querelle » que je ſoutiens pour la défenſe de ma reli- » gion, ne ſoit meilleure que de ceux qui » s'efforcent de la détruire ; & quant à la » comparaiſon de votre maîtreſſe à la mienne, » je veux croire que vous n'êtes non plus » véritable en cet article qu'aux deux autres : » toutefois ce n'eſt pas choſe qui me travaille » fort pour le préſent. » *Signé* VILLARS.

Nous ne rapportons ces lettres & ces défis réciproques, reſtes de l'ancienne chevalerie, que

que parce qu'elles furent alors très-célèbres, très-recherchées, & qu'elles servent à caractériser d'une maniere particuliere les guerriers de ce siécle. Au reste, « toutes ces choses ne » furent que des paroles. »

Cependant Rouen étoit vivement pressé; &, malgré la brave défense de Villars, peut-être les troupes royales auroient-elles emporté cette ville, si le prince Alexandre de Parme, l'un des meilleurs Généraux de son siécle, ayant joint ses forces à celles du duc de Mayenne, n'eût forcé, par des évolutions & des manœuvres admirables, les soldats de Henri IV à se retirer. Rouen ne reconnut l'autorité du Souverain légitime, qu'en 1594, à l'exemple de Paris.

ROYAN. (*siége de*) En 1622, Louis XIII voulut faire la conquête de Royan dont ses sujets Réformés étoient maîtres. Ce fut à ce siége que ce monarque alla, pour la premiere fois, visiter les tranchées. Il monta trois ou quatre fois sur la banquette pour reconnoître l'état de la place. Il s'y tint si long-tems, que les officiers frémissoient du péril où il se mettoit, avec plus de sang froid & d'assurance que n'auroit fait le plus vieux capitaine. Un boulet lui passa deux pieds au-dessus de la tête : « Mon Dieu, sire, cria Bassompierre, » ce boulet à failli vous tuer! »... Non pas » moi, répondit le Roi, mais M. d'Epernon;» & voyant des gens de sa suite, qui s'écartoient pour éviter le coup : « Comment, leur dit-il, » vous avez peur que cette piece ne tire! Ne ſça- » vez-vous donc pas qu'il faut auparavant que » l'on charge de nouveau? » Son premier au-

mônier vint enfin lui dire, de la part de toute l'armée, qu'ils ſeroient obligés, s'il continuoit, d'emprunter ces paroles des capitaines de David : « Vous ne viendrez plus à la guerre » avec nous, de peur que la lumiere d'Iſraël » ne s'éteigne avec vous. » Le 11 de Mai, quinzieme jour de l'attaque, la ville parla de ſe rendre ; & ſes députés vinrent ſupplier le Roi de la recevoir à capitulation : « Je ne » capitule point avec mes ſujets, répondit-il. » Ils recevront comme une grace les condi- » tions que je leur enverrai. » Il fallut que Royan ſe rendît à diſcrétion le même jour.

RUMERSHEIM. (*combat de*) Le comte du Bourg, détaché avec dix-huit eſcadrons, ſix bataillons & quatre cens grenadiers, par le maréchal d'Harcourt, fut rencontré par le général Merci, chef des troupes Impériales, entre Hormeſtadt & Rumersheim, à une demi-lieue de l'iſle de Nienbourg, le 26 d'Août 1709. Dans le moment, on en vint aux mains ; & le combat ne dura pas une heure. L'infanterie Allemande, jetta ſes armes, après avoir fait une décharge. La cavalerie la ſuivit à toute bride, pour gagner le pont de Rumersheim, qui ſe rompit preſqu'auſſi-tôt qu'on eut commencé de le paſſer. De ſept à huit mille hommes, que conduiſoit Merci, il ne s'en ſauva guères que deux mille : le reſte fut tué, pris ou noyé. On eut de quoi remonter deux régimens entiers des chevaux qu'on prit à cette action, qui ne coûta pas trois cens douze hommes tués ou bleſſés aux François victorieux.

RUREMONDE. (*priſe de*) Cette ville

des Pays-bas fut attaquée, en 1572, par Guillaume de Naſſau, prince d'Orange, qui ſe hâtoit de voler au ſecours de ſon frere aſſiégé dans Mons. Le prince n'avoit d'abord d'autre deſſein que de s'y procurer des munitions de bouche. Il en avoit demandé, comme ami, aux habitans. Ceux-ci le refuſerent avec inſolence. Guillaume outré de la plus vive colere voulut ſe venger. La ville de Ruremonde comptoit parmi ſes citoyens pluſieurs ſectaires qui deſiroient de l'en voir maître, & avec leſquels il avoit entretenu diverſes pratiques à ce ſujet. Après avoir renoué ſes intelligences au-dedans, il diſpoſa ſes troupes au-dehors, & fit donner un aſſaut furieux à une des portes de la ville. Les Catholiques ne le ſoutinrent pas avec moins de courage, & ne ſe démentirent point dans trois attaques qu'il forma ſucceſſivement. Mais, pendant qu'ils étoient occupés à ſe défendre & à repouſſer ſes efforts, les Proteſtans, ayant profité de la circonſtance, s'emparerent d'une autre porte, & introduiſirent les aſſaillans. Le prince ne put, ou ne voulut pas empêcher le ſac de cette ville. Il étoit contraint de pourvoir au beſoin de ſes ſoldats; & il falloit ſuppléer par le pillage à la paye qu'il ne pouvoit leur donner. Les hérétiques commirent dans Ruremonde les plus horribles excès. La haine de la religion anima ſur-tout leur rage contre les prêtres & les choſes ſacrées.

RUSCIANE. (*ſiége de*) L'an 548, Totila mit le ſiége devant cette place défendue par quatre cens hommes & par une grande

quantité de nobleſſe d'Italie, qui firent une longue & vigoureuſe réſiſtance. Mais, les vivres ayant manqué, on fut obligé de capituler; & l'on convint de ſe rendre, ſi la place n'étoit ſecourue dans un certain terme. Béliſaire eſſaya d'en écarter les Goths; mais, lorſqu'il approchoit, une furieuſe tempête diſſipa ſa flotte, & fit échouer ſon deſſein. Ainſi les aſſiégés furent obligés d'ouvrir leurs portes.

[S A B]

SABINS. (*défaites des*) Jamais peuple d'Italie ne fit acheter ſi cher aux Romains l'Empire du Monde. L'amour du commandement les arma perpétuellement contre cette fiere nation ; & ils ne ceſſerent de combattre ſa puiſſance, qu'après pluſieurs ſiécles de defaites. La premiere guerre que tous les peuples Sabins réunis déclarerent à Rome s'alluma ſous le règne de Tullus-Hoſtilius. Elle dura pluſieurs années, pendant leſquelles la victoire ſuivit conſtamment les étendards Romains. Enfin, dans un dernier combat, les Sabins furent entiérement vaincus, & obligés, pour la premiere fois, de fléchir devant Rome. Cette ſoumiſſion étoit forcée : elle ne fut pas longue. Toujours aggreſſeurs, & toujours punis de leur téméraire audace, ils n'oſerent, pendant bien des années, en venir à une action déciſive. Ils ſe contentoient de manifeſter leur fureur par le ravage des terres, ou la priſe de quelques places, qu'on leur enlevoit auſſi-tôt. Ce ne fut que ſous Tarquin l'Ancien, qu'ils eſſayerent encore une fois toutes leurs forces. Cette guerre dura cinq ans. Ils furent quelquefois vainqueurs ; mais les ſuccès importans étoient preſque toujours du côté des Romains. Une derniere bataille qui dura un jour entier, & dans laquelle les deux nations montrerent un égal acharnement, termina cette longue querelle en faveur des Romains. Les Sabins épuiſés ſe ſoumirent au

roi de Rome aux mêmes conditions que les Etruſques, après la journée d'Erète. Ils le reconnurent pour leur monarque, & jurerent de lui demeurer toujours fidèles. Ils ne tinrent pas long-tems leurs promeſſes. Tarquin le Superbe fut obligé de les châtier pluſieurs fois. Le conſul Valérius Publicola remporta ſur eux pluſieurs triomphes. Après la mort de ce grand homme, ils oſerent paroître en corps d'armée devant les remparts de Rome, & firent tomber Poſtumius dans une embuſcade où ce Conſul perdit beaucoup de monde. Mais les Romains effacerent bientôt cette tache dans un grand combat où ils furent vainqueurs, & forcerent ces rebelles à acheter la paix avec du bled, de l'argent & une partie de leurs terres. La néceſſité les y avoit contraints. Ils reprirent les armes, & furent battus par le dictateur Valérius. Ils profiterent des diviſions cauſées par les Décemvirs, & firent beaucoup de mal aux Romains dont ils ravagerent les terres, & qu'ils battirent quelquefois. Fiers de ces ſuccès, ils mirent toutes leurs forces ſur pied, croyant, pour cette fois, renverſer le coloſſe de l'Empire Romain, qui s'élevoit de jour en jour. Le conſul Horatius, voulant rendre à ſes ſoldats leur premier courage, amuſoit l'ennemi par de legeres eſcarmouches où il avoit toujours l'avantage. Enfin, croyant qu'il étoit tems d'engager le combat, il donne le ſignal. Les Romains ſont des prodiges de valeur. Les Sabins, après une longue réſiſtance, ſont enfoncés & taillés en piéces. Ils ne remuerent plus dans la ſuite.

SACRIPORT. (*bataille de*) Le jeune Marius, qui avoit hérité de la haine de ſon pere contre Sylla, mit ſur pied une grande armée pour combattre cet ennemi de ſa famille. Les deux partis ſe rencontrerent près d'un lieu nommé *Sacriport*, peu éloigné de Préneſte. Le combat fut vif. Mais, l'aîle gauche de Marius commençant à plier, cinq cohortes & deux eſcadrons paſſerent du côté de ſon rival. Cette déſertion découragea les autres. En un moment, la fuite devient générale, & tous cherchent à ſe refugier dans Préneſte. Sylla les pourſuivit vivement; enſorte que les Préneſtins, craignant qu'il n'entrât dans la ville avec les fuyards, fermerent leurs portes. C'eſt-là que ſe fit le plus grand carnage. Marius fut tiré dans la ville par-deſſus les murs avec une corde. Sylla, dans ſes Mémoires, diſoit qu'il n'avoit perdu dans cette action, que vingt-quatre ſoldats, & qu'il en avoit tué vingt mille des ennemis, & fait huit mille priſonniers. Tout ce qui ſe trouva de Samnites fut égorgé par ſon ordre. Il regardoit cette nation comme l'ennemi implacable du nom Romain. *82 avant J. C.*

SAGONTE. (*ſiége de*) Annibal, qui avoit hérité de ſon pere une haine mortelle contre les Romains, ne put voir ſans indignation l'aſſerviſſement de ſa patrie à ces fiers républicains. Il prépara tout de loin pour rompre avec ſuccès l'indigne traité par lequel Carthage avoit perdu ſes plus beaux domaines; &, formant dès lors le deſſein hardi de porter la guerre & la terreur de ſes armes juſqu'aux portes de Rome, il commença le ſiége de

Sagonte, ville puiſſante & riche, alliée des Romains, & qui ſeule pouvoit faire échouer ſes ambitieux projets. On éleva des ouvrages. On attaqua la ville de trois côtés différens. On fit agir le bélier. On ébranla les murs. On fit tomber des tours; mais les Sagontins ſe défendoient avec courage. Tous les jours, on en vient aux mains. La victoire eſt ſouvent incertaine; & ſi l'ennemi fait des brèches, elles ſont auſſi-tôt réparées par de nouveaux murs. Les Romains apprirent l'extrémité où étoient réduits leurs fidèles Alliés. Au lieu de voler à leurs ſecours, on envoie une ambaſſade à Carthage. Elle y fut reçue avec hauteur. Le plus ancien des députés demanda la cauſe du ſiége de Sagonte. Les ſénateurs ne répondant point à ſa queſtion: » Je porte, leur dit-il d'un ton fier, en leur montrant un pan de ſa robe qui étoit plié; » je porte ici la paix ou la guerre, choiſiſſez. » On lui répondit qu'il pouvoit choiſir lui-même. » Hé bien! je vous donne donc la guerre, » repliqua-t-il, en déployant le pan de ſa robe. » Nous l'acceptons de bon cœur, & la ferons » de même, » s'écrierent les Carthaginois avec la même fierté. Ainſi commença la ſeconde guerre Punique, (*L'an de Rome 534.*) Cependant Annibal preſſoit le ſiége avec beaucoup d'ardeur. Les Sagontins étoient réduits à la derniere miſere, & ſe voyoient ſans reſſources. On parla d'accommodement; mais les conditions leur parurent ſi dures, qu'ils ne purent ſe réſoudre à les accepter. Les ſénateurs firent porter dans la place publique tout leur or & leur argent, & celui qui ap-

partenoit en commun à l'Etat; le jetterent dans le feu qu'ils avoient fait allumer pour cet effet, & s'y précipiterent eux-mêmes. Dans ce moment, une tour que les béliers frappoient depuis long-tems, tombe tout-à-coup avec un bruit épouvantable. Auſſi-tôt les Carthaginois entrent en foule dans la ville, s'en rendent maîtres en peu de tems, & paſſent au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Malgré l'incendie, le butin fut fort grand, Annibal réſerva tout l'or & tout l'argent pour ſervir à ſes deſſeins. Ainſi fut priſe cette ville infortunée, victime de ſon alliance avec les Romains, après huit mois de ſiége le plus cruel & le plus laborieux qui fut jamais.

SAHAI. (*combat de*) Les Autrichiens, commandés par le prince de Lobkowitz, entreprirent, en 1742, le ſiége du château de Flawemberg, poſte aſſez important. Le duc de Broglie, ſous les auſpices duquel combattoient les François, voulut ſecourir cette petite place. Il y court à la tête d'une partie de ſon armée. Les ennemis viennent à ſa rencontre, le 25 de Mai. On ſe trouve en préſence dans le voiſinage de Sahai, village de Bohême, non loin de la Muldaw. On ſe diſpoſe au combat. On donne le ſignal. On commence une action ſanglante. L'ardeur eſt égale de part & d'autre; on ne ſonge qu'à faire triompher la patrie. On ſe diſpute vivement la victoire. Enfin elle ſe déclare pour les François. Les Autrichiens ſont mis en déroute, perdent une foule de ſoldats, & la plus grande partie de leurs bagages. Ce ſuc-

cès ne coûta pas plus de cinq cens hommes tués ou bleſſés. L'infanterie Françoiſe en eut ſeule toute la gloire. Si la cavalerie du Roi eût pu ſe joindre plutôt au maréchal de Broglie, les ennemis, ſelon toutes les apparences, auroient été entiérement défaits; & il leur eût été impoſſible de paſſer la Muldaw pour regagner leur camp de Budweiſs.

SAINT-ALBANS. (*bataille de*) Les troubles, qui avoient déja déchiré l'Angleterre, recommencerent en 1455; & le duc d'Yorck, s'étant étroitement lié avec les comtes de Warwick & de Salisbury, léva des troupes, & joignit l'armée royale près de la ville de Saint-Albans. Le comte de Warwick, l'un des plus grands généraux de l'Angleterre, attaque, à la tête de l'avant-garde, avec tant de vigueur, que, du premier choc, il met en déſordre les partiſans du Roi. Le duc de Sommerſet fit de vains efforts pour les rallier. Animé par le déſeſpoir, il fit des prodiges de valeur; mais enfin il ſuccomba ſous les coups qu'on lui portoit de toutes parts. Avec lui périrent le comte de Northumberland, le lord Cliffort, & pluſieurs autres ſeigneurs dévoués à la maiſon de Lancaſtre. Le Roi lui-même fut bleſſé au col par une flèche. Il fut contraint de ſe retirer dans un château voiſin, qui appartenoit au malheureux Sommerſet. Il eſpéroit pouvoir s'y défendre longtems; mais le duc d'Yorck, avec ſon armée victorieuſe, inveſtit le château & l'emporta ſans peine. Il y entra avec le comte de Saliſbury, & s'étant fait conduire où étoit le Roi, il fléchit le genou en l'abordant, & lui dit:

» Sire, l'ennemi public eſt mort; vous ne » voyez devant vous que des ſujets fidèles. » Henri IV ſoutint la preſence & le diſcours du rebelle, avec aſſez de dignité: enſuite il fut conduit à Londres en triomphe; mais ce triomphe ne différoit en rien de la captivité.

Quelque tems après, la reine Marguerite vengea la mort des partiſans de ſon époux, dans la même plaine où ils avoient répandu leur ſang pour ſa querelle; car, ayant été attaquée par le comte de Warwick, tandis que les deux armées combattoient chaudement, Lovelace, qui commandoit un corps de troupes dans celles du Comte, ſe retira tout-à-coup de la mêlée. Cette perfidie, dont ces guerres civiles fourniſſent pluſieurs exemples, décida la victoire en faveur de la princeſſe. Environ deux mille trois cens hommes de la faction d'Yorck périrent à cette ſeconde bataille ou dans la déroute. Sir Thomas Kiriel, brave officier, qui s'étoit diſtingué dans les guerres contre la France, fut fait priſonnier; & la reine victorieuſe, le fit indignement périr par la main du bourreau.

SAINT-AUBIN. (*bataille de*) Le duc d'Orléans, depuis Louis XII, mécontent de la cour de Charles VIII, ſe retira près du duc de Bretagne, qui étoit en guerre avec le monarque François, & ſe mit à la tête de ſes troupes. Il eut d'abord ſur les troupes du Roi tous les ſuccès qu'il pouvoit deſirer; mais la fortune ne fut pas conſtante. Dans une bataille qu'il fut obligé de donner, le 28 de Juillet 1488, auprès de Saint-Aubin-le-Cormier, il eut du deſſous, par la honteuſe lâcheté de

sa cavalerie qui l'abandonna au fort de l'action. Cependant, malgré cette désertion, il ne perdit pas courage. En vain on lui conseilla de faire une honorable retraite. Il voulut continuer de se battre à la tête de son infanterie. Enfin, après avoir fait une foule de prodiges, se trouvant enveloppé de toutes parts, il fut fait prisonnier de guerre par Louis de la Trémouille, qui commandoit l'armée royale, & que Guicciardin appelle le plus grand Capitaine du Monde.

SAINT-AUGUSTIN. (*attaque de*) En 1741, le général Oglethorpe, gouverneur de la Caroline méridionale, voulant faire d'utiles conquêtes, fixa ses vues sur la ville de Saint-Augustin. Il crut d'abord pouvoir intimider le gouverneur Espagnol, en le sommant de se rendre. La réponse de ce dernier fut « que ce lui » seroit un vrai plaisir de lui toucher à la » main dans sa fortereſſe. » Oglethorpe, ne gagnant rien par ses menaces, eut recours à la force ouverte. Il attaque le fort avec toute la vivacité dont il étoit capable; mais les assiégés lui répondent avec une valeur aussi intrépide. Une foule d'assaillans tombent devant les remparts. Les vaisseaux ennemis sont foudroyés & mis en piéces. Ces pertes font songer à la retraite. On regagne honteusement le pays d'où l'on étoit venu; & tous les projets du général Anglois s'en allerent en fumée.

SAINT-CAST. (*action de*) L'amiral Howe, & le général Bligh, capitaines entreprenans & téméraires, voulant se signaler par quelque coup hardi, formerent le projet d'attaquer la Bretagne, en 1758. M. de Bligh son-

gea d'abord à s'emparer de Saint-Malo; mais, après avoir mûrement réfléchi sur le tems qu'exigeroient le débarquement & le transport des canons, il jugea qu'il valoit mieux aller du côté de la baye de Saint-Caſt, de ſe fortifier à Mâtignon, & de faire faire une diverſion qui ſeroit peut-être cauſe que les François dégarniroient l'armée du bas-Rhin. On ſçait aſſez que ce deſſein a été imaginé par le roi de Pruſſe, qui en a toujours preſſé l'exécution par ſon miniſtre à Londres. Belles chimères qui pouvoient bien, il eſt vrai, donner quelqu'occupation à la France, mais qui minoient l'Angleterre en dépenſes inutiles!

Quoiqu'en Bretagne on ne s'attendît point à cette viſite des Anglois, on ne s'en diſpoſa pas moins à les recevoir avec cette bravoure naturelle aux guerriers François, & qui brille ſur-tout, quand ils combattent pour leur Roi dans le ſein même de leur patrie. Les chariots menoient l'infanterie en poſte; & la cavalerie marchoit à grandes journées pour attaquer l'ennemi, avant qu'il eût le tems de ſe rembarquer. Dès le 10 de Septembre, M. Bligh avoit été informé de ces mouvemens. Il tint conſeil de guerre; & le réſultat fut que le poſte de Saint-Caſt étoit inſoutenable, & qu'il falloit faire une prompte retraite. M. Watſon, quartier-maître, reçut des ordres à tems, pour prendre des meſures propres à favoriſer l'embarquement. Malheureuſement on avoit, dit-on, apporté à cet officier une brochure Françoiſe ſur l'Etat de l'Angleterre. Le plaiſir qu'il trouva dans cette lecture lui fit oublier ce qu'il devoit à ſon état; ou bien il crut de-

voir remettre au lendemain ce qui ne souffroit aucun délai. Le duc d'Aiguillon, commandant de la province, n'avoit pas perdu un instant. Il jugea qu'avec les troupes qui étoient sous sa main, il devoit mettre à profit la confusion où étoient les ennemis. Il dirigea son attaque de telle sorte qu'elle se fit en même tems par le centre & par les aîles. Bientôt elle devint générale autant qu'elle pouvoit l'être. Le feu terrible des vaisseaux Anglois, celui de leur mousqueterie, la difficulté du terrein, rien ne fut capable d'arrêter l'impétuosité Françoise, animée par la victoire. L'auteur de l'*Etat politique d'Angleterre*, qu'on ne doit pas suspecter de partialité, fait de cet évènement une peinture qu'on affoibliroit en l'analysant. « La précipitation, dit-il, avec » laquelle tout le monde voulut se rembar- » quer à la fois, fut cause qu'il périt un nom- » bre prodigieux de soldats. Aussi-tôt que l'a- » vantage étoit décidé pour l'ennemi, on » auroit dû faire cesser le feu des vaisseaux; » &, pour avoir négligé de faire cette attention, » on a été cause que celui des François a duré » beaucoup plus long-tems pour quantité de » braves gens dont la mer étoit couverte. Les » matelots, qui conduisoient les bateaux plats, » ne pouvant plus agir, parce que ces bateaux » étoient entourés de gens qui s'efforçoient » d'y monter, les soldats qui étoient de- » dans étoient obligés de couper à droite & » à gauche les mains de tous ces malheureux, » qui croyoient leur vie sauvée, parce qu'ils » avoient eu le bonheur de saisir un bateau. » Un grand nombre s'étoit refugié sur un

» rocher. Il y eut là autant de tués que dans » l'eau & ſur la grève, parce que, le feu des » vaiſſeaux ne ceſſant point, les François, » comme de raiſon, continuerent le leur... » Tel fut le carnage inutile, que cauſa le feu » de nos vaiſſeaux, qui n'eut pas plutôt ceſſé, » que les François prêterent tout le ſecours » imaginable à nos bleſſés & à ceux qui » étoient ſur le point de périr dans la mer. » C'eſt un hommage que nous devons à la » vérité. »

Le quart de l'armée Angloiſe périt dans cette journée. Ils eurent quatre mille hommes de moins, en s'en retournant. Parmi les morts, ils regretterent beaucoup le général Dury, pluſieurs colonels, & des perſonnes de diſtinction. Huit cens demeurerent priſonniers. Le triomphe ne pouvoit être plus complet; cependant, on trouva mauvais en Angleterre, que notre auguſte monarque eût fait chanter le *Te Deum*, pour remercier le Dieu des batailles, d'un ſuccès qui ſauvoit une partie de la France.

SAINT-DAMIEN. (*priſe de*) Au mois de Février 1617, le duc de Savoye & le maréchal de Leſdiguieres formerent le ſiége de Saint-Damien, qui tenoit pour les Eſpagnols. Le ſixieme jour de tranchée, une évolution ſinguliere les rendit maîtres de la place. Les troupes confédérées étoient arrangées de maniere qu'il ſembloit qu'on vouloit eſcalader la ville. Auſſi-tôt les aſſiégés coururent en foule ſur les murailles: la brèche ſe vit preſque ſans défenſeurs. Pendant ce tems-là, les ſoldats commandés pour l'aſſaut s'avancerent

& emporterent Saint-Damien, qui devint un des remparts du duc de Savoye.

SAINT-DAVID. (*prise du fort*) En 1759, M. de Lally, gouverneur des Indes Françoises, voulut couronner ses victoires sur les Anglois, par la conquête du fort Saint-David. C'étoit une des plus fortes places de l'Inde. Sa forme est un quarré, flanqué de quatre bastions, avec un ouvrage à cornes, au nord; deux ravelins à l'est & à l'oueſt, & une riviere assez profonde au sud, & qui n'est guéable qu'à deux endroits, quand la marée est basse. La place peut contenir sur ses remparts trois cens bouches à feu; & l'on avoit employé des sommes immenses pour la rendre imprenable. Tous ces obstacles auroient pu déconcerter toute autre armée, qu'une armée Françoise, toujours victorieuse. Ils ne servirent qu'à augmenter le courage des assiégeans; & les attaques furent poussées avec une telle vigueur, qu'en moins de quinze jours, les remparts furent emportés, & la garnison faite prisonniere de guerre.

SAINT-DENIS. (*bataille & siége de*) En 1567, le prince de Condé, chef des Huguenots, s'empara de Saint-Denis, & brûla vingt-quatre moulins, qui étoient les fauxbourgs de Paris. Ce qu'il y a d'étonnant dans cette expédition, c'est qu'avec moins de trois mille hommes, il tint la Capitale bloquée pendant près de six semaines. Les Parisiens se trouverent si pressés, que leurs murmures & leurs plaintes lasserent enfin la patience du connétable Anne de Montmorenci, qui sortit de la ville, le 10 de Novembre, pour attaquer

attaquer les Réformés dans la plaine Saint-Denis. Son armée étoit de trois mille gendarmes & de seize mille hommes d'infanterie; & le prince de Condé n'avoit que douze cens hommes de pied, & quinze cens chevaux. Le combat dura trois heures; &, sans être sanglant, il fut opiniâtre. Le champ de bataille resta aux Catholiques; &, les Réformés eurent tout l'honneur de cette journée. Le connétable, qui avoit juré, avant d'engager l'action, qu'on ne le reverroit que mort ou vainqueur, fut mortellement blessé par un Anglois, nommé *Robert Stuart*, le même qui l'avoit fait prisonnier à la bataille de Dreux. A la nouvelle de cet accident, la Reine-mere dit qu'elle avoit « en ce jour-là » deux grandes obligations au ciel; l'une, que » le connétable ait vengé le Roi de ses en» nemis; l'autre, que les ennemis du Roi » l'ayent défait du connétable. » Il mourut le lendemain de la bataille. Un cordelier l'importunoit par de longues exhortations. « Je » n'ai pas vécu près de quatre-vingts ans, lui » dit-il, sans avoir appris à mourir un quart » d'heure. » On peut remarquer que l'assemblée du clergé de France accorda « cent cin» quante livres aux pauvres navrés en la ba» taille donnée entre la ville de Paris & celle » de Saint-Denis, pour le devoir & bon office » qu'ils y avoient fait. »

2. En 1591, le chevalier d'Aumale attaqua Saint-Denis avec une petite armée de Parisiens. Il plante les échelles contre la muraille: rien ne résiste à ses efforts. Il se rend maître d'une porte. Déja ses soldats s'apprêtent à se

répandre dans la ville. Tout-à-coup le ſieur de Vicq, gouverneur de la place, ſurvient avec une poignée de ſoldats; charge les aſſaillans; les repouſſe. D'Aumale eſt tué; & ſa mort acheve la déroute de ſes troupes.

SAINT-GEORGE. (*attaque du fort*) En 1760, M. de Lally, commandant des François en Aſie, c'eſt-à-dire dans le royaume de Golkonde, ſur la côte de Coromandel, crut pouvoir entreprendre le ſiége du fort Saint-George, ſans trop connoître ni la ſituation, ni l'état de la garniſon de cette place. Il paſſa plus de deux mois à battre ſans relâche; & chaque journée fut marquée par un grand nombre de bons ſoldats qu'il perdit aſſez inutilement. Rebuté par les difficultés inſurmontables qu'il n'avoit pas prévues, il réſolut enfin de renoncer à cette conquête; mais il ne le fit pas ſans payer cher ſon aveugle témérité. Sept compagnies Angloiſes étant arrivées au fort, peu de tems après la levée du ſiége, les officiers entreprirent de ſe mettre à la pourſuite des François, trois jours après leur retraite. Ils les preſſerent vivement juſqu'à Congiveram, où les fugitifs trouverent un aſyle aſſuré. Le major Bréreton, qui commandoit les Anglois, craignant avec raiſon d'échouer, en voulant forcer l'ennemi dans un poſte qui paroiſſoit hors d'inſulte, uſa d'un ſtratagême mille fois employé, & qui cependant lui réuſſit. Il tourna tout-à-coup vers Wendavaſch, dans l'idée que les François, pour ſecourir cette ville, abandonneroient Congiveram. En effet, dès que ces derniers virent la démarche du capitaine ennemi, ils s'ébranlerent

auſſi-tôt pour défendre la place menacée ; mais ils furent prévenus ; & M. Bréreton, les voyant où il les vouloit, détacha ſecrettement le major Monſon, à la tête d'un gros détachement, avec ordre d'aller ſurprendre Congiveram. Monſon fit diligence, & ſe rendit maître de la place, ſans coup férir. Un fort, défendu par quatre cens Indiens, voulut faire quelque réſiſtance. Il fut emporté d'aſſaut ; & la place fut obligée de reconnoître la domination Angloiſe.

SAINT-GOAR. (*priſe de*) En 1758, le maréchal de Soubiſe voulant ſignaler ſon courage, & terminer la campagne par une entrepriſe d'éclat, fit attaquer en même tems, le 1er de Décembre, la ville de Saint-Goar ou Saint-Gower, capitale du comté de Catzenelnbogen, & celle de Goartshauſen, ou Schnartshauſen, ſituée dans le voiſinage, de l'autre côté du Rhin. Ces deux places, outre une bonne garniſon & des fortifications ſçavantes, étoient défendues, la premiere par le château de Rhinfelds, & la ſeconde par celui de Catz ou Calze. Ainſi, pour réuſſir dans cette expédition, il falloit livrer à la fois quatre aſſauts différens. Les régimens de Saint-Germain & de la Feronnaie donnent l'eſcalade à Saint-Goar. Rien ne réſiſte à leur impétuoſité. Tous les ouvrages ſont emportés. En moins de deux heures, les François ſont maîtres de la place. Le marquis de Caſtries, pendant ce tems-là, s'approchoit de Rhinfelds. Cette forteresſe a le même ſort que la ville qu'elle devoit protéger. Enfin le comte de Scey, commandé pour l'attaque de Goar-

tshauſen & de ſon château, n'eſt pas moins heureux de l'autre côté du fleuve. Tout cède à ſa valeur; & les ennemis ſe rendent ſans preſqu'oſer ſe défendre.

SAINT-GODART. (*bataille de*) Le premier jour du mois d'Août 1664, le grand-viſir Kiuperli ayant fait traverſer, à la faveur du canon, le Raab à une partie de ſon armée, les Allemands deſtinés à la défenſe du paſſage furent d'abord culbutés & mis en fuite. Animés par ce premier ſuccès, les infidèles s'avancerent dans la plaine de Saint-Godard ou Gothart, & ſe diſpoſerent à tomber ſur Montecuculli, qui ne vouloit pas abandonner une éminence ſur laquelle il étoit avantageuſement poſté. Mais le maréchal de la Feuillade, qui étoit à l'extrémité de l'aîle gauche, ſe mit alors à la tête des François, & ſe précipita avec tant d'impétuoſité ſur les Janiſſaires, qu'il les renverſa, les culbuta, les diſſipa en un moment. Quelques régimens Impériaux, & particulièrement celui que commandoit le jeune prince Charles de Lorraine, ayant ſuivi l'exemple des François, les Turcs ne penſerent qu'à repaſſer la riviere; ce qu'ils firent avec le dernier déſordre, & une perte de près de ſept mille hommes, preſque tous tués par les ſoldats du maréchal.

SAINT-GUISLAIN. (*priſe de*) On dit ordinairement qu'on ne peut prendre Mons, qu'après s'être rendu maître de Saint-Guislain, où ſont les écluſes. En effet, cette ville eſt une des plus fortes du Hainaut, par ſa ſituation. Cependant elle a plus d'une fois ſubi le joug d'un vainqueur.

En 1677, le maréchal d'Humières en fit la conquête, le 11 de Décembre, à la faveur des glaces, après dix jours d'attaque. Elle fut ſurpriſe, en 1708, par un détachement de la garniſon d'Ath, conduit par ſon gouverneur. Les François y rentrerent peu de jours après; &, l'année ſuivante, les Alliés s'en emparerent encore, & y firent deux cens hommes priſonniers. Enfin, en 1746, le prince de Conti, après la conquête de Mons, reçut ordre d'attaquer en même tems Charleroi & Saint-Guiſlain. Ce grand Général fit marcher contre cette derniere place le marquis de la Fare, tandis que lui-même formeroit le ſiége de la premiere. Le marquis répondit au choix du prince. Ses efforts furent heureux. Saint Guiſlain ſe rendit, le 26 de Juillet; & la garniſon fut faite priſonniere de guerre.

SAINT-JEAN-D'ANGELI. (*ſiéges de*) 1. Après la célèbre journée de Moncontour, l'armée victorieuſe du duc d'Anjou ſe préſenta devant Saint-Jean-d'Angeli, place importante, bien fortifiée, & défendue par De Piles, de la maiſon de Clermont, avec deux mille Huguenots pleins de bravoure. Le roi Charles IX, & la reine ſa mere, ſe rendirent au camp, vers le milieu d'Octobre 1569, pour avoir le plaiſir de voir prendre la ville d'aſſaut; mais enſuite ils ſe bornerent à l'eſpérance de la réduire par la famine. On égayoit l'ennui du blocus par les divertiſſemens de toute eſpece : « Car la Reine traînoit toujours » avec elle, dit Mézerai, tout l'attirail des » plus voluptueux ébats, & particulièrement » une centaine des plus belles femmes de la

» cour, qui menoient en leſſe deux fois autant » de courtiſans. Il falloit, comme dit Mont- » luc, que, dans le plus grand embarras de » la guerre & des affaires, *le bal marchât tou-* » *jours*. Le ſon des violons n'étoit point » étouffé pat le ſon des trompettes. Le même » équipage traînoit les machines des ballets » & les machines de la guerre; & l'on voyoit » dans une même lice les combats où les » François s'égorgeoient, & les carrouſels ou » les dames prenoient leurs plaiſirs. »

Cependant Charles IX avoit un goût bien décidé pour la guerre. Il ſe plaignoit ſouvent des oppoſitions qu'il trouvoit à ſon ardeur pour le commandement des armées; & c'eſt ſur-tout au ſiége de Saint-Jean-d'Angeli qu'il donna des preuves de cette humeur martiale. On le voyoit, chaque jour, dans la tranchée & dans les poſtes les plus expoſés. Il dit même publiquement: « Je m'accorderois volontiers » avec le duc d'Anjou, mon frere, pour com- » mander alternativement l'armée, & gouver- » ner le royaume. » La famine devenoit exceſſive dans la ville; & De Piles, ſe voyant ſans reſſources, vouloit ſe faire un paſſage l'épée à la main. Mais le duc de Biron lui fit offrir une capitulation honnête; &, le 2 de Décembre, il les accepta & ſe rendit.

2. Louis XIII, ayant réſolu de détruire tous les Réformés de ſes Etats, fit aſſiéger Saint-Jean-d'Angeli, en 1621. M. de Soubiſe, frere du duc de Rohan, commandoit dans la place. Il fit une vigoureuſe défenſe, & ne ſe rendit que le 23 de Juin, après vingt-un jours de tranchée. Lui, la garniſon, les habitans s'enga-

gerent à ne porter jamais les armes contre le ſervice du Roi, ſous quelque prétexte que ce fût. Pour les obliger à tenir leur promeſſe, on raſa toutes les fortifications, & l'on combla les foſſés de la place.

SAINT-MALO. (*ſiége de*) En 1378, le duc de Lancaſtre, pour appaiſer les murmures des Anglois mécontens de ſon adminiſtration, fit équiper une flotte redoutable, mit à la voile, &, après avoir tenu, pendant quelque tems en allarmes, les côtes de Normandie, cingla vers la Bretagne, & vint s'arrêter à la vue de Saint-Malo. Sur le champ, il fit dreſſer ſes batteries (*a*) & commencer les attaques. Le ſire de Maleſtroit, & quelques ſeigneurs Bretons s'étoient jettés dans la place qui étoit abondamment pourvue de munitions de guerre & de bouche. Le courage de la garniſon & le zèle des habitans étoient à l'épreuve ; & d'ailleurs les ducs de Berry & de Bourgogne, par l'ordre de Charles V, étoient venus ſe préſenter à la vue des ennemis, avec une armée qui obſervoit toutes leurs démarches & les tenoit en échec ; mais rien n'intimidoit le général Anglois. Il faiſoit depuis pluſieurs jours travailler à une mine dont il eſpéroit un grand effet. Les aſſiégés, qui ne redoutoient que ce ſeul côté de l'attaque, profiterent de la négligence du comte d'Arondel, qui devoit

(*a*) « Les Anglois, dit Froiſſard, avoient quatre » cens canons à ce ſiége. » C'eſt une erreur ſans doute. Eſt-il vraiſemblable que l'artillerie fût alors ſi commune ?

être de garde. Ils firent une si heureuse sortie, qu'ils chasserent les Anglois du poste, & comblerent leurs travaux. Le duc de Lancastre fut désespéré de ce désavantage. Il s'emporta contre Arondel, qui ruinoit ainsi ses grands projets; &, plein d'indignation contre ses troupes, contre la fortune, & contre lui-même, il se rembarqua & revint à Londres. Le mauvais succès de son entreprise l'avoit précédé dans cette Capitale; & son retour, qui n'étoit signalé que par sa disgrace, renouvella les reproches que lui faisoit la nation.

SAINT-OMER. (*siége de*) Louis XI fit investir & attaquer Saint-Omer, en 1477. Mais cette place importante fut vaillamment défendue par Philippe, fils d'Antoine, grand bâtard de Bourgogne. On rapporte que le monarque François, irrité de l'opiniâtre résistance de ce jeune guerrier, le fit menacer, s'il ne rendoit la ville, de faire égorger son pere à ses yeux. Philippe, sans se laisser épouvanter, répondit qu'il connoissoit assez le Roi, pour ne pas appréhender qu'il se deshonorât par une lâcheté pareille. « J'aime » tendrement mon pere, ajoûta-t-il; mais je » ferai mon devoir, & je ne livrerai jamais » une place qui m'a été confiée. » On fut obligé de lever le siége; & le Roi, loin de punir Antoine de la vertu de son fils, continua de le combler d'honneurs & de biens.

En 1638, le maréchal de Châtillon mit le siége devant Saint-Omer, & fut forcé de se retirer le 15 de Juillet, après une longue attaque. Mais, en 1677, Monsieur, frere du Roi, vengea l'honneur des armes Françoises, si

long-tems avilies devant cette ville. Après la victoire de Caſſel, il attaqua Saint-Omer, qui ouvrit ſes portes le 20 d'Avril, après ſeize jours de tranchée ouverte.

SAINT-PIERRE-LE-MOUTIER. (*priſe de*) L'armée de Charles VII, toujours animée par la préſence de la Pucelle d'Orléans, vint, en 1430, former le ſiége de Saint-Pierre-le-Moutier, ville ſituée dans le Nivernois, entre la Loire & l'Allier. On commença par l'inveſtir. Enſuite on en fit les approches; & la brèche, en peu de jours, fut en état d'être attaquée. Les François monterent à l'aſſaut avec leur confiance ordinaire; mais les aſſiégés ſe défendirent ſi courageuſement, qu'après un long & ſanglant combat, ils les repouſſerent. La ſeule Jeanne d'Arc ne pouvoit ſe réſoudre à la retraite. Dolon, gentilhomme chargé de veiller ſur elle, vint l'exhorter à revenir au camp. Il la trouva environnée de cinq ou ſix hommes-d'armes, qui ne l'avoient pas quittée. Toujours plus intrépide, quand le danger étoit plus grand, elle proteſta qu'elle n'abandonneroit pas ſon poſte, qu'elle n'eût achevé l'entrepriſe. Sa réſolution rendit le courage aux troupes. On revint à la charge avec une nouvelle furie. Les ennemis qui, juſqu'à ce moment avoient montré tant de valeur, ne purent ſoutenir ce ſecond aſſaut auquel ils ne s'attendoient pas; & les Royaliſtes, après une aſſez foible réſiſtance, ſe rendirent maîtres de la place.

SAINT-QUENTIN. (*bataille de*) Philippe II, roi d'Eſpagne, & Marie, reine d'Angleterre, ſon épouſe, ayant déclaré la

guerre à la France, en 1557, firent entrer en Picardie une armée de cinquante mille fantaſſins & de douze mille chevaux, ſous les ordres d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoye, gouverneur des Pays-bas. Ce Général parut d'abord en vouloir à Mariembourg, puis à Rocroy; mais tout-à-coup il vint mettre le ſiége devant Saint-Quentin, qui étoit alors la plus forte place frontiere de Picardie. Elle étoit dépourvue de tout. Gaſpard de Coligni, amiral de France, trouva moyen de forcer les lignes des ennemis, & d'entrer dans la ville, avec neuf cens hommes, avant qu'on eût formé les premieres attaques. Mais qu'étoit-ce que cette foible garniſon, en comparaiſon des troupes Eſpagnoles? Le connétable Anne de Montmorenci raſſembla une armée de vingt-cinq mille hommes, & tenta, à diverſes repriſes, de ſecourir ſon neveu. Il le fit, le 10 d'Août, jour de ſaint Laurent, mais avec tant de précipitation, qu'il n'y entra que cinq-cens hommes avec d'Andelot, frere de l'amiral. Après cette expédition, le connétable voulut ſe retirer à la vue de l'ennemi; mais le duc de Savoye & le comte d'Egmont chargerent ſi bruſquement ſes troupes, qu'il n'eut pas le tems de les ranger en bataille, & qu'en moins d'une demi-heure elles furent miſes en déroute, avec perte de trois mille ſix cens hommes, d'autant de priſonniers, de tout le bagage & de toute l'artillerie, à la réſerve de deux piéces de canon. Louis de Bourbon, duc de Montpenſier, fut fait priſonnier. Ce prince ayant vu enlever ſon guidon, après la mort

de celui qui le portoit, s'étoit fait jour, l'épée à la main, au milieu des ennemis; avoit atteint, tué, & dépouillé le raviſſeur. Mais, bientôt accablé par le nombre, inveſti de toutes parts, il avoit été contraint de ſe rendre. La perte de cette bataille répandit la terreur dans tout le royaume; & la conſternation étoit ſi grande, que ſi Philippe eût été droit à Paris, il eût trouvé cette Capitale abandonnée. Auſſi, quand on apporta la nouvelle de cette victoire à Charles-Quint, il demanda ſi ſon fils étoit à Paris. Saint-Quentin, après quelques jours de réſiſtance, fut emporté & livré au pillage. Pour immortaliſer ce triomphe, Philippe fit bâtir, en l'honneur de S. Laurent, le fameux couvent ou palais de l'Eſcurial. C'eſt un vaſte édifice, de deux cens quatre-vingt pas de long, ſur deux cens ſoixante environ de large, qui a la forme d'un gril. On y compte plus d'onze mille fenêtres, dix-ſept cloîtres, vingt-deux cours, plus de huit cens colomnes, un nombre prodigieux de ſales, de ſalons, de cabinets, & quatorze mille portes. On a été vingt-deux ans à le conſtruire; & il a coûté vingt-cinq millions.

SAINTES. (*bataille de*) Hugues, comte de la Marche, excité par ſon épouſe, femme violente & terrible, & ſoutenu de l'Angleterre, leva l'étendard de la révolte, & oſa faire la guerre au ſaint roi Louis IX, ſon ſouverain. Le monarque entra dans le Poitou, à la tête d'une armée redoutable, pour punir l'audace du ſéditieux vaſſal. Toutes les villes, qui ſe rencontrerent ſur ſon paſſage, s'em-

preſſerent d'ouvrir leurs portes. Celles qui voulurent oppoſer quelque réſiſtance, furent emportées l'épée à la main. Hugues déſeſpéré ne ſçavoit plus où chercher un aſyle, lorſque le roi d'Angleterre vint à ſon ſecours avec une armée de ſeize cens chevaliers, de ſix cens arbalêtriers, & de vingt mille hommes de pied. Louis plaça ſon camp dans une prairie qu'arroſe la Charente, à la vue des Anglois poſtés ſur l'autre rive. Entre les deux armées, non loin de Taillebourg, étoit un petit pont de pierre, ſur lequel il ne pouvoit paſſer que quatre hommes de front, & dont l'extrémité étoit défendue par quelques tours occupées par les ennemis. Le ſaint Roi entreprend de forcer ce dangereux paſſage. Il ramaſſe tout ce qu'il peut de bateaux, les charge de troupes, & leur ordonne d'aller prendre terre, malgré les arbalêtriers Anglois qui bordoient le rivage. En même tems, il commande l'attaque du pont. A la voix de leur auguſte Général, les François ſe précipitent en foule. Les retranchemens ſont emportés du premier aſſaut. Les ennemis réſiſtent en vain à l'effort de leurs rivaux. Ils cèdent & reculent. On s'apperçoit de leur foibleſſe. Un corps nombreux vient les ſoutenir. Le combat devient terrible. Le courage & la fureur ſont à leur comble. Enfin les vainqueurs ſont enfoncés à leur tour; & Louis eſt près de perdre la victoire dont il s'étoit flatté. Il le voit: ſa bravoure s'enflamme. Il met pied à terre; ſe jette, l'épée à la main, au milieu de la mêlée; attaque, renverſe, immole tout ce qui s'offre à ſes coups. Il brave

preſque ſeul des bataillons entiers, perce juſqu'à l'autre bout du pont, y trouve les plus grands dangers, & donne le tems à ſes troupes de le joindre. Les Anglois, pouſſés avec vigueur, lâchent le pied, tournent le dos, & mettent en déſordre le reſte de leurs gens. Henri, & ſon protégé, le comte de la Marche, ſe retirent à toute bride dans la ville de Saintes, & ſont ſuivis du reſte de leurs troupes. Le lendemain, le monarque victorieux fit défiler ſes ſoldats au-delà du pont, & ſe fortifia dans le lieu même que les ennemis venoient d'abandonner. Il ne ſongeoit à rien moins qu'à combattre. Quelques-uns de ſes détachemens allerent fourrager juſques ſous les yeux des Anglois. Hugues fond ſur eux. Les François le reçoivent avec cette valeur qui les avoit fait triompher la veille. La mêlée devient ſanglante. « Alors, dit un hiſtorien de ce tems, » euſſiez vu lances bran- » dir, deſcendre maces, hauberjous à haches, » des contretarges percier outre, juiſarmes » & épées bruire, ſelon que l'on les deſſerre, » & couvrir çà & là la terre de divers atours » dépéciés. Toſt y a tant d'hommes bléciés, » les uns ès bras, les autres ès têtes, que les » voir eſt deshonnête. Les fourriers trop bien » ſe défendent. » Mais enfin, près d'être accablés par le nombre, ils envoyerent ſupplier le comte de Bourgogne de voler à leur ſecours. « Sire, dit le meſſager, mal va l'af- » faire devant Saintes; car pluſieurs à mort ſe » dégratent. Si nos François qui ſe combat- » tent ne ſont en l'heure ſecourus, jamais n'en » verrez pied ni queue. » A peine le Comte

a-t-il entendu cette éloquente harangue, qu'il fait avertir le Roi; part avec l'avant-garde, s'élance sur les Anglois, & rétablit une seconde fois l'égalité entre les combattans. Louis survient. L'air retentit du cri de guerre: » Montjoie Saint Denis! » L'action s'engage de tous côtés. On se frappe avec fureur. On fait mille efforts; le François, pour conserver la gloire du jour précédent; l'Anglois, pour réparer ses pertes & son honneur. La victoire balance durant la moitié du jour. Enfin elle se déclare pour le pieux monarque. Les ennemis sont enfoncés, culbutés, massacrés. Leur Roi donne encore l'exemple de la fuite. Ils le suivent & se précipitent avec lui dans Saintes, qu'ils abandonnent peu de tems après. Cette ville ouvre aussi-tôt ses portes à son vainqueur; & le comte de la Marche, obligé de fléchir sous la main de son Roi, vient lui demander humblement la paix, qu'il obtient à des conditions fâcheuses. *L'an* 1242.

SALADO. (*bataille du*) Alfonse, roi de Castille, s'étant ligué avec plusieurs Souverains Espagnols, se mit à la tête d'une armée de quatorze mille cavaliers & de vingt-cinq mille fantassins, dans le dessein de renverser la puissance des Maures en Espagne. A cette nouvelle, les rois de Maroc & de Grenade réunirent leurs forces pour s'opposer à la tempête; &, s'étant mis en campagne, ils rencontrerent, le 3 de Novembre 1340, les troupes Chrétiennes sur les bords du Salado, petite riviere de l'Andalousie. Se voir & s'attaquer ne fut qu'une même chose. Bientôt l'action devint générale. Chaque nation,

soutenue de la vue & de l'exemple de ſes Souverains, ſe battit long-tems avec une égale fureur. On ne vit aucun corps plier; & le ſoldat vivant prenoit auſſi-tôt la place du ſoldat tué ou bleſſé. Pendant qu'on ſe diſputoit ainſi la victoire, un corps de troupes Eſpagnoles, après avoir pris un grand détour, alla attaquer le camp ennemi, tomba ſur le bagage, & mit tout à feu & à ſang. Cet accident répandit la terreur & la confuſion parmi les Barbares, & rallentit leur courage intrépide juſqu'alors. Ils ne firent plus qu'une foible réſiſtance, & prirent enfin la fuite. Jamais victoire ne fut plus complette. Outre un grand nombre de priſonniers, & deux cens mille Arabes qui furent tués dans la bataille, où après la déroute, le roi de Maroc perdit ſes deux fils. Lui-même fut bleſſé. Fatima, la plus chere de ſes femmes, & qui étoit fille du roi de Tunis, tomba au pouvoir des ennemis. Le camp des Maures, toutes les richeſſes qu'il renfermoit, devinrent la proie des victorieux.

SALAMINE. (*bataille de*) Après que les Athéniens eurent quitté leur patrie, & que Xerxès ſe fut rendu maître de l'Attique, la flotte des Grecs, commandée par Eurybiade, Lacédémonien, alla mouiller près de l'iſle de Salamine. On tint conſeil pour ſçavoir où l'on pourroit attaquer les Perſes avec plus d'avantage; & bientôt, à ce ſujet, la diviſion ſe mit entre les Athéniens & leurs Alliés. Eurybiade vouloit qu'on s'approchât de l'iſthme de Corinthe; & le plus grand nombre étoit de cet avis. Thémiſtocle, au con-

traire, prétendoit que c'étoit trahir la patrie que d'abandonner un poſte auſſi avantageux que celui de Salamine. Il ſoutenoit ce ſentiment avec beaucoup de chaleur. Eurybiade étoit vif, & ſa main très-legère. Irrité de voir un jeune homme qui osât lui réſiſter en face, il leva ſur lui la canne qu'il tenoit, comme pour opérer, par cette eſpece d'argument, une prompte conviction. Mais cette ſorte d'éloquence, ſouvent victorieuſe auprès des ames vulgaires, n'intimida point le généreux courage du jeune Général. « Frappe, lui dit-il d'un air tranquille, » frappe; mais écoute. » Le Lacédémonien étonné prêta aux raiſons de Thémiſtocle une oreille attentive. Bientôt il les approuva, parce qu'elles étoient ſolides, ou plutôt, parce qu'il craignoit que les Athéniens, dont les vaiſſeaux faiſoient plus de la moitié de la flotte, ne ſe ſéparaſſent des Alliés, comme Thémiſtocle leur chef l'avoit laiſſé entrevoir. Du côté des Perſes, le conſeil s'aſſembla pour délibérer s'il falloit hazarder un combat naval ? Xerxès étoit préſent. On prit ce parti, parce qu'on ſçavoit qu'il étoit du goût de ce prince. La ſeule Artémiſe, reine d'Halicarnaſſe, princeſſe guerriere autant que prudente, s'oppoſa fortement à cette réſolution ſi unanime, & repréſenta le danger d'attaquer des ennemis beaucoup plus habiles dans la marine que les Perſes. Cet avis ſi ſage ne fut point ſuivi. Il fut arrêté qu'on donneroit la bataille. Xerxès, trop lâche pour partager les périls, mais aſſez vain pour s'attribuer à lui ſeul toute la gloire des victoires remportées par ſes troupes, voulut être

être ſpectateur de ce combat mémorable. Il fit placer ſon thrône ſur une éminence ; & de ce lieu, il prétendoit animer ſes ſoldats par le ſpectacle de ſa timide indolence. Cependant Thémiſtocle n'ignoroit pas que, dans la flotte Grecque, on ſongeoit encore à gagner l'iſthme. Pour faire avorter ce coupable projet, il donna avis ſous main à Xerxès que les Grecs ſe diſpoſoient à ſe ſéparer ; qu'il devoit prévenir un deſſein ſi contraire à ſa gloire, & qu'il falloit ſaiſir une occaſion ſi favorable où ſes mortels ennemis, raſſemblés en un même lieu, lui offroient une victoire complette & facile. Le crédule Xerxès ajouta foi à ces trompeuſes paroles. Par ſon ordre, un grand nombre de vaiſſeaux environna de nuit Salamine, pour ôter aux Grecs tout moyen de ſortir de ce poſte. Enfin on ſe prépara, de part & d'autre, à une action déciſive. La flotte des Grecs étoit compoſée de trois cens quatre-vingt voiles : celle des Perſes étoit beaucoup plus nombreuſe. Thémiſtocle, avant d'engager le combat, attendit qu'un vent qui ſe levoit tous les jours régulièrement à une certaine heure, & qui étoit tout-à-fait contraire aux ennemis, commençât à ſouffler. Alors on donna le ſignal. Les Perſes, animés par la préſence de leur roi, s'avancerent avec une impétuoſité & un courage capables de répandre par-tout la terreur. Mais ce premier feu ſe ralentit bientôt. Tout leur étoit contraire ; le vent, la peſanteur de leurs vaiſſeaux, & le peu d'eſpace pour les contenir. Ils prirent la fuite. Artémiſe ſe ſignala par des efforts incroyables de hardieſſe ; en-

ſorte que Xerxès la voyant ainſi combattre, s'écria que, dans cette bataille, les hommes avoient paru des femmes, & que les femmes avoient montré un courage de héros. Cette princeſſe uſa d'un ſtratagême fort adroit pour échapper aux Grecs qui la pourſuivoient vivement, & qui avoient mis ſa tête à prix. Elle arbora le pavillon Grec, & attaqua un vaiſſeau des Perſes, monté par Damaſithymus, roi de Calynde, ſon ennemi particulier, & le coula à fond. On crut que ſon vaiſſeau étoit du parti des Grecs; & l'on ne ſongea plus à l'attaquer. La nombreuſe armée des Perſes fut preſqu'entièrement ruinée par cette défaite. Xerxès humilié ſe hâta d'aller cacher ſa honte au fond de ſes ſuperbes palais, & laiſſa Mardonius avec trois cens mille hommes, pour tâcher de réduire la Grèce, s'il le pouvoit. (*L'an du monde 3524.*) Après cette fameuſe journée, Thémiſtocle parut aux jeux Olympiques. Auſſi-tôt tous les ſpectateurs, oubliant les jeux, tournerent ſur lui leurs regards. On le montroit avec empreſſement aux étrangers. Chacun crioit : « Voilà Thémiſtocle ! » Ce jour fut le plus beau de ſa vie; & il dit à ſes amis : « Je ſuis aſſez ré-» compenſé de tous les ſervices que j'ai rendus » à la Grèce. »

2. En 3698, Démétrius Poliorcète entra dans l'iſle de Chypre, & marcha vers Salamine qui en étoit la capitale, & qu'il ne faut point confondre avec l'iſle de ce nom, dont on vient de parler. Ménélas, frere de Ptolémée, roi d'Egypte, & qui commandoit dans la place, en ſortit avec toutes ſes troupes, &

présenta le combat ; mais il se repentit bientôt de sa témérité. Démétrius lui tua mille soldats, fit trois mille prisonniers, & l'obligea de se retirer promptement sous les murailles de Salamine dont le vainqueur forma aussitôt le siége. Ce fut alors qu'il fit construire, pour la premiere fois, cette énorme & terrible machine appellée *hélépole*, qui surpassoit en hauteur les murailles & les tours les plus élevées, dont près de quatre mille hommes faisoient agir toutes les parties, & qui contenoit sur ses différens ponts des milliers de soldats qui faisoient pleuvoir sur la place assiégée une grêle de pierres, de flèches, & de traits enflammés. Après plusieurs attaques, les assiégeans vinrent à bout d'abbatre de grands pans de muraille ; enforte que les assiégés ne pouvoient pas tenir un jour, à moins de prévenir par un coup de hardiesse l'assaut que Démétrius devoit donner le lendemain. Pendant la nuit qui suspendoit les travaux, Ménélas fit amasser sur les murs quantité de bois sec, & d'autres matieres combustibles, que l'on jetta, sur le minuit, au pied de l'hélépole, des béliers & des autres machines ; & l'on y mit le feu avec de longues perches allumées. Il y prit avec tant de violence, qu'en très-peu de tems tout parut en flammes. Les ennemis accourent de toutes parts pour arrêter l'incendie ; mais ils ne purent empêcher qu'il ne fît un grand progrès. Cependant Ptolémée parut devant Salamine avec une flotte de cent cinquante vaisseaux, & donna ordre à son frere, qu'après que le combat seroit engagé il vint avec ses soixante galeres charger l'ar-

riere-garde de Démétrius, & la mettre en désordre. Mais ce dernier avoit eu la précaution de laisser dix vaisseaux pour garder l'entrée du port, qui étoit fort étroite, & fermer le passage à Ménélas. Après avoir étendu son armée de terre sur les pointes qui avançoient dans la mer, afin qu'elle pût secourir ceux qui seroient obligés de se sauver à la nage, s'il arrivoit quelque malheur, il prit le large avec cent quatre-vingt galeres, & chargea Ptolémée, avec tant d'impétuosité, qu'il le mit en fuite, prit soixante & dix vaisseaux, & obligea par cette victoire Ménélas à se rendre.

SALAPIE. (*action de*) 1. Salapie étoit une ville d'Apulie, soumise à Annibal, & où il avoit une bonne garnison. Deux citoyens, des premiers de cette place, en ouvrirent les portes à Marcellus. Mais les troupes d'Annibal, composées de cinq cens Numides & de quelques fantassins, ne perdirent pas courage. Ces braves soldats firent tête au Consul; &, ne voulant quitter les armes qu'avec la vie, ils se battirent en désespérés; ensorte qu'il n'en tomba pas plus de cinquante au pouvoir des Romains. La perte de ces cavaliers fut plus sensible, & fit plus de tort au général Carthaginois, que celle de la ville de Salapie. *An de Rome* 542.

2. La mort de Marcellus, tué près de Pétilia, parut être à Annibal une occasion favorable pour reprendre cette ville. Comme il avoit le cachet du Consul, il écrivit à ceux de Salapie pour leur faire sçavoir qu'il se rendroit dans la ville, la nuit suivante, & que les soldats de la garnison eussent à se tenir

prêts à exécuter ſes ordres. Tout cela étoit dit au nom de Marcellus. Heureuſement que l'autre Conſul avoit mandé à toutes les places voiſines de ne point ajoûter foi aux Lettres qui leur viendroient au nom de ſon collégue. A peine le courier du Conſul étoit-il arrivé, que celui d'Annibal demanda audience. On reconnut auſſi-tôt la ruſe. On promit d'inſiſter aux prétendus ordres de Marcellus; & l'on congédia honorablement le Carthaginois. Quand il fut parti, l'on partagea tous les habitans ſur les murailles, & dans tous les lieux qui avoient beſoin d'être gardés; & l'on plaça les plus braves ſoldats de la garniſon auprès de la porte par où l'on jugeoit qu'Annibal devoit arriver. Ce Général ſe croyoit déja maître de Salapie, & s'applaudiſſoit de ſon artifice. Il ne tarda pas à ſe montrer vers la fin de la nuit. Les déſerteurs Romains appellent les ſentinelles, & leur ordonnent d'ouvrir au Conſul qui approchoit. Les ſentinelles, feignant de ſe mettre en mouvement à leur voix, s'agitent & ſe remuent beaucoup pour ouvrir la porte. Comme la herſe étoit abbatue, ils ſe ſervent de leviers & de cordes pour la relever. Les déſerteurs ne la virent pas plutôt aſſez haute pour y pouvoir paſſer debout, qu'ils ſe préſenterent en foule pour entrer. Mais, lorſqu'il en fut paſſé environ ſix cens, les gardes lâcherent la corde qui tenoit la herſe ſuſpendue, & la laiſſerent retomber avec un grand fracas. Auſſitôt on ſe jetta ſur les transfuges qui étoient entrés, & qui marchoient ſans précaution & ſans crainte, tandis que, d'un autre côté, on atta-

quoit & l'on tuoit ceux qui s'approchoient encore. Ainſi Annibal fut pris lui-même dans les filets qu'il avoit tendus. *L'an de Rome 544.*

SALCES. (*bataille de*) L'armée de l'empereur Valens rencontra près de cette ville, ſituée dans la petite Scythie, un corps innombrable de Goths. Dès que l'aurore eut diſſipé les ténèbres de la nuit, les trompettes ſonnerent. On prit les armes; & le combat s'engagea par de légères eſcarmouches. Bientôt on s'approcha. Le ſuccès fut long-tems incertain. L'acharnement fut égal; & la fin du jour ſurprit les combattans, encore affamés de carnage. Cette journée fut également funeſte aux deux partis. Le nombre des morts fut moindre, à la vérité, du côté des Romains; mais ils eurent à pleurer la perte de leurs plus braves guerriers. *L'an 377.*

SALÉRA. (*combat près de*) Hannon, général des Carthaginois, s'étoit enfermé dans cette ville d'Afrique. Pour l'engager à en ſortir, Scipion ordonna à Maſiniſſa d'aller caracoller juſqu'aux portes de la place, & de braver les ennemis. Ils ne manquerent pas de fondre ſur les Numides. Peu-à-peu le combat s'engagea, & fut long-tems douteux. Enfin Maſiniſſa, comme s'il ſe fût ſenti plus foible, commença à lâcher pied, non par une fuite précipitée, mais en ſe battant en retraite, & attira les Carthaginois juſqu'à des collines qui cachoient la cavalerie Romaine. Alors les gens de Scipion, qui étoient frais, auſſi-bien que leurs chevaux, parurent & entourerent Hannon & ſes ſoldats. Ils furent preſque tous tués ſur la place. Le Général tomba des pre-

miers, après avoir donné les marques du plus grand courage. Tout le reste de l'armée prit la fuite, & abandonna tous ses bagages aux Romains. *L'an de Rome 548.*

SALISBURY. (*siége de*) Pendant qu'Edouard III, roi d'Angleterre, étoit occupé en France à faire valoir ses prétentions chimériques sur ce royaume, les Ecossois profiterent de son absence, pour exercer impunément dans ses Etats les plus horribles ravages. Sous la conduite de David Brus, leur roi, ils se présenterent devant le château de Salisbury, dont ils essayerent la conquête. La garnison, animée par la présence & par les exhortations de la belle comtesse de Salisbury, « miracle de beauté, » se défendit avec une valeur héroïque, & donna le tems à Edouard d'assembler son armée qu'il avoit ramenée à Londres, & de marcher au secours de ces braves guerriers. Les Ecossois se retirerent à l'approche des troupes Angloises. Le roi ne voulut point partir sans avoir remercié la comtesse, & sans l'avoir félicité sur sa généreuse résistance. Ebloui des charmes de cette dame, il se sentit aussi-tôt vaincu. » Jamais » je ne vis, lui dit-il, si noble, si fiesque, ni » si belle dame. Le doux maintien, le parfait » sens, la grace, la grande noblesse, & la » beauté que j'ai trouvés en vous, m'ont si » fort surpris qu'il convient que je vous aime; » car nul éconduit ne m'en pourroit ôter. » ... » Chier sire, répondit la comtesse, ne me » vueillez mye moquer, ne tenter: je ne pour- » rois cuider que ce fût à certes ce que vous » dites, & que si noble & gentil prince, com-

» me vous, eût penſé à deshonorer moi, & » mon mari qui eſt ſi vaillant chevalier, & » qui tant vous a ſervi. » Edouard, encore plus enflammé par cette réponſe, paſſa le reſte de la journée à Salisbury, enchanté de la dame, & déſeſpéré de ſes rigueurs. En la quittant, il redoubla ſes empreſſemens. « Chier ſire, lui dit la comteſſe, Dieu, » le Pere glorieux, vous veuille conduire & » ôter de vilaine penſée; car je ſuis & ſerai » toujours appareillée de vous ſervir à votre » honneur & au mien. » Quoiqu'il fût mortifiant pour un grand monarque de voir payer ſon amour d'un « Dieu vous conduiſe, » il ne put y renoncer. Quelque tems après, il donna une ſuperbe fête à Londres, où furent invités tous les grands du royaume. Le comte de Salisbury s'y rendit avec ſon épouſe. Au milieu de la danſe, l'aimable comteſſe laiſſa tomber ſa jarretiere. Edouard la releva avec empreſſement. Il arriva qu'en voulant la rattacher, la main du prince, trop fidèle interprète de ſon ardeur amoureuſe, ſe porta vers un lieu que la pudeur rend ſacré. Ce geſte indiſcret fit rougir la vertueuſe comteſſe; & tout le monde s'en apperçut. « Honny ſoit » qui mal y penſe, » dit le roi à ſes courtiſans étonnés. Enchanté de cette faveur, qu'il ne devoit cependant qu'au hazard, il inſtitua cet ordre fameux de chevaliers qu'on appelle *de la jarretiere bleue*. On prétend que, dans la ſuite, la pudique comteſſe ſe rendit enfin à la paſſion de ſon ſouverain, & vérifia le proverbe, « Qu'il n'eſt point de cruelles pour » les rois. »

SALLUVIENS. (*défaite des*) Les Marſeillois, Grecs d'origine, & amis conſtans des Romains, excitoient par leurs proſpérités la jalouſie des peuples voiſins. Les Salluviens, dans le territoire deſquels Marſeille avoit été bâtie, leur déclarerent une guerre ſanglante, qui paroiſſoit ne devoir finir que par l'extinction totale de l'une ou de l'autre nation. Les Romains volerent au ſecours de leurs fidèles Alliés. Le conſul Fulvius ſe préſenta dans le pays qu'on appelle actuellement *Provence*, attaqua les Gaulois, & remporta d'aſſez grands avantages. L'année ſuivante, Sextius lui ſuccéda en qualité de Proconſul. Après pluſieurs petites victoires, il leur livra une grande bataille, les défit, prit leur camp, & les obligea de demander la paix. Ce Général prit ſes quartiers d'hiver dans le lieu où il avoit remporté la victoire; &, comme le pays étoit beau, & même abondant en ſources, dont quelques-unes donnoient des eaux chaudes, il y bâtit une ville qui fut appellée *Aquæ-Sextiæ*, c'eſt-à-dire « Eaux de Sextius. » C'eſt la ville d'Aix, capitale de la Provence. *An de Rome* 629.

SALSBACH. (*journée de*) Le fameux Montécuculli, le plus habile & le plus redoutable Général de l'Europe après Turenne, forma le deſſein de paſſer le Rhin, en 1675, pour aller faire triompher dans la haute Alſace les armes de l'Empire. Mais il falloit tromper Turenne: il falloit le vaincre & le chaſſer. Ces deux grands capitaines avoient réduit la guerre en art. Ils paſſerent quatre mois à ſe ſuivre, à s'obſerver dans des marches & dans des campemens, plus eſtimés que des

victoires par les officiers Allemands & François. L'un & l'autre jugeoit de ce que ſon adverſaire alloit tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à ſa place; & ils ne ſe tromperent jamais. Ils oppoſoient l'un à l'autre la patience, la ruſe & l'activité; & chacun cherchoit l'occaſion favorable de commettre ſa réputation au ſort d'une bataille. Ils crurent l'avoir trouvée, le 27 de Juillet, dans le voiſinage du village de Salsbach. Turenne fit dreſſer des batteries ſur les hauteurs dont il s'étoit ſaiſi. Il viſita tous les poſtes. Il ſe tranſporta ſur l'éminence la plus élevée, pour reconnoître encore mieux les endroits par où il vouloit faire attaquer les Impériaux; & tout lui parut ſi favorablement diſpoſé pour ſon deſſein, que, quoiqu'il n'eût jamais rien fait connoître de ce qu'il ſe promettoit d'avantageux la veille du combat, il ne put s'empêcher, cette fois, de dire ce qu'il penſoit de l'heureuſe circonſtance où il ſe trouvoit. Dans ce moment, un boulet de canon vint le frapper dans l'eſtomac, & le renverſa mort par terre. Le marquis de Saint-Hilaire, lieutenant général, qui étoit à ſes côtés, eut le bras emporté du même coup. Son fils, ſe jettant en larmes auprès de lui: « Ce n'eſt pas moi, mon fils, lui dit Saint-Hilaire, » c'eſt ce grand homme » qu'il faut pleurer. » Il le fut ſincèrement de toute la France, & même de toute l'Europe. Montécuculli, en apprenant la fin de cet immortel capitaine, fit ſon éloge, & dit que la France venoit de perdre un Général « qui faiſoit honneur à l'homme. » Un morne ſilence, ſeule expreſſion de la douleur, régna long-

tems parmi les soldats François ; &, ce silence lugubre ne fut enfin interrompu que par ces paroles entrecoupées de sanglots : « Hélas ! » nous sommes perdus ! Notre pere est mort ! » Nous avons perdu notre pere ! » Louis XIV ayant lu les Lettres qui lui annonçoient cette triste nouvelle, s'écria, en présence des courtisans qui l'environnoient : « Ah ! tout est » perdu ! M. de Turenne est mort ! » Ces tristes accens furent répétés dans tout le royaume. On sçait les honneurs que le Roi fit rendre à la mémoire de cet intrépide défenseur de la patrie, & qu'il fut enterré à Saint-Denis, comme le connétable Du-Guesclin, « audessus duquel, dit M. de Voltaire, » la voix publique l'éleve autant que le siécle de Turenne est supérieur au siécle du » connétable. »

La grande, & peut-être la seule inclination du vicomte de Turenne étoit le métier de la guerre. Si sa modestie, son désintéressement, sa sagesse, l'avoient mis bien au-dessus des personnes de son rang, sa capacité dans l'art militaire l'a élevé au-dessus de presque tout ce qu'il y a eu de grands capitaines. Réunissant les talens divers que les autres Généraux n'ont reçus que par partie, & les possédant dans un degré éminent, il auroit été sans contredit le premier homme de son tems, si le grand Condé n'étoit point né dans le même siécle, comme ce prince auroit été sans égal, s'il n'avoit point eu pour rival le vicomte de Turenne.

Après cette campagne Montécuculli se retira, disant qu'un homme qui avoit eu l'hon-

neur de combattre contre Mahomet, Kiuperli, contre le grand Condé, & contre Turenne, ne devoit pas compromettre sa gloire contre d'autres. Condé fut envoyé pour succéder à Turenne; mais, après avoir tenu Montécuculli en échec, le reste de la campagne, il se retira aussi; & le théatre de la guerre se vit rempli par de nouveaux personnages.

SAMARIE. (*siége de*) Cette ville fameuse, bâtie par Amri, dans les premieres années de son règne, étoit la capitale du royaume d'Israël, & la rivale de la superbe Jérusalem. Elle soutint plusieurs siéges mémorables, & se vit plus d'une fois en proie à toutes les horreurs de la guerre.

1. Le premier prince qui l'attaqua fut Adad, roi de Syrie, monarque puissant, qui, réunissant ses forces à celles de trente-deux rois d'au-delà de l'Euphrate, entra dans la Palestine, sous le règne d'Achab, & vint camper devant les murs de Samarie. Ses assauts furent si furieux, & son ardeur si vive, qu'il réduisit bientôt cette cité malheureuse à la derniere extrémité. L'infidèle, comptant déja sur la conquête des Etats d'Achab, offrit à ce prince désolé de lui donner la paix, à condition qu'il lui remettroit ses thrésors, ses femmes, ses enfans, pour en disposer comme il lui plairoit. L'infortuné monarque, dénué de ressources, consentit à tout. Mais, le lendemain, Adad ayant ajoûté des propositions plus dures à celles de la veille, le roi renvoya les ambassadeurs avec indignation, & résolut de se défendre jusquà la mort. A peine avoit-il formé ce projet désespéré, qu'un prophète du Seigneur

vint lui promettre un glorieux triomphe. L'homme ſaint lui commanda de la part du Très-Haut, d'aſſembler les enfans des plus grands perſonnages de la nation, parce que c'étoient-là les guerriers dont le Tout-Puiſſant vouloit ſe ſervir. Achab, ouvrant ſon cœur aux plus douces eſpérances, ſe hâta d'obéir à cet ordre ſalutaire. Sur le champ, il fait venir ces jeunes gens au nombre de deux cens trente-deux, & ordonne à cette petite troupe de marcher avec confiance contre la grande armée du roi de Syrie; puis il met en armes dans la ville tous les habitans en état de combattre. Cependant Adad, enyvré de ſa gloire, donnoit un grand feſtin aux Rois ſes alliés. Au milieu de la joie qu'inſpirent le vin & la table, on s'entretenoit ſur la victoire qu'on alloit remporter. On comptoit les eſclaves qu'on alloit faire. Déja même on partageoit le butin. Tout-à-coup les jeunes Hébreux attaquent les gardes avancées, en tuent pluſieurs, pourſuivent les autres juſques dans leur camp. Achab, qui obſervoit tout, s'apperçut de cet heureux ſuccès. Pour le ſeconder, il ſort avec ſes troupes; fond ſur les Barbares, déja vaincus par le vin; les met en fuite, & s'enrichit de leurs dépouilles. *L'an 909 avant J. C.*

2. L'année ſuivante, Adad voulut effacer la honte de cette campagne. Il rentre dans la Paleſtine, avec une armée plus formidable encore que la précédente, & dreſſe ſes pavillons dans une plaine voiſine de Samarie. Achab marche contre lui, ſous la protection du Seigneur qui vouloit punir le ſacrilége orgueil du Barbare. La bataille ſe donna le ſeptieme jour,

Le combat fut opiniâtre; & les Syriens prirent la fuite, après avoir perdu cent mille hommes. Le ſuperbe Adad tomba entre les mains du vainqueur qui le traita en roi, & le renvoya dans ſes Etats, chargé de préſens magnifiques.

3. Sous le règne de Joram, fils d'Achab, la capitale d'Iſraël vit encore à ſes portes les formidables armées de Syrie. Ce ſiége fut long & célèbre. Adad, fils de celui dont il eſt parlé plus haut, avoit fait environner la ville de tous côtés. Aucuns convois n'y pouvoient entrer. Les magaſins publics étoient vuides; & bientôt la famine devint ſi exceſſive, que la tête d'un âne ſe vendoit quatre-vingt-dix piéces d'argent; & un ſetier de fiente de pigeon, dont on ſe ſervoit au lieu de ſel, en valoit cinq. Une telle miſere fit craindre à Joram que, dans le déſeſpoir, on n'ouvrît les portes à l'ennemi. Pour encourager les ſoldats, & obſerver la diſpoſition du peuple, il alloit tous les jours viſiter les murailles & les fortifications. Au milieu de ces occupations une femme vint ſe jetter à ſes pieds. « Mon ſeigneur & mon roi, lui dit elle, en pouſſant des hurlemens horribles, » au nom de Dieu, ſauvez une infor- » tunée. » ... Eh ! que voulez-vous de moi, répondit le monarque ? » Si le Seigneur ne » vous ſauve pas, puis-je le faire, moi qui » ne ſuis qu'un mortel ? Qu'avez-vous à me » dire ? » ... Seigneur, cette femme que » vous voyez avec moi m'a dit : donnez-moi » votre fils, & mangeons-le aujourd'hui; » demain nous mangerons le mien. J'ai tué » mon enfant : nous l'avons mangé; & cette

» malheureuſe, au mépris de ſa promeſſe, a » caché le ſien, & me dérobe une ſubſiſtance » qui m'eſt dûe. » A ce funeſte récit, le roi d'Iſraël déchira ſes vêtemens; & tout le monde vit le cilice qu'il portoit ſur ſa chair. Ce prince, réduit au déſeſpoir, rejetta la cauſe de tant de maux ſur Eliſée, & voulut le faire mourir. Mais l'homme de Dieu lui promit que, le lendemain, l'abondance ſeroit ſi grande, que la meſure de pure farine ſe donneroit pour un ſicle (un peu plus de trente ſols.) Le prophète fut regardé comme un viſionnaire. Un officier ſur la main duquel le roi s'appuyoit, le tournant en ridicule : « Quand le Tout-» Puiſſant, diſoit-il, ouvriroit le ciel pour faire » pleuvoir des vivres, ce que dit ce bon homme » ſeroit-il poſſible? »... Vous le verrez, lui répondit Eliſée, » mais vous n'en jouirez point.» Quatre lépreux qui demeuroient près des portes de la ville, pouſſés par l'indigence, s'acheminerent vers le camp des Syriens pour y chercher la mort. Mais quel fut leur étonnement! Ils n'y trouverent perſonne. Les ennemis frappés d'une terreur ſoudaine, & croyant entendre le bruit d'une grande armée qui venoit les tailler en piéces, avoient pris la fuite, ſans rien emporter avec eux. Les lépreux, après s'être bien raſſaſiés & avoir mis en réſerve une grande quantité d'or & d'argent, s'empreſſerent d'annoncer au roi cette heureuſe nouvelle. Elle étoit trop agréable pour être crue ſur le champ. Joram craignoit que ce ne fût une ruſe. Enfin, après s'être bien aſſuré de la fuite des infidèles, tout le peuple courut en foule au camp abandonné; &

la parole du Seigeur fut vérifiée dans toutes ſes circonſtances. Le roi mit à la porte de la ville cet officier qui s'étoit moqué du prophète; & l'infortuné fut étouffé par l'affluence du peuple, ſans avoir pu jouir de cette abondance ineſpérée. *887 ans avant J. C.*

4. Salmanazar, roi d'Aſſyrie, ayant appris qu'Oſée, qui s'étoit fait roi d'Iſraël, & qu'il avoit rendu tributaire, vouloit ſecouer le joug, entra dans le royaume, avec un déluge de ſoldats; aſſiégea Samarie; l'emporta d'aſſaut, après un blocus de trois ans, la neuvieme année du règne d'Oſée, & la ſixieme d'Ezéchias, roi de Juda. Le Barbare fit arrêter le monarque vaincu, le chargea de chaînes, & le tranſporta dans les provinces d'Aſſyrie, avec la plus grande partie de ſes malheureux ſujets. Ainſi finit le royaume d'Iſraël, ou des dix Tribus, 721 ans avant l'ère-chrétienne, & deux cens cinquante-quatre depuis le ſchiſme.

5. Quelque tems après, un grand nombre d'infidèles repeupla Samarie, releva ſes murs, & ſe formant une religion bizarre, mêlée de Judaïſme & d'Idolatrie, profita de pluſieurs ſiécles de paix pour embellir cette nouvelle patrie. Elle continua toujours de le diſputer à Jéruſalem, juſqu'au gouvernement d'Hircan, fils de Simon Machabée. Ce grand ſacrificateur voulut s'en rendre maître. Il l'environna d'une double circonvallation, dont l'étendue étoit de quatre-vingt ſtades, & l'ayant réduite à la derniere néceſſité, la prit par eſcalade, après un an de ſiége. Le vainqueur la détruiſit de fond en comble; &, pour en effacer juſqu'aux moindres traces, il y fit ſemer

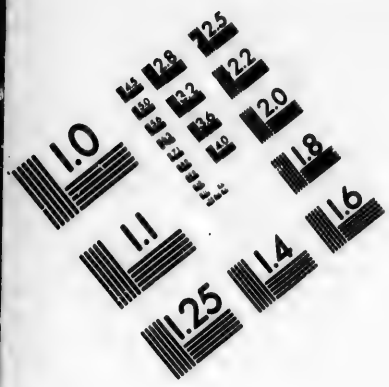
ſemer du ſel & paſſer des torrens. Mais Hérode le Grand la rebâtit, l'environna de fortifications plus conſidérables qu'auparavant, aggrandit de beaucoup ſon enceinte, & la nomma *Sébaſte*.

SAMARON. (*journée de*) Les enfans de Jacob, depuis qu'ils reconnoiſſoient deux rois, ſembloient avoir oublié qu'ils étoient freres. La différence de maître produiſit bientôt des intérêts oppoſés. Enfin l'eſprit de diſcorde, qui, depuis le règne & la mort de Roboam, fermentoit dans toutes les têtes, éclata ſous le gouvernement d'Abia, fils de ce prince, & ſon ſucceſſeur au thrône de Juda. L'ambitieux Jéroboam que les dix tribus ſchiſmatiques avoient mis à leur tête, croyant profiter de la jeuneſſe du nouveau monarque, lui déclara la guerre; leva huit cens mille hommes, & vint camper près de la montagne de Samaron. Le roi de Juda ne put oppoſer que quatre cens mille combattans à cet ennemi domeſtique. Ces deux grands corps, dont toutes les parties avoient la meme origine, reſterent long-tems en préſence. Abia, prince religieux, & digne rejetton de David, profitant de cette tranquillité pour haranguer les anciens ſujets de ſes peres, leur reprocha leur idolatrie & leur infidélité ſacrilége. Mais, pendant qu'il parloit, Jéroboam étendoit ſes bataillons, dans le deſſein d'envelopper l'armée du monarque orateur, qui ne s'apperçut de ce mouvement, que lorſqu'il n'étoit plus tems de l'empêcher. Tous ceux de Juda crierent auſſi-tôt au Seigneur. Les prêtres du vrai Dieu ſonnerent de la trompette; & le Tout-Puiſ-

ſant, touché de leur foi, ſe déclara en leur faveur. Une terreur ſoudaine frappa Jéroboam & les ſiens. Il fut mis en déroute, & forcé d'aller cacher ſa honte dans ſes Etats, laiſſant le champ de bataille couvert d'un nombre prodigieux de morts & de bleſſés.

SAMBRE. (*bataille de la*) Céſar, après avoir vaincu pluſieurs peuples des Gaules, marcha contre les Nerviens, réunis avec les Artéſiens & les habitans du Vermandois, & campés derriere la Sambre, qui pouvoit, en cet endroit, avoir trois pieds de profondeur, & qui étoit bordée de deux collines à droite & à gauche. L'armée des Gaulois ne paroiſſoit point, parce qu'elle étoit toute entiere dans un bois fort épais, au haut de la colline, à droite de la riviere. Ils avoient été avertis par des déſerteurs, que, dans la marche, chaque légion étoit ſuivie de ſes bagages; enſorte que, de la premiere à la derniere, il y avoit un très-grand intervalle, & qu'il étoit aiſé d'attaquer une & deux légions, avant que les autres puſſent venir au ſecours. Mais Céſar, lorſqu'il approcha de l'ennemi pour ſe poſter ſur la colline à gauche, avoit changé cet ordre. Six légions marchoient à la file, puis tous les bagages de l'armée; & la marche étoit fermée par les deux légions les plus récentes. Lorſque les Gaulois virent arriver les premiers bagages, ils conclurent que c'étoit-là le moment d'attaquer. Ils ſortent du bois, en bon ordre; renverſent la cavalerie Romaine, paſſent la riviere, montent la colline où les ſix légions travailloient à fortifier un camp; tout cela avec une telle vivacité & une telle fu-

rie, que Céſar n'eut pas le tems de prendre tous les arrangemens néceſſaires pour une bataille. Deux choſes ſuppléerent à ce défaut. L'une étoit l'habileté & le grand exercice des ſoldats Romains, qui ſçavoient ſe conduire dans le beſoin : l'autre fut la précaution qu'avoit priſe Céſar d'ordonner à ſes lieutenans de reſter chacun à la tête de leur légion, juſqu'à ce que les travaux du camp fuſſent entièrement finis. Les Romains s'arrangent d'eux-mêmes ſous les premiers drapeaux qu'ils apperçoivent. Céſar parcourt tous les rangs. Ici, il excite ; plus loin il retient : par-tout il donne l'exemple. Le hazard, plus que ſa prudence, forme trois combats diſtincts & ſéparés. Deux légions ſe trouvent oppoſées aux Artéſiens, les accablent & les renverſent : deux autres repouſſent ceux du Vermandois ; mais ces deux victoires ſont achetées par bien du ſang. Les Nerviens défendirent leur liberté avec un courage invincible. Plus d'une fois, ils enfoncerent la cavalerie Romaine ; plus d'une fois, leur valeur avoit ramené au combat leurs Alliés défaits & fugitifs ; & peut-être que l'armée Romaine eût été notablement épuiſée, ſi Céſar n'eût ranimé ſon ardeur, en ſe portant avec elle dans les lieux où le danger étoit plus terrible. Enfin les Barbares furent vaincus, ou plutôt exterminés ; car, au lieu de prendre honteuſement la fuite, ils luttoient contre la valeur Romaine, & diſputoient juſqu'à leur dernier ſoupir. La nation des Nerviens fut preſqu'entièrement anéantie. Elle eut recours à la clémence du vainqueur qui la traita avec bonté. *L'an de Rome 695.*



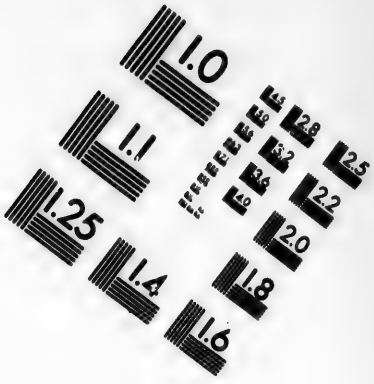
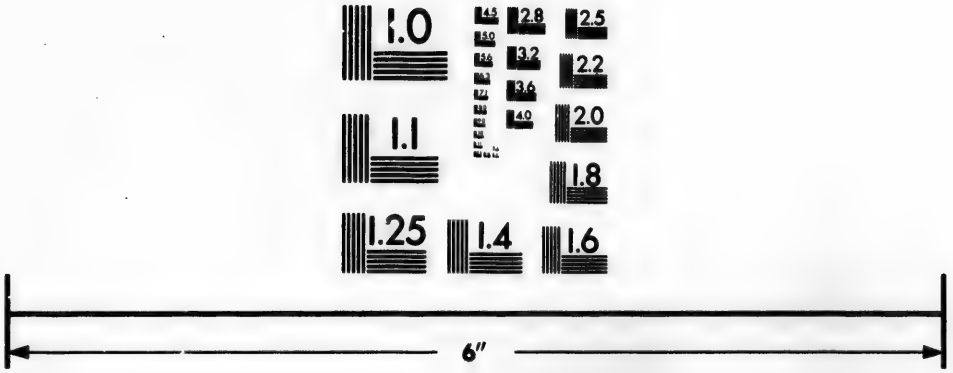


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

SAMÉ. (*siége de*) Le consul Fulvius étant entré dans l'isle de Céphallénie, soumit toutes les villes par le seul bruit de son nom. Une seule refusa de reconnoître un vainqueur; c'étoit Samé. Il fut obligé d'en former le siége. Il dura quatre mois entiers, pendant lesquels les Saméens se défendirent avec le plus intrépide courage. Enfin, épuisés plutôt que vaincus, ils se rendirent à discrétion. La ville fut livrée au pillage, & les habitans vendus comme esclaves. *189 ans avant J. C.*

SAMNITES. (*défaites des*) L'an de Rome 430, les Samnites furent vaincus deux fois dans une seule campagne, sous la dictature de L. Papirius Cursor. La premiere bataille qui leur fut livrée est remarquable par la disgrace de Q. Fabius Maximus Rullia, général de la cavalerie, qui, ayant reçu ordre du Dictateur de ne point combattre pendant son absence, avoit attaqué les ennemis & leur avoit tué vingt-mille hommes. Cette victoire, qui pouvoit l'excuser, irrita le Dictateur. Il vouloit le faire mourir pour maintenir la discipline militaire. Tout le peuple Romain prenoit sa défense; & Papirius persistoit dans sa résolution. Enfin tous les ordres de l'Etat supplierent le souverain magistrat d'accorder à leurs prieres la grace du coupable. Alors Papirius se laissa fléchir, & pardonna à Fabius. Le Dictateur retourna au camp; &, après s'être réconcilié avec ses soldats irrités de sa sévérité, il les fit marcher contre les ennemis. Les Samnites entièrement défaits demanderent la paix. On leur accorda une trève d'un an.

Les Samnites donnerent long-tems de l'occupation aux Romains, ſans que leurs pertes fréquentes puſſent les porter à quitter les armes. Il eſt dit qu'ils perdirent trente mille hommes, en 440; vingt mille, en 443; trente mille, en 446; & de même, en pluſieurs autres combats. On ne ſçait comment le Samnium pouvoit fournir tant de ſoldats. En 460, ils remporterent une victoire conſidérable ſur le conſul Fabius Gargès qui, entraîné par l'impétuoſité de ſon courage, donna témérairement la bataille. Le pere de ce général, célèbre par une longue ſuite de triomphes, s'offrit de ſervir ſous lui, en qualité de Lieutenant. Avec les conſeils de ce ſage & reſpectable vieillard, Fabius eut bientôt réparé avantageuſement ſa faute. Les Samnites furent vaincus de tous côtés. Leurs villes furent priſes & raſées; & le Conſul triompha. Cependant la guerre continua toujours; tant étoit implacable l'animoſité des Samnites contre les Romains! Ce ne fut qu'en 480, que cette infatigable nation fut domptée, & ſoumiſe après une guerre d'environ ſoixante & dix ans. Le conſul Carvilius eut l'honneur de cette pacification.

SAMOS. (*ſiége de*) Les Samiens s'étoient révoltés contre les Athéniens. Périclès marcha contre eux, pour les faire rentrer dans le devoir, & attaqua leur ville. On prétend qu'il ſe ſervit, pour la premiere fois à ce ſiége, de béliers, & de tortues inventées par l'ingénieur Artémon; mais l'uſage en étoit connu depuis long-tems en Orient. Au bout de neuf mois Samos, ſe rendit. Périclès raſa les mu-

railles de la ville, & fit payer une groſſe ſomme aux citoyens. *An du monde 3564.*

SANDAL. (*ſiége de*) La reine Marguerite, en 1460, s'avançoit à la tête de dix-huit mille hommes, pour délivrer le roi d'Angleterre, Henri IV, ſon mari, des mains du duc d'Yorck, qui, depuis la bataille de Saint-Albans, ne lui laiſſoit que les marques frivoles de la ſuprême autorité. Auſſi-tôt le Duc partit de Londres, avec quatre ou cinq mille hommes, & chargea le comte de la Marche, ſon fils, de le ſuivre avec le reſte de l'armée. Etant arrivé à Wackefield, dans la province d'Yorck, il apprit que la Reine venoit à lui. Ne ſe trouvant pas en état de tenir la campagne, il ſe renferma dans ſon château de Sandal, qu'on pouvoit regarder comme une bonne fortereſſe. Marguerite n'avoit point d'artillerie, & ne pouvoit forcer l'aſyle du Duc. Elle eut recours à l'artifice. Elle fit cacher derriere une colline une partie de ſon armée, & ſe préſenta, aſſez mal accompagnée devant les murailles du château. Elle eſſaya de piquer le Duc par des défis & des menaces inſultantes, & lui reprocha hautement qu'un homme qui aſpiroit à la couronne n'oſoit paroître devant une femme. Le Duc outré de ces reproches, & croyant que la Reine avoit peu de monde, ſortit imprudemment du château, & livra le combat. Il reconnut bientôt ſa faute. Les troupes que la princeſſe avoit cachées derriere la colline accoururent au premier ſignal. La petite armée du Duc fut accablée ſous le nombre; & lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, reſta ſur le champ

de bataille. Le comte de Rutland, ſon ſecond fils, jeune prince âgé de douze ans, prit la fuite avec ſon gouverneur. Le lord Clifford l'atteignit, &, ſans égard pour ſa jeuneſſe, le perça d'un coup de poignard. Après ce meurtre, revenant ſur le champ de bataille, il fit chercher le corps du Duc, qui fut trouvé ſous un monceau de cadavres. Il lui coupa la tête; &, lui ayant fait à la hâte une couronne de papier, il la mit au bout d'une lance, & vint l'offrir à la Reine, comme le trophée de ſa victoire. Cette princeſſe vindicative voulut que cet affreux objet demeurât expoſé devant elle, pendant le reſte du jour; & elle le fit planter enſuite ſur les murailles de la ville d'Yorck. Le comte de Salisbury, fidèle partiſan du Duc, avoit été pris, couvert de bleſſures. Marguerite voulut encore immoler cette victime à ſon reſſentiment. Salisbury fut décapité par ſes ordres; & la tête de ce vieillard fut placée auprès de celle du Duc ſon ami.

SANDERSHAUSEN. (*affaire de*) L'avant-garde de l'armée du prince de Soubiſe, commandée par le comte de Broglie, ayant rencontré, le 23 de Juillet 1758, dans la plaine de Sandershauſen, près de Caſſel, huit mille Hanovriens aux ordres du prince d'Iſembourg, les attaqua avec cette valeur impétueuſe qui fait le caractere du ſoldat François. Le combat fut ſanglant. De part & d'autre, on ſe diſputa long-tems la victoire. Enfin la fortune couronna les drapeaux de la France. Les ennemis accablés, taillés en piéces, reculerent. On les pourſuivit l'épée dans les

reins; & l'on ne s'arrêta qu'après qu'ils eurent été totalement dissipés.

SAN-GERMANO. (*siége de*) Charles, comte d'Anjou & de Provence, frere de saint Louis, ayant été déclaré roi de Sicile par le pape Clement IV, se prépara à chasser l'usurpateur Mainfroi excommunié par le saint pere. Il entre dans l'Italie, à la tête d'une nombreuse armée de Croisés; arrive au pont de Cépérano sur le Garigliano, riviere qui sépare les terres de l'Eglise & le royaume de Naples; le fait attaquer; s'en saisit; se présente devant la Rocca d'Arci, forteresse regardée comme imprenable; l'emporte du premier assaut; &, toujours accompagné de la victoire, il vient former le siége de San-Germano. Cette place importante étoit défendue dans l'intérieur par trois mille hommes de bonnes troupes, & au dehors par dix mille Sarasins attachés aux intérêts du tyran. Charles, qui se faisoit scrupule de combattre le Mercredi des Cendres, avoit marqué pour le jour de l'assaut général le premier Jeudi de Carême 1266. Mais, le jour même des Cendres, quelques valets de l'armée, piqués des injures & des malédictions dont les assiégés ne cessoient de les accabler, lancerent sur eux une grêle de pierres. Bientôt ce combat devint sérieux. Chacun y voulut prendre part. Le soldat y courut malgré l'officier. L'officier ensuite suivit le soldat malgré le Général. En un instant, toute l'armée fut au pied des murailles. Bouchard, comte de Vendôme, apperçoit un endroit plus foible, par où l'on peut s'ouvrir un passage. Il s'y précipite; entre dans la ville,

le heaume en tête, l'épée au poing, la targe au bras, & vole arborer ſon étendard ſur une des tours. Ce fut le ſignal de la victoire. Les autres aſſaillans, à cette vue, redoublant de vigueur, enfoncent les portes, & maſſacrent tout ce qui s'oppoſe à leurs coups. « Lors » viſſiez à val les rues, » dit Guillaume Guiart, l'un des meilleurs poëtes de ces ſiéclés reculés,

» Couſtiaux étendre, bras hochier;
» L'un fuir, l'autre entr'approchier;
» Lances à tranchans allumelles
» Embattre en cointiſes nouvelles,
» Et en forts écus énarmés
» Femmes & hommes déſarmés
» Mehaigner & mettre à martyre;
» Maiſons rober, enfans occire,
» Et çà & là à l'afoler;
» Têtes & poings, & pieds voler;
» Sang vermeil de chair nuë traire;
» Et oiſſiez les navrés braire
» De trop déguiſée maniere. »

Il y eut quinze cens hommes paſſés au fil de l'épée. Les autres ſe rendirent; & le vainqueur leur pardonna.

SAPHAT. (*journée de*) Zaba, roi d'Ethiopie, trouvant la Judée fort à ſa bienſéance, déclara la guerre au vertueux Aza, fils d'Abia, roi de Juda. L'avide monarque entra dans la Paleſtine avec une armée de cent mille chevaux, neuf cens mille hommes de pied, & trois cens chariots. Ce déluge d'infidèles

fit trembler Jéruſalem. Le Roi ſeul mit ſa confiance en Dieu, & ſa foi vive ne fut pas trompée; car, ayant joint le formidable ennemi dans la vallée de Saphat, près de la ville de Maréza, il enfonça ſans peine ſes nombreux bataillons; tua la plus grande partie des fuyards, les pourſuivit juſqu'à la ville de Gérar, qu'il prit de force, & revint en triomphe dans ſa capitale, chargé d'un très-riche butin, fruit de ſa piété.

SARDES. (*priſe de*) 1. Cyrus, le lendemain de la célèbre journée de Thymbrée, marcha vers la capitale de Lydie, ou Créſus s'étoit renfermé avec les malheureux reſtes de ſes troupes. Selon Hérodote, ce prince ſortit à la rencontre de ſon vainqueur, fut défait pour la ſeconde fois, & obligé de rentrer dans ſa capitale. Cyrus en forma le ſiége; fit dreſſer ſes machines contre les murailles, & préparer des échelles, comme pour un aſſaut général. Mais tout cela n'étoit qu'une feinte pour tromper les Sardiens. Un eſclave Perſan, qui avoit ſervi le gouverneur de la citadelle, lui avoit montré une route dérobée, qui y conduiſoit. Il profita de cette découverte heureuſe, ſe rendit maître de la citadelle pendant la nuit; &, à la pointe du jour, il entra dans la ville où rien n'oſa lui réſiſter. Le premier ſoin du ſage vainqueur fut d'empêcher le pillage. Il fit déclarer aux habitans qu'ils auroient la vie ſauve, & qu'on ne toucheroit ni à leurs femmes ni à leurs enfans, pourvu qu'ils apportaſſent dans ſon camp toutes leurs richeſſes. Ces infortunés, qui s'étoient attendus à eſſuyer toute la brutalité du

ſoldat, obéirent avec joie, & en béniſſant la modération du roi de Perſe. Créſus, qui avoit été arrêté, livra auſſi ſes richeſſes immenſes, qui ont fait paſſer ſon nom en proverbe.

Hérodote raconte un trait fort curieux au ſujet de ce malheureux prince. Il avoit eu deux fils. L'un avoit été tué dans une partie de chaſſe : l'autre, qui vivoit encore, étoit muet. Dans la priſe de Sardes, cet illuſtre muet, voyant un ſoldat prêt de décharger un coup de ſabre ſur la tête du Roi qu'il ne connoiſſoit pas, la crainte dont il fut ſaiſi, & ſa tendreſſe pour ſon pere, cauſerent une telle révolution dans les organes de la parole, que les liens de ſa langue ſe rompirent; & il s'écria : « Soldat, ne tue point Créſus ! »

2. Sous le règne de Darius-Ochus, les Athéniens marcherent vers cette ville qu'ils trouverent ſans défenſe. Ils s'en rendirent maîtres, excepté de la citadelle. Un ſoldat ayant mis le feu à une maiſon, la flamme ſe communiqua aux autres, & réduiſit toute la ville en cendres. Cette priſe de Sardes fut la cauſe ou le prétexte des guerres que les rois de Perſe firent aux Grecs. *An du monde* 3504.

SARDIQUE. (*bataille & ſiége de*) L'armée des Huns, commandée par Hormidac, étant entrée dans la Dace, l'an 466, fut attaquée par Anthémius, général de l'armée Romaine, vaincue, & obligée de ſe renfermer dans Sardique. Le ſiége fut long & pénible. Les Huns réduits à l'extrémité ſortirent en armes, & en vinrent encore aux mains. Ils avoient corrompu par argent le collégue d'Anthémius;

&, dès le commencement du combat, ce perfide paſſa du côté des ennemis, croyant qu'il alloit entraîner avec lui la cavalerie qu'il commandoit. Perſonne ne le ſuivit; & tous les eſcadrons fidèles à leur devoir vinrent ſe ranger auprès d'Anthémius qui combattoit à la tête de l'infanterie. Les Huns repouſſés dans la ville demanderent à capituler. Ils ne furent reçus à compoſition, qu'après qu'ils eurent eux-mêmes maſſacré le traître qui s'étoit rangé ſous leurs drapeaux.

SARRAGOSSE. (*ſiéges & batailles de*) 1. Depuis long-tems, Childebert & Clotaire formoient le deſſein de conquérir l'Eſpagne, comme ils avoient conquis la Bourgogne. En 545, ils firent éclater ce grand projet; paſſerent les Pyrénées avec une armée nombreuſe, & ſe préſenterent devant Saragoſſe dont ils entreprirent le ſiége. Ils formerent leurs attaques avec cette impétuoſité victorieuſe, qui diſtinguoit dès-lors la nation Françoiſe; & la ville, preſſée de toutes parts, ne pouvoit manquer de ſubir le joug, lorſque les habitans, ſe voyant ſans reſſources, eurent recours à S. Vincent, martyr, autrefois leur concitoyen. Le clergé, précédé & ſuivi d'une multitude d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards revêtus d'habits de deuil, porta reſpectueuſement en proceſſion ſur les remparts la tunique du bienheureux diacre. Childebert, frappé de ce ſpectacle, craignit qu'en effet S. Vincent ne ſe déclarât contre lui. Il entra en négociation, & conſentit à lever le ſiége, ſi l'on vouloit lui donner la précieuſe relique, qui l'avoit pénétré d'une re-

ligieuſe terreur. On accepte cette condition. Le monarque ſe retire, & rentre dans ſa capitale, où il fait bâtir une égliſe en l'honneur de S. Vincent, & connue aujourd'hui ſous le nom de *S. Germain des Prés.*

2. En 1118, Alfonſe le Batailleur, roi d'Aragon, qui depuis long-tems avoit des vues ſur Saragoſſe, s'approcha de cette ville importante pour en former le ſiége. Les Arabes n'oublierent rien pour la défendre. Témim, roi de Maroc, accourut d'Afrique à la tête de ſes plus braves ſoldats, & vint préſenter la bataille aux aſſiégeans. Alfonſe ne balança pas. Après avoir laiſſé une partie de ſes troupes devant la place, il marcha avec le reſte à la rencontre des Arabes. Les appercevoir, les mettre en fuite, & retourner triomphant devant Saragoſſe, fut une même choſe. Cette victoire, auſſi prompte que complette, lui ouvrit les portes de la ville qui ſe rendit à compoſition, après huit mois de réſiſtance.

3. L'armée de l'Archiduc, commandée par Gui de Staremberg, le général Allemand qui avoit le plus de réputation après le prince Eugène, rencontra, le 20 d'Août 1710, près de Sarragoſſe l'armée de Philippe V, compétiteur du prince Autrichien à la couronne d'Eſpagne. Elle étoit conduite par le marquis de Bay, capitaine malheureux, & ne montoit alors qu'à dix-huit mille hommes; au lieu que l'armée Autrichienne avoit près du double de combattans. Au lever de l'aurore, l'artillerie commença, de part & d'autre, à jouer avec un bruit terrible. L'action s'engagea ſur les onze heu-

res, & fut d'abord opiniâtre & ſanglante. La cavalerie Eſpagnole fit des prodiges. Elle renverſa tout ce qu'elle attaqua ; mais ſa valeur ne fut pas ſecondée. De toute l'infanterie, il n'y eut que quatre régimens qui firent une réſiſtance digne de remarque. La gauche, qui fut priſe en flanc par deux bataillons Allemands, ſe plia ſur le corps de bataille, qu'elle mit en déſordre. Alors, après deux heures de combat, la confuſion devint générale. Chacun ne ſongea qu'à fuir. Le marquis de Bay gagna Tudéla, avec ce qu'il put raſſembler, laiſſant ſur la place plus de trois mille morts, ſeize piéces de canon & la moitié de ſon bagage. Avant la mêlée, Philippe V, malade de fiévre, s'étoit retiré à quelques lieues de-là. A la premiere nouvelle de la défaite de ſes troupes, il ſe rendit en poſte à Madrid où il diſpoſa toutes choſes pour ſa retraite, en cas qu'il fût ſuivi.

SARUS. (*journée du*) Sarbar, général du roi de Perſe, étoit poſté ſur les bords du Sarus, fleuve de Cilicie. L'empereur Héraclius vint l'attaquer. Un pont ſéparoit les deux armées. Il s'y livra pluſieurs petits combats où les Romains eurent toujours l'avantage. Sarbar profita de leur témérité. Il les fit tomber dans une embuſcade où la plus grande partie ſeroit périe, ſi Héraclius n'eût volé à leur ſecours. Ce prince, au milieu du pont, perça d'abord d'un ſeul coup de lance un cavalier Perſe, d'une taille giganteſque, qui couroit ſur lui, armé d'un large cimeterre. Enſuite, profitant de l'effroi que cette victoire avoit jetté dans tous les cœurs, il attaque, il renverſe, il

écrasé les bataillons ennemis ; &, se signalant par des efforts au-dessus de l'humanité, il met en fuite le vaillant Sarbar. Ce Général, au milieu de sa course précipitée, tournant les yeux vers son vainqueur : « Vois-tu ton » maître, » dit-il à un déserteur Romain, qui fuyoit avec lui ? » C'est lui seul qui défait notre » armée. » Les armes de l'Empereur furent faussées en cent endroits. Il reçut plusieurs blessures dont aucune ne se trouva dangereuse. Cette glorieuse expédition se fit dans l'année 625.

SAS-DE-GAND. (*prise du*) Pour achever d'abbatre la puissance des troupes alliées, on projetta la conquête du Sas-de-Gand, en 1747 ; & M. de Contade, à la tête de vingt bataillons, fut chargé, sous les ordres du comte de Lowendalh, de cette grande entreprise, digne de sa valeur. Ce n'étoit pas une expédition vulgaire. Des fortifications d'une vaste étendue, une situation des plus avantageuses, des écluses qui peuvent inonder toutes les campagnes voisines, un rempart flanqué de sept bastions, entouré d'un fossé large & profond, & défendu par neuf demi-lunes ou ravelins, & par une bonne contrescarpe ; tout sembloit rendre le Sas-de-Gand inexpugnable. Mais peut-on opposer des barrieres invincibles à la valeur Françoise, quand un capitaine actif, déterminé, la dirige ; quand son héroïque impétuosité réveille, anime celle de la nation ? Contade paroît le 17 d'Avril devant la place. Il ouvre la tranchée : il pousse ses travaux ; il brave les efforts des assiégés qui, par un feu continuel, veu-

lent l'éloigner de leurs murailles. On les preſſe ; on les pouſſe ; on les précipite : on s'empare du chemin-couvert ; on les contraint, le 30, de battre la chamade. La garniſon fut faite priſonniere de guerre.

SATALE. (*bataille de*) L'an 530, Merméroës, général Perſan, étant entré en Arménie à la tête de trente mille combattans, s'approcha de la ville de Satale pour attaquer l'armée Romaine, bien inférieure à la ſienne. Elle étoit commandée par Sittas & Dorothée, capitaines habiles. A l'approche de l'ennemi, Dorothée s'enferma dans la ville ; & Sittas, avec un camp volant de mille hommes, alla ſe poſter derriere une des collines dont la plaine de Satale eſt environnée. Les Perſes s'avancerent juſqu'au pied des murs, & ſe préparoient à l'attaque, lorſqu'ils apperçurent la cavalerie de Sittas, qui marchoit droit à eux. Ils ſe réuniſſent, ſerrent leurs rangs, & courent de ce côté là. Tandis que les Romains, partagés en deux corps, les amuſent par des eſcarmouches, ceux qui ſont dans la ville font une ſortie, & les chargent vigoureuſement par-derriere. Les ſoldats de Merméroës, effrayés de ſe voir attaqués en tête & en queue, prennent la fuite ; mais bientôt, s'étant apperçus de la ſupériorité de leur nombre, ils font ferme & tournent viſage. On combattit long tems avec fureur. Un commandant d'eſcadron, nommé *Florence*, procura la victoire aux Romains. S'étant jetté au milieu des ennemis, il arracha l'enſeigne générale ; &, la tenant baiſſée, comme il retournoit joindre les ſiens, il fut atteint & haché en morceaux.

ceaux. Mais la confusion se mit dans l'armée des Perses, lorsqu'ils ne virent plus leur enseigne. Ils prirent l'épouvante, & se sauverent dans leur camp avec une grande perte.

SATICULE. (*journée de*) La guerre s'étant allumée entre les Romains & les Samnites, nouveaux & formidables ennemis, à l'occasion des Campaniens. Le consul Cornélius marcha contre eux, & campa près de Saticule. Mais, s'étant engagé imprudemment dans des forêts où l'armée étoit exposée à un extrême danger, P. Décius, tribun des soldats, pour délivrer le Consul, osa s'emparer d'une colline qui commandoit le camp des ennemis. La surprise des Samnites fut grande. Incertains sur le parti qu'ils devoient prendre, tantôt ils veulent attaquer Cornélius qui se mettoit en sûreté, tantôt ils veulent investir la hauteur dont le vaillant Tribun s'étoit emparé. Ils s'arrêterent à ce dernier dessein. Mais, pendant la nuit, Décius, profitant de leur sécurité, traverse leur camp, & s'échappe, après avoir jetté la terreur dans l'armée. A peine fut-il arrivé dans le camp du Consul, qu'il le pressa de tomber sur l'ennemi étonné de sa retraite, dispersé çà & là sans ordre, & qui offroit une victoire complette & facile. Elle le fut en effet. Plus de trente mille Samnites resterent sur la place; & le généreux Décius reçut de son Général, & de ses compagnons reconnoissans, les plus glorieuses récompenses. *An de Rome 412.*

SATRIQUE. (*bataille & prise de*) Les Antiates, soutenus de quelques villes des Latins, déclarerent la guerre à la République.

Camille, pour lors Tribun militaire, marcha contre eux. Leur armée nombreuſe, & compoſée de la plus belle jeuneſſe du pays, effraya d'abord les Romains ; mais Camille, par ſes harangues, diſſipa bientôt ces vaines allarmes. Il donna le ſignal ; &, pour porter le ſoldat à faire de plus grands efforts, il ſaiſit une enſeigne, & la jetta au milieu des bataillons ennemis. Les Romains, pour la reprendre, s'élancerent ſur les Antiates avec une impétuoſité qu'ils ne purent ſoutenir. Ils plierent ; mais continuant toujours le combat, ils faiſoient acheter cher la victoire, lorſqu'un violent orage, ſurvenu tout-à-coup, ſépara les deux armées. Les Antiates eurent la prudence de ſe retirer. Camille s'avança auſſi-tôt vers Satrique, qu'il emporta par eſcalade. *An de Rome* 369.

SAVERNE. (*ſiége & combat de*) 1. En 1675, le fameux Montécuculli, général de l'empereur, vint aſſiéger Saverne, ville alors la plus importante de la baſſe Alſace. Il ſe conduiſit, dans cette expédition, avec tant de vivacité, que peut-être la place n'eût pu réſiſter long-tems à ſes efforts, ſi le prince de Condé, n'eût volé ſur le champ à ſon ſecours. A ſon approche, Montécuculli vit bien que la fortune ſe rangeroit ſous les drapeaux du vainqueur de Rocroy. Il ne voulut point compromettre ſa gloire avec celle de ce héros ; &, fier du honteux honneur d'éviter ſa rencontre, il décampa, il repaſſa le Rhin. Cet exploit couronna les immortelles actions du grand Condé.

2. Dix à douze mille Autrichiens campoient

à Saverne ſous les ordres du comte de Nadaſti. Le duc d'Harcourt entreprit de les chaſſer de ce poſte ; &, le 13 d'Août 1744, il fit attaquer de front, & par les revers, les retranchemens qu'ils avoient faits ſur les hauteurs. Ils furent emportés l'épée à la main. On pourſuivit les vaincus juſqu'à Saverne : l'on y entra pêle-mêle avec eux ; on les chaſſa de tous leurs forts : on leur tua près de douze cens hommes ; & ce ſuccès ne coûta preſque rien aux vainqueurs. Apeine le combat étoit-il fini, que toute l'armée Autrichienne vint au ſecours de Nadaſti, & le ramena dans Saverne. Mais le duc d'Harcourt, qui ne vouloit point laiſſer ſon triomphe incomplet, revint à la charge avec plus de fureur. La fortune couronna ſes nouveaux efforts ; & le 15, ſurlendemain de l'action, les ennemis abandonnerent Saverne pour n'y plus revenir.

SAVONNE. (*attaques de*) En 1745, une eſcadre Angloiſe parut le 25 de Juillet devant Savonne, l'un des remparts de la république de Gènes. Elle commença, vers les ſix heures du ſoir, à bombarder cette ville, & continua toute la nuit, mais ſans cauſer beaucoup de dommage. On s'apperçut que l'objet des Anglois étoit de brûler deux bâtimens Eſpagnols, chargés de poudre, qui mouilloient dans le port. Le gouverneur de la place fit débarquer la plus grande partie de ces munitions, & le reſte fut jetté dans la mer. On ſe ſervit de cette artillerie pour établir une nouvelle batterie dont les décharges furent ſi heureuſes, que l'eſcadre ennemie

prit le parti de ſe retirer. L'année ſuivante, le général Falkemberg, détaché de l'armée Autrichienne, s'avança vers Savonne, le 7 de Septembre. La plus grande partie de la garniſon en étoit ſortie. Il y entra ſans oppoſition; & les troupes qui reſtoient furent faites priſonnieres de guerre. Le roi de Sardaigne en confia la garde aux ſoldats Piémontois, puis fit ſommer le gouverneur, qui s'étoit retiré dans le château, de lui ouvrir les portes. Il répondit qu'il ne capituleroit qu'avec les généraux de la reine de Hongrie; & le monarque fit faire, le 9, l'inveſtiſſement de cette fortereſſe. Mais, au mois de Novembre, il fut obligé d'en faire le ſiége dans les formes, parce qu'on avoit trouvé moyen d'y faire entrer des troupes & des munitions.

Le 16 de Décembre, un corps de payſans Génois attaqua un quartier des troupes Piémontoiſes. Il fut repouſſé avec perte. Deux autres corps de troupes Génoiſes tenterent de même le ſecours de la place. L'artillerie des vaiſſeaux Anglois, qui croiſoient ſur la côte, les arrêta. Enfin le gouverneur, réduit à la derniere extrémité, ayant perdu tout eſpoir d'être ſecouru, ſe rendit, le 18, priſonnier de guerre avec ſa garniſon, & obtint tous les honneurs militaires.

Ce héros étoit M. le marquis d'Adorno. La République lui ayant envoyé ordre de ſe rendre aux Autrichiens, il fit réponſe qu'il s'étoit toujours fait honneur d'obéir aux ordres de la République, tant qu'elle avoit été libre, mais que, depuis qu'elle ne l'étoit plus, il ne pouvoit ſe réſoudre à exécuter des or-

dres dictés par les oppresseurs de sa patrie, & qu'il étoit résolu de se défendre jusqu'au dernier soupir. Ensuite il fit assembler sa garnison, & lui déclara le généreux parti qu'il choisissoit, laissant pourtant aux officiers, qui seroient d'un autre avis, la liberté de se retirer. Après cette déclaration, il distribua son argent & ses autres effets aux troupes qui voulurent bien suivre sa fortune, & leur lut son testament, par lequel il instituoit héritiers de tous ses biens, les femmes & les enfans des officiers & des soldats de sa garnison. Cette noble résolution ne se démentit point; car il soutint quatre-vingt-dix-neuf jours de siége. Il essuya plus de neuf mille bombes, & plus de trente mille coups de canon, & soutint, avec une mâle intrépidité, plusieurs assauts terribles. On estime que la conquête du château de Savonne coûta près de deux mille hommes aux ennemis.

SBARRAS (*siége de*) En 1675, le Bacha Ibrahim, voulant s'ouvrir le passage de la Russie, pour pénétrer en Pologne, forma le siége de Sbarras, ville forte, qui pouvoit résister long-tems aux infidèles. Mais, après quelques jours d'attaques, cinq mille payſans, qui s'étoient renfermés dans la place, se rendirent aux Turcs, le 28 d'Août. Ils avoient jetté par-dessus les murailles leur gouverneur, gentilhomme François, nommé *Des Auteuils*.

Le Bacha, en entrant dans la ville, leur reprocha vivement cet attentat, quelqu'avantageux qu'il lui fût; fit couper la tête aux vieillards, & envoya les autres coupables à Constantinople. Le généreux Musulman fit relever

Des Auteuils, qui n'étoit que bleſſé de ſa chute, & le fit traiter avec tant de ſoin, qu'il lui dut le jour & la liberté.

SCALES. (*bataille de*) Les ſéditieux d'Afrique, ſous les ordres de Stozas, continuoient leurs ravages. Germain, qui commandoit dans cette province pour l'empereur Juſtinien, les atteignit l'an 537, dans une plaine nommée *Scales*. Après avoir rangé ſon armée en bataille, il donne le ſignal, & ſe jette ſur les rebelles avec tant de fureur qu'il les enfonce, & les met en déſordre. Mais, pendant qu'il combattoit avec valeur, ſon cheval fut abbatu d'un coup de javelot; & ce grand Général alloit périr, ſi ſes gardes ne fuſſent accourus à ſon ſecours, & ne l'euſſent promptement tranſporté ſur un autre cheval. Stozas profita de ce moment pour s'échapper par la fuite. Suivi de quelques Vandales, il ſe retira en Mauritanie, & mit fin à cette rebellion qui avoit coûté tant de ſang. Tous les rebelles, échappés au carnage, vinrent ſe jetter aux pieds de Germain, qui leur fit grace, & les admit dans ſes troupes.

SCARPHÉE. (*bataille de*) Des magiſtrats ſéditieux, ayant engagé les Achéens & leurs Alliés dans une guerre funeſte contre les Romains & les Lacédémoniens, mirent une armée en campagne. Le préteur Métellus étoit alors ſur les lieux, & venoit de vaincre Andriſcus. Voulant avoir l'honneur de terminer cette nouvelle guerre avant l'arrivée du conſul Mummius, il ſe hâta de joindre les ennemis, & les atteignit près de Scarphée, ville de la Locride. La victoire ſe rangea ſous ſes éten-

dards. Le nombre des morts fut grand ; & l'on y compta des Achéens de la premiere diſtinction. Celui des priſonniers monta à plus de mille hommes. Le général Romain pourſuivit ſes conquêtes. Mille Béotiens, qu'il rencontra ſous ſes pas, furent paſſés au fil de l'épée. Thèbes fut priſe d'aſſaut, mais n'éprouva point le ſort ordinaire dans ces triſtes circonſtances. De-là il marcha vers Corinthe, où Mummius l'obligea de dépoſer entre ſes mains ſes armées & ſa puiſſance. *146 ans avant J. C.*

SCARPONNE. (*bataille de*) Jovin, général de l'empereur Valentinien, dans les Gaules, attaqua & battit une armée d'Allemands, près de Scarponne, appellé maintenant *Charpeigne*, hameau ſitué à une lieue au-deſſus de Pont-à-Mouſſon. Les Barbares, intimidés par cette défaite, s'humilierent devant l'aigle Romaine, & demanderent la paix, en 366.

SCHERDING. (*action de*) Après la priſe de Prague, ſur la nouvelle de l'entrée du comte de Kévenhuller en Autriche, le maréchal de Terring étoit retourné en Baviere, avec les troupes de l'Empereur, pour défendre cet électorat. Le 17 de Janvier 1742, il arrive près de Scherding, ville importante, voiſine de Paſſaw, & la trouve occupée par les Autrichiens. Auſſi-tôt il l'attaque pour les en déloger. Mais le général Bérinklaw, qui commandoit les ſoldats de Marie-Thérèſe, rend inutiles, par ſon courage, les efforts des Bavarois. Il leur réſiſte ; il les repouſſe ; il les met en fuite ; il leur enleve neuf drapeaux ;

il les pourſuit ; il leur fait perdre beaucoup de monde. Cet échec des Bavarois donna aux Autrichiens une libre entrée dans la Baviere, & la facilité de s'emparer enſuite de Braunaw, & d'établir des contributions juſqu'à Munich & Ratisbonne.

SCHONOVEN. (*ſiége de*) Le ſeigneur d'Hierges, continuant ſes conquêtes rapides, venoit de prendre la ville d'Oudewater. Ses braves Eſpagnols, animés par leurs ſuccès, s'avancerent auſſi-tôt par ſes ordres ſous les murs de Schonoven, petite place aſſez importante, ſituée ſur le Lech, & environnée d'un terrein marécageux, qui en rend l'accès difficile. Les habitans deſiroient plus de retourner à l'obéiſſance du Roi, que de reſter ſous la domination des rebelles. Le prince d'Orange, inſtruit de cette diſpoſition, ſe hâta de faire partir un renfort conſidérable pour contenir les citoyens & arrêter les ennemis. Trois navires chargés de troupes, d'artillerie, & de munitions de toutes eſpeces, furent mis ſous la conduite du ſeigneur de la Garde, François. Il s'avançoit, pouſſé par le flux, quand les Royaliſtes, l'ayant apperçu, accoururent de toutes parts, & ſe répandirent des deux côtés ſur le rivage pour l'arrêter. Le feu fut très-vif de part & d'autre, & la perte conſidérable. La Garde combattit avec le plus grand courage. Enfin il vint à bout de rompre un pont que l'ennemi avoit jetté ſur le Lech, & de paſſer outre avec le vaiſſeau ſur lequel il étoit monté ; mais les deux autres vaiſſeaux ſe perdirent ; &, le pont ayant été rétabli ſur le champ, la ville reſta auſſi étroi-

tement ſerrée qu'auparavant. Hierges fit tirer encore ſes batteries. Leur effet fut ſi terrible, qu'en peu de tems plus de trois cens braſſes de murs furent renverſées. La garniſon conſternée de cet évènement, & craignant alors beaucoup moins les efforts des ennemis que la mauvaiſe volonté des habitans, conſentit à capituler. Hierges accorda aux bourgeois des conditions avantageuſes, & à la garniſon la liberté de ſe retirer où elle voudroit, & d'emporter ſes bagages. *Le 13 d'Août 1575.*

SCHWEIDNITZ. (*priſes de*) 1. Le général de Laudhon, chef des troupes Autrichiennes, voulant profiter de l'abſence du roi de Pruſſe, qui s'étoit retiré des environs de Schweidnitz, le 29 de Septembre 1761, entreprit de bruſquer cette place importante. Le 30, à cinq heures du ſoir, la ville ſe trouvoit déja bloquée par un cercle de troupes, qui ſe rétréciſſoit petit-à-petit, à meſure qu'elles s'avançoient. L'attaque commença à deux heures du matin, & ſe fit en cinq différens endroits, en même tems. Malgré la vivacité du feu de la mouſqueterie & de l'artillerie des ennemis, les aſſiégeans pénétrerent de toutes parts par le glacis, & parvinrent au chemin couvert. Ils emporterent enſuite les enveloppes de chaque fort, & les lunettes qui ſe trouvoient entre leurs intervalles. La garniſon fut chaſſée ſucceſſivement de chaque ouvrage, & menée tambour battant, pas-à-pas, juſqu'au corps de la place, où elle alloit être faite priſonniere de guerre. Alors, les échelles ayant été appliquées, les Autrichiens eſcaladerent les remparts. Cette attaque n'auroit

peut-être pas coûté cinquante hommes au plus, ſans l'accident arrivé à un magaſin à poudre, qui, en ſautant en l'air, fit périr un bataillon Pruſſien, & cinq à ſix cens Autrichiens. Ceux-ci, à ſix heures du matin, ſe trouverent paiſibles maîtres de la ville. L'expédition fut pouſſée avec tant d'activité, que le général-commandant, M. de Zaſtroff, n'eut pas même le tems de propoſer une capitulation.

2. L'année ſuivante, le roi de Pruſſe voulut reprendre Schweidnitz. Il en forma le ſiége qui fut pouſſé & ſoutenu avec toute la vigueur poſſible. De part & d'autre, on vit ſe paſſer des prodiges de valeur. Le terrein fut diſputé, pris, cédé, repris pied à pied. La garniſon, quoiqu'épuiſée par les travaux & les ſorties qui durerent pendant deux mois, ſoutint pluſieurs aſſauts; & ſa bravoure fut admirée du monarque Pruſſien. Elle n'avoit plus de vivres que pour deux ou trois jours. Elle fut obligée de ſe rendre priſonniere, en apportant les clefs de la ville qu'elle avoit ſi bien & ſi malheureuſement défendue.

SCISSIS. (*bataille & priſe de*) Pendant qu'Annibal battoit les Romains en Italie, Hannon, qu'il avoit laiſſé en Eſpagne, ne ſoutenoit pas l'honneur des armes de Carthage. Cn. Scipion, qui commandoit l'armée Romaine, le vainquit pluſieurs fois. L'ayant atteint près de Sciſſis, il lui livra une derniere bataille dans laquelle il lui tua ſix mille hommes, fit deux mille priſonniers, du nombre deſquels il étoit lui-même; prit ſon camp, & s'empara de la ville. Les Romains y firent

un butin considérable, parce que c'étoit-là que tous les soldats d'Annibal avoient laissé leurs équipages. *L'an de Rome* 534.

SCODRA. (*siége de*) Gentius, roi d'Illyrie, avoit eu l'imprudence d'épouser les intérêts de Persée. Le préteur Anicius fut chargé de l'en punir. Ce Général entra dans les Etats du prince coupable, soumit toutes les villes qu'il rencontra sur son passage, & poursuivit le monarque jusques dans Scodra, sa capitale, où il l'assiégea. Gentius voulut faire quelques efforts pour repousser le bras vengeur suspendu sur sa tête. Ils furent inutiles; &, perdant courage, il vint se jetter aux pieds d'Anicius; avoua sa faute en versant un torrent de larmes, & fut envoyé à Rome. Ainsi fut terminée cette guerre d'Illyrie, qui n'avoit duré que trente jours. *168 ans avant J. C.*

SCYTHES. (*expéditions contre les*) 1. Ce peuple, si célèbre dans l'antiquité par sa valeur, & à qui des mœurs simples & douces, ont fait donner le nom de *Barbare*, habitoit cette vaste région occupée maintenant par les Tartares. Si l'on en croit Hérodote, Cyrus, ce fameux conquérant, ce héros invincible, qui s'etoit couvert de gloire en tant de combats, (*voyez* ARMÉNIE, NÉRIGLISSOR, THYMBRÉE, SARDES, BABYLONE, 1.) vint échouer contre les forces des Scythes. Ce prince, selon cet historien, voulant satisfaire une folle ambition, leur déclara la guerre, & entra dans leur pays, avec une formidable armée. Dans un premier combat qu'il leur livra, il fit semblant de prendre la fuite, après avoir laissé une grande quantité de vin & de viande

dans la campagne. Les ennemis ne manquerent pas de profiter des mets qu'ils trouverent ſous leurs mains. Cyrus revint contre eux; &, les ayant trouvé tous enyvrés & endormis, les défit ſans peine, & fit un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels ſe trouva le fils de la reine nommée *Tomyris*. Cette princeſſe, l'honneur de ſon ſexe, commandoit l'armée. Le jeune prince fut chargé de chaînes, ſans s'en appercevoir. Mais, le lendemain, lorſque le ſommeil eut diſſipé les vapeurs bacchiques, & ramené la raiſon, il ſentit toute l'horreur de ſon état. Le déſeſpoir s'empara de ſon ame. Il ſe donna la mort. Tomyris l'apprit. La vengeance d'une mere eſt bien ingénieuſe. Elle préſenta un ſecond combat aux Perſes; &, les ayant attirés à ſon tour dans une embuſcade par une fuite ſimulée, elle en tua plus de deux cens mille. Cyrus perdit la vie dans la bataille. La vindicative princeſſe lui fit couper la tête, la mit dans une outre pleine de ſang, en lui inſultant par ces paroles: » Cruel, raſſaſies-toi de ce ſang dont tu as » été ſi altéré pendant ta vie. Cette boiſſon » inhumaine eſt la ſeule digne de toi. » Il n'eſt pas beſoin d'avertir que ce récit eſt traité de fable par tous les ſçavans. En effet eſt-il vraiſemblable que le vieux Cyrus, ce prince ſi ſage, ſi modéré, ſi humain, ſi habile dans l'art militaire, ait oublié tout-à-coup ſon heureux naturel, pour donner, à l'âge de plus de ſoixante ans, dans les embûches d'une femme? Après tout, cette raiſon ne prouve rien. Ce ne ſeroit pas la premiere fois qu'un héros ſe démentit. L'héroïſme eſt comme un manteau

dont l'homme se couvre avec soin pour attirer sur lui les regards de la multitude. D'abord on l'admire; on lui prodigue les plus grands éloges; mais bientôt,

Un petit bout d'oreille, échappé par malheur,
Découvre la fourbe & l'erreur.

Ne dites donc point : Il est impossible qu'un si grand homme ait commis une telle faute; mais plutôt : Il est très-difficile d'en imposer long-tems aux yeux clairvoyans du public.

2. Cyrus ne fut pas le seul ambitieux qui se vit humilié par les Scythes. Darius Ochus, l'un de ses successeurs, fit marcher contre eux une armée de sept cens mille hommes, sous prétexte que, six-vingts ans auparavant, leurs ancêtres avoient fait des courses en Asie. Il passa le Danube avec une flotte de six cens vaisseaux, & entra sans résistance dans la Scythie. Les Scythes, hors d'état de s'opposer seuls à ce torrent, députerent vers tous les peuples voisins pour leur demander du secours contre l'ennemi commun. La plûpart refuserent d'entrer dans une guerre qui ne les regardoit point; & ils eurent bientôt lieu de s'en repentir. Après avoir mis en sûreté les femmes & les enfans, après avoir bouché tous les puits & toutes les fontaines, & consumé tous les fourrages dans les lieux où les Perses devoient passer, les Scythes marcherent à leur rencontre, non pour les combattre, mais pour les attirer où ils avoient intérêt qu'ils vinssent. Ils les conduisirent ainsi, de contrée en contrée, chez tous les peuples qui avoient refusé d'en-

trer dans leur alliance, & leurs terres furent ravagées par les deux armées ; vengeance auſſi juſte que ſinguliere. Darius, fatigué de les pourſuivre inutilement, leur fit enfin demander s'ils ne ſçavoient combattre qu'en fuyant ? » Tu l'apprendras, répondirent-ils, quand » nous ſerons arrivés aux tombeaux de nos » ancêtres. » Plus l'armée avançoit, plus elle avoit à ſouffrir. Elle étoit réduite à une fort grande extrémité, lorſqu'il arriva, de la part du roi des Scythes, un hérault chargé d'offrir, pour préſent à Darius, un oiſeau, une ſouris, une grenouille & cinq flèches. Ce procédé bizarre le ſurprit. Il crut d'abord que la nation, fatiguée de la guerre, lui faiſoit hommage, & qu'elle s'avouoit vaincue par ce don ſymbolique. Mais un ſeigneur de ſa cour, perſonnage renommé pour ſa ſageſſe, lui découvrit le véritable ſens de cette énigme. « Sçachez, » grand prince, lui dit-il, que, ſi vous ne vous » envolez dans l'air, comme les oiſeaux, ou » ſi vous ne vous cachez dans la terre, comme » les ſouris, ou ſi vous ne vous enfoncez dans » l'eau, comme les grenouilles, vous ne pourrez » échapper aux flèches meurtrieres des Scy- » thes. » En effet les Perſes conduits dans une région vaſte, inculte, déſerte, & abſolument deſtituée d'eau, ſe trouverent expoſés à un danger preſqu'inévitable de périr. Darius lui-même ne dut ſon ſalut qu'à la vigueur d'un chameau qui, chargé d'eau, le ſuivit avec beaucoup de peine dans cette affreuſe ſolitude. Le prince, à ſon retour en Aſie, n'oublia pas ſon bienfaiteur. Il lui aſſigna pour ſa nourriture un terrein fertile, qu'on nomma

Gangamele, c'eſt-à-dire, Maiſon du Chameau. Il fallut donc reprendre le chemin de la Perſe, quelqu'humiliant que fût ce parti pour l'amour-propre d'un monarque orgueilleux. Darius laiſſa dans ſon camp les vieillards, les malades & les ânes qui faiſoient beaucoup de bruit; &, à la faveur de ce ſtratagême, il ſe mit en marche pour regagner le Danube. Les ennemis ne s'apperçurent de ſon évaſion que le lendemain matin. Ils détacherent un grand corps de troupes pour arrêter les Perſes. Ceux-ci prirent une autre route, & arriverent de nuit ſur les bords du fleuve qu'ils eurent le bonheur de paſſer ſans aucun riſque. *An du monde* 3490.

3. Alexandre, après avoir porté la terreur de ſes armes juſques ſur les bords de l'Iaxarte, y bâtit une ville qu'il nomma encore *Alexandrie*, pour contenir les peuples qu'il venoit de ſubjuguer. Le roi des Scythes qui étoient au-delà du fleuve, voyant que cette ville nouvelle étoit une barriere qu'on oppoſoit à ſa valeur, envoya des troupes pour la démolir & chaſſer les Macédoniens. Le vainqueur de l'Aſie n'étoit pas d'humeur à ſouffrir tranquillement ces hoſtilités. Il fit préparer douze mille radeaux pour paſſer le fleuve, & ſe diſpoſa, non ſans quelqu'inquiétude, à marcher contre un ennemi juſques-là invincible. Lorſqu'il étoit prêt à ſortir de ſon camp avec toute ſon armée, arriverent des ambaſſadeurs Scythes au nombre de vingt, ſuivant leur uſage. Le Roi les fit entrer dans ſon conſeil; & le plus ancien d'entr'eux lui tint à-peu-près ce diſcours: « Si le ciel t'avoit donné un

» corps proportionné à ton insatiable ambi-
» tion, l'univers ne pourroit te contenir.
» D'une main, tu toucherois l'Orient, & de
» l'autre l'Occident. Tu voudrois suivre le so-
» leil, & sçavoir où il se cache. Homme
» petit & foible, tu aspires où tu ne peux at-
» teindre ! De l'Europe tu passes dans l'Asie;
» &, quand tu auras subjugué tout le genre
» humain, tu feras la guerre aux rivieres, aux
» forêts, aux montagnes. Le fer, malgré sa
» dureté, est consumé par la rouille. Les
» grands arbres sont long-tems à croître : il
» ne faut qu'une heure pour les arracher.
» Crains aussi qu'une main foible ne renverse
» ton Empire, que sa grandeur fait déja chan-
» celer. Qu'avons-nous à démêler avec toi ?
» T'avons-nous fait quelque tort ? Desires-
» tu nos richesses ? Une charrue, un arc, une
» coupe, voilà nos biens. On ne nous les
» arrache qu'avec la vie. Tu viens, dis-tu,
» exterminer des voleurs. Brigand de l'uni-
» vers, oses-tu bien couvrir ta cruelle avidité
» d'un prétexte si honnête ? Tu as pillé &
» saccagé toutes les nations que tu as vain-
» cues : tu as pris la Lydie, envahi la Syrie,
» la Perse, la Bactriane; tu songes à péné-
» trer jusqu'aux Indes; tu viens ici pour en-
» lever nos troupeaux, & tu veux détruire
» les brigandages ? Crois-moi, mets un frein
» à ton bonheur, & réprimes tes desirs am-
» bitieux. La fortune est glissante, tiens-la
» bien, de peur qu'elle ne t'échappe. Nous ne
» te craignons pas; & nous t'offrons ou la paix
» ou la guerre. Tu te donnes pour un Dieu.
» Prouves-donc ta divinité en faisant du bien

» aux mortels. N'es-tu qu'un homme ? Songes » toujours à ce que tu es. Si tu n'entres point » dans nos déſerts, nous ſerons tes amis : nous » veillerons pour toi à la garde de l'Europe & » de l'Aſie. De tous côtés, nous touchons à tes » provinces ; & nous pouvons te faire & beau- » coup de bien & beaucoup de mal. Mais, ſi » tu es aſſez aveugle pour nous faire une » guerre criminelle, crains enfin que le ciel » n'ait armé nos bras pour punir tes illuſtres » forfaits. » A ce fier diſcours Alexandre ré- pondit en deux mots, « qu'il uſeroit de » ſa fortune & de leur conſeil ; de ſa fortune » en continuant d'y avoir confiance ; de leur » conſeil, en n'entreprenant rien téméraire- » ment. » Il congédia les Scythes, & ſe diſ- poſa à paſſer l'Iaxarte. Le trajet coûta beau- coup de peine aux troupes. Tout étoit capa- ble de les rebuter ; le trouble & la confuſion inévitable dans une telle entrepriſe, la rapi- dité du fleuve qui entraînoit tout, la vue d'une armée nombreuſe, rangée en bataille ſur le bord oppoſé. Mais la préſence du Roi qui étoit le premier à s'expoſer aux plus grands périls, les leur faiſoit oublier pour eux-mêmes, & ne leur laiſſoit de crainte que pour lui. A peine les Macédoniens eurent-ils pris terre, qu'ils marcherent fièrement à l'ennemi, & l'ac- cablerent d'une grêle de traits. Les Scythes ne tinrent pas long-tems. La cavalerie Macé- donienne acheva de les rompre. On les pour- ſuivit bien au-delà des bornes de Bacchus, qui étoient marquées par de groſſes pierres & par de grands arbres dont les troncs étoient couverts de lierre. Les Macédoniens ne re-

vinrent que ſur le minuit, après avoir tué un grand nombre d'ennemis, & fait encore plus de priſonniers, avec un butin de dix-huit cens chevaux qu'ils chaſſoient devant eux. De leur côté, il y demeura ſoixante cavaliers, & près de cent fantaſſins; & il y en eut mille de bleſſés. Alexandre renvoya aux Scythes tous leurs priſonniers ſans rançon, pour leur montrer que ce n'étoit point animoſité, mais deſir de gloire, qui lui avoit mis les armes à la main contre un ſi vaillant peuple. Le bruit de cette victoire, & encore plus la clémence du Roi à l'égard des vaincus, releverent extrêmement ſa réputation. De toute la Scythie arriverent une foule d'ambaſſadeurs qui vinrent faire hommage au roi de Macédoine, & ſe ſoumettre, comme toute l'Aſie, à ſon redoutable Empire. *An du monde 3675.*

SÉGOBRIGE. (*priſe de*) Les habitans de cette ville ſoumiſe aux Romains ſe laiſſerent tromper deux fois par les ruſes de Viriathus. Voyant un petit nombre de ſoldats qui emmenoient des troupeaux, ils envoyerent contre eux un aſſez gros détachement qui tomba dans une embuſcade, & fut entièrement défait. Quelque tems après, s'étant éloigné de Ségobrige, d'une marche de trois jours, & ayant inſpiré par-là aux Ségobrigiens une fauſſe ſécurité, il revint bruſquement en un ſeul jour; ſurprit la ville qui ne s'attendoit pas à un retour ſi ſoudain, & s'en rendit maître, 148 ans avant J. C. Viriathus, continua pendant pluſieurs années, d'illuſtrer ſes armes par la défaite des Romains ou de leurs Alliés.

SEGONTIA. (*bataille de*) L'armée com-

mandée par Métellus & Pompée, en vint aux mains avec Sertorius près de cette ville ſituée à la ſource de l'Hénarès. La victoire balança long-tems. Mais, Métellus ayant été bleſſé, ſes ſoldats qui l'aimoient & le reſpectoient s'animerent d'une telle colère à la vue de ſon ſang, qu'il ne fut pas poſſible aux Eſpagnols de ſoutenir leur effort; & Sertorius fut obligé de céder, dans l'inſtant même où il ſe croyoit vainqueur. Ce fut le dernier exploit remarquable de ce grand Général qui, peu de tems après, fut aſſaſſiné dans ſa tante par Perperna. 67 *ans avant J. C.*

SÉLASIE. (*bataille de*) L'an du monde 3781, Antigone Doſon, roi de Macédoine, ſe mit en campagne, & entra dans la Laconie, pour combattre Cléomene, roi de Sparte, diſpoſé à le bien recevoir. Les deux armées en vinrent aux mains près de Sélaſie, ville du Péloponnèſe. Les Spartiates furent vaincus; & Antigone dut cette éclatante victoire à la valeur & à la conduite du jeune Philopémen, qui fit des prodiges de courage à la tête de la cavalerie des Achéens. Il eut un cheval tué ſous lui; &, combattant à pied, il reçut un coup qui lui traverſa les deux cuiſſes. Heureuſement cette bleſſure n'étoit point mortelle; mais elle ne l'empêcha pas de pourſuivre long-tems l'ennemi. Sparte, dans cette diſgrace, fit paroître cette ancienne fermeté & ce vieux courage qui ſemblent tenir un peu de la férocité, & qui, dans tous les tems, ont diſtingué ſes citoyens. Nulle femme ne pleura la perte de ſon mari. Les vieillards louoient la mort de leurs enfans. Leurs enfans trouvoient

heureux leurs peres tués dans le combat. Tous déploroient leur propre ſort de n'avoir pu ſacrifier leur vie à la liberté de la patrie.

SELBOURG. (*combat de*) Le 6 d'Août 1704, le prince Wieſnowiski, grand général de Lituhanie, s'étant avancé aux environs de la Duna, avec dix mille Lithuaniens & Saxons, & ſix mille Moſcovites, pour ravager les terres des princes Sapiéha, déclarés pour le roi de Suède, fut rencontré près de Selbourg, par le général Lewenhaupt & le prince Sapiéha qui commandoient ſept mille Suédois. On en vint aux mains ſur le champ. On ſe battit long-tems avec une valeur égale; mais enfin le courage & la prudence du général de Charles XII firent ranger la victoire ſous les étendards de ce prince. Wieſnowiski eut plus de trois mille hommes de tués. Les vainqueurs, qui n'avoient pas perdu huit cens ſoldats, firent quatre cens priſonniers, & prirent quarante drapeaux, trois cens chariots, & vingt-huit piéces de canon.

SÉLINONTE. (*ſiége de*) Annibal, petit-fils d'Amilcar, tué devant Himère, étant entré dans la Sicile par ordre du ſénat de Carthage, l'an 3592, commença la campagne par l'attaque de cette ville, l'une des plus fortes & des plus riches de toute la province. Jamais on ne vit tant de valeur & de courage. Les aſſiégeans, voulant réparer la honte de leurs anciennes défaites, ſe battoient comme des lions; & les aſſiégés, pour défendre leur liberté, leur vie & leur patrie, ſoutenoient avec intrépidité les efforts de l'ennemi, & couroient au-devant des dangers. Les femmes même, ou-

bliant la foibleſſe de leur ſexe, & n'écoutant que l'amour de la patrie, ſe montroient armées ſur les remparts, le diſputoient en bravoure aux hommes les plus hardis, & partageoient avec eux les rudes fatigues du ſiége. Après une longue réſiſtance, la ville fut priſe d'aſſaut, & abandonnée au pillage. Le vainqueur exerça les dernieres cruautés, ſans avoir égard ni au ſexe ni à l'âge. Il démantela la ville, en ruina la plus grande partie, & peupla le reſte d'habitans qu'il rendit tributaires des Carthaginois. Sélinonte ſubſiſtoit depuis 242 ans.

SÉMINARE. (*bataille de*) Robert Stuart d'Aubigni, chef d'une armée Françoiſe, occupée à la conquête de l'Italie, en 1503, fut le premier qui, par ſa témérité, rendit la fortune contraire à Louis XII, dans cette expédition. Ayant rencontré, le 21 d'Avril, un grand corps d'ennemis près de Séminare, dans la Calabre, il oſa l'attaquer ſans précaution. Ses troupes purent à peine ſoutenir le premier choc des Eſpagnols. Il fut entièrement défait. La moitié de ſon armée prit la fuite. L'autre tomba avec le Général au pouvoir des vainqueurs. Les Eſpagnols les envoyerent, pour la plûpart, aux galères; & ceux qui furent réſervés furent expoſés à un deſtin mille fois plus affreux. « Quelques-uns furent tirés au ſort, & » joués en guiſe d'argent. Un jeune gendarme » Ecoſſois de nation, nommé *Baſſon*, ayant » été joué & perdu par celui dont il étoit » priſonnier, il ſurvint un débat entre ceux » qui l'avoient gagné, à qui l'auroit. Pour » mettre fin à leur diſpute, ils imaginerent » l'expédient le plus barbare, dont il ſoit

» parlé dans l'Hiſtoire. Ils convinrent de le » mettre en piéces, & que chacun d'eux en » emporteroit ſa part ; ce qu'ils exécuterent. »

SENEF. (*bataille de*) Le prince de Condé avoit à tenir la campagne, en 1674, avec environ quarante-cinq mille hommes, contre le prince d'Orange, qui en avoit ſoixante mille. Il attendit que l'armée ennemie paſſât un défilé à Senef, près de Mons ; ce qu'elle eſſeya de faire, le 11 du mois d'Août. Dès qu'il eut apperçu leurs premiers corps : « Il n'y a, dit-» il, qu'à les charger pour les battre. » Arrivé à la portée du mouſquet, il tira ſon épée qu'un ruban tenoit attachée à ſon bras. A cet aſpect, Villars, jeune encore, & qui étudioit ſous Condé le grand art de la guerre, s'écria : » Enfin j'ai l'honneur de voir le grand » Condé l'épée à la main ! » On attaqua une partie de l'arriere-garde compoſée d'Eſpagnols ; & l'on en triompha, quoiqu'avec peine. On blâma le prince d'Orange de n'avoir pas aſſez pris de précautions dans le paſſage du défilé ; mais on admira la maniere dont il rétablit le déſordre ; & l'on n'approuva pas que Condé voulût enſuite recommencer le combat contre des ennemis trop bien retranchés. On ſe battit, à deux repriſes, avec un ſuccès équivoque. Condé voulut former une troiſieme attaque plus vive, plus terrible encore que les précédentes. Il commande à Fourilles, officier général, de ſe jetter ſur l'ennemi. » Monſeigneur, lui répond Fourilles, j'irai » par-tout où Votre Alteſſe voudra ; mais je » dois lui repréſenter que la poſition de l'en-» nemi eſt telle, qu'on ne peut le battre,

» ſans verſer bien du ſang. » Condé plein de colere repart : « Ce n'eſt pas d'aujourd'hui » que je me ſuis apperçu que vous aimez » mieux raiſonner que combattre ; mais c'eſt » de l'obéiſſance que je vous demande, & » non pas des conſeils. » Le brave Fourilles pénétré d'indignation & de douleur, ſe précipite ſur l'ennemi, reçoit une bleſſure mortelle, & commence l'attaque. Elle ne fut pas plus déciſive que les deux premieres. Il voulut en hazarder une quatrieme. Lui ſeul peut-être avoit envie de ſe battre. Deux bataillons Suiſſes refuſerent d'avancer, jetterent loin d'eux leurs mouſquets, & ſe coucherent par terre devant le prince. « Ceux ci n'iront pas, » dit-il : il faut en aller chercher d'autres. » Jamais, dans tous les ſiéges, dans toutes les batailles où il s'étoit trouvé, ce grand Général n'avoit prodigué ſa vie, ni celle de ſes ſoldats, comme il le fit dans celle-ci. Il eut trois chevaux tués ſous lui. Il tomba dans des foſſés. Il vit périr une foule de ſoldats, & à côté de lui. Il ſembloit que la mort le reſpectoit ſeul. Tous les cavaliers étoient démontés, comme le prince que deux gentilshommes ſoutenoient, parce que ſes jambes, enflées par la goutte, lui refuſoient le ſervice. « Courez, » monſeigneur, courez, » lui diſoit un de ſes compagnons. « Mais ne vois-tu pas bien, lui répondit le prince en riant, » que je ne » peux courir avec mes jambes ? » Il avoit réſolu de ſe jetter dans un foſſé, & de n'en ſortir que lorſque les ſiens auroient repouſſé l'ennemi. Mais un cheval ſans maître, qu'il apperçut, l'arracha au danger d'être pris ou tué.

Il monte deſſus, joint ſes troupes, les rallie; & les ramene au combat. Il duroit depuis plus de douze heures. Il ne finit que quand la lune eut diſparu, ſur les onze heures du ſoir. Alors, après les mêlées les plus ſanglantes & les plus acharnées, on vit les guerriers de part & d'autre prendre la fuite, comme de concert, par une terreur panique. Le lendemain, les deux armées ſe retirerent chacune de ſon côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire; toutes deux plutôt également affoiblies & vaincues. Il y eut près de ſix mille morts, & de quatre mille priſonniers du côté des François. Quelqu'un le dit à Condé. » Bon! bon! répondit-il, ce n'eſt qu'une nuit » de Paris. » Le prince d'Orange fit une perte égale; &, comme le prince François, il fit des prodiges de valeur, de prudence & d'habileté. Tant de ſang inutilement répandu empêcha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de conſidérable. Le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avoit eu la victoire, aſſiégea Oudenarde; mais Condé prouva qu'il n'avoit pas perdu la bataille, en faiſant auſſitôt lever le ſiége, & en pourſuivant le prince d'Orange. « On obſerva également en France, » & chez les Alliés, dit M. de Voltaire, la » vaine cérémonie de rendre graces à Dieu » d'une victoire qu'on n'avoit pas remportée; » uſage établi pour encourager les peuples » qu'il faut toujours tromper. »

SENLIS. (*ſiéges de*) 1. En 1418, Senlis fut aſſiégé par le connétable de Richemont, & ſi vivement ſerré, pendant quelques ſemaines, que le gouverneur, craignant d'être

pris d'assaut, capitula, & promit de rendre la place, s'il n'étoit secouru dans un tems limité. La veille du jour marqué pour la reddition, le duc de Bourgogne envoya un corps de troupes pour délivrer Senlis. Dès la pointe du jour, le connétable fit sommer le gouverneur & la garnison de lui ouvrir les portes; &, sur leur refus, on écartela, par ses ordres, six des ôtages donnés pour assurer l'exécution de la capitulation. Cette rigueur inutile produisit des représailles encore plus cruelles sur quarante-six prisonniers de guerre, dont les assiégés firent voler les têtes par-dessus les murailles de la ville, que l'approche des Bourguignons mit en état de braver le général de Charles VII.

2. Dans le tems qu'un faux zèle de religion & l'intérêt armoient la moitié des François contre le Souverain légitime, le duc d'Aumale voulut s'emparer de Senlis qui s'étoit déclaré pour le roi Henri III. Il croyoit emporter cette place du premier assaut, avant qu'on pût la secourir. Il l'environna, le 7 de Mai 1589, avec sept cens chevaux & neuf mille hommes de pied, la plûpart levés tumultuairement à Paris. Les habitans se défendirent d'abord avec courage, & firent une sortie si vive, que les assaillans furent repoussés avec perte. Mais, lorsqu'ils virent dresser les batteries & les canons prêts à les foudroyer, ils songerent à se rendre. Ils capituloient, quand le duc de Longueville vint les secourir avec deux mille fantassins & huit cens cavaliers. Malgré la disposition de ses forces, le jeune prince, secondé du brave de la Noue, donna sur les

assiégeans, en même tems que les assiégés faisoient une sortie vigoureuse. En un moment, les Ligueurs furent rompus, enfoncés, dispersés, massacrés, & Senlis délivré.

SENTINES. (*bataille de*) L'an de Rome 457, les Romains attaquerent les Samnites dans les terres de Sentines. Le consul Fabius commandoit l'aîle droite ; & Décius, son collégue, étoit à l'aîle gauche. Pendant que les deux armées étoient rangées en bataille, une biche, poursuivie par un loup, les traversa. La biche se refugia vers les Samnites, qui la tuerent ; & le loup, vers les Romains, qui s'entrouvrirent pour laisser passer cet animal consacré au dieu Mars, pere de Romulus. Cette action fut regardée comme un heureux présage. On donna le signal. L'aîle droite combattit vaillamment, & enfonça plusieurs fois les ennemis. L'aîle gauche, poussant trop loin les Samnites, se trouva enveloppée. Décius, animé du desir religieux, qui avoit enflammé son pere dans la guerre des Latins, se dévoua, comme lui, aux dieux infernaux pour le salut de son armée. Il se jetta au milieu des bataillons ennemis, & y reçut la mort, après avoir immolé une infinité de Samnites. Son exemple enflamme le courage de ses troupes, qui rétablissent le combat. Bientôt la victoire fut complette ; mais elle coûta cher aux Romains. Ils furent dédommagés de leurs pertes par la prise du camp ennemi, & par le butin qu'ils y firent.

SÉPINE. (*prise de*) Papirius continuoit de subjuguer le Samnium. Il trouva pourtant de la résistance à Sépine, dont il forma le

siége ; mais enfin il en vint à bout. Sept mille hommes périrent dans cette action, & près de trois mille furent faits prisonniers. Tout le butin fut accordé aux soldats pour les récompenser de leurs fatigues ; & Papirius revint à Rome où il fut honoré d'un glorieux triomphe, en 459.

SESTE (*prise de*) Livius, amiral de la flotte Romaine, ouvrit la campagne de 562, par le siége de Seste, ville importante, qui tenoit pour Antiochus. Les soldats, les armes à la main, attaquoient déja les murailles, lorsque les prêtres de Cybèle, revêtus de leurs habits sacerdotaux, s'agitant comme des furieux suivant leur coutume, se présenterent aux portes, criant qu'ils étoient les ministres de la Mere des Dieux, & que, par leur bouche, cette puissante Déesse prioit les Romains d'épargner une ville qu'elle protégeoit. On suspendit l'attaque ; &, un instant après, les sénateurs, à la tête de tous les magistrats, vinrent présenter leurs clefs à Livius, & se rendre à la République.

SÉVILLE. (*siéges de*) 1. Iousef Tasfin, ce Sultan ambitieux, qui avoit secouru Ben-Abad, roi de Cordouë, contre Alphonse VI, roi de Castille, & qui, de concert avec le prince Maure, avoit remporté sur les Chrétiens la célèbre victoire de Zélaka, conçut l'horrible dessein de déthrôner le monarque qu'il avoit défendu, & à qui il avoit juré une amitié éternelle. En 1091, il fit enfin éclater son projet criminel ; &, suivi d'une armée nombreuse & redoutable, il marcha droit à Séville, ne doutant point que la perte de la

capitale n'entraînât celle de tout le royaume. Ben-Abad, victime de ſa généroſité, s'étoit enfermé dans cette place, bien réſolu de ſe défendre ou de périr. Le ſiége fut long & meurtrier; &, de part & d'autre, on répandit des flots de ſang. Les aſſiégés & les aſſiégeans étoient continuellement aux mains. Les Africains ne gagnoient pas un pied de terrein, qu'il ne leur coûtat beaucoup de monde; & ſouvent ils perdoient, le lendemain, ce qu'ils avoient emporté, la veille, aux dépens de leurs meilleurs ſoldats. Mais Iouſef, qui comptoit pour rien la perte des hommes, pourvu qu'il pût ſe rendre maître de la ville, faiſoit, tous les jours, de nouveaux efforts. Enfin il s'empara des dehors de la place, renverſa les tours, fit une brèche conſidérable, & ordonna l'aſſaut. On vit alors un de ces exemples qui doivent ſervir de leçon aux rois, mais qui, malheureuſement pour l'honneur des hommes, ſont plus admirés qu'imités. Abad, qui chériſſoit ſes ſujets plus que lui-même, voulut leur éviter les maux d'une place emportée de vive-force. Il capitula; &, par le traité, les habitans conſervoient leur liberté, leurs priviléges, & leurs biens. Lui-même pouvoit ſe retirer où il voudroit & emporter ſes tréſors. Mais Iouſef, le plus cruel & le plus perfide des hommes, ſe faiſoit un jeu de violer les ſermens les plus ſolemnels, quand ils étoient contraires à ſes intérêts. Dès qu'il fut maître de Séville, il abandonna cette Capitale au pillage. L'infortuné Ben-Abad, les princes ſes fils, & les princeſſes ſes filles, furent chargés de chaînes, &

conduits à Amad en Afrique. Le vainqueur le fit jetter dans une prison affreuse ; &, poussant la barbarie à son comble, il lui refusa le moindre esclave pour le servir. Les filles de ce prince furent réduites à filer pour nourrir leur pere, & pour subsister elles-mêmes. Abad traîna, durant six ans, cette vie triste & malheureuse ; & la mort, qui vint la terminer, fut, pour ce monarque digne d'un meilleur sort, le premier instant de sa félicité. Il laissa cent enfans de l'un & de l'autre sexe. Prince juste, bienfaisant, libéral, le plus accompli de son siécle ; terrible à la tête des armées ; doux, humain, généreux dans le sein de la paix, il possédoit au souverain degré le grand art de défendre & de faire fleurir un Etat. Il fut le pere & le protecteur des lettres, comme tous ceux de sa race. Il fut lui-même auteur. Sa prose & ses vers sont encore admirés parmi les Arabes ; & l'on ne peut rien imaginer de plus vif & de plus fort que ces belles poësies où il peint les malheurs de sa captivité. Ce qui met le comble à la gloire de ce grand monarque, c'est qu'il aimoit tendrement ses sujets, & qu'il en étoit tendrement aimé.

2. En 1247, Ferdinand, roi de Castille, encouragé par de longs succès, forma le dessein de couronner ses conquêtes par celle de Séville. Cette Capitale est située à l'occident de l'Espagne. Le Guadalquivir, autrefois appellé *Bétis*, la baigne à gauche, & coule entre la place, & l'un de ses fauxbourgs, appellé *Triama*, qui communique à la ville par un pont de bateaux. Le fleuve qui, dans cet en-

droit, eſt retenu par de fortes digues, eſt capable de porter les plus gros navires. Sur le rivage, du côté de la ville, s'éleve une tour qui, par l'élégance de ſa ſtructure, a mérité le nom de *tour dorée*. Mais ce qui faiſoit la principale défenſe de la place étoit une autre tour voiſine de la grande moſquée, qui, par ſa ſolidité & ſon élévation, ſurpaſſoit tous les autres ouvrages. Elle étoit de briques, & avoit deux cens quarante coudées de haut ſur ſoixante de large. Séville, pourvue de tout ce qui étoit néceſſaire pour un long ſiége, renfermoit alors dans ſon enceinte plus de vingt-quatre mille familles Arabes, & comptoit preſqu'autant de guerriers intrépides que de citoyens. Le 20 d'Août, Ferdinand ſe préſenta devant cette fameuſe cité; & ſon armée campa du côté de la partie inférieure de la ville, ſur les bords du Guadalquivir, tandis qu'un gros détachement ſe retranchoit de l'autre côté du fleuve, & que ſa flotte fermoit la navigation. Durant plus de cinq mois, les efforts des Chrétiens furent toujours malheureux. Ils déſeſpéroient même de réuſſir, lorſque l'amiral Caſtillan forma le deſſein hardi de rompre le pont, & de couper, par ce moyen, la communication de la ville avec le fauxbourg Triama. L'entrepriſe étoit difficile, parce que les bateaux étoient fortement attachés les uns aux autres par de groſſes chaînes de fer. Pour réuſſir, il fit lier enſemble deux des plus gros vaiſſeaux de ſa flotte; &, profitant d'un vent violent qui s'étoit élevé, il vint à pleines voiles heurter avec force de la proue de ſes navires contre le pont; rompit

l'eſtacade, & ſépara les bateaux qui la compoſoient. Les Chrétiens, qui attendoient le ſuccès de cette entrepriſe, montent fièrement à l'aſſaut, gagnent les brèches, tuent & renverſent tout ce qui ſe préſente devant eux. Les habitans, allarmés du danger où étoit la ville, accourent de toutes parts ſur les murailles, renverſent les échelles; accablent les aſſaillans de pierres, de bitume & d'huile bouillante, & les obligent de ſonner la retraite. Les attaques continuerent avec cette vivacité, durant quelques mois, juſqu'à ce qu'enfin la famine força les Maures à entrer en négociation. On leur accorda la permiſſion de ſe retirer où ils voudroient, & d'emporter avec eux tous leurs biens & toutes leurs richeſſes. Plus de cent mille ames profiterent de cette permiſſion, & abandonnerent, en gémiſſant, une ville qui les avoit vu naître, tandis que Ferdinand, au comble de ſes vœux après ſeize mois de fatigues, y faiſoit ſon entrée triomphante.

SHREWSBURY. (*bataille de*) De toutes les révoltes qui agiterent les premieres années du règne de Henri IV, roi d'Angleterre, la plus terrible fut celle du comte de Northumberland. Ce ſeigneur puiſſant, dont le crédit & la valeur avoient placé le monarque ſur le thrône, ſe croyant mépriſé, prit les armes pour détruire ſon ouvrage; mais une maladie l'empêcha de ſe mettre lui-même à la tête de ſes troupes. Le jeune Piercy, ſon fils, prit ſa place, & conduiſit ſon armée vers Shrewsbury, où le roi le joignit le 21 de Juillet 1403. On donna le ſignal : on s'approcha; on ſe mêla. Henri expoſa ſa perſonne au plus fort de la

bataille. Son valeureux fils dont les exploits militaires devinrent enſuite ſi fameux, & qui faiſoit alors ſes premieres armes, ſe ſignala ſur les traces de ſon pere, & ſupporta même la bleſſure d'une flèche qu'il reçut au viſage. Piercy ſoutint de ſon côté la réputation qu'il s'étoit acquiſe en pluſieurs combats ſanglans. Douglas, autrefois ſon ennemi, alors ſon ami, ſe montra encore plus ſon rival dans l'horreur de la mêlée, & fit des actions de bravoure preſqu'incroyables. Il ſembloit déterminé à périr ou à terraſſer le roi d'Angleterre ſous ſes coups. Mais Henri, ſoit pour donner le change à l'ennemi qui voudroit l'attaquer, ſoit pour encourager les ſiens en paroiſſant être par-tout, avoit fait prendre à pluſieurs officiers une armure ſemblable à celle qu'il portoit; honneur que l'épée de Douglas rendit funeſte à pluſieurs. Tandis que les armées étoient aux priſes avec cette fureur, une main inconnue décida la victoire, en terminant la vie de Piercy; & les Royaliſtes triompherent. Près de deux mille trois cens gentilshommes, & ſix mille ſoldats reſterent ſur la place, de part & d'autre; & le Comte rebelle fut obligé de s'humilier devant ſon vainqueur.

SHWÉRIN. (*priſe de*) Le duc Charles-Léopold de Mecklembourg refuſant toujours d'obéir au décret impérial, qui le privoit de la régence de ſes Etats, & la donnoit au prince Chrétien-Louis, ſon frere, les commiſſaires de l'Empereur qui, pendant la vie de la Ducheſſe ſa femme, ſœur de la Czarine, n'avoient pas oſé peut-être pouſſer ce prince

prince à bout, firent assiéger, le 2 de Février 1735, par un détachement des troupes de Holstein, la ville de Shwerin, dans laquelle il résidoit. Les travaux furent poussés avec tant de rapidité, que cette place fut obligée de se rendre le 8. Le Duc trouva moyen d'en sortir & de se retirer à Wismar. Sa retraite termina enfin cette affaire, & facilita la réduction de tout son pays. Le duc Christien-Louis, devenu par cette victoire, paisible possesseur des Etats de son frere, établit aussi sa résidence à Shwerin où il entra avec toute la pompe d'un triomphateur.

SIBOTE. (*journée de*) Quand l'alliance contre les Corinthiens eut été conclue entre Athènes & Corcyre, ces deux républiques mirent une bonne flotte en mer, & rencontrerent leurs ennemis près de l'isle Sibote, vis-à-vis de Corcyre. La bataille fut sanglante. On prétend que c'est une des plus considérables, qui se soient données entre les Grecs, pour le nombre des vaisseaux. L'avantage fut à peu-près égal de part & d'autre. Vers la fin du combat, lorsque le jour commençoit à décliner, arriverent vingt galeres Athéniennes. Fiers de ce renfort, les Corcyréens, dès la pointe du jour, présenterent de nouveau la bataille; mais les Corinthiens se contenterent de faire bonne contenance. Chacun des deux peuples s'attribua la victoire; & l'on fit de part & d'autre de grandes réjouissances. *An du monde* 3572.

SICCA-VENERIA. (*bataille de*) Stozas, chef des rebelles d'Afrique, & Antalas, roi des Maures, étoient campés à trois journées

de Carthage, près de Sicca-Vénéria. Jean, fils de Sisinniole, officier plein de valeur, fut envoyé contre eux avec fort peu de troupes. Comme il haïssoit mortellement Stozas, il donna sur le champ le signal du combat, malgré le grand nombre des ennemis, & se jetta, les yeux fermés, dans le bataillon que commandoit le chef des séditieux. Ils se joignirent, s'attaquerent, & se frapperent avec fureur. Stozas, blessé à mort, tomba de cheval, & fut porté par ses soldats, au pied d'un arbre, pour y rendre les derniers soupirs. En même tems, les Maures fondirent sur les Romains, & les mirent en fuite. Jean, se voyant enveloppé, s'écria qu'il mouroit sans regret, puisqu'il avoit tué Stozas; &, comme il achevoit ces mots, il reçut le coup mortel. Stozas respiroit encore; & il eut le tems d'apprendre la mort de son ennemi, & de dire qu'il perdoit le jour avec joie. *L'an 543.*

SICÉLEG. (*prise de*) David, persécuté sans cesse par Saül, s'étoit refugié dans cette ville qu'Achis, roi de Geth, lui avoit donnée pour retraite. Un jour que cet illustre proscrit étoit allé trouver son auguste bienfaiteur avec six cens braves Israëlites dévoués à sa fortune, une troupe de brigands Amalécites, profitant de son absence, prit Sicéleg, la pilla, la brûla, emmena les femmes, les enfans, & tous ceux qui s'y trouverent, sans tuer personne. Les deux femmes de David, Achinoam & Abigaïl, étoient du nombre des captifs. Le prince, voyant à son retour cette affreuse désolation, se mit aussi-tôt en marche avec sa petite armée, & fit tous ses efforts pour at-

teindre ſes cruels ennemis. Un eſclave des pillards, qu'il rencontra ſur ſa route, le conduiſit dans l'endroit où ils étoient. Le héros d'Iſraël les trouva répandus dans la campagne, mangeant, buvant, danſant en réjouiſſance du riche butin qu'ils venoient de recueillir. Ils furent chargés tout-à-coup & mis en fuite. On recouvra tout le butin & les priſonniers : on fit un grand nombre de captifs ; & les ſoldats de David s'enrichirent des dépouilles de ces infidèles.

SICHEM. (*ſiége de*) Abimélech, bâtard de Gédéon, ayant été chaſſé de cette ville dont il s'étoit fait tyran, en forma le ſiége pour ſe venger. Après bien des efforts, elle fut priſe, détruite de fond en comble, & tous les habitans paſſés au fil de l'épée. C'eſt ainſi qu'un odieux deſpotiſme punit une rebellion légitime. *1215 ans avant J. C.*

SICHEN. (*priſe de*) Le prince de Parme, après la bataille de Gemblours, fut chargé par dom Juan du ſiége de Sichen, ville foible, ſans fortifications, & dont la garniſon étoit peu nombreuſe. Les habitans & les ſoldats s'obſtinerent cependant à la défendre. Il fallut que le prince fît battre en brèche, & donner pluſieurs aſſauts furieux. Enfin les aſſiégeans ayant pénétré dans la place pêle-mêle avec les aſſiégés, ils y firent un maſſacre horrible, & la ſaccagerent de la maniere la plus cruelle. Il n'y eut que le Commandant qui ſe ſauva avec quelques ſoldats dans un petit fort. Mais ils furent bientôt obligés de ſe rendre à diſcrétion, & mis à mort par la main du bourreau, pour avoir ſoutenu l'attaque

avec plus de témérité que de courage, & avoir osé braver la force, où il ne falloit qu'implorer la clémence du vainqueur. *1578.*

SICYONE. (*prise de*) 1. Les citoyens de cette ville avoient tué Alexandre, fils de Polysperchon, gouverneur-général du Péloponnèse; mais leur attentat n'eut pas les suites heureuses qu'ils en avoient attendues. Cratésipolis, femme de ce seigneur infortuné, ne fut point consternée à la vue de cet accident funeste. Son grand cœur voulut venger un époux tendrement aimé. Elle prit le commandement des troupes dont elle étoit adorée, marcha contre les Sicyoniens, les défit dans une bataille, assiégea & prit leur ville; en fit attacher trente des plus mutins au gibet, appaisa tous les troubles que les séditieux avoient excités dans la place, & la gouverna avec une sagesse qui fait l'honneur & l'apologie de son sexe, & l'admiration de la postérité. *An du monde 3687.*

2. Nicoclès s'étoit rendu tyran de Sicyone, & faisoit gémir cette ville dans une affreuse servitude. Aratus, si connu, dans la suite, par sa sagesse & son courage, osa former, à l'âge de vingt ans, le grand dessein de délivrer sa patrie. Il le conduisit avec tant de prudence & de secret, que, quoique la ville fût remplie d'espions apostés par Nicoclès, il vint à bout d'entrer de nuit dans Sicyone, par escalade. Le tyran fut trop heureux de se sauver par des conduits souterreins. Comme le peuple s'assembloit en tumulte, ne sçachant rien de ce qui se passoit, un hérault cria à haute voix, « qu'Aratus, fils de Clinias, appelloit

» les citoyens à la liberté. » Auſſi-tôt on courut au palais du tyran, & l'on y mit le feu. En un moment, il fut embraſé. Ce qui doit ſurprendre, c'eſt que cette révolution s'opéra ſans qu'on répandît le ſang d'aucun homme. *An du monde* 3762.

SIDA. (*combat naval près de*) Annibal, ſi fameux par ſa haine contre les Romains, commandoit la flotte d'Antiochus, roi de Syrie. Il rencontra celle des Rhodiens près du promontoire qui s'avance de Sida dans la mer, & lui livra bataille. Il fut vaincu, & pourſuivi juſques dans le port de Mégiſte, voiſin de la ville de Patare; & les Rhodiens l'y bloquerent ſi bien, qu'il lui fut impoſſible d'agir & de rendre aucun ſervice au roi ſon protecteur. *190 ans avant J. C.*

SIENNE. (*ſiége de*) Côme de Médicis, duc de Toſcane, s'étant déclaré contre la France, en 1554, entreprit la conquête de Sienne qu'il fit attaquer par ſon armée, ſous les ordres du marquis de Marignan. La place étoit défendue par Pierre Strozzi, habile capitaine, mais malheureux, parce qu'il étoit opiniâtre. Il en laiſſa le commandement au brave Montluc, & ſortit avec neuf ou dix mille hommes, pour aller ravager les terres de la domination de Médicis. Montluc ſignala ſon courage & ſa conſtance, en ſoutenant, d'une maniere digne de lui, les efforts multipliés des ennemis, & les extrémités de la famine, durant huit mois. La ville n'oſa plus réſiſter, après un ſi long terme, & demanda à capituler. On conſulta le capitaine François ſur la capitulation, par laquelle

Sienne devoit être sous la protection de l'Empereur, en conservant ses franchises, & la garnison avoir la liberté de se retirer avec les honneurs militaires; mais Montluc refusa de la signer. « La République, dit-il, vient de » faire un traité avantageux: je me retire, » pour qu'elle en recueille le fruit; mais, » moi & mes compagnons, nous prétendons » ne devoir notre salut qu'à nos épées, si l'on » est assez hardi pour troubler notre retraite. »

SIGETH. (*siége de*) Soliman II, empereur des Turcs, étant entré en Hongrie, en 1566, mit le siége devant Sigeth; mais à peine eut-il commencé les premieres ataques de cette place importante, qu'il tomba dangereusement malade. Il voulut triompher, malgré les approches de la mort; &, oubliant ses douleurs pour ne songer qu'à la victoire, il ordonna un assaut général. Les Turcs avoient à faire à des guerriers déterminés à périr plutôt que de subir le joug Ottoman: aussi s'empresserent-ils de courir aux remparts pour arrêter les infidèles. Un officier qui s'y rendoit comme les autres, & qui n'espéroit pas en revenir, prit la cruelle résolution de tuer sa femme, de peur qu'elle ne fût deshonorée en tombant sous la puissance du vainqueur. Cette jeune épouse, moins attachée à la vie qu'à son mari, lui fit des reproches sur la maniere dont il pensoit d'elle, & l'assura qu'elle vouloit l'accompagner à la gloire ou au tombeau. Elle prend un de ses habits, un cheval & des armes, & se mêle parmi les officiers. Les Turcs dressent leurs échelles, font des efforts pour se rendre maîtres du rem-

part. Les affiégés les repouſſent par des prodiges de valeur ; mais aucun d'eux ne montre tant de bravoure que cette généreuſe héroïne. Sans ceſſe à côté de ſon mari, elle renverſoit tout ce qui ſe préſentoit devant elle. L'officier, couvert de plaies, ſentoit ranimer ſes forces & ſon courage en la voyant agir, pour écarter la mort qu'elle envoyoit aux ennemis. Enfin elle fut percée de flèches & de javelots qui la mirent hors d'état de ſe ſoutenir. Elle ſe traîna avec peine ſur le corps de ſon mari, déja terraſſé. Elle ſe jetta entre ſes bras : elle recueillit ſes derniers ſoupirs, & les rendit elle-même un moment après. On combattit par-tout avec une ſemblable valeur. Les Turcs épuiſés ſe retirerent dans leur camp où les premiers officiers étoient dans la douleur, parce que le Sultan venoit de mourir ; mais on cacha cette mort avec tant de ſoin, qu'aucun ſoldat n'en eut connoiſſance. On continua de donner les ordres au nom de l'Empereur. Le Grand-Viſir réſolut de livrer un ſecond aſſaut. On plantoit les échelles, lorſque le feu prit à la ville. Cet accident fit ceſſer les attaques, & le gouverneur ſe rendit aux infidèles.

SILPIA. (*journée de*) Aſdrubal, fils de Giſgon, l'un des plus illuſtres généraux Carthaginois, & Magon, frere d'Annibal, vinrent avec une armée de cinquante mille hommes d'infanterie, & de quatre mille cinq cens chevaux, ſe poſter auprès de Silpia, dans une vaſte plaine, à deſſein d'accepter la bataille, ſi les Romains la leur préſentoient. Scipion avoit quarante-cinq mille hommes de pied, & trois

mille cavaliers. Les deux armées eſſayerent d'abord leurs forces par de légères eſcarmouches ; mais bientôt elles ſe mirent en bataille, de part & d'autre, & reſterent en préſence juſqu'à la nuit. Ce manège dura pluſieurs jours, ſans qu'on en vînt à une action. Un matin, Scipion détacha toute ſa cavalerie avec ſes ſoldats armés à la légère, contre le corps de garde des Carthaginois. Un moment après, il partit lui-même avec toute ſon infanterie, plaçant les ſoldats Romains ſur les aîles, & les Eſpagnols, dont il ſe défioit, au centre de l'armée. Aſdrubal, éveillé au bruit de cette attaque imprévue, ſortit promptement de ſa tente. Il fit d'abord marcher ſa cavalerie contre celle des Romains, & ſortit lui-même de ſon camp, à la tête de ſon infanterie, ſans rien changer à l'ordre de bataille dont il avoit uſé juſqu'à ce jour. Le combat fut long entre les cavaliers. Ils étoient enfoncés tour-à-tour, & ne terminoient rien. Enfin les deux corps d'armée en vinrent aux mains. Les aîles ſe battirent, pendant quelque tems, avec courage ; mais, la chaleur étant devenue plus grande, les Eſpagnols, qui n'avoient pris aucune nourriture, étoient ſi fatigués, qu'ils prirent la fuite. Les Romains, au contraire, pleins de force & de vigueur, les preſſerent vivement, & attaquerent de tous côtés ceux qui tenoient encore. Aſdrubal ſe ſauva ſur une montagne, avec un gros d'environ ſix mille hommes, à moitié déſarmés. Tout le reſte fut pris ou tué. Cette grande victoire fut le fruit de la ſageſſe du Général Romain, qui ſçut tourner à ſon avantage la foibleſſe même de ſon armée, &

qui surprit l'ennemi, après l'avoir amusé durant plusieurs jours. *An de Rome 546.*

SINGARE, (*bataille de*) perdue par les Perses contre les Romains qui, malgré les ordres de l'empereur Constance dont ils estimoient peu la capacité, se jetterent sur les Barbares, en firent un horrible carnage, & remporterent une glorieuse victoire, l'an 348.

La ville de Singare fut assiégée par Sapor, roi des Perses, qui ne la prit qu'après un siége très-laborieux. *L'an 360.*

SINIGAGLIA. (*combat naval de*) L'an 551, la flotte Romaine rencontra celle de Totila, près de Sinigaglia, à six ou sept lieues d'Ancône. Le combat s'engage aussi-tôt. Les deux flottes, presqu'égales en nombre, s'avancent prouë contre prouë, & font partir une grêle de flèches. Les plus braves, montés sur le tillac, combattent de pied ferme, comme en pleine campagne, & s'attaquent à coups d'épées & de lances; mais bientôt le désordre se met parmi les Goths peu exercés aux combats de mer. Ils se heurtent; ils se brisent, & sont plus occupés à éviter le choc de leurs camarades, qu'à repousser l'ennemi. Les Romains, toujours en bon ordre, les pressent de toutes parts; &, sautant à l'abordage, ils massacrent & précipitent dans la mer & soldats & matelots. La plûpart périrent, ou par le fer ou par les eaux. Le reste s'enfuit au camp où ils porterent un tel effroi, qu'abandonnant tentes & bagages, ils se disperserent dans les campagnes voisines.

SINOPE. (*prise de*) Lucullus, toujours conduit par la victoire, entra dans le Pont,

& vint ſe préſenter devant cette ville dans laquelle Mithridate étoit né & avoit paſſé ſon enfance, & dont il avoit fait, pour cette raiſon, la capitale de ſes Etats. Le général Romain s'en rendit maître par eſcalade, arrêta l'avidité de ſes troupes, & traita humainement les vaincus. *An de Rome 682.*

SINTAL. (*bataille du mont-*) Vitikind, toujours enflammé du deſir de venger la liberté de ſon pays, ſouleva de nouveau ſes compatriotes, en 783, & ſe mit à la tête d'une nombreuſe armée de Saxons embraſés, comme lui, par l'amour de la patrie. Charlemagne, occupé à d'autres affaires, envoya ſes Généraux contre les rebelles. Ces capitaines, par une précipitation téméraire, oſerent attaquer l'ennemi dans un poſte avantageux, au pied du mont Sintal, près du Véſer. Ils croyoient marcher à une victoire certaine. Mais les Saxons, combattant en déſeſpérés, & repouſſant avec fureur tous les coups des François, étendirent leur front à droite & à gauche, envelopperent l'armée royale, la rompirent, & en firent un horrible carnage. La plûpart des officiers périrent, & l'on compta parmi les morts le brave Géïlon, connétable du Roi. Charles, à cette nouvelle, met ſur pied une ſeconde armée, & entre lui-même dans le pays des rebelles. Tout ſe diſſipe : tout prend la fuite à ſon approche. Tous les peuples ont recours à ſa clémence. Vitikind lui-même, vaincu par les offres & les bienfaits du monarque, vient ſe jetter à ſes pieds, & reçoit le Baptême. Ce prince, régénéré dans les eaux de la Grace, vécut

depuis, si fréquemment, que plusieurs l'ont honoré du nom de *bienheureux*. Il y en a qui prétendent qu'il est la tige de l'auguste famille qui règne aujourd'hui sur la France, & qui la rend si heureuse.

SINTZEIM. (*journée de*) Le vieux duc de Lorraine, Charles IV, ce prince qui passa toute sa vie à perdre ses Etats & à lever des troupes, ayant réuni sa petite armée à celle de l'Empereur, commandée par le comte de Caprara, s'avança vers Sintzeim, où, le 6 de Juin 1674, il fut rencontré par le vicomte de Turenne. Se voir & s'attaquer ne furent qu'une même chose. Le combat fut long & terrible. La victoire passa plus d'une fois de l'un à l'autre parti. Les Allemands avoient l'avantage du nombre & du poste. Les François étoient plus vaillans; & Turenne étoit avec eux : aussi triompherent-ils à la fin. L'ennemi prit la fuite, laissant deux mille morts sur le champ de bataille & neuf cens prisonniers, & la moitié du bagage entre les mains des vainqueurs.

» Après la bataille de Sintzeim, dit M. de Voltaire, » Turenne, par ordre de la cour, » mit à feu & à sang le Palatinat, pays uni » & fertile, couvert de villes & de bourgs » opulens. L'électeur Palatin vit, du haut de » son chateau de Manheim, deux villes & » vingt-cinq villages embrasés. Ce prince dé- » sespéré défia Turenne à un combat sin- » gulier, par une Lettre pleine de reproches. » Le Vicomte, ayant envoyé la Lettre au Roi » qui lui défendit d'accepter le cartel, ne ré- » pondit aux plaintes & au défi de l'Electeur,

» que par un compliment vague, & qui ne » ſignifioit rien. C'étoit aſſez le ſtyle & l'uſage » de Turenne de s'exprimer toujours avec » modération & ambiguité. Il brûla avec le » même ſang froid les fours & une partie des » campagnes de l'Alſace, pour empêcher les » ennemis de ſubſiſter. Il permit enſuite à ſa » cavalerie de ravager la Lorraine. On y fit » tant de déſordre, que l'intendant qui, de » ſon côté, déſoloit la Lorraine avec ſa plume, » lui écrivit & lui parla ſouvent, pour arrê- » ter ces excès. Il répondoit froidement : *Je* » *le ferai dire à l'ordre.* Il aimoit mieux être » appellé le Pere des ſoldats qui lui étoient » confiés, que des peuples qui, ſelon les » loix de la guerre, ſont toujours ſacrifiés. » Tout le mal qu'il faiſoit, paroiſſoit né- » ceſſaire : ſa gloire couvroit tout; & d'ail- » leurs les ſoixante & dix mille Allemands » qu'il empêcha de pénétrer en France, y » auroient fait beaucoup plus de mal qu'il » n'en fit à l'Alſace, à la Lorraine & au Pa- » latinat. » C'eſt ainſi que ſouvent on ne peut ſauver un pays qu'en en détruiſant un autre.

SINUESSE. (*bataille de*) L'an 458, une flotte nombreuſe de Vandales & de Maures, commandée par Serſaon, beau-frere de Genſéric, ſe jetta ſur les côtes de la Campanie. La plus grande partie des Maures deſcendit pour piller, & s'approcha de Sinueſſe. Auſſitôt un corps de Romains, s'étant raſſemblé, fondit ſur les Barbares, &, leur ayant coupé le retour vers la mer, les chaſſa dans les montagnes. Les Vandales pour ſecourir leurs gens,

ſortent en foule de leurs vaiſſeaux. Il ſe livre un combat terrible, où les Barbares ſont défaits & forcés de regagner la mer en déſordre, laiſſant ſur le champ de bataille Serſaon percé de coups. Tous les Maures, qui ne purent les joindre, furent aſſommés dans les montagnes.

SIRIS. (*journée du*) La guerre s'étant engagée avec Pyrrhus, roi d'Epire, à l'occaſion des Tarentins, ce prince marcha vers l'armée Romaine, campée ſur les bords du Siris, & commandée par le conſul Lévinus. Son deſſein étoit d'empêcher les Romains de paſſer la riviere, juſqu'à l'arrivée des troupes alliées. Le Conſul, pénétrant ſon intention, ne lui laiſſa pas le tems de réuſſir. Il fit paſſer toute ſon infanterie par un endroit qu'il trouva guéable, & repouſſa les Grecs qui défendoient les bords. Pyrrhus, pour les ſoutenir, ſe mit en bataille, & commença la charge. On le reconnut bientôt à la beauté & à l'éclat de ſes armes, mais plus encore à ſon courage & à ſon intrepidité; &, ſoutenant ſa grande réputation par la ſageſſe de ſa conduite, il rempliſſoit tout-à-la-fois les fonctions du général, & les devoirs du ſoldat. Un cavalier Italien, qui le ſuivoit la pique à la main, lui porta un coup qui ne bleſſa que ſon cheval, & qui le fit tomber. Auſſi-tôt on s'empreſſe autour de lui: on l'enleve; un de ſes officiers l'oblige à changer ſes armes contre les ſiennes. Cet expédient penſa lui être funeſte. Les Romains ſe jettent ſur l'officier qu'ils prennent pour le roi. Un cavalier le bleſſe, & le jette par terre; puis, ſaiſiſſant ſes armes, il court les

porter à Lévinus, en s'écriant qu'il a tué Pyrrhus. La nouvelle étoit flateuſe. Elle paſſa ſur le champ de bouche en bouche, & remplit les Romains d'une nouvelle ardeur. Pyrrhus détruit auſſi-tôt par ſa préſence le terrible effet de cette mépriſe. Il ſe montre à ſes ſoldats intimidés, & aux paroles il ajoûte l'exemple. Alors l'évènement de la bataille, qui paroiſſoit douteux, ne le fut plus, & devint fatal aux Romains. Les éléphans n'avoient point encore paru. Pyrrhus, qui les avoit réſervés pour la fin, ordonne qu'on les lâche; & il eſt incontinent obéi. Les Romains interdits, à l'aſpect de ces animaux inconnus, s'ébranlent & reculent. Leur hauteur énorme, leur maſſe effrayante, ces tours chargées de combattans qu'ils portoient ſur le dos, tout les glace de crainte. Les chevaux, plus effrayés encore que les hommes, & ne pouvant en ſouffrir l'odeur toute nouvelle pour eux, s'agitent, regimbent, entraînent leurs cavaliers, ou les jettent par terre. Le Roi, profitant du déſordre, fait avancer un corps de cavalerie Theſſalienne, qui acheve la déroute, & en fait un grand carnage, malgré les efforts de Lévinus bleſſé en ce terrible choc. Il y eut, ſuivant Plutarque, près de quinze mille Romains de tués dans ce combat; & le roi d'Epire perdit treize mille hommes; & fit dix-huit cens priſonniers. Comme on faiſoit compliment à ce prince ſur cette victoire: « Je ſuis » perdu ſans reſſource, dit-il, ſi j'en remporte » encore une pareille. » *An du monde* 3724.

SISARBANE. (*bataille de*) L'an 591, les Romains & les Perſes en vinrent aux mains,

près de Sarbane, château voisin de Nisibe. Dès le commencement du combat, les premiers furent mis en déroute, & Comentiole, leur Général, fut obligé de prendre la fuite pour sauver sa vie. Héraclius, lieutenant de Comentiole, après avoir fait tous ses efforts pour arrêter les fuyards, résolut de ne pas survivre à cette ignominie. Il fond sur les Perses; tue leur chef nommé *Aphraate*, &, par ce coup hardi, déconcerte les vainqueurs, & rend le courage aux vaincus. Les Romains se rallient autour d'Héraclius; &, secondant la valeur de ce brave officier, ils portent de toutes parts l'effroi & la mort. Les Perses fuient à leur tour & abandonnent aux Romains leur camp, leurs bagages & toutes leurs richesses.

SISAURANE. (*prise de*) L'an 541, Bélisaire que l'empereur Justinien avoit envoyé contre Chosroës, roi des Perses, vint former le siége de Sisaurane, forteresse bien défendue, & très-peuplée. A la premiere attaque il fut repoussé avec perte; mais, l'ayant serrée de très-près, la famine y devint bientôt si terrible, que la garnison capitula.

SISCIA (*bataille de*) Théodose ayant déclaré la guerre au tyran Maxime, l'atteignit près de Siscia, ville importante alors, & qui n'est plus qu'un bourg nommé *Sisek*, sur le bord méridional de la Save. Le prince, profitant de la surprise que causoit à l'ennemi, son arrivée soudaine, tomba sur ses troupes avec furie, en fit un horrible carnage, & remporta une illustre victoire. *L'an 388.*

SMOLENSKO, (*siége & combat de*) la

En 1609, les Polonois se présenterent devant Smolensko, ville importante de Moscovie, qu'ils avoient perdue, en 1514, & n'oublierent rien pour y rentrer. Enfin, le 2 de Juin 1611, après deux ans d'efforts, la victoire couronna leurs fatigues. Pendant ce long siége, il étoit mort plus de deux cens mille Moscovites, victimes, ou du fer Polonois, ou des maladies contagieuses.

2. Le 22 de Septembre 1708, Charles XII, à la tête de six régimens de cavalerie & de quatre mille fantassins, fondit, près de Smolensko, sur une armée de Moscovites, composée de dix-huit mille hommes, & la mit d'abord en fuite. Mais ce prince, étant tombé dans une embuscade avec son régiment d'Ostrogothie, se vit sur le point d'être pris par les vaincus. Son cheval fut tué sous lui; & il n'avoit plus que cinq hommes à ses côtés, lorsqu'un colonel, nommé *Dardof*, vint le dégager avec une seule compagnie de son régiment. Charles étoit épuisé de fatigues. Il avoit tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu aucune blessure. Cependant il monta sur un nouveau cheval; &, ayant rétablis ses rangs, il poursuivit les Moscovites pendant plus de deux lieues.

SODOME. (*bataille de*) Quatre rois voisins du pays de Chanaan attaquerent le roi de Sodome & ses alliés; les mirent en fuite, entrerent dans la ville, & les emmenerent en captivité avec tous les habitans, du nombre desquels étoient Lot. Un homme, qui s'étoit sauvé d'entre les mains des vainqueurs, vint annoncer cette triste nouvelle à Abraham. Ce bon

bon patriarche, touché du malheur de ſon neveu, choiſit les plus braves de ſes gens, au nombre de trois cens dix huit; & trois de ſes voiſins, animés du même zèle, joignent leurs forces à celles du pere des Hébreux. Avec cette petite armée, il marche vers l'ennemi, le ſurprend, l'attaque, le défait, rend généreuſement la liberté aux Sodomites, & ne veut, pour toute récompenſe de cette noble action, que l'honneur de l'avoir faite. *Vers l'an 2017 avant J. C.*

SOISSONS. (*batailles & ſiége de*) 1. La puiſſance des Romains s'anéantiſſoit dans les Gaules; & les François, ſous la conduite de Clovis, portoient tous les jours d s coups terribles à cet énorme coloſſe qui avoit écraſé tant de nations. Le monarque François, ſuivi de Ragnachaire & de Cararic, princes de ſon ſang, marcha vers Soiſſons, pour y attaquer Syagrius, gouverneur de la Gaule pour l'Empereur. La bataille ſe donna aux portes de la ville. Syagrius, vaincu dès le premier choc, & ſurvivant preſque ſeul à ſa défaite, ſe retira chez les Viſigoths qui bientôt le livrerent au vainqueur. Ce malheureux ſeigneur eut la tête tranchée. Soiſſons fut emportée d'aſſaut; & tout le pays qui tenoit encore pour les Romains ſe ſoumit à Clovis. *L'an 485.*

2. Tandis que les deſcendans de Charlemagne dormoient ſur le thrône François, les ſeigneurs du royaume, profitant de la foibleſſe des monarques, ſongeoient à étendre leur puiſſance ſur les débris de l'autorité ſouveraine. Charles IV, dit *le Simple*, dont les mains laiſſoient flotter les rênes de l'Empire, ſe vit

bientôt précipiter du faîte de la grandeur dans un abyme de miſeres, par une faction redoutable, qui mit la couronne ſur la tête du duc Robert, frere du roi Eudes. Ce rebelle leva des troupes pour juſtifier ſon uſurpation. Le danger réveilla le véritable prince. Il marcha contre les ſéditieux, les joignit ſous les murs de Soiſſons, & ſe diſpoſa à la bataille. Robert armé de toutes piéces, & portant à la main l'étendard royal, paroiſſoit au milieu de ſes troupes, avec une contenance fière & menaçante. Sa longue barbe blanche étoit paſſée hors de ſon armure, afin qu'au fort de la mêlée ſes ſoldats puſſent le reconnoître. Il donne le ſignal. Les deux armées s'ébranlent & ſe mêlent. Les guerriers ſe portent des coups terribles, & ſignalent leur valeur par des exploits héroïques. Robert, qui combattoit avec plus de courage que de prudence, fut tué des premiers, ſelon les uns, d'un coup de ſabre dont le comte Fulbert lui fendit la tête, ſelon les autres, d'un coup de lance que Charles lui porta dans la bouche. Sa mort ne rallentit point l'ardeur de ſes troupes. Hugues, ſon fils, qui depuis mérita le ſurnom de *Grand*, ſe mit à leur tête; & l'armée royale fut taillée en piéces. Le jeune vainqueur mit Raoul, ſon beau-frere, duc de Bourgogne, ſur le thrône de ſon pere; & Charles, après avoir eſſuyé toute la fureur des guerres civiles, finit triſtement ſes jours dans Péronne où on l'avoit renfermé. *L'an* 912.

3. Charles VI, qui s'étoit déclaré pour les Armagnacs, faiſoit, en 1414, une guerre cruelle à la faction de Bourgogne. Après avoir

emporté Compiègne & pluſieurs autres places, le monarque François ſe préſenta devant Soiſſons dont il forma le ſiége. Enguerrand de Bournonville, qui défendoit cette cité, combattit juſqu'à la derniere extrémité. Couvert de bleſſures, il fut fait priſonnier. Cet accident hâta la priſe de la ville, où les aſſiégeans entrerent en plein midi, & l'épée à la main. Le pillage, le ſacrilége, le viol, le meurtre, l'incendie, firent de Soiſſons une affreuſe ſolitude; & cette malheureuſe ville devint, en un moment pour la poſtérité, un nouveau monument de la barbarie de nos bouillans aïeux.

SOLACON. (*bataille de*) L'an 586, Philippique, général de l'empereur Maurice en Orient, vint placer ſon camp dans la plaine de Solacon, qui touchoit au Mont-Izala. Son deſſein étoit d'y combattre les Perſes, s'ils oſoient l'attaquer dans ce poſte avantageux. Ils y vinrent en effet; & les deux armées ſe mirent ſur le champ en bataille. Avant le combat, le général Romain exhorta ſes troupes à ſignaler leur courage; &, offrant à leurs yeux une image de Jeſus-Chriſt, qui paſſoit pour miraculeuſe, il leur promit la victoire, ſous la conduite de ce divin étendard. Dès le premier choc, l'aîle gauche des Perſes fut miſe en déroute; & les vainqueurs, laiſſant fuir l'ennemi, s'empreſſerent d'enlever les bagages. Philippique, craignant que ce déſordre n'eût de funeſtes ſuites, fait prendre ſon caſque à l'un de ſes gardes, & lui commande de courir ſur ces pillards, & de les ramener à grands coups d'épée. Ce ſtrata-

gême fut heureux. Les Romains, croyant voir leur Général, au panache de ſon caſque, ſe rallient, & rejoignent le centre de l'armée, où la cavalerie Romaine ſoutenoit avec peine les efforts de celle des Perſes. Alors, dit-on, une voix terrible s'écria : « Mettez pied à » terre ! Percez les chevaux ! » Auſſi-tôt, par l'ordre de Philippique, les cavaliers quittent leurs chevaux; forment des bataillons; &, préſentant un front hériſſé de piques, ils percent les chevaux ennemis, & mettent les Barbares en fuite. Plus de la moitié de l'armée Perſane périt dans cette bataille; & les cordes, dont elle s'étoit chargée pour enchaîner les priſonniers qu'elle croyoit faire, ſervirent à garrotter les Perſes.

SOMMERHAUSEN. (*journée de*) Les François & les Suédois réunis ſous les ordres de Turenne & de Wrangel, rencontrerent, le 17 d'Avril 1648, les troupes Bavaroiſes dans la plaine de Sommerhauſen, à quelque diſtance d'Ausbourg. L'avant-garde, commandée par Turenne, attaqua celle des ennemis, qui ſortoit d'un bois. L'action, engagée avec fureur, devint bientôt générale, & dura long-tems avec le plus grand acharnement. Enfin les Allemands furent entièrement défaits, & perdirent environ quatre mille hommes, avec dix pièces de canon & tout leur bagage. Cette victoire contraignit le duc de Baviere à ſortir de ſes Etats, à l'âge de près de quatre-vingts ans, & à chercher un aſyle chez l'archevêque de Saltzbourg.

SONTIUS. (*bataille du*) Théodoric, s'étant ouvert l'entrée de l'Italie par la bataille

d'Ulca, s'empreſſa de chercher Odoacre, pour écraſer ce rival. Il l'atteignit près du fleuve Sontius, aujourd'hui Sonzo, vis-à-vis l'endroit où eſt maintenant la ville de Goriat. Le fleuve étoit profond, le camp bien paliſſadé. Toute l'Italie & pluſieurs rois Barbares s'étoient rangés ſous les drapeaux d'Odoacre. Théodoric campa de l'autre côté, & demeura quelques jours dans cette plaine fertile, pour refaire ſes hommes & ſes chevaux. Dès que leur vigueur fut rétablie, il bruſqua le paſſage, & livra la bataille. En vain Odoacre fit-il les plus héroïques efforts pour ſoutenir le choc impétueux du roi des Goths. Il fut battu & obligé de ſe retirer dans ſon camp, d'où il ſortit, à la faveur de la nuit, le 27 Mars 489.

SORA. (*priſe de*) Cette ville, dont les habitans avoient tué la colonie Romaine qui y étoit établie, fut aſſiégée par les Conſuls, l'an de Rome 440. Sa ſituation avantageuſe pouvoit la mettre long-tems à l'abri de la vengeance de la République; mais, un tranſfuge ayant découvert un ſentier qui conduiſoit à la citadelle, elle fut priſe pendant la nuit; & la plûpart des citoyens furent égorgés par le ſoldat furieux.

SPIERBACH. (*bataille de*) Le maréchal de Tallard aſſiégeoit Landau, en 1703. Le prince de Heſſe-Caſſel, depuis roi de Suède, voulut ſecourir cette ville. Il s'avance; mais le général François le prévient. Ils ſe rencontrent dans la plaine de Spierbach: ils s'attaquent. Le combat eſt d'abord ſanglant: la victoire eſt diſputée; mais enfin, la cavalerie ennemie ayant été rompue, Tallard chargea

l'infanterie qui n'osa résister. Le triomphe des François fut complet. Sept mille ennemis restèrent sur la place; trois mille furent faits prisonniers, & servirent, ainsi que trente piéces de canon & une partie du bagage, de trophée aux vainqueurs. Tallard écrivit au Roi: « Sire, » votre armée a pris plus d'étendards & de » drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples sol» dats. » C'est sur-tout dans cette bataille, livrée le 15 de Novembre, qu'on vit le terrible effet de la bayonnette. « Les François, par » leur impétuosité, dit M. de Voltaire, avoient » un grand avantage en se servant de cette » arme. Elle est devenue depuis plus mena» çante que meurtriere. Le feu soutenu & rou» lant a prévalu. Les Allemands & les An» glois s'accoutumerent à tirer par divisions, » avec plus d'ordre & de promptitude que » les François. Les Prussiens furent les pre» miers qui chargerent leurs fusils avec des » baguettes de fer. Le second roi de Prusse les » disciplina de sorte qu'ils pouvoient tirer six » coups par minute très-aisément. Trois rangs » tirant à-la-fois, & avançant ensuite rapide» ment, décident aujourd'hui du sort des ba» tailles. Les canons de campagne font un ef» fet non moins redoutable. Les bataillons, » que ce feu ébranle, n'attendent pas l'attaque » des bayonnettes; & la cavalerie acheve de » les rompre: ainsi la bayonnette effraie plus » qu'elle ne tue; & l'épée est devenue abso» lument inutile à l'infanterie. La force du » corps, l'adresse, le courage d'un combat» tant ne lui servent plus de rien. Les batail» lons sont devenus de grandes machines dont

» la mieux montée dérange néceſſairement » celle qui lui eſt oppoſée. C'eſt préciſément » par cette raiſon que le prince Eugène a ga- » gné contre les Turcs les célèbres batailles » de Témeſwar & de Belgrade, où les Turcs » auroient eu probablement l'avantage par » leur nombre ſupérieur, s'il y avoit eu ce que » l'on appelle *une mêlée*. Ainſi l'art de ſe dé- » truire eſt non-ſeulement tout autre de ce » qu'il étoit avant l'invention de la poudre, » mais de ce qu'il étoit, il y a cent ans. »

STAFFARDE. (*bataille de*) Preſque toute l'Europe ayant déclaré la guerre à Louis XIV, en 1690, ce monarque fit marcher une armée en Italie, ſous les ordres du fameux Catinat. » Ce Général avoit dans l'eſprit, dit M. de Voltaire, » une application & une agilité qui » le rendoient capable de tout, ſans qu'il ſe » piquât jamais de rien. Il eût été bon mi- » niſtre, bon chancelier, comme bon capi- » taine. Il avoit commencé par être avocat, » & avoit quitté cette profeſſion à vingt-trois » ans, pour avoir perdu une cauſe qui étoit » juſte. Il prit le parti des armes, & fut d'a- » bord Enſeigne aux Gardes-Françoiſes. En » 1667, il fit, aux yeux du Roi, à l'attaque » de la contreſcarpe de Lille, une action qui » demandoit de la tête & du courage. Le Roi » la remarqua; & ce fut le commencement » de ſa fortune. Il s'éleva par degrés, ſans » aucune brigue. Philoſophe au milieu de la » grandeur & de la guerre, les deux plus » grands écueils de la modération; libre de » tous préjugés, & n'ayant point l'affectation » de paroître trop les mépriſer. La galanterie

» & le métier de courtiſan furent ignorés de » lui. Il en cultiva plus l'amitié : il en fut » plus honnête homme. Il vécut auſſi ennemi » de l'intérêt que du faſte ; philoſophe en tout, » à ſa mort comme dans ſa vie. » Ce grand homme, le modèle peut-être des guerriers, avoit à combattre le duc de Savoye, Victor-Amédée, prince alors ſage, politique, plein de courage, conduiſant lui-même ſes armées, s'expoſant en ſoldat, entendant auſſi bien que perſonne cette guerre de chicane, qui ſe fait ſur des terreins coupés & montagneux, tels que ſon pays ; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faiſant des fautes, & comme prince & comme général. Il en fit une grande, à ce qu'on prétend, lorſqu'il diſpoſa ſon armée devant celle des François, le 18 d'Août, près de l'abbaye de Staffarde, voiſine de Saluces. Catinat en profita. Son attaque fut vive, la bataille longue & terrible, & la victoire complette. « Lorſqu'il y a beaucoup de morts d'un » côté, & preſque point de l'autre, c'eſt une » preuve inconteſtable que l'armée battue » étoit dans un terrein où elle devoit être né- » ceſſairement accablée. L'armée Françoiſe » n'eut que trois cens hommes de tués : celle » du Duc en eut quatre mille ; & preſque la » Savoye reçut la loi de Louis XIV. »

STEENKERQUE. (*combat de*) Le maréchal de Luxembourg réſiſtoit, en Flandres, au fameux Guillaume, prince d'Orange & roi d'Angleterre. Le 3 d'Août 1692, il le rencontra près de Steenkerque, ſur la Senne, & lui livra cette bataille célèbre par l'artifice & la valeur. « Un eſpion, dit M. de Voltaire ;

» un eſpion, que le général François avoit
» auprès du roi Guillaume, eſt découvert. On
» le force, avant de le faire mourir, d'écrire
» un faux avis au maréchal de Luxembourg.
» Sur ce faux avis, Luxembourg prend, avec
» raiſon, des meſures qui le devoient faire
» battre. Son armée endormie eſt attaquée à
» la pointe du jour. Une brigade eſt déja miſe
» en fuite; & le Général le ſçait à peine. Sans
» un excès de diligence & de bravoure, tout
» étoit perdu. Ce n'étoit pas aſſez d'être grand
» capitaine pour n'être pas mis en déroute:
» il falloit avoir des troupes aguerries, capa-
» bles de ſe rallier; des officiers généraux aſſez
» habiles pour rétablir le déſordre, & qui
» euſſent la bonne volonté de le faire; car un
» ſeul officier ſupérieur, qui eût voulu pro-
» fiter de la confuſion, pour faire battre ſon
» Général, le pouvoit aiſément ſans ſe com-
» mettre. Luxembourg étoit malade; circonſ-
» tance funeſte dans un moment qui demande
» une activité nouvelle. Le danger lui rendit
» ſes forces. Il falloit des prodiges pour n'être
» pas vaincu; & il en fit. Changer de terrein,
» donner un champ de bataille à ſon armée
» qui n'en avoit point, rétablir la droite toute
» en déſordre, rallier trois fois ſes troupes,
charger trois fois à la tête de la Maiſon du
» Roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures.
» Il avoit dans ſon armée le duc de Chartres,
» depuis Régent du royaume, petit-fils de
» France, qui n'avoit pas alors quinze ans. Il
» ne pouvoit être utile pour un coup déciſif;
» mais c'étoit beaucoup pour animer les ſol-
» dats, qu'un petit-fils de France, encore en-

» fant, chargeant avec la Maiſon du Roi, » bleſſé dans le combat, & revenant encore » à la charge, malgré ſa bleſſure. Un petit-fils » & un petit-neveu du grand Condé ſervirent » tous deux de lieutenans-généraux. L'un étoit » Louis de Bourbon, nommé *Monſieur le* » *Duc*; l'autre, Armand, prince de Conti: » rivaux de courage, d'eſprit, d'ambition, de » réputation; Monſieur le Duc, d'un naturel » plus auſtere, ayant peut-être des qualités » plus ſolides, & le prince de Conti de plus » brillantes. Appellés tous deux, par la voix » publique, au commandement des armées, » ils deſiroient paſſionnément cette gloire; » mais ils n'y parvinrent jamais, parce que » Louis, qui connoiſſoit leur ambition comme » leur mérite, ſe ſouvenoit toujours que le » prince de Condé lui avoit fait la guerre.

» Le prince de Conti fut le premier qui ré- » tablit le déſordre, ralliant des brigades, en » faiſant avancer d'autres. Monſieur le Duc » faiſoit la même manœuvre, ſans avoir be- » ſoin d'émulation. Le duc de Vendôme, pe- » tit-fils de Henri IV, étoit auſſi lieutenant- » général de cette armée. Il ſervoit depuis » l'âge de douze ans; &, quoiqu'il en eût alors » quarante, il n'avoit pas encore commandé » en chef. Son frere le Grand-Prieur étoit au- » près de lui. Il fallut que tous ces Princes ſe » miſſent à la tête de la Maiſon du Roi, pour » chaſſer un corps d'Anglois, qui gardoit un » poſte avantageux, dont le ſuccès de la ba- » taille dépendoit. La Maiſon du Roi & les » Anglois étoient les meilleures troupes qui » fuſſent dans le monde. Le carnage fut grand.

» Les François, encouragés par cette foule de » princes & de jeunes seigneurs qui combat- » toient autour du Général, l'emporterent en- » fin ; &, quand les Anglois furent vaincus, » il fallut que le reste cédât. Boufflers, depuis » maréchal de France, accouroit, dans ce » moment même, de quelques lieues du champ » de bataille, avec des dragons, & acheva » la victoire. Le roi Guillaume, ayant perdu » environ sept mille hommes, se retira avec » autant d'ordre qu'il avoit attaqué ; &, tou- » jours vaincu, mais toujours à craindre, il » tint encore la campagne.

» La victoire, dûe à la valeur de tous ces » jeunes Princes & de la plus floriſſante no- » bleſſe du royaume, fit à la Cour, à Paris & » dans les Provinces un effet qu'aucune ba- » taille gagnée n'avoit fait encore. Monſieur » le Duc, le prince de Conti, MM. de Ven- » dôme & leurs amis trouvoient, en s'en re- » tournant, les chemins bordés de peuple. » Leurs acclamations & la joie alloient juſqu'à » la démence. Toutes les femmes s'empreſ- » ſoient d'attirer leurs regards. Les hommes » portoient alors des cravates de dentelle, » qu'on arrangeoit avec aſſez de peine & de » tems. Les Princes, s'étant habillés avec » précipitation pour le combat, avoient paſſé » négligemment ces cravates autour du cou. » Les femmes porterent des ornemens faits » ſur ce modèle. On les appella des *Steenker-* » *ques*. Toutes les bijouteries nouvelles étoient » à la *Steenkerque*. Un jeune homme, qui » s'étoit trouvé à cette bataille, étoit regardé » avec empreſſement. Le peuple s'attroupoit

» par-tout autour des Princes ; & on les ai-
» moit d'autant plus, que leur faveur à la cour
» n'étoit pas égale à leur gloire. »

STEENVICH. (*ſiége de*) En 1581, le comte de Renneberg, qui, après avoir long-tems ſoutenu les Flamands rebelles, étoit rentré dans le devoir, & tâchoit de rendre les plus grands ſervices à Philippe II, roi d'Eſpagne, forma le ſiége de Steenvich, place d'aſſez grande conſéquence. Il y employa des boulets rouges ; invention cruelle dont les habitans de Dantzick s'étoient ſervi les premiers, il y avoit trois ans. On étoit dans le fort de l'hiver ; & le froid ſe faiſoit vivement ſentir. Les révoltés tenterent pluſieurs fois, ſans ſuccès, de ſecourir la ville à la faveur des glaces. Bientôt tous les citoyens ſe livrerent aux plus vives alarmes ; & le gouverneur eut beaucoup de peine à les contenir. Un boucher lui ayant demandé avec audace, dans une émeute, ce que feroient les habitans, quand ils n'auroient plus de vivres ? « Nous n'en
» ſommes point réduits à cette extrémité, répondit l'intrépide guerrier ; » mais, ſi nous
» l'éprouvons, toi, & les coquins de ton
» eſpece, leur ſervirez de nourriture. » Cependant le colonel Norris, ce fameux Anglois, conſtamment attaché au ſervice des Etats, ayant reçu des renforts conſidérables, força les Royaliſtes de lever le ſiége. Renneberg céda à la néceſſité, & ſe retira en bon ordre.

En 1592, le prince Maurice vint attaquer cette place qui s'étoit ſoumiſe au roi d'Eſpagne, & la preſſa ſi vivement, que malgré la

réſiſtance des aſſiégés, & les efforts du duc de Parme, qui étoit accouru à ſon ſecours, il s'en rendit maître, le 5 de Juillet. Le vainqueur y fut bleſſé par une balle qui lui perça la joue, & ſortit par la bouche.

STENAY. (*priſe de*) Le maréchal de Fabert, par l'ordre du cardinal Mazarin, forma le ſiége de Stenay, place forte, qui appartenoit au grand Condé, alors ennemi du miniſtre & de la cour. Le comte de Chamilly défendoit cette ville. Il avoit la confiance du prince. Il fit mille efforts pour montrer qu'il en étoit digne. Mais les François, animés par la préſence de Louis XIV, que le Cardinal avoit conduit au camp, & qui s'expoſoit comme un ſimple guerrier, ſe conduiſirent avec tant d'ardeur & de conſtance, que Chamilly, qui n'étoit point ſecouru, & qui manquoit de tout, fut obligé de capituler, le 6 d'Août 1654, après trente-trois jours de tranchée ouverte.

STRAFFORD. (*combat de*) Le fameux comte de Warwick, que l'on appelloit *le faiſeur de Rois*, & l'un des plus grands hommes, peut-être, & des plus dangereux qu'ait jamais produits l'Angleterre, irrité de ce qu'Edouard IV l'avoit joué par ſon mariage avec Elizabeth Woodwill, forma la réſolution de précipiter du haut du thrône cet ingrat monarque qu'il y avoit placé; &, après bien des intrigues pour reſſuſciter le parti des Lancaſtriens, le fils du lord Wells, par ſon ordre, vint à bout d'aſſembler une armée de douze mille hommes. Edouard, qui n'avoit qu'une poignée de monde autour de lui, ſe crut me-

nacé du plus preſſant danger. Son malheur le rendit cruel. Il ſe vengea du jeune Wells, en faiſant couper la tête à ſon pere, vieillard reſpectable, qui, bien loin de ſoutenir ſon fils dans la révolte, s'étoit rendu à la cour pour faire oublier, par ſes ſoumiſſions, la faute du jeune Lord. Ce dernier, ayant appris la fin tragique de ſon pere, ſe laiſſa tellement aveugler par le deſir de la vengeance, que, ſans attendre le comte de Warwick, il marcha contre Edouard qui le cherchoit peut-être, & le joignit près de Strafford, en 1470. Le combat fut ſanglant. Wells, malgré ſa valeur, fut vaincu, & ne fut pas même aſſez heureux pour trouver la mort qu'il cherchoit. Après avoir vu tomber autour de lui dix mille de ſes gens, il fut fait priſonnier, & perdit la vie ſur un échafaud. Le comte de Warwick, voyant toutes ſes meſures rompues par une défaite ſi inopinée, ſe refugia en France, pour y attendre une occaſion plus favorable.

STRALZUND. (*ſiége de*) Charles XII s'étoit enfin déterminé à retourner dans ſes Etats, après plus de ſix ans d'abſence. Il prit congé du Grand-Seigneur; &, s'étant déguiſé, il traverſa l'Allemagne, & entra de nuit dans Stralzund, la plus forte place de la Poméranie, qu'on ſe préparoit à lui enlever. « Cette » ville, dit M. de Voltaire, eſt bâtie entre la » mer Baltique, & le lac de Franken-, ſur le » détroit de Gella. On n'y peut arriver de » terre, que ſur une chauſſée étroite, défendue » par une citadelle & par des retranchemens » qu'on croyoit inacceſſibles. Elle avoit une » garniſon de près de neuf mille hommes, &

» de plus le roi de Suède lui-même. Les rois
» de Danemarck & de Prusse entreprirent
» ce siége avec une armée de trente-six mille
» hommes, composée de Prussiens, de Da-
» nois, & de Saxons... Les assiégeans pres-
» serent leurs ouvrages avec une activité &
» des efforts qui furent secondés par un hazard
» très-singulier. On sçait que la mer Baltique
» n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui
» couvroit la ville, & qui étoit appuyé, du
» côté de l'occident, à un marais impraticable,
» & du côté de l'orient à la mer, sembloit
» hors d'insulte. Personne n'avoit fait atten-
» tion que, lorsque les vents d'occident souf-
» floient avec quelque violence, ils refou-
» loient les eaux de la mer Baltique vers l'o-
» rient, & ne leur laissoient que trois pieds
» de profondeur vers ce retranchement,
» qu'on eût cru bordé d'une mer impratica-
» ble. Un soldat s'étant laissé tomber du haut
» du retranchement dans la mer, fut étonné
» d'y trouver fond. Il conçut que cette dé-
» couverte pourroit faire sa fortune. Il dé-
» serta, & alla au quartier du comte de Wal-
» kerbath, général des troupes Saxonnes,
» donner avis que l'on pouvoit passer la mer
» à gué, & pénétrer sans peine au retranche-
» ment des Suédois. Le roi de Prusse ne tarda
» pas à profiter de l'avis. Le lendemain donc,
» à minuit, le vent d'occident soufflant en-
» core, le lieutenant-colonel Roppen entra
» dans l'eau, suivi de dix-huit cens hommes.
» Deux mille s'avançoient en même tems sur
» la chaussée qui conduisoit à ce retranche-
» ment. Toute l'artillerie des Prussiens tiroit;

» & les Prussiens & les Danois donnoient » l'alarme d'un autre côté. Les Suédois se » crurent sûrs de renverser ces deux mille hom- » mes qu'ils voyoient venir si témérairement » en apparence sur la chaussée ; mais » tout-à-coup Roppen, avec ses dix-huit cens » hommes, entre dans le retranchement du » côté de la mer. Les Suédois, entourés & » surpris, ne purent résister. Le poste fut en- » levé après un grand carnage. Quelques » Suédois s'enfuirent vers la ville. Les assié- » geans les y poursuivirent. Ils entroient pêle- » mêle avec les fuyards. Deux officiers, & » quatre soldats Saxons étoient déja sur le » pont-levis; mais on eut le tems de le lever. » Ils furent pris; & la ville fut sauvée pour » cette fois. On trouva dans ces retranche- » mens vingt-quatre canons que l'on tourna » contre Stralzund. Le siége fut poussé avec » l'opiniâtreté & la confiance que devoit don- » ner ce premier succès. On canonna; on » bombarda la ville presque sans relâche. »

Vis-à-vis Stralzund, dans la mer Baltique, est l'isle de Rugen, qui sert de rempart à cette place, & qui pouvoit servir d'asyle à la garnison & aux bourgeois. Charles n'y avoit pu mettre que deux mille hommes de troupes réglées pour défendre ce poste important. Les ennemis essayerent de s'en rendre maîtres, & y débarquerent avec douze mille soldats. Le Roi l'apprend; &, quoiqu'accablé de fatigues, il se jette dans un bateau de pêcheur avec Poniatoski, Grothusen, During, Dardoff; &, à neuf heures du soir, il joint ses deux mille guerriers qui étoient retranchés près d'un petit

petit port à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avoit abordé. Le prince d'Anhalt, qui commandoit les ennemis, avoit fait creuſer, autour de ſon camp, un foſſé profond, bordé de chevaux de friſe. Charles arrive ſans faire le moindre bruit. Ses ſoldats ſe diſoient les uns aux autres: « Arrachez les chevaux de friſe. » Cette parole, entendue des ſentinelles, donne l'alarme. En un inſtant tout fut préparé à combattre. Le roi, ayant ôté les chevaux de friſe, vit devant lui un large foſſé. « Ah ! dit-il, eſt-» il poſſible ? Je ne m'y attendois pas. » Cependant, ſans ſe décourager, il ſaute dans le foſſé, entre dans le camp, & fait un horrible carnage ; mais le nombre n'étoit pas égal. Les Suédois furent repouſſés, & Charles obligé de prendre la fuite. Il rallia ſa troupe au milieu de la campagne, & recommença le combat. Grothuſen, During & Dardoff furent tués à ſes côtés. Lui-même p nſa être pris. Un officier Danois l'ayant reconnu, ſaiſit d'une main ſon épée; &, de l'autre le tirant par les cheveux : « Rendez-vous, Sire, lui dit-il; ou je » vous tue. » Charles avoit à ſa ceinture un piſtolet. Il le tira de la main gauche ſur cet officier, qui en mourut bientôt après. Au même inſtant, une foule d'ennemis ſe jette ſur le Roi. Poniatoski, qui combattoit auprès de lui, le ſauva, en le remettant à cheval. Il fit ſa retraite, & rentra dans Stralzund, laiſſant à la diſcrétion du vainqueur ces braves ſoldats qui avoient ſi bien ſecondé ſon courage, & qui furent faits priſonniers de guerre deux jours après.

» Cependant Stralzund étoit battue en brè-

» che. Les bombes pleuvoient ſur les maiſons. » La moitié de la ville étoit en cendres. Les » bourgeois, loin de murmurer, pleins d'ad- » miration pour leur maître, dont les fati- » gues, la ſobriété & le courage les éton- » noient, étoient tous devenus ſoldats ſous » lui... Un jour que le Roi dictoit des Let- » tres pour la Suède à un ſecrétaire, une » bombe tomba ſur la maiſon; perça le toît, » & vint éclater près de la chambre même du » Roi... Au bruit de la bombe, & au fracas » de la maiſon qui ſembloit tomber, la plume » échappa des mains du ſecrétaire. *Qu'y a-t-il* » *donc?* lui dit le Roi d'un air tranquille. » *Pourquoi n'écrivez-vous pas?* Celui-ci ne » put répondre que ces mots: *Eh! Sire, la* » *bombe!... Eh bien*, reprit le Roi, *qu'a de* » *commun la bombe avec la lettre que je vous* » *dicte. Continuez.* Les ennemis s'emparerent » deux fois de l'ouvrage à corne, & en fu- » rent deux fois chaſſés. Le Roi y combattit » toujours parmi les grenadiers. Enfin, le » nombre prévalut. Les aſſiégeans en demeu- » rerent les maîtres. »

Stralzund ne pouvoit plus tenir. La plûpart des fortifications étoient ou emportées ou ruinées; & le canon lançoit ſans ceſſe la deſtruction & la mort. Ce fut dans cette fâcheuſe extrémité qu'on perſuada au Roi de quitter la ville. Il s'embarqua la nuit du 12 de Décembre 1715, après s'être défendu depuis le 19 d'Octobre; ſe retira à la vue de l'eſcadre ennemie, qui ne put l'aborder; paſſa près de Rugen, d'où on le canonna, & joignit, au milieu des plus grands dangers, deux de ſes vaiſ-

ſeaux qui croiſoient dans la mer Baltique. Dès le lendemain, Stralzund ſe rendit; & la garniſon fut faite priſonniere.

STRASBOURG. (*bataille & priſe de*) 1. Depuis bien des années, les Allemands inquiétoient par leurs incurſions fréquentes les terres de la domination Romaine. Julien l'Apoſtat, nouvellement nommé Céſar, qui ſéjournoit dans les Gaules, réſolut, en 357, de châtier l'audace de ces infatigables ennemis. Ils étoient campés près de Strasbourg. Il y vole, ſuivi de ſes légions : il les attaque. Le combat eſt terrible. Deux fois, les Romains prennent la fuite : deux fois, Julien les rallie, & recommence la mêlée. Enfin, après un long acharnement, qui fit périr, de part & d'autre, une foule de guerriers, les Barbares ſe retirerent précipitamment dans leurs marais; & la Gaule fut délivrée pour un tems.

2. Strasbourg devint, dans la ſuite, une des plus grandes & des plus riches cités du monde. Maîtreſſe du Rhin, par le pont qu'elle avoit ſur ce fleuve, elle étoit, depuis près de deux ſiécles, une puiſſante république, fameuſe par ſon arſenal, qui renfermoit neuf cens piéces d'artillerie, lorſqu'en 1681, Louvois forma le deſſein d'y faire reconnoître l'autorité de Louis XIV. « L'or, dit M. de Voltaire, l'intrigue, & la terreur, qui lui avoient ouvert » les portes de tant de villes, préparerent » l'entrée de Louvois dans Strasbourg. Les » magiſtrats furent gagnés. Le peuple fut » conſterné de voir à la fois vingt mille » François autour de ſes remparts; les forts, » qui les défendoient près du Rhin, inſultés

» & pris dans un moment ; Louvois à leurs » portes, & leurs bourg-meſtres parlant de » ſe rendre. Les pleurs & le déſeſpoir des » citoyens, amoureux de la liberté, n'empê- » cherent point qu'en un même jour, (le 30 » de Septembre) le traité de reddition ne fût » propoſé par les magiſtrats, & que Louvois » ne prît poſſeſſion de la ville. Vauban l'a » rendue depuis, par les fortifications qui » l'entourent, la barriere la plus forte de la » France. »

STRATONICÉE. (*ſiéges de*) 1. Attale, roi de Pergame, ſurnommé *Philométor*, laiſſa en mourant le peuple Romain héritier de ſes Etats. Mais Ariſtonic, fils naturel d'Eumène, travailla à s'emparer de la couronne. Il eut bientôt formé un parti ſi conſidérable, que, ſoit de gré, ſoit de force, il ſe rendit maître de preſque toutes les villes, & battit même le conſul P. Licinius Craſſus, qui fut fait priſonnier & mis à mort. Le conſul Perpenna, ſon ſucceſſeur, vengea ſa défaite. Il livra un combat à Ariſtonic, défit entièrement ſon armée, l'aſſiégea peu après dans Stratonicée, & enfin le fit priſonnier. On le donna en ſpectacle au peuple ; puis on le conduiſit dans un cachot où il fut étranglé. *129 ans avant J. C.*

2. Mithridate, après avoir vaincu les généraux Romains Oppius & Aquillius, mit le ſiége devant Stratonicée, & s'en rendit maître. C'eſt dans cette ville qu'il vit & épouſa la belle & vertueuſe Monime, que l'Euripide de la France a rendue ſi célèbre parmi nous. *92 ans avant J. C.*

STRAUBING. (*ſiége de*) Un corps de trou-

pes Autrichiennes, commandé par le comte de Vurmbrand, major-général, voulant s'établir dans la Baviere, inveſtit, le 3 d'Avril 1742, la ville de Straubing, capitale d'un petit territoire auquel elle donne ſon nom. La tranchée fut ouverte, le 6; &, depuis ce jour-là juſqu'au 10, les batteries ennemies tirerent avec tant de vivacité, qu'on eſtime qu'elles jetterent plus de cinq cens bombes dans la place. Le baron de Wolwiéſen, brigadier des armées de l'empereur-électeur de Baviere, qui commandoit dans la ville, répondit aux Autrichiens par un feu qui n'étoit pas moins redoutable. Il ruina leurs travaux dans différentes ſorties, & ne rentra jamais qu'avec un grand nombre de priſonniers, témoignages vivans de ſa bravoure. Le comte de Vurmbrand fit déclarer à l'intrépide Baron, qu'il n'accorderoit point de capitulation, s'il ne ſe rendoit dans un certain tems. Wolwiéſen, pour toute réponſe, renvoya le député, & continua de ſe bien défendre. Courroucé de ce mépris, le Comte fit tirer ſur la ville à boulets rouges. Le 10, les foudres redoublerent. Mais, ſur le ſoir, les ennemis ceſſerent tout-à-coup de tirer; &, la nuit ſuivante, ils décamperent précipitamment, effrayés par la marche de l'armée Françoiſe, qui, après avoir paſſé le Rhin, approchoit ſous les ordres du duc d'Harcourt.

Quelques jours après la levée du ſiége, un détachement des troupes Impériales défit totalement, dans les environs de Straubing, un détachement de huſſards Autrichiens de l'armée du comte de Kevenhuller. Le plus

grand nombre fut taillé en piéces, & le reſte pris ou mis en fuite.

Au mois de Juillet 1743, la ville de Straubing ſe rendit aux Autrichiens, par une capitulation, ſuivant laquelle la garniſon ſortit avec armes & bagages; & les François, qui en faiſoient la meilleure partie, furent reconduits ſur les frontieres de la France. En 1755, après la priſe de Wilshoven par les Autrichiens, les Bavarois, qui étoient rentrés dans Straubing, évacuerent cette place.

SUCRONE. (*bataille de*) La malheureuſe journée d'Italique n'avoit point abbatu le courage de Sertorius. Ce grand Général, ſupérieur à ſes diſgraces, réſolut d'attaquer Pompée, près de Sucrone, à l'embouchure du Xucar. Il attendit que le ſoleil eût atteint la fin de ſa carriere, parce que la nuit devoit être également déſavantageuſe aux ennemis qui ne connoiſſoient pas le pays, ſoit qu'il leur fallût fuir, ſoit qu'ils euſſent à pourſuivre. Dans le fort de la mêlée, Pompée qui parcouroit les rangs, monté ſur ſon cheval, fut aſſailli par un fantaſſin d'une taille énorme. Ces deux champions ſe porterent des coups ſi terribles, que le général Romain coupa les bras à ſon adverſaire, & fut lui-même bleſſé. Il n'en fut pas quitte pour ce premier péril. Une troupe de Libyens ſe jetta ſur lui; &, l'ayant environné, il alloit être pris ou tué, lorſqu'il s'aviſa de leur abandonner ſon cheval richement paré. A la faveur de cette ruſe, il s'échappa, tandis que les Barbares ſe diſputoient la précieuſe dépouille de l'animal. L'honneur de la bataille fut pour Sertorius.

Par-tout où il ſe montroit, la victoire ſuivoit ſes pas; & ſa ſeule préſence ratabliſſoit l'ordre parmi ſes ſoldats déconcertés. Les deux armées ſe retirerent dans leurs camps. Le deſſein de Sertorius étoit d'achever ſa victoire le lendemain. Mais, ayant appris que Métellus avoit joint Pompée, il ne voulut point ſe meſurer avec deux armées qui lui étoient ſi ſupérieures en nombre. Il ſe retira donc en diſant : « Si » cette vieille n'étoit ſurvenu, j'aurois envoyé » ce petit garçon à Rome, après l'avoir étrillé » comme il le mérite. »

SUESSA-POMÉTIA. (*ſiéges de*) 1. Les Volſques, qui, depuis deux cens ans, défendoient leur liberté contre les Romains, ayant levé l'étendard de la révolte, furent battus pluſieurs fois par Tarquin le Superbe, & obligés de ſe renfermer dans Sueſſa-Pométia, la meilleure de leurs villes. Le vainqueur les y aſſiégea; &, après une longue & vigoureuſe réſiſtance, il emporta la place. On paſſa au fil de l'épée tous ceux qui ſe trouverent les armes à la main; & la plus grande partie du butin immenſe, qu'on fit dans cette ville, fut deſtinée par le tyran au bâtiment du Capitole.

2. Pluſieurs années après l'expulſion de Tarquin, les Volſques, voulant profiter des diſſenſions de Rome, leverent des troupes & déclarerent la guerre aux Romains. P. Servilius marcha contre eux, les défit; attaqua Sueſſa; la prit, après un ſiége de quelques jours, pendant lequel les ennemis s'étoient bien défendus; paſſa au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & rentra triomphant dans Rome. 493 *ans avant J. C.*

SUESSULA. (*bataille de*) Les Samnites, que le conſul Valere avoit mis en fuite près du mont Gaurus, ayant ramaſſé toute leur jeuneſſe, réſolurent de faire un dernier effort, & vinrent ſe poſter près de Sueſſula. Valere en fut averti. Il partit auſſi-tôt, s'approcha de l'ennemi, & choiſit un endroit de médiocre étendue pour y camper. Les Samnites vouloient en venir aux mains ſur le champ. Mais le Conſul, affectant de la crainte pour leur donner une téméraire confiance, ſouffroit tranquillement leurs inſultantes bravades. Ils ſortirent un jour pour aller au fourrage, laiſſant très-peu de monde dans leur camp. Valere qui s'en apperçut s'en rendit maître; puis il marcha en bon ordre, contre les ennemis répandus çà & là dans les campagnes. Ce fut moins un combat qu'un horrible carnage. On prit quarante mille boucliers, & cent ſoixante & dix drapeaux. Cette victoire fit redouter les armes Romaines; & le bruit en vint juſqu'à Carthage, qui en fit complimenter la République. *L'an de Rome 412.*

SUFFELSHEIM. (*action de*) Quatre à cinq mille Autrichiens, ſous les ordres du prince de Bade-Dourlach, avoient formé des retranchemens à Suffelsheim, village d'Alſace, vers Haguenaw & Fort-Louis. Ce poſte leur étoit trop avantageux pour ne point attirer l'attention du maréchal de Noailles, qui commandoit l'armée Françoiſe. Ce Général voulut le forcer; &, comme l'exécution de ce projet n'étoit pas facile, il fit choix d'un officier de grand nom, connu depuis long-tems par une bravoure intrépide, & pour qui les

plus terribles dangers n'avoient que des appas. C'étoit le chevalier de Belle-Iſle. Le 23 d'Août 1744, ce guerrier part à la tête d'un détachement. Il arrive vers les retranchemens ennemis ; &, ſecondé de MM. Du-Tillet, d'Amfreville, & de la Côte-Meſſeliere, il les attaque l'épée à la main. Les Autrichiens combattent d'abord en héros. Plus d'une fois, ils font reculer les aſſaillans. Belle-Iſle rallie ſes ſoldats étonnés. Du-Tillet, d'Amfreville, de la Côte-Meſſeliere ſoutiennent ſeuls avec lui l'impétuoſité de l'ennemi. Accablés par le nombre, ils périſſent en triomphant. La mort de ces guerriers rappelle les François. Belle-Iſle, qui leur ſurvit, les remplit d'un nouveau courage. Les Autrichiens reculent à leur tour. On les preſſe ; on les pourſuit : on ſaute avec eux dans leurs retranchemens qui bientôt ſont emportés de vive force. Tout ſe diſperſe devant le capitaine victorieux, qui, profitant de ſa fortune, court attaquer le village même de Suffelsheim, lequel étoit paliſſadé, & qui renfermoit un grand nombre d'Autrichiens. Il s'en empare ſans peine, &, par ce nouveau ſuccès, met le comble à la gloire de cette journée. Elle coûta quinze cens hommes aux vaincus, & fut très-peu meurtriere pour la France.

SULTZ. (*bataille de*) Les Allemands, toujours indomptables, avoient pris les armes. L'empereur Valentinien marcha contre eux avec une armée nombreuſe, & ſe fortifia près de Sultz, ſur le Neckre. Quand ce prince eut rangé ſes troupes en bataille, il lui prit envie de reconnoître par lui-même la ſituation des ennemis ; &, s'étant ſéparé de ſes of-

ficiers avec cinq ou ſix ſoldats de confiance; il s'approcha de la montagne où les Allemands étoient campés. Il ne connoiſſoit pas le terrein : auſſi s'engagea-t-il dans un marais où il alloit être accablé par une troupe qui ſortit tout-à-coup d'une embuſcade, ſi ſa vigueur & celle de ſon cheval ne l'eût promptement tiré de ce mauvais pas. Il y perdit ſon caſque garni d'or & de pierreries; & ſon écuyer, qui le portoit à ſes côtés, fut enveloppé & tué par les Barbares. Dès que l'Empereur fut de retour, il fit ſonner la charge. Salvius & Lupicin, officiers de la garde, s'avancent vers la montagne, à la tête d'une troupes de braves. Toute l'armée, excitée par leur intrépidité, s'empreſſe de les ſuivre, & grimpe à travers les rochers, les buiſſons, les pertuiſanes ennemies. Bientôt ſes coups redoublés & l'impétuoſité de ſon attaque font reculer les Allemands. Bientôt tous les Romains ſont maîtres du ſommet de la montagne. Alors le choc devient terrible. On ſe ſaiſit au corps : on ſe preſſe l'épée dans les reins; on ſe renverſe tour-à-tour. Par-tout on entend les cris des bleſſés mêlés aux clameurs militaires : par-tout on voit couler des ruiſſeaux de ſang. Enfin les Barbares, malgré tous les efforts de leur aveugle fureur, ſont enfoncés & taillés en piéces. Ils fuient en déſordre. Ils ſont pourſuivis ſans relâche. La plûpart tombent dans des précipices. Un petit nombre veulent éviter la mort, en s'échappant par des chemins détournés. Ils y rencontrent Sébaſtien, officier habile, que l'Empereur y avoit placé, & tombent ſous ſes coups. La victoire coûta cher

aux Romains ; & la mort de Valérien, premier domeſtique du Prince, & celle de Natuspardon, officier de la garde, fameux par ſa valeur, les obligerent d'arroſer de leurs larmes les lauriers qu'ils venoient de cueillir. *An 368.*

SUPHRIN. (*combat de*) L'an 503, les généraux Romains, Hypace & Patrice, ayant défait un grand corps de Perſes, s'arrêterent près du château de Suphrin, ou Aſphuria, à quinze lieues d'Amide. Là, ne ſongeant qu'à jouir de leur victoire, leurs ſoldats déſarmés, aſſis au bord d'un ruiſſeau, préparoient leur repas ; quelques-uns ſe baignoient. Les généraux étoient à table, & ſe félicitoient ſans doute de leur glorieux ſuccès. Tout-à-coup on annonce que les Perſes arrivent. On s'empreſſe ; on court de toutes parts : on s'arme à la hâte. Le déſordre eſt extrême. Les Perſes fondent ſur les Romains & les taillent en piéces ; enſorte que, d'une armée de quarante mille hommes, il n'échappa guères que les deux généraux qui, fuyant à toute bride, ſans regarder derriere eux, ſe réfugierent dans Samoſate.

SURA. (*priſe de*) L'an 540, Choſroës, roi des Perſes, ayant déclaré la guerre à l'empereur Juſtinien, entra dans la Méſopotamie, & forma le ſiége de Sura. Les habitans, après la mort de leur commandant tué ſur la muraille, offrirent de ſe rendre, & envoyerent leur évêque au monarque Perſan, pour calmer ſa colere. Choſroës reçut le prélat avec bonté, accepta ſes préſens, & le fit accompagner, à ſon retour, d'une troupe de ſes

meilleurs ſoldats, comme pour honorer ſa perſonne. Les habitans, voyant revenir leur paſteur avec une eſcorte qui ne montroit que de l'amitié & de la joie, ouvrirent leurs portes pour le recevoir. Les Perſes, s'étant arrêtés au-dehors, ſe ſéparerent de lui avec de grandes démonſtrations de reſpect; mais, lorſqu'on voulut refermer les portes, ils l'empêcherent, en jettant une groſſe piéce de bois, ſuivant l'ordre ſecret qu'ils avoient reçu de leur Prince. Tandis que les habitans & les Perſes font des efforts contraires, les uns pour enlever l'obſtacle, les autres pour le maintenir, Choſroës ſurvient avec toutes ſes troupes; force l'entrée; pille les maiſons; paſſe au fil de l'épée une partie des habitans; fait l'autre priſonniere; met le feu à la ville, & la détruit de fond en comble.

SUTHUL (*bataille de*) Le conſul Albinus, chargé de la guerre contre Jugurtha, en avoit laiſſé la conduite à ſon frere Aulus, avec la qualité de Propréteur, pour retourner à Rome, & préſider à l'élection des Conſuls. Aulus n'avoit pour tout mérite qu'une inſupportable préſomption, & une inſatiable avarice. Au milieu de l'hiver, il s'aviſa de faire le ſiége de Suthul, place très-forte, ſituée ſur la croupe d'une montagne eſcarpée, & environnée d'un marais profond. Jugurtha, qui connoiſſoit le caractere de ſon ennemi, l'amuſoit par des pourparlers continuels, & lui faiſoit croire que ſa valeur étoit redoutée. Le prince ruſé ſçut ſi bien jouer ſon perſonnage, qu'il l'engagea à s'écarter de la place, & l'attira dans des plaines voiſines, où il lui faiſoit

eſpérer de tranſiger ſecrettement avec lui. Il vint même à bout de corrompre une partie des troupes Romaines, qui lui promirent de le ſervir dans l'occaſion. En effet, ce prince étant venu attaquer pendant la nuit le camp d'Aulus, un grand nombre d'alliés paſſa ſous ſes drapeaux; & un officier Romain, premier capitaine d'une légion, lui livra la partie du retranchement qu'il étoit chargé de défendre. Le camp fut pris & pillé. Aulus fut obligé de ſe rendre avec le reſte de ſon armée, & Jugurtha les fit tous paſſer ignominieuſement ſous le joug. *An de Rome* 642.

SUTRIUM. (*priſe & ſiége de*) 1. Les Toſcans ayant attaqué cette ville qui appartenoit aux Romains, la forcerent de ſe rendre à diſcrétion, & en chaſſerent les habitans, en ne leur permettant d'emporter que leurs habits. Ces malheureux proſcrits furent rencontrés par Camille qui, après ſa victoire près de Lanuvium, marchoit à leur ſecours. Ce Général les conſola; &, ſans perdre de tems, il fit avancer ſes troupes, & ſe rendit maître de la ville, ſans avoir été apperçu. Les Toſcans, diſperſés dans les maiſons, ne ſongeoient qu'à ſe divertir. L'arrivée ſubite des Romains leur cauſa une telle ſurpriſe, qu'ils ſe laiſſerent égorger ſans réſiſtance, ou ſe rendirent honteuſement aux vainqueurs. *An de Rome* 366.

2. En 443, les Etruſques aſſiégerent cette ville qui ſervoit comme de barriere aux Romains contre les incurſions de ces indomptables ennemis. Le conſul Emilius marcha au ſecours de la place; &, le lendemain de ſon arrivée, les deux armées ſe rangerent en ba-

taille, & demeurerent en préſence juſqu'après midi. Les Etruſques donnerent les premiers le ſignal du combat. Il fut long & ſanglant. Les plus braves des deux côtés y périrent. Enfin, la ſeconde ligne des Romains ayant pris la place de la premiere, les ennemis, qui n'étoient rangés que ſur une ſeule ligne, ne purent ſoutenir l'attaque de ces nouvelles troupes, & prirent la fuite à la faveur de la nuit qui étoit venue à leur ſecours.

3. L'année ſuivante, ils firent de nouvelles tentatives ſur Sutrium. Le conſul Fabius vola ſur le champ à la défenſe des Alliés. Les ennemis vinrent lui préſenter la bataille. Le conſul avoit moins de troupes ; mais elles étoient plus courageuſes ; & d'ailleurs, il les rangea dans un endroit fort avantageux. Les Etruſques, ne conſultant que leur animoſité, en viennent auſſi-tôt aux mains. Les légions Romaines les reçoivent avec courage ; &, profitant de la ſupériorité du lieu, lancent ſur eux une grêle de traits & de pierres qui en bleſſent beaucoup, & troublent les autres par le bruit qu'elles faiſoient en tombant ſur leurs caſques & ſur leurs boucliers. Le déſordre ſe mit bientôt parmi les Etruſques éperdus, qui s'enfuirent vers leur camp. La cavalerie Romaine les avoit prévenus. Ils furent obligés de ſe refugier dans les montagnes & dans les forêts, ſans armes & ſans reſſources.

SUZE. (*priſe de*) Au commencement de l'an 312, Maxence s'étoit déclaré Conſul, pour la quatrieme fois, ſans collégue. Conſtantin marcha auſſi-tôt contre ce tyran, paſſa les Alpes, & parut devant Suze, lorſqu'on le

croyoit encore fort éloigné. Cette ville étoit avantageuſement ſituée, & défendue par de bonnes murailles. Une nombreuſe garniſon & des habitans guerriers pouvoient faire échouer les plus grands efforts. Le Prince, pour n'être pas arrêté dès le premier pas, offrit la paix aux citoyens. Ils la refuſerent. Conſtantin irrité fit mettre le feu aux portes, & planter les échelles contre les remparts. Tandis qu'une partie des ſoldats lance une grêle de pierres & de traits ſur ceux qui les défendent, les autres montent à l'eſcalade, & abbatent à coups de piques & d'épées tous ceux qui oſent les attendre. En un moment, la ville eſt priſe; & le vainqueur releve l'éclat de ce triomphe par une clémence ſans bornes; mais ces nouveaux ſujets étoient ſur le point de perdre leur patrie. Le feu faiſoit des progrès rapides, & alloit conſumer un monument illuſtre de la bonté de Conſtantin. Ce prince ordonne à ſes ſoldats d'éteindre le feu; &, lui-même à leur tête, il hâte leur obéiſſance, en partageant leurs fatigues. Dans l'inſtant, la flamme cède; & les habitans de Suze, doublement ſauvés en même tems que vaincus, éterniſent par leur reconnoiſſance la généroſité de leur vainqueur.

SYBARIS. (*priſe de*) Cette ville, ſi célèbre dans l'Hiſtoire par le luxe de ſes habitans, ſe brouilla avec les Crotoniates ſes voiſins. Les deux peuples prirent les armes. Les voluptueux Sybarites ſe mirent les premiers en campagne avec trois cens mille hommes. Les Crotoniates ne leur oppoſerent que cent mille hommes; mais ils avoient à leur tête Milon, ce fameux athlète. Sous la conduite de ce

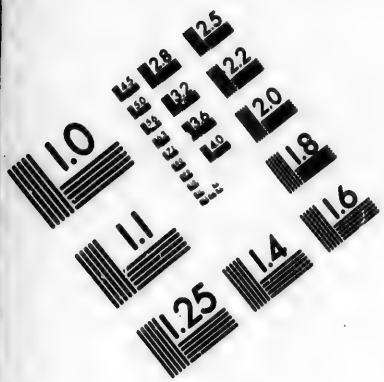
Général, ils remporterent une victoire complette. Pour en profiter, ils s'avancerent vers Sybaris; la prirent, tuerent preſque tous les habitans, & renverſerent tous les édifices. *An du monde* 3484.

SYRACUSE. (*ſiéges & bataille de*) 1. La plus floriſſante république de la Sicile étoit la ville de Syracuſe. Cette cité puiſſante, riche, bien peuplée, ſituée ſur la côte orientale de l'iſle, étoit compoſée de cinq quartiers différens, qui, tous renfermés par de fortes murailles, & fortifiés avec des tours, de diſtance en diſtance, formoient, en quelque ſorte, autant de places imprenables, & préſentoient à-peu-près la figure d'un triangle. Du côté de la mer, on remarquoit l'iſle d'Ortygie, qui renfermoit la citadelle, & commandoit aux deux ponts qui l'environnent. Elle communiquoit par un pont avec Achradine, le plus beau, le plus grand, le plus fortifié de tous les quartiers. Au-deſſus d'Achradine, on voyoit, d'un côté, le quartier de Tyque & celui de Néapolis, ou Ville-neuve, qui, ſéparés l'un de l'autre par un mur, s'avançoient tous deux en pointe vers l'occident, & ſe terminoient à une hauteur qui les commandoit, & qu'on nommoit *Epipole*. Une vaſte enceinte de murailles renfermoit tous ces quartiers; & cette muraille immenſe étoit défendue par deux forts nommés, l'un *Eurivèle*, & l'autre *Labdale*.

La ſeizieme année de la guerre du Péloponnèſe, les Ségeſtains, opprimés par les Sélinontains que ſoutenoient ceux de Syracuſe, vinrent implorer le ſecours d'Athènes. Jamais cette

cette République n'avoit été si puissante, & en même tems si enyvrée de sa grandeur. Suivant l'avis d'Alcibiade, & malgré les vives représentations de Nicias, le peuple écouta favorablement les prieres des députés. On équipa sur le champ une superbe flotte de cent cinquante navires; & l'on en donna le commandement à Alcibiade, à Nicias & à Lamachus. On fit voile vers Syracuse; &, pendant la nuit, on entra dans le grand port, & l'on prit terre près d'Olympie, sans avoir été apperçu. Les Syracusains avoient fait de grands préparatifs; &, pleins de courage, ils avoient résolu de se bien défendre. L'arrivée soudaine des ennemis les déconcerta cependant un peu; mais bientôt ils bannirent cette premiere terreur, & se mirent en bataille devant les murs de leur patrie. On donna le signal en même tems de part & d'autre. Comme les intérêts étoient les mêmes, le combat fut opiniâtre; & la victoire passa plus d'une fois de l'un & de l'autre côté. Un orage, qui survint tout-à-coup, intimida les Syracusains. Ils plierent, & se retirerent dans la ville, après une longue & vigoureuse résistance. Cet échec ne servit qu'à ranimer leur ardeur. On rétablit & l'on augmenta les fortifications; &, pour mieux obéir, on confia toute l'autorité militaire à un seul chef qui fut Hermocrate, personnage également illustre & par sa valeur & par son expérience.

Cependant les Athéniens s'emparerent d'Epipole; &, malgré les fréquentes sorties des assiégés, ils vinrent à bout d'environner la ville d'un mur de circonvallation. Nicias, par



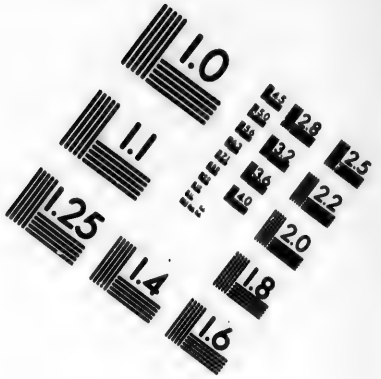
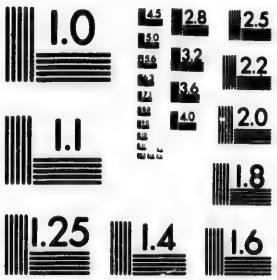
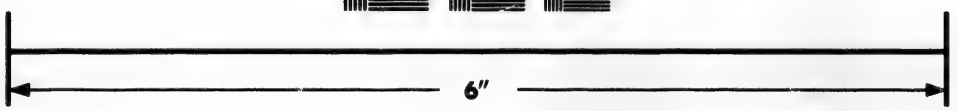
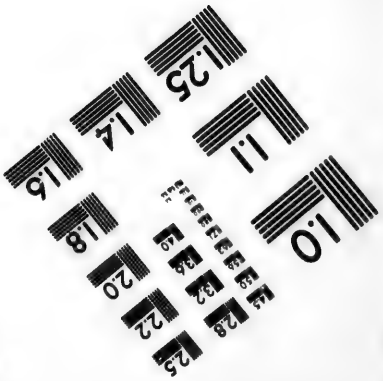


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

le rappel & l'exil d'Alcibiade, & la mort de Lamachus tué dans une action, ſe vit ſans collégue, & ſeul maître de toutes les opérations. Ce Général, paroiſſant oublier tout-à-coup ſa lenteur ordinaire, fit entrer ſa flotte dans les deux ports, & preſſa vivement la ville par terre & par mer. Syracuſe ainſi bloquée, & toujours vaincue, ſe voyoit réduite à la derniere extrémité. Déja les citoyens déſeſpérés ſongeoient à ſe rendre, lorſque Gylippe, capitaine Lacédémonien, envoyé à leur ſecours avec de bonnes troupes, ſurvint tout-à-coup, ſans que Nicias ſe fût mis en peine de l'empêcher d'aborder : tant il comptoit ſur la victoire ! Auſſi-tôt l'eſpérance renaît dans tous les cœurs. La joie publique fait cent folies. On proclame le Spartiate Pere & Libérateur de Syracuſe. Ce Général ne trompa point l'attente des Alliés. Il commença par faire ſçavoir aux Athéniens qu'il leur donnoit cinq jours pour ſortir de Sicile. On ne daigna pas répondre à cette propoſition. Quelques ſoldats demanderent au hérault, « ſi la préſence d'une cappe Lacédémonienne & d'un » méchant bâton pouvoit faire changer la for» tune ? » Enfin il fallut, de part & d'autre, ſe diſpoſer à une bataille. Le fort Labdale fut emporté d'aſſaut, & tous les Athéniens qui le défendoient paſſés au fil de l'épée. Tous les jours, on en venoit à de petits combats, où Gylippe avoit toujours l'avantage. Tant de pertes affoiblirent tellement Nicias, qu'il fut obligé de ſe cantonner vers la côte de Plemmyre, qui forme l'entrée du grand port, afin d'y conſerver ſes bagages, & de pouvoir ſou-

tenir sa flotte. Il n'y fut pas long-tems en repos. Le Lacédémonien vint l'attaquer ; emporta ses forts ; s'empara d'une partie de ses bagages, pendant que les Syracusains battoient sur mer la flotte ennemie. L'infortuné Nicias étoit dans la derniere consternation. Il avoit instruit Athènes du triste état où se trouvoit l'armée, depuis le débarquement des Spartiates. On lui avoit promis du secours ; mais il n'arrivoit point ; & ses besoins étoient pressans. Enfin il étoit sur le point de périr, lorsqu'on vit une flotte Athénienne de soixante-treize galeres, commandée par Démosthène, entrer fièrement dans le port. Ce Général, moins expérimenté que brave, pour profiter de l'allarme où son approche inopinée avoit jetté la ville, forma sur le champ quelques attaques, contre l'avis de Nicias. Sa témérité lui coûta cher. Il perdit un grand nombre de soldats, & détruisit en un instant toutes les espérances que son arrivée avoit fait naître. Bientôt les Athéniens se virent réduits à une extrémité plus triste encore qu'auparavant. On songea à lever le siége, après avoir tenté la fortune dans un nouveau combat naval. La victoire fut encore pour les assiégés qui ôterent même à leurs ennemis les moyens de fuir par mer, en les enfermant dans le grand port. Il fallut donc tâcher de s'échapper par terre. Hermocrate, en ayant eu avis, s'empara de tous les passages, à l'insçu des Athéniens. Ces malheureux fugitifs, s'étant mis en marche pendant la nuit, tomberent dans les embuscades qu'on leur avoit dressées de toutes parts. Ils se défendirent long-tems comme des lions ; mais,

vaincus par le nombre, par la fatigue & par la faim, ils se rendirent tous à discrétion. On les jetta dans la prison publique, où ils menerent une vie plus triste mille fois que la mort la plus cruelle. Nicias & Démosthène, leurs chefs, perirent par la main du bourreau, au mépris de la parole qu'on leur avoit donnée. Telle fut l'issuë de cette guerre qui duroit depuis plus de deux ans, & dont Athènes s'étoit promis les plus grands avantages. Son orgueilleuse présomption méritoit bien un pareil succès.

2. En 3601, Denis, ayant déclaré la guerre aux Carthaginois, fit sur eux de grandes conquêtes. Mais le tyran en fut bientôt puni par le siége qu'Imilcon, général de Carthage, vint mettre devant Syracuse, avec une flotte de deux cens vaisseaux, & une armée de terre, composée, selon quelques auteurs, de trois cens mille hommes de pied & de trois mille chevaux. Denis n'étoit pas en état d'arrêter ce torrent qui menaçoit d'engloutir tout son Empire; mais la peste le servit mieux que ses troupes que l'ennemi avoit déja battues plusieurs fois. Cette armée si redoutable, cet appareil si terrible s'évanouit en un instant. Le tyran, profitant du triste état où la contagion avoit réduit les Carthaginois, les attaqua brusquement; les défit sans peine; prit ou brûla leurs vaisseaux, & fit un riche butin. Imilcon ne dut son salut qu'à sa fuite précipitée. Ce ne fut pas le seul siége que Syracuse eut à soutenir contre les Carthaginois; mais ces fiers Africains y furent toujours battus. Il n'étoit donné qu'aux vainqueurs du monde de faire la conquête d'une ville si fameuse.

3. L'an de Rome 538, les Syracusains, excités par des magistrats séditieux, se révolterent contre les Romains, & rompirent le traité d'alliance conclu avec la République par Hiéron II, leur roi. Le consul Marcellus, qui étoit pour lors en Sicile avec une forte armée de terre & de mer, s'avança contre Syracuse, & se disposa à l'attaquer. La consternation des rebelles étoit grande. On craignoit de succomber sous l'effort des Romains ; mais la merveilleuse industrie du seul Archimède, issu du sang des rois, fit pour Syracuse ce que n'auroient pu faire les troupes les plus nombreuses & les plus aguerries. Le génie de ce célèbre géometre arrêta tout-à-coup ces formidables légions devant qui la puissance de Carthage & des peuples de l'Italie s'étoit humiliée. Il avoit construit une infinité de machines, d'une invention nouvelle, qui lançoient, à quelque distance que ce fût, des traits de toute espece & des pierres d'une pesanteur énorme. Tantôt il faisoit tomber sur les galeres de grosses poutres, chargées au bout d'un poids immense, qui les abysmoient dans les flots : tantôt il faisoit partir une main de fer, attachée à une chaîne, & par laquelle celui qui la gouvernoit saisissoit les vaisseaux ; les élevoit en l'air, par le moyen d'un contre-poids ; les dressoit sur la pouppe, puis, les lâchant tout-à-coup, les submergeoit ou les brisoit entièrement. Le général Romain fit dresser à grands frais une grande machine, appellée *sambuque*. Il la fit approcher de la ville, sur plusieurs galeres fortement attachées ensemble ; & déja l'on abbatoit le pont qui la composoit, pour passer

ſur le mur des aſſiégés, lorſqu'il partit de deſſus les remparts une pierre du poids de dix quintaux, &, coup ſur coup, une ſeconde, une troiſieme, plus énormes encore, qui, donnant ſur cette machine avec un ſiflement & un tonnerre épouvantable, en fracaſſerent la baſe, & détruiſirent en un moment l'ouvrage de pluſieurs jours. Marcellus, à toutes ces attaques, avoit perdu un nombre prodigieux de ſoldats. L'épouvante s'étoit miſe parmi les Romains. De quelque côté que ce fût, on n'oſoit plus approcher de la ville. Dès qu'on appercevoit le bout d'une corde ou quelque piéce de bois ſur les murailles, chacun fuyoit, en criant qu'Archimède alloit tout foudroyer. Ce qui les déſeſpéroit, c'eſt qu'ils ne pouvoient ſe venger ſur les ennemis. Il n'en paroiſſoit aucun. Les machines étoient derriere les fortifications; & le ſervice s'en faiſoit à couvert. Marcellus prit donc le parti de convertir le ſiége en blocus. Il avoit ménagé une intelligence avec quelques citoyens; & c'étoit-là le fondement de ſes eſpérances. Mais la conjuration fut découverte, & les coupables punis.

Le général Romain ne voyoit plus d'autre parti à prendre que celui de lever le ſiége. Mais quelle honte! quel affront pour la république! Tandis qu'il s'occupoit de ces chagrinantes penſées, un ſoldat vint lui dire qu'il avoit remarqué un côté du mur beaucoup plus bas qu'on ne le croyoit, & qu'avec de médiocres échelles on pourroit facilement monter. Le Général s'en aſſure de ſes propres yeux, fait préparer des échelles; & pendant la nuit, lorſque les aſſiégés, qui avoient fait la débau-

che, étoient plongés dans le ſommeil, un corps de mille ſoldats d'élite ſe rend maître de la muraille du côté de Tyque. Ils enfoncent auſſi-tôt la porte Hexapile, & s'emparent d'Epipole. Tyque & Néapolis ſont emportées preſque ſans combat. Il n'en fut pas ainſi de l'Achradine & de l'Ile, qui avoient leurs fortifications particulieres. Il fallut les aſſiéger de nouveau. Mais la peſte, qui faiſoit de grands ravages, la famine, fléau inſéparable des longs ſiéges, & la ſédition, plus cruelle encore, forcerent les Syracuſains à ſe rendre. La ville fut livrée au pillage, & à toute la brutalité du ſoldat. Marcellus, dit-on, pleura ſur le ſort de cette cité fameuſe & opulente, qu'il ſe voyoit forcé de détruire, en la dépouillant de tous ſes ornemens. Un accident funeſte vint encore aaugmenter ſa douleur. Archimède ignoroit la victoire des Romains. Appliqué dans ſon cabinet à tracer des figures, il n'avoit entendu ni le tumulte des vainqueurs, ni les cris des vaincus. A l'inſtant, un ſoldat ſe préſente à lui, l'épée à la main, &, d'un ton terrible, lui ordonne de le ſuivre dans la tente du Général. Le géometre le prie d'attendre un inſtant, juſqu'à ce qu'il eût trouvé la ſolution de ſon problême, & ſe remet au travail. Le Romain irrité de ce délai, & s'embarraſſant peu de ſes problêmes & de ſes figures, tire ſon épée & le tue. Marcellus fut vivement affligé de cette mort. Il fit à cet illuſtre ſçavant de magnifiques obſéques, & gratifia tous ceux de ſa famille, qui étoient dans la ville. On parle d'un miroir ardent, par le moyen duquel Archimède brûla une partie de la flotte Ro-

maine. Ce fait ne ſe trouve dans aucun écrivain de l'antiquité : c'eſt ſans doute une tradition moderne & ſans fondement. Par la priſe de Syracuſe, la Sicile entiere devint une province du peuple Romain. Le ſiége avoit duré trois ans.

4. L'amiral Bing vouloit forcer à la paix les Eſpagnols qui faiſoient la guerre à l'empereur. Mais comme les négociations n'opéroient point, il réſolut de les y contraindre par quelque coup d'éclat. Il mit à la voile. Faiſant route ſur la flotte Eſpagnole, il la rencontra près de Syracuſe, le 11 de Mai 1718; engagea la bataille, & remporta une victoire complette. Les capitaines des vaiſſeaux Anglois donnerent les plus grandes marques de valeur & d'habileté. Les ennemis purent à peine ſoutenir leurs attaques. Ils eurent trois vaiſſeaux brûlés, un coulé à fond, & en laiſſerent onze au pouvoir du vainqueur qui ne perdit aucun des ſiens, & à qui ce ſuccès ne coûta que peu de monde.

Fin de la premiere Partie.

[T A B]

TABASCO. (*prise de*) Le lecteur nous permettra de raconter, sous ce titre, la conquête du Mexique par Fernand-Cortez, le plus fameux des capitaines Espagnols, qui ont assujetti le nouveau Monde.

Les découvertes qu'on faisoit, tous les jours, en Amérique animoient, de plus en plus, les citoyens; & chacun s'empressoit d'aller puiser dans ces pays heureux les richesses que la nature y avoit prodiguées. En 1517, Jean de Grijalva, par le secours de Vélasquez, gouverneur de Cuba, découvrit le Mexique, qu'il nomma *la nouvelle Espagne*. Les connoissances qu'il apporta à Vélasquez de la fertilité, de l'étendue, & sur-tout des richesses immenses de cette vaste région, firent concevoir à ce gouverneur le dessein d'y établir la domination Espagnole. Il confia cette grande entreprise à Fernand-Cortez qui, par sa valeur intrépide, son habileté, sa prudence, étoit digne de ce choix glorieux.

Il est bon d'observer, avec M. Désormeaux, que toutes les expéditions, qui ont procuré à l'Espagne deux empires & trente provinces en Amérique, ne coûterent jamais un sol au Roi. Des particuliers tentoient la fortune à leurs dépens. Un heureux succès les

mettoit-il en poſſeſſion du gouvernement des pays conquis ? Le fruit de leurs travaux appartenoit à la cour. Etoient-ils malheureux ? Ils perdoient leurs biens, ſans obtenir aucun dédommagement de la part du miniſtere. Si l'amour de la patrie eût ſeul animé leur courage, on pourroit les regarder comme autant de héros.

Fernand-Cortez part avec dix vaiſſeaux, & accompagné de ſix à ſept cens Eſpagnols. Jamais on ne forma une ſi grande entrepriſe avec ſi peu de forces. Il eſt vrai que ce guerrier célèbre, fécond en reſſources, & d'un courage opiniâtre, dut ſes ſuccès à ſon adreſſe, autant pour le moins qu'à ſon audace. A peine eut-il diſparu, que Vélaſquez, jaloux de la capacité de ſon lieutenant, ſe repentit d'avoir fait un pareil choix. Il craignoit que Cortez ne lui enlevât la gloire, & ſur-tout le profit de cette expédition. On verra que le conquérant du Mexique eut plus d'obſtacles à vaincre du côté de Vélaſquez, que de celui des Mexicains. Il ſembloit que les Eſpagnols euſſent entrepris de mettre eux-mêmes obſtacle à leurs ſuccès. Ne fut-ce pas parmi eux que Colomb & ſes freres trouverent leurs plus cruels ennemis ? Les Pizarres & les Almagro ſe livrerent, au Pérou, plus de combats, & firent couler plus de ſang Eſpagnol que les Indiens enſemble ; mais ce qu'on doit regarder comme un prodige, c'eſt que la diſcorde, ces haines atroces, ces guerres inteſ-

tines ne retardoient pas un seul instant le cours des conquêtes.

Le premier soin de Fernand fut de se faire adorer des soldats. Il les traita comme des freres. Il s'attacha tous les cœurs; &, avant que de les débarquer, tous lui jurerent de ne jamais combattre que sous ses auspices. Sûr de l'affection de ses guerriers, il arrive au Mexique; & son approche répand par-tout la terreur. Les Indiens de Tabasco, moins intimidés que leurs compatriotes, résolurent d'arrêter l'ennemi. Ils volent en foule à sa rencontre; ils l'attaquent; ils sont vaincus; ils fuyent en désordre dans leur ville. Cortez en forme le siége; il la prend en peu d'heures, & fait trembler toutes les contrées voisines, au seul bruit de son nom.

La vue des chevaux, sur lesquels combattoient les Espagnols, les mugissemens du canon, qu'on prenoit pour le tonnerre, les vaisseaux, qui ressembloient à des forteresses mouvantes; tous ces objets causoient aux Indiens un étonnement mêlé d'admiration. Ils regardoient Cortez comme un dieu, comme le fils du Soleil. Deux généraux du souverain de ces contrées immenses viennent trouver le capitaine Espagnol; le comblent de présens, & le somment, de la part de leur maître, de sortir du pays. Cortez apprit d'eux que le monarque Indien se nommoit *Montézuma*; qu'il régnoit sur un Empire fort étendu, & fondé depuis cent trente ans; qu'il commandoit à

trente princes, ſes vaſſaux, appellés *Caciques*, dont chacun étoit en état de mettre cent mille hommes ſur pied; que les richeſſes du ſouverain ſurpaſſoient le nombre de ſes ſujets, & que ſon pouvoir étoit deſpotique. Les Eſpagnols eurent bientôt lieu de s'appercevoir que les Mexicains n'avoient rien de barbare que l'uſage de ſacrifier leurs ennemis vaincus à Vitzliputzli, le dieu de la guerre, & de s'en nourrir; que ce peuple ſurpaſſoit en connoiſſances & en lumieres, en induſtrie & en politeſſe, la plûpart des nations de l'Europe.

L'éducation de la jeuneſſe formoit parmi eux le principal objet du gouvernement. Les ſujets, attachés juſqu'à l'adoration à leur ſouverain, étoient braves, diſciplinés, & connoiſſoient ce que nous appellons l'Honneur & les Sentimens. Ils avoient réduit la guerre en art; & leurs finances étoient mieux adminiſtrées que dans les Etats de l'Europe. Dans un autre ſiécle, peut-être que cette nation célèbre auroit ſubjugué les Eſpagnols.

Fernand-Cortez, inſtruit de tout ce qui concernoit les Mexicains, réſolut de conquérir leur vaſte Empire. Il comprit qu'il falloit employer la politique & l'adreſſe, autant que la force & l'audace. Il fit d'abord entendre aux envoyés de Montézuma que la réputation de leur maître l'avoit attiré au Mexique, en qualité d'ambaſſadeur d'un grand prince qu'il annonçoit comme le monarque de l'Orient.

Montézuma, effrayé par une infinité d'oracles vrais ou faux, & par de prétendus prodiges qui annonçoient la deſtruction de ſa monarchie, envoya de nouveaux préſens, & eut recours aux prieres les plus vives pour engager Cortez à partir. Sa crainte le perdit. Il ſe crut vaincu, avant que de combattre. Cependant la vue de ſes riches préſens excite, de plus en plus, l'avarice & la cupidité des Eſpagnols. Tous veulent s'établir dans une contrée ſi opulente. Cortez, charmé de les voir en de pareilles diſpoſitions, commence ce grand ouvrage ; &, pour répondre à leurs deſirs, il bâtit la ville de Vera-Cruz. Afin de n'être plus dans la dépendance de Vélaſquez, il ſe fait élire Général par la colonie naiſſante, & envoie en Eſpagne tout l'or qu'il avoit recueilli. Il demande le gouvernement du Mexique, & de nouveaux ſecours. Enſuite, à l'exemple d'Agathocles, il brûle ſes vaiſſeaux pour faire entendre à ſes ſoldats qu'il falloit vaincre ou périr.

De-là, il s'avance dans le pays, & fait alliance avec pluſieurs Caciques qui ne pouvoient ſouffrir l'orgueil & la tyrannie de Montézuma. Chaque jour, ſur la route, il découvre de belles villes, une grande quantité d'or, un pays délicieux & bien cultivé, de l'ordre, de la police, de l'humanité. Par-tout on le reçoit comme un dieu. Les peuples ſe proſternent à la vue du moindre Eſpagnol. Il n'y eut qu'une république qu'on appelloit *Tlaſ-*

cala, qui, ayant ſçu conſerver ſa liberté contre toutes les forces de l'Empire Mexicain, eut la hardieſſe de refuſer le paſſage ſur ſes terres aux Eſpagnols, & de les traiter comme des brigands. Les Tlaſcalates, preſque nuds, armés ſeulement de flèches & de pierres tranchantes qui leur tenoient lieu de fer, furent vaincus trois fois conſécutivement. La guerre ſe termina par un traité qui unit ces républicains avec les Eſpagnols. Ce fut par le ſecours des Tlaſcalates que Cortez renverſa le thrône du Mexique. Il eſt bon d'obſerver que cet homme heureux, dans ſon expédition contre Tabaſco, s'attacha une Indienne aimable, qui devint la maîtreſſe du général, & ſon interprète, dès qu'elle eut appris la langue Eſpagnole. Cette femme lui rendit les plus grands ſervices. Pour comble de fortune, le pays, qu'on venoit de conquérir, étoit rempli de volcans qui fournirent du ſoufre & du ſalpêtre pour remplacer la poudre qu'on avoit dépenſée dans les combats.

Montézuma, plus effrayé que jamais depuis la défaite des Tlaſcalates, tremble, en voyant approcher de ſa capitale cet étranger qui, en moins de quinze jours, venoit de dompter une république que toutes les forces de l'Empire n'avoient pu aſſujettir pendant un ſiécle. Cortez, ſuivi d'une poignée d'Eſpagnols, & de ſix mille Tlaſcalates, ſurmonte les obſtacles que Montézuma lui oppoſe. Il arrive ſur le bord de ce lac immenſe,

au milieu duquel Mexique eſt bâtie. L'empereur vient le recevoir aux portes de la ville, avec tous les honneurs imaginables. Cortez, logé & fortifié dans un des plus beaux palais du prince, apprend bientôt que Montézuma avoit fait attaquer la colonie de la Vera-Cruz, & que la mort de quelques Eſpagnols venoit de détromper les Mexicains de l'idée qu'ils avoient que ces étrangers étoient immortels. Sentant alors toute la grandeur du péril auquel il étoit expoſé, n'ayant avec lui qu'un très-petit nombre de ſoldats, & ſe trouvant au milieu d'une ville peuplée d'un million de citoyens, & environné de quatre armées ennemies, il forme le projet le plus hardi, qui ſoit jamais venu dans l'eſprit humain. Suivi de ſes officiers, Cortez ſe rend au palais de l'empereur, & lui déclare fièrement qu'il faut le ſuivre, ou ſe réſoudre à périr. Montézuma, après avoir offert en vain de livrer le général qui, par ſes ordres ſecrets, avoit attaqué Vera-Cruz, & de donner ſes enfans en ôtage, ſuit lâchement le capitaine Eſpagnol dans la priſon qu'il lui deſtine.

Auſſi-tôt Cortez exige qu'on lui livre le général & tous les officiers qui avoient attaqué la colonie, & les fait brûler vifs aux portes du palais impérial. Pendant cette horrible exécution, il entre dans l'appartement de l'empereur, lui met les fers aux pieds & aux mains, pour réparation du prétendu crime que ſes ſujets avoient commis, en attaquant des uſurpa-

teurs. Après cet outrage, Montézuma met le comble à ſon aviliſſement, en rendant hommage de ſa couronne à Charles Quint. Cette cérémonie humiliante fut ſuivie d'un préſent de ſix mille marcs d'or pur, d'une quantité prodigieuſe de pierreries, & de pluſieurs autres ouvrages des plus précieux métaux que le luxe des empereurs avoit pris plaiſir à raſſembler depuis deux ſiécles. Cortez en réſerva la cinquieme partie pour le roi d'Eſpagne, en garda autant pour lui-même, & abandonna le reſte à ſes ſoldats. Alors il chercha de nouveaux prétextes pour différer ſon départ que Montézuma lui demandoit avec inſtance. Il attendoit les ſecours qu'il comptoit recevoir d'Eſpagne. Il ne fut pas long-tems ſans apprendre que dix-huit vaiſſaux de ſa nation étoient arrivés avec douze cens hommes. Cette nouvelle lui cauſa d'abord les plus vifs tranſports de joie; mais ils furent ſuivis des plus cruelles inquiétudes, quand il apprit que cette armée étoit envoyée par Vélaſquez, pour le contraindre à renoncer au généralat. Cortez prend ſon parti en héros. Il laiſſe deux cens hommes au Mexique, ſous les ordres d'Alvarédo qu'il charge du ſoin de garder l'empereur & la capitale. Enſuite il part pour aller combattre un ennemi jaloux de ſa gloire.

A peine fut-il arrivé en préſence des troupes du gouverneur de Cuba, qu'il eut la ſatisfaction de voir paſſer ſous ſes étendards tous les guerriers que ſon ambitieux rival avoit ar-

més pour venger ſa querelle. Fier de ce ſecours ineſpéré, Cortez ne ſongea plus qu'à terminer ſes conquêtes. Sur un bruit que les ſeigneurs Mexicains conſpiroient pour briſer les fers de leur empereur, Alvarédo profite du moment où les prétendus coupables s'étoient plongés dans la débauche, pendant un jour de fête, & en maſſacre deux mille. Il leur arrache les pierreries & tout l'or qui ſervoient à leur parure. Ce trait de cruauté & d'avarice met le peuple en fureur. Deux cens mille Mexicains aſſiégent Alvarédo dans ſa maiſon. Cortez vient le joindre, & ſe trouve expoſé aux plus grands périls. Malgré le carnage que font les Eſpagnols en différentes ſorties, ils craignent d'être bientôt accablés. La perte d'un ſeul ſoldat ne pouvoit être réparée par la mort de mille ennemis. Montézuma, priſonnier de Cortez, propoſe de ſe montrer à ſes ſujets, pour les engager à ſe retirer. Mais les Mexicains ne reconnoiſſoient plus dans leur empereur qu'un lâche & vil eſclave des étrangers. Montézuma, au milieu de ſa harangue, reçoit au front un coup de pierre, qui le bleſſe mortellement. Il expire bientôt dans les convulſions de la rage & du déſeſpoir. On élit à ſa place le Cacique Quetlavaca. Le nouvel empereur feint de conſentir à la retraite des Eſpagnols, dans le deſſein de les ſurprendre & de les accabler. En effet, il taille en piéces leur arriere-garde. Cortez ne ſauve ſa vie & le reſte de ſon armée, que par des prodiges de

valeur. Il perdit, en ſe retirant, la plus grande partie de ſes thréſors. Arrivé à Tlaſcala, où il eſt reçu comme un dieu, il raſſemble bientôt une armée de quatre-vingt mille Indiens, à la tête deſquels il vient aſſiéger la capitale de l'Empire, en 1521.

Ce grand Etat venoit encore de changer de maître. Il étoit pour lors ſous la domination d'un jeune prince rempli de courage, qu'on nommoit *Guatimozin*, & qui étoit gendre de Montézuma. Ce nouveau Souverain défendit ſa couronne, pendant trois mois. Mais qui pouvoit tenir en Amérique contre l'artillerie & la diſcipline de l'Europe? Enfin Cortez, après pluſieurs combats livrés ſur le lac & ſur la terre ferme, prend Mexique, l'épée à la main. Sur la fin du ſiége, plus de deux cens mille Indiens s'étoient rangés ſous les étendards Eſpagnols. L'empereur, ſon épouſe, ſes miniſtres & ſes courtiſans tomberent entre les mains du vainqueur. Guatimozin fut d'abord traité en Roi; mais bientôt une politique ſanguinaire détermina Cortez à changer de conduite à l'égard de ce prince infortuné.

L'année ſuivante, Fernand-Cortez acheva de ſoumettre tout l'Empire du Mexique, & en fut déclaré le premier vice-roi. La république de Tlaſcala fut aſſervie, ſans qu'on tirât l'épée. On la dédommagea de la perte de ſa liberté, par quelques vains priviléges. Les conquérans du Mexique employerent les moyens que peut ſuggérer la barbarie la plus atroce

pour la deſtruction d'un peuple nombreux, & dont on s'imaginoit avoir tout à craindre. Guatimozin eſſuya un ſort encore plus cruel que ſes ſujets. Pour lui faire avouer en quels lieux étoient cachés les thréſors de l'Empire, on l'étendit ſur un lit de charbons ardens. Tandis qu'on le traitoit d'une maniere ſi cruelle, il entendit un cri que la douleur arrachoit à ſon favori condamné au même ſupplice : « Et moi, » dit ce prince intrépide, ſuis-je couché ſur » un lit de roſes ? » On le tira à moitié mort de cette affreuſe queſtion. Trois ans après, il fut pendu publiquement dans la capitale de ſes Etats, avec un grand nombre de Caciques, ſous prétexte qu'ils avoient conſpiré contre les Eſpagnols. Dès que la ceſſation de la guerre eut permis à Cortez de reſpirer de ſes fatigues, il employa ſon loiſir à rebâtir Mexique dans le goût des villes de l'Europe. Il y établit un gouvernement civil, militaire & eccléſiaſtique. C'eſt le ſiége d'un archevêque & d'une audience royale ; tribunal aſſez ſemblable à nos parlemens. Le vice-roi fait ſon ſéjour dans cette capitale qui eſt la plus riche, la plus peuplée & la plus belle ville du nouveau Monde. On jugera de ſes richeſſes, quand on ſçaura qu'il entre, chaque année, dans ſon hôtel des monnoies, deux millions de marcs d'argent. Outre la capitale, on compte cent trente-cinq villes dans cet Empire qui a cinq cens lieues de longueur, du levant au couchant, ſur deux cens lieues de

largeur, du midi au nord. Pour récompenſer Cortez de tant de ſervices, la cour le créa marquis *Della-Valle*, terre de cent mille écus de rente. Sa poſtérité ſubſiſte encore avec éclat au Mexique, & eſt mêlée avec les deſcendans de Montézuma, qui portent le titre de Comtes, & dont on redoute ſi peu les droits & l'ambition, qu'à la fin du règne de Charles II, on confia la vice-royauté du Mexique au chef de cette illuſtre famille.

TADUN. (*bataille de*) Sergius, général de l'empereur Héraclius, rencontra les Muſulmans près de Tadun, ville voiſine de Gaza, & ſe vit contraint de livrer bataille à ces redoutables ennemis. Il prit la fuite ; mais, ſes bleſſures l'ayant fait tomber pluſieurs fois de deſſus ſon cheval, il fut arrêté, & renfermé dans une peau de chameau fraîchement écorché. Cette peau, ſe rétréciſſant à meſure qu'elle ſe deſſéchoit, le fit mourir dans des tourmens horribles. *L'an 633.*

TAGLIACOZZO. (*bataille de*) Le jeune Conradin, élevé en Allemagne, auprès de ſa mere Elizabeth de Baviere, ſentoit croître avec l'âge le regret d'avoir perdu la couronne de Sicile. Il n'avoit encore que ſeize ans, lorſqu'excité par les partiſans de Mainfroi, ſon oncle, & par les députés de pluſieurs villes d'Italie, il entreprit de renverſer la puiſſance de Charles d'Anjou, & de recouvrer le thrône de ſes peres. Après avoir remporté pluſieurs avantages qui animerent ſon courage, il ren-

contra enfin ſon rival dans la plaine de Tagliacozzo, près du lac de Célano. C'étoit un terrein vaſte, uni, formé par la nature pour être un champ de bataille. On ne ſongea, de part & d'autre, qu'à donner les ordres pour le combat. Charles plaça ſon camp ſur une colline qui bordoit la plaine, & Conradin dans la plaine même. La riviere de Giovenco ſéparoit les deux armées. Celle du prince Allemand étoit compoſée de trente mille hommes diviſés en trois corps; le premier, formé d'Allemands; le ſecond, d'Italiens conduits par le comte de Galvan; le troiſieme, d'Eſpagnols, ſous les auſpices de Henri de Caſtille. Le prince François ne comptoit ſous ſes drapeaux que ſept mille fantaſſins, & trois mille cavaliers. Il les partagea pareillement en trois corps; le premier, de Provençaux & d'Italiens commandés par un brave chevalier, nommé Henri de Couſances; le ſecond, de François, ſous les ordres de Jean de Cléri & de Guillaume de l'Eſtendart; le troiſieme, qui conſiſtoit en huit cens chevaux d'élite, que le Roi conduiſoit en perſonne, fut placé derriere la colline, hors la vue des ennemis, pour pouvoir dans l'occaſion ſe porter partout où le beſoin l'appelleroit. Ce fut Erard de Valeri, baron courtois & ſage, fameux par ſes exploits dans les guerres ſaintes, qui imagina cette ruſe néceſſaire pour ſuppléer au défaut du nombre.

Au milieu de la nuit qui précéda la bataille,

quelques ſujets révoltés contre Charles, à deſſein d'intimider ce prince, introduiſirent dans le camp de Conradin des gens qui ſe ditent députés par les habitans d'Aquila, ville voiſine, capitale de l'Abruzze, pour ſe ſoumettre à ſa puiſſance. Cette nouvelle, qu'on crut véritable, répandit la confiance & l'allégreſſe parmi les bataillons du jeune capitaine. Des eſpions en inſtruiſent le roi de Sicile. Ce monarque monte auſſi-tôt à cheval, ſuivi de peu de monde, va ſe préſenter aux portes d'Aquila, & demande le *Qui vive !* A la réponſe de la ſentinelle, il reconnoît la fauſſeté du bruit; &, le gouverneur ayant achevé de l'en convaincre, il ſe hâte de rejoindre ſes troupes. Dès que l'aurore eut diſſipé les ombres de la nuit, Conradin, toujours perſuadé de la reddition d'Aquila, ſort de ſes retranchemens, & ſe diſpoſe au combat. Henri de Caſtille s'ébranle le premier, & commence l'action avec ſes Eſpagnols. Les Provençaux & les Italiens ſoutiennent ſes efforts avec un courage intrépide. Mais, après avoir fait la plus vigoureuſe réſiſtance, ils prennent la fuite pour n'être point enveloppés. En vain Henri de Couſance, qui, pour attirer ſur lui tous les coups, avoit pris les armes & les autres marques de la royauté, & que l'on prenoit pour le Roi, veut retenir ces guerriers devenus tout-à-coup timides. Il n'eſt point entendu. Il reſte preſque ſeul ſur le champ de bataille, où bientôt ce grand homme trouve la mort

des héros. Les François s'empreſſerent alors d'arrêter l'ennemi vainqueur. Conradin tomba ſur eux avec ſes Allemands. La petite troupe des François diſputa long-tems la victoire avec ſon intrépidité naturelle: enfin, accablée par le nombre, elle fut obligée de céder, & de fuir comme les Provençaux. L'impétueux Charles, qui voyoit de ſon poſte ſes gens mis en déroute, avoit peine à retenir ſon bouillant courage. Le prudent Valeri calmoit ſon impatience, en lui faiſant eſpérer de le dédommager bientôt. En effet, dès qu'il vit les Allemands, qui ſe croyoient déja vainqueurs, ſe débander & courir au pillage, il dit au Roi, d'un ton d'aſſurance: « Partez, Sire; partez, » il eſt tems. » Auſſi-tôt il vole à la tête de toute ſa nobleſſe. Il ſe précipite, comme un torrent, ſur l'ennemi ſurpris, déconcerté: il le preſſe; il l'accable. Conradin & ſes généraux eſſayent inutilement de parer ſes coups redoutables. Bientôt Charles les diſſipe, & remporte la victoire. Pour la conſerver, il s'arrête au milieu de ſon triomphe; &, par ſon ordre, ſes guerriers reſtent ſous les armes, ſans oſer ni piller ni pourſuivre les fuyards. Cette précaution étoit néceſſaire. En effet, un moment après, Henri de Caſtille, qui venoit d'achever la défaite des Provençaux, parut avec cette contenance fiere & redoutable que donne le ſuccès. On fut quelque tems à ſe regarder. Enfin le ſage Valeri ſe détache, ſuivi ſeulement de trente ou qua-

rante chevaliers, comme pour aller faire le coup de lance; puis, feignant l'épouvante, il prend tout-à-coup la fuite du côté qui lui paroît le plus sûr. L'ennemi, trompé par ce ſtratagême, quitte ſes rangs pour le pourſuivre, en criant d'une voix terrible: « Ils ſont » à nous! » Charles, voyant leur corps de bataille affoibli, s'y précipite « comme un lion » avide de ſa proie; » &, dans le même inſtant, Valeri, tournant bride, vient les prendre en flanc. Jamais on ne vit ni plus de vigueur dans l'attaque, ni plus d'opiniâtreté dans la réſiſtance. Les guerriers ſe ſurpaſſoient eux-mêmes. Au milieu des combattans, on remarquoit ſur-tout Gui de Montfort, fils du comte de Leiceſter. Dès le commencement de la mêlée, ce jeune *preux* s'étoit précipité à travers les eſcadrons Eſpagnols; &, après les avoir percés, il revenoit ſur ſes pas, faiſant mordre la pouſſiere à tout ce qui s'oppoſoit à ſa redoutable bravoure. Malheureuſement ſon caſque tourna de façon que la viſiere ſe trouva derriere ſa tête. Il ne voyoit plus; mais il frappoit toujours d'eſtoc & de taille, ne ſçachant ſur qui tomboient ſes coups. Valéri, qui l'apperçut, eſſaya de le tirer de cet embarras. Il fut pris pour un ennemi, & reçut un ſi furieux revers, qu'il ne dut la vie qu'à la bonté de ſes armes. Montfort alloit recommencer, s'il n'eût reconnu l'officieux chevalier au ſon de ſa voix. Cependant quelques efforts que fiſſent les François, l'armure

l'armure des Eſpagnols étoit impénétrable à leurs coups. Quelques-unes s'en apperçurent, & ſe mirent à crier : « C'eſt ici ; c'eſt ici, » braves compagnons, qu'il faut faire uſage » de ſes bras, & non de ſes armes. » A ces mots, on voit voler de toutes parts les lances & les épées. Tous les guerriers ſe jettent ſur les Caſtillans ; les ſaiſiſſent par le milieu du corps ; les renverſent de cheval ; les immolent, ou les mettent en déroute. Henri, épouvanté de cette étrange façon de combattre, vit bien que la victoire alloit lui échapper, & ſe ſauva à toute bride. Les François, vainqueurs de tous côtés, pourſuivirent quelques momens les fuyards ; mais, épuiſés des fatigues d'une ſi rude journée, & les chevaux leur refuſant le ſervice, ils furent enfin obligés de s'arrêter, & de ne s'occuper plus que du ſoin de rendre graces à Dieu d'un ſi heureux ſuccès. Charles, pour éterniſer ſa pieuſe reconnoiſſance, fonda dans le lieu même qui avoit ſervi de champ de bataille, une abbaye de l'ordre de Cîteaux, qu'il nomma *Notre-Dame de la Victoire*. L'infortuné Conradin fut arrêté dans ſa fuite, avec preſque tous ſes généraux, conduit à Naples, & décapité, l'an 1266.

TANAGRE. (*journée de*) Les Ilotes s'étoient revoltés contre Lacédémone. Les Athéniens, par le conſeil de Cimon, marcherent au ſecours de cette ville ; mais les Spartiates, ſous de vains prétextes, les renvoyerent.

Athènes fut ſenſiblement piquée de cet affront. Pour s'en venger, Cimon fut banni. Bientôt la guerre s'alluma entre les deux républiques. Les armées ſe rencontrerent près de Tanagre, ville de Béotie. Les Athéniens, ſous la conduite de Myronide, remporterent une victoire que Diodore de Sicile compare aux triomphes de Marathon & de Platée. Ce fut dans ce combat que Cimon, ſe diſpenſant de garder ſon ban, vint en armes dans ſa tribu, pour ſervir ſa patrie contre Lacédémone. On lui ordonna de ſe retirer; mais, avant d'obéir, il exhorta ſes amis, ſoupçonnés comme lui d'être favorables aux Spartiates, à prouver leur innocence par leur valeur. Ces braves Athéniens, au nombre de cent, lui demanderent ſon armure complette; &, la mettant au milieu de leur petit bataillon, ils firent des prodiges de bravoure, & combattirent juſqu'à la mort. La perte de ces généreux citoyens toucha la république; & le peuple, pénétré de leur ſort, ſe repentit de ſes ſoupçons injurieux. *L'an du monde 3548.*

TANARO. (*bataille du*) Après la conquête de Tortone, & celle des duchés de Parme & de Plaiſance, dom Philippe voulut faire le ſiége d'Alexandrie. Il ne pouvoit l'entreprendre qu'après avoir obligé les ennemis à abandonner leur camp de Monte-Caſtello. Mais il eût été téméraire de les attaquer dans ce camp, tant que les troupes Autrichiennes & Piémontoiſes ſeroient demeurées unies.

Pour les obliger à ſe ſéparer, on attira l'attention du comte de Schullembourg ſur le Milanez. La ſurpriſe de Pavie, & les ponts que dom Philippe fit jetter ſur le Pô, opérerent la diviſion qu'on deſiroit. Alors ce prince tenta le paſſage du Tanaro, qui ſe fit le 26 de Septembre; &, le lendemain, lorſqu'on approchoit de Baſſignata, on en vint aux mains. Cette bataille ne fut pas bien ſanglante. Les François n'y eurent que vingt hommes tués, & trois qui furent faits priſonniers. La perte des ennemis ne fut pas grande non plus. La foibleſſe de leur réſiſtance leur ſauva bien du monde. Ils n'eurent que trois cens hommes tués ou bleſſés; mais on leur fit plus de quinze cens priſonniers. La priſe d'Alexandrie fut le premier fruit de cette petite victoire.

TANNENBERG. (*bataille de*) Les Polonois & les chevaliers Teutoniques, étant en guerre, ſe rencontrerent, en 1410, dans la plaine qui s'étend entre Tannenberg & Grunewaldt. Les deux armées étoient nombreuſes & redoutables. Le célèbre Jagellon, ou Uladiſlas V, commandoit les Polonois, ſes ſujets. Ce prince entendoit la Meſſe dans ſon camp. On vient lui dire que les ennemis approchent, & ſe diſpoſent à former des attaques. On ne peut l'arracher du pied des autels qu'il ne quitte qu'avec les prêtres. Il range ſes troupes en bataille. Il alloit donner le ſignal du combat. Deux chevaliers ennemis viennent lui offrir deux épées de la part

de leur grand-maître, pour l'engager, disoient-ils, à commencer l'action. « Vous êtes » donc bien pressés de me rendre les armes ? » leur dit fièrement le monarque Polonois. » Je reçois avec plaisir, & comme un favo- » rable augure, celles que vous commencez » à déposer entre mes mains. » Aussi-tôt la trompette sonne la charge ; mais, dès le premier choc, une partie de l'armée Polonoise prend la fuite. Jagellon accourt, à la tête d'un corps de réserve, & rappelle la victoire qui fuyoit avec ses soldats. Il releve lui-même le grand étendard de Pologne, s'avance dans le plus fort de la mêlée ; presse, écarte l'ennemi, que la poursuite des fuyards avoit rompu. Bientôt son courage l'emporte trop loin. Il se trouve presque seul au milieu d'un escadron Allemand. De toutes parts, la mort & l'ennemi l'environnent & le menacent. Il écarte l'une & l'autre par des prodiges de valeur. Enfin il est près de succomber sous le nombre qui croissoit à chaque instant. Une espece de géant s'avance pour le frapper de sa hache. Le bras étoit déja levé. Le monarque alloit tomber, lorsqu'un jeune Polonois, nommé *Sbignée Olesnicki*, qui n'avoit alors pour arme qu'un tronçon de lance, frappe l'ennemi, le jette par terre, le massacre, & délivre son roi. En un moment, ce prince fut dégagé. Les Polonois se rallierent en foule auprès de lui ; &, redoublant d'efforts, ils se précipiterent avec tant de fureur sur les

Teutoniques, qu'ils les mirent en fuite, ou les taillerent en piéces. Cinquante mille reſterent ſur la place; quatorze mille furent faits priſonniers, & chargés des chaînes qu'ils avoient deſtinées aux Polonois.

TAPPONOLY. (*priſe de*) Le comte d'Eſtaing ayant formé le projet de ruiner tous les comptoirs & les magaſins que poſſédoient les Anglois ſur la côte occidentale de Sumatra, entreprit, en 1762, le ſiége du fort Tapponoly. Il n'avoit à ſes ordres que deux vaiſſeaux d'inégale grandeur, montés de deux cens hommes au plus. Les Anglois n'ayant pu l'empêcher de deſcendre dans la baye du fort, ſe bornerent à en défendre les retranchemens. Ils furent emportés l'épée à la main; & la garniſon épouvantée prit la fuite avec tant de confuſion, que le comte d'Eſtaing la ſuivit juſques dans le fort même, qui ſe rendit à diſcrétion, & qu'il détruiſit par le feu.

TARENTE. (*ſiége de*) Quelques années après l'entrée d'Annibal en Italie, les Tarentins, peuple inconſtant & leger, éblouis par les victoires de ce grand Général, & croyant Rome, qu'ils n'aimoient pas, perdue ſans reſſource, ouvrirent leurs portes aux Carthaginois, qui ſe rendirent maîtres de la ville; mais ils ne purent forcer la citadelle qui étoit occupée & défendue par une bonne garniſon Romaine. Ces intrépides ſoldats arrêterent, pendant pluſieurs années, les efforts de l'ennemi. Enfin, Rome ayant repris ſa premiere

ſupériorité, on ſongea à punir Tarente de ſa rebellion ; & le Conſul Q. Fabius alla l'aſſiéger avec une grande armée. Le hazard lui fournit une occaſion de terminer promptement & ſans peine une entrepriſe ſi importante. Annibal avoit mis dans la ville un corps de Brutiens pour aider à la défendre. Celui qui le commandoit aimoit éperdument une femme, dont le frere ſervoit dans l'armée du Conſul. Sur une Lettre que la maîtreſſe du Barbare écrivit à ſon frere, celui-ci ſe jetta, de concert avec ſon Général, dans Tarente, comme déſerteur. Aidé des artificieuſes careſſes de ſa ſœur, il gagna bientôt la confiance de l'officier ; &, dans une partie de plaiſir, il l'engagea ſans peine à livrer aux Romains le quartier de la ville dont il avoit la garde. Quand toutes les meſures furent priſes, le ſoldat s'évada pendant la nuit, & vint inſtruire Fabius de tout ce qu'il avoit fait. Le Conſul ne perdit point de tems. Il fait donner le ſignal convenu à ceux qui défendoient la citadelle, & aux Brutiens, & va ſe placer lui-même, avec un corps de troupes choiſies, vis-à-vis d'un certain endroit que le ſoldat lui avoit indiqué. Auſſi-tôt le bruit des trompettes & de grands cris ſe font entendre, en même tems, de la citadelle, du port & des vaiſſeaux qui venoient de la haute mer. Cependant le Conſul ſe tenoit caché dans ſon poſte, & obſervoit un profond ſilence. L'officier général, qui gardoit le canton de la ville vis-à-vis duquel Fabius

s'étoit mis en embuſcade, voyant tout tranquille dans ſon quartier, & s'imaginant n'avoir rien à craindre, vole avec toutes ſes troupes du côté où il entendoit le bruit, afin d'y porter un prompt ſecours. Le Conſul s'en apperçut. Il fit planter des échelles à la partie du mur où étoit poſtée la cohorte des Brutiens, avec le ſecours deſquels il entra bientôt dans la ville. On enfonça la porte la plus prochaine, pour faire entrer le reſte des ſoldats. On s'avança juſqu'à la place publique. Les aſſiégés s'y défendirent quelque tems; mais, ſe voyant accablés de traits, ils ſe diſperſerent de tous côtés. On fit un grand carnage. La ville fut pillée: on y trouva quatre-vingt-ſept mille livres d'or peſant; ce qui paroît preſque incroyable pour ce tems-là. Fabius eut la ſageſſe de n'emporter de Tarente, qu'une ſeule ſtatue d'airain, de la main de Lyſippe, fameux ſtatuaire de l'antiquité. « Laiſſons, diſoit-il en » plaiſantant, laiſſons aux voluptueux Taren» tins leurs dieux, qui les ont ſi mal ſervis, » & qui ſont irrités contre eux. » *An de Rome* 543.

TARICHÉE. (*priſe de*) Cette ville renfermoit la plus grande partie des factieux de la Galilée; & ces Juifs aveugles avoient ſur le lac de Généſareth, qui baignoit la place, un grand nombre de barques toutes prêtes, ſoit à leur ſervir d'aſyles, en cas qu'ils fuſſent vaincus ſur terre, ſoit même à combattre. Veſpaſien, & Tite ſon fils, s'approcherent de

Tarichée. Les Juifs détacherent auſſi-tôt un corps de troupes pour les attaquer. Comme ils n'étoient point attendus, les travailleurs Romains prirent la fuite; & ils auroient été entiérement défaits, ſi les légions n'étoient venues à leur ſecours. Les rebelles ſe retirerent à leur approche. Ayant tenté le ſort d'un ſecond combat, ils furent encore battus. Alors la diviſion ſe mit dans la ville, & le peuple voulut ſe rendre. Tite, en ayant eu avis, fit donner l'aſſaut. Les ſéditieux ſe diſſiperent; & les citoyens ouvrirent leurs portes aux Romains. *An de J. C. 68.*

TARIFFE. (*ſiége de*) Les Eſpagnols avoient enlevé Tariffe, place importante ſur les côtes d'Eſpagne, à la domination des Maures établis en Afrique. En 1292, ces infidèles voulurent la reprendre; &, ſous la conduite du roi de Maroc, ils en formerent le ſiége. Alfonſo-Pérès de Guſman, ſecondé par la valeur des bourgeois, défendit la place avec un courage héroïque. Son fils fut arrêté dans une ſortie. Les Barbares le chargent de chaînes, le conduiſent ſous les murailles de la ville, lui mettent un poignard ſous la gorge, & menacent le gouverneur de faire périr à ſes yeux cette innocente victime, s'il ne ſe rend ſur l'heure. Guſman ne leur répond que par une décharge de traits. Les infidèles irrités percent de mille coups ſon malheureux fils. Les aſſiégés, qui, du haut des remparts, voient ce ſanglant ſpectacle, font retentir l'air de

leurs cris & de leurs gémiſſemens. Guſman inquiet accourut auſſi-tôt ; &, après avoir appris le ſujet de leurs clameurs : « Vos cris, » leur dit-il, m'avoient fait croire que les en» nemis s'étoient rendus maîtres de la ville. » Les Africains déſeſpérant d'emporter une place défendue par un homme qui avoit ſacrifié ſon propre fils pour la conſerver, renoncerent à cette conquête, & ſe retirerent dans leur pays.

TARRAGONE. (*priſe de*) Les Francs, peuple fameux par ſa valeur, & dont les exploits doivent intéreſſer une nation héritiere du nom & de la bravoure de ces intrépides guerriers, furent l'un des plus terribles fléaux de l'Empire Romain. Jamais ils ne laiſſoient tranquilles ſes vaſtes provinces ; & ſi les légions, plus diſciplinées que leurs bandes levées à la hâte, les arrêtoient d'un côté, ils ſe jettoient ſur quelqu'autre partie de ce grand corps, & lui portoient des coups dont les cicatrices étoient incurables. Sous le règne de Gallien, ne pouvant entrer dans les Gaules, ils ſe répandirent dans l'Eſpagne, qu'ils déſolerent, durant douze ans conſécutifs ; prirent Tarragone, capitale de la province citérieure, & commirent de ſi furieux dégâts dans cette grande & ſuperbe ville, que, cent cinquante ans après, elle en portoit encore de triſtes marques. *An de J. C. 265.*

Le lecteur nous permettra ſans doute de réunir ſous ce titre tout ce que l'Hiſtoire nous

apprend des victoires ou des défaites des Francs, jusqu'à leur établissement dans les Gaules. Ces beaux pays, dont ils n'étoient séparés que par le Rhin, furent, pendant plusieurs siécles, l'unique objet de leurs efforts. L'an 306, le premier du règne de Constantin, ils oserent, au mépris des traités de paix, franchir les barrieres que la nature opposoit à leur courage; &, pleins de fureur, ils se répandirent dans toutes les campagnes voisines, pour y commettre d'horribles ravages. Constantin les joignit; les vainquit; fit prisonniers deux de leurs rois, Ascaric & Ragaise; &, pour punir ces princes de leur perfidie, il les fit dévorer par les bêtes dans l'amphithéatre. Ensuite il força les vaincus à regagner leurs marais; &, ayant passé le Rhin sur leurs traces, il les surprit, avant qu'ils eussent eu le tems de se réfugier dans leurs asyles ordinaires. Tous les troupeaux devinrent la proie des Romains. Tous les villages furent brûlés ou détruits par le fer; & tous les prisonniers, en état de porter les armes, furent livrés aux bêtes. Ils étonnerent leurs bourreaux par leur constance. Ils coururent au-devant de la mort: ils la reçurent sans pousser un soupir; &, sous les ongles des animaux qui les déchiroient, ils conservoient encore cet air intrépide, qu'ils avoient au milieu des combats.

En 313, oubliant leurs défaites, ils attirerent encore contre eux les armes de Constan-

tin. Mais ils furent punis de leur témérité ; & l'empereur fit un si terrible dégât sur leurs terres, qu'il sembloit que la nation fût exterminée.

Ces pertes, capables d'épuiser les plus florissans Empires ne les empêcherent pas, sept ans après, de se joindre aux Allemands, & de venir insulter les frontieres de la Gaule. Crispe, digne fils de Constantin, marcha contre cette indomptable nation. Les Francs combattirent en désespérés ; mais leur acharnement ne servit qu'à rendre plus éclatante cette premiere victoire du jeune prince. Instruits enfin, par une funeste expérience, de l'ascendant que l'empereur avoit sur eux, ils demeurerent en paix tout le reste de son règne.

Sous l'empire de Valentinien, ils s'unirent avec les Saxons, & infesterent la Gaule & la grande Bretagne. Théodose les poursuivit jusqu'aux isles Orcades, & leur porta un coup terrible. En 388, ils furent vaincus & taillés en piéces, près de la Forêt-Charbonniere, entre le Rhin & l'Escaut ; mais, ayant été poursuivis au-delà du Rhin, ils firent tomber l'armée Romaine dans une embuscade, & la détruisirent entièrement. Ce ne fut que vers l'an 420, que, profitant de la foiblesse de l'Empire, ils vinrent, sous la conduite de Pharamond, fils de Marcomir, l'un de leurs rois, s'établir dans la Toxandrie & dans le pays de Tongres, c'est-à-dire, depuis Mastricht jusqu'au confluent de la Meuse & du Vahal.

Ainſi la Flandre qui, durant tant de ſiécles, a été le théatre de la bravoure Françoiſe, fut le berceau de cette premiere monarchie du monde.

TAURIS. (*bataille de*) Sélim I, empereur des Turcs, ayant déclaré la guerre à Iſmaël Sophi, le plus ſage & le plus éclairé prince que la Perſe ait vu ſur le thrône, entra dans l'Aſie en 1514, à la tête d'une nombreuſe armée, & rencontra celle des ennemis, auſſi forte que la ſienne, près de Tauris, l'une des premieres villes de la Perſe. A peine l'eut-il apperçue, qu'il donna le ſignal du combat. Les Ottomans s'ébranlent & enveloppent les Perſes qui étoient rangés ſous les murs de la ville, & reſſembloient plutôt à des gens venus à une pompe qu'à une expédition militaire. La bataille commence par des décharges d'artillerie, qui, en un moment, éclairciſſent en mille endroits les bataillons Perſans, qui, ſerrés les uns contre les autres, n'offroient d'abord que des remparts redoutables. On en vient aux mains: on ſe prend corps-à-corps. La javeline & le cimeterre font un carnage horrible. La gauche des Perſes eſt taillée en piéces. Iſmaël le voit. Il y accourt; rallie les fuyards; tombe ſur les Turcs; les renverſe: il triomphe. Quinze mille Janiſſaires l'arrêtent par le feu continuel de leur mouſqueterie; puis, ſe précipitant tout-à-coup, l'épée à la main, ſur les corps avancés de ſa troupe, ils recommencent un combat

plus ſanglant, plus terrible que les premiers. Leurs efforts ſont heureux. Iſmaël, accablé à ſon tour, prend la fuite, avec les débris de ſon aîle gauche. La droite, qui diſputoit vivement la victoire, n'oſa plus réſiſter, quand elle vit la défaite de ſon prince. Elle ſe hâta de chercher un aſyle par une retraite précipitée; &, en un inſtant, de cette foule d'ennemis, on n'apperçut plus ſur le champ de bataille que les morts, les mourans & les priſonniers. Tauris ſe rendit auſſi-tôt au vainqueur; & Sélim, couvert de gloire, revint triomphant dans ſes Etats qu'il enrichit des dépouilles de la Perſe; mais il ne conſerva pas long-tems Tauris. Les Perſes la reprirent, & l'ont conſervée juſqu'à ce jour.

TAUROMÉNIUM. (*ſiége de*) Les eſclaves de Sicile, traités indignement par leurs maîtres, ſe révolterent ſous la conduite d'un certain Eunus qui ſe piquoit de magie, & qu'ils déclarerent Roi. En moins de trois jours, ce monarque, de nouvelle eſpece, augmenta tellement ſes troupes, qu'il oſa attaquer les troupes Romaines qu'on lui oppoſa, & les défit à pluſieurs repriſes. Bientôt les rebelles ſe trouverent au nombre de deux cens mille; exercerent par-tout d'horribles brigandages, & battirent juſqu'à quatre Préteurs On envoya contre eux le conſul Piſon, qui eut de grands ſuccès; mais l'honneur de terminer cette guerre étoit réſervé à Rupilius, ſon ſucceſſeur. Il aſſiégea les rebelles dans Tauromé-

nium, ville très-bien fortifiée, & qui fit une longue & vigoureuſe réſiſtance. Comme tous les paſſages étoient exactement gardés, la famine devint ſi extrême dans cette place, que les malheureux habitans mangerent leurs propres enfans & leurs femmes. Enfin elle fut priſe; & tout ce qui y reſtoit d'eſclaves fut attaché en croix, & mis à mort au milieu des plus cruels ſupplices. *130 avant J. C.*

TAWNTON. (*bataille de*) Le comte de la Marche, fils du duc d'Yorck, s'étant fait déclarer roi d'Angleterre, en 1461, ſous le nom d'*Edouard IV*, ſe hâta de chercher l'armée de Henri VI, ſon rival. Il la rencontra, le dimanche des Rameaux, dans la plaine de Tawnton. Au commencement du combat, l'air s'obſcurcit; & il tomba tout-à-coup une grande quantité de neige. Le vent la portoit dans les yeux des Lancaſtriens; ce qui les empêchoit de s'appercevoir des manœuvres de l'ennemi. Dans cet inſtant, Falcoubridge, qui commandoit l'avant-garde d'Edouard, fit quitter l'arc à ſa troupe, & lui ordonna de charger l'ennemi à grands coups d'épée. Dès-lors le combat devint un affreux maſſacre qui dura, avec la même furie, depuis le matin juſqu'au ſoir. Aux approches de la nuit, les Lancaſtriens commencerent à plier. Ils ſe battoient cependant en retraite, & balançoient la victoire. Mais le comte de Warwick, ranimant ſes ſoldats par des prodiges de valeur, preſſa ſi vivement l'ennemi, qu'il lui fit enfin

tourner le dos. Les fuyards, voulant paſſer le ruiſſeau de Corke, qui ſe jette dans la riviere de Warf, ſe précipiterent avec tant de confuſion, que la plûpart s'y noyerent. Leurs corps entaſſés ſervirent de pont aux compagnons de leur fuite. Le carnage fut ſi grand dans cet endroit, que, pluſieurs jours après, les eaux de la riviere de Warf parurent teintes de ſang. Plus de trente-ſix mille hommes périrent dans cette journée. Du nombre des priſonniers fut ce lord Clifford qui, après la bataille de Sandal, avoit inſulté au cadavre du duc d'Yorck. Edouard, pour venger ſon pere, fit couper la tête à ſon ennemi, & la fit placer ſur les murailles de la ville d'Yorck, comme l'avoit été celle du Duc.

TÉGÉE. (*ſiége de*) Polymneſtor, roi d'Arcadie, ayant fait priſonnier, dans une grande bataille, Charilaüs, roi de Lacédémone, eut la généroſité de le renvoyer ſans rançon, après lui avoir fait jurer que jamais il n'attaqueroit le peuple de Tégée. Mais ce prince ingrat, peu jaloux de garder ſa parole, vint, quelques années après, mettre le ſiége devant cette ville, dans l'eſpérance de s'en rendre maître. Le ciel ſe joua de ſa perfide ambition. Le courage des aſſiégés fut ſi grand, que les femmes même prirent les armes, & défirent les Lacédémoniens. Ces derniers, interprétant en leur faveur un oracle de Delphes, & croyant la victoire aſſurée, avoient apporté des fers pour en charger les Tégéens.

Ils ne furent pas inutiles ; car on s'en ſervit contre les Lacédémoniens même.

TÉGYRE. (*combat de*) La bataille, donnée par les Thébains, près de Tégyre en Béotie, fut pour eux comme le prélude de la fameuſe journée de Leuctres. Les Lacédémoniens approchoient. Un Thébain effrayé vint dire à Pélopidas, ſon général : « Ah ! ſeigneur, nous ſommes tombés entre les mains » des ennemis. » ... Eh ! pourquoi, lui répondit cet habile capitaine, ne dirons-nous pas » plutôt qu'ils ſont tombés entre les nôtres ? » Il ne ſe trompa point. Il remporta tout l'avantage, & eut le premier l'honneur de battre les Lacédémoniens, avec des forces inégales. *An du monde* 3628.

TÉLAMON. (*bataille de*) Après la défaite des Romains à Cluſium, le conſul Emilius, l'ayant appris, vint ſur le champ ſe préſenter aux Gaulois, avec ſon armée. Ceux-ci ne crurent pas devoir accepter la bataille. Ils ſe retirerent ; & le Conſul prit le parti de les ſuivre, pour obſerver les tems & les lieux où il pourroit les incommoder, & regagner le butin qu'ils avoient fait. Par un bonheur ſingulier, le conſul Atilius, ſon collégue, venant de Sardaigne, débarqua, dans ce tems-là-même, ſes légions à Piſe, pour les conduire à Rome. Près de Télamon, ville & port de l'Etrurie, l'avant-garde du Conſul arrêta quelques fourrageurs Gaulois. On les intimide ; & la crainte leur fait avouer tout ce qui s'étoit paſſé,

passé, & que les Gaulois approchoient, suivis du consul Emilius. Sur cet avis, Atilius se poste, avec quelques corps de cavalerie, sur une hauteur au pied de laquelle les ennemis devoient passer. Ceux-ci apperçurent le Consul, sans soupçonner que ce fût lui. Ils s'imaginoient que c'étoit Emilius qui avoit battu la campagne, pour s'emparer le premier de ce poste. Mais un prisonnier leur apprit bientôt le double danger où ils se trouvoient. Ils mettent au plus vîte l'infanterie en bataille, & la disposent de maniere que, rangée dos-à-dos, elle faisoit front par-devant & par-derriere. On mit les chariots aux aîles, pour empêcher l'ennemi de les prendre en flanc; & l'on déposa le butin sur une montagne voisine, avec un détachement pour le garder. Cet ordre mettoit les Gaulois dans l'indispensable nécessité de vaincre ou de mourir. La cavalerie engagea le combat sur la hauteur. Atilius perdit la vie dans ce choc, en combattant en vaillant capitaine. Sa tête fut placée au bout d'une pique pour intimider les Romains. Cependant la cavalerie des Gaulois fut entièrement défaite. Ensuite l'infanterie s'ébranla de part & d'autre. Les archers des Romains commencerent l'action par une grêle de traits qui jetterent le désordre & le désespoir parmi les ennemis dont la plûpart étoient nuds. Le combat fut long, sanglant & opiniâtre, quand on en fut venu aux mains. Mais la cavalerie, fondant à propos sur les Gaulois, fit déclarer la vic-

toire pour les légions Romaines. Quarante mille ennemis reſterent ſur la place; & l'on fit au moins dix mille priſonniers, entre leſquels étoit Concolitan, un de leurs rois. *An de Rome* 527.

TÉLÉPHIS. (*bataille & priſe de*) L'an 554, Merméroës, général des Perſes, marcha vers Téléphis, fortereſſe importante, ſituée à l'entrée de la Lazique, entre des rochers & des précipices. Martin, qui commandoit les troupes Romaines, s'étoit emparé des paſſages; & le capitaine Perſan, n'eſpérant pas de pouvoir les forcer, eut recours au ſtratagême. Il ſe mit au lit, comme s'il eût été dangereuſement malade, & paſſa pluſieurs jours ſans ſe laiſſer voir, même à ſes plus intimes amis. Cette nouvelle fit naître une grande négligence parmi les Romains. Merméroës en profite; arrive tout-à-coup devant Téléphis; s'en rend maître; attaque les Romains qui s'étoient retirés; les oblige de prendre la fuite, & de lui abandonner tous leurs bagages. Ce fut la derniere victoire de ce grand général qui mourut bientôt après.

TÉMESWAR. (*ſiége de*) Pour profiter de la victoire remportée en 1716, dans la plaine de Peter-Waradin, le prince Eugène réſolut de former le ſiége de Témeſwar, capitale du comté de ce nom, dans la haute Hongrie, ville que la nature & l'art avoient fortifiée de concert. Les infidèles, qui la poſſédoient depuis près de deux ſiécles, y avoient

mis une garnison de plus de douze mille hommes, avec toutes les munitions nécessaires pour soutenir un long siége. Vers le milieu d'Août, le comte de Palfi fut détaché avec seize régimens de cavalerie pour l'investir. Ce capitaine eut bientôt emporté les principaux postes des environs ; &, le 1er de Septembre, on ouvrit la tranchée. Elle fut poussée fort loin jusqu'au 23, que les Turcs voulurent secourir la place. Vingt-huit mille hommes attaquerent, pendant la nuit, le quartier du Comte qui, ayant été averti à tems de cette entreprise, repoussa d'autant plus aisément les infidèles, que le gouverneur de Témeswar, qui devoit faire une sortie en même tems, ne la fit qu'une heure après. Les Turcs, battus & repoussés, n'oserent plus paroître. Le 1er d'Octobre, on attaqua la Palanque ; (c'est le nom qu'en Turquie on donne aux fauxbourgs fortifiés,) & l'on s'en rendit maître, en plein jour, après un combat de plus de quatre heures. Enfin, le gouverneur demanda le 12, à capituler ; & l'on accorda à la garnison la liberté de sortir avec armes & bagages, tambour battant, drapeaux déployés, avec les habitans qui voudroient la suivre, pour être conduits, sous une bonne escorte, à Belgrade. La bravoure de cette garnison méritoit bien ces distinctions honorables, s'il est vrai que, dans les différentes attaques qu'ils eurent à soutenir, ils immolerent plus de six mille Impériaux. Du côté des Allemands,

celui qui fit remarquer davantage ſa valeur héroïque fut le prince Emmanuel de Portugal.

TENNA. (*bataille de la*) Cn. Pompéius Strabon, qui avoit, dans la Guerre Sociale, le Picénum pour département, fut attaqué & battu, auprès de la riviere de la Tenna, par trois généraux des Alliés, & obligé de ſe retirer dans Fermo, ville voiſine. Il y fut aſſiégé par Afranius ſeul. Le général Romain ſe tint aſſez long-tems ſur la défenſive. Mais, ayant appris que Sulpicius approchoit avec une armée Romaine, il fit ſon plan avec lui pour tomber enſemble ſur l'ennemi. Au jour & au tems marqués, il fait une vigoureuſe ſortie. Afranius, qui croyoit n'avoir à faire qu'à Pompéius, emploie toutes ſes forces pour le repouſſer. Mais, pendant que l'on ſe battoit avec un avantage égal, Servilius arrive, & met le feu au camp des Alliés. La vue des flammes, qui frappa les combattans, jetta la terreur parmi les Italiens; &, pour comble de malheur, Afranius ayant été tué ſur la place, toute l'armée ſe débanda. Cette victoire fit reprendre aux magiſtrats les ornemens de leurs dignités, comme celle de Julius, près d'Acerres, avoit fait reprendre la toge, ou habit de paix. 90 *avant J. C.*

TENREMONDE. (*ſiége de*) Durant le ſiége d'Anvers, le prince de Parme fit celui de Tenremonde, ville de Flandres, ſituée ſur le bord de l'Eſcaut, à-peu-près à moitié

chemin de Gand à Anvers, & qui entretient la communication de ces deux grandes villes. L'armée du roi d'Eſpagne s'en étant approchée, on commença à la battre en brèche. Bientôt on livra l'aſſaut qui fut ſoutenu par les rebelles avec beaucoup de fermeté; mais la menace d'un ſecond aſſaut les intimida; &, pour éviter le ſaccagement, ils prirent le parti de ſe rendre. Ce ſiége ne dura qu'une ſemaine; mais il coûta la vie au meſtre-de-camp Pierre de Paëz, officier Eſpagnol, d'une grande réputation. *1584.*

TERGOËS. (*ſiége de*) Les Flamands, révoltés contre Philippe II, roi d'Eſpagne, voyant le duc d'Albe occupé au ſiége de Mons, en 1572, réſolurent de profiter de cette circonſtance pour faire la conquête de Tergoës en Zélande. Ils s'en approchèrent donc avec une armée de huit mille hommes d'infanterie, pourvue de l'artillerie & des munitions néceſſaires pour cette expédition. Tergoës, plus fortifié par la nature que par l'art, n'avoit alors dans ſes murs qu'une garniſon de quatre cens hommes, commandée par Iſidore Pachéco. L'Eſcaut, au long duquel cette ville s'étend, la rend inattaquable dans la partie qu'il baigne. Du côté de la terre, elle eſt environnée par des marais; & ſes défenſeurs avoient fortifié les endroits foibles avec tout le ſoin poſſible. Les Flamands, après avoir inveſti la place, en preſſerent le ſiége avec la plus grande ardeur. Malgré les ſorties vives,

fréquentes & meurtrieres des aſſiégés, on pouſſa fort loin les tranchées ; & bientôt l'artillerie, qui ne ceſſoit de foudroyer les remparts, fit une brèche aſſez large pour monter à l'aſſaut. On voulut le tenter. Déja l'élite des rebelles s'étoit avancée avec la plus intrépide réſolution. Les aſſiégés les prévinnent; & leurs efforts ſont ſi terribles, que les aſſaillans, déconcertés, ſe retirent dans leurs lignes, après avoir perdu beaucoup de monde, & pluſieurs de leurs chefs. Un ſecond aſſaut, donné d'un autre côté, fut auſſi malheureux. Les ennemis n'entreprenoient rien pour avancer leurs ouvrages, que les aſſiégés n'y oppoſaſſent les plus grands obſtacles. Derriere une coupure, ils en élevoient ſur le champ une autre. La nuit n'interrompoit point le travail. Les femmes, élevant leur ame au niveau de celle des héros les plus généreux, diſputoient aux plus vaillans ſoldats la gloire de défendre la patrie. Le courage ſuppléoit au nombre. Les aſſiégeans, rebutés par cette continuité de mauvais ſuccès, prirent alors le parti de forcer la ville par la famine, & convertirent le ſiége en blocus.

Cependant le duc d'Albe, qui venoit de ſe rendre maître de Mons, jetta ſes regards ſur Tergoës, & ordonna à Sanche d'Avila, & à Chriſtophe Mondragoné de ſecourir au plutôt cette place importante. On arma promptement un nombre ſuffiſant de navires pour y embarquer le ſecours, & le faire deſ-

cendre par la branche ſeptentrionnale de l'Eſcaut, ſur laquelle Tergoës eſt ſitué. Mondragoné, chef de cette entrepriſe, ayant raſſemblé un corps de troupes Eſpagnoles, Allemandes & Walonnes, tenta plus d'une fois de deſcendre le fleuve à l'aide du reflux, & de débarquer ſes ſoldats; mais il n'y put réuſſir. Les ennemis boucherent conſtamment le paſſage; & leur marine, très-ſupérieure à celle du Roi, fit toujours avorter le projet. D'Avila, qui conduiſoit les troupes de terre, crut qu'en établiſſant, ſur les bords de l'Eſcaut, quelques batteries, le feu du canon contraindroit l'ennemi de s'éloigner, & pourroit procurer à Mondragoné un inſtant favorable pour arriver à ſa deſtination. On exécuta ce deſſein, ſur la propoſition qu'il en fit; mais l'évènement ne répondit pas à ce qu'il avoit eſpéré. L'artillerie, embourbée dans un terrein fangeux par lequel il falloit la conduire, ne put avancer aſſez loin. Enfin, on déſeſpéroit de délivrer Tergoës, lorſque le capitaine Plumart, ou Blomart, né dans ce canton qu'il connoiſſoit parfaitement, brave homme, très-attaché au ſervice du Roi, vint trouver les capitaines Eſpagnols, & propoſa de paſſer à gué la partie de l'iſle qu'une tempête effroyable avoit ſubmergée en 1532. Il promit que la traverſée, quoique d'environ trois lieues, ſeroit heureuſe, en la faiſant à marée baſſe, & offrit d'exécuter ſon projet. On en ſentoit toute la grandeur & toute la difficulté. Mais

le mérite de Plumart donnoit de la force à ſa propoſition. On fit faire, en diligence, un grand nombre de petits ſacs. On les remplit de poudre à canon, de mèches, de biſcuits; &, ſans différer plus long-tems, on tranſporta les troupes au village d'Aggior, au-dedans de l'angle de l'iſle le plus proche de la terre ferme où il étoit plus aiſé de tenter le paſſage. On avoit choiſi, pour cette étonnante entrepriſe, trois mille hommes d'infanterie dans les trois nations qui compoſoient l'armée royale. Mondragoné en eut le commandement. Cet habile guerrier, perſuadé que la marée la plus baſſe, qui monte & s'écoule dans l'eſpace de douze heures, ne donnoit pas un tems ſuffiſant, voulut entrer dans l'eau dès le commencement du reflux; &, ſur le champ, il conduiſit ſes ſoldats à l'endroit d'où ils devoient ſe porter dans la partie inondée. Il y fit diſtribuer un ſac à chacun d'eux, & leur ordonna de le porter ſur l'épaule, afin d'empêcher qu'il ne fût mouillé; puis, les ayant remplis de la plus vive ardeur, par un diſcours tout de feu, il ſe met à leur tête, & s'avance dans cet ordre. Les Eſpagnols marchent les premiers. Les Allemands viennent enſuite, & ſont ſuivis des Walons. Il les arrange en files étroites, afin que les ſoldats ſoient plus sûrs du gué, & puiſſent plus aiſément ſe ſecourir. Tous s'encouragent mutuellement. Enfin, après avoir traverſé cette vaſte plaine d'eau, avec la plus grande conſtance,

ſils arrivent heureuſement à la digue d'Yerſichen, village éloigné de deux lieues de Tergoës. Mondragoné, après avoir laiſſé la nuit à ſes troupes pour ſe repoſer, comptoit les conduire au ſecours de la ville, à la pointe du jour; mais il ne fut pas néceſſaire d'attaquer les aſſiégeans. A la nouvelle du paſſage des Royaliſtes, ils furent tellement épouvantés, qu'ils abandonnerent le ſiége, & ſe hâterent de s'embarquer. On les pourſuivit. On attaqua leur arriere-garde : on la tailla en piéces. Mais, content de ce ſuccès, on vint jouir, dans Tergoës, de la reconnoiſſance des habitans qu'on venoit de délivrer par la plus hardie de toutes les manœuvres.

TÉSIN. (*bataille du*) A la nouvelle de l'entrée d'Annibal en Italie, l'allarme fut grande à Rome. On appella de Sicile le conſul Sempronius; & Scipion, ſon collégue, s'avança auſſi-tôt vers l'ennemi. Les deux armées ſe trouverent en préſence près du Téſin, petite riviere de Lombardie, & ſe rangerent en bataille. Les généraux, de part & d'autre, haranguerent leurs ſoldats, & leur mirent devant les yeux les fruits de la victoire, & les malheurs de la défaite; puis on ſe diſpoſa au combat. La cavalerie des deux nations commença la charge. Celle d'Annibal eut l'avantage; &, profitant de ce ſuccès, elle mit en fuite les troupes legeres de Scipion. Bientôt toute l'armée Romaine ſe vit environnée de toutes parts. La déroute devint générale. Sci-

pion fut bleſſé dans cette action ; & il ſeroit tombé entre les mains des ennemis, ſi ſon fils, âgé pour lors de dix-ſept ans, & qui mérita le glorieux ſurnom d'*Africain*, ne fût accouru à ſon ſecours. Ce jeune héros, voyant ſon pere enveloppé par les Carthaginois, perça ſeul juſqu'à lui, écarta à coups d'épée tout ce qui l'environnoit, & lui ſauva la vie & la liberté. Cette victoire d'Annibal fit bien voir aux Romains tout ce qu'ils avoient à craindre de ce grand capitaine. *An de Rome 534.*

TESTRI. (*bataille de*) L'an 687, Thierri III déclara la guerre à Pépin, duc ou gouverneur d'Auſtraſie. Les troupes des deux princes ſe joignirent à Teſtri, village ſur la petite riviere de Daumignon, entre Saint-Quentin & Péronne. Jamais on ne combattit avec tant de valeur. Les deux chefs déployerent toute leur adreſſe pour obliger la victoire à ſe déclarer pour leur parti. Elle couronna les Auſtraſiens. Le Roi, contraint de prendre la fuite, ſe refugia dans ſa capitale. L'heureux Pépin l'y ſuivit, y entra, s'empara de ſes thréſors, & força le monarque vaincu à le reconnoître pour collégue ſous le nom de *Maire du palais*.

TÉVEROU (*journées du*) 1. Les Sabins, ennemis éternels de Rome, ayant recommencé la guerre, mirent ſur pied un armée nombreuſe & redoutable. Tarquin l'Ancien, à la tête de ſes troupes, les joignit dans les plaines qu'arroſe le Téverou, près de Fidè-

nes, au confluent du Tibre & de cette riviere. Les deux armées s'occuperent, pendant pluſieurs jours, à de legeres eſcarmouches qui ne décidoient rien, quelqu'envie qu'euſſent les deux peuples d'en venir à une bataille réglée. Mais le génie & la profonde ſageſſe de Tarquin lui procurerent bientôt la victoire, ſans preſque répandre de ſang. Les Sabins avoient derriere eux un pont de bois, par lequel ils communiquoient à une partie de leur armée campée au-delà de la riviere, & qui favoriſoit leur retraite en cas qu'ils fuſſent obligés de la faire. Le Roi, s'appercevant de ce double avantage, partit avec ſes troupes, vint ſe placer un peu au-deſſus des ennemis, & s'empara d'une colline voiſine du Téverou, ſur laquelle il ſe fortifia. Quelques jours après, il jetta ſur cette riviere quantité de petits bateaux qu'il chargea de bois ſec, & d'autres matieres combuſtibles, arroſées de réſine & de ſoufre. Au point du jour, il y fit mettre le feu, & les lâcha, par un vent favorable, dans le courant. Les Sabins apperçoivent la flamme. De tous côtés, ſaiſis de crainte, ils courent au pont en déſordre pour arrêter l'incendie. Alors Tarquin fond ſur les deux camps : rien ne lui réſiſte. Le Romain irrité immole tout ce qui s'offre à ſa vengeance. Tous les Sabins ſe diſperſent. La plûpart ſont noyés dans le fleuve, ou conſumés par le feu, en voulant préſerver le pont ; & la nation conſternée demande la paix au vainqueur.

L'an de Rome 388, les Gaulois marchèrent contre cette ville, pour venger la défaite de leurs compatriotes. Camille, le refuge ordinaire de la république, fut nommé Dictateur, malgré son grand âge. Les Romains & les Gaulois se rencontrerent sur les bords du Téverou. Le Dictateur cacha une partie de ses troupes derriere une colline; &, pour inspirer à l'ennemi une confiance présomptueuse, il feignit de la crainte, & se tint dans son camp. Un jour qu'il apperçut presque tous les Gaulois dispersés çà & là pour le fourrage, & déja vaincus par le vin, il fit sortir tout-à-coup ses troupes, & leur ordonna de tomber sur eux. Le reste de l'armée ennemie accourut aussi-tôt à leur secours; mais l'infanterie Romaine ne lui donnoit pas le tems de se ranger en bataille. Ces redoutables ennemis furent entiérement défaits; & cette victoire, qui mérita au Dictateur un glorieux triomphe, commença à rassurer les Romains contre les Gaulois. Quelques années après, ils rentrerent encore en Italie, & vinrent camper au même lieu. Cette journée n'est mémorable que par la défaite d'un de ces Barbares, dont la taille étoit énorme. Un Romain, nommé *Manlius*, obtint du Général la permission de le combattre, & de faire cesser par sa mort ses insultantes bravades. Le succès répondit à son courage. La mort inopinée de ce colosse humain épouvanta tellement tous ses compagnons, qu'ils prirent la

ſuite pendant la nuit. Le vainqueur ſe para du collier d'or que portoit le Barbare ; ce qui lui fit donner le ſurnom de *Torquatus*.

TEWKELSBURY. (*bataille de*) Après la fameuſe journée de Barnet, ſi fatale à la maiſon de Lancaſtre, Marguerite, l'infatigable épouſe de Henri VI, avec ſon fils, & les ſeigneurs de ſon parti, ſongeoit à ſe retirer dans le pays de Galles, pour éviter la pourſuite du victorieux Edouard IV. Elle étoit arrivée à Tewkelbury, & elle ſe diſpoſoit à paſſer la Saverne, lorſque ſon heureux rival parut. Le duc de Sommerſet, chef de l'armée Lancaſtrienne, ne crut pas qu'on pût traverſer en ſûreté la riviere, l'ennemi étant ſi proche. Il fut d'avis qu'il falloit ſe retrancher dans le parc qui joignoit la ville. Auſſi-tôt il fit travailler aux retranchemens ; & l'ouvrage fut pouſſé avec tant d'ardeur, qu'ayant commencé à l'entrée de la nuit, il fut achevé au point du jour. Edouard s'en approcha, pour le reconnoître, & rangea auſſi-tôt ſon armée en bataille ſur deux lignes. Le duc de Sommerſet diſpoſa la ſienne en trois corps, derriere les retranchemens. Il donna la conduite de l'un au comte de Devonshire, & l'autre au chevalier Wenlock, en ſe réſervant le plus avancé, pour ſoutenir la premiere attaque des aſſaillans. Le prince de Galles voulut être à ſes côtés, pour partager avec lui le péril & la gloire. Edouard, qui avoit le coup d'œil d'une juſteſſe admirable, obſerva dans les

retranchemens de l'ennemi une ouverture qui ne lui parut pas ménagée ſans deſſein. Il ne douta point que ce ne fût une voie que le duc de Sommerſet s'étoit préparée pour le pourſuivre, en cas qu'il repouſſât heureuſement le premier choc. Il trouva le moyen de tourner la ruſe contre ſon auteur même. Il ordonna au duc de Gloceſter, qui commandoit la ſeconde ligne, de s'avancer de ce côté-là, & d'attaquer d'abord le retranchement avec furie, mais de céder enſuite par degrés, comme s'il étoit rebuté de la réſiſtance qu'on lui oppoſoit. Edouard, poſté derriere le Duc, demeura tranquille ſpectateur de l'aſſaut. Le duc de Gloceſter n'eut pas plutôt feint de reculer, que Sommerſet, ſe précipitant ſur lui par l'ouverture, le força de tourner ſérieuſement le dos. Peut-être l'artifice d'Edouard lui ſeroit-il devenu funeſte, ſi Wenlock eut été aſſez prompt à ſeconder le duc de Sommerſet. Les troupes du duc de Gloceſter, s'étant ouvertes en fuyant, comme on le leur avoit ordonné, laiſſerent voir à l'ennemi, Edouard qui s'avançoit en bon ordre pour le recevoir; &, faiſant un demi-cercle, elles paroiſſoient vouloir venir prendre en flanc les Lancaſtriens. Sommerſet, reconnoiſſant alors, mais trop tard, ſa funeſte imprudence, ſe crut trahi par Wenlock qui n'étoit pas ſorti aſſez vîte des retranchemens avec le corps qu'il commandoit. Il tâcha de regagner le camp, en faiſant volte-face; mais les ſoldats de Gloceſter arriverent

assez tôt à l'ouverture du retranchement pour charger sa queue, & entrerent impétueusement après lui. Sommerset, transporté de fureur à cette vue, s'approcha de Wenlock, & lui fendit la tête d'un coup de sa hache d'armes. Le carnage fut horrible dans le camp. Le retranchement, que les troupes de Henri VI avoient fait pour leur conservation, devint un obstacle cruel à leurs fuite. Elles jetterent bientôt leurs armes, & attendirent à genoux le coup de la mort, ou la grace du vainqueur. La reine, qui s'étoit évanouie à la premiere nouvelle de ce désastre, fut mise sur un chariot, par les soins de quelques domestiques, & transportée dans un monastere, à quelques lieues de Tewkelsbury. Le prince de Galles, & le duc de Sommerset, après s'être long-tems défendus avec une valeur qui fit l'admiration de leurs ennemis, furent arrêtés les armes à la main. Celui qui se saisit du jeune prince, prit le moment où, s'étant élancé sur un des combattans qu'il renversa par terre, il ne put retirer le bras assez vîte, pour empêcher qu'on ne le désarmât. Edouard fit aussi-tôt cesser le carnage, & se fit amener le prince de Galles. « Comment oses-tu en-» trer dans mon royaume les armes à la » main ? lui dit-il. » . . . Pour ravoir une » couronne, répond le prince avec une no-» ble fierté, que porterent mon pere, mon » aïeul, mes ancêtres, & qui m'appartient » après leur mort. Mais comment oses-tu,

» toi, qui n'es qu'un ſujet, porter les armes » contre ton Souverain ? » Edouard ne repliqua que par un coup de gantelet, qu'il donna ſur la joue de ce héros de dix-huit ans. Enſuite il tourna le dos; &, dans l'inſtant, les ſeigneurs qui l'accompagnoient ſe jetterent ſur l'illuſtre priſonnier, & le percerent de coups de poignard. Le duc de Sommerſet eut la tête tranchée. La reine Marguerite n'obtint ſa liberté, qu'en payant une rançon de cinquante mille écus. Enfin l'infortuné Henri VI, qui languiſſoit dans la tour de Londres, reçut le coup mortel, qui mit fin à la grandeur de ſa maiſon, en 1471.

THABOR. (*bataille du*) Ce fut ſur cette montagne célèbre, que Barac & Débora, chefs du Peuple de Dieu, mirent en fuite l'armée de Jabin, roi de Chanaan, commandée par Siſara. Cet infortuné Général, ſe voyant vivement pourſuivi par les vainqueurs, fut rencontré par une femme qui, feignant d'être touchée de compaſſion, lui offrit un aſyle. Il l'accepta; s'étendit par terre, & dormit. Mais, pendant ce funeſte ſommeil, ſa perfide hôteſſe lui perça la tempe avec un énorme clou, & lui ôta la vie. Cette victoire remportée l'an 1305 avant J. C. délivra les enfans d'Iſraël du joug de l'eſclavage.

THALA. (*ſiége de*) Jugurtha, toujours vaincu par Métellus, s'étoit retiré dans cette ville où il tenoit la plus grande partie de ſes thréſors, & faiſoit élever ſes enfans.

Le

Le général Romain, qui eſpéroit terminer la guerre par cette conquête, alla l'y chercher avec tant de ſecret, que ſa préſence inopinée jetta la conſternation dans le cœur du roi & de ſes ſujets. Ce prince, ſe voyant ſans reſſources, prit la fuite avec ſes enfans & ſes richeſſes. La ville, que la nature & l'art avoient fortifiée à l'envie, oſa réſiſter à Métellus. Le ſiége dura quarante jours, au bout deſquels les Romains, après bien des fatigues & des dangers, eſcaladerent les murailles, & ſe répandirent par-tout. Le butin fut perdu pour eux; car les Numides, voyant que le bélier abbatoit les remparts, avoient porté au palais du roi l'or, l'argent, & tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans la ville; &, s'étant remplis de vin, ils mirent le feu à ce ſuperbe édifice, & expirerent dans les flammes. *An de Rome 645.*

THANIS. (*paſſage du*) S. Louis, étant entré en Egypte en 1249, avec ſa redoutable armée, arriva, après une marche longue & pénible, à la pointe qui ſépare les deux fleuves, appellés alors *Damiette* & *Thanis*, & qui ſont deux bras du Nil. Le pieux monarque délibéra ſur la maniere de franchir le Thanis. Il étoit large & profond. Tout ce que l'Egypte avoit de plus brave y étoit dans la diſpoſition de bien défendre un paſſage de cette importance. Ils avoient derriere eux la ville de la Maſſoure, qui leur fourniſſoit toutes les proviſions néceſſaires. On réſolut d'avancer

une digue ou chauſſée dans le fleuve, & de la pouſſer, le plus près que l'on pourroit, de l'autre bord. Auſſi-tôt, pour couvrir les travailleurs, on éleva deux Chaz-Chateilz, ou galeries couvertes, &, au bout de ces galeries, deux beffrois, ou groſſes tours remplies d'arbalêtriers qui ne ceſſoient de tirer ſur l'autre rivage. Outre ces monſtrueux châteaux de bois, on dreſſa dix-huit autres machines pour lancer des pierres & des traits; mais bientôt on reconnut l'inutilité de ce prodigieux travail. Des tourbillons de feu grégeois, lancés du camp des Saraſins, détruiſoient, en un inſtant, ces tours, ces galeries, ces machines qui avoient coûté tant de fatigues & tant de dépenſes. Ce feu, funeſte invention de Callinique, architecte d'Héliopolis, ſous Conſtantin Pogonat, étoit un compoſé de naphte, de ſoufre, de bitume & d'huile. Il conſumoit tout. Il brûloit juſques dans l'eau. Rien ne pouvoit l'éteindre que le ſable, l'urine & le vinaigre. Celui qu'on lançoit avec le mortier « ſembloit, dit Joinville, un » grand dragon volant par l'air, & répandoit » ſi grant clarté, qu'il faiſoit auſſi clair, du» rant la nuit, dans notre oſt, comme le jour, » tant y avoit grant flamme de feu. Un ſoir » avint que les Turcs amenerent cet engin, » terrible engin à mal faire, par lequel ils nous » jettoient le feu grégeois à planté, qui étoit la » plus horrible choſe que oncques jamais je » veiſſe. Adonc, s'écria le bon chevalier meſ-

» sire Gautier mon compagnon : Seigneurs, » nous sommes perdus à jamais, sans nul re- » mede ; car, s'ils brûlent nos Chaz-Chateilz, » nous sommes ards & brûlés. Si nous laissons » nos gardes, nous sommes ahontés. Par quoi, » que chacun se jette à genoux ; & crions » merci à notre Seigneur, en qui est toute » puissance. » Ils le firent, & le redoutable feu ne leur causa aucun dommage. Le lendemain, en plein jour, les infidèles lancerent leur feu avec tant de succès, que les tours furent toutes deux consumées, malgré les efforts qu'on fit pour éteindre la flamme. On en construisit une autre qui eut aussi-tôt le même sort. Ce fatal artifice désoloit les Croisés qui avoient encore à se défendre, & de la ruse & de la force ouverte. Un jour, les Sarasins s'avancerent fort près du camp ; tuerent ou enleverent tout ce qui se trouva au-dehors, & forcerent un quartier. Joinville, sur le champ, pique des éperons avec Pierre d'Avalon, & renverse tout ce qui se présente sous ses coups. Les Barbares prennent la fuite. Quelque tems après, ils reparoissent. On les reçoit avec vigueur ; on les accable ; on en triomphe une seconde fois. Le comte d'Anjou, à qui l'on devoit l'honneur de cette journée, « fut de- » puis moult prisé pour son intrépide vail- » lance. » Tous ces succès néanmoins affoiblissoient insensiblement l'armée Chrétienne, sans lui ouvrir le passage du Thanis. Déja l'on commençoit à manquer de vivres. Déja l'on

parloit de reprendre le chemin de Damiette, lorſqu'un Bédouin, abandonnant & ſa religion & ſes compatriotes, vint trouver le connétable de Beaujeu, offrant, pour cinq cens beſans d'or, de lui indiquer un gué où toute la cavalerie pourroit paſſer. On accepte ſa propoſition. On ſe diſpoſe à cette grande entrepriſe. Le comte d'Artois, prince avide de gloire, obtient du Roi, ſon frere, la permiſſion de ſe mettre à la tête de l'avant-garde, à condition qu'il n'entreprendra rien avant que toute l'armée ait traverſé le fleuve. Le jour commençoit à peine à paroître, que le comte d'Artois ſe précipite dans les eaux, & s'avance, d'un air intrépide, vers trois cens chevaux Saraſins, qui prennent la fuite à ſon approche, & vont porter la conſternation & la terreur dans le camp des infidèles. Animé par ce premier ſuccès, le Comte oublie ſa promeſſe. Foucquault de Melle, qui avoit été ſon gouverneur, & qui, par honneur, tenoit alors la bride de ſon cheval, jaloux de le voir triompher, lui crie, à pleine voix, en lui montrant les fuyards : « Or à eux ! or à eux ! » Il ſuit ce conſeil. Il part à la tête de quatorze cens chevaliers; fond, comme un foudre, ſur les retranchemens ennemis; égorge les premieres gardes; porte par-tout l'épouvante & la mort. Facardin, général des Turcs, qui ne s'attendoit pas à une attaque ſi ſoudaine, ſort du bain, à moitié nud; court vers le lieu de l'allarme; rallie quelques-uns de ſes gar-

des, & soutient quelques momens l'impétuosité Françoise. Mais enfin, abandonné de ses troupes, enveloppé de toutes parts, il reçoit un coup de lance au travers du corps; tombe & meurt, percé de mille autres traits. Aussitôt tout prend la fuite. La déroute, la confusion, le carnage deviennent horribles. Heureux le Comte, s'il se fût contenté de cette éclatante victoire! Sa fortune l'aveugle, sa témérité l'entraîne. En vain on veut l'arrêter. Il ne veut rien entendre, & vole, à bride abbatue, vers la Massoure. Les Templiers suivent de rage. Les Anglois, soit émulation, soit jalousie, leur disputent d'ardeur. Tout cède à leur impétuosité; & les Barbares, accablés, se sauvent dans la ville avec tant de précipitation, qu'ils oublient d'en fermer les portes. Les vainqueurs y entrent après eux; trouvent les rues désertes; pénètrent au palais du Sultan, & poursuivent les fuyards jusques dans la campagne qui conduit au Grand-Caire. Désespérant enfin de pouvoir les atteindre, ils viennent rejoindre leurs compagnons qui étoient demeurés pour butiner. Ils ne s'occupent, à leur exemple, que de l'ignoble soin de piller; nouvelle faute qui fut la perte de ces inconsidérés, & le salut des Egyptiens. Ceux-ci, s'appercevant enfin qu'ils n'avoient à faire qu'à une poignée de François, se remettent de leur terreur; se rallient sous la conduite d'un soldat déterminé, nommé *Bondocdar*, & chargent les aventuriers avec

cette vigueur qu'inſpire la confiance dans le nombre. Les Croiſés, ſurpris de cette attaque ſoudaine, eſſayent inutilement de ſe réunir. Ils ne le pouvoient qu'à travers mille morts. Les habitans, ſe voyant ſecourus, avoient repris courage; &, des fenêtres de leurs maiſons où ils s'étoient barricadés, ils faiſoient pleuvoir ſur les ennemis un déluge de javelots, de flèches, de pierres, de ſable embraſé, de feux grégeois, d'eau bouillante. Le comte d'Artois, toujours intrépide, toujours terrible, combat preſque ſeul des milliers d'infidèles. Les braves, qui l'accompagnent, expirent à ſes côtés. Pour les venger, il fait mille efforts de bravoure. Enfin, accablé du nombre, épuiſé de fatigues, tout couvert de bleſſures, il tombe ſur ſes compagnons: il meurt en digne frere de S. Louis. Pendant que cette ſcène ſanglante ſe paſſoit à la Maſſoure, le monarque avoit franchi le Thanis, avec le reſte des troupes. Déja il les rangeoit en baraille, lorſque le ſire de Beaujeu vint lui dire le péril du comte d'Artois. « Connétable, » s'écria-t-il auſſi-tôt, courez-y avec tout ce » que vous pourrez raſſembler de braves; & » ſoyez sûr que je vous ſuivrai de près. » Beaujeu part. Tous les preux, qui étoient autour du Roi, s'empreſſent de le ſuivre. Rien ne réſiſte à leur premier effort. Joinville, qui avoit devancé les autres, apperçoit un Saraſin, d'une taille giganteſque, qui mettoit le pied à l'étrier pour monter à cheval.: « Il

» lui donne de ſon épée ſous l'aiſſelle, tant » comme il peut la mettre en avant, & le tue » tout mort d'un coup. » Mais, dans l'inſtant, il eſt aſſailli par ſix mille infidèles. Il ſe défend, comme un lion, à la tête de ſa troupe. Il ſe retire, toujours encombattant, dans une maſure qui le met à couvert du grand nombre. Là, les coups continuent avec la même fureur. Hugues d'Ecoſſe, Raoul de Wainon, Ferreis de Loppei, & pluſieurs braves de ce mérite, ſont percés de traits, « tellement que » le ſang ſe toit de leurs plaies, tout ainſi que » d'un tonneau ſort le vin. Errard d'Emerag » eſt navré, parmi le viſage, d'une épée qui lui » tranche tout le nez, tant qu'il lui cheoit ſur » la bouche. » C'étoit fait de ce brave eſcadron, ſi le comte d'Anjou n'eût volé à ſon ſecours. La préſence de ce prince diſſipe les Barbares, & ſauve le ſénéchal, avec tout ce qui lui reſtoit de chevaliers. A peine les Sarafins avoient-ils pris la fuite, qu'un bruit terrible de trompettes, de clairons & de cors ſe fait entendre. C'étoit le Roi qui s'avançoit avec le reſte de l'armée. Il avoit ſur la tête un heaume doré *moult-bel*, à la main une épée d'Allemagne, & dans toute ſa perſonne cet air héroïque, qui annonçoit le plus grand roi du monde. Jamais, dans toutes les guerres d'Outre-mer, il ne ſe fit de plus beaux faits d'armes, que ceux qu'on vit en cette fameuſe journée, ſoit du côté des Chrétiens, ſoit de la part des infidèles. Il n'étoit queſtion ni d'arc,

ni d'arbalête, ni d'autres machines : « Mais » étoient les coups qu'on ſe donnoit l'un ſur » l'autre, à belles maſſes, épées & fûts de » lances, tout mêlé l'un parmi l'autre. »

Bondocdar, ſuivi des plus braves de ſon armée, ſe précipite vers le monarque, & le charge avec toute la furie dont les Barbares ſont capables. Le choc eſt ſi vif & ſi rude, que, dans la premiere épouvante, quelques eſcadrons François prennent la fuite vers le Thanis, & ſe jettent dans ſes eaux, ſous leſquelles ils périſſent pour la plûpart. Ce ſuccès anime les infidèles. Ils environnent ; ils preſſent ; ils menacent le Roi de toutes parts. Ce prince, ſans s'étonner, s'oppoſe à tous leurs coups, avec une intrépidité plus qu'humaine. Tantôt il rallie ceux de ſes gens que la terreur diſſipe ; tantôt il perce lui-même les bataillons ennemis. Son ardeur l'emporta ſi loin des ſiens, qu'il ſe vit tout-à-coup ſeul au milieu de ſix Saraſins qui tenoient les rênes de ſon cheval, & qui s'efforçoient de l'emmener priſonnier. Louis les frappa ſi rudement de la maſſe & de l'épée, que, les ayant tous tués, ou mis hors de combat, il étoit déja libre, lorſqu'on arriva pour le dégager. Le danger du prince, s'étant répandu parmi les Croiſés, avoit raſſemblé les différens corps de l'armée, qui, épars çà & là dans la plaine, combattoient contre les ennemis. Leur réunion multiplia leur force. Ils donnerent tous enſemble ſur les infidèles qui, près d'être enveloppés, pri-

rent la fuite, & laiſſerent les Chrétiens en paix. Le Roi ſe retira dans ſa tente pour y prendre quelque repos. Joinville, qui avoit reçu cinq bleſſures dans cette *piteuſe journée*, lui ôta ſon caſque, « lui donna ſon chapel de » fer, qui étoit beaucoup plus léger, afin qu'il » eût vent. »

Pendant la nuit, on s'empreſſa de conſtruire un pont de communication avec l'armée du duc de Bourgogne, qu'on avoit laiſſée au-delà du Thanis. En très-peu de tems, l'ouvrage fut achevé; &, dès le lendemain, on fit paſſer une partie des troupes dans le camp du Roi. Ce renfort étoit néceſſaire; car bientôt les Barbares vinrent inſulter les Chrétiens dans leur camp, & diſſiper les premieres gardes. On tomba ſur eux; on les repouſſa avec un grand carnage; mais on ne put empêcher que quelques-uns ne ſe fiſſent, avec de groſſes pierres, un logement d'où ils lançoient contre les Croiſés une grêle de traits qui les incommodoient beaucoup. On ſe propoſa de renverſer ce retranchement funeſte; &, pour réuſſir, on attendit les approches de la nuit. Mais l'intrépidité de Jean de Vaiſy, aumônier de la troupe de Joinville, fournit l'occaſion de le détruire plutôt qu'on ne croyoit. Ce courageux eccléſiaſtique ſe dérobe « tout » ſeulet, ſa cuiraſſe vêtue, ſon chapel de fer » ſur ſa tête, ſon épée ſous le bras, » s'avance, comme ſans deſſein, vers les infidèles qui le prennent pour un des leurs; fond

tout-à-coup ſur eux ; frappe d'eſtoc & de taille ; les culbute & les diſperſe. Bientôt, détrompés de leur erreur, & ſecourus de pluſieurs de leurs cavaliers, ils reviennent ſur l'aumônier qui ſe retiroit, content de ſon exploit ; mais cinquante Gendarmes, envoyés par Joinville, les arrêtent ; renverſent le retranchement, & ramenent, comme en triomphe, le valeureux de Vaiſy, qui ne fut plus appellé que le *brave Prêtre*.

Quelques jours après, au lever du ſoleil, Bondocdar, que les Mammelus avoient proclamé Général, vint, avec une armée quatre fois plus forte que celle des Croiſés, donner à leur camp un aſſaut général. Il obſerva la diſpoſition des Chrétiens juſqu'à midi ; & alors il commença ſes attaques qui durerent juſqu'à la nuit. Elles furent terribles. Les Barbares, en bouchant de longs tuyaux d'airain, répandoient par-tout le redoutable feu grégeois, qui, s'attachant aux habits des ſoldats, & aux caparaçons des chevaux, les embraſoit depuis les pieds juſqu'à la tête. Quand, par ce déluge de feu inconnu juſqu'alors dans les combats, ils avoient fait quelqu'ouverture dans les bataillons, leur cavalerie s'y précipitoit, & tâchoit de l'enfoncer. C'eſt ainſi que la bataille du comte d'Anjou fut rompue. Ce prince, abbatu ſous ſon cheval, alloit être pris ou tué, lorſque le Roi, averti du danger où il étoit, part comme un éclair, l'épée au poing ; s'élance au travers des dards & des

flammes; renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage; perce juſqu'à l'endroit où ſon frere défendoit ſa vie; lui donne le moyen de remonter à cheval; le dégage, & rappelle la victoire de ce côté-là. On combattoit partout avec une égale valeur, mais avec des ſuccès différens. Le *preux & vaillant* Châtillon, le brave Mauvoiſin, & les ſeigneurs de Paleſtine firent des prodiges incroyables de valeur, & ne purent être entamés, ni par le nombre, ni par l'ardeur, ni par l'opiniâtreté des Muſulmans. « Il en alloit pauvrement, dit Joinville, à l'autre bataille qui ſuivoit, où le courage, quantité de machines, & d'aſſez bons retranchemens de bois ne ſervirent de rien aux Templiers. » Accablés par la multitude, ces généreux chevaliers furent preſque tous taillés en piéces. Au-delà de l'eſpace qu'ils occupoient, il ſe trouva une ſuperficie d'environ cent perches, « ſi couverte de piles, de dards & » d'autres traits, qu'on n'y voyoit point de » terre. Leur grand-maître avoit perdu un » œil au combat de la Maſſoure. Il perdit l'au» tre à celui-ci; car il fut tué & occis. » Le comte de Poitiers, frere du Roi, fut enfin enfoncé & fait priſonnier. Déja les Sarafins l'emmenoient, lorſque les vivandiers, les valets qui gardoient le bagage, les femmes même, tranſportés d'un courage extraordinaire, volerent à ſon ſecours, chacun armé des inſtrumens de ſa profeſſion, & firent de ſi grands efforts, qu'ils l'arracherent des mains des Bar-

bares, & le mirent en état de rallier les troupes qu'il commandoit. Enfin les infidèles, attaqués, enfoncés, poursuivis à leur tour de toutes parts, abandonnerent la victoire aux Croisés qui se tinrent dans leur camp, au lieu de regagner Damiette pour se refaire. Ce fut une faute dont on eut bientôt lieu de se repentir. La famine & les maladies vinrent accabler ces héros qui tant de fois avoient bravé la mort; & ces cruels fléaux, mille fois plus terribles que l'ennemi, moissonnerent, en peu de tems, toute la fleur de l'armée Chrétienne. » La chair des jambes, dit Joinville, nous dessé» séchoit jusqu'à l'os, & le cuir nous devenoit » tanné de noir & de terre. » Ce n'étoient partout que cris douloureux, que visages languissans, que personnes désolées, qui pleuroient leurs amis morts ou mourans, & qui ne tardoient pas elles-mêmes de devenir pour les autres un sujet d'affliction. Tout le camp n'étoit plus qu'un affreux hôpital & un vaste cimetiere. Pour comble de malheur, le Roi lui-même, dont la constance inaltérable avoit soutenu celle de ses infortunés sujets, fut attaqué du mal contagieux. La désolation, le désespoir devinrent l'expression de tous les cœurs; & l'on fut enfin obligé de traiter d'une trève avec les Barbares. Après bien des contestations, on étoit sur le point de conclure, lorsque les Sarasins demanderent pour ôtage la personne même de Louis. A cette proposition, Geoffroi de Sargines, le bon cheva-

lier, rompit la conférence, en protestant avec une noble colere que jamais les François n'auroient cette lâcheté. « Ils aimeroient beaucoup » mieux que les Turcs les eussent tous tués, » qu'il leur fût reproché qu'ils eussent baillé leur » Roi en gaige. » Le monarque vouloit se donner lui-même en ôtage; & l'on eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'exécuter cette trop généreuse résolution.

On songea, dès le lendemain, à tâcher de regagner Damiette. On fit d'abord passer tous les bagages, les gens inutiles & les malades, que Louis vouloit voir en sûreté, avant que de partir. Il les suivit, quoique malade lui-même; se mit à la tête du corps de bataille, & donna l'arriere-garde à Gaucher de Châtillon, qui se chargeoit toujours des emplois les plus dangereux. Ce jeune héros, de vingt-huit ans, eut à soutenir tout l'effort des Sarasins qui, instruits du dessein des Croisés, vouloient le faire échouer. Sa bravoure le fit triompher. Il vint à bout de franchir le Thanis avec le comte d'Anjou, qui avoit voulu partager avec lui l'honneur de la retraite; mais une nouvelle imprudence acheva de perdre les François. Quelques ordres que Louis eût donnés à ses « maîtres-d'œuvres & ingénieurs, » de couper les cordes qui tenoient les ponts » d'entre eux & les Sarasins, ils n'en firent » rien, dont grand mal en arriva. « Le Roi, monté sur un petit cheval, sans cuirasse, sans casque, sans autres armes que son épée, s'é-

toit placé à l'arriere-garde, n'ayant avec lui que le seul Geoffroi de Sargines, & s'acheminoit tristement vers Damiette. Tout-à-coup la campagne se couvre de Barbares qui avoient passé, les uns au gué, ou dans des bateaux, les autres à la nage, le plus grand nombre sur le fatal pont qu'on n'avoit point rompu. Alors commence un nouveau combat où les François, quoiqu'accablés de langueur, surpassent encore tout ce qu'ils avoient fait de plus héroïque dans cette guerre. Gui Du-Châtel, évêque de Soissons, prélat vaillant & redoutable, ne songeant qu'à vendre chèrement sa vie, se précipite, l'épée à la main, au milieu des escadrons ennemis; les enfonce; en fait un horrible carnage, &, percé de mille traits qu'on lui décochoit de tous côtés, trouve enfin cette mort glorieuse, qu'il cherchoit, en combattant pour Jesus-Christ, suivant la pieuse croyance de ce siécle peu instruit. Châtillon & Sargines montrerent plus de conduite, sans faire paroître moins de valeur. Ils soutinrent presque seuls t[illegible]ut l'effort de cette multitude effroyable d'infidèles. Toutes les fois qu'ils osoient approcher de Louis, » Sargines le défendoit à grands coups d'é- » pée & de pointe; & ressembloit sa force lui » être doublée d'outre-moitié, ainsi que son » preux & hardi courage; &, à tous les coups, » les chassoit de dessus le Roi. » Ce fut ainsi que ces deux intrépides chevaliers conduisirent le monarque jusqu'à une petite ville,

nommée par les uns *Casel*, par les autres *Sarmosac*, ou *Charmasach*. « Là, il fut descendu » au giron d'une bourgeoisie de Paris. » Telle étoit sa foiblesse, « que tous le cuiderent voir » passer le pas de la mort, & n'espéroient » point que jamais il pût passer celui jour sans » mourir. » Châtillon cependant veilloit à sa gloire & à sa sûreté. Seul, il défendit longtems l'entrée d'une rue étroite, qui conduisoit à la maison où ses domestiques lui rendoient des devoirs qu'ils croyoient les derniers. On le voyoit tantôt fondre sur les Sarasins comme un éclair, abbatant & tuant tous ceux dont il avoit prévenu la fuite par sa vîtesse; tantôt faire retraite pour arracher de son écu, de sa cuirasse, & même de son corps, les flèches & les dards dont il étoit tout hérissé. Il retournoit ensuite avec plus de furie qu'auparavant, &, se dressant, de tems en tems, sur ses étriers, crioit de toute sa force: » A Châtillon! chevaliers, à Châtillon! & » où sont mes prudhommes? » mais en vain: personne ne paroissoit. Enfin, accablé par la foule, épuisé de fatigues, tout couvert de traits, percé de coups, ce héros, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes, tomba mort, en défendant sa Religion & son Roi.

Les restes de l'arriere-garde arriverent dans ce moment, toujours poursuivis, toujours opposant une vigoureuse résistance. Philippe de Montfort, qui les commandoit, s'approcha

du roi, pour lui dire qu'il venoit de voir l'Emir avec lequel on avoit traité de la trève, » & que, ſi c'étoit ſon bon plaiſir, qu'encore » derechief, il lui en iroit parler. » Le monarque y conſentit. Montfort va trouver le prince infidèle. On convient, de part & d'autre, des conditions de l'accommodement. Déja ils ſe touchoient dans la main, « lorſ- » qu'un traître, mauvais Huiſſier, nommé » *Marcel*, commença à crier à haute voix : » Seigneurs Chevaliers François, rendez-vous » tous ; le Roi vous le mande par moi, & ne » le faites point tuer. » A ces mots, la conſternation devient générale. On obéit. Le traité eſt rompu. Un Emir ſe ſaiſit de la perſonne de Louis. Tous les ſeigneurs, tous les ſoldats, l'oriflamme, les drapeaux, les bagages, tout eſt conduit en triomphe à la Maſſoure, avec l'infortuné monarque.

A la nouvelle de la captivité du ſaint Roi, on ne ſçauroit dire quelle fut la douleur de la reine Marguérite, ſon épouſe, qui l'attendoit à Damiette. Elle ſe tourmentoit ; elle s'agitoit, « &, ſans fin, s'écrioit : A l'aide ! à l'aide ! » On fut obligé de faire veiller, au pied de » ſon lit, un chevalier, vieil & ancien, de » l'âge de quatre-vingts ans & plus, » qui, toutes les fois que des ſonges lugubres interrompoient ſon ſommeil, lui prenoit la main, & lui diſoit : « Madame, je ſuis avec vous, » n'ayez peur. » Un jour, ayant fait retirer tout le monde, excepté ce brave vieillard, elle ſe

jetta

jetta à ſes genoux. « Jurez-moi, lui dit-elle, » que vous ferez ce que je vas vous deman- » der. » Il le promit, avec ferment. « Eh bien! » ſire chevalier, je vous requiers ſur la foi » que vous m'avez donnée, que, ſi les Saraſins » prennent cette ville, vous me coupiez la » tête, avant qu'ils me puiſſent prendre. »... » Très-volontiers le ferai, répondit ce bon gentilhomme, » j'avois jà eu en penſée d'ainſi » le faire, ſi le cas y échéoit. » Mais le Roi traita de ſa rançon, & de celle de tout ſon monde qui avoit échappé à la maladie ou à la férocité des infidèles.

Héros juſques dans les fers, ce grand prince vit mille fois, d'un œil tranquille, la mort ſuſpendue ſur ſa tête, & ſur celle de ſes plus fidèles ſerviteurs, plutôt que de conſentir à des conditions flétriſſantes. Toujours il traitoit en maître avec ſes vainqueurs qui, pleins d'admiration, diſoient de lui : « C'eſt le plus fier Chrétien que nous ayons jamais » vu. » Souvent, dans un accès de colere, ils s'écrioient en ſa préſence : « Quoi! tu es » notre captif; & tu nous traites en Souve- » rain, comme ſi nous étions dans tes fers! » Après la mort de leur Soudan qu'ils avoient aſſaſſiné, ils mirent en délibération de le placer ſur leur thrône. Mais ſa fermeté leur fit appréhender qu'il ne renverſât leurs moſquées, qu'il ne détruisît leur religion. Le Roi, s'entretenant de cette aventure avec Joinville, lui demanda s'il croyoit qu'il eût accepté la

couronne d'Egypte? « Ma foi, Sire, répondit » le sénéchal, vous eussiez fait en vrai fou, vu » qu'ils avoient occis leur seigneur.» ... Or ça- » chez, reprit Louis, que je ne l'eusse mie refu- » sée. » Tant étoit ardent le zèle de ce prince véritablement très-Chrétien ! Enfin il fut mis en liberté, & reprit le chemin de ses Etats, où sa présence étoit devenue absolument néces- saire, depuis la mort de la reine-mere, régente du royaume.

THAPSUS. (*bataille de*) César étant entré en Espagne pour détruire les restes du parti vaincu, commandés par Scipion, lui livra bataille près de Thapsus. Les républicains firent les plus grands efforts de courage. Jamais l'amour de la patrie n'avoit inspiré plus de bravoure ; mais enfin il fallut céder au bonheur ou à l'habileté de l'oppresseur ; & Scipion vaincu se refugia dans Utique. *An de Rome 706.*

THASE. (*siége de*) C'étoit la capitale de l'isle de même nom, dans la Thrace. Les habitans soutinrent, pendant trois ans, les efforts des Athéniens commandés par Cimon, & ne se rebuterent point des maux cruels, auxquels les livroit leur révolte opiniâtre. Les femmes seconderent les guerriers avec la même ardeur ; &, comme on manquoit de cordes pour les machines, elles couperent toutes volontiers leurs chevelures, & les employerent à cet usage. On avoit défendu, sous peine de mort, de parler de se rendre ; mais un

citoyen, nommé *Hégétoride*, voyant avec douleur périr tous les habitans, ſe préſenta, la corde au cou, à l'aſſemblée du peuple : « Mes » compatriotes, leur dit-il, faites de moi tout » ce qu'il vous plaira ; mais ſauvez la patrie » par ma mort, en aboliſſant la loi meurtriere, » publiée contre vos intérêts. » Ce diſcours toucha tout le monde. On abolit la loi. On ſe rendit aux Athéniens, qui ſe contenterent de démanteler la ville. *An du monde 3535.*

THÈBES EN BÉOTIE. (*ſiéges de*) 1. Le célèbre & malheureux Œdipe, en quittant ſon royaume, le laiſſa ſous le gouvernement de ſes deux fils, Ethéocle & Polynice. Les deux princes convinrent de monter alternativement ſur le thrône. Ethéocle, en qualité d'aîné, régna le premier ; mais, quand l'année fut révolue, ſéduit par les attraits du ſouverain pouvoir, il viola ſes ſermens, & voulut exclure ſon frere. Polynice, rempli d'une juſte indignation, s'arma contre l'uſurpateur, & chercha, de tous côtés, des partiſans & des amis. Adraſte, roi des Argiens, ſouleva toute la Grèce en ſa faveur. Hippomédon, Parthénope, Tydée, Capponée, Amphiaraüs, princes puiſſans, jurerent ſur les autels d'éteindre dans le ſang d'Ethéocle ſa coupable ambition. On commença la guerre. Elle fut longue & cruelle ; & les défenſeurs de Polynice y perdirent la vie, pour la plûpart. Enfin, après bien des combats livrés de part & d'autre ſous les murs de Thèbes, les deux

freres réſolurent de meſurer leurs épées, pour terminer en un jour leur ſanglante diſpute. Les deux armées font place à ces deux athlètes. Ils s'avancent dans l'arène. Ils s'approchent : ils ſe frappent. Une haine mortelle dirigeoit leurs coups. Ils ſe tuerent tous deux, vers l'an 1252 avant J. C. Le tendre Racine a préſenté ſur notre théatre ce mémorable évènement.

2. Les Lacédémoniens s'étoient rendus maîtres de Thèbes, & y avoient établi des gouverneurs, ou, pour mieux dire, des tyrans cruels, qui faiſoient gémir les Thébains ſous le joug de la plus triſte ſervitude. Pélopidas, ce grand homme qu'une foule de glorieux exploits a rendu immortel, trop fier pour ſouffrir l'eſclavage, conçut le généreux deſſein de délivrer ſa patrie, & alla lui chercher par-tout des vengeurs intrépides. Il s'adreſſa particulièrement aux bannis, que les injures particulieres, qu'ils avoient reçues des tyrans, portoient à tout entreprendre. Ils entrerent facilement dans ſes vues. Pluſieurs de ſes amis voulurent avoir part à ce grand deſſein. Charon, l'un d'eux, promit de donner ſa maiſon pour retraite aux conjurés ; & un autre Thébain, nommé *Philidas*, trouva moyen de ſe faire greffier d'Archias & de Philippe qui étoient du nombre des tyrans. Quand on eut pris en ſecret toutes les précautions les plus ſages pour s'aſſurer du ſuccès, Pélopidas ſe mit en marche à la tête de ſes illuſtres com-

pagnons, & s'approcha de la ville. Avant d'y entrer, on tint conſeil. Il fut décidé qu'un petit nombre tenteroit d'abord la fortune, & que, s'ils étoient ſurpris, les autres ſe chargeroient du ſoin de leurs familles. Pélopidas, & onze braves avec lui, accepterent cette périlleuſe commiſſion. Ils envoyerent un courier à Charon, pour l'avertir de leur arrivée; &, après avoir embraſſé tendrement leurs compagnons, ils gagnerent les portes de Thèbes, vêtus de ſimples veſtes, menant avec eux des chiens de chaſſe, & tenant à la main des rets, afin que ceux qui les rencontreroient les priſſent pour des chaſſeurs qui s'étoient égarés. Quand ils furent ſur le point d'entrer, ils changerent de décoration; prirent des habits de payſans, &, s'étant partagés, ſe gliſſerent dans la ville par différens endroits. Après avoir fait ſi heureuſement ce premier pas, ils allerent droit à la maiſon de Charon, qui les reçut très-bien. Philidas, auſſi fidèle à ſes engagemens, donnoit, ce ſoir-là même, un grand feſtin à Philippe & à Archias. Lorſque ce repas fut avancé, & que les gouverneurs Lacédémoniens, échauffés par le vin, ne ſongeoient qu'à ſe divertir, les conjurés ſortirent, & ſe partagerent en deux bandes. Les uns vinrent attaquer Philippe & Archias. La liqueur traîtreſſe, dont ils s'étoient remplis, les avoit déja vaincus: on n'eut que la peine de les égorger comme de foibles victimes. Les autres, commandés par Pélopidas, allerent

d'abord à la maiſon de Léontidas, l'un des tyrans; heurterent long-tems à ſa porte; renverſerent l'eſclave qui la leur avoit ouverte, & monterent à la chambre du Lacédémonien. Il s'éveille au bruit, ſaute de ſon lit, & va, l'épée à la main, au-devant d'eux, pour défendre courageuſement ſes jours. Il frappe d'abord un des conjurés, nommé *Céphiſodore*, & l'étend mort à ſes pieds. Pélopidas ſe préſente auſſi-tôt. Le combat fut long & difficile; mais enfin le tyran expira ſous la main vengereſſe du brave Thébain. Après cette victoire, les bannis s'étant joints aux conjurés, avec une foule de citoyens, allerent tous enſemble aſſiéger la citadelle que quelques Lacédémoniens vouloient défendre, en attendant du ſecours de Sparte; mais ils furent bientôt forcés de capituler. Cette action mémorable & hardie, conçue, &, en partie, exécutée par la prudence & la valeur de Pélopidas, procura à Thèbes une liberté entiere.

3. Après la bataille de Chéronée, Philippe avoit mis garniſon dans Thèbes; mais, à peine eut-on appris la mort de ce prince, qu'on égorgea les Macédoniens. Alexandre, à qui ſes conquêtes & ſa téméraire vanité avoit donné le nom de *Grand*, paſſa les Thermopyles, entra dans la Grèce, & marcha contre cette ville rebelle. Dans la route, il diſoit d'un ton moqueur à ceux qui l'accompagnoient: « Démoſthène, dans ſes harangues, » m'appelloit enfant, lorſque je domptois l'Il-

» lyrie. Il me nommoit jeune étourdi, quand » je puniſſois les Theſſaliens. Montrons-lui » maintenant, aux pieds des murailles d'Athè- » nes, que je ſuis homme fait. » Son arrivée dans la Béotie fut ſi ſoudaine, que les Thébains n'en croyoient qu'à peine leurs propres yeux. Quand il fut devant les murs de leur ville, il voulut leur donner le tems de ſe repentir, & demanda ſeulement qu'on lui livrât Phénix & Prothute, les deux principaux auteurs de la révolte. Les coupables, comme pour lui inſulter, demanderent, à leur tour, qu'il leur livrât Philotas & Antipater. La vertu d'Alexandre n'étoit pas la patience. Cependant ce ne fut qu'avec douleur qu'il ſe vit contraint d'en venir aux mains. Les ſervices que Thèbes avoit rendus à Philippe ſon pere, lui faiſoient chérir cette ville. Il ſe donna une grande bataille, où les Thébains combattirent avec une ardeur & un courage bien au-delà de leurs forces. Mais, après une longue & vigoureuſe réſiſtance, ce qui reſtoit de la garniſon Macédonienne dans la citadelle, en étant deſcendu, & les ayant chargé par-derriere; alors, enveloppés de tous côtés, ils furent preſque tous taillés en piéces; & la ville fut priſe & pillée. Dans le ſac de Thèbes, une dame de qualité montra beaucoup de courage & de vertu. Un chef de Thraces l'ayant priſe, fut touché de ſa beauté, & employa la violence pour appaiſer ſa paſſion brutale. Timocléa, c'eſt le nom de cette illuſtre femme, en

tira une vengeance éclatante. Le Barbare, ayant ſatisfait ſes feux, vouloit encore aſſouvir ſon avarice. Elle le conduiſit dans ſon jardin, & lui dit qu'elle avoit jetté tout ſon or dans un puits qu'elle lui montra. Mais, tandis qu'il avançoit la tête pour y regarder, elle l'y pouſſa de toute ſa force, & l'accabla de pierres dans ce digne tombeau. Timocléa parut triomphante devant Alexandre qui, touché de ſa grandeur d'ame, la renvoya en liberté. Après cet acte de généroſité, le roi de Macédoine fit raſer la malheureuſe Thèbes. Trente mille citoyens furent vendus; & ceux qui échapperent furent humainement accueillis par les Athéniens. *An du monde 3669.*

THÈBES EN PALESTINE. (*ſiége de*) Abimélech, après s'être cruellement vengé des Sichimites, marcha contre cette ville, l'une des plus fortes places de la Paleſtine, & la prit d'aſſaut. Au millieu de Thèbes étoit une vaſte tour, qui ſervoit de citadelle, & dans laquelle le peuple s'étoit refugié. Le tyran, l'ayant attaquée, alloit s'en rendre maître, lorſqu'une femme lui jetta ſur la tête un éclat de meule de moulin. Abimélech, déſeſpéré de finir ſes jours d'une maniere ſi honteuſe, s'enfonça ſon épée dans le ſein, & mourut en ſcélérat, comme il avoit vécu.

THÈBES DE PHTHIOTIDE. (*ſiége de*) L'an du monde 3787, Philippe, roi de Macédoine, mit le ſiége devant cette ville de la dépendance des Etoliens, & d'où ces ré-

publicains faiſoient des courſes ſur les terres de Macédoine. L'attaque fut rude, & la défenſe très-vigoureuſe. Mais enfin les aſſiégés, craignant d'être pris d'aſſaut, rendirent la ville : enſuite le roi conclut la paix avec les Etoliens & leurs Alliés.

THÉBESTE. (*bataille de*) Antalas, roi des Maures, ayant déclaré la guerre à Salomon, général de l'empereur Juſtinien, en Afrique, fut rencontré par ce grand capitaine près de Thébeſte, à ſix journées de Carthage. Toute l'armée des Barbares, fort ſupérieure en nombre, s'étant rangée en bataille, les Romains ſe porterent au combat ſans ardeur, & furent battus. Salomon, à la tête de ſes gardes, ſe défendit quelque tems, avec un courage héroïque. Enſuite, forcé de céder au nombre, ſon cheval s'étant abbatu ſous lui, il tomba dans une ravine, d'où ſes gardes l'ayant tiré tout froiſſé, & hors d'état de ſe tenir à cheval, il fut pris & tué par les Maures. Ainſi périt, l'an 543, ce vaillant capitaine, bienfaiteur de l'Afrique dont il fit les délices, pendant le cours de ſon gouvernement doux & équitable.

THÉODOSIOPOLIS. (*ſiége de*) Les Perſes avoient déclaré la guerre à l'empereur Théodoſe II ; & Varane, leur roi, dont les armées avoient été battues, ſe mit à leur tête. Ce prince alla aſſiéger Réſene, ville de la Méſopotamie, nommée *Théodoſiopolis*, depuis que le grand Théodoſe l'avoit rétablie &

fortifiée. Il fit conſtruire des tours d'attaque, & d'autres machines propres à battre des murailles. Le ſiége dura un mois entier. La plus forte défenſe de la place, dépourvue de guerriers, étoit l'évêque Eunone, prélat d'une éminente ſainteté. Ce reſpectable miniſtre du Dieu des batailles inſpira aux habitans le courage des plus braves ſoldats. Il ſe trouvoit à toutes les attaques, donnant les ordres, & animant les combattans du geſte & de la voix. Un des rois vaſſaux de Varane, s'étant approché à la portée de la voix, oſa, nouveau Sennachérib, proférer contre le Dieu des Chrétiens les plus exécrables blaſphêmes. Eunome, ſaiſi d'une pieuſe indignation, fait pointer une baliſte qui portoit le nom de *Saint-Thomas*; & la pierre, portant avec violence, va fracaſſer la tête de ce prince ſacrilége. Varane, effrayé de ce coup, & rebuté d'une ſi vigoureuſe réſiſtance, leva le ſiége, & regagna la Perſe. *L'an de J. C. 421.*

THERME. (*priſe de*) Cette place étoit la capitale d'Etolie; & les peuples de cet Etat y tenoient, chaque année, leurs foires & leurs aſſemblées ſolemnelles. Elle paſſoit pour imprenable; & jamais l'ennemi n'avoit oſé en approcher: auſſi les Etoliens y laiſſoient-ils tous leurs effets précieux, & leurs richeſſes. Leur ſurpriſe fut extrême, lorſque, ſur la fin du jour, ils virent Philippe, roi de Macédoine, y entrer avec ſon armée. Ce prince avoit pris des chemins cachés, mais très-dif-

ficiles, & creuſés entre des rochers fort eſcarpés. Les ſoldats, pour ſe dédommager de leurs fatigues, pillerent la ville, firent un butin immenſe, brûlerent tout ce qu'ils ne purent emporter, renverſerent les temples & les monumens publics, & ruinerent la plus grande partie des maiſons. *An du monde 3786.*

THERMODOON. (*bataille du*) C'eſt près de ce fleuve, qui baigne la Cappadoce, que le célèbre Hercule vainquit les Amazones. Ces guerrieres, fameuſes dans l'antiquité, s'élevant au-deſſus de la foibleſſe ordinaire à leur ſexe, s'étoient fait un Empire redoutable dans cette partie de la Scythie voiſine des frontieres de la mer Hyrcanienne. Depuis pluſieurs ſiécles, leur puiſſance & leur réputation ſe ſoutenoient avec le même éclat, lorſqu'elles furent attaquées, pour la premiere fois, par un peuple qui ne les connoiſſoit que ſur le bruit de leur valeur. Euryſtée, roi de Mycènes, cherchant à perdre Hercule, ſon frere, dont la bravoure lui faiſoit ombrage, l'expoſa à différens périls, ſous leſquels il ſe promettoit de le voir ſuccomber; c'eſt ce qu'on appella les douze Travaux de ce demi-dieu. Déja la fortune l'avoit tiré de huit, avec ſuccès, quand l'ingénieuſe jalouſie d'Euryſtée lui commanda d'aller enlever la ceinture ou l'écharpe flottante de la reine des Amazones, pour la princeſſe ſa fille. Hercule connoiſſoit toute la grandeur de cette entrepriſe; mais, ſans s'effrayer à la vue des dangers, il n'enviſagea

que la gloire, & partit, après avoir choisi, pour le seconder, tout ce que la Grèce offroit de jeunes & de braves guerriers. Thésée, roi d'Athènes, fut un de ceux qui se joignirent à lui. Un vent favorable conduisit heureusement à l'embouchure du Thermodoon les neuf galeres qui portoient les compagnons du héros. Il remonta le fleuve jusqu'à Thémiscyre, où la reine Antiope tenoit sa cour. Hercule lui fit dire par un hérault, qu'il venoit lui demander sa ceinture de gré ou de force. Cette insultante proposition jetta l'allarme dans la ville. Quoiqu'en apparence la reine n'eût pas assez de monde pour la défendre, elle en fit fermer les portes, & résolut de vendre cher l'honneur de la vaincre. Les Grecs, animés par l'exemple & l'intrépidité de leur chef, s'approcherent des murailles; commencerent le siége, & le pousserent sans relâche. Les Amazones soutinrent quelque tems leurs assauts; mais enfin elles crurent qu'il étoit honteux pour elles de demeurer dans leur enceinte, & de se tenir toujours sur sa défensive. Elles sortirent en foule contre les assiégeans, & leur livrerent un combat furieux, où le courage & l'habileté militaire éclaterent de part & d'autre. Hercule, qui se distinguoit par sa force & par sa bravoure, devint un objet de colere & d'émulation pour les plus illustres & les plus braves d'entre les Amazones. *Aëlle*, ainsi nommée pour sa legéreté surprenante, fut la premiere

qui osa l'attaquer personnellement. Elle se fit admirer des Grecs par son adresse, ses ruses & ses mouvemens ; mais elle ne put éviter un coup violent de son adversaire, qui la terrassa sans espérance de vie. Philippis voulut venger sa mort ; & cette amie eut bientôt la même destinée. Prothoë, pleine de fureur, courut à Hercule, & le frappa sept fois de son dard, sans pouvoir percer la peau de lion dont il étoit couvert. Elle succomba, comme les autres, sous un seul coup de massuë qu'il lui porta. Eurybée, que plusieurs traits d'une valeur inouïe avoient rendue célèbre, se glorifioit de réparer elle seule l'honneur de sa nation. Elle se présenta devant l'invincible héros. Elle combattit vivement ; mais le succès ne répondit pas à ses généreux efforts. Hercule la terrassa, & lui fit mordre la poussiere. Célène, Eurybie, Phobée, se réunirent pour attaquer de l'arc cet athlète infatigable. Il fondit sur elles, en parant leurs traits. Il rendit leur ressource inutile. Il triompha de chacune en particulier. Enfin Déjanire, Astérie, Marpée, Tecmesse & Alcipe éprouverent le même sort que leurs compagnes ; & celles qui restoient se virent forcées de rentrer dans la ville. La Reine, n'écoutant que son zèle & son ardeur, s'exposa, comme toutes les autres, peut-être avec trop de témérité. Elle fut enlevée, dans la chaleur du combat, avec ses deux sœurs, Ménalippe & Hippolyte, qui combattoient à ses côtés. Après avoir hésité long-

tems ſur le parti qu'elle devoit prendre, elle eſtima qu'il étoit plus à propos de donner ſa ceinture, que de deshonorer les Amazones dont on triompheroit en la perſonne de leur reine captive. Hercule, ſatisfait de la victoire qu'il avoit remportée, lui permit de retourner ſur ſon thrône, & rendit en même tems la liberté à Ménalippe; mais Théſée emmena Hippolyte, à qui l'on donna le nom d'*Antiope*, ſa ſœur. Ce récit, qui eſt fondé ſur les témoignages de Juſtin, de Plutarque & de Diodore, eſt tiré de la ſçavante Hiſtoire des Amazones; par M. l'abbé Guyon. Hercule a commencé à briller dans le monde, vers l'an 1328 avant l'ère chrétienne.

Quelques anciens ont cru que les Amazones étoient, non des femmes, mais des hommes barbares, qui, comme les femmes de Thrace, portoient des robes longues & traînantes, attachoient leurs cheveux avec la coëffure aſiatique, appellée *mitre*, & qui ſe faiſoient la barbe. Ces uſages les firent mépriſer de leurs ennemis, qui, pour les inſulter, les appellerent des Femmes. Mais, quelque opinion qu'on veuille embraſſer, il eſt démontré par tout ce qu'on lit dans les originaux, qu'il a exiſté un peuple qu'on nommoit *Amazones*.

Ces héroïnes firent à Théſée une guerre cruelle pour ravoir Hippolyte. Mais, après un ſanglant combat, cette même Hippolyte, qui en étoit l'objet, apprivoiſée ſans doute

par les careſſes de ce prince, le plus galant de ſon ſiécle, employa ſa médiation pour procurer la paix aux deux peuples.

THERMOPYLES. (*combats des*) 1. Xerxès I, ayant déclaré la guerre aux Grecs, paſſa le détroit de l'Helleſpont, ſur un pont de bateaux, & s'avança vers le défilé des Thermopyles, l'unique paſſage pour entrer dans la Grèce, avec une armée de dix-huit cens mille hommes. On réſolut auſſi-tôt, à Sparte, d'aller au-devant de l'ennemi; & Léonide, l'un des rois de Macédoine, s'offrit généreuſement de ſe mettre à la tête de trois cens hommes, troupe ſuffiſante, diſoit ce grand homme, pour arrêter les Perſes. Un citoyen, effrayé de cette réſolution, ne put s'empêcher de lui dire: « Eh! quoi, ſeigneur, avec une » petite poignée de gens, vous ſongez à mar» cher contre cette armée innombrable? »... » Mes ſoldats ſont Spartiates, repliqua le » prince, cela me ſuffit. » Il ſe mit donc en campagne à la tête de ces intrépides défenſeurs de la liberté. Leurs parens, leurs amis, tous les citoyens, ravis d'admiration, les conduiſirent loin des portes de la ville, en formant pour eux les vœux les plus tendres, & en ſuppliant les dieux de conſerver à la patrie des enfans qui s'expoſoient pour elle aux dangers les plus grands. Il fallut enfin ſe ſéparer: jamais adieux ne furent plus touchans. » Cherchez un autre époux, dit alors Léo» nide à ſa femme qui l'avoit accompagnée:

» je prie le ciel qu'il ſoit digne de vos ver-
» tus. Donnez à la république des citoyens
» qui puiſſent n'aimer qu'elle. » Animés par l'exemple de cet illuſtre chef, les trois cens Spartiates arrivent, comme en triomphe, au lieu fatal, qui devoit être le théatre & le tombeau de leur valeur. Xerxès fut bien étonné, quand il apprit qu'on ſe diſpoſoit à lui diſputer le paſſage. Ce prince, pour intimider Léonide, lui écrivit qu'il eût à lui livrer ſes armes. Le roi de Sparte lui répondit en deux mots, mais d'un ſtyle & d'une fierté véritablement laconiques : « Viens les prendre. » Il ne fut plus queſtion que de ſe préparer au combat. Cependant quelques Spartiates n'avoient pu s'empêcher d'éprouver de vives allarmes. L'un d'entr'eux, qui avoit été à la découverte de l'ennemi, vint dire au Roi, d'un air effrayé : « Seigneur, les ennemis ſont près
» de nous ! » ... Et nous près d'eux, » répondit Léonide. Pluſieurs autres s'écrierent que les ennemis étoient en ſi grand nombre, qu'ils obſcurciſſoient le ſoleil avec leurs flèches. « Tant mieux ! dit un des Lacédémoniens qui étoient auprès du Roi, » nous com-
» battrons à l'ombre. » Cette terreur ſoudaine inquiétoit pourtant Léonide. On étoit ſur le point d'en venir aux mains. Il crut devoir permettre à pluſieurs de ſe retirer. Mais à peine eut-il donné cet ordre, que perſonne ne voulut en profiter. Un ſeul, nommé *Eutiche*, très-brave ſoldat, mais fort incommodé de

de la vue, se mit en devoir de quitter le camp. Mais, réfléchissant sur la démarche qu'il alloit faire, il revint sur ses pas pour avoir la gloire de périr ou de triompher avec ses compagnons. Enfin on donna le signal, après que Léonide eut fait prendre de la nourriture à ses soldats, en leur disant : « Mes » amis, dînez comme si vous deviez souper » ce soir aux enfers. » Il ne se trompoit pas. Le choc fut très-rude & très-sanglant. Léonide tomba mort des premiers. Les Lacédémoniens firent des efforts incroyables de courage pour défendre son cadavre. Enfin, accablés par le nombre, plutôt que vaincus, ils périrent tous, excepté un seul, qui se sauva à Lacédémone. Il y fut traité comme un lâche, & comme traître à sa patrie; mais il répara avantageusement sa faute dans la bataille de Platée, où il se distingua d'une maniere particuliere. Xerxès, dans ce combat, perdit plus de vingt mille hommes, du nombre desquels étoient deux de ses freres. Il n'y eut point d'outrages que sa vengeance aveugle ne fit souffrir au généreux Léonide, & à ses braves compagnons; mais leur patrie les en dédommagea par les honneurs qu'elle rendit à leur mémoire. Ce triomphe de la valeur sur le grand nombre fut remporté, l'an du monde 3524.

2. Dans la guerre des Romains contre Antiochus le Grand, roi de Syrie, ce prince se saisit du Pas des Thermopyles, & crut être en état d'arrêter dans ce lieu les invincibles

légions de la république. Le consul Manius Acilius s'approcha de lui, dans l'intention de l'attaquer. Le roi accepta le combat. Il fut bientôt accablé de toutes parts; &, ayant été blessé à la bouche, d'un coup de pierre, il tourna bride, & disparut. Après la honteuse retraite du prince, aucune partie de son armée n'osa résister aux Romains. La victoire fut complette, le carnage horrible, & le butin immense. Caton s'acquit beaucoup de gloire dans ce combat, & contribua sur-tout au gain de la bataille, en traversant les montagnes pour prendre les ennemis en queue. *An de Rome 561.*

THÉROUANNE. (*siéges de*) 1. Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant déclaré la guerre à la France, en 1513, entra dans l'Artois, accompagné de l'empereur Maximilien, qui servoit dans son armée, en qualité de Volontaire, & recevoit cent écus de paie par jour, & forma le siége de Thérouanne, place forte, & dont tous les habitans étoient bons soldats. Durant six semaines, ils opposerent aux efforts du monarque Anglois la plus vigoureuse résistance. Mais, venant tout-à-coup à manquer de vivres, ils auroient été forcés de se rendre, si Louis XII n'eût promptment envoyé des ordres au seigneur de Piennes, gouverneur de Picardie, pour faire ravitailler la ville. Le gouverneur chargea de cette commission difficile le seigneur de Fontrailles, capitaine des Albanois. Fontrailles

partit avec ſes gens qui portoient chacun ſur le col de leur cheval une grande piéce de lard, & de la poudre à canon, tandis que le ſeigneur de Piennes, ſuivi de quatorze cens hommes, s'avança juſqu'à Guinegaſte, pour ſoutenir le convoi. Les Albanois arriverent heureuſement juſqu'au bord des foſſés de la ville, « & jetterent ledit lard & poudre en » lieu d'où les aſſiégés les purent ſûrement re» tirer dedans. Mais, quand ce vint à la re» traite, ils trouverent bien tous à qui parler; » car, le roi d'Angleterre s'étant apperçu que » les uns s'amuſoient à reconnoître ſon camp, » les autres à ſe rafraîchir pour la grande cha» leur qu'il faiſoit, en ôtant leurs habillemens » de tête, montant ſur leurs haquenées, & bu» vant à la bouteille, ne s'endormit pas cepen» dant. Ains fit partir de ſon camp quatre ou » cinq mille chevaux, & dix ou douze mille » hommes de pied, leſquels paſſant la riviere » du Lis, près de Derleſte, allerent les at» tendre au paſſage de Hutin, &, trouvant là » leur cavalerie ſans ordre, la mirent en telle » déroute, devant qu'aucuns euſſent le loiſir » de monter ſur leurs grands chevaux, & re» prendre leurs habillemens de tête, qu'il » s'en trouva peu d'entr'eux, leſquels euſſent » moyen de combattre; &, parce que les épe» rons leur ſervirent plus pour fuir, que l'é» pée pour ſe défendre, la journée retint » depuis, le nom *des Eperons.* » Le déſordre fut général, & la défaite entiere. Le cheva-

lier Bayard envoya dire à de Piennes, qui fuyoit comme les autres, de rallier les ſoldats, & de les ramener à l'ennemi qu'il arrêtoit ſur un pont avec quinze hommes d'armes. Il combattit pendant une demi-heure. Perſonne ne vint; &, ſe voyant enveloppé de toutes parts, il dit à ſa petite troupe qu'il étoit inutile de ſe faire hacher en piéces, & qu'il valoit mieux ſe rendre. Le chevalier Sans-Peur & Sans-Reproche, appercevant un gendarme ennemi, qui ſe repoſoit au pied d'un arbre, pique droit à lui; &, lui portant l'épée ſous la gorge: « Rends-toi, homme d'armes, lui » dit-il, ou tu es mort! » Le gendarme ſe rend ſans réſiſtance. « Oh bien! reprend le » chevalier, je ſuis le capitaine Bayard. Je » me rends auſſi à vous: voilà mon épée, » mais à condition que vous me la rendrez, s'il » vient des Anglois qui veuillent m'inſulter. » Après avoir paſſé cinq jours au camp, le chevalier dit au gendarme: « Mon gentilhomme, » il m'ennuie ici; faites-moi reconduire ſûre- » ment au camp des François. » ... Et vôtre » rançon? répond le gendarme. »... Et la vo- » tre? reprend Bayard; car je vous ai fait mon » priſonnier. » L'aventure étoit trop étrange pour avoir été prévue ni réglée ſelon les loix de la guerre. On s'en rapporta au jugement de l'empereur & du roi d'Angleterre, qui prononcerent en faveur du capitaine François.

La ville de Thérouanne ne ſe ſoutint pas long-tems après la bataille. La garniſon ſe

trouva bientôt dépourvue de munitions de toute eſpece, ſans eſpérance d'en recevoir. Elle fit ſa capitulation, le 22 du mois d'Août, quatre jours après la déroute. Les gendarmes ſortirent, l'armet en tête, la lance ſur la cuiſſe, l'infanterie marchant en bataille, la pique ſur l'épaule, tambours battans, enſeignes déployées, emportant avec eux tous leurs effets. On promit de conſerver aux habitans leurs biens, leur liberté, leurs priviléges; mais, une conteſtation s'étant élevée entre l'Empereur & Henri VIII, ces deux princes la raſerent, & la réduiſirent en cendres. En vain les infortunés bourgeois réclamerent la foi des traités, & les régles de l'humanité. On ſe contenta de leur répondre : « Malheur aux vaincus ! »

2. La ville de Thérouanne ſe rétablit bientôt avec plus d'ordre & de régularité qu'auparavant; & c'étoit une des places les plus importantes de l'Artois, lorſqu'en 1553, ſous le règne de François I, l'empereur Charles-Quint vint l'attaquer avec une armée redoutable. Elle étoit mal pourvue de garniſon & de munitions de guerre. André de Montalabert, ſeigneur d'Eſſé, s'y renferma avec une poignée de braves gens. Il ſoutint un aſſaut furieux, durant pluſieurs heures, & ne quitta la muraille, qu'en perdant glorieuſement la vie. François de Montmorenci, fils du connétable, ſe mit à la tête des aſſiégés. Mais, ſurpris par l'effet d'une mine, il ſembla n'avoir pris le commandement que pour ſe rendre. Les Al-

lemands & les Flamands entrerent par la brèche, tuerent tout ce qui se présenta devant eux, & ruinerent tellement la ville, qu'il en reste à peine aujourd'hui quelques vestiges.

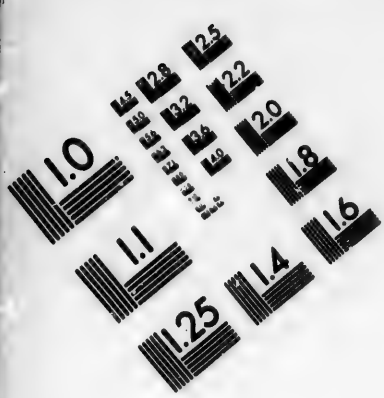
THERZA. (*siéges de*) Zambri, que Joseph appelle *Zamar*, ayant assassiné Ela, roi d'Israël, & usurpé la couronne, s'étoit refugié dans cette ville, pour se soustraire à l'indignation publique. Amri, que l'armée avoit proclamé Roi, vint l'y assiéger, & prit la ville de force. Alors l'usurpateur, se voyant sans ressources, mit le feu au palais, & se punit lui-même de ses crimes, sept jours après son usurpation.

L'an du monde 3238, Manahem, autre usurpateur, se présenta devant cette place, dont les habitans ne vouloient point le reconnoître, la força & massacra inhumainement tous les citoyens, sans épagner les enfans à la mammelle.

THIN. (*bataille de*) La puissance de Charlemagne avoit déconcerté la fureur destructive de ces barbares Danois, appellés d'ordinaire *Normands*. Mais, sous les successeurs de ce redoutable monarque, on vit ces brigands farouches, cruels, avides, inonder la France de toutes parts, &, le fer & la flamme à la main, porter dans toutes les provinces du royaume la désolation, le ravage & la mort. L'an 880, ils se jetterent sur les côtes de Flandres, pillerent cette fertile contrée, & firent une multitude d'esclaves. Mais, lorsqu'ils s'en retournoient chargés d'un immense butin,

Louis de Germanie les joignit en un lieu nommé *Thin*, & leur livra bataille. Ils furent vaincus, mis en fuite, & laiſſerent cinq mille morts ſur la place. Les François célébroient leur victoire, lorſque la témérité du jeune Hugues, fils naturel du Roi, changea cette bruyante allégreſſe en pleurs & en gémiſſemens. Ce guerrier, plus courageux que prudent, voulut pouſſer trop loin ſon triomphe; &, ſe laiſſant emporter à l'ardeur de la pourſuite, il fut enveloppé, bleſſé, pris par les Barbares. A cette triſte nouvelle, l'armée victorieuſe ſonne la retraite. Le Roi, n'écoutant que ſa tendreſſe, offre aux Normands une capitulation avantageuſe, pourvu qu'on lui rende ſon fils. La nuit ſurvient, avant qu'on ait rien conclu. Les Barbares profitent de ſes ténèbres pour ſe dérober avec les dépouilles Allemandes. Le jour ne paroît enfin que pour montrer au malheureux pere le corps du jeune prince, étendu, ſans vie, dans les retranchemens des ennemis.

THIONVILLE. (*ſiége de*) La célèbre victoire, remportée près de Rocroi, en 1643, engagea le duc d'Enguien à entreprendre la conquête de Thionville, que le cardinal de Richelieu n'avoit pas oſé hazarder. Il paſſa donc à travers le pays ennemi; il brava la puiſſance encore formidable de l'Eſpagne; il trompa la vigilance du général Beck; il ſe préſenta devant la place; il l'environna de travaux; il la foudroya; il la mina de toutes


1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10
11
12
13
14
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100
110
125
140
160
180
200
220
250
280
320
360
400
450
500
560
630
710
800
900
1000
1100
1250
1400
1600
1800
2000
2200
2500
2800
3200
3600
4000
4500
5000
5600
6300
7100
8000
9000
10000
11000
12500
14000
16000
18000
20000
22000
25000
28000
32000
36000
40000
45000
50000
56000
63000
71000
80000
90000
100000
110000
125000
140000
160000
180000
200000
220000
250000
280000
320000
360000
400000
450000
500000
560000
630000
710000
800000
900000
1000000
1100000
1250000
1400000
1600000
1800000
2000000
2200000
2500000
2800000
3200000
3600000
4000000
4500000
5000000
5600000
6300000
7100000
8000000
9000000
10000000
11000000
12500000
14000000
16000000
18000000
20000000
22000000
25000000
28000000
32000000
36000000
40000000
45000000
50000000
56000000
63000000
71000000
80000000
90000000
100000000
110000000
125000000
140000000
160000000
180000000
200000000
220000000
250000000
280000000
320000000
360000000
400000000
450000000
500000000
560000000
630000000
710000000
800000000
900000000
1000000000
1100000000
1250000000
1400000000
1600000000
1800000000
2000000000
2200000000
2500000000
2800000000
3200000000
3600000000
4000000000
4500000000
5000000000
5600000000
6300000000
7100000000
8000000000
9000000000
10000000000
11000000000
12500000000
14000000000
16000000000
18000000000
20000000000
22000000000
25000000000
28000000000
32000000000
36000000000
40000000000
45000000000
50000000000
56000000000
63000000000
71000000000
80000000000
90000000000
100000000000
110000000000
125000000000
140000000000
160000000000
180000000000
200000000000
220000000000
250000000000
280000000000
320000000000
360000000000
400000000000
450000000000
500000000000
560000000000
630000000000
710000000000
800000000000
900000000000
1000000000000
1100000000000
1250000000000
1400000000000
1600000000000
1800000000000
2000000000000
2200000000000
2500000000000
2800000000000
3200000000000
3600000000000
4000000000000
4500000000000
5000000000000
5600000000000
6300000000000
7100000000000
8000000000000
9000000000000
10000000000000
11000000000000
12500000000000
14000000000000
16000000000000
18000000000000
20000000000000
22000000000000
25000000000000
28000000000000
32000000000000
36000000000000
40000000000000
45000000000000
50000000000000
56000000000000
63000000000000
71000000000000
80000000000000
90000000000000
100000000000000
110000000000000
125000000000000
140000000000000
160000000000000
180000000000000
200000000000000
220000000000000
250000000000000
280000000000000
320000000000000
360000000000000
400000000000000
450000000000000
500000000000000
560000000000000
630000000000000
710000000000000
800000000000000
900000000000000
1000000000000000
1100000000000000
1250000000000000
1400000000000000
1600000000000000
1800000000000000
2000000000000000
2200000000000000
2500000000000000
2800000000000000
3200000000000000
3600000000000000
4000000000000000
4500000000000000
5000000000000000
5600000000000000
6300000000000000
7100000000000000
8000000000000000
9000000000000000
10000000000000000
11000000000000000
12500000000000000
14000000000000000
16000000000000000
18000000000000000
20000000000000000
22000000000000000
25000000000000000
28000000000000000
32000000000000000
36000000000000000
40000000000000000
45000000000000000
50000000000000000
56000000000000000
63000000000000000
71000000000000000
80000000000000000
90000000000000000
100000000000000000
110000000000000000
125000000000000000
140000000000000000
160000000000000000
180000000000000000
200000000000000000
220000000000000000
250000000000000000
280000000000000000
320000000000000000
360000000000000000
400000000000000000
450000000000000000
500000000000000000
560000000000000000
630000000000000000
710000000000000000
800000000000000000
900000000000000000
1000000000000000000
1100000000000000000
1250000000000000000
1400000000000000000
1600000000000000000
1800000000000000000
2000000000000000000
2200000000000000000
2500000000000000000
2800000000000000000
3200000000000000000
3600000000000000000
4000000000000000000
4500000000000000000
5000000000000000000
5600000000000000000
6300000000000000000
7100000000000000000
8000000000000000000
9000000000000000000
10000000000000000000
11000000000000000000
12500000000000000000
14000000000000000000
16000000000000000000
18000000000000000000
20000000000000000000
22000000000000000000
25000000000000000000
28000000000000000000
32000000000000000000
36000000000000000000
40000000000000000000
45000000000000000000
50000000000000000000
56000000000000000000
63000000000000000000
71000000000000000000
80000000000000000000
90000000000000000000
100000000000000000000
110000000000000000000
125000000000000000000
140000000000000000000
160000000000000000000
180000000000000000000
200000000000000000000
220000000000000000000
250000000000000000000
280000000000000000000
320000000000000000000
360000000000000000000
400000000000000000000
450000000000000000000
500000000000000000000
560000000000000000000
630000000000000000000
710000000000000000000
800000000000000000000
900000000000000000000
1000000000000000000000
1100000000000000000000
1250000000000000000000
1400000000000000000000
1600000000000000000000
1800000000000000000000
2000000000000000000000
2200000000000000000000
2500000000000000000000
2800000000000000000000
3200000000000000000000
3600000000000000000000
4000000000000000000000
4500000000000000000000
5000000000000000000000
5600000000000000000000
6300000000000000000000
7100000000000000000000
8000000000000000000000
9000000000000000000000
10000000000000000000000
11000000000000000000000
12500000000000000000000
14000000000000000000000
16000000000000000000000
18000000000000000000000
20000000000000000000000
22000000000000000000000
25000000000000000000000
28000000000000000000000
32000000000000000000000
36000000000000000000000
40000000000000000000000
45000000000000000000000
50000000000000000000000
56000000000000000000000
63000000000000000000000
71000000000000000000000
80000000000000000000000
90000000000000000000000
100000000000000000000000
110000000000000000000000
125000000000000000000000
140000000000000000000000
160000000000000000000000
180000000000000000000000
200000000000000000000000
220000000000000000000000
250000000000000000000000
280000000000000000000000
320000000000000000000000
360000000000000000000000
400000000000000000000000
450000000000000000000000
500000000000000000000000
560000000000000000000000
630000000000000000000000
710000000000000000000000
800000000000000000000000
900000000000000000000000
1000000000000000000000000
1100000000000000000000000
1250000000000000000000000
1400000000000000000000000
1600000000000000000000000
1800000000000000000000000
2000000000000000000000000
2200000000000000000000000
2500000000000000000000000
2800000000000000000000000
3200000000000000000000000
3600000000000000000000000
4000000000000000000000000
4500000000000000000000000
5000000000000000000000000
5600000000000000000000000
6300000000000000000000000
7100000000000000000000000
8000000000000000000000000
9000000000000000000000000
10000000000000000000000000
11000000000000000000000000
12500000000000000000000000
14000000000000000000000000
16000000000000000000000000
18000000000000000000000000
20000000000000000000000000
22000000000000000000000000
25000000000000000000000000
28000000000000000000000000
32000000000000000000000000
36000000000000000000000000
40000000000000000000000000
45000000000000000000000000
50000000000000000000000000
56000000000000000000000000
63000000000000000000000000
71000000000000000000000000
80000000000000000000000000
90000000000000000000000000
100000000000000000000000000
110000000000000000000000000
125000000000000000000000000
140000000000000000000000000
160000000000000000000000000
180000000000000000000000000
200000000000000000000000000
220000000000000000000000000
250000000000000000000000000
280000000000000000000000000
320000000000000000000000000
360000000000000000000000000
400000000000000000000000000
450000000000000000000000000
500000000000000000000000000
560000000000000000000000000
630000000000000000000000000
710000000000000000000000000
800000000000000000000000000
900000000000000000000000000
1000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000
1250000000000000000000000000
1400000000000000000000000000
1600000000000000000000000000
1800000000000000000000000000
2000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000
2500000000000000000000000000
2800000000000000000000000000
3200000000000000000000000000
3600000000000000000000000000
4000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000
5000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000
6300000000000000000000000000
7100000000000000000000000000
8000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000
14000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50

1.0
2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.25
1.1
1.0

parts. Enfin, le 10 d'Août, il y fit ſon entrée triomphale, après un mois & demi de fatigues preſqu'incroyables.

THORN. (*ſiége de*) Charles XII continuoit ſes conquêtes ſur le roi de Pologne; & le malheureux Auguſte, trop foible pour s'oppoſer aux progrès rapides du conquérant du Nord, étoit contraint de fuir devant ce monarque victorieux, qui portoit à ſa puiſſance les coups les plus terribles. Le 16 de Mai 1703, le roi de Suède ſe préſenta devant Thorn, ville de la Pruſſe-Royale ſur la Viſtule, à la tête de huit mille hommes. Mais, comme il n'avoit point aſſez de canon, il en fit venir par mer; &, en attendant, il forma le blocus de la place. Un jour, s'étant avancé fort près des murailles, avec un de ſes généraux, nommé *Liéven*, ſuperbement vêtu, il lui ordonna de ſe mettre derriere lui, craignant, s'il étoit apperçu, qu'on ne le prît pour le Roi. Liéven héſitoit d'obéir. Charles le prend par le bras, ſe met devant lui, & le couvre. Au même inſtant, une volée de canon, qui venoit en flanc, renverſe le général mort ſur la place même que le Roi quittoit à peine. Quand les troupes de renfort, le canon & les munitions furent arrivées, on commença le ſiége. En une nuit, on brûla quarante maiſons, avec l'hôtel-de-ville, le plus beau de l'Europe, après celui d'Amſterdam. Mais Charles, ne voulant pas détruire les bourgeois, fit ceſſer le bombardement.

Les travaux furent conduits avec tant de succès & de promptitude, que le général Rovel, qui défendoit la place, avec cinq mille hommes de garniſon, ſe voyant expoſé à ſoutenir inceſſamment un aſſaut, demanda à capituler, le 12 d'Octobre. Mais, le Roi ne voulant le recevoir qu'à diſcrétion, il évacua la place, le lendemain, après avoir ſouffert près de quatre mois d'inveſtiſſement, & vingt-deux jours d'un rude ſiége. Le vainqueur fit à ce commandant & au général Kanitz un favorable accueil. Il leur rendit leurs épées; leur fit un riche préſent, & les invita à ſa table. La garniſon fut faite priſonniere de guerre, & envoyée en Suède. Charles, qui n'avoit pas perdu cent hommes au ſiége de Thorn, trouva dans cette place ſoixante piéces de canon de fonte, & autant de fer, avec des munitions ſi abondantes, qu'il fut obligé d'en envoyer la plus grande partie dans ſes Etats. « L'honneur qu'a» voit la ville de Thorn, dit M. de Voltaire, » d'avoir produit autrefois Copernic, le fon» dateur du vrai ſyſtême du monde, ne lui » ſervit de rien auprès d'un vainqueur trop » peu inſtruit de ces matieres, & qui ne ſçavoit » encore récompenſer que la valeur. La ville, » petite & pauvre, fut condamnée à payer » quarante mille écus, contribution exceſſive » pour elle; & ſes fortifications furent dé» molies. »

THONARS. (*ſiége de*) La fortune abandonnoit enfin les drapeaux d'Edouard III,

roi d'Angleterre, pour paſſer du côté des François ; & Charles V voyoit rentrer, ſous ſon obéiſſance, les provinces que l'ennemi avoit envahies dans les jours de ſa proſpérité. En 1372, pour achever la réduction entiere du Poitou, il ne reſtoit plus à ſoumettre que Thonars, place extrêmement fortifiée, dans laquelle les ſeigneurs Poitevins, demeurés fidèles au monarque Anglois, s'étoient renfermés, réſolus de la défendre ou d'y périr. Le connétable Du-Gueſclin vint inveſtir cette ville, & pouſſa ſes attaques avec tant de vivacité, que les aſſiégés tremblerent. Le général François les foudroyoit ſans ceſſe avec ſon artillerie. Les murs tomboient en pouſſiere. On ne trouvoit plus d'aſyle contre ces redoutables inſtrumens de mort. On demanda à capituler ; & l'on promit de ſe rendre, ſi le roi d'Angleterre, ou l'un des princes ſes enfans, à la tête d'une armée en état de livrer bataille, ne ſe préſentoient pour dégager la ville, avant le 29 de Septembre ſuivant, jour de Saint-Michel. On étoit alors au mois de Juin. Le traité fut ſigné, de part & d'autre ; & les aſſiégeans ſe retirerent. Ces ſortes de conventions s'exécutoient alors inviolablement. Les ſeigneurs, renfermés dans Thonars, députerent à Londres pour inſtruire le Roi du danger où ils ſe trouvoient. Ce prince promit, mais il ne put tenir ſa parole ; &, Du-Gueſclin s'étant préſenté devant la place, au jour convenu, avec une armée formidable, elle ſe rendit ;

& les ſeigneurs allerent ſe jetter aux pieds de Charles V, pour lui demander grace.

THUBUSQUE. (*bataille de*) Tacfarinas continuoit toujours la guerre contre Rome; &, ayant aſſemblé toutes ſes forces, il vint aſſiéger la ville de Thubuſque. Dolabella, général de l'armée Romaine, vola ſur le champ au ſecours de cette place importante, dont il fit lever le ſiége par la ſeule terreur de ſon nom. Ce n'étoit point aſſez pour lui. Ce Romain vouloit terminer une guerre peu honorable pour ſa patrie. Il attaqua donc les ennemis dans un moment où ils ne s'y attendoient pas; & ſes ſoldats aſſouvirent leur vengeance, en immolant tout ce qui oſa leur réſiſter. On s'attacha ſur-tout à prendre Tacfarinas qui, ne pouvant échapper, voulut mourir en homme de cœur, & ſe jetta, tête baiſſée, au milieu des traits ennemis, pour y terminer ſa carriere. *L'an 24 de J. C.*

THYATIRE. (*bataille de*) Arbétion, général de l'empereur Valens, rencontra, près de cette ville de Lydie, l'armée du rebelle Procope, & lui livra bataille. La plûpart des ſoldats de l'uſurpateur paſſoient dans l'armée ennemie. Un corps ſeul de troupes, ſous la conduite du jeune Hormiſdas, balançoit encore la victoire, lorſqu'Arbétion, quittant ſon caſque, & montrant ſes cheveux blancs: « Enfans, cria-t-il aux ſoldats ennemis, reconnoiſſez votre pere. Sous mes ordres, vous avez appris à vaincre: ſuivez encore les auſ-

» pices de votre vieux général; abandonnez » un brigand qui vous perdra, en se perdant » lui-même. Vous n'avez point d'autre em- » pereur que Valens. » A ces mots, on entend, de toutes parts, répéter dans le camp des rebelles : « Vive l'empereur Valens ! » & tous vinrent se ranger sous les drapeaux d'Arbétion. *L'an 366.*

THYMBRÉE. (*journée de*) Cette fameuse bataille, livrée entre les troupes de Cyrus, & celles de Créſus, roi de Lydie, dans les plaines de Thymbrée, ville de ſes Etats, eſt un des plus grands évènemens de l'antiquité, puiſqu'elle décida de l'Empire de l'Aſie entre les Aſſyriens de Babylone, & les Perſes; & c'eſt auſſi la premiere expédition militaire dont les auteurs anciens nous donnent un détail exact.

L'armée de Créſus montoit à quatre cens vingt mille hommes, infanterie & cavalerie. De ce nombre étoient cent vingt mille Egyptiens, couverts juſqu'aux pieds par leurs boucliers, & armés de piques fort longues, & d'épées courtes, mais très-larges. Le deſſein du roi de Lydie étoit d'envelopper l'armée des Perſes; & il fondoit, ſur le ſuccès de ce projet, l'eſpérance de la victoire. Il rangea donc ſes nombreux bataillons ſur une ſeule ligne, pour former un grand front. Il mit l'infanterie au centre, & la cavalerie ſur les aîles. Toutes les troupes, tant de pied que de cheval, avoient trente hommes de profondeur. Les Egyptiens,

qui faiſoient la principale force de l'infanterie, étoient partagés en douze corps de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front, & autant de profondeur. C'étoient autant de bataillons quarrés, ſéparés les uns des autres par quelqu'intervalle, afin d'agir plus librement. Cet ordre de bataille étoit ordinaire aux Egyptiens; & Créſus, dont cet uſage dérangeoit les vues, eſſaya vainement de le leur faire changer. Toute cette armée, rangée de la ſorte, occupoit près de deux lieues de terrein.

L'infanterie & la cavalerie de Cyrus ne montoient en tout qu'à cent quatre-vingt-ſeize mille hommes. Mais, outre ces troupes, il avoit encore trois cens chariots de guerre, armés de faulx, dont chacun étoit tiré par quatre chevaux attelés de front, & bardés à l'épreuve du trait. Pluſieurs autres chars, plus grands, & d'une forme différente, portoient des tours de dix-huit à vingt pieds, leſquelles contenoient vingt archers. Ces chars étoient tirés, ſur des roulettes, par ſeize bœufs attelés de front. Enfin, il y avoit un aſſez bon nombre de chameaux montés chacun par deux archers Arabes, adoſſés; enſorte que l'un regardoit la tête, & l'autre, la croupe de l'animal. Il importoit à Cyrus de former le plus grand front qu'il lui ſeroit poſſible, pour ne pas être enveloppé: auſſi cet habile général déploya-t-il, dans ce jour mémorable, toute la grandeur de ſon génie. Il mit les files de ſon infan-

terie ſur douze hommes de hauteur ſeulement. La cavalerie fut rangée ſur les deux aîles. Le front de l'armée n'avoit d'étendue qu'un peu plus d'une lieue & demie, & n'étoit débordée, des deux côtés, que d'un quart de lieue, par l'armée des Lydiens. Derriere cette premiere ligne, le roi de Perſe plaça ſes gens de trait, afin qu'étant couverts par les ſoldats, ils fiſſent plus ſûrement leurs décharges. Tous ceux dont la bravoure s'étoit ſignalé dans les combats formerent l'arriere-garde. La fonction de ces vaillans hommes étoit d'arrêter les fuyards, & d'oppoſer, de leur part, aux lâches, une crainte plus forte que celle que pourroit leur inſpirer l'ennemi. Derriere l'armée Perſane étoient les tours roulantes en ligne parallele. Elles ſervoient comme de forts ou de redoutes mobiles ſous leſquelles les troupes pouvoient ſe rallier, en cas de malheur. Auprès, étoient encore deux autres lignes paralleles, formées, l'une par les bagages, & l'autre par les chariots qui portoient les femmes & les perſonnes inutiles. Pour les mettre hors d'inſulte, le prince plaça à la queue deux mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, & la troupe de chameaux. Par cet ordre de bataille, Cyrus vouloit non-ſeulement multiplier, en quelque ſorte, ſon armée, mais obliger l'ennemi, s'il perſiſtoit dans ſon deſſein à faire un plus long circuit, & à s'affoiblir. Les chariots de guerre furent partagés en trois corps, de cent chacun. L'un fut placé au front

de la bataille, & les autres, ſur les flancs de l'armée.

Avant d'en venir aux mains, Cyrus offrit des ſacrifices aux dieux, & fit manger ſes ſoldats; puis, ayant entendu un coup de tonnerre, du côté droit : « Nous te ſuivons, ſou- » verain Jupiter, » s'écria-t-il; &, en même tems, il marche contre l'ennemi. Quand on fut en préſence, le centre de l'armée Babylonienne fit halte, tandis que ſes deux aîles s'avancerent, en ſe courbant à droite & à gauche, pour envelopper les Perſes, & les attaquer, en même tems, de tous côtés. Ce mouvement effraya les troupes de Cyrus; mais ce prince, qui avoit tout prévu, parcourut les rangs; &, avec ce ton qui annonce les triomphes : « Camarades, leur diſoit-il, courons à » une victoire aſſurée, les dieux ſont pour » nous. » A ces mots, il donne le ſignal. Les Perſes font face de tous côtés; & Cyrus, pour leur donner l'exemple de la valeur, tombe, avec quelques troupes de cavalerie, ſuivies d'un corps d'infanterie, ſur les Lydiens; les prend en flanc, & les met en déſordre. Les chariots, pouſſés, à l'inſtant, contre les ennemis, en achevent la déroute. Cependant les troupes du flanc gauche fondent auſſi ſur les Lydiens, & font avancer les chameaux, ſuivant l'ordre du Roi. A l'aſpect de ces animaux, dont les chevaux ne peuvent ſupporter l'odeur, la cavalerie ennemie ou prend la fuite, ou eſt renverſée. Les chariots ſe mettent

à leur pourſuite, & en font un horrible carnage. Alors Abradate, qui commandoit les chariots placés au front de l'armée, part comme un éclair; s'élance contre les ennemis; les enfonce & les diſſipe. Animé par ce ſuccès, il ſe jette ſur les bataillons Egyptiens, qui, ſe tenant ſerrés & couverts de leurs boucliers, ne ſont enfoncés qu'à peine par l'impétuoſité des chevaux qui les foulent aux pieds. Le char d'Abradate ſe renverſe. Il eſt tué; & les Egyptiens triomphent. Ils mettent en fuite l'infanterie Perſane, & la pouſſent juſques ſous ſes tours. Ici, la victoire change. Une grêle de traits & de javelots accable les Egyptiens. Les braves de l'arriere-garde arrêtent les fuyards, & les contraignent de retourner à la charge. Cyrus, qui triomphoit de ſon côté, s'apperçoit avec douleur du déſordre des ſiens. Il vole à eux; prend les Egyptiens par-derriere, & les preſſe vivement. Au fort de la mêlée, ſon cheval eſt tué ſous lui. Il tombe; mais l'amour de ſes ſoldats le ſauve. Enfin le roi de Perſe, admirant le courage invincible des Egyptiens, & ne pouvant ſe réſoudre à voir périr de ſi braves ſoldats, leur fait offrir des conditions honorables. Ils les acceptent, & ſe rendent. Ainſi le grand Cyrus remporta une victoire complette, après un combat qui avoit duré juſqu'au ſoir. Il ne la dut qu'à ſa prudence & aux ſages précautions qu'il avoit priſes pour faire avorter le projet de l'ennemi. Créſus ſe retira

retira promptement à Sardes, ſa capitale, avec les débris de ſon armée; & le vainqueur alla l'y aſſiéger, le lendemain.

THYRÉA. (*guerre de*) Sur les frontieres des Argiens & des Lacédémoniens étoit un petit pays, appellé *Thyréa*, que ces deux peuples prétendoient poſſéder. Après bien des conteſtations inutiles, il fallut ſe faire la guerre. Les deux armées, avant d'en venir aux mains, convinrent, pour épargner le ſang, de vuider la querelle par trois cens des plus braves qu'on choiſiroit de chaque côté; & la condition fut que la terre demeureroit au parti vainqueur. Les troupes, de part & d'autre, s'écarterent pour laiſſer un champ libre aux combattans; & chaque peuple, montrant ſur ſon viſage ſes eſpérances & ſes craintes, fixa ſes regards ſur ce ſpectacle intéreſſant. Les généreux champions, animés par l'amour de la patrie, s'avancerent fièrement les uns contre les autres, & combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils reſterent tous ſur la place, excepté trois; deux, du côté des Argiens; & l'autre, du côté des Lacédémoniens. Les deux Argiens, qui ſe croyoient vainqueurs, coururent en porter l'heureuſe nouvelle à Argos. Le Lacédémonien, nommé *Othryade*, dépouilla les ennemis vaincus, porta leurs armes dans le camp des ſiens, revint & demeura dans ſon poſte. Le lendemain, les deux nations s'approchent, & toutes deux prétendent à la victoire; les Argiens, parce qu'il leur étoit

resté plus de soldats; les Lacédémoniens, parce que leur unique guerrier étoit resté maître du champ de bataille. Il fallut en venir aux mains pour terminer le différend. La victoire se déclara pour Lacédémone; & le champ disputé lui demeura. Le vaillant Othryade, pour se réunir à ses braves compagnons, & avoir avec eux un sort & un tombeau commun, se donna généreusement la mort, après avoir beaucoup contribué au triomphe de sa patrie.

TIBÉRIADE. (*bataille de*) En 1187, Saladin, irrité contre les Chrétiens de la Palestine, leur déclara la guerre, &, suivi d'une armée de cinquante mille hommes, vint mettre le siége devant Tibériade. Cette ville, quoique bien fortifiée, fut emportée du premier assaut; & les assiégés se retirerent dans la citadelle que le vainqueur attaqua sur le champ. Mais, durant plusieurs jours, tous ses efforts furent inutiles; & la brave résistance des Chrétiens donna le tems au roi & aux princes du royaume de Jérusalem de voler à leur secours. Ils se présenterent devant le camp des infidèles, & les provoquerent au combat. Il dura deux jours, avec un acharnement terrible. On immola des milliers de soldats. On fit couler des ruisseaux de sang. On joncha la plaine de cadavres défigurés. La victoire incertaine passoit tour-à-tour dans l'un & dans l'autre parti, sans se déclarer pour aucun. Enfin les Chrétiens accablés par le nombre, abbattus par la soif, épuisés de fati-

gues, furent entièrement défaits. Tout fut pris ou tué. Le roi, Gui de Lusignan, Arnaud de Châtillon, le maître des Templiers, celui des Hospitaliers, une foule de chevaliers & de noblesse décorerent le triomphe du Sultan qui les traita en vainqueur généreux, à l'exception pourtant d'Arnaud de Châtillon, qu'il tua de sa main. Ce qui rendit cette funeste journée à jamais mémorable fut la perte de la vraie Croix. On l'avoit portée à la bataille, suivant l'usage. L'évêque de Ptolémaïs, revêtu d'une chape par-dessus sa cuirasse, la tenoit entre ses bras. Ce prélat fut percé de mille coups. Un chevalier releva le précieux signe de notre rédemption. A l'instant les infidèles se jetterent en foule sur le guerrier, qui succomba sous l'effort de la multitude. Cette triste nouvelle, répandue dans la Chrétienté, jetta le trouble & la consternation dans tous les cœurs. Rigord, historien de ce siécle, assure avec une gravité bien philosophique, que, depuis ce malheur, tous les enfans qui naquirent n'eurent plus que vingt ou vingt-deux dents, au lieu de trente ou trente-deux qu'avoient toujours eu ceux qui venoient au monde auparavant. Il dit encore: » Lorsque j'étois au monastere d'Argenteuil, » pendant une nuit très-claire, un peu avant » le lever de l'aurore, la lune, qui étoit dans » son plein, se détacha du ciel, descendit sur » la terre, s'y reposa quelque tems, comme » pour reprendre force, remonta ensuite avec

» beaucoup de gravité, & reprit la place que » le Créateur lui avoit deſtinée ; ce qui fut vu » très-diſtinctement de pluſieurs de nos fre- » res, qui me l'ont raconté. » C'eſt bien dommage pour la phyſique, que la lune ne ſe donne plus la peine de voyager ſur notre globe ! Peut-être verroit-on ſe réaliſer le badinage de Fontenelle.

TIBRE. (*bataille du*) Ce fut ſur les bords de ce fleuve, à deux milles au-deſſus de Rome, & vis-à-vis du Ponte-Mole, que ſe donna, l'an 312, cette ſanglante bataille qui décida du ſort de Maxence, & dont le ſuccès rendit Conſtantin paiſible poſſeſſeur de l'Empire. Avant le combat, le tyran conſulta les Livres des Sybilles. Il y trouva que, ce jour-là même, l'ennemi des Romains devoit périr. Il ne douta pas que ce ne fût Conſtantin. Il va joindre ſes troupes ; &, pour leur ôter tout moyen de reculer, il les range au bord du Tibre. Son front de bataille s'étendoit à perte de vue. Les files ſerrées, les rangs multipliés, les lignes redoublées & ſoutenues de corps de réſerve, préſentoient un mur épais, qui paroiſſoit impénétrable. Conſtantin avoit moins de monde ; mais ſes ſoldats étoient braves & intrépides. Ils s'élancerent avec fureur contre les ennemis ; &, animés par l'exemple de l'empereur, ils firent de ſi généreux efforts, qu'en un inſtant toute cette nombreuſe armée fut diſſipée. Maxence prit la fuite avec les ſiens, & gagna le pont de bateaux qu'il avoit fait jetter ſur le

fleuve. Mais la foule fut si grande, & le désordre si affreux, qu'il se rompit; & le tyran, enveloppé d'une multitude de ses gens, tomba, fut englouti, & disparut avec eux.

TICONDERAGA. (*combat de*) Le marquis de Montcalm, par sa bravoure héroïque, & par sa conduite prudente, prévenoit, arrêtoit ou renversoit les desseins ambitieux, que l'Angleterre ne cessoit de former contre le Canada. Après plusieurs exploits mémorables, il attaqua, le 3 d'Août 1757, avec un corps de dix mille Canadiens & Sauvages, le fort Georges, ou de Guillaume-Henri. Il n'y avoit pas long-tems que cette forteresse subsistoit; & c'étoit une de ces usurpations que les Anglois ont coutume de faire sur leurs voisins, pendant la paix. Les assaillans se comportèrent avec tant de courage & de bonheur, que, le sixieme jour de la tranchée, le commandant battit la chamade, & vint s'humilier, avec sa garnison, devant les drapeaux de la France. Cette conquête, quelque glorieuse qu'elle fût, ne satisfit point la noble ambition du général François; &, maître de la campagne, il ne songea qu'à profiter de ce succès par de nouvelles victoires. Cet habile capitaine s'étoit retranché avec six mille François sous le fort de Ticondéraga. Le 8 de Juillet 1758, vingt mille ennemis, qui vouloient venger leurs pertes précédentes, accoururent pour l'accabler. Le brave marquis soutint leur premier choc avec cette sage valeur qui, pour

triompher, épie le moment favorable, & qui le saisit avec ardeur, dès qu'il s'est présenté. Quelques évolutions adroitement menagées donnerent le change aux Anglois, & mirent le désordre dans leur ordre de bataille. Fiers de leur nombre, ils avoient cru captiver la fortune. Tout à-coup ils se virent enveloppés, accablés en tête, en queue, en flanc, & forcés de chercher leur salut dans une fuite honteuse, après avoir perdu plus de quatre mille hommes, & le général Howe qui les commandoit.

TIDON. (*bataille du*) Le roi de Sardaigne, voulant priver l'Infant des contributions qu'il tiroit du Milanez, & des vivres que lui fournissoient les Etats de Venise, s'approcha de Lodi, en 1746, pour se rendre maître de cette place. L'armée combinée de France & d'Espagne étoit campée à Hospitaletto, au nord du Pô. L'Infant, qui la commandoit, n'avoit, dans ses magasins de Plaisance, des vivres que pour trois semaines : il ne pouvoit secourir Lodi. Il se détermina donc à retourner dans le Tortonèse, & fit passer le Pô à ses troupes, le 9 d'Août, entre l'embouchure du Tidon & celle de la Trébie. Après le passage de ce fleuve, M. le marquis de la Chétardie brûla un pont que les ennemis avoient sur le Tidon ; & l'armée passa cette riviere, le 10, à la pointe du jour. Elle alloit continuer sa marche, lorsque le marquis de Botta traversa la riviere pour lui couper le chemin du Tor-

tonèſe. Il attaqua l'aîle droite, commandée par M. de Pignatelli. Mais les François & les Eſpagnols le repouſſerent avec tant de vigueur, qu'ils l'obligerent de repaſſer le Tidon. Cependant les Allemands ſe rallierent, paſſerent une ſeconde fois la riviere, & firent une nouvelle charge. L'infanterie eut beſoin de toute ſa valeur pour réſiſter à leurs efforts; mais elle fut ſoutenue à propos par la cavalerie Françoiſe, qu'amena le marquis d'Argouges; & les ennemis, contraints de reculer, eſſuyerent en flanc, lorſqu'ils ſe replioient, un feu ſi vif, qu'ils n'oſerent plus revenir à la charge. Ce combat dura ſix heures; & cependant les généraux François faiſoient défiler l'artillerie & le bagage. Environ deux mille guerriers reſterent ſur la place du côté des vainqueurs. Il en reſta ſix mille du côté des ennemis. M. de la Chétardie ne quitta le champ de bataille, que pour faire l'arriere-garde de l'armée; & le même terrein fut incontinent occupé par ſix mille hommes ſortis de Plaiſance, ſous le commandement du marquis de Caſtellar, qui venoit pour ſe joindre à l'Infant, & qui s'y maintint juſqu'à la nuit. Cet exploit, l'un des plus beaux de cette guerre, ſervit à l'armée de deux couronnes à faciliter ſa retraite.

TIFERNE. (*bataille de*) Le conſul Q. Fabius Maximus vint à l'improviſte attaquer les Samnites près de Tiferne. Les ennemis, quoique ſurpris, ſoutinrent ſes effort avec une

ardeur & une fermeté qui jetta la terreur parmi ſes troupes. La cavalerie Romaine ne put ébranler leurs bataillons ; & le ſuccès eût été incertain, ſi le Conſul n'avoit fait paſſer ſecrettement un corps de troupes pour prendre les ennemis en queue. Alors la victoire ne fut plus douteuſe. Les Samnites, qui croyoient avoir à faire à deux armées, prirent la fuite. (*L'an de Rome 455.*) L'année ſuivante, Décius les chaſſa du Samnium, & les obligea de ſe refugier en Etrurie, pour y chercher du ſecours. Les Etruſques ſe joignirent à eux ; mais ces deux peuples furent encore vaincus dans une grande bataille.

TIGRANOCERTE. (*bataille & ſiéges de*) 1. Tigrane, roi d'Arménie, prince vain & préſomptueux, s'étoit déclaré en faveur de Mitridate, & avoit levé, pour la défenſe de ce prince vaincu & fugitif, une armée très-nombreuſe. Lucullus, & les Romains qu'il commandoit, étoient occupés au ſiége de Tigranocerte, capitale de l'Arménie. Le roi vint les chercher, pour délivrer cette ville dont il étoit fondateur. Dès que Lucullus en eut reçu la nouvelle, il s'avança avec dix mille hommes à la rencontre du prince. Quand les ennemis découvrirent cette petite troupe, ce fut à qui en feroit des plaiſanteries. Il y en avoit qui, déja ſûrs des dépouilles, jouoient entr'eux aux dés à qui les auroit. Tigrane lui-même voulut faire le bel eſprit, & prononça ce mot, qui depuis eſt devenu célè-

bre : « En voilà trop, ſi ce ſont des ambaſſa-» deurs ; & trop peu, ſi ce ſont des ſoldats. » La journée ſe paſſa de la ſorte, en bons mots & en bravades. Le lendemain matin, Lucullus, ayant fait prendre les armes à ſes troupes, ſe diſpoſa à paſſer une riviere ſur les bords de laquelle il étoit campé. Tigrane, frapé du plus grand étonnement, s'écria deux ou trois fois à cette nouvelle : « Eh quoi ! ces gens-là » viennent à nous ? » puis il rangea ſon armée avec beaucoup de précipitation. Lorſque Lucullus étoit près de traverſer la riviere, quelqu'un lui fit obſerver qu'il alloit combattre en un jour malheureux. « Eh bien ! répon-» dit ce général, j'en vais faire un jour heu-» reux. » En même tems, il franchit l'eſpace qui le ſéparoit de l'armée royale ; &, l'épée nuë à la main, il marche le premier aux ennemis. Il tombe tout-à-coup ſur la cavalerie Arménienne ; &, remarquant qu'elle occupoit le pied d'une colline, au haut de laquelle ſe trouvoit un eſpace de terrein uni & d'un facile accès, il y fit monter ſes cavaliers Thraces & Gaulois, pour prendre en flanc le corps qu'il attaquoit. Quand il l'eut ébranlé, il monta lui-même ſur la colline, pour donner l'exemple à ſes troupes. Alors, rempli de cet enthouſiaſme qu'un bon général ſçait feindre à propos, il s'écria par deux fois : « Cou-» rage, camarades ! courage ! La victoire eſt » à nous ! la victoire eſt à nous ! » Il ne ſe trompoit pas. Rien n'oſa réſiſter au choc im-

pétueux des Romains. Cette multitude immenſe de ſoldats ſe trouva, dans un inſtant, diſſipée & vaincue. Tigrane ſe déroba des premiers à la pourſuite du vainqueur ; &, voyant ſon fils qui couroit la même fortune que lui, il ôta ſon diadême, & le lui donna en pleurant, l'exhortant à ſe ſauver par une autre route. Le carnage fut horrible. Plus de cent mille fantaſſins perdirent la vie ; & preſque tous les cavaliers furent taillés en piéces. Du côté des Romains, cent furent bleſſés, & cinq ſeulement tués. Le ſoldat victorieux fit un butin incroyable. La ſuite de cette victoire fut la priſe de Tigranocerte, que Mancéus, gouverneur de cette ville, défendit encore quelque tems. Il lançoit ſur les aſſiégeans une eſpece de bitume, appellée *naphte*, qui prenoit feu aiſement, s'attachoit à tout, & que l'eau même pouvoit à peine éteindre. Mais les Grecs, qui étoient dans la place, irrités contre Mancéus, ouvrirent les portes au général Romain, qui abandonna cette capitale au pillage, & y trouva vingt-quatre millions. *An de Rome 683.*

2. Corbulon, maître d'Artaxates, voulut achever de dompter Tiridate par la priſe de Tigranocerte. La ville ſe rendit à ſon approche ; mais la citadelle ne ſuivit pas ſon exemple. Elle étoit défendue par une troupe de braves gens qui voulurent vendre chérement aux Romains l'honneur de les vaincre. Ils changerent bientôt d'avis ; car, lorſqu'ils dé-

libéroient entr'eux ſur les opérations de la guerre, la tête d'un ſeigneur Arménien, lancée par ordre de Corbulon, étant tombée au milieu de leur aſſemblée, ils furent tellement effrayés, qu'ils ſe rendirent. *59 depuis J. C.*

TIGISI. (*combat de*) Yabdas, roi des Maures, ſuivi de plus de trente mille hommes, faiſoit de grands ravages en Numidie. Althias, l'un des capitaines de Béliſaire, ne pouvant tenir contre cette grande armée, chercha quelques moyens de la ſurprendre. Il ſe poſta près de la ville de Tigiſi, dans un lieu où couloit une ſource abondante, & bordée de roches eſcarpées. Les Maures, qui avoient couru la campagne, dévorés d'une ſoif brûlante, acccoururent à la fontaine pour s'y déſaltérer. Mais, en trouvant tous les accès occupés par les Romains, ils s'arrêterent, épuiſés de langueur, & ſouffrant le ſupplice de Tantale à la vue de cette eau qu'ils ne pouvoient atteindre. Yabdas s'étant approché, offrit au capitaine le tiers de ſon butin, s'il conſentoit à laiſſer boire ſes ſoldats. Althias rejetta l'offre, & lui propoſa le combat ſingulier, ſous la condition que le vainqueur reſteroit maître de la fontaine. Le prince Barbare accepta le défi; & ſes cavaliers, ravis de joie, ſe tenoient aſſurés de la victoire, Althias étant d'une taille grêle & fort petite, au lieu qu'Yabdas étoit le mieux fait & le plus vaillant des Maures. Ils prennent carriere, & reviennent l'un ſur l'autre. Yabdas lance le

premier ſon javelot qu'Althias eut l'adreſſe de ſaiſir & la force d'arrêter de la main droite: en même tems, maniant ſon arc de la main gauche, dont il ſçavoit également ſe ſervir, il abbat d'un coup de flèche le cheval de ſon ennemi. Les Maures effrayés remontent leur monarque ſur un autre cheval, & diſparoiſſent avec lui. Althias demeura maître de tout le butin; & ce combat le rendit célèbre dans toute l'Afrique. *L'an 536.*

TINCHEBRAI. (*ſiége de*) Henri I, roi d'Angleterre, fils de Guillaumme le Conquérant, voulant s'emparer de la Normandie, déclara la guerre au duc Robert ſon frere, & vint mettre le ſiége devant Tinchebrai. Cette ville, abondamment pourvue de vivres & de ſoldats, ſe défendit long-tems. Robert, pour ſeconder cette généreuſe réſiſtance, leva promptement des troupes, ſe préſenta devant l'ennemi, & lui livra bataille. La colere qui l'animoit rendit l'action ſanglante & meurtriere; mais, après avoir fait mille exploits héroïques, il fut vaincu, & demeura priſonnier. Henri, abuſant de cette victoire impie, & foulant aux pieds les loix du ſang, de l'humanité & de la religion, traita ſon frere comme le plus grand criminel, & lui fit arracher les yeux. Ce même Robert cependant lui avoit ſauvé la vie au ſiége du Mont-Saint-Michel. Toute la Normandie ſe ſoumit au monarque. *L'an 1107.*

TOLBIAC. (*batailles de*) 1. La quinzieme

année du règne de Clovis, les Allemands déclarerent la guerre aux Sicambres. Mais le prince François, voyant qu'il n'étoit ni juſte ni raiſonnable de laiſſer écraſer ces peuples, ſe réunit à eux, marche contre leurs ennemis à la tête d'une armée nombreuſe, & les joint dans les plaines de Tolbiac. Bel ordre de bataille, diviſion bien ſoutenue, poſtes avantageux, circonſtances favorables, ſujets & alliés déterminés à bien faire, Clovis employa toutes les reſſources de l'art; mais la protection du Ciel fit plus que l'habileté du chef & la valeur des François. Au premier choc, ils furent enfoncés, & alloient être taillés en piéces. Clovis déſeſpéré implore le ſecours du Ciel, comme il arrive d'ordinaire, quand tout eſt perdu. Il promet, s'il remporte la victoire, de n'adorer que le Chriſt, dont Clotilde ſon épouſe l'avoit ſouvent entretenu, & fait ſonner la charge comme ſi le ſignal n'eut point été donné. Dans le moment, tout change de face. Les fuyards, ſans penſer à leurs bleſſures ni à leurs fatigues, retournent au combat en bon ordre, réſolus de venger leur honneur. L'ennemi, qui ne les pourſuivoit pas encore avec chaleur, frapé de cette eſpece de prodige, s'arrête, & recule enſuite, ne pouvant ſoutenir l'impétuoſité victorieuſe de ces guerriers qu'ils avoient cru défaits. Tout cède aux efforts redoublé des François: tout fuit; tout ſe diſperſe. Ce n'eſt plus un combat, mais un maſſacre horrible; & l'Allemagne vaincue

reçoit la loi du vainqueur. (*L'an de J. C. 496.*) Clovis s'empreſſa de s'acquitter de ſon vœu. Il ſe rendit à Reims, & s'y fit baptiſer par S. Remi, la nuit de Noël.

2. La défaite de Théodebert devant Toul, en 612, ne fit qu'enflammer ſa colere & ſa haine contre Thierri, ſon frere. Ayant reçu un renfort conſidérable, il ſe remit en campagne, réſolu de périr les armes à la main, ou d'immoler le roi de Bourgogne à ſa vengeance. Les deux princes ſe rencontrerent près de Tolbiac; & ce lieu, que la victoire du grand Clovis avoit rendu ſi célèbre, devint le théatre du combat le plus ſanglant entre deux deſcendans de ce victorieux monarque. Le carnage fut ſi horrible, & l'acharnement ſi opiniâtre, qu'en pluſieurs endroits, des bataillons entiers de corps morts, ſerrés les uns contre les autres, demeurerent debout, comme s'ils euſſent été encore en vie. Les Auſtraſiens, vaincus pour la ſeconde fois, prirent la fuite en déſordre. Mais ils furent ſi vivement pourſuivis, & leur déroute fut ſi meurtriere, que les campagnes, depuis Tolbiac juſqu'à Cologne, furent jonchées de cadavres, de bleſſés & de mourans.

TOLÈDE. (*ſiége de*) La reconnoiſſance eſt rarement la vertu des rois. Alfonſe VI, roi de Caſtille, avoit trouvé dans la cour de Mamoun, roi de Tolède, un aſyle & des ſecours contre l'impitoyable Sanche, ſon perſécuteur. Pénétré des bontés du monarque Arabe, il

lui avoit juré une amitié, un dévouement éternels. Mais à peine ce généreux prince fut-il mort, qu'il oublia ſes ſermens pour ſatisfaire ſon ambition aveugle. Il eſt vrai qu'Iaïah, fils & ſucceſſeur de Mamoun, préparoit ſes malheurs par ſa lâcheté, ſon orgueil, ſa molleſſe & ſes débauches. Mais étoit-ce au roi de Caſtille à punir les excès d'un roi voiſin? Alfonſe devoit-il profiter de la foibleſſe de ce prince imprudent pour le dépouiller de ſes Etats? On dit qu'il balança quelque tems à lui faire la guerre; mais enfin l'intérêt l'emporta ſur les égards dûs au fils d'un bienfaiteur trop généreux. Une armée puiſſante franchit, ſous les ordres de l'ingrat monarque, les montagnes qui ſéparent les deux Caſtilles. Olmos, Canaïes, Madrid, Guadalaxéra, Uzéda, Maquéda, Talavéra, & pluſieurs autres villes importantes, ſont emportées ſans réſiſtance. Iaïah déconcerté ſe refugie dans ſa capitale, dont le roi de Caſtille vient former le ſiége, après avoir porté dans toutes les campagnes voiſines le fer & l'incendie. Cette expédition fameuſe, publiée par toute l'Europe, attire une foule de chevaliers étrangers ſous les étendards d'Alfonſe. On comptoit, parmi ces guerriers, des François, des Allemands, des Anglois, des Italiens, des Grecs, des Souverains & des Princes, comme le roi d'Aragon, le comte de Toulouſe, Raimond & Henri de Bourgogne, princes du ſang de France. Il ſemble que la nobleſſe Chrétienne

étoit déja transportée de ce fanatisme sanguinaire, qui, peu de tems après, ébranla l'Europe entiere, & la transplanta, pour ainsi dire, en Asie. Suivi de cette multitude de guerriers, & du Cid, le plus brave & le plus heureux capitaine de son pays, Alfonse s'approcha de Tolède, & divisa son armée en sept corps qui formerent sept camps autour de la place. Par ce moyen, la ville se trouva si étroitement bloquée, qu'il n'étoit plus possible d'y entrer, ni d'en sortir.

Tolède est bâtie dans un terrein inégal, & protégée, de toutes parts, par des rochers escarpés & inaccessibles, à travers lesquels le Tage se précipite. Le côté du septentrion, le seul par où l'on pouvoit approcher, étoit revêtu d'une double muraille fort épaisse & fort élevée. Iaïah, près de perdre une couronne dont il ne connoissoit le prix que depuis qu'elle chanceloit sur sa tête, avoit fait les plus grands préparatifs; & ses sujets, étonnés de ce changement soudain, étoient résolus d'imiter son audace. Durant plusieurs mois, il se fit mille actions pleines de la plus brillante valeur. Plusieurs chevaliers sortirent de la place, & reprocherent en face à Alfonse son ingratitude & son parjure; ce qui aboutit, selon la coutume de ce tems-là, à une infinité de duels entre les Mahométans & les chevaliers Chrétiens. Tolède, battue depuis long-tems, avec les béliers & les autres machines que l'art avoit alors inventées, avoit vu tomber la plus grande

grande partie de ſes murailles ; mais elle ſe défendoit encore par ſa ſituation & par ſes dehors eſcarpés & inabordables. Cependant elle éprouvoit toutes les horreurs de la famine la plus affreuſe. Ses citoyens, après avoir dévoré les chevaux & les mulets, ſe virent réduits à ſe nourrir des alimens les plus vils. Enfin Iaïah, vaincu par la néceſſité, fut obligé de ſe ſoumettre. Alfonſe le laiſſa maître des articles de la capitulation. Quoiqu'elle fût très-avantageuſe aux Sarafins, quoique le vainqueur leur accordât le libre exercice de leur religion, avec la principale moſquée de Tolède, la conſervation de leurs loix, de leurs magiſtrats, de leurs biens, de leurs priviléges, de leurs uſages & de leurs habillemens, une foule prodigieuſe de Mahométans & de Juifs ſortirent de la place, aimant mieux ſuivre Iaïah à Valence, qui lui reſtoit encore, que d'éprouver la honte d'être ſoumis aux Chrétiens. Alfonſe eut beau réparer le vuide que laiſſoit la retraite de tant de citoyens, en établiſſant à leurs places des colonies Chrétiennes, le nombre des habitans a toujours diminué ; de ſorte qu'on auroit peine à trouver quinze mille bourgeois dans une ville où l'on en comptoit alors près de trois cens mille. C'eſt ainſi que cette capitale, après avoir été trois cens ſoixante-douze ans ſous la domination des infidèles, retourna au pouvoir des Eſpagnols, en 1085.

TOLENUS. (*bataille du*) Le conſul Ru-

tilius, homme auſſi borné que jaloux & ombrageux, voulut livrer bataille à l'armée des Alliés, campée ſur le Tolénus. Marius, qui commandoit une partie des légions Romaines, eſſaya de s'oppoſer à la témérité de ſon parent. Ses avis furent inutiles. Vettius Caton, l'un des Préteurs des Alliés, conjecturant que le Conſul viendroit l'attaquer, plaça une embuſcade ſur le chemin, dans un vallon fort obſcur. Sa ruſe lui réuſſit. Pendant qu'on en étoit aux mains, l'embuſcade paroît tout-à-coup, fond ſur les Romains, & les met en déſordre. Huit mille hommes furent les victimes de la préſomption du Conſul, qui lui-même mourut bientôt après d'une bleſſure qu'il reçut à la tête. Marius étoit poſté à quelque diſtance au-deſſous de Rutilius. La vue des corps des Romains, que portoit vers lui le courant de l'eau, lui fit deviner ce qui ſe paſſoit. Il part, dans le moment; &, trouvant le camp de Vettius dégarni, il s'en rend maître ſans réſiſtance. Ainſi le vainqueur, privé de ſon camp & de ſes bagages, fut obligé de paſſer la nuit ſur le théatre de ſa victoire, qui lui coûta plus cher qu'un défaite. *90 avant J. C.*

TOMES. (*ſiége de*) L'an 600, le Khan des Abares vint aſſiéger la ville de Tomes, dans la petite Scythie. Priſque, qui commandoit dans ce pays pour l'empereur Maurice, fit ſortir ſes troupes de leurs quartiers, & accourut au ſecours de la place. Cette expédition n'eſt mémorable que par l'exemple frap-

pant d'humanité que donna le prince Barbare. Les Romains manquoient de vivres. Le Khan, touché de compaſſion, leur en offrit. Une propoſition ſi nouvelle, ſi agréable, ſi peu attendue, inſpira d'abord de la défiance. Mais, les deux chefs s'étant mutuellement donné la foi par un ſerment, on convint d'une trève de cinq jours; & l'on vit avec ſurpriſe arriver au camp quatre cens chariots chargés de vivres. Priſque, pour reconnoître cet important ſervice, fit porter au Khan du poivre, de la cannelle, & quantité d'autres épices. Quelle grandeur dans ce roi Barbare! & quelle leçon il donne aux ennemis, même les plus généreux! L'arrivée d'une nouvelle armée Romaine l'obligea de lever le ſiége de Tomes, & de ſe retirer dans ſon pays. Mais n'avoit-il pas remporté un triomphe immortel?

TONGRES. (*bataille de*) Le duc de Bourgogne ayant rencontré dans les plaines de Tongres, en 1408, l'armée des Liégeois rebelles, leur livra une bataille où il déploya toutes les qualités d'un grand capitaine. Les Liégeois combattirent avec l'audace & l'acharnement qu'inſpire l'amour de la liberté. Leur fureur fit, pendant quelque tems, balancer la victoire. Mais, au fort de l'action, attaqués en queue par un corps de cavalerie, ſoutenu d'archers que le Duc avoit fait paſſer derriere leur armée, ils s'étonnerent; leur impétuoſité ſe rallentit; &, ce qui eſt aſſez ordinaire à des troupes mal diſciplinées, la crainte

prit la place de la confiance. Le Duc profita de cet ébranlement pour porter dans leurs rangs la mort & la terreur. Rompus une fois, leurs chefs firent d'inutiles efforts pour les rallier. Le carnage fut affreux. Trente mille reſterent ſur la place : le reſte prit la fuite. C'eſt dans cette journée, dit-on, que l'intrépide bravoure du duc de Bourgogne lui mérita le nom de *Jean Sans-Peur*, & que l'évêque de Liége, qui prit un infâme plaiſir à voir maſſacrer les priſonniers, reçut celui de *Jean Sans-Pitié.*

TONNINGEN. (*priſe de*) Les troupes confédérées du Czar, du roi de Danemarck, & du roi de Pruſſe, formerent, en 1713, le blocus de Tonningen, l'une des plus fortes places du duché de Holſtein, & défendue par neuf mille Suédois ſous les ordres du fameux Steinbock, qui s'y étoit retiré. Mais ce général, après une vigoureuſe défenſe, manquant de vivres & de munitions, fut obligé de ſe rendre priſonnier au roi de Danemarck, avec ſes ſoldats, le 16 de Mai, & de flétrir, par cette triſte néceſſité, les lauriers qu'il avoit cueillis aux batailles d'Helſimbourg & de Gadelbuſch.

TONQUIN. (*bataille de*) Le dernier roi de la race de Li-bal-rié n'ayant laiſſé qu'une fille, cette princeſſe partagea le thrône de Tonquin avec un ſeigneur d'une famille puiſſante. Un autre ſeigneur, nommé *Ho*, conſpira contre les deux époux ; attaqua leurs troupes dans

les plaines de Tonquïn, les défit, s'empara du ſceptre, égorgea la princeſſe & ſon mari. Bientôt cet uſurpateur ſe rendit odieux aux peuples. Ils ſe révolterent contre lui. Le déſeſpoir, plutôt que la prudence, leur fit implorer le ſecours des Chinois, qui entrerent dans le Tonquin, avec une armée formidable. Le tyran fut exterminé; mais les Tonquinois furent aſſervis par leurs propres libérateurs. Le royaume fut obligé de ſe ſoumettre à la domination Chinoiſe, & de recevoir un vice-roi, qui changea l'ancienne forme du gouvernement, & qui introduiſit dans le pays la plûpart des loix & des coutumes Chinoiſes. Les Tonquinois ſupporterent d'abord aſſez tranquillement cette diſgrace; mais, l'amour de l'indépendance s'étant réveillé dans leur cœur, ils prirent les armes, & réſolurent d'accabler les oppreſſeurs de leur liberté. Un homme intrépide, nommé *Li*, ſe mit à la tête des révoltés, & fit paſſer au fil de l'épée tous les Chinois. Leur chef même fut égorgé dans le tumulte. L'Empire de la Chine étoit alors déchiré par des guerres civiles. Humvéon, qui ſiégeoit alors ſur le thrône de ce pays fameux, ne put tirer vengeance de l'attentat des Tonquinois. Il fut forcé de ſouſcrire à une paix déſavantageuſe. Li fut couronné roi; & tout ce qu'obtinrent les Chinois, fut qu'à l'avenir les rois de Tonquin ſe reconnoîtroient vaſſaux de l'empereur Chinois, & lui payeroient, tous les trois ans, un tribut. Ce traité fut conclu vers

l'an 1200 de J. C. & les deux nations l'obſerverent avec une inviolable fidélité.

TORGAW. (*bataille de*) En 1760, le roi de Pruſſe entreprit de ruiner la grande armée Autrichienne, que commandoit le comte de Daun aux environs de Torgaw. Il connoiſſoit la mauvaiſe poſition de cette armée, qui avoit l'Elbe derriere elle, avec très-peu de ponts. S'il venoit à bout de la vaincre, il ne reſtoit aux Autrichiens que le choix de ſe rendre priſonniers, ou de périr dans les eaux. Plus le danger étoit grand, & plus le Maréchal s'appliqua à le parer. Le 3 de Novembre, il apperçut pluſieurs colomnes d'ennemis qui venoient à lui; &, ne doutant plus que le deſſein du Roi ne fût d'en venir à une affaire générale, il ſe diſpoſa à le bien recevoir. L'action s'engagea à midi. A deux heures, elle devint générale. Le Roi attaqua de tous côtés, & fut également rompu & repouſſé par-tout. Son infanterie ſe vit enfoncée par la cavalerie Autrichienne, & l'on peut dire miſe en piéces. Ce fut cette attaque, qui fixa la victoire de leur côté, & dans laquellle le Maréchal, qui ſe montroit par-tout où le feu étoit le plus vif, reçut une bleſſure qui le mit hors de combat. Il n'y avoit plus qu'une choſe que les Autrichiens auroient dû ne pas négliger pour aſſurer leur triomphe; c'étoit de s'emparer, pendant la nuit, des hauteurs qui dominoient le champ de bataille. Mais ils négligerent ce moyen ſi ſimple, qui n'échappa

point à l'œil vigilant du Roi. Le lendemain matin, ce monarque parut de nouveau, comme s'il eût voulu recommercer le combat. Dans une armée dont le Général eſt bleſſé, la confuſion régne preſque néceſſairement. La contenance du Roi fit trembler ſes vainqueurs. Ils firent une retraite précipitée, abandonnerent leurs canons avec ceux dont ils s'étoient emparés; laiſſerent pluſieurs mille des leurs, tant tués que bleſſés, au pouvoir de l'ennemi; puis, par une ſuite de cette terreur panique, Wittemberg & Torgaw, dont ils s'étoient emparés, rétournerent ſous les loix du monarque Pruſſien. Cette furieuſe journée enleva peut-être plus de vingt mille hommes à la ſociété, & ne produiſit proprement aucun avantage aux deux partis. Seulement les vainqueurs porterent le ravage & la déſolation dans les provinces qui leur étoient ouvertes; & c'eſt à cette occaſion que la princeſſe Charlotte de Mecklenbourg-Strelitz, aujourd'hui reine d'Angleterre, écrivit au roi de Pruſſe cette belle Lettre.

SIRE,

» Je ne ſçais ſi je dois me féliciter ou me » plaindre avec vous de votre derniere vic» toire, puiſque le même ſuccès, qui vous » couronne de lauriers, répand la déſolation » ſur le Mecklenbourg. Je ſens bien, Sire, » que, dans ce ſiécle dépravé, on trouvera » ſingulier qu'une perſonne de mon ſexe s'in» téreſſe au ſort de ſa patrie, déplore les mal-

» heurs de la guerre, desire le retour de la » paix. Je sçais encore que vous penserez » qu'il me conviendroit mieux de m'appliquer » à l'art de plaire, si toutefois on doit en » faire une étude, & à d'autres objets plus » conformes à mon état; mais, quelque sin- » gulier que cela paroisse, je ne puis m'em- » pêcher d'intercéder pour un peuple mal- » heureux.

» Il n'y a que peu d'années que le Mec- » klenbourg a commencé à fleurir. La cam- » pagne étoit cultivée : le laboureur vivoit » content ; les villes étoient dans l'abon- » dance. Ce tableau est bien changé aujour- » d'hui. Que ne puis-je le décrire ? Mon » imagination n'ajoûteroit pas de nouvelles » horreurs à cette triste peinture ; mais cer- » tainement les conquérans eux-mêmes ne » pourroient refuser des pleurs à tant de déso- » lation. Tout ce pays ! mon cher pays ! » n'est plus qu'un desert affreux, & n'offre que » des objets de terreur, de pitié & de déses- » poir ! Les travaux du laboureur & du ber- » ger sont entiérement suspendus. Le paysan, » devenu soldat, se prépare à ravager bien- » tôt le terrein qu'il cultivoit autrefois. Les » villes ne sont plus habitées que par des vieil- » lards, des femmes & des enfans, & peut- » être par quelques guerriers, que les bless- » res, ou la perte de quelque membre, ont » mis hors d'état de servir davantage. Leurs » petits enfans, autour d'eux, leur demandent

» l'hiſtoire de chaque bleſſure, & deviennent » déja ſoldats, avant que d'avoir la force de » manier les armes. Mais ce ne ſeroit rien en- » core, ſi nous n'éprouvions pas, outre cela, » l'alternative de l'une ou de l'autre armée, » ſelon que les événemens de la campagne les » éloignent ou les ramenent. Il eſt impoſſible » d'exprimer le déſordre que cauſent ceux » même qui ſe diſent nos amis. Ceux de qui » nous attendions du ſecours achevent de nous » opprimer. Nous n'eſpérons de ſoulagement » que de votre juſtice. Les femmes & les en- » fans peuvent ſe plaindre à vous, Sire, qui » pouvez finir leurs malheurs & eſſuyer leurs » larmes. »

TORTONE. (*ſiége de*) 1. Au mois de Janvier 1734, le marquis de Maillebois vint faire le ſiége de Tortone qui étoit bloquée depuis le mois d'Octobre précédent. Cette ville, qui avoit été priſe par le prince Eugène, en 1706, étoit peu fortifiée; &, ſans l'avantageuſe ſituation de ſa citadelle, peut-être eût-elle peu mérité qu'on fît des efforts pour la conquérir. Les travaux furent pouſſés avec tant de vigueur, que le commandant, ne ſe voyant pas en état de ſe défendre plus long-tems, battit la chamade; mais on refuſa de le recevoir à capitulation, à moins que le gouverneur de la citadelle ne ſe rendit auſſi. Il ne répondit à cette propoſition, que par un refus mortifiant. Le commandant & la garniſon de la ville ſe retirerent avec lui; & les bourgeois

ouvrirent leurs portes. Il fallut enſuite aſſiéger la citadelle. On commença la tranchée, la nuit du 29 au 30; &, ſept jours après, cette fortereſſe ſubit la loi du vainqueur.

2. Le duc de Modène inveſtit Tortone, en 1745; & le maréchal de Maillebois ſe rendit au quartier de ce prince, pour délibérer avec lui & le comte de Gages, ſur les diſpoſitions néceſſaires pour faire le ſiége. Ils ſe réglerent, à peu de choſes près, ſur les attaques que le général François y avoit fait faire dans l'expédition précédente. La tranchée fut ouverte, la nuit du 8 au 9 d'Août. Une fauſſe attaque, qu'on forma d'un autre côté, attira toute l'attention de la garniſon qui ne découvrit qu'au jour la véritable. Le 12, la ville, voyant les batteries préparées pour jouer en brèche, fit ſa capitulation; & la garniſon ſe retira dans la citadelle, devant laquelle, deux jours après, on ouvrit la tranchée. L'ardeur des aſſiégeans fut ſi vive; le feu qu'on fit ſur la place fut ſi terrible, que, le 3 de Septembre, la garniſon ſe rendit, & jura de ne point ſervir, d'un an, contre le Roi ni contre ſes Alliés. Cette citadelle fut preſqu'entièrement ruinée par les bombes. On y trouva quarante canons de bronze, des vivres pour quatre mois, & une grande quantité de munitions de guerre.

L'année ſuivante, après que l'infant dom Philippe eût quitté la Lombardie, Tortone fut bloquée par les Piémontois. Après un blocus de plus de trois mois, elle ſe rendit

enfin, auſſi-bien que la citadelle. L'officier Eſpagnol, qui y commandoit, obtint tous les honneurs de la guerre, à condition de ne point ſervir, d'un an, contre le roi de Sardaigne, & ſes Alliés.

TORTOSE. (*attaque de*) Le duc de Vendôme étoit renfermé dans Tortoſe, en 1711, en préſence d'une armée impériale, commandée par Staremberg. Le prince François étoit tourmenté par la goutte, & par un violent deſir de manger du poiſſon frais. Le général Allemand, l'ayant ſçu, permit au pourvoyeur du Duc de traverſer ſon camp, pour aller chercher en Languedoc tout ce qu'il voudroit. Lambert, (c'étoit le nom de cet homme,) étant dans le camp ennemi, ſe gliſſa adroitement dans le quartier général, eſpérant apprendre quelque nouvelle. Il ne fut pas trompé. Il entendit des officiers ſe dire, dans une tente, que leur général auroit bien de la gloire, s'il réuſſiſſoit dans le projet qu'il avoit formé; que le capitaine Wéſel étoit dans le camp de Tarragone, peu éloigné de-là, avec quatre mille cinq cens hommes pour venir ſurprendre, de concert avec Staremberg, le duc de Vendôme dans Tortoſe; que les cordes & les échelles étoient embarquées. Lambert avoit été accompagné au camp par un Trompette de M. de Vendôme, qui alloit s'en retourner. Il lui apprend, en ſecret, ce qu'il a entendu, & le charge de le communiquer inceſſamment au prince. Vendôme fait auſſi-tôt les prépa-

ratifs néceſſaires. Wéſel & Staremberg s'approchent tout-à-coup, le 25 d'Octobre. Pour leur inſpirer une aveugle confiance. Le commandant de la ville feint de la terreur; recule, & leur laiſſe gagner quelques ouvrages avancés. A peine les voit-il engagés aſſez avant pour les envelopper, qu'il tombe ſoudainement ſur eux, & les taille en piéces. Les remparts étoient bordés d'infanterie & de canon, dont le feu continuel mit hors de combat tous ceux qui s'approchoient, croyant ſuivre leurs camarades à la victoire. Les Allemands eurent plus de neuf cens hommes tués, ou faits priſonniers, dans cette malheureuſe expédition.

TOUL. (*bataille de*) Théodebert & Thierri, tous deux rois François, l'un d'Auſtraſie, l'autre de Bourgogne, tous deux freres, ſe déclarerent une guerre cruelle, en 611, & en vinrent aux mains près de Toul. Le combat fut terrible, & dura la plus grande partie du jour. Enfin les Auſtraſiens furent vaincus; & leur Roi ſauva ſes jours par une fuite précipitée.

TOULON. (*ſiége & bataille de*) 1. En 1707, le duc de Savoie & le prince Eugène, s'étant jettés dans les provinces méridionales de la France, formerent le ſiége de Toulon, qu'ils preſſerent avec toute l'ardeur & toute l'habileté dont ils étoient capables. Le 29 de Juillet, ils s'emparerent de la hauteur Sainte-Catherine, où ils firent dreſſer des batteries

contre le fort Saint-Louis, appellé autrement *le Fort des Vignettes*. Le chevalier Shovel, à la tête d'une flotte Angloiſe, maîtreſſe de la mer, bloquoit le port, & bombardoit la ville. Il étoit vraiſemblable que Toulon tomberoit au pouvoir de l'ennemi; mais rarement le vraiſemblable arrive. La brave réſiſtance des aſſiégés donna le tems d'envoyer du ſecours. Le maréchal de Teſſé parut avec une armée; attaqua, le 15 d'Août, la hauteur dont les aſſiégeans s'étoient rendus maîtres; l'emporta, l'épée à la main, &, par cet avantage, força l'ennemi de prendre le parti de la retraite, après trois ſemaines d'inutiles efforts: tant le ſuccès d'une invaſion eſt rare, quand on n'a pas d'intelligences dans le pays!

2. La France, ſoutenue de l'Eſpagne, ayant déclaré la guerre à l'Angleterre, en 1744, les forces navales des deux Empires couvrirent la Méditerranée, & ſe préparerent à ſe ſignaler par de grands exploits. L'eſcadre Eſpagnole, de douze vaiſſeaux commandés par dom Joſeph Navarro, fut jointe par quatorze vaiſſeaux François, quatre frégates, & trois brûlots, ſous les ordres de M. de Court, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, avoit toute la vigueur de force & d'eſprit qu'un tel commandement exige. Cette flotte combinée étoit encore au port de Toulon, lorſque l'amiral Anglois Mathews ſe préſenta devant elle, à la tête de quarante-cinq vaiſſeaux, de cinq frégates, & de quatre brûlots. Avec cet avantage

du nombre, il ſçut auſſi ſe donner d'abord celui du vent; manœuvre qui décide ſouvent de la victoire dans les combats de mer, comme elle dépend ſur la terre d'un poſte avantageux. Ce ſont les Anglois qui, les premiers, ont rangé leurs forces navales en bataille, dans l'ordre où l'on combat aujourd'hui; & c'eſt d'eux que les autres nations ont pris l'uſage de partager leurs flottes en avant-garde, arriere-garde & corps de bataille. On s'attaque, de part & d'autre, avec vivacité. Les deux flottes furent également diſperſées; & cette journée navale de Toulon fut indéciſe, comme preſque toutes les autres, dans leſquelles l'unique fruit d'un grand appareil & d'une longue action eſt de tuer du monde, & de démâter des vaiſſeaux.

TOULOUSE. (*ſiéges de*) 1. L'an de Rome 646, on envoya, dans la Gaule Tranſalpine, le conſul Cépion, homme téméraire, arrogant, avide de s'enrichir, juſqu'au point de compter pour rien & le péculat, & le ſacrilége. Ce général, ſi différent des premiers Romains, commença ſes expéditions militaires par la priſe de Toulouſe qui s'étoit laiſſée entraîner à la révolte par les promeſſes des Cimbres, & avoit mis dans les fers la garniſon Romaine. Cépion marcha contre elle; &, à l'aide d'une intelligence, il entra dans la ville, & la livra au pillage. Rien ne fut épargné. Le ſacré comme le profane devint la proie du ſoldat. Le Conſul fit

mettre, pour ſa part, près de quarante cinq millions de livres qu'il enleva dans un temple. Mais, s'il en faut croire les hiſtoriens, ce ſacrilége fut puni d'une maniere éclatante. Les Romains furent défaits par-tout. La vie de Cépion ne fut plus qu'une ſuite de malheurs; & tous ceux qui avoient eu part à cet attentat impie finirent ſi miſérablement, que, pour exprimer un homme ſouverainement malheureux, il paſſa en proverbe de dire « qu'il avoit » de l'or de Toulouſe. »

2. Un peuple d'hérétiques appellés *Albigeois*, avoit bravé les foudres du Vatican. Une pieuſe fureur s'empara des eſprits. Tous les bons Chrétiens prirent les armes ſous les auſpices de Rome, pour convertir à coups de ſabre les ennemis de Dieu. En vain Raimond, comte de Toulouſe, ſouverain de ces infortunés plus aveugles que coupables, voulut les défendre. Il fut écraſé par le même anathême; & ſon génie, tremblant devant la fortune de Simon de Montfort, général de la Ligue ſainte, l'abandonna dans toutes ſes expéditions. Errant, proſcrit, réduit à l'état le plus déplorable, ce malheureux prince voyoit triompher ſon rival juſques dans Toulouſe même, ſa capitale, qu'il avoit été forcé de lui abandonner. Les Toulouſains ne l'avoient vu fuir qu'à regret. Ecraſés par un joug odieux, ils rappellerent leur ancien maître, & lui jurerent d'accabler leur ſuperbe tyran. Montfort, inſtruit de cette révolution, accourt

armé de la vengeance. Il s'approche des murailles ; il eſſaie d'entrer par le château Narbonnois. Il y trouve des guerriers intrépides, des fortifications à toute épreuve : il voit échouer ſes efforts ; il entreprend un ſiége dans les formes ; il livre pluſieurs combats ſanglans ; il donne pluſieurs aſſauts terribles ; il s'épuiſe, durant près de quatre mois. Un jour qu'il menoit les aſſiégés battans juſques dans leur foſſé, une pierre énorme, partie d'un mangonneau, & lancée par une femme, ſuivant les uns, & par un nain, ſuivant les autres, l'atteignit à la tête, & le renverſa preſque mort ſur la place. On le tranſporta dans ſa tente où il expira, quelques momens après. Ainſi périt, d'une main ignoble, le fameux Simon de Montfort, le héros de ſon ſiécle, s'il eût ignoré l'ambition, la barbarie, la perfidie, la vengeance. Amauri, ſon fils aîné, héritier de ſes titres, mais non de ſon courage, abandonna le projet de ſon pere, pour aller ſe faire reconnoître dans ſes nouveaux Etats. Cette foibleſſe releva les eſpérances de la maiſon de Toulouſe, qui rentra dans ſes anciens domaines. *L'an 1217.*

TOURNAI. (*ſiéges de*) 1. Clodion, qui avoit ſuccédé à Pharamond ſur le thrône des François, entra, l'an 435, dans la ſeconde Belgique ; ſurprit les troupes Romaines, qui gardoient les paſſages ; les défit, & vint mettre le ſiége devant Tournai, ville dès-lors puiſſante & célèbre. Elle ne tint pas contre

contre ce redoutable conquérant qui la livra au pillage, ſuivant l'uſage de ces tems-là. Elle devint la capitale de la monarchie Françoiſe, juſqu'au jour où le grand Clovis tranſporta cet honneur à la ville de Paris.

2. Après la victoire navale, qu'Edouard III, roi d'Angleterre, avoit remportée près de l'Écluſe, en 1350, ce prince ſe préſenta devant Tournai, dont il projettoit depuis longtems la conquête. Son armée étoit compoſée de cent vingt mille hommes, Anglois, Allemands, Brabançons, Hennuyers & Flamands; &, fier de ce nombre de guerriers, il ne croyoit point trouver d'obſtacles. Mais Godemar du Fay, gouverneur de la ville, s'étoit préparé à faire une belle défenſe, aſſuré de la bonne volonté des habitans & de la garniſon, & ſecondé par l'élite de la chevalerie Françoiſe, qui s'étoit jettée dans la place, au moment qu'on eut appris qu'elle alloit être inveſtie. Bientôt le roi Philippe VI vint lui-même ſeconder le courage de ſes braves ſujets; & ſes nombreux bataillons camperent entre Lille & Douay, afin de pouvoir ſerrer l'ennemi, & le harceler ſans ceſſe. Dès les premieres attaques, Edouard vit bien toute la témérité de ſon entrepriſe. Pour ſe tirer du pas dangereux où ſa préſomption l'avoit engagé, il envoya propoſer au roi de France de vuider leur querelle par un combat ſeul à ſeul, ou de cent contre cent, ou par une bataille générale. La ſuſcription de la Lettre étoit:

» A Philippe de Valois, » ſans autre titre. Philippe lui répondit: « On a apporté à notre » camp une Lettre adreſſée à Philippe de Va» lois, en laquelle Lettre étoient contenues » pluſieurs requêtes que vous faites audit Phi» lippe de Valois. Comme elle n'eſt pas pour » nous, nous n'y répondons point; mais » nous nous ſervons de l'occaſion de votre » hérault pour vous dire que vous êtes notre » homme-lige; qu'en nous attaquant, & en » ſoulevant les villes de Flandres contre leur » Comte & contre nous, leur ſouverain & » le vôtre, vous faites acte de rebellion, de » parjure & de félonie, & qu'avec l'aide de » Dieu, nous eſpérons de vous ſoumettre & » de vous punir. Donné, ſous les camps près » de la prioré de Saint-Adrew, ſous le ſcel » de notre ſecret, le 30e jour de Joyl, l'an de » grace 1340. »

Cette démarche n'ayant pas réuſſi, Edouard ſe trouvoit dans une ſituation très-difficile, expoſé à perdre ſa réputation & ſes troupes qui dépériſſoient tous les jours. Il fallut recourir aux négociations; & l'on conclut une trève qui délivra Tournai. Le Roi récompenſa le zèle & la fidélité des habitans de cette ville, par le rétabliſſement de leurs priviléges qu'ils avoient perdus depuis quelque tems.

3. L'un de ces priviléges portoit qu'ils ne recevroient de garniſon, que quand ils voudroient bien y conſentir. Henri VIII, roi d'Angleterre, après avoir conquis & détruit

Thérouanne, en 1513, s'avança vers Tournai, pour en former le siége. Auſſi-tôt le comte d'Angoulême, qui commandoit dans ce pays pour le roi Louis XII, envoya demander aux habitans quelles troupes ils vouloient pour la défenſe de leur ville. Ils répondirent au prince : « Tournai eſt tourné, & » jamais n'a tourné, & encore ne tournera. » Si les Anglois viennent, ils trouveront à » qui parler. » Leur conduite dément bientôt ce préſomptueux langage. La crainte d'éprouver le même ſort que Thérouanne, fit ſur eux plus d'impreſſion que l'amour du devoir. Ils voulurent prévenir leur défaite, en ſe rendant de bonne grace; &, après huit jours de ſiége, ils obtinrent une capitulation avantageuſe & honorable. Henri entra triomphant dans la ville. Sur les portes étoit gravée cette inſcription : « Tu n'as jamais perdu ta virgi- » nité. » Elle ceſſoit d'être vraie : il la fit effacer; &, par ſon ordre, on conſtruiſit une citadelle pour contenir les citoyens dans le devoir. Des auteurs ont remarqué que la ville de Tournai ſe rendit à Henri, en qualité de » Roi très-Chrétien. »

4. Le 1er d'Octobre 1581, Tournai vit ſes murs environnés des troupes Eſpagnoles, conduites par le prince de Parme. Le ſeigneur d'Etréel commandoit dans la ville, en l'abſence du prince d'Epinoi; mais ſa garniſon étoit foible; & les bourgeois, dont la plûpart étoient Proteſtans, furent obligés de faire le ſervice

au défaut des ſoldats. Le général Eſpagnol ſe hâta d'inveſtir la place. On forma l'attaque du côté où le foſſé eſt ſec, vis-à-vis la plus longue des courtines, qui s'étend entre les portes de Saint-Martin & de Valenciennes, & qui étoit défendu par un ravelin ſaillant, & une grande plate-forme. Auſſi-tôt que la tranchée eut été ouverte, & pouſſée aſſez loin, on établit trois batteries contre ces trois ouvrages. Les aſſiégés firent un feu très-vif, du haut de ces boulevards; &, quoiqu'en petit nombre, ils ſe ſignalerent par de vigoureuſes ſorties. La princeſſe d'Epinoi, qui remplaçoit avec diſtinction le prince ſon époux, enflammoit leur ardeur; & cette héroïne s'acquittoit, avec une activité incroyable, des fonctions du gouverneur le plus vigilant. Cependant le prince de Parme s'empreſſoit de terminer l'attaque qu'on avoit commencée, pour en venir au corps de la place. Il ne fallut que peu de jours pour pouſſer très-loin la tranchée. Les batteries, compoſées chacune de pluſieurs canons de gros calibre, tirerent alors avec fureur. Bientôt on déboucha dans le foſſé, &, comme il étoit à ſec, on attacha ſans peine le mineur à la muraille, qui, à l'aide de la ſape & des mines, fut, en peu de tems, renverſée. Les défenſeurs de Tournai, redoublant d'ardeur, oppoſent ſur le champ de nouvelles barrieres à l'impétuoſité Eſpagnole, & ſe préſentent par-tout où le danger eſt le plus terrible. Les Royaliſtes lancent de

nouveaux foudres. Au bout de quelques jours, la brèche se trouve assez large pour livrer l'assaut. On le donne. La résistance & l'attaque sont également meurtrieres. De part & d'autre, on fait des prodiges. Au milieu des combattans, on remarque sur-tout la princesse d'Epinoi. Rien ne résiste à son bras redoutable. Courant au-devant des périls & de la mort: « C'est moi, crioit-elle à ses soldats; » c'est la femme de votre gouverneur, qui » marche à votre tête, & brave le trépas pour » le service de la patrie. Suivez mon exem- » ple. Je quitterai plutôt la vie que la brèche. » Elle dit, & se précipite au milieu du carnage. Elle est blessée au bras. La vue de son sang l'anime. Elle redouble d'efforts. Tout fuit, tout se disperse devant elle. Les assiégés, jaloux de l'imiter, s'empressent de la suivre, & se battent avec tant de valeur, que les Espagnols sont repoussés & contraints de se retirer, après avoir perdu bien du monde. L'espérance d'un prompt secours soutenoit seule les citoyens de Tournai. Mais, dès qu'ils se virent frustrés dans leur attente, dès qu'ils s'apperçurent qu'il leur étoit impossible de se défendre plus long-tems, ils résolurent de se rendre aux conditions les plus avantageuses. Le 29 de Novembre, on permit à la garnison de sortir, enseignes déployées, avec armes & bagages. La ville se racheta du pillage, moyennant deux cens mille florins; & l'intrépide Amazone, qui l'avoit si courageuse-

ment défendue, eut la liberté de se retirer où elle voudroit, & de se faire suivre de tout ce qui lui appartenoit. Elle abandonna Tournai, ayant encore le bras en écharpe, aux acclamations redoublées de l'armée royale, &, en quelque sorte, avec l'appareil du plus glorieux triomphe.

5. Louis XIV entreprit, en 1667, la conquête de la Flandre, sur laquelle la reine, son épouse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, lui donnoit des droits qui paroissoient inconteſtables. Le monarque François étoit à la tête de trente-cinq mille hommes; & Turenne étoit, sous lui, le général de cette armée. Louvois, nouvellement ministre de la guerre, avoit fait des préparatifs immenses pour la campagne. C'est lui qui, le premier, introduisit cette méthode avantageuse de faire subsister les armées par magasins. Quelque siége que le Roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours en tout genre étoient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. Louis n'eut qu'à se présenter devant les villes, pour les soumettre. Il entra dans Charleroi, comme dans Paris. Bergues-saint-Vinox, Ath, Furnes, Armentieres, Courtray, ouvrirent leurs portes, à l'approche des bataillons François. Tournai voulut résister. On l'assiégea: on la foudroya; &, le deuxieme jour de tranchée, le 24 de Juin, la ville capitula. On pressa la citadelle: elle se rendit le lendemain. Le vain-

queur fit fortifier l'une & l'autre ; & Mégrigni fit de la citadelle, dont il eut le gouvernement, une des meilleures places de l'Europe.

6. Louis XV commença la campagne de 1745, par le siége de Tournai. La conquête de cette ville étoit de la plus grande importance ; & les Alliés, intéreſſés à ſa conſervation, ſe préparerent à l'empêcher de tomber au pouvoir des François. Mais, ayant été totalement vaincus dans les plaines de Fontenoi, ils abandonnerent aux vainqueurs & la place qu'ils vouloient délivrer, & la plûpart de celles que baignent la Dendre & l'Eſcaut. La garniſon, compoſée de onze bataillons, & d'un régiment de cavalerie, ſe retira dans la citadelle ; mais elle y fut ſi vivement attaquée, depuis le 1er de Juillet, qu'elle fut forcée de capituler le 19, & de ſe ſoumettre à la condition de ne faire aucun ſervice militaire, de quelque nature que ce fût, juſqu'au 1er de Janvier 1747.

TRARBACH *ou* TRAERBACH. (*priſe de*) En 1734, au commencement d'Avril, un corps de troupes Françoiſes, ſous les ordres du comte de Belle-Iſle, ſe préſenta devant la petite ville de Trarbach, dans le Palatinat du Rhin, place importante à cauſe de ſa forteresſe ſituée ſur la montagne, & dont le canon domine le paſſage de cet endroit ſur la Moſelle. On ſomma la ville de ſe rendre. La garniſon, qui n'étoit pas nombreuſe, voulut d'abord faire réſiſtance ; mais bientôt elle fut

obligée de se retirer dans le château de Greyffenberg, qui fut attaqué avec beaucoup de vigueur. Elle ne se rendit que quand elle ne fut plus en état de se défendre, & se retira à Coblentz. Cette conquête se fit en sept jours, malgré la rigueur de la saison.

TRASIMENE. (*journée de*) Plus Annibal se rendoit redoutable, moins Rome étoit heureuse dans le choix de ses généraux. Elle nomma au consulat C. Flaminius, homme vain, plus propre à haranguer la populace qu'à commander des armées. Ce Consul s'imaginoit que l'ennemi ne tiendroit pas long-tems contre un homme comme lui; qu'à son approche, il prendroit la fuite; & déja il disposoit l'ordonnance de son triomphe. Il poussa même si loin la folle présomption, qu'il se fit suivre d'une foule d'esclaves, portant des fers dont il prétendoit charger les Africains, déja vaincus dans son imagination. Annibal étoit campé près du lac de Trasimene. Non loin de là étoit une petite chaîne de montagne; &, entr'elles & le lac, un passage étroit conduisoit à une vallée prochaine, environnée par des hauteurs. Quand le général Carthaginois se vit suivi par Flaminius, il lui laissa l'entrée libre du vallon, après s'être emparé de toutes les éminences, & s'être posté en face du passage. Il falloit être ou bien présomptueux, ou bien ignorant, pour s'exposer dans un défilé si dangereux. Le Consul y entra tête baissée, pour y prendre les Carthaginois,

Toute l'armée ennemie fond ſur lui ; &, chargé à dos, en flanc & de front, avant d'avoir pu remarquer la diſpoſition des troupes d'Annibal, qu'un brouillard épais lui déroboit, il fut accablé avec les ſiens, & reſta mort ſur la place. Quinze mille Romains périrent dans ce combat ; & ſix mille furent faits priſonniers dans un village où ils s'étoient retirés après la perte de la bataille. *An de R. 535.*

TRÉBIE. (*journée de la*) Sempronius apprit bientôt la défaite de Scipion près du Téſin. Il ne perdit point de tems, & alla joindre ſon infortuné collégue, campé près de la Trébie, petite riviere qui arroſe le territoire de Plaiſance. Annibal n'en étoit pas loin ; & cette proximité donna lieu à de fréquentes eſcarmouches, dans l'une deſquelles Sempronius remporta un avantage aſſez peu conſidérable, mais qui augmenta beaucoup la haute idée qu'il avoit de lui-même. Depuis ce tems, il ne parloit plus que de combats & de batailles. Il excitoit le courage des ſoldats. Il ſe plaignoit de ce que ſon collégue éteignoit par ſa timidité l'ardeur des Romains. Scipion eut beau lui repréſenter le danger d'engager l'action avec des troupes nouvellement levées, peu aguerries, ſans expérience, le bouillant Conſul n'écouta rien : il fallut combattre. Annibal ordonna à Magon de ſe mettre en embuſcade avec deux mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, ſur les bords eſcarpés d'un petit ruiſſeau qui ſéparoit les deux camps, &

de s'y tenir caché parmi les arbrisseaux, & dans les cavités qui l'environnoient. Ensuite il fit passer la Trébie aux cavaliers Numides, pour attaquer le camp des Romains, dès le point du jour, & les attirer au combat par une fuite simulée. Le succès répondit à sa prudence. La cavalerie Romaine attaqua vivement les Numides qui ne résistèrent pas longtems, & qui prirent la fuite. Bientôt ils sont poursuivis par toute l'armée. Les légions passent la Trébie sans résistance, mais non sans beaucoup souffrir; car cette riviere s'étoit extraordinairement grossie pendant la nuit, & le froid étoit excessif. Quand tous les Romains furent à l'autre bord, alors ces ennemis qu'ils poursuivoient les attaquerent à leur tour, & les mirent en desordre. En un moment, l'action devint générale. Les Romains se défendirent long-tems avec courage; mais la faim, le froid, la fatigue leur ayant ôté la moitié de leurs forces, ils furent enfoncés & mis en fuite. L'embuscade vint fondre tout-à-coup sur les légions, & achever la déroute. Ainsi fut punie la téméraire conduite du Consul. Il perdit vingt-six mille hommes. Dix mille se firent jour à travers l'armée Carthaginoise, &, malgré ses efforts, arriverent à Plaisance, où tout ce qui put échapper alla les joindre. *An de Rome 534.*

TREMBAWLA. (*siége de*) La Porte Ottomane & la Pologne étant en guerre, les Turcs vinrent, en 1675, former le siége de

Trembawla. La nobleſſe des environs, qui s'étoit refugiée dans cette fortereſſe, voyant le danger preſſant, & déſeſpérant d'avoir du ſecours, propoſoit à la garniſon de livrer la place. La femme du gouverneur qui, ſans être apperçue, avoit entendu les réſolutions que l'on venoit de prendre, va auſſi-tôt ſur la brèche avertir ſon mari de ce qui ſe paſſe. Chraſonowski, (c'étoit le nom du gouverneur,) vole à l'inſtant à ce conſeil de lâches. « Il eſt » douteux, dit-il, ſi l'ennemi nous prendra ; » mais il eſt certain que, ſi vous perſiſtez dans » votre miſérable réſolution, je vous brûlerai » vifs dans cette ſale même. Des ſoldats ſont » aux portes, la mèche allumée, pour exé- » cuter mes ordres. » Cette fermeté en impoſe aux cœurs les plus abbatus ; & l'on continue à ſe défendre. Les Turcs, de leur côté, redoublent leurs efforts. Repouſſés quatre fois de ſuite, ils ſe préparent à réparer leur honte par l'attaque la plus vive. Chraſonowski en paroît allarmé. Sa femme, qui regarde cette inquiétude comme une foibleſſe, ſe ſaiſit auſſi-tôt de deux poignards qu'elle préſente à ſon mari. « Si tu te rends, lui dit-elle, l'un » ſera contre toi, & l'autre contre moi. » Un moment après, arrive l'armée Polonoiſe, qui fait lever le ſiége.

TRENTE. (*combat des*) Pendant que la Bretagne, diviſée par les deux partis des comtes de Blois & de Montfort, étoit en proie aux fureurs de la guerre, la haine des Anglois

& des François éclatoit par des défits & des combats ſinguliers, où les guerriers ſignaloient leur valeur. Beaumanoir, un des chefs du parti de la comteſſe de Blois, traitoit avec Richard Brembro, commandant des Anglois qui ſoutenoient le parti de la comteſſe de Montfort. Durant la conférence, ils ſe ménagerent aſſez peu ſur la bravoure de leur nation. Beaumanoir propoſa d'en faire l'eſſai, tel qu'il plairoit à Brembro. Ils convinrent que trente Bretons ſe battroient contre trente Anglois. Le lieu de l'aſſignation étoit près d'un gros arbre, entre Joſſelin & Ploërmel. On s'y rendit de part & d'autre, le ſamedi, veille du dimanche de *Lætare* de l'an 1350. Les Anglois, ſe voyant ſur le champ de bataille, commencerent à réfléchir qu'il falloit avoir la permiſſion des deux Rois, avant de s'engager dans un pareil combat. Ils propoſerent de le différer juſqu'à ce qu'on l'eût obtenue. Mais les Bretons, étonnés qu'ils euſſent attendu ſi long-tems à faire cette obſervation, ne voulurent point conſentir à ce délai, & aſſurérent qu'il ne ſeroit point dit qu'ils étoient venus dans la plaine, « ſans mener des mains, » & ſçavoir qui avoit la plus belle amie. » On donna le ſignal, & l'on s'entrechoqua avec une fureur ſans exemple. On ſe prit corps-à-corps. On ſe frappa de près. Deux fois on ſe ſépara pour reprendre haleine; & deux fois on revint à la charge avec une nouvelle ardeur. Beaumanoir, épuiſé de ſang

& de fatigue, demandoit à boire. Un des combattans lui répondit : « Beaumanoir, bois » ton ſang ; & ta ſoif ſe paſſera. Il faut aller » juſqu'au bout. » Les Anglois perdent leur chef. Guillaume de Montauban les prend en flanc, les rompt, en tue ſept du premier choc. Accablés ſous les coups des Bretons, les Anglois leur abandonnent le champ de bataille & l'honneur de la victoire. Ce terrible combat paſſa long-tems en proverbe ; &, lorſqu'on faiſoit le récit d'une action vive & meurtriere, on diſoit « qu'il n'avoit jamais été combattu » ſi vaillamment depuis la bataille des Trente. »

TRÈVES. (*ſiéges de*) Sous le règne des fils du grand Théodoſe, l'an 420, les François quitterent les marais de la Germanie ; paſſerent le Rhin ſous la conduite de Pharamond, & ſe préſenterent devant Trèves, ville dès-lors très-importante. Elle ne put réſiſter aux efforts de ces guerriers terribles. Ses portes furent enfoncées, & ſes richeſſes livrées au pillage.

2. Trèves fut aſſiégée, en 1675, par un corps de vingt mille Allemands, ſous la conduite des princes de Lunebourg. Cette ville étoit vivement preſſée, lorſque le maréchal de Créqui, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, eſſaya de la ſecourir. Il étoit en marche, lorſque, le 11 d'Août, il fut rencontré tout-à-coup par les Impériaux à Conſarbruck. Surpris, ſans être déconcerté, il oſe, avec huit mille hommes, attaquer dix-

huit mille combattans. L'action fut très-vive d'abord. Mais, la cavalerie Françoiſe ayant pris la fuite, tout le reſte de ſa petite armée ceſſa de réſiſter; & tout ce que cet intrépide Général put faire fut de ſe jetter dans Trèves, à travers de nouveaux périls, après avoir perdu deux mille ſoldats, ſon artillerie & ſon bagage. Il défendit la place avec le plus grand courage. Il vouloit s'enſevelir ſous les ruines des remparts ouverts de tous côtés. Tout le monde, la garniſon & les bourgeois, demandoient à grands cris à capituler. Le Maréchal s'obſtine à tenir encore. On murmure; on ſe revolte. Un capitaine de cavalerie, nommé *Bois-Jourdan*, à la tête des ſéditieux, va traiter avec les ennemis ſur la brèche. On n'a point vu commettre une lâcheté avec tant d'audace. Il menace le Maréchal de le tuer, s'il ne ſigne. Créqui ſe retire, avec quelques officiers fidèles, dans une égliſe, où il aima mieux être pris à diſcrétion, le 6 de Septembre, que de ſe rendre. Peu de tems après, Bois-Jourdan fut arrêté dans ſa fuite, & jugé à Metz par le conſeil de guerre. Son crime n'avoit point d'exemple. On le condamna à faire amende honorable, tête & pieds nuds, la corde au col, la torche au poing, & à être décapité ſur un échafaud; ce qui fut exécuté, le 2 d'Octobre. Tous ſes complices furent dégradés & bannis.

TRIBOLA. (*actions près de*) Les Romains ſe faiſoient déteſter des Barbares par leur

cruauté & leur perfidie. Les généraux de cette république, autrefois si vertueuse, sembloient prendre à tâche de se couvrir des forfaits les plus énormes ; & les Espagnes venoient de faire une triste expérience de cette révolution arrivée dans les mœurs. Galba, qui y commandoit, attira, par de belles paroles, dans un endroit dangereux, trois corps considérables d'Espagnols qu'il massacra inhumainement l'un après l'autre. Peu échapperent à ce carnage. Mais le Ciel, qui vouloit sans doute venger l'innocence, permit que Viriathus fût de ce nombre. Ce grand homme, que son zèle pour sa patrie, & ses vertus, doivent faire placer à côté de tout ce que l'histoire nous offre de héros, de simple pâtre devint tout-à-coup un terrible guerrier : tant la gloire est capable de former sur le champ les grands courages ! Enflammé de ce feu sacré, qui embrase les belles ames, il osa, sans presqu'avoir d'autre ressource que lui-même, lutter, pendant bien des années, contre le plus puissant peuple du monde ; & plus d'une fois, il le fit trembler. Il se mit à la tête de dix mille hommes, ses concitoyens, & admirateurs de sa bravoure ; &, se cantonnant dans les régions voisines de Tribola, où il avoit trouvé moyen de se rendre, malgré la vigilance & la supériorité de l'ennemi, il livra bataille au général Romain, qui le poursuivoit ; lui arracha la vie ; lui tua ou prit quatre mille hommes, & obligea le reste de l'armée à chercher son salut

dans une fuite honteuſe. C. Plautius fut envoyé bientôt après contre cet ennemi qui ſe rendoit redoutable; mais ce ne fut que pour augmenter ſes trophées. Dans une premiere action, où Viriathus lui avoit dreſſé une embuſcade, il perdit quatre mille hommes; & preſque tout le reſte d'une armée, qui montoit à douze mille ſoldats, dans une ſeconde. (*An 148 avant J. C.*) *Voyez* SÉGOBRIGE.

TRICAMARE. (*bataille de*) Quelques tems après la bataille de Décime, Gélimer voulut encore tenter la fortune des armes, & vint camper dans un endroit nommé *Tricamare*, à ſix lieues de Carthage. Bélifaire le ſuivit. On en vint aux mains avec fureur. Les Vandales, quoique ſupérieurs en nombre, furent encore vaincus; & leur infortuné monarque, ſautant ſur ſon cheval, piqua des deux ſans dire une parole, ſans laiſſer aucun ordre, & s'enfuit à toute bride dans la Numidie. (*L'an 533.*) Les Romains s'emparerent de ſon camp, & y firent un immenſe butin. Zarzor, frere de Gélimer, perdit la vie dans cette journée, après avoir combattu en héros.

TRIOCALES. (*bataille de*) Les eſclaves de Sicile, que l'on accabloit, & à qui l'on refuſoit toute juſtice, réſolurent de ſe la faire à eux-mêmes, & de ſe mettre en liberté. Ils s'aſſemblerent d'abord au nombre de ſix mille, battirent le préteur Romain, & ſe choiſirent un roi, eſclave comme eux, nommé *Salvius*, & qui s'étoit accrédité par ſon habileté prétendue

due dans la divination. Ce monarque de nouvelle espece eut bientôt rassemblé sous ses étendards une armée de vingt mille hommes de pied, & de deux mille chevaux. A la tête de ces troupes, il assiégea & prit plusieurs villes, & augmenta considérablement sa puissance. Dans ce même tems, d'autres esclaves se révolterent, & mirent à leur tête un Sicilien, nommé *Athénion*, qui prit aussi le diadême. Mais, à peine Salvius lui eut-il ordonné de le venir joindre, qu'il obéit, comme un général auroit fait à son maître. Les succès des rebelles attirerent enfin l'attention des Romains. Lucullus fut envoyé en Sicile, & remporta une grande victoire sur les esclaves; mais il négligea d'en profiter. Sur ces entrefaites, Salvius, qui avoit pris le nom de *Triphon*, laissa par sa mort son thrône à Athénion. Aquillius avoit succédé à Lucullus. Ce nouveau Général étoit brave. Il attaqua les rebelles près de Triocales; remporta sur eux une victoire signalée, dans laquelle il tua de sa propre main le roi des esclaves, après avoir reçu lui-même une blessure à la tête. Tous les revoltés périrent, soit par le fer, soit par la famine: mille seulement se rendirent au Préteur, avec Satyrus leur commandant. Aquillius les fit conduire à Rome, pour les faire combattre contre les bêtes. Ces malheureux, voyant qu'on ne leur avoit conservé la vie que pour les donner en spectacle, tournerent contre eux-mêmes les armes qu'on leur avoit mises en main, & s'é-

gorgerent mutuellement. Satyrus, qui reſta le dernier, ſe tua lui-même. Ainſi finit la ſeconde guerre des eclaves en Sicile, après avoir duré près de quatre ans. On dit que le nombre des rebelles qui y périrent montoit à plus de huit cens mille. *An de Rome 651.*

TROIE. (*ſiége de*) C'eſt l'une des plus célèbres expéditions de l'antiquité. On y vit des héros lutter long-tems contre des héros; un empire fameux anéanti; une ville puiſſante renverſée, après dix ans de réſiſtance; un peuple infortuné, victime de ſa clémence & de ſa bonne foi, ſe hâter de fuir le fer victorieux de l'ennemi, errer de contrées en contrées, & remplir toute la terre de ſes triſtes débris.

Troie, capitale de vaſtes provinces, avoit été bâtie par Dardanus, dans cette partie de la Phrygie qui regarde le Boſphore de Thrace. Sa grandeur, ſes richeſſes, ſon commerce, la rendirent en peu de tems la plus opulente cité de l'Aſie-mineure. Priam, prince doué d'une rare prudence, étoit monté ſur le thrône, lorſqu'Alexandre Pâris, ſon fils, enleva la trop fameuſe Hélène, épouſe de Ménélas, roi de Lacédémone. L'injure faite à ce monarque ſembla rejaillir ſur la Grèce entière. Tous les princes qui la gouvernoient jurerent de le venger. Le brave Achille, & Patrocle, ſon ami; le vaillant Sténélus, l'intrépide Diomède; Idoménée, fils de Deucalion; le bouillant Ajax, fils de Télamon; un autre Ajax,

fils d'Oilée ; le ſage & artificieux Ulyſſe, le vieux & éloquent Neſtor ; le fameux Philoctète, héritier des flèches & des cendres d'Hercule, & mille autres guerriers de ce mérite, vinrent en foule offrir leurs ſervices à Ménélas, & s'embarquerent ſur une flotte nombreuſe, commandée par Agamemnon qu'ils avoient déclaré Généraliſſime de l'armée. Le roi de Troie avoit pour Alliés le valeureux Memnon qui paſſoit pour l'un des plus grands capitaines de ſon ſiécle : il conduiſoit un grand corps de troupes tirées de l'Aſſyrie ; l'immortelle Penthéſilée, reine des Amazones, dont on vantoit par-tout la force & l'adreſſe à tirer de l'arc : elle amenoit quelques bataillons de ſes filles guerrieres : elle ſeule valoit une armee ; l'infatigable Rhéſus, roi de Thrace, & le grand Sarpédon, roi de Lydie, célèbres tous deux par d'illuſtres exploits. Ils marcherent à la tête de pluſieurs légions de ſoldats choiſis.

Auſſi-tôt que l'armée des Grecs eut approché du rivage de Troie, Protéſilas s'élança le premier de ſon vaiſſeau, &, d'un ton inſultant, vint défier l'ennemi. Pour ſon malheur, Hector, fils aîné de Priam, entendit ſes injurieuſes bravades. Il courut à lui, &, d'un coup de lance, lui fit mordre la pouſſiere. On commença le ſiége. On environna la place. On diſpoſa toutes les machines alors en uſage dans la guerre. Pour écarter les aſſiégeans, & retarder leurs travaux, les Troyens ſal-

ſoient de fréquentes & de vigoureuſes ſorties dans leſquelles on verſoit des flots de ſang, de part & d'autre. Troïle, plein d'ardeur & de courage, quoique le plus jeune des enfans de Priam, eut la hardieſſe d'attaquer le terrible Achille. Ce combat n'étoit pas égal. L'imprudent Troïle tomba ſous les coups du héros. La mort de ce jeune prince, digne d'un meilleur ſort, remplit de deuil & de déſolation la ville aſſiégée; car l'Oracle avoit prédit que jamais Troie ne ſeroit priſe, tant que Troïle jouiroit de la lumiere. Hector voulut venger ſon frere. Il extermina tous les Grecs qui ſe préſenterent à ſes yeux, & devint le plus terrible fléau de leur armée.

Sur ces entrefaites, Agamemnon enleva la fille d'un prêtre d'Apollon. Le dieu, pour punir cet outrage, mit la peſte dans le camp du raviſſeur. Il fut obligé de faire réparation au miniſtre ſacré. Mais, pour mortifier Achille qui l'y avoit forcé, l'injuſte Agamemnon lui arracha Briſéïs, douce, aimable captive, que le fils de Thétis idolâtroit. Un affront ſi ſanglant pénétra le héros de rage & de déſeſpoir. Il ſe renferma dans ſa tente, & ne voulut plus combattre; mais la mort de ſon cher Patrocle, tué par Hector, réveilla bientôt ſon courage, & ralluma ſa colere contre les Troyens. Il cherche le vainqueur, le trouve, l'attaque & l'immole aux manes du défunt. Il deshonora ſon triomphe par la maniere indigne & féroce dont il traita le cadavre ſanglant de ſon

rival. Il le traîna trois fois à la queue de ſon cheval autour des murailles de Troie, & du tombeau de Patrocle. Enſuite, touché des larmes du monarque Troyen, il rendit à ce malheureux pere les triſtes reſtes de ſon illuſtre fils, pour lui faire d'honorables funérailles. Achille avoit triomphé de Troie, en triomphant d'Hector; & la perte de ce héros fut l'époque fatale des malheurs de cet Empire; mais il ne jouit pas long-tems de ſa gloire. Pâris lui décocha une flèche; &, par adreſſe, plutôt que par valeur, il tua ce guerrier invincible. Enfin les deux peuples, également abbattus par les grandes pertes qu'ils avoient faites, & par dix ans de fatigues, parlerent d'accommodement. Le but des Grecs étoit de tromper les Troyens. Le pieux Enée & Anténor furent les plénipotentiaires qui conclurent le traité. Les Grecs reçurent une groſſe ſomme d'argent, & des proviſions ſuffiſantes pour retourner dans leur pays. Afin de mieux ſéduire encore la bonne foi des Troyens, les perfides publierent qu'ils avoient fait vœu d'offrir, avant leur départ, un préſent à Minerve, pour calmer le courroux de cette déeſſe, juſtement indignée de l'enlevement du *Palladium*, ſa ſtatue chérie. Ils firent donc conſtruire un énorme cheval avec des planches de ſapin jointes enſemble, & renfermerent dans les vaſtes flancs de cette effrayante machine l'élite de leurs guerriers. Ils la conduiſirent enſuite ſur des rouleaux juſques devant les murs

de la ville. Alors, feignant de vouloir reprendre le chemin de la Grèce, ils appareillerent, mirent à la voile, & allerent ſe cacher ſous les dunes de l'iſle de Ténédos. Après leur prétendu départ, les Troyens, croyant n'avoir plus rien à craindre, ſe livrent aux tranſports de la joie la plus vive. Ils ouvrent leurs portes, ſortent en foule, ſe répandent ça & là, contemplent avec étonnement la ſituation du camp des Grecs; mais ſur-tout ils paroiſſent ſurpris de la maſſe énorme du cheval de bois. On propoſe de le faire entrer dans la ville. Cet avis eſt goûté de la multitude, toujours aveugle dans ſes réſolutions; & l'on cherchoit déja les moyens d'exécuter ce funeſte projet, lorſque *Laocoon*, connoiſſant les perfidies des Grecs, s'oppoſa vivement à ce deſſein téméraire. En même tems il pouſſa ſa lance contre le ventre du cheval, avec tant de roideur, que la machine fit entendre un long gémiſſement. Un inſtant après, deux ſerpens d'une monſtrueuſe grandeur s'avancent de l'iſle de Ténédos, & s'élancent avec fureur ſur Laocoon & ſes deux enfans qu'ils mettent en piéces. On croit auſſi-tôt que les dieux vengent l'outrage fait à l'offrande des Grecs. Au même moment, on amene à Priam un Grec, nommé *Sinon*, fourbe inſtruit & apoſté par Ulyſſe. Ce ſcélérat vient à bout d'intéreſſer les Troyens. Bientôt il les ſéduit par ſes artificieuſes paroles. Enfin il leur perſuade de faire entrer ce cheval dans la ville. On applaudit

à ſon conſeil. On s'empreſſe d'abbatre une grande partie de la muraille, pour introduire la fatale machine. Les jeunes garçons, couronnés de fleurs, & les jeunes filles parées de guirlandes, ſe partagent en chœurs; danſent autour du cheval au ſon de mille inſtrumens, & célèbrent les louanges de Minerve. La joie publique fait faire cent folies. On boit; on chante à l'envi, juſqu'à ce qu'accablé de fatigue & de vin, on ſe livre aux trompeuſes douceurs d'un ſommeil trop néceſſaire. Sinon, ravi du ſuccès de ſes menſonges, profite du calme de la nuit, & ſe hâte d'ouvrir les flancs du cheval pour en faire ſortir les ſoldats; puis il donne le ſignal à ceux qui, de deſſus la flotte, attendoient l'iſſue de ce ſtratagême. La brèche, que les Troyens avoient faite eux-mêmes, leur donnoit une libre entrée dans la ville. Bientôt une foule d'ennemis ſe répandit dans tous les quartiers de Troie, le fer & la flamme à la main, & s'empara des poſtes les plus conſidérables. Les habitans ſurpris, déconcertés, ne ſçavent où fuir. La flamme & l'ennemi les pourſuivent de toutes parts. Ceux qui veulent ſe défendre ſont accablés par le nombre. Pyrrhus, fils d'Achille, brûlant d'un furieux deſir de venger la mort de ſon pere, attaque le palais de Priam; enfonce les portes; abbat les murailles de ce ſuperbe édifice; &, ſans reſpect pour les cheveux blancs du vénérable monarque, il l'immole impitoyablement au pied de l'autel de Jupiter,

qu'il tenoit vainement embraſſé. Polixène, fille de cet infortuné prince, & tant aimée d'Achille, fut maſſacrée ſur le tombeau de ce héros. Pyrrhus ſauva la vie à la tendre & fidèle Andromaque, veuve d'Hector, & l'épouſa dans la ſuite. Ajax, aveuglé par une fureur brutale, viola Caſſandre dans le temple, & juſqu'au pied de l'autel de la chaſte Pallas. Ménélas recouvra ſon infidèle épouſe dont la cruelle beauté avoit embraſé toute l'Aſie. Très-peu de Troyens purent ſe ſouſtraire aux flammes & au carnage ; & Troie, peu de jours avant ſi floriſſante, n'offrit bientôt plus aux regards étonnés qu'un monceau de cendres encore fumantes. La chute de cette ſuperbe ville arriva l'an 1209 avant J. C. Pendant tout le cours du ſiége, les Grecs perdirent huit cens quatre-vingt-ſix mille hommes ; & les Troyens, ſix cens ſoixante-ſeize mille.

TROIES. (*ſiége de*) La Pucelle d'Orléans, en paroiſſant devant Charles VII, avoit annoncé que ſa miſſion ſe bornoit à deux choſes ; la délivrance d'Orléans, & le ſacre du roi à Reims. Après avoir glorieuſement rempli le premier objet, elle ſe ſervit de l'aſcendant qu'elle avoit ſur les eſprits pour exécuter le ſecond, quoique la ville de Reims & tout le pays, depuis Chinon, où étoit le Roi, fût au pouvoir des Anglois. On ſe met en marche avec une armée de douze mille hommes. Toutes les villes qui ſe trouvent ſur le paſſage ouvrent leurs portes au légitime Souverain.

Troies ſeule veut arrêter cette courſe triomphante. On aſſemble le conſeil : on délibere. Jeanne aſſure que, dans trois jours, le Roi ſera reçu dans Troies. « Mettez-en ſept, Jeanne, lui dit l'archevêque de Reims, chancelier de France, » mettez-en ſept ; & nous ſerons » heureux de voir votre prédiction s'acccom- » plir. » . . . Avant trois jours, vous dis-je, replique la Pucelle, » nous ſerons maîtres de » Troies. » On ſe prépare pour l'attaque. Jeanne paroît devant les remparts, s'avance ſur le bord des foſſés, y plante ſa banniere, & ſe fait apporter des faſcines pour le combler. Dans le moment, la terreur s'empare des aſſiégés. Ils croient déja leur ville priſe, quoique la brèche ne fût pas ſeulement entamée. Ils demandent à capituler. Troies ſe ſoumet ; & Charles entre triomphant dans cette ville, où, huit ans auparavant, on avoit conjuré ſa ruine, & conſommé cette tranſaction odieuſe, qui l'excluoit à jamais du thrône. Après la réduction de Troies, Reims s'empreſſa de recevoir le monarque, qui s'y rendit, le 27 de Juillet 1429, & qui y fut ſacré le lendemain. Quand cette auguſte cérémonie fut achevée, Jeanne d'Arc, verſant des larmes de joie, ſe jetta aux genoux de Charles ; &, les tenant embraſſés, elle lui dit : « Enfin, » gentil Roi, or eſt exécuté le plaiſir de Dieu » qui vouloit que vous vinſſiez à Reims rece- » voir votre digne ſacre, en montrant que vous » êtes vrai Roi, & celui auquel le royaume

» doit appartenir. » Elle le ſupplia de lui permettre de ſe retirer ; mais elle étoit encore trop néceſſaire pour obtenir ſa demande. On la pria : on la força même de continuer ſes ſervices. Elle ſe rendit à ces ordres, & n'éprouva plus que des malheurs.

TUMAR. (*bataille de*) Salomon, après la priſe de Zerbule, alla chercher Yabdas qui s'étoit retiré en un lieu nommé *Tumar*, peu éloigné de cette fortereſſe, & qui étoit environné de rochers & de précipices. Il prit poſte, & reſta pluſieurs jours ſans pouvoir monter à l'ennemi, ni l'attirer au combat. Son armée commençoit à ſouffrir beaucoup, lorſqu'un officier, appellé *Gézon*, entreprit de gravir ſeul contre ces roches eſcarpées. On admiroit ſa hardieſſe, lorſqu'il fut attaqué par trois Maures qu'il tua l'un après l'autre. Ceux qui le ſuivoient, encouragés par ce ſuccès, s'élancent vers l'ennemi. Toute l'armée ſuit l'exemple de ces braves. Pluſieurs parviennent au haut du rocher, & portent par-tout l'épouvante & la mort. Les Barbares fuient & roulent dans les précipices. Leur monarque, quoique bleſſé, fut aſſez heureux pour ſe ſauver dans le fond de la Mauritanie. *L'an 539.*

TUMBER. (*conquête du Pérou, & priſe de*) En 1524, trois particuliers, établis à Panama, ſur la mer du Sud, équiperent à leurs frais une flotte pour pouſſer les découvertes au midi. Ces trois Eſpagnols, dont l'entrepriſe eut un ſi brillant ſuccès, qui conqui-

rent à l'Eſpagne un Empire plus vaſte & plus riche que le Mexique, ſont François Pizarre, Diegue d'Almagro, & un prêtre, appellé *Ferdinand de Luques*. Pizarre, déja fameux par ſon courage, ſa fermeté & ſes ſuccès dans les guerres contre les Indiens, le plus célèbre des conquérans de l'Amérique, après Cortez, ne ſçavoit ni lire ni écrire. Il commença cette entrepriſe avec un ſeul vaiſſeau & deux canots. Il eut d'abord plus à ſouffrir que tous les autres auteurs de découvertes. Il ne trouva que des terres affreuſes, des antropophages, la famine, les maladies & la réſiſtance la plus opiniâtre.

Pizarre & Almagro, tous deux pleins de cette valeur intrépide & déterminée, qui caractériſoit les conquérans du Nouveau-Monde, s'avancent dans la mer du Sud, ſans que la vue de leurs compatriotes qui, chaque jour, expiroient de faim & de miſere, pût ralentir leur ardeur. L'or, ce précieux métal que la terre produiſoit, pour ainſi dire, ſous leurs pas, les ſoutenoit beaucoup plus que l'amour de la gloire. Almagro retourna deux fois à Panama, pour y chercher de nouveaux ſecours. Le gouverneur de la Caſtille d'or, au lieu de répondre à ſes vives inſtances, dépêche un vaiſſeau vers Pizarre, pour le ramener lui & ſes compagnons: tant on trouvoit ſon projet inſenſé & impraticable. L'intrépide capitaine refuſe de retourner à Panama. De deux cens Eſpagnols qui l'a-

voient ſuivi, il n'y en eut que treize qui ne l'abandonnerent point. Il attendit, dans l'iſle de Gorgonne, d'autres ſecours. Enfin, il reçut un vaiſſeau de ſes aſſociés, ſur lequel il gagna le port de Tumber. Là, il apprit qu'il étoit aux portes du Pérou, le plus riche pays de l'univers. Pour animer ſes guerriers à la conquête de cette région fortunée, Pizarre, ſur la foi des Indiens, leur fait enviſager ſes immenſes thréſors, comme la récompenſe des vainqueurs. L'or & l'argent s'y trouvoient en ſi grande quantité, qu'on les employoit aux mêmes uſages que le fer & le cuivre en Europe. Les pierreries s'y fouloient aux pieds, & la fertilité de la terre, ſource des véritables richeſſes, répondoit, en pluſieurs endroits, à l'abondance de ces précieux métaux. Pizarre ajoûtoit que cet Empire, quoiqu'étendu de près de trente degrés, pouvoit être conquis facilement, parce que deux freres, fils du dernier empereur, s'en diſputoient la poſſeſſion par des guerres cruelles.

Avant de ſuivre ce guerrier dans le détail de ſon expédition, il eſt bon d'obſerver que cet Empire, ſoumis à une race de conquérans, appellés *Yncas*, étoit habitée par des hommes d'un caractere fort doux, & civiliſés, depuis quatre ſiécles, par pluſieurs Souverains qui, quoique deſpotiques, avoient tous travaillé à les rendre heureux & puiſſans. Perſonne n'ignore qu'ils avoient ſuppléé à l'art d'écrire par des nœuds appellés *quipos*, qui,

par leur arrangement, dépoſoient à la poſtérité les actions de leurs ancêtres. Leurs loix, pleines d'humanité & de ſageſſe, étoient reſpectées parmi eux, comme émanées de la divinité même. On puniſſoit de mort le vol, l'homicide, l'adultere & la polygamie. Leur idolatrie étoit moins groſſiere que celle des autres nations. Ils n'adoroient que le Soleil & la Lune. Ils conſacroient dans les temples de ces deux divinités une infinité de filles du ſang royal; mais ils ne ſacrifioient point de victimes humaines, pas même des animaux. Le mariage du frere avec la ſœur, loin d'être regardé comme un crime, paroiſſoit être l'union la plus douce, la plus ſolide, la plus conforme à la nature. Leurs mœurs & leurs coutumes reſſemblent aſſez à celles des anciens Perſes. Le Souverain avoit ſeul le droit de choiſir quelques concubines parmi les plus belles filles de l'Empire. Les monumens qui nous reſtent de la légiſlation, de la magnificence & des exploits des Yncas, comparés à la ſtupidité des Péruviens d'aujourd'hui, font voir comb[illegible]en ce peuple a dégénéré depuis qu'il a été ſoumis à une puiſſance étrangere.

Pizarre, à la tête de deux cens Eſpagnols, parmi leſquels on comptoit vingt cavaliers, déja fameux par la priſe de la ville de Coaque, s'empara d'abord de l'iſle de Puna, qui n'étoit point de la dépendance de l'empire du Pérou. Il uſa de ſa victoire en Politique habile; &, pour gagner le cœur des Indiens, il élargit

pluſieurs habitans de la ville de Tumber que les inſulaires, qu'il venoit de vaincre, engraiſſoient pour ſacrifier à leurs idoles. Quelques Eſpagnols, qu'il avoit envoyés pour les ramener dans leur patrie, furent inhumainement maſſacrés. Leur mort fournit à Pizarre un prétexte plauſible de vengeance. Il fondit, comme un torrent, ſur les Indiens de Tumber ; les vainquit ; les dompta ; prit & ſaccagea leur ville, & vola, de victoire en victoire, juſqu'à Payta. Là, il reçut l'ambaſſade de l'Ynca Huaſcar qui le conjuroit de le protéger contre ſon frere Atahualipa, qui, après l'avoir dépouillé de ſon Empire, le pourſuivoit par-tout pour lui arracher la vie. La renommée avoit enflé les exploits & les forces du conquérant Eſpagnol. Les Péruviens, prévenus, comme les Mexicains, par des oracles vrais ou faux, qu'il viendroit bientôt de l'Orient des hommes barbares, d'un aſpect terrible, portant le tonnerre, & conduiſant avec eux des animaux inconnus & guerriers, regardoient ces étrangers comme les fils du Soleil. Huaſcar, leur ſuppoſant les mêmes vertus qu'à ſes dieux, les réclamoit comme protecteurs de l'innocence, & vengeurs du crime & de l'oppreſſion. Voici le motif des guerres civiles, qui déchiroient le vaſte & riche empire du Pérou ; guerres favorables aux Eſpagnols. L'Ynca Huana-Capac, pere des deux princes qui ſe diſputoient l'Empire, avoit été le plus grand roi de ſa famille. C'eſt lui

qui employa ſes ſoldats à la conſtruction d'un grand chemin de cinq cens lieues, qui conduiſoit depuis Cuſco juſqu'à Quito. Il fallut combler des précipices, raſer des montagnes, & vaincre des obſtacles étonnans. Cet ouvrage, digne des Romains, a été négligé par les Eſpagnols. Ce monarque avoit auſſi établi des relais d'hommes, de mille en mille, pour recevoir les nouvelles, & porter rapidement ſes ordres dans toutes les parties de ſon Empire. Enfin, il avoit cru rendre ſon thrône inébranlable par la conquête du royaume de Quito, dont les Souverains ſeuls étoient aſſez puiſſans en Amérique pour attaquer ſes ſujets; mais le fruit de tous les travaux de ce grand homme fut perdu pour ſes enfans & pour ſes ſujets. Il n'avoit conquis; il n'avoit vaincu que pour Charles-Quint. Une faute eſſentielle qu'Huana commit, cauſa, ou du moins précipita la chute de ſon Empire. Il avoit partagé ſes Etats entre deux de ſes fils. Huaſcar, l'aîné, fut décoré de la qualité de Roi de Cuſco, & le cadet, appellé *Atahualipa*, eut le royaume de Quito. Celui-ci, plus ambitieux, plus entreprenant, à peine aſſis ſur le thrône, attaqua ſon frere; mais il ne trouva d'abord dans ſon entrepriſe que la honte & la priſon. Il eut bientôt le bonheur de briſer ſes chaînes. La guerre civile recommença avec plus de fureur. La fortune abandonna le parti le plus juſte. Déja Atahualipa avoit gagné deux grandes victoires, & conquis preſque toutes les provinces de ſon

infortuné frere. Il le pourſuivoit, lorſqu'il apprit l'arrivée des Eſpagnols, les merveilles qu'on en publioit, & la négociation qu'Huaſcar avoit entamée avec Pizarre. Les prétendus oracles firent ſur le cœur de l'empereur le même effet qu'ils avoient fait ſur celui de Montézuma. Il crut voir dans les Eſpagnols des vengeurs que le Soleil, la principale divinité de l'Empire, envoyoit contre lui pour le punir de ſes crimes. Abbatu, effrayé, vaincu, avant que de combattre, au lieu de réunir toutes ſes forces, de marcher contre les étrangers, de leur couper les vivres, de les faire enfin périr par mille voies qui lui étoient ouvertes, il ſe conduiſit avec autant de lâcheté & d'imprudence que l'infortuné monarque du Mexique. Il envoya des ambaſſadeurs, avec des préſens magnifiques, à Pizarre, en le ſommant de ſortir de ſes Etats. Pour toute réponſe, Pizarre précipita ſa marche, & arriva à Caxamalca où étoit campé l'empereur, avec quarante mille hommes qui ne faiſoient qu'une petite partie de ſes forces. Après une eſpece de négociation, Atahualipa conſentit à recevoir Pizarre, en qualité d'Ambaſſadeur d'Eſpagne, dont celui-ci prenoit le titre, à l'exemple de Cortez. La fortune, qui avoit conduit, comme par la main, le capitaine Eſpagnol, fit encore en ſa faveur des prodiges bien plus ſurprenans.

Un moine, appellé *Valvidia*, qui accompagnoit Pizarre à l'audience que le monarque Péruvien

Péruvien lui donnoit, à la tête de son armée, somme l'Ynca, de la part du pape, d'embrasser le Christianisme, & de faire hommage de sa couronne à l'empereur d'Orient: c'est ainsi qu'il appelloit Charles-Quint. En même tems, il se mit à expliquer la Religion Chrétienne. L'empereur, confondu d'une si étrange proposition, répondit qu'il ne connoissoit ni le pape ni l'empereur d'Orient; qu'à l'égard du Christianisme, il voudroit bien voir les preuves qu'on avançoit en sa faveur. Aussitôt le moine présente la Bible au prince. Atahualipa l'ouvre, examine quelques feuillets; &, voyant que ce Livre ne lui faisoit rien entendre, il le jetta par terre. Valvidia furieux se tourne vers les Espagnols, en criant aux armes. Pizarre s'avance; rassemble ses guerriers; fond sur les Indiens; s'attache à l'Ynca; se saisit de sa personne, & le fait prisonnier. Les Péruviens, voyant leur empereur arrêté, jettent un cri de désespoir, fuient & se dispersent comme un vil troupeau. En moins d'un quart d'heure de combat, l'heureux Pizarre se vit maître de l'Ynca, du champ de bataille & d'un butin prodigieux.

Atahualipa, tombé, en si peu de tems, du faîte de la grandeur dans un abyme de disgraces, offrit, en soupirant, pour prix de sa liberté, de remplir d'or une des salles de son palais, jusqu'à la hauteur de son bras qu'il éleva, en même tems, au-dessus de sa tête. A ses premiers ordres, les Indiens accourent

de toutes parts, & apportent de quoi ſatisfaire à la rançon de leur maître; mais une action barbare de l'empereur priſonnier fournit dans la ſuite aux vainqueurs un prétexte pour le condamner à la mort. Quelques jours avant la bataille de Caxamalca, le fugitif Huaſcar, frere & rival d'Atahualipa, étoit tombé entre les mains des généraux de ſon ennemi. L'Ynca, craignant que les Eſpagnols ne miſſent la couronne ſur la tête de ce prince, donna des ordres ſecrets, pour qu'on le fît périr.

Cependant Almagro débarque au Pérou, avec de nouvelles forces. Son premier deſſein avoit été de découvrir & de conquérir par la force les vaſtes régions qui ſont au-delà de Cuſco; mais, ſur la nouvelle de la victoire de ſon allié, & des thréſors immenſes tombés en ſon pouvoir, il voulut partager ſa fortune. Les Eſpagnols, qui avoient ſuivi Pizarre, voulurent la réſerver toute entiere pour eux-mêmes; & c'eſt de ce refus mortifiant que naquît cette haine implacable, qui bientôt éclata entre Pizarre & Almagro. Le butin conſiſtoit dans le poids de deux cens cinquante-deux mille livres d'argent, & de treize millions deux cens ſoixante-cinq mille livres d'or. Jamais les anciens rois de Perſe, les empereurs Romains, ni aucune puiſſance de l'univers, excepté peut-être le Mogol, ne virent tant de thréſors en leur puiſſance. Toutes ces ſommes immenſes ne faiſoient que la cinquieme

partie de la rançon de l'Ynca. Chaque cavalier eut, pour ſa part du butin, deux cens quarante marcs d'or, & de l'argent à proportion. Soixante ſoldats Eſpagnols retournerent dans leur patrie, avec plus de cinquante mille ducats. La vue d'une ſi brillante fortune excita plus que jamais le courage & la cupidité des Eſpagnols. On ne trouvoit pas aſſez de vaiſſeaux pour les tranſporter au Pérou. Le quint de l'empereur monta à cinq mille marcs d'or, & à cinquante mille d'argent.

Soit que les Péruviens ſe laſſaſſent de dépouiller l'Empire pour leur Ynca priſonnier, ſoit que l'Ynca lui-même ne les preſsât pas de ſatisfaire à ſes promeſſes, on ne remplit point l'étendue de ſes offres; & les vainqueurs en vinrent juſqu'à cet excès de rage de condamner l'empereur à être brûlé vif. Pour colorer une action ſi atroce, on écouta un Péruvien, interprète des Eſpagnols, qui, craignant d'être puni un jour par l'Ynca pour avoir ſéduit une de ſes femmes, l'accuſa d'avoir donné des ordres ſecrets pour maſſacrer les conquérans. Toute la grace qu'on fit à ce malheureux prince fut de l'étrangler, avant de le jetter dans les flammes: encore fallut-il qu'il conſentît à recevoir le Baptême des mains de ce Valvidia qui l'avoit catéchiſé avant l'action de Caxamalca. Pluſieurs de ſes Généraux ſouffrirent le même genre de ſupplice pour avoir eu le courage de refuſer d'indiquer le lieu où les thréſors de l'Empire

étoient cachés. La plûpart des hiſtoriens imputent ce forfait au ſeul Almagro qui, craignant que, tant qu'Atahualipa vivroit, l'or qu'on apporteroit ne fût revendiqué par Pizarre & ſes compagnons, comme partie de la rançon de ce prince, donna du poids à la fauſſe accuſation de l'interprète Péruvien.

Furieux de la mort cruelle de leur Ynca, tous les habitans du Pérou enfouiſſent ou jettent, ſelon quelques-uns, dans des précipices les thréſors des deux derniers empereurs, & prennent les armes dans différentes provinces, pour venger Atahualipa. Un des généraux de ce prince ſe ſaiſit de ſes enfans, ſous prétexte de les faire reconnoître en qualité d'Yncas; mais il les fit périr, dans le deſſein d'uſurper leur thrône ſanglant. Il eſt vaincu, ainſi que tous les autres ſeigneurs Péruviens. Pizarre & Almagro font couler à l'envi le ſang de ce malheureux peuple, qu'ils traitent de Barbare. C'eſt à tous les hommes à juger ſi cette nation l'étoit autant que ſes vainqueurs. Il eſt conſtant que, dans le cours de cette guerre qui dura pluſieurs années, ces prétendus Barbares montrerent beaucoup de bonne foi, d'humanité, de juſtice, de grandeur d'ame; vertus que les Eſpagnols ſembloient ne plus connoître que de nom. On conclut pluſieurs traités pour leur faire quitter les armes; mais tous furent violés par la perfidie, par l'avarice de leurs tyrans. Pour éblouir les Indiens, pour avoir le tems de s'affermir dans ſa conquête,

Pizarre donna la frange rouge à Mango-Ynca, frere & héritier des deux derniers empereurs. Cette frange étoit au Pérou la marque du pouvoir ſouverain, comme le ſceptre & la couronne le ſont en Europe.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſqu'un envoyé de l'empereur Charles-Quint vint décorer François Pizarre de la dignité de Marquis. Le prince répandoit auſſi ſes faveurs ſur Almagro. Tous les deux obtinrent des gouvernemens. Mais, comme on n'en fixa pas les limites d'une maniere préciſe, ce fut, dans la ſuite, une ſource de guerres civiles, qui manquerent de faire perdre à l'Eſpagne l'empire du Pérou. Almagro renonça pour lors à ſes prétentions, dans l'eſpérance de s'enrichir par de nouvelles découvertes. Il perça juſques dans le Chili, au delà du tropique du Capricorne. Il n'eut guères que la peine d'écarter à coups de ſabre une multitude mal armée, qui s'oppoſoit à ſon paſſage. Par-tout on prenoit poſſeſſion au nom de Charles-Quint. Mais la nouvelle du ſoulevement général des Péruviens interrompit le ſuccès d'Almagro. Il repaſſa dans le Pérou, où il trouva tout dans la confuſion. L'Ynca Mango, remarquant que les Eſpagnols, au lieu d'accomplir les traités, établiſſoient ſur des fondemens inébranlables leur puiſſance dans ſon Empire ; qu'ils bâtiſſoient des villes, & exterminoient de jour en jour ſes ſujets, après s'en être ſervi comme d'animaux deſtinés à leurs beſoins, conjura

contre la poignée de tyrans qui le tyrannisoient; mais son dessein transpira. Il fut arrêté, conduit à la forteresse de Cusco, & appliqué à une question aussi honteuse que cruelle. Cependant il eut l'adresse de tromper un des freres de Pizarre, de briser ses fers, & de rassembler deux armées avec lesquelles il assiégea en même tems Cusco, sa capitale, & la ville de Los Reys, ou Lima, bâtie depuis peu par Pizarre. Almagro, pour premier exploit à son retour du Chili, le bat, & l'oblige d'abandonner son entreprise sur Cusco. Mango vaincu fuit dans les montagnes, en accusant ses dieux de l'avoir trahi.

Pizarre, assiégé lui-même dans Lima, se vit réduit aux extrémités les plus pressantes; mais son courage, loin d'en être ébranlé, ne parut jamais plus ferme. Il fit partir ses vaisseaux du port, sous prétexte de les envoyer chercher du secours à Panama, mais en effet pour empêcher ses compagnons de fuir, & pour leur apprendre à n'espérer que dans leur valeur. Plusieurs corps Espagnols, venus à son secours, furent enveloppés & taillés en piéces par les Indiens, maîtres de la campagne & des passages. Enfin Alfonse Alvarado, ayant rassemblé trois cens Espagnols, perça jusqu'à Lima, à la tête de ces guerriers. Avec ce renfort, Pizarre reprit la supériorité, & détruisit par-tout les troupes Péruviennes.

Déja le fer avoit moissonné un tiers des Péruviens. Ce peuple, d'un caractere doux,

timide, d'une intelligence ſinguliérement bornée, d'un tempérament foible & délicat, ſembloit, à la vérité, être né pour l'eſclavage ; mais les Eſpagnols ne voyoient dans cette foibleſſe qu'une facilité de plus pour les détruire. En vain quelques hommes pieux & humains élevoient la voix pour défendre les droits de la nature & des gens auprès de leurs indignes compatriotes. Les Eſpagnols, en paſſant en Amérique, contractoient un caractere ſombre, impitoyable. Accoutumés au ſang, ils n'épargnoient pas davantage celui de leurs concitoyens, dans les guerres civiles, qui s'allumerent entr'eux, dans cette occaſion.

Almagro n'eût pas été plutôt reçu dans Cuſco par les freres de Pizarre, qu'il les fit arrêter, prétendant que Cuſco étoit de ſon gouvernement, & que les Pizarres devoient être traités comme des ſéditieux, pour avoir voulu y maintenir l'autorité de leur frere. En même tems il donna la frange rouge à Paulu, Ynca, frere de Mango. Il croyoit avoir encore beſoin de ce phantôme de roi pour amuſer les Indiens. Cependant leurs derniers malheurs avoient éteint en eux l'eſpérance & le courage. Ils ſe ſentoient accablés par la ſupériorité que l'eſpece humaine Eſpagnole avoit ſur la leur. Ils gémiſſoient : ils obéiſſoient ; ils rempoient déja par habitude.

Le marquis Pizarre négocia avec ſon rival pour tirer ſes freres de priſon. Après bien des difficultés, Almagro les lui renvoya : c'é-

toient deux ennemis de plus qu'il eut bien tôt à combattre. En effet, à peine Pizarre ſe vit-il libre de faire éclater impunément ſa vengeance, qu'il aſſembla des troupes, & vint attaquer Almagro. En peu de tems, la diſcorde, armée du fer & de la flamme, déſole toutes les provinces du Pérou. Les Eſpagnols, nouvellement arrivés d'Europe, qui ne comptoient teindre leur épée que du ſang des Indiens, prennent parti les uns contre les autres. Les Péruviens, qui alors euſſent pu ſecouer le joug, ne profitent point de l'affoibliſſement de leur ennemi commun. Ils ſe partagent, au contraire, les uns contre les autres, & combattent pour le choix de leurs tyrans. Pizarre, par ſa conduite habile, devient inſenſiblement ſupérieur à ſon ennemi; & bientôt Fernand, un des freres du marquis, termine, ou plutôt aſſoupit la guerre civile, en gagnant une bataille déciſive ſur Almagro. Il s'empare enſuite de Cuſco, où il fait décapiter le chef des ennemis. Alors le calme parut être rendu à ces vaſtes régions; mais cette tranquillité trompeuſe n'étoit qu'une illuſion de la fortune. Le parti du farouche Almagro n'étoit point tombé avec ſa tête. Les partiſans & le fils de cet homme ſanguinaire conſpirerent contre le gouverneur de Lima. En 1541, ce guerrier eſt maſſacré dans ſon palais, au milieu de ſes amis. Le jeune Almagro eſt proclamé ſur le champ Gouverneur du Pérou. Il aſpiroit à en être le Roi. La cour, inſtruite de ces

diviſions ſanglantes, qui pouvoient lui faire perdre l'Empire nouvellement conquis, envoie, avec un pouvoir ſouverain, le licencié Vaca de Caſtro. Il eſt aſſez étonnant que Charles n'ait pas fait marcher un de ſes généraux. L'Ynca Mango eſt poignardé par les Eſpagnols juſques ſur les montagnes qu'il avoit choiſies pour ſon aſyle. L'Ynca Paulu combattoit pour Almagro. Celui-ci, fier de ſes forces, & de la faveur des Péruviens, a l'audace de ſe déclarer ouvertement contre l'empereur. Vaca le déclare criminel de lèſe-Majeſté, & remporte ſur lui, le 16 de Septembre 1542, une victoire déciſive à Chapas. Cette bataille coûta plus de ſang aux Eſpagnols, que la conquête entiere de l'Amérique méridionale. Almagro, fait priſonnier, perdit la tête ſur un échafaud.

L'année ſuivante, Charles envoie au Pérou, en qualité de Vice-Roi, Vaſco Nugnès de Véla, homme ferme, ſévère, inflexible. Il devoit établir à Lima une audience royale, chargée de veiller ſur-tout à l'exécution des loix nouvellement portées en faveur des Indiens. Véla exécute à la rigueur les ordres de la cour, & commence par détruire les loix tyranniques de Pizarre & d'Almagro; loix qui paroiſſoient faites pour anéantir les Péruviens. Il y en avoit une entr'autres, qui permettoit à tout Eſpagnol, fût-il de la plus baſſe condition, de prendre ſur ſa route trois Indiens pour porter ſon bagage. On employoit ces

malheureux à toutes sortes de corvées; & souvent on leur coupoit les jarrets, quand la fatigue & l'épuisement ne leur permettoient plus de traîner leurs charges. Les Espagnols crierent à la tyrannie, quand ils virent qu'on vouloit les empêcher de traiter les Péruviens comme des animaux. Ils signifierent au vice-roi qu'ils appelloient de ses ordonnances à l'empereur mieux informé. Véla se moqua de ces clameurs inhumaines. Il établit l'Audience royale, malgré les protestations. Ce coup d'autorité excita une nouvelle guerre civile. Cusco se déclara contre lui, & élut en sa place Gonzale Pizarre. L'Audience de Lima s'éleva elle-même contre le vice-roi; lui reprocha sa cruauté, son orgueil; le fit arrêter, & le relégua dans une isle déserte, en attendant qu'on pût le renvoyer en Espagne. Cette procédure d'un corps de magistrats dévoués à la cour, prouve que Véla n'avoit pas en effet les qualités propres à ménager les esprits, & à gouverner. Cependant cette discorde, qui rendit Pizarre maître absolu, manqua, encore une fois, de faire perdre à l'Espagne l'Amérique méridionale.

Le vice-roi exilé se sauva de l'isle, par le secours de quelques Espagnols qui aimoient mieux obéir à la cour, que d'être soumis à un de leurs compagnons. Ils lui firent une armée; & l'on vit encore les Espagnols tourner contre eux-mêmes ce fer qu'ils avoient rougi du sang de tant de malheureux. D'abord les suc-

cès varierent; mais la fureur fut égale dans les deux partis. On ne faiſoit quartier à perſonne. Jamais on ne vit parmi les Chrétiens, excepté dans les guerres de religion, plus de forfaits, plus de barbarie. Les Indiens prirent part à cette guerre, comme aux précédentes, & ſe rangerent ſtupidement, les uns ſous les étendards de Gonzale, les autres ſous ceux du vice-roi. Dix ou douze mille de ces malheureux, répandus dans chaque armée, traînoient l'artillerie, applaniſſoient les chemins, tranſportoient le bagage, & s'égorgeoient mutuellement, quand l'occaſion s'en préſentoit. Ils avoient appris de leurs conquérans à être ſanguinaires. Pizarre fut déclaré gouverneur du Pérou, par l'Audience même de Lima, qui eût dû lui faire ſon procès. Il ſe rendit bientôt digne de ce choix par la victoire complette qu'il remporta ſous les murs de Quito, & dans laquelle le vice-roi perdit la vie. Ce ſuccès fit régner le vainqueur au Pérou, ſans qu'il oſât pourtant ceindre le diadême. Il paroît que les vues de l'Audience de Lima, en lui déférant la qualité de Gouverneur général, étoit qu'il ſe contentât d'être en effet le dépoſitaire de l'autorité royale. Toutes ces diviſions n'empêcherent pas les Eſpagnols de pouſſer leurs découvertes & leurs conquêtes dans l'Amérique méridionale. Ils pénétrerent, en 1546, juſqu'au Paraguai, & à la riviere de Plata. Un certain Mendoze forma une armée, & marcha contre Pizarre.

Carvajal, ſoldat de fortune, mais homme de tête, & lieutenant du gouverneur, remporta ſur Mendoze une victoire complette; le prit, & lui fit couper la tête. Carvajal étoit le plus habile officier & le plus cruel Eſpagnol qu'il y eût alors dans l'Amérique. Il découvrit, dans une de ſes expéditions, les mines de Potozi, les plus riches, tant de l'ancien que du nouveau monde. Loin d'être épuiſées depuis plus de deux ſiécles, ces mines fourniſſent encore aujourd'hui des ſommes prodigieuſes.

Enfin, en 1547, l'empereur envoya au Pérou Pierre de la Gaſca, ſimple prêtre, à qui il donna un pouvoir abſolu, avec la qualité de Préſident de l'Audience de Lima. Cet eccléſiaſtique modéré & inſinuant rappella à leur devoir, ſans tirer l'épée, la plus grande partie des rebelles, & offrit une amniſtie à Pizarre. Celui-ci, pour toute réponſe, le condamna à mort; vint fondre ſur ſon armée, & la tailla en piéces. L'uſurpateur fut encore redevable de ce ſuccès à Carvajal, qui ſe vanta d'avoir tué dans cette bataille ſon propre frere & cent Eſpagnols.

Le gouverneur vaincu erra, pendant deux ans, ſans oſer paroître devant les partis des rebelles, juſqu'à ce que Valvidia, conquérant du Chili, ayant joint ſes forces aux débris de ſon armée, partagea avec ce reſpectable perſonnage la gloire de terminer les guerres civiles du Pérou. Pizarre, trahi & abandonné par ſes ſoldats, tomba au pouvoir des Roya-

listes. Un de ses officiers lui conseilla de périr en Romain. « Non, répondit-il; il vaut mieux » mourir en Chrétien. » Il fut bientôt conduit sur un échafaud, & eut la tête tranchée. On écartela Carvajal. Ce misérable avoua, en mourant, qu'il avoit massacré de sa propre main quatorze cens Espagnols, & vingt mille Indiens. L'exécution de ces deux tyrans auroit offert un spectacle agréable aux yeux des infortunés Péruviens, si des hommes, qui ont perdu leur liberté, & qui gémissent sous l'oppression la plus affreuse, pouvoient encore trouver dans la vie quelques sujets de plaisir.

Le président adoucit le sort de ces pauvres esclaves, conformément aux ordonnances de l'empereur. Il réforma les abus de la tyrannie. Il envoya les Espagnols qui n'avoient point d'établissemens à de nouvelles découvertes, & affermit, dans ces régions éloignées, l'autorité de la cour, qui, depuis ce tems-là, ne reçut que de légeres atteintes.

Pour dédommager en même tems la noblesse Espagnole de ne pouvoir employer les Indiens en qualité d'esclaves, l'empereur donna un décret par lequel il autorisoit les gentilshommes établis au Pérou, à faire le commerce sans déroger. Heureuse l'Epagne, si Charles eût étendu une loi si sage à tous les royaumes qui composoient sa vaste monarchie ! Gasca, au service duquel l'empereur dut peut-être la conservation de toute l'Amé-

rique méridionale, eut pour récompense l'évêché de Pallencia.

C'est ainsi que, dans l'espace de quelques années, cette partie du Nouveau-Monde fut soumise pour jamais à l'Espagne. L'Amérique méridionale, cette immense région, la plus riche qui soit dans l'univers, a près de neuf cens lieues de longueur sur trois cens dans sa plus grande largeur. Pour donner une idée légere de ses richesses, il suffit de dire que, dans la seule ville de Lima, avant le dernier tremblement de terre, arrivé en 1746, il y avoit près de quinze cens milions de livres, tant en lingots & en argent monnoyé, qu'en orfévrerie. Pour affermir l'empire Espagnol en Amérique, les rois ont établi, soit dans les isles, soit dans le continent, neuf audiences royales, cinq archevêchés, trente évêchés, deux universités, &, ce qu'on n'auroit jamais dû y voir, deux tribunaux de l'Inquisition. Il n'est pas inutile d'observer que les généraux, qui firent la découverte & la conquête du Nouveau-Monde, eurent tous une triste destinée, à commencer depuis Christophe Colomb jusqu'à Valvidia. Celui-ci, après avoir assujetti une partie du Chili, fut vaincu & pris, en voulant pousser plus loin ses découvertes, par une nation belliqueuse, qui le fit périr par le plus affreux supplice. On prétend que les Barbares lui verserent dans la bouche de l'or fondu, en lui disant : « Rassasie-toi de ce métal, dont toi & les tiens

» ſont ſi fort altérés. » Colomb, après avoir été chargé de fers, & preſque conduit ſur un échafaud, mourut diſgracié & accablé de douleur. François Pizarre fut maſſacré. Son frere Gonzale, Almagro, Carvajal, périrent par la main des bourreaux. Cortez perdit ſes biens dans une expédition qu'il entreprit contre la Californie; eſſuya mille mauvais traitemens des miniſtres, & fut à peine connu de l'empereur qui lui avoit de ſi grandes obligations. On ſçait que, Charles-Quint lui demandant un jour, » Qui êtes-vous? » Cortez répondit fièrement: « Je ſuis un homme qui vous a donné » plus de provinces, que vos parens ne vous » ont laiſſé de villes. »

TUNIS. (*ſiéges de*) Les mercénaires que Carthage employoit pour ſa défenſe, ne recevant pas leur paye, ſe révolterent au nombre de près de cent mille hommes, & entraînerent dans leur parti pluſieurs villes de l'Afrique. Ils s'emparerent de Tunis, dont ils firent leur place d'armes. Durant trois ans, ils eurent de grands avantages ſur les Carthaginois; & pluſieurs fois ils ſe préſenterent aux portes de leur patrie, dans le deſſein d'en former le ſiége. Enfin on mit à la tête des troupes de la république le fameux Amilcar Barca, pere du grand Annibal. Ce général ſurprit l'armée des rebelles, & l'aſſiégea dans ſon camp. La famine y devint ſi terrible, qu'ils furent contraints de ſe manger les uns les autres. Après avoir long-tems ſouffert de ce cruel

fléau, ils livrerent leurs chefs qui furent mis à mort; & toutes leurs troupes furent paſſées au fil de l'épée, malgré les promeſſes qu'on leur avoit données. Enſuite Amilcar marcha droit à Tunis où étoient les reſtes des révoltés, commandés par un ſéditieux, nommé *Mathos*. Les Carthaginois, pendant l'abſence d'Amilcar qui s'étoit éloigné du camp, firent des pertes conſidérables; mais le retour de ce général ramena bientôt la victoire. Tunis fut emportée: tous les rebelles furent tués; & Mathos, leur chef, termina par une mort honteuſe une vie ſouillée par les cruautés les plus barbares. *L'an du monde 3766.*

2. Le fameux Abdoulmoumen s'étoit fait un Etat redoutable par ſes victoires continuelles; & l'Afrique entiere trembloit devant ce conquérant heureux & terrible. Tunis ſeule étoit encore libre; & cette ville puiſſante ſembloit braver la foudre qui menaçoit ſes remparts. Le monarque Arabe voulut humilier & ſoumettre cette cité ſuperbe; &, comme pour s'en approcher il falloit traverſer des déſerts immenſes, il fit de grands amas de bleds, qu'il fit enterrer dans des puits qui étoient ſur la route qu'il devoit prendre. Ces préparatifs le conduiſirent juſqu'au commencement de l'année 1159, qu'il partit de Maroc, à la tête de cent mille combattans. Cette grande armée avoit à peine formé ſon camp devant la place, que le gouverneur fut ſommé de ſe rendre. Ce ſeigneur, fidèle au roi de Sicile, ſon maî-

tre,

tre, répondit par une ſortie vigoureuſe, dans laquelle les Barbares furent repouſſés par les Chrétiens. Ce premier ſuccès leur annonçoit une ſuite de triomphes; mais, la nuit même, dix-ſept des principaux habitans s'échapperent de la ville, & offrirent à Abdoulmoumen de lui ouvrir les portes, à condition qu'il accorderoit la vie aux citoyens, & qu'il les conſerveroit dans leurs biens & dans leurs priviléges. C'eſt ainſi que, par une infâme trahiſon, ce prince ſe rendit maître d'une place qui pouvoit faire échouer ſes efforts.

3. Les diſgraces ſans nombre, qui avoient accompagné la premiere expédition de ſaint Louis contre les infidèles, n'avoient pu ralentir la pieuſe ardeur de ce grand monarque. Il n'avoit point quitté la Croix depuis ſon retour de la Paleſtine; & les triſtes nouvelles qu'il en recevoit enflammoient de plus en plus ſon zèle. Enfin, en 1270, il réſolut de faire de nouveaux efforts pour arracher au joug Mahométan la Ville ſainte, & les infortunés Chrétiens qu'elle renfermoit encore. La plûpart des ſeigneurs s'empreſſerent d'accompagner le prince. Le fidèle Joinville fut preſque le ſeul qui refuſa de partager les périls de « ſon bon » ſeigneur & maître. » Il dit, en pleine aſſemblée, que la derniere croiſade l'avoit ruiné, & que l'on ne pouvoit, ſans pécher mortellement, conſeiller au Roi cette nouvelle entrepriſe. « Le bon ſeigneur étoit ſi très-foible & » débilité, qu'il ne pouvoit ni endurer le har-

» nois, ni souffrir le cheval. » L'armée Françoise, composée de soixante mille hommes, s'embarqua, le premier de Juillet, à Aiguesmortes; & l'on cingla vers les côtes de Barbarie. On y arriva bientôt. On descendit, à la vue des infidèles. On les dissipa; & l'on prit possession du pays par cette formule qu'un hérault répéta : « Je vous dis le ban de notre » Seigneur Jesus-Christ, & de Louis, roi de » France, son sergent. » Ensuite on dressa les tentes; & toute l'armée se campa entre Tunis & Carthage. Cette derniere ville, autrefois si fameuse, n'offroit plus que de tristes débris; mais ils annonçoient encore ce qu'avoit été, quelques siécles auparavant, la fière rivale de Rome; & ils étoient défendus par un très-bon château. On emporta cette fortereſſe par escalade; & l'on fit toutes les dispositions nécessaires pour attaquer Tunis, si ses habitans osoient remuer. Ce n'étoit point une facile entreprise. Tunis étoit alors très-fortifiée, & comptoit dans son sein plus d'un million de braves défenseurs. Aux approches des François, le roi de cette importante cité leur envoya dire qu'il feroit massacrer tous les Chrétiens qui étoient dans ses Etats, si l'on avoit la hardiesse d'assiéger sa capitale. On répondit avec noblesse à ces vaines menaces; & l'on auroit commencé dès-lors à humilier le Barbare, si, par déférence pour le roi de Sicile, Charles d'Anjou, frere du Roi, qui n'étoit pas encore arrivé, l'on n'eût point retardé

toutes les opérations. Ce délai devint funeſte. Bientôt les maladies les plus cruelles moiſſonnerent la moitié des Croiſés ; & le ſaint monarque lui-même ne fut point à l'abri de cette contagion terrible. En peu de jours, le mal fit des progrès ſi rapides, qu'il vit bien que ſon heure étoit proche, & que le Ciel, après lequel il avoit ſi long-tems ſoupiré, alloit s'ouvrir devant lui. Il ramaſſa toutes ſes forces dans ce fatal inſtant ; &, voulant que ſon dernier ſoupir fût pour Philippe, ſon fils aîné, qui ne le quittoit pas, une inſtruction mémorable, il lui adreſſa ces belles paroles : « Biau fils, la » premiere choſe que je te commande à gar- » der, eſt d'aimer Dieu de tout ton cœur, & » de deſirer plutôt ſouffrir toutes manieres de » tourmens, que de pécher mortellement. Si » Dieu t'envoie adverſité, ſouffres-la en » bonne grace, & penſes que tu l'as bien deſ- » ſervi. S'il te donne proſpérité, n'en ſois pas » pire par orgueil ; car on ne doit pas guer- » royer Dieu de ſes dons. Vas ſouvent à » confeſſe : ſur-tout élis un confeſſeur idoine » & prud'homme, qui puiſſe t'enſeigner ſûre- » ment ce que tu dois faire ou éviter. Ecoute » le ſervice de ſainte Egliſe dévotement, de » cœur & de bouche, ſans bourder ni truf- » fer avec autrui. Entends volontiers les ſer- » mons, & en apert, & en privé. Aime tout » bien : hais toute prévarication en quoi que » ce ſoit. Bannis de ta préſence ces courti- » ſans pleins de convoitiſes, vils flateurs,

» toujours occupés à déguiſer la vérité qui
» doit être l'unique règle des Rois. Enquiers-
» toi d'elle, biau cher fils, ſans tourner ni à
» dextre ni à ſeneſtre. Sois toujours pour elle
» en contre toi. Ainſi jugeront tes conſeillers
» plus hardiment, ſelon droiture & ſelon juſ-
» tice. Veilles ſur les baillifs, prévôts & autres
» juges, & t'informes ſouvent d'eux, afin que,
» ſi choſe y a entr'eux à reprendre, tu le faſſes.
» Que ton cœur ſoit doux & piteux au pauvre.
» Fais-lui droit comme au riche. A tes ſervi-
» teurs, ſois loyal, libéral, & roide de parole,
» à ce qu'ils te craignent & aiment comme leur
» maître. Proteges, aimes, honores toutes gens
» d'égliſe; & gardes bien qu'on ne leur tolliſſe
» leurs revenus, dons & aumônes que tes an-
» ciens & devanciers leur ont laiſſés. N'ou-
» blies jamais le mot du roi Philippe mon aïeul,
» qui, preſſé de réprimer les torts & forfaits
» qu'ils lui faiſoient, repondit: *Quand je re-*
» *garde les honneurs & les courtoiſies que Dieu*
» *m'a faites, je penſe qu'il vaut mieux laiſſer*
» *mon droit aller, qu'à ſainte Egliſe ſuſciter*
» *contens.* Gardes-toi, biau cher fils, de trop
» grandes convoitiſes. *Ne boute pas ſur tes*
» *peuples trop grande taille ni ſubſides*, ſi ce
» n'eſt par grande néceſſité, pour ton royaume
» défendre, non pour tes paſſions ſatisfaire; &
» alors même diminues la dépenſe de ta mai-
» ſon, pour employer le ſuperflu de ton revenu
» au bien de tes ſujets dont tu es le pere. Je
» te ſupplie, mon cher enfant, que en ma fin

» tu ayes de moi ſouvenance, & de ma pau-
» vre ame; & me ſecoures par meſſes, orai-
» ſons, prieres, aumônes & bienfaits par tout
» ton royaume. Je te donne toutes les béné-
» dictions qu'un bon pere & preux peut don-
» ner à ſon cher fils. Que le ſeigneur te garde
» & défende de tout mal! »

Que de ſublimité! que de ſageſſe dans ces maximes d'un grand monarque! Puiſſent les deſcendans de S. Louis, pour leur félicité & pour celle de leurs peuples, n'en oublier jamais l'heureuſe pratique! Louis demanda l'Extrême-Onction & le ſaint Viatique, que, malgré ſa foibleſſe, il reçut à genoux au pied de ſon lit, avec les ſentimens de la foi la plus vive. Depuis ce moment, il ne fut plus occupé que de Dieu. Dieu ſeul rempliſſoit ſon ame. Quand il ſe ſentit près de ſa fin, il ſe fit étendre ſur un lit couvert de cendres, où, les bras croiſés ſur la poitrine, les yeux au ciel, il expira, ſur les trois heures après midi, le vingt-cinquieme jour d'Août, dans la cinquante-ſixieme année de ſon âge, & la quarante-quatrieme de ſon règne. Ainſi paſſa de ce monde en l'autre Louis neuvieme du nom, » qui ſi ſaintement a vécu, ſi bien gardé ſon
» royaume, & fait tant de beaux faits envers
» Dieu; le prince le plus ſaint & le plus juſte
» qui ait jamais porté la couronne; dont la
» foi étoit ſi grande, qu'on auroit cru qu'il
» voyoit plutôt les myſteres divins qu'il ne
» les croyoit. » Auſſi-tôt après la mort & les

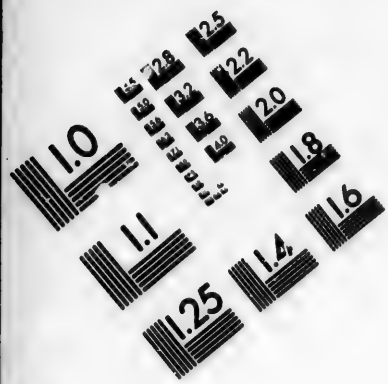
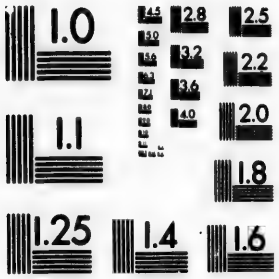
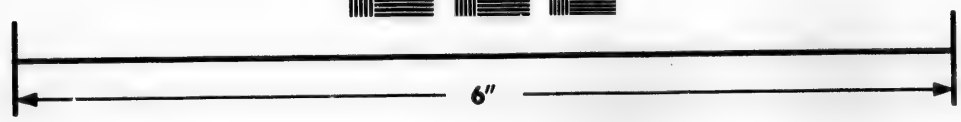
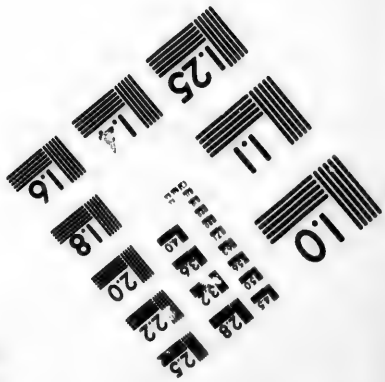


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

obſéques du ſaint roi, Philippe III, ſon fils & ſon ſucceſſeur, conclut une trève de dix ans avec les infidèles, & ſe diſpoſa à revenir en France, environné de tombeaux & de funérailles. Il avoit perdu dans cette funeſte expédition le roi ſon pere, le comte de Nevers ſon frere, & la plûpart des grands ſeigneurs ſes vaſſaux. Thibaud V, roi de Navarre, ſon beau-frere, fut emporté à Trépani, en Sicile, par une fiévre violente. Iſabelle d'Aragon, ſon épouſe, mourut en Calabre, d'une chute de cheval. Son oncle Alfonſe, comte de Poitiers, & la comteſſe de Poitiers expirerent, peu de tems après, en Italie. Tant de malheurs éteignirent enfin pour jamais l'ardeur que les François avoient pour les croiſades.

4. Muley-Haſſan, roi de Tunis, ayant été chaſſé de ſes Etats par Barberouſſe, ce fameux corſaire, la terreur des Chrétiens, vint implorer le ſecours de l'empereur Charles-Quint. Ce prince, touché des prieres du monarque Barbare, lui jura de le placer ſur ſon thrône, & d'en chaſſer l'uſurpateur. Il aſſembla une flotte compoſée de trois cens voiles, & chargée de vingt-cinq mille hommes de pied, & de deux mille chevaux; partit de Cagliari, où étoit le rendez-vous général, & arriva à Porto-Farina, autrefois Utique. Comme ce port étoit peu ſûr, la flotte leva l'ancre; doubla le cap de Carthage, &, côtoyant les terres de Marſa, aborda enfin à une portée de canon de la Goulette. Toute l'armée Chrétienne prit

terre, ſans que les ennemis oſaſſent s'oppoſer à la deſcente. Les Généraux firent dreſſer les tentes de l'empereur, & celles du reſte de l'armée, entre Carthage & la Tour-de-l'Eau, & l'environnerent de lignes larges, profondes, & fortifiées de redoutes d'eſpace en eſpace. C'étoit le même endroit où S. Louis avoit placé ſon camp. On ouvrit enſuite la tranchée; & l'on dreſſa trois batteries contre la fortereſſe, dont la plus forte étoit de vingt-quatre gros canons. Tandis que l'on foudroyoit la place par terre, les galeres avançant tour-à-tour, faiſoient leurs décharges; &, quand un rang avoit tiré, un autre prenoit ſa place. La grande caraque de Malte, & un galion de Portugal, qui, par leur hauteur, tiroient aiſément au-deſſus de l'armée navale, firent un feu ſi vif, qu'ils ruinerent une partie des fortifications, & démonterent les batteries de la Tour. Le feu ayant continué depuis midi juſqu'à minuit, & la place étant ouverte en pluſieurs endroits, on réſolut de l'emporter l'épée à main. Les Chrétiens montent à l'aſſaut avec intrépidité, tuent ou renverſent tous ceux qui oſent leur oppoſer quelque réſiſtance, forcent les brèches, gagnent les boulevards & le haut de la Tour, & s'en emparent enfin, après une heure de combat. Chaſſe-Diable, & Sinan le Juif, éleves de Barberouſſe, & chef des défenſeurs de la Goulette, ne pouvant plus réſiſter aux Impériaux vainqueurs, ſe retirerent dans Tunis, où leur

arrivée répandit la terreur & le déſeſpoir. L'empereur entra dans cette fortereſſe, ſuivi de Muley-Haſſan, à qui il dit : « Voilà la » porte par où vous rentrerez dans vos Etats. »

On ne ſçauroit exprimer le trouble & l'agitation de Barberouſſe, à la nouvelle des ſuccès de Charles-Quint. Avec la Goulette qu'il avoit regardée comme imprenable, il perdoit quatre-vingt-ſept galères, galiottes & autres vaiſſeaux à rames, tous armés, & plus de trois cens piéces de canons de bronze, renfermés dans cette citadelle. Il tint conſeil avec les Turcs attachés à ſa fortune. Il leur dit qu'ils ſe trouvoient enfermés dans une ville entre deux ennemis également à craindre ; que les habitans & les Arabes déteſtoient leur domination, & la verroient ceſſer avec joie ; qu'il y avoit vingt-cinq mille eſclaves Chrétiens dans Tunis, qui, s'ils en trouvoient l'occaſion, ſe révolteroient, & ouvriroient les portes aux Eſpagnols. Il leur déclara qu'à l'égard de ces eſclaves, il étoit réſolu de les faire égorger. Chaſſe-Diable, qui étoit le plus cruel de tous les hommes, applaudit à un ſentiment auſſi inhumain ; mais Sinan le Juif, à qui un grand nombre de ces malheureux captifs appartenoit, s'y oppoſa avec force. Il repréſenta à Barberouſſe que, par cette action barbare, ils ſe rendroient odieux à toutes les nations ; que lui-même y perdroit le prix & la rançon des plus conſidérables, qui étoient à lui ; qu'après tout, ils pourroient toujours

en venir à cette cruelle extrémité qu'il falloit réſerver pour un coup de déſeſpoir. Barberouſſe voulut bien ſuſpendre l'horrible projet qu'il avoit formé ; mais, pour en aſſurer l'exécution, en cas qu'il fût vaincu, il fit charger de nouvelles chaînes les eſclaves ; les fit renfermer dans le château, & fit mettre deſſous le bâtiment où ils étoient pluſieurs barils de poudre à canon. Il paſſa tout le reſte de la nuit, agité tour-à-tour par la crainte & par l'eſpérance, & dans l'attente d'une journée qui devoit décider de ſon ſort. Il ſortit de Tunis, le lendemain matin, à la tête de quatre-vingt mille hommes, & vint camper dans une plaine, à une lieue de la ville. L'une & l'autre armée ſe trouva bientôt en préſence. Les Arabes attaquerent les Chrétiens, d'abord avec aſſez d'aſſurance ; mais à peine eurent-ils eſſuyé la premiere décharge de l'artillerie, qu'ils ſe débanderent, & entraînerent avec eux les Maures, & même les Turcs. Barberouſſe & les autres chefs, courant par-tout, vouloient les ramener au combat ; mais ils étoient ſourds à leur voix, & ne prenoient conſeil que de la terreur dont ils étoient ſaiſis. Barberouſſe, frémiſſant de colere, fit ſonner la retraite, rallia les fuyards, & paſſa la nuit en bataille ſous les murs de la ville. Tandis qu'il délibéroit s'il iroit de nouveau préſenter la bataille aux Chrétiens, ou s'il s'enfermeroit dans Tunis, quelques Turcs vinrent lui annoncer que les eſclaves avoient briſé leurs chaînes, &

s'étoient rendus les maîtres du château. Barberousse y accourut, en criant qu'on lui ouvrît les portes ; mais on ne lui répondit qu'à coups de mousquets, & par une grêle de pierres. Alors, transporté de fureur, il s'écria que tout étoit perdu, puisque les esclaves étoient les maîtres du château & de ses thrésors. Il sortit aussi-tôt de Tunis, suivi de quelques Turcs, & se mit en sûreté.

Cependant l'empereur, qui ignoroit cette révolution, approchoit de Tunis. Il en fut bientôt instruit par quelques Maures qui s'étoient échappés de la ville. Dans l'instant, les Impériaux se répandirent dans la ville ; massacrerent tout ce qui s'offrit à leur fureur ; enleverent les femmes & les enfans qu'on réserva pour l'esclavage, & s'abandonnerent à tous les excès qu'entraînent après elles la cruauté, l'avarice & la lubricité. Le butin fut si considérable, qu'il n'y eut point de soldat qui n'y fît sa fortune. On y trouva une grande quantité de livres choisis, écrits en arabe, & un magasin rempli de drogues exquises, & de parfums précieux. On brûla la plûpart des premiers qu'on n'entendoit pas ; & les autres, qui n'étoient pas connus, furent négligés ou perdus. Plus de deux cens mille personnes périrent dans le sac de cette malheureuse ville. Les uns expirerent sous le fer du vainqueur. Les autres, croyant éviter la mort par la fuite, la rencontrerent dans les sables brûlans des déserts où ils moururent consumés par la chaleur & par la soif.

L'empereur, maître de Tunis, rétablit Muley-Haſſan ſur le thrône ; mais cet infortuné prince n'en jouit pas long-tems tranquille. Muley-Hamida, ſon fils aîné, oſa lui arracher le diadême, & le priver de la lumiere du jour. Hamida fut chaſſé lui-même par ſon oncle Abdoulmélek, puis rappellé par ſes ſujets. Après avoir échapé à ces différentes tempêtes, il régna paiſiblement juſqu'à l'année 1570, qu'Uluchali, Dey d'Alger, & l'un des ſucceſſeurs de Barberouſſe, s'empara enfin du royaume de Tunis, qui ne fut plus, juſqu'à nos jours, qu'une retraite de pirates.

TURCKEIM. (*combat de*) Après l'affaire de Mulhauſen, le vicomte de Turenne, croyant n'avoir rien fait, tant qu'il reſteroit quelque choſe à faire, courut à l'infanterie de l'empereur, campée dans une vaſte plaine entre Colmar & Turckeim. Il la joignit, le 5 de Janvier 1675, & réſolut de l'attaquer, quoiqu'elle fût conſidérablement augmentée, depuis la déroute de Mulhauſen, & qu'elle préſentât un front de plus d'une lieue, défendu par des batteries de canons chargés à cartouches. Il recommanda au comte de Lorges de s'aller mettre en bataille dans une plaine, en-deçà d'une riviere, vis-à-vis les ennemis, de donner à ſa premiere ligne un front d'une grande étendue, & d'attendre, dans cette poſition, qu'il lui donnât le ſignal du combat. Pour lui, prenant ſeulement un corps d'infanterie & de dragons, il s'avança

à travers les côteaux qui ſont au pied des montagnes, par un terrein inégal, plein de chemins creux, & embarraſſé de haies & de vignes. On n'eût jamais cru que des troupes euſſent pu marcher en corps dans ce ſentier étroit, dangereux même, & difficile. Les ſoldats ne ſçavoient où ils alloient; &, ſous tout autre guide que Turenne, ils ſe fuſſent répandus en murmures ſéditieux.

Les ennemis admiroient la manœuvre du comte de Lorges; &, s'imaginant que toute l'armée, en formant un front ſi vaſte, en vouloit à Colmar où ils avoient renfermé tous leurs bagages, ils abandonnerent le poſte de Turckeim, pour défendre celui qu'ils croyoient uniquement menacé. Cependant Turenne arrive à Turckeim, ſans avoir été vu. Il attaque auſſi-tôt l'ennemi déconcerté. Il trouve une réſiſtance digne de ſon courage. On ſe charge à pluſieurs repriſes; &, après un combat auſſi vif que ſanglant, les Impériaux cèdent l'avantage au général François. Les vaincus profiterent des ténèbres pour ſe mettre en ſûreté. Ils abandonnerent l'Alſace, & repaſſerent le Rhin, au-delà duquel cette armée de ſoixante & dix mille hommes, réduite à peine à vingt mille combattans, alla porter la gloire de Turenne, avec la honte de ſa propre défaite. Le lendemain, les vainqueurs entrerent dans Colmar où ils trouverent trois mille ſoldats bleſſés, ou malades, que les Allemands n'avoient point eu le tems d'emmener avec eux.

TURIN. (*bataille & priſes de*) 1. Annibal, après avoir traverſé l'Eſpagne, paſſé le Rhône, battu les Gaulois, s'être aſſuré de la plûpart des peuples d'au-delà des Alpes, entreprit de franchir ces énormes montagnes, pour attaquer les Romains dans le centre de leur domination. Ce grand homme, par ſa patience, ſurmonta la nature; &, en quinze jours, il vint à bout de forcer ces impénétrables barrieres qui ſembloient mettre l'Italie à l'abri de toute inſulte. Il commença ſes expéditions par le ſiége de Turin, ville forte, qui avoit refuſé de faire alliance avec lui. Il l'emporta en trois jours, & fit paſſer au fil de l'épée tous ceux qui lui avoient été oppoſés. Cette victoire lui attira bien des amis qui vinrent groſſir ſes troupes. *An de Rome* 534.

2. L'an 312, Conſtantin, s'étant rendu maître de Suze, marcha contre Turin qui s'étoit déclaré pour le tyran Maxence. Il y étoit attendu par un grand corps de troupes dont la cavalerie, toute couverte de fer, paroiſſoit invulnérable. Cette vue, loin d'intimider ſon courage, remplit ſon cœur de cette joie guerriere, qui annonce le ſuccès. La bataille des ennemis étoit triangulaire. La cavalerie formoit la pointe. Les deux aîles compoſées d'infanterie ſe replioient en arriere, & ſe prolongeoient à une grande profondeur. Les cavaliers devoient donner, tête baiſſée, dans le centre de l'armée ennemie, la percer toute entiere, &, tournant bride, enſuite marcher

ſur le ventre à tout ce qu'ils rencontreroient. En même tems, les deux aîles d'infanterie devoient ſe déployer & envelopper l'armée de Conſtantin, déja rompue par la cavalerie. Le prince, trop habile guerrier pour ſe laiſſer ſurprendre, pénétra le deſſein des ennemis à la premiere inſpection de leur bataille. Il place des corps à droite & à gauche pour faire face à l'infanterie, & réprimer tous ſes mouvemens. Lui-même ſe met au centre, & oppoſe ſa valeur intrépide à cette formidable cavalerie. Elle s'avance d'un air menaçant. Conſtantin fait ouvrir ſes troupes, & la laiſſe paſſer, comme un torrent qui renverſe tout ce qui veut arrêter ſon cours, mais qui s'affoiblit, ſi rien ne lui réſiſte. Quand il la voit engagée entre ſes eſcadrons, il la fait enfermer & attaquer de toutes parts, non pas à coups de lances & d'épées, on ne pouvoit percer de pareils ennemis, mais à grands coups de maſſes d'armes. On les aſſommoit; on les écraſoit ſur la ſelle de leurs chevaux : on les renverſoit, ſans qu'ils puſſent ni ſe mouvoir pour ſe défendre, ni ſe relever, quand ils étoient abbatus. Bientôt ce ne fut plus qu'une horrible confuſion d'hommes, de chevaux, d'armes amoncelés les uns ſur les autres. Toute l'armée ſe diſſipe : le vainqueur la pourſuit juſques ſous les murs de Turin, la taille en piéces, & entre en triomphe dans la ville qui lui ouvre ſes portes.

3. Le comte d'Harcourt, général des

troupes Françoiſes en Piémont & en Italie, entreprit, en 1640, de ſe rendre maître de Turin, dont le prince Thomas, capitaine du roi d'Eſpagne, aſſiégeoit la citadelle. Ce deſſein parut ſi téméraire à Léganez, chef de l'armée Eſpagnole, que, dès qu'il vit les François campés devant la place, & Thomas aſſiégé, il écrivit à ce prince que les dames pouvoient louer des fenêtres, pour voir paſſer *Cadet-la-Perle.* C'étoit le nom qu'on donnoit d'ordinaire au Comte, parce qu'il étoit cadet de la maiſon de Lorraine, & qu'il portoit une perle à l'oreille. Le commandant Eſpagnol ne croyoit pas qu'il pût lui échapper. N'ayant pu forcer les retranchemens des François, qu'il attaqua toujours en homme qui craint de s'engager trop, il ſongea à les affamer. On eut beſoin de tout le génie du vicomte de Turenne, pour faire paſſer les convois qui ne venoient qu'avec la derniere difficulté. Mais ſi la diſette étoit grande dans le camp François, elle étoit exceſſive, & devenoit de jour en jour plus terrible à Turin. Un ingénieur Eſpagnol imagina des mortiers d'une nouvelle eſpece, qu'on chargeoit de boulets, & remplis de farine. Malheureuſement pour les aſſiégés, aſſez peu de boulets tomberent dans la ville. Les aſſiégeans en profitoient. On abandonna donc cet expédient; &, le 24 de Septembre, Turin capitula. La conquête de cette ville fit tant d'honneur au général François, que le brave & fameux Jean de

Wert dit : « J'aimerois mieux être général » d'Harcourt qu'empereur. »

Durant ce ſiége, un ſergent des Gardes-Piémontoiſes donna cet exemple ſingulier de patriotiſme. Ce guerrier gardoit avec quelques ſoldats le ſouterrein d'un ouvrage de la citadelle. La mine étoit chargée. Il n'y manquoit qu'un fauciſſon pour faire ſauter pluſieurs compagnies de Grenadiers qui s'étoient emparés de l'ouvrage, & y avoient pris poſte. La perte de l'ouvrage auroit pu accélérer la reddition de la place. Le brave ſergent, avec une fermeté héroïque, ordonne aux ſoldats, qu'il commandoit, de ſe retirer ; les charge de prier, de ſa part, le Roi ſon maître, de protéger ſa femme & ſes enfans ; bat un briquet, met le feu à la poudre, & périt pour ſa patrie. Les Grecs & les Romains n'auroient point oublié le nom d'un tel homme. Les écrivains modernes ont négligé de le tranſmettre à la poſtérité.

4. Louis XIV, ayant rappellé d'Italie le duc de Vendôme, pour le mettre à la tête des troupes de Flandres, en 1706, lui ſubſtitua le duc de la Feuillade, fils de ce fameux Maréchal qui érigea une ſtatue à ſon Roi dans la Place des Victoires. On avoit déja formé quelques attaques contre Turin. La Feuillade les continua avec une armée de quarante-ſix eſcadrons & de cent bataillons. Il eſpéroit conquérir cette ville ; & il attendoit, pour récompenſe de cet heureux ſuccès, le bâton

bâton de maréchal de France. Chamillard, ſon beau-pere, qui l'aimoit tendrement, avoit tout prodigué pour lui aſſurer la victoire. » L'imagination eſt effrayée des préparatifs de » ce ſiége, dit M. de Voltaire. Les lecteurs, » qui ne ſont point à portée d'entrer dans ces » diſcuſſions, ſeront peut-être bien-aiſes de » trouver ici quel fut cet immenſe & inutile » appareil.

» On avoit fait venir cent quarante piéces » de canon; & il eſt à remarquer que chaque » canon monté revient à environ deux mille » écus. Il y avoit cent dix mille boulets, cent » ſix mille cartouches d'une façon, & trois » cens mille d'une autre, vingt-une mille bom- » bes, vingt-ſept mille ſept cens grenades, » quinze mille ſacs à terre, trente mille inſ- » trumens pour le pionnage, douze cens mille » livres de poudre. Ajoûtez à ces munitions » le plomb, le fer & le fer-blanc, les corda- » ges, tout ce qui ſert aux mineurs, le ſoufre, » le ſalpêtre, les outils de toute eſpece. Il eſt » certain que les frais de tous ces préparatifs » de deſtructions ſuffiroient pour fonder & » pour faire fleurir une nombreuſe colonie. » Tout ſiége de grande ville exige ces frais » immenſes; &, quand il faut réparer chez » ſoi un village ruiné, on le néglige.

» Le duc de la Feuillade, plein d'ardeur & » d'activité, plus capable que perſonne des » entrepriſes qui ne demandoient que du cou- » rage, mais incapable de celles qui deman-

» doient de l'art, de la méditation & du » tems, preſſoit ce ſiége contre toutes les re- » gles. Le maréchal de Vauban, le ſeul Gé- » néral peut-être qui aimât mieux l'Etat que » ſoi-même, avoit propoſé au duc de la Feuil- » lade de venir diriger le ſiége, comme un » ingénieur, & de ſervir, dans ſon armée, » comme Volontaire; mais la fierté de la Feuil- » lade prit les offres de Vauban pour de l'or- » gueil cachée ſous la modeſtie. Il fut piqué » que le meilleur ingénieur de l'Europe lui » voulût donner des avis. Il manda, dans une » Lettre que j'ai vue : J'eſpere prendre Tu- » rin à la Cohorn. »

» Ce Cohorn étoit le Vauban des Alliés, » bon ingénieur, bon général, & qui avoit » pris plus d'une fois des places fortifiées par » Vauban. Après une telle Lettre, il falloit » prendre Turin. Mais, l'ayant attaqué par la » citadelle qui étoit le côté le plus fort, & » n'ayant pas même entouré toute la ville, » des ſecours, des vivres pouvoient y entrer. » Le duc de Savoye pouvoit en ſortir; &, » plus le duc de la Feuillade mettoit ſon im- » pétuoſité dans des attaques réitérées & in- » fructueuſes, plus le ſiége traînoit en lon- » gueur. Le duc de Savoye ſortit de la ville, » avec quelques troupes de cavalerie, pour » donner le change au duc de la Feuillade. » Celui ci ſe détache du ſiége pour courir » après le prince qui, connoiſſant mieux le » terrein, échappe à ſes pourſuites. La Feu l-

» lade manque le duc de Savoye; & la con-
» duite du ſiége en ſouffre. »

Cependant, depuis le départ du duc de Vendôme, le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, étoit venu prendre le commandement des troupes d'obſervation. Il ne put empêcher le prince Eugene de joindre le duc de Savoye auprès d'Aſti. Cette jonction l'obligea de ſe réunir au duc de la Feuillade, & d'entrer dans le camp devant Turin. Il n'y avoit que deux partis à prendre ; celui d'attendre le prince Eugene dans les lignes de circonvallation, ou celui d'aller à ſa rencontre, lorſqu'il étoit encore dans les environs de Veillane. Le duc d'Orléans aſſemble un conſeil de guerre. Ceux qui le compoſoient étoient le maréchal de Marſin, celui-là même qui avoit perdu la bataille d'Hochſtet; le duc de la Feuillade, Albergoti, Saint-Frémont, & d'autres lieutenans-généraux. « Meſſieurs, leur dit le prince, » ſi nous reſtons dans nos lignes, nous per-
» drons la bataille. Notre circonvallation eſt
» de cinq lieues d'étendue : nous ne pouvons
» border tous ces retranchemens. Vous voyez
» ici le régiment de la Marine, qui n'eſt que
» ſur deux hommes de hauteur. Là, vous
» voyez des endroits entiérement dégarnis. La
» Doire, qui paſſe dans notre camp, empê-
» chera nos troupes de ſe porter mutuelle-
» ment de prompts ſecours. Quand le Fran-
» çois attend qu'on l'atttaque, il perd le
» plus grand de ſes avantages, cette impé-

» tuosité & ces premiers momens d'ardeur, » qui décident si souvent du gain des batailles. » Croyez-moi ; il faut marcher à l'ennemi. » Tous les lieutenans-généraux répondent : « Il » faut marcher à l'ennemi. » La résolution en étoit prise, lorsque Marsin tire de sa poche un ordre du Roi, par lequel on devoit déférer à son avis, en cas d'action ; & son avis fut de rester dans les lignes. Le duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avoit envoyé à l'armée que comme un Prince du sang, & non comme un Général ; &, forcé de suivre le conseil du Maréchal, il fit toutes les dispositions nécessaires pour le combat, qui se donna, le 7 de Septembre.

» Les ennemis paroissoient vouloir former » à la fois plusieurs attaques. Leurs mouve- » mens jettoient l'incertitude dans le camp des » François. M. le duc d'Orléans vouloit une » chose ; Marsin & la Feuillade une autre. On » disputoit : on ne concluoit rien. Enfin on » laisse les ennemis passer la Doire. Ils avan- » cerent sur huit colomnes de vingt-cinq » hommes de profondeur. Il faut, dans l'instant, » leur opposer des bataillons d'une épaisseur » assez forte. Albergoti, placé loin de l'armée » sur la montagne des Capucins, avoit avec » lui vingt mille hommes, & n'avoit en tête » que des milices qui n'osoient l'attaquer. On » lui envoie demander douze mille hommes. » Il répond qu'il ne peut se dégarnir : il donne » des raisons spécieuses. On les écoute. Le tems

» ſe perd. Le prince Eugene attaque les re-
» tranchemens ; & , au bout de deux heures ,
» il les force. Le duc d'Orléans , (qui s'ex-
» poſoit avec toute la bravoure des héros de
» ſon ſang , ayant reçu au bras une bleſſure
» dangereuſe ,) s'étoit retiré pour ſe faire pan-
» ſer. A peine étoit-il entre les mains des
» chirurgiens , qu'on lui apprend que tout
» eſt perdu ; que les ennemis ſont maîtres du
» camp , & que la déroute eſt générale. Auſſi-
» tôt il faut fuir. Les lignes , les tranchées ſont
» abandonnées ; l'armée diſperſée. Tous les
» bagages , les proviſions , les munitions , la
» caiſſe militaire , tombent dans les mains du
» vainqueur. Le maréchal de Marſin , bleſſé
» à la cuiſſe , eſt fait priſonnier. Un chirur-
» gien du duc de Savoye lui coupa la cuiſſe ;
» & le Maréchal mourut quelques momens
» après l'opération. Le chevalier Méthuen ,
» ambaſſadeur d'Angleterre auprès du duc de
» Savoye , le plus généreux , le plus franc &
» le plus brave homme de ſon pays , qu'on
» ait jamais employé dans les ambaſſades ,
» avoit toujours combattu à côté de ce Sou-
» verain. Il avoit vu prendre le maréchal de
» Marſin ; & il fut témoin de ſes derniers mo-
» mens. Il m'a raconté que Marſin lui dit ces
» propres mots : *Croyez au moins , Monſieur ,*
» *que c'eſt contre mon avis que nous vous*
» *avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles
» ſembloient contredire formellement ce qui
» s'étoit paſſé dans le conſeil de guerre ; &

» elles étoient pourtant vraies : c'eſt que le » maréchal de Marſin, en prenant congé à » Verſailles, avoit repréſenté au Roi qu'il fal- » loit aller aux ennemis, en cas qu'ils paruſ- » ſent pour ſecourir Turin ; mais Chamillard, » intimidé par les défaites précédentes, avoit » fait décider qu'on devoit attendre, & non » préſenter la bataille ; & cet ordre donné » dans Verſailles fut cauſe que ſoixante mille » hommes furent diſperſés. »

Cette défaite, qui coûta neuf ou dix mille hommes pris ou tués, fut encore plus funeſte à la France par ſes ſuites ; car elle entraîna la perte du Modénois, du Mantouan, du Milanez, du Piémontois, & enfin du royaume de Naples.

TUSCULE. (*bataille de*) L'an de Rome 337, il ſe donna, dans les plaines de Tuſcule, un grand combat entre les Eques & les Romains, où ces derniers furent vaincus par la méſintelligence des Tribuns militaires. Mais Servilius Priſcus, nommé dictateur pour réparer la réputation des armes de la république, tomba tout-à-coup ſur les ennemis, enflés de leur victoire, les tailla en piéces, & prit leur camp.

TYANE. (*ſiége de*) Cette ville de Cappadoce oſa réſiſter aux armées victorieuſes de l'empereur Aurélien qui marchoit pour châtier la révolte de Zénobie, reine de Palmyre. Ce prince irrité fit inveſtir la place, & jouer ſes machines, & s'écria dans un premier mou-

vement de colere, que, s'il emportoit Tyane, il n'y laiſſeroit pas un ſeul chien vivant. Bientôt un traître lui ouvrit les portes de ſa patrie, & l'en rendit maître. Sa récompenſe fut la mort. Tous les citoyens furent traités avec bonté. Les ſoldats, que cette clémence n'accommodoit pas, vinrent en foule trouver l'empereur, & le conjurerent de ſe rappeller ſon ſerment. « Eh bien ! répondit ce prince, » je l'ai juré : tuez tous les chiens ; je vous le » permets. » C'eſt ainſi qu'il éluda par une interprétation ingénieuſe, l'exécution d'une menace indiſcrette. *An de Jeſus-Chriſt 272.*

TYR. (*ſiéges de*) Nabuchodonoſor, quelques années après la premiere deſtruction de Jéruſalem, mit le ſiége devant cette ville, capitale de la Syrie, & bâtie par les Sidoniens. Jamais elle n'avoit été aſſujettie à aucune Puiſſance étrangere ; ce qui l'avoit rendue ſi riche & ſi opulente, qu'elle ſe trouva en état de réſiſter treize ans à un prince ſous le joug duquel tout le reſte de l'Orient avoit plié. Les Aſſyriens y ſouffrirent beaucoup ; &, s'ils emporterent enfin cette place, la victoire ne les dédommagea pas de leurs longues fatigues ; car, avant que Tyr fût reduite à la derniere extrémité, les habitans s'étoient retirés avec tout ce qu'ils avoient de plus précieux dans une iſle voiſine, où ils bâtirent une nouvelle ville qui porta le même nom, & dont la gloire effaça bientôt le ſouvenir de la pre-

miere, qui ne fut plus, dans la ſuite, qu'un ſimple village. *L'an 573 avant J. C.*

Siéges de Tyr-la-Neuve. 1. Cette ville s'appelloit avec raiſon la *Reine de la Mer* qui lui apportoit le tribut de toutes les nations du monde. Elle voulut bien reconnoître Alexandre pour ami, mais non pour maître. Le conquérant de l'Aſie la fit ſommer de ſe rendre. Il ne fut point écouté. Il ſe diſpoſa donc à l'attaquer dans les formes. Il éleva une digue, qui fut d'abord ruinée par les aſſiégés, avec tous les ouvrages qui avoient coûté bien des ſueurs à ſes ſoldats. Il la rétablit avec plus de peine encore; mais, lorſqu'on l'achevoit, un vent impétueux la renverſa. Il y fit travailler de nouveau; &, pour chaſſer les ennemis qui étoient maîtres de la mer, il aſſembla une flotte. La digue fut bientôt conduite au point où la vouloit Alexandre. Il fit dreſſer des tours & des béliers, & s'avança avec ſa flotte contre les murailles. Les Tyriens déſeſpérés ne ſçavoient quel parti prendre, lorſque tout-à-coup il s'éleva un furieux orage qui les ſauva encore pour cette fois. Ils avoient envoyé des ambaſſadeurs à Carthage, pour demander du ſecours à cette colonie ſortie de leur ſein. Elle étoit dans un auſſi triſte état que ſa mere. Fruſtrés de cette eſpérance, ils ne perdirent point courage. Pour ſe défendre avec plus d'intrépidité, ils envoyerent leurs femmes & leurs enfans à Carthage. Il n'y eut point d'inventions & de ſtratagêmes dont ils ne s'aviſaſſent pour ruiner

les travaux des assiégeans, & faire échouer leurs attaques vives & fréquentes. Enfin le roi de Macédoine, irrité, fit donner un assaut général. Jamais l'on n'attaqua & l'on ne se défendit avec plus de valeur. Alexandre lui-même monta sur une haute tour, où, étant reconnu par la richesse de ses armes, il servit de but à tous les traits des assiégés. Les Macédoniens, animés par l'exemple & le danger de leur prince, se répandirent par-tout, & tuerent tout ce qui s'offrit à leur fureur. On fit trente mille prisonniers qui furent tous vendus. Cette ville avoit soutenu, durant sept mois, tous les efforts d'Alexandre. *L'an 332 avant J. C.*

Une action des Tyriens, durant ce siége, peut faire sentir quelle idée les payens avoient de leurs dieux. Un citoyen crut voir en songe la statue d'Apollon, adorée dans la ville, se retirer dans le camp d'Alexandre. Hors de lui, il s'éveille tout-à-coup, & court chez les magistrats pour leur exposer son rêve. Aussi-tôt le sénat s'assemble. Les plus anciens, après avoir mûrement considéré le cas, concluent qu'il faut contraindre le dieu de rester parmi eux. Mais quel moyen prendre? Il faut l'enchaîner. On fabrique donc à la hâte une chaîne d'or, & on attache le colosse à l'autel d'Hercule. Ces bons idolâtres croyoient sérieusement qu'après cette précaution Apollon ne pouvoit plus échapper, & que le grand Alcide, dieu tutelaire de la ville, sçauroit bien le retenir.

2. Tyr-la-Neuve fut détruite de maniere à faire croire qu'il faudroit des siécles entiers pour la rétablir. Cependant, ce qui démontre bien quelles sont les ressources que donnent le commerce, au bout de dix-neuf ans, elle se vit plus florissante que jamais, & en état de soutenir, durant quinze mois, les attaques de l'un des plus puissans successeurs d'Alexandre. Ce prince étoit Antigone, autrefois officier du roi de Macédoine, & actuellement roi d'une partie de l'Asie. Aidé par le fameux Démétrius Poliorcete son fils, il vint se présenter devant la place, avec une flotte superbe & nombreuse, qui le rendit maître de la mer, & coupoit les vivres aux assiégés. Mais, comme ce siége traînoit en longueur, Antigone en laissa la conduite à Andronic, l'un de ses généraux, qui, en serrant de près les Tyriens, & en leur livrant de fréquens assauts, les obligea enfin de capituler. La garnison que Ptolémée, roi d'Egypte, avoit dans la place, obtint la permission d'en sortir avec tous ses bagages; & l'on promit aux habitans qu'on ne leur feroit aucun tort. Le général d'Antigone fit cette importante conquête l'an 313 avant J. C.

3. Pendant que l'intrépide Amron faisoit trembler la Syrie par ses conquêtes, le perfide Youkinna accéléroit les triomphes des Musulmans par ses ruses criminelles. Ce traître, s'étant rendu maître d'une flotte qui venoit au secours de Tripoli, arbora le pavillon Romain, & se présenta devant Tyr. Son arrivée

cauſa beaucoup de joie. Il apportoit, diſoit-il, des munitions & des troupes pour mettre la place en état de défenſe. Il deſcendit à terre, avec neuf cens hommes qui furent logés dans la ville. Mais, ayant été trahi lui-même par un d'entr'eux, il fut mis aux fers avec ſa troupe. On les auroit fait mourir ſur le champ, ſans un nouveau ſujet d'allarme. Yézid, capitaine Saraſin, paroiſſoit à la vue de Tyr avec deux mille hommes. Le gouverneur, ſuivi de la garniſon, ſortit pour le combattre; &, tandis que les deux partis étoient aux mains, Youkinna & ſes ſoldats furent mis en liberté par un certain Baſile qui, déja Muſulman dans le cœur, n'attendoit que l'occaſion de ſe ſignaler en faveur des Saraſins. Youkinna fait auſſi-tôt informer de ſa délivrance les ſoldats qu'il avoit laiſſés ſur la flotte. Ils viennent ſe joindre à lui. Il envoie en même tems avertir Yézid de tout ce qui ſe paſſoit à Tyr. Le Saraſin repouſſoit vigoureuſement la garniſon, & lui coupoit le retour. Tout s'accordoit ſans être concerté. On ouvre les portes. Les Saraſins du dedans, & ceux du dehors s'étant réunis, font un grand carnage des habitans. La plûpart des Tyriens embraſſerent l'Iſlamiſme, pour éviter la mort ou l'eſclavage. *L'an 638 de J.C.*

[V A C]

VACCA. (*bataille & ruine de*) L'ignominie dont les généraux Romains ſe couvroient en Numidie, ſoit par leur incapacité, ſoit par leur ſordide avarice, fit enfin ouvrir les yeux au ſénat & au peuple qui, d'un commun conſentement, choiſirent Métellus pour Conſul, & le chargerent de la guerre contre Jugurtha. Ce grand homme ne trompa pas l'attente publique; &, ayant choiſi pour lieutenans Marius & Rutilius, dont la réputation étoit méritée, il partit pour l'Afrique. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'appliqua à rétablir la diſcipline militaire, que l'ignorance ou la molleſſe de ſes prédéceſſeurs avoient entiérement énervée; &, après avoir bien étudié l'ennemi, il ſe mit à ſa pourſuite. Dans ſa marche, il attaqua & prit la ville de Vacca, la plus riche de toute la Numidie, & y mit une bonne garniſon. Il étoit encore dans les plaines de cette ville, que Jugurtha, réſolu d'engager une action générale, vint ſe montrer à la tête de ſes troupes, avantageuſement poſtées & rangées en bataille. Métellus accepte le défi. On donne le ſignal. On en vient aux mains avec fureur. Les Numides ſont d'abord victorieux. Mais le Romain, excité par l'exemple & les paroles du Général, reprend courage, & combat avec une nouvelle vigueur. Enfin la valeur

l'emporte ; & le champ de bataille demeure au Conſul. Jugurtha prend la fuite, & abandonne aux vainqueurs un butin immenſe. (*L'an de Rome* 443.) L'année ſuivante, les habitans de Vacca, preſſés par les prieres du roi, maſſacrerent la garniſon Romaine ; & Turpilius, gouverneur de la place, trouva ſeul le moyen de ſe ſauver. Cette nouvelle affligea extrêmement Métellus. Il ſe met à la tête d'une légion, & de quelques eſcadrons de cavalerie Numide, & arrive, au point du jour, devant la ville qui ne s'attendoit à rien moins. La peine ſuivit de près le crime. On mit tout à feu & à ſang ; & le pillage fut abandonné au ſoldat.

VACHTENDOUCK. (*ſiége de*) Cette ville, peu éloignée de Venlo, & fort petite, mais que les avantages de ſa ſituation dans un terrein noyé, & les fortifications, que les Hollandois avoient ajoûtées aux défenſes qu'elle tenoit de la nature, rendoient conſidérable, fut aſſiégée par les Eſpagnols, en 1588, ſous la conduite du vieux comte Pierre-Erneſt de Mansfeld. La garniſon, quoique foible, fit la plus grande réſiſtance. Cependant les travaux des Royaliſtes avancerent ſi promptement, & le feu des batteries, la ſappe & les ruines ſervirent ſi bien à ces heureux guerriers, que, le 3 de Décembre, les aſſiégés capitulerent. Ce ſiége eſt célèbre parce qu'on y fit, pour la premiere fois, uſage des bombes, invention meurtriere dûe au hazard,

Un habitant de Venlo, voulant faire un eſſai d'artifice, trouva, ſans le chercher, ce funeſte inſtrument de mort & d'incendie. Cette premiere bombe mit, en retombant, le feu à Venlo, dont la plus grande partie fut conſumée.

En 1600, le prince Maurice, profitant des glaces de l'hiver, raſſembla avec le plus grand ſecret les garniſons voiſines de Vachtendouck, & leur ordonna de tenter à l'improviſte l'attaque de cette place. Elle étoit très-mal gardée. Sa garniſon n'étoit que de quatre-vingts hommes, & celle du château de trente. Les Hollandois ne trouverent aucun obſtacle à planter leurs échelles aux pieds des remparts. Les défenſeurs de la ville dormoient paiſiblement. Les aſſaillans s'étant rendus maîtres de l'enceinte, avant d'avoir été découverts, forcerent bientôt la ville de ſe ſoumettre, ainſi que le château, qui ne fit qu'une très-foible réſiſtance. Cinq ans après, Spinola chargea le comte de Bucquoi de la reprendre. Ce capitaine, après bien des efforts, eut le bonheur de réuſſir; &, le 27 de Septembre, la garniſon réduite à l'extrémité capitula.

VADIMON. (*journée du lac*) La nation des Etruſques, épuiſée par de fréquentes défaites, s'étoit ſoumiſe à la domination Romaine, & avoit vécu en paix depuis le ſiége de Veïes. L'an de Rome 443, ils s'aviſerent de reprendre les armes pour ſecouer le joug que la néceſſité leur avoit impoſé. Les Con-

ſuls les battirent pluſieurs fois, & en firent un grand carnage. Ils ſentoient bien leur inégalité; mais leur haine contre les Romains étoit trop impérieuſe pour leur faire prendre une réſolution ſage. Ils ſe raſſemblerent de nouveau auprès du lac Vadimon. On en vint aux mains; & l'ardeur fut ſi grande, que les Romains s'imaginoient combattre, non contre les Etruſques, qu'ils avoient tant de fois vaincus, mais contre une nation nouvelle & redoutable. La cavalerie fut obligée de mettre pied à terre; ce qui n'arrivoit que quand tout étoit déſeſpéré. Les ennemis ſoutinrent avec opiniâtreté le choc impétueux de ces nouvelles troupes; mais enfin il fallut céder. Ils prirent la fuite, après avoir perdu la plus grande partie de leur armée. Cette journée donna une atteinte mortelle à la puiſſance des Etruſques, dont elle ne ſe releva jamais. Ils y perdirent toute l'élite de leur jeuneſſe. Leur camp fut pris & pillé.

VALENCE. (*ſiéges de*) 1. Le véritable mérite & les grands ſervices ſont rarement récompenſés dans le palais des rois. Rodrigue de Bivar, ce capitaine ſi célèbre ſous le nom du *Cid*, après avoir remporté une foule de victoires, après avoir défendu & protégé le roi de Caſtille, Alfonſe VI, fut indignement écarté de la cour de ce monarque ingrat & injuſte. Pour ſe venger, ce grand homme continua de défendre ſa patrie. Il raſſembla une foule de chevaliers, ſe mit à leur tête, & ſe

rendit redoutable aux Sarasins par mille exploits de la plus haute valeur. En 1095, il forma le siége de Valence, dont Jouſef Tasfin, Sultan d'Afrique, s'étoit emparé ſur le foible & voluptueux Laïah. Une nombreuſe garniſon, les fortifications de la ville, des amas d'armes, de vivres & de machines de toute eſpece, étoient des obſtacles inſurmontables à tout autre qu'au Cid. Après une défenſe opiniâtre, les citoyens vaincus par la famine, & n'ayant aucune eſpérance de ſecours, capitulerent. La valeur du général Eſpagnol lui avoit ouvert les portes de Valence. La même valeur lui fit concevoir le deſſein hardi de conſerver cette ville, quoiqu'elle fût entourée, de tous côtés, d'ennemis redoutables. Tant qu'il vécut, les Arabes firent de vains efforts pour la reprendre. Ils furent battus deux fois, & forcés de lever honteuſement le ſiége. La mort ſeule du Cid fit retourner cette place en leur pouvoir, cinq ans après l'avoir perdue.

2. En 1237, don Jayme, ou Jacques I, roi d'Aragon, encouragé par un grand nombre de victoires, voulut mettre le comble à ſa gloire par la priſe de Valence. Il s'approcha de cette ville importante, avec une armée couverte de lauriers, & accoutumée aux triomphes; fit dreſſer & jouer ſes machines, & ſe fortifia dans ſon camp. En vain les Maures, ſous la conduite de Zian, leur roi, eſſayerent d'attirer les Chrétiens au combat. Ils attendoient de grands ſecours. Ils reſterent conſtamment

tamment derriere leurs lignes. En effet, on vit arriver, quelques jours après, un corps considérable de François, commandé par Pierre Aimille, évêque de Narbonne, & par tous les évêques de Catalogne & d'Aragon. Ils furent bientôt suivis par une troupe d'Anglois, qui, sur la renommée d'un siége aussi fameux, étoient passés en Espagne. Ces renforts augmenterent le courage des Chrétiens. Ils comblerent les fossés, & commencerent à battre la ville de plus près. Les Mahométans de leur côté faisoient de nouvelles fortifications en-dedans de la place, & préparoient tout pour une vigoureuse défense. Tel étoit l'état des assiégés & des assiégeans, lorsqu'on vit paroître une flotte de dix-huit voiles, qui vint mouiller dans le golfe de Valence. Elle étoit envoyée par Abou-Zékéria-Abi-Haffi, roi de Tunis, qui s'intéressoit vivement au sort du monarque infidèle. L'arrivée des Africains remplit d'inquiétude les Epagnols, en même tems qu'elle ranima l'ardeur & la confiance des Maures. Mais les troupes du roi de Tunis, après avoir tenté plusieurs fois de pénétrer dans la place sans pouvoir réussir, ayant été obligées de se rembarquer, le désespoir succéda aux espérances flatteuses que les habitans avoient conçues à la vue des vaisseaux Musulmans. Enfin, épuisés de fatigues, abymés de misere, sans forces, sans pain, sans murailles, ils demanderent à capituler. Les conditions du traité fu-

rent que Valence, & toutes les villes & forteresses en-deçà du fleuve Xucar, seroient livrées à don Jayme, & que les Maures auroient la permission de se retirer avec tous leurs effets dans deux ou trois villes qu'on leur désigneroit. C'est ainsi que le royaume de Valence rentra sous la domination du Christianisme.

VALENCE EN MILANEZ. (*siéges de*) 1. Dom Philippe, voulant se rendre maître de la navigation du Pô, en 1745, entreprit la conquête de Valence, la seule ville du Milanez, qui commande le passage de ce fleuve. La tranchée fut ouverte, le 19 d'Octobre; mais la grande quantité de pluie, qui tomba le 21, retarda, pendant deux jours, les progrès des travaux. La nuit du 22 au 23, les François firent quatre cens toises d'ouvrage, & les Espagnols plus de deux cens. On continua, les nuits suivantes, avec la même ardeur. Le gouverneur abandonna la place, la nuit du 29 au 30, laissant dans le château une garnison qui se rendit prisonniere de guerre. On trouva dans Valence quinze cens bombes, quarante mille boulets, trois cens quintaux de poudre, & des vivres en abondance.

2. L'année suivante, le roi de Sardaigne s'efforça de rentrer dans cette place importante, dont il fit faire le siége par le général Leutrum. A cette nouvelle, M. de Maillebois se mit en marche, le 27 d'Avril, pour secourir la ville. Leutrum en fut instruit; &, loin

d'interrompre ſes travaux, il ne ſongea qu'à mettre la garniſon dans la néceſſité de capituler. En effet, il pouſſa la tranchée ſi vivement, que, le 4 de Mai au matin, les aſſiégés, voyant qu'on alloit donner l'aſſaut au corps de la place, arborerent le drapeau blanc.

VALENCIA D'ALCANTARA. (*ſiége de*) Milord Gallowai & le général Fagel formerent, en 1705, le ſiége de Valencia d'Alcantara, & l'emporterent, le 9 de Mai, après ſix jours de tranchée ouverte. Le gouverneur de cette place, nommé *don Alonſo de Madariaga*, avoit ſoutenu, avec trois cens cinquante Caſtillans, cinq aſſauts contre l'élite des troupes ennemies. Dans le dernier, qui dura pluſieurs heures, il ſe retrancha de rue en rue; & il ne ſe rendit, avec cent douze hommes qui lui reſtoient, que lorſque trois coups de fuſil l'eurent mis hors de combat. Les Anglois & les Hollandois ſouillerent leur conquête par les plus grands excès.

VALENCIENNES. (*ſiéges de*) 1. Philippe II, roi d'Eſpagne, fils & ſucceſſeur de l'empereur Charles-Quint, fut le plus implacable ennemi que les hérétiques des derniers ſiécles eurent à combattre. Ce prince qui, du fond de ſon cabinet, comme un autre Tibère, ébranloit l'Europe par ſa politique ſouvent cruelle, voulant arrêter les rapides progrès du Luthérianiſme dans les provinces de Flandres, arma la main des bourreaux, & s'efforça d'établir dans

ces contrées heureuſes & tranquilles la ſainte Inquiſition. Ce tribunal odieux & barbare, ſi peu conforme aux règles de la douceur évangélique, révolta tous les Flamands, & fit naître cette confédération fameuſe, à la tête de laquelle étoit Guillaume de Naſſau, ſurnommé *le Taciturne*, prince d'Orange. Tous les Confédérés étoient vêtus de gris; portoient ſur leurs chapeaux de petites écuelles de bois, & au cou une médaille, ſur un côté de laquelle étoit le portrait du roi, & au revers, une beſace ſuſpendue par deux mains entrelacées en ſigne de foi, avec cette inſcription: »Fidèles au Roi juſqu'à la beſace.» Ils faiſoient alluſion au nom de *gueux*, que leur avoit donné le comte de Barlemont. Ils ſe montrerent dans cet équipage à Marguerite d'Autriche, ſœur naturelle du Roi, ducheſſe de Parme, & gouvernante des Pays-bas. Ils préſenterent aſſez humblement à cette princeſſe une requête par laquelle ils demandoient la liberté de conſcience, & la révocation de l'édit qui établiſſoit le tribunal du ſaint office. On éluda ces prieres; & l'on appeſantit tellement le joug des Proteſtans, & même des Catholiques, qu'on ſe diſpoſa de toutes parts à la revolte. Les habitans de Valenciennes leverent les premiers l'étendard. Ils étoient preſque tous Huguenots, & avoient de grandes liaiſons avec les hérétiques de France. La Gouvernante ſentit combien il lui importoit de conſerver cette ville. Elle chargea le ſeigneur

de Noircarmes, qui commandoit dans le Hainaut, d'établir, à quelque prix que ce fût, une garniſon ſuffiſante dans Valenciennes, pour y contenir l'audace effrénée des bourgeois, & y remettre l'ordre. Noircarmes voulut d'abord employer les voies de la douceur. Avant de s'approcher des murs de la ville, il convint avec les rebelles de ne rien entreprendre, ſi l'on proſcrivoit l'exercice public de l'héréſie. On y conſentit; & l'on ſe rétracta dans le même inſtant. Noircarmes s'étant préſenté ſans ſuite, pour entrer dans la ville, & terminer l'accord qu'on avoit arrêté, un homme de la populace eut la hardieſſe de lui en fermer la porte avec inſolence, & de l'éloigner à coups d'arquebuſe. Valenciennes fut déclarée rebelle; & la Gouvernante en ordonna le ſiége. La nouvelle s'en répandit bientôt parmi les hérétiques. Auſſi-tôt volerent au ſecours des proſcrits quelques Huguenots François, qui furent ſuivis de trois mille hommes de pied, & de quelque cavalerie, que l'on ramaſſa dans les cantons les plus voiſins de la Flandre. Ces troupes, pourvues de pluſieurs piéces de canon, & aſſez fortes pour aſſurer Valenciennes contre les entrepriſes de Noircarmes, s'avancerent ſous les ordres de Jean Soréas, capitaine d'une naiſſance inconnue, qui les avoit réunies entre Lille & Tournai. Noircarmes raſſembla ſur le champ quelques compagnies d'infanterie, avec tout ce qu'il put trouver de chevaux; &, s'étant joint au ſeigneur de Raſ-

ſenghiem, gouverneur de Lille, il partit ſans délai pour aller chercher cette milice indiſciplinée, ſans expérience, & ſeulement téméraire. Sa défaite fut l'ouvrage d'un moment. Soréas périt dans l'action; & la plûpart de ſes ſoldats fut maſſacrée. Quelques-uns tenterent vainement de ſe refugier dans Tournai. Les payſans des environs les pourſuivirent & les diſſiperent. Cette victoire importante, dans les circonſtances actuelles, ne coûta que ſix hommes au capitaine Eſpagnol, qui prit neuf drapeaux & vingt canons. Animé par cet heureux ſuccès, il s'avança vers Valenciennes, après avoir conquis Tournai ſur ſa route. Les rebelles étoient réduits à leurs propres forces. Mais, toujours obſtinés dans la révolte, ils rejetterent avec mépris toutes les propoſitions qu'on voulut bien encore leur faire. Il fallut que Noircarmes ſe diſpoſât ſérieuſement à les aſſiéger. Déja il avoit établi une batterie redoutable, qui, par un feu continuel, renverſoit les remparts, & portoit avec la mort la déſolation & le déſeſpoir au milieu des révoltés. Ils avoient, juſqu'à ce moment, eſpéré de puiſſans ſecours; mais bientôt, fruſtrés dans leurs attentes, leur audace aveugle ſe changea en terreur; &, après quelques rudes attaques, ils ſe rendirent à diſcrétion. Noircarmes entra dans la ville, lui impoſa les loix qu'il plut à la Gouvernante de preſcrire, & prit toutes les meſures néceſſaires pour contenir les ſéditieux dans le devoir. La ſou-

miſſion de Valenciennes abbatit la conféderation, qui, durant quelques tems, ne fit plus que languir dans l'obſcurité ; & les peuples & les villes, qui penchoient vers la révolte, s'empreſſerent de rentrer dans l'obéiſſance. Ainſi la tranquillité ſembla renaître dans la Flandre ; & la vigoureuſe adminiſtration de Marguerite promettoit qu'elle ſeroit durable. Cet évènement, qu'on peut regarder comme le prélude des guerres de Flandre, ſe paſſa dans l'année 1557.

2. L'un des plus grands exploits de Louis XIV fut la conquête de Valenciennes, qui fut emportée par un de ces évènemens ſinguliers, qui caractériſent le courage impétueux de la nation. Depuis les guerres fameuſes, qui avoient procuré la liberté de la Hollande, les poſſeſſeurs de cette ville, une des plus grandes & des plus peuplées des Pays-bas, n'avoient rien oublié pour la rendre imprenable. Auſſi regarda-t-on d'abord, comme le comble de la témérité, le projet du monarque François. Il falloit premierement s'emparer de deux demi-lunes, à droite & à gauche. Derriere ces demi-lunes étoit un grand ouvrage couronné, paliſſadé, fraiſé, entouré d'un large foſſé coupé de pluſieurs traverſes. Dans cet ouvrage couronné étoit encore un autre ouvrage bien revêtu, & environné d'un autre foſſé. Après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, il falloit franchir un bras de l'Eſcaut. Ce bras franchi, on

étoit arrêté par un nouvel ouvrage qu'on nomme *pâté*. Derriere ce redoutable pâté couloit le grand cours de l'Eſcaut, profond & rapide, & qui ſert de foſſé entre le pâté & la muraille. Enfin cette muraille étoit ſoutenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étoient couverts de canons. Près de quatre mille hommes de garniſon, une quantité de munitions de guerre & de vivres, la haine des bourgeois contre la France, & leur affection pour le gouvernement Eſpagnol, tout ſembloit préparer une longue & terrible réſiſtance.

A la tête d'une armée déja formidable par ſes victoires, Louis XIV étoit ſecondé par ſon frere, & par les maréchaux d'Humieres, de Schomberg, de la Feuillade, de Luxembourg & de Lorges. Ces Généraux commandoient, chacun leur jour, l'un après l'autre; & le célèbre Vauban dirigeoit toutes les opérations. Le 9 de Mars 1677, on ouvrit la tranchée. Quelques jours après, le Roi tint conſeil pour attaquer les ouvrages du dehors. C'étoit l'uſage que ces attaques ſe fiſſent toujours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis ſans être apperçu, afin d'épargner le ſang du ſoldat. Vauban propoſa de les faire en plein jour. Tous les maréchaux de France ſe récrierent contre un pareil deſſein. Louvois le condamna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. « Vous voulez, dit-il, ménager

» le ſang du ſoldat : vous l'épargnerez bien » davantage, quand il combattra de jour, » ſans confuſion & ſans tumulte, ſans crain- » dre qu'une partie de nos gens tire ſur l'autre, » comme il n'arrive que trop ſouvent. Il s'a- » git de ſurprendre l'ennemi. Il s'attend tou- » jours aux attaques de nuit : nous le ſurpren- » drons en effet, lorſqu'il faudra qu'épuiſé » des fatigues d'une veille, il ſoutienne les » efforts de nos troupes fraîches. Ajoûtez à » cette raiſon, que, s'il y a dans cette armée » des ſoldats de peu de courage, la nuit favo- » riſe leur timidité, mais que, pendant le jour, » l'œil du maître inſpire la valeur, & éleve » les hommes, & ſur-tout les François, au- » deſſus d'eux-mêmes. » Le Roi ſe rendit aux raiſons de Vauban, malgré Louvois & cinq maréchaux de France.

Le 16 au ſoir, les deux compagnies de Mouſquetaires, une centaine de Grenadiers de la Maiſon, un bataillon des Gardes, un du régiment de Picardie, furent commandés ; & le 17, à neuf heures du matin, ces guerriers intrépides marcherent à l'attaque de l'ouvrage couronné, après avoir franchi les deux demi-lunes avancées. Rien ne leur réſiſte. Ils montent de toutes parts ſur le retranchement. Ils s'en ſaiſiſſent : ils s'y logent. C'étoit tout ce qu'on avoit demandé pour cette fois ; mais la valeur des Mouſquetaires fit beaucoup plus qu'on n'avoit exigé d'elle. Il y avoit ſur le petit bras de l'Eſcaut un pont qui communiquoit

au pâté. Ce pont étoit fermé par une barriere de groſſes piéces de bois pointues, avec un guichet au milieu, où il ne pouvoit paſſer qu'un homme à la fois. Tandis qu'une partie de ceux des Mouſquetaires, qui y arriverent les premiers, tâchoit d'en forcer l'entrée, les autres grimperent au haut de la barriere, bravant les coups de piques & de fuſils, & ſauterent de l'autre côté, l'épée à la main. L'ennemi ſurpris, épouvanté, prend la fuite, & abandonne la défenſe du guichet. On le pourſuit ſur le pont. On arrive au pâté. On l'attaque avec fureur. On l'emporte avec rapidité; mais le canon des remparts alloit écraſer les vainqueurs. Les Mouſquetaires blancs apperçoivent une petite porte: ils l'enfoncent. Ils trouvent un petit eſcalier dérobé, pratiqué dans l'épaiſſeur du mur. Ils ſe précipitent par ce ſentier étroit. Ils arrivent au haut du pâté. Ils y remarquent une autre porte qui donnoit entrée dans une galerie conſtruite ſur le grand canal de l'Eſcaut. Ils l'enfoncent encore. Ils parviennent au rempart: ils s'y retranchent. Ils tournent contre la ville les canons qu'ils y trouverent; &, à l'abri de ces foudres, ils deſcendent dans la place avec les fuyards. Ils les pourſuivent de retranchement en retranchement, de rue en rue. Ils triomphent, avant même que le Roi ſçache que le premier ouvrage attaqué eſt emporté.

Ce n'eſt pas encore ce qu'il y eut de plus

étrange dans cette action merveilleuſe. Il étoit vraiſemblable que de jeunes Mouſquetaires, emportés par l'ardeur du ſuccès, ſe jetteroient aveuglément ſur les troupes & ſur les bourgeois qui s'empreſſoient de les arrêter; qu'ils y périroient, ou que la ville alloit être pillée. Mais ces guerriers, à peine adoleſcens, conduits par un Cornette, nommé *Moiſſac*, & par un Maréchal-de-logis appellé *la Barre*, ſe mirent en bataille derriere des charrettes; &, tandis que les troupes, qui venoient en foule, ſe formoient ſans précipitation, d'autres Mouſquetaires s'emparoient des maiſons voiſines, afin de protéger par leur feu ceux qui défendroient le pont, & qui le défendirent en effet, avec une bravoure incroyable. Trois fois, ils furent aſſaillis par la cavalerie de la garniſon; &, malgré leur petit nombre, il ſoutinrent toujours ſes efforts, ſans ſe laiſſer entamer. L'infanterie pouvoit les venir prendre par derriere, en paſſant par le rempart; mais elle y trouva la plus grande partie des Mouſquetaires noirs, & les Grenadiers de la Maiſon, qui la repouſſerent vigoureuſement. La bourgeoiſie s'étonnoit. Le conſeil de ville s'aſſembloit. On entra en quelque pour-parler avec Moiſſac, qui reçut & donna des ôtages. On députoit vers le Roi. Tout cela ſe faiſoit ſans confuſion, ſans tumulte, ſans commettre de faute d'aucune eſpece. La ville fut obligée de ſe ſoumettre ſans capitulation. Le Roi fit la garniſon priſonniere de guerre, & entra dans

Valenciennes, ſurpris d'en être le maître. Il ne lui en coûta pas plus de quarante hommes. » Je ne ſçais, dit Larrey, ſi l'Hiſtoire fournit » bien des exemples d'une action ſi bruſque » & ſi heureuſe, & de la priſe, en ſi peu de » tems, & avec auſſi peu de perte pour les » vainqueurs, d'une grande & forte ville qui » ne manquoit de rien pour ſa défenſe. Tout » en tient du prodige, & tout en fut attribué » à l'heureuſe témérité des Mouſquetaires du » Roi. » . . . Elle fut heureuſe, ajoûte M. de Saint-Foix, » parce que le ſang froid & la » prudence acheverent ce que l'ardeur & le » feu du courage avoient commencé. Tout » y caractériſe la vraie valeur, cette valeur » qui éleve l'homme au-deſſus de lui-même, » & qui ſouvent le fait triompher, contre toute » apparence, & malgré le danger évident, où » il ſemble s'être précipité. »

VALOGNES. (*priſe du château de*) Pendant que les Anglois portoient le flambeau de la guerre dans toutes les parties de la France, Du-Gueſclin faiſoit trembler le Cotentin, par la ſeule terreur de ſon nom. Lorſqu'il approchoit, tout fuyoit devant lui; & ceux qui ſe retiroient dans les villes, crioient: » Fermez les portes; le Diable vient après » nous. » Le château de Valognes fut la ſeule place qui oppoſa quelque réſiſtance. C'étoit une ancienne fortereſſe conſtruite dès le tems de Clovis. Du-Gueſclin fit lancer contre les murailles des pierres énormes, mais dont les

coups terribles furent inutiles. Irrité par les obſtacles, il livra pluſieurs aſſauts, avec tant de vigueur, que les aſſiégés intimidés conſentirent de ſe rendre à compoſition. Ils ſortirent, emportant avec eux leurs effets. Les François, en les voyant paſſer, les inſulterent avec des huées, & les accablerent des reproches les plus outrageans. Huit chevaliers Anglois, indignés d'un pareil traitement, rentrerent dans la tour, réſolus de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Du-Gueſclin eut beau les ſommer d'exécuter la capitulation, ils furent inébranlables. Il fallut les forcer. Ils combattirent comme des lions. Vaincus & pris enfin, on leur trancha la tête, l'an 1364.

VANNES. (*ſiége de*) En 1343, Robert d'Artois ſe préſenta devant les murs de Vannes, pour en faire la conquête. La place étoit défendue par Henri de Léon, Olivier Cliſſon, les ſires de Tournemine & de Lohéac. Elle fut priſe par le ſtratagême de deux fauſſes attaques qui favoriſerent l'irruption ſubite de Gautier de Mauny, poſté à la troiſieme que les aſſiégés ne ſoupçonnoient pas. La ville fut emportée d'aſſaut; & les malheureux habitans furent paſſés au fil de l'épée, avec toute la garniſon. Les quatre ſeigneurs, qui la commandoient, échapperent ſeuls au carnage. On les accuſa de trahiſon & de lâcheté. Pour ſe juſtifier de ce reproche, ils aſſemblerent un corps d'armée de douze mille hommes; revinrent ſur leurs pas; attaquerent la place,

avec une fureur si impétueuse, qu'ils y entrerent au second assaut. Robert d'Artois y reçut une blessure qui le mit, en peu de tems, au tombeau.

VARNE. (*bataille de*) Uladislas VI, roi de Pologne, cédant aux pressantes sollicitations du pape, rompit la paix conclue avec les Turcs; &, suivi d'une armée peu nombreuse, mais commandée par Huniade, il vint camper, en 1444, dans les plaines de Varne. Amurath II siégeoit alors sur le thrône Ottoman. Ce prince, indigné de la perfidie du Chrétien, se mit à la tête de près de cent mille hommes, & joignit bientôt les Polonois & les Hongrois réunis. Huniade commença le combat. Son choc fut si violent, qu'ayant mis en fuite quelques escadrons infidèles, tous les autres, & le Sultan lui-même, lâcherent pied. Ce fut alors qu'Amurath, tirant de son sein le traité violé par l'ennemi, prit à témoin le Dieu des Chrétiens, &, lui adressant la parole, s'écria: « Si tu es le vrai Dieu, » venges-toi, venges-moi de la perfidie de » tes adorateurs. » Soudain l'espérance renaît dans son ame. Son courage le transporte. Il retourne sur ses pas. Il fond avec la rapidité de la foudre sur les Chrétiens étonnés, interdits. L'aîle droite ne peut soutenir ses victorieux efforts. Elle plie: elle recule en désordre. Le Roi, qui jusqu'alors s'étoit tenu au corps de réserve, apperçoit son danger. Il vole à son secours. Les Turcs, chargés à

leur tour, pris en tête & en flanc, accablés, preſſés, de toutes parts, oſent à peine ſe défendre. Ils ſe retirent juſques dans leur camp. Le prince, trompé par la chaleur de l'action, les pourſuit l'épée dans les reins. Il rencontre un gros de Janiſſaires deſtinés à la garde du Grand-Seigneur. Déja il l'avoit enfoncé, lorſqu'il ſe voit enveloppé par le reſte des infidèles. Placé entre la victoire & la mort, il n'eſt point étonné du danger qui le menace. Le déſeſpoir augmente ſa bravoure. Il frappe; il immole tout ce qui oſe l'approcher. Enfin, épuiſé de forces, & bleſſé de mille traits, il tombe ſur un monceau d'ennemis qu'il avoit étendus morts à ſes pieds. Les Janiſſaires lui coupent la tête; &, la portant comme un trophée ſur la pointe d'une lance, ils la montrent aux Chrétiens, en criant de toute leur force: « Voilà la tête de votre Roi! » A cette vue, la déroute devient générale; & le monarque Ottoman, chargé de lauriers & de dépouilles, reprend en triomphe le chemin de ſes Etats.

VÉÏENS. (*défaites des*) 1. Les Véïens étoient, des douze peuples qui habitoient l'Etrurie, le plus puiſſant en richeſſes & en forces. Ils avoient pour capitale Veïes, à douze milles au nord de Rome, ſituée ſur un rocher eſcarpé, qui la rendoit la meilleure place du pays. Ils lutterent, pendant plus de trois cens cinquante ans, contre la puiſſance Romaine, qui devenoit de jour en jour plus formida-

ble, & qui menaçoit d'engloutir toutes les nations voiſines. Leur animoſité éclata, pour la premiere fois, à l'occaſion de la priſe de Fidènes, dont ils feignirent de déplorer le triſte ſort. Ils envoyerent à Rome des ambaſſadeurs pour demander le rétabliſſement de leurs malheureux voiſins. Ils ne furent point écoutés. Pour ſe venger de l'inſulte, ils marcherent contre Rome; mais Romulus les arrêta dans la route; leur livra pluſieurs combats ſanglans, & les força de recourir à ſa clémence. Ce fut la derniere victoire de ce monarque.

2. Vers la ſixieme année du règne de Tullus Hoſtilius, ils unirent leurs forces avec celles des Fidénates, leurs perpétuels compagnons de guerre, & ſe diſpoſoient à ravager les terres des Romains, lorſque ce prince les rencontra près de Fidènes. Cette bataille eſt mémorable par la défaite entiere des Véïens, & l'inſigne trahiſon de Suffétius, dictateur d'Albe que le ſort des armes avoit ſoumiſe aux Romains. Ce perfide, qui accompagnoit l'armée avec ſes troupes, ſe retira ſur une montagne voiſine, au commencement de la mêlée, afin de ſe déclarer pour le parti vainqueur. Ce mouvement allarma les Romains. Mais Tullus, après avoir fait vœu ſecrettement de bâtir des temples à la Pâleur & à la Crainte, parcourut les rangs, & perſuada à ſes troupes que les Albaïns ſe retiroient par ſon ordre, afin de prendre les ennemis en queue; &, pour

pour dérober à l'infanterie la vue de cette retraite inopinée, il commanda à tous les cavaliers d'élever leurs lances. Les Romains, à la voix de leur Roi, reprirent courage, & enfoncerent les deux peuples ligués. Après la victoire, Suffétius vint complimenter Tullus; mais ce prince le fit arrêter, & tirer à quatre chevaux.

3. Sous le gouvernement des Conſuls, les Véïens furent preſque toujours armés contre Rome. Habiles à profiter des diviſions qui déchiroient cette ville, ils oſoient inſulter les Romains juſqu'à leurs portes; & ils jettoient l'allarme dans le cœur de ce peuple qui les avoit tant de fois vaincus. Ils eurent pluſieurs fois de grands avantages, & remporterent des victoires ſignalées. Tolumnius, leur roi, fut défait près de Fidènes, & tué par un officier célèbre, nommé *A. Cornélius Coſſus*. Ce Romain, qui ſe rendit ſi fameux dans la ſuite par ſa valeur & par ſa ſageſſe, eut l'honneur de remporter, par cette victoire, les dépouilles opimes; ce qui n'étoit point encore arrivé depuis Romulus. Ce trophée royal fut le plus bel ornement du triomphe de Marmercus Emilius qui avoit commandé, dans cette guerre, en qualité de Dictateur. Après un autre combat, plus fatal encore aux Véïens, ils ſe ſoumirent. On leur accorda une trève, à l'expiration de laquelle on commença le fameux ſiége de leur capitale.

VEÏES. (*ſiége de*) La république, fati-

guée de ſe voir ſans ceſſe traverſée dans ſes projets par les Véïens, leur déclara la guerre, après une trève de vingt ans; &, pour mieux réuſſir dans ce grand deſſein, on réſolut le ſiége de leur Capitale. Située ſur un roc très-eſcarpé, abondamment pourvue de tout, la famine ſeule pouvoit la réduire. L'ouvrage étoit long; mais il n'effraya pas. Il falloit défendre le ſoldat des rigueurs de l'hiver. On lui dreſſa des tentes de peaux, qui lui tinrent lieu de maiſons. Rien n'étoit plus nouveau pour les Romains. Auſſi les Tribuns du peuple, ces perpétuels artiſans de diſcordes, n'oublierent-ils rien pour s'oppoſer à cette innovation; mais bientôt un échec fit taire leurs vaines clameurs. Les Véïens, dans une ſortie, avoient ſurpris les aſſiégeans, brûlé leurs machines, ruiné la plûpart de leurs ouvrages. Tous les ordres de l'Etat, enflammés du deſir de la vengeance, jurerent de ne partir du camp que la ville n'eût été priſe. Les chevaliers, auxquels la république devoit fournir des chevaux, offrirent de ſe monter à leurs dépens. Le ſénat, cet auguſte corps, qui ne cherchoit que la gloire & l'intérêt de l'Empire, charmé de ce zèle unanime, aſſigna pour la premiere fois une paye aux gens de cheval, & à tous les volontaires qui ſe rendroient au ſiége. On eut bientôt rétabli les ouvrages ruinés. On en fit de nouveaux & plus conſidérables que les premiers. Rome concevoit les plus grandes eſpérances, lorſque les brouilleries &

haine des Tribuns militaires, L. Virginius & M. Sergius, qui commandoient l'armée, firent preſqu'échouer ſes efforts. Les Capénates & les Faliſques, voiſins des Véïens, & par conſéquent intéreſſés à leur conſervation, armerent ſecrettement; ſurprirent & attaquerent le camp des Romains. Les deux Tribuns, ne pouvant vivre enſemble, s'étoient ſéparés, & avoient partagé l'armée en deux corps. Les ennemis tombent ſur Sergius. En même tems, les aſſiégés, de concert avec eux, font une ſortie, & l'attaquent de leur côté. Le ſoldat étonné combat foiblement, & plutôt pour défendre ſa vie que pour donner la mort à l'ennemi. On cherche bientôt ſa ſûreté dans la fuite. Tout s'ébranle; tout ſe confond; la déroute devient générale. Virginius auroit pu ſauver ſon collégue; mais il aima mieux ſatisfaire ſa jalouſie & ſa haine, en jouiſſant de ſa défaite. Le ſénat les obligea d'abdiquer leur charge. On fit leur procès, & on les condamna à une groſſe amende: foible punition pour un ſi grand crime! Les Faliſques & les Capénates, enflés de leurs ſuccès, revinrent à la charge; mais, pour cette fois, ils furent repouſſés avec une perte conſidérable. Cependant le ſiége n'avançoit pas beaucoup; & tout l'effort des armes Romaines ſe terminoit à ravager les terres des ennemis. L'année ſuivante, la guerre fut encore plus malheureuſe. Sous de vains prétextes de religion, on dépoſa les Tribuns militaires dont on n'é-

toit pas content. On eut recours à un Dictateur, comme dans les plus preſſans beſoins de la république. M. Furius Camillus, dont la rare valeur & la haute capacité avoient brillé plus d'une fois dans le commandement, fut élevé à cette ſuprême dignité. La préſence de ce grand homme rétablit la diſcipline militaire, énervée par la diviſion des chefs, & ramena la fortune ſous les étendards des Romains. On ſerra la place de plus près; &, par ſon ordre, on releva les forts que les ennemis avoient renverſés. Il défit les Faliſques & les Capénates; &, après cette victoire, de mauvais augure pour la ville aſſiégée, il fit pouſſer l'attaque avec beaucoup d'ardeur. Mais, déſeſpérant enfin de réuſſir par la force, il eut recours à la ſape & aux mines. Ses ſoldats, à force de travail, & à l'inſçu des aſſiégés, s'ouvrirent une route ſouterreine, qui les conduiſit juſques dans le château. De-là, ſe répandant dans la ville, tandis que le Général amuſoit les Véïens par un aſſaut, les uns allerent charger ceux qui défendoient les murailles. Les autres rompirent les portes; & toute l'armée entra en foule dans la place. Les citoyens éperdus ne ſçavent où fuir. Toutes les iſſuës ſont fermées. Les uns ſont écraſés ſous la chute des maiſons qui s'écroulent. Les autres ſont conſumés dans les flammes. Par-tout on voit paroître l'affreuſe image de la mort. Le ſoldat furieux immole tout ce qui s'offre à ſes coups. On n'entend de toutes

parts que des cris lamentables. Le Dictateur, touché d'un ſi triſte ſpectacle, fait ceſſer le carnage; déſarme les priſonniers, &, pour s'acquitter de ſa promeſſe, abandonne le pillage à ſes troupes victorieuſes. Ainſi tomba, après dix ans de ſiége, cette ſuperbe ville qui avoit été, durant trois cens cinquante-ſept ans, la plus redoutable rivale de Rome. La république n'apprit cette victoire qu'avec les tranſports de la joie la plus vive; & tous les ordres de l'Etat s'empreſſerent à l'envi d'honorer le triomphe de Camille.

VEILLANE. (*combat de*) Le duc de Montmorenci faiſoit filer ſes troupes dans les gorges voiſines de Veillane, pour aller joindre le maréchal de la Force, campé près de Javenne, lorſque, le 10 de Juillet 1630, Doria vint attaquer ſon arriere-garde avec un grand corps des meilleures troupes de l'Empereur. Le capitaine François, à la tête des Gendarmes du Roi, courut à l'ennemi, ſauta un large foſſé, & pouſſa juſqu'au premier eſcadron où il bleſſa Doria de deux coups d'épée. Un corps de cavalerie, qui s'avançoit en bon ordre pour ſoutenir le combat, fut attaqué, battu, diſſipé avec la même promptitude. Enfin, s'abandonnant à ſon impétuoſité, Montmorenci fond ſur un gros bataillon d'Allemands, qui paroiſſoit réſolu de ſe défendre vaillamment; mais à peine le Duc ſe fut-il montré, que ce bataillon, ſans conſidérer que le Général n'étoit point ſuivi, prit

l'épouvante & la fuite. C'eſt ainſi que, par une heureuſe hardieſſe dont le François eſt ſeul capable, Montmorenci avec quinze cens hommes triompha de huit à neuf mille ennemis. Quatre mille furent tués ou faits priſonniers; & l'on prit dix-neuf drapeaux. La jonction ſe fit; & les François, qui n'avoient pas perdu cent hommes, chantoient les louanges de leur Général. Ils le voyoient couvert de ſang, de ſueur & de pouſſiere, & l'aſſuroient que jamais il ne leur avoit paru plus beau. Le comte de Cramail lui demanda s'il avoit bien enviſagé la mort, en livrant ce combat? « J'ai appris, répondit-il, dans » l'Hiſtoire de mes ancêtres, & ſur-tout dans » celle d'Anne de Montmorenci, que la vie » la plus brillante eſt celle qui finit dans le ſein » de la victoire. »

VÉLEZ. (*ſiége de*) En 1487, Ferdinand, roi de Caſtille & d'Aragon, voulant faire la conquête des Etats de Zagal, Sultan de Grenade, ſe mit en campagne à la tête d'une armée de douze mille cavaliers, & de quarante mille fantaſſins, & vint ſe préſenter devant Vélez, petite ville peu éloignée de Malaga. A ſon approche, les habitans ſortirent en tumulte, & ſe jetterent avec impétuoſité ſur ſon camp qui n'étoit point encore entièrement formé. Le choc fut ſi violent, qu'ils renverſerent un corps de Galiciens, & en firent un grand carnage. Mais, Ferdinand ayant fait avancer pluſieurs régimens, les Maures furent repouſſés

à leur tour, & contraints de rentrer dans la ville. Les Chrétiens les pourſuivirent l'épée dans les reins juſqu'aux fauxbourgs où ils entrerent pêle-mêle avec l'ennemi, & s'en rendirent maîtres. Alors on dreſſa toutes les batteries; & les canons commencerent à foudroyer les murailles. La nouvelle du ſiége de Vélez conſterna Zagal. Ce prince, déterminé à tout riſquer pour ſauver une place qui couvroit ſes domaines, leva une armée de mille cavaliers & de vingt mille hommes de pied, & vint chercher les Chrétiens. Comme il vouloit ſe tenir ſur ſa défenſive, & jetter, s'il étoit poſſible, quelque ſecours dans la ville, il n'oublia rien pour rendre ſon camp inacceſſible, & pour n'être pas obligé de livrer bataille. Il choiſit un terrein eſcarpé, de difficile accès, & le fortifia par des retranchemens & des batteries. L'ardeur des Eſpagnols triompha de tous ces obſtacles. Les retranchemens furent emportés: le camp fut forcé; & les Maures, après une longue réſiſtance, furent obligés de prendre la fuite. La défaite du Sultan déſeſpéra les habitans de Vélez. Ils ſe rendirent à compoſition; & le vainqueur leur permit de ſe retirer où ils voudroient avec tous leurs effets.

VÉNÈTES. (*défaite des*) Ils attaquerent la flotte Romaine, commandée par D. Brutus, lieutenant de Céſar, avec deux cens vingt bâtimens très-bien équipés. C'étoient des vaiſſeaux de haut-bord, qui alloient à la voile,

& dont le fond assez plat les mettoit à couvert du danger de toucher, lors même qu'il y avoit peu d'eau. Les Romains, au contraire, n'avoient que des galeres si basses, que même les tours qu'ils dressoient dessus pouvoient à peine égaler le bord des vaisseaux ennemis. Ainsi ils souffroient beaucoup des traits que leur lançoient les Gaulois, & ne leur faisoient guères de tort par ceux qu'ils jettoient de bas en haut. Leur unique ressource étoit d'en venir à l'abordage; & voici comment ils s'y prirent. Ils avoient des faux très-bien aiguisées, & emmanchés de longues perches. Avec ces instrumens, ils saisissoient les cordages qui attachoient les vergues au mât; puis, s'éloignant à force de rames, ils rompoient ou coupoient le cordage. Les vergues tomboient; plus de voiles. Le vaisseau Gaulois devenoit immobile. Alors deux ou trois galeres Romaines environnoient le vaisseau. Les soldats Romains sautoient dedans, de toutes parts; & leur valeur, animée par les regards de César lui-même, & de toute l'armée de terre, qui couvroit toutes les falaises voisines, triomphoit aisément d'un ennemi déconcerté. La plûpart des bâtimens Gaulois furent forcés de la sorte; &, quand les autres voulurent prendre la fuite, un calme qui survint tout-à-coup les livra aux vainqueurs. *An de Rome 696.*

VENLO. (*prise de*) Après l'heureux succès du siége de Grave, le prince de Parme tourna ses armes victorieuses sur Venlo, ville

forte, ſituée ſur la Meuſe, entre Gueldre & Ruremonde. Son armée étoit de vingt mille hommes d'infanterie, & de trois mille cavaliers, tous ſoldats d'élite. La place fut inveſtie en peu de jours; & le général Eſpagnol ferma ſi bien tous les paſſages, qu'il fut impoſſible aux ennemis de les forcer. Déja le canon avoit renverſé de grands pans de murailles, & l'on ſe diſpoſoit à livrer l'aſſaut, lorſque les aſſiégés demanderent à capituler, le 29 de Juin 1586.

VÉNUS. (*actions près du Mont-*) Le Préteur Romain, Quintius, chargé de la guerre contre Viriathus, eut d'abord de grands ſuccès, & l'obligea de ſe retirer ſur le Mont-Vénus, où il le ſerroit de fort près. Mais le ruſé Eſpagnol étant tombé bruſquement ſur lui, dans un moment où il n'étoit pas ſur ſes gardes, lui tua beaucoup de monde; enleva pluſieurs drapeaux, & pourſuivit les Romains juſques dans leur camp. *L'an 143 avant J. C.*

VERDEN. (*priſe de*) En 1757, le maréchal de Richelieu, après avoir laiſſé repoſer ſon armée ſous Hanovre, marcha au duc de Cumberland, qui campoit dans ces contrées; le pouſſa dans le duché de Verden; l'y pourſuivit; entra dans Verden, le 28 d'Août, après une foible réſiſtance; &, menant les Hanovriens toujours fuyans devant lui, il s'empara de Bremen, & obligea le prince Anglois de ſe retirer auprès de Stade. Peut-être eût-il été forcé de ſe rendre priſonnier

de guerre avec toute ſon armée, ſi l'on n'avoit eu la modération de lui accorder une amniſtie, & la liberté d'évacuer le pays. Ce fut le ſujet de la convention de Cloſterſeven; traité fameux, qui procuroit à la France les mêmes avantages qu'une grande victoire, mais que la fineſſe Angloiſe ſçut bien éluder, quand la crainte du péril eut, en diſparoiſſant, ramené l'eſpérance.

VERCEIL. (*bataille & ſiéges de*) 1. Les Cimbres, après avoir forcé le paſſage de l'Adige, pilloient impunément les riantes campagnes de l'Italie. Marius marcha contre eux, & campa dans la plaine de Verceil. Les Barbares n'étoient pas éloignés; mais ils différoient de donner la bataille, attendant toujours avec impatience l'arrivée des Teutons, dont ils ignoroient la défaite ſur les bords de la riviere de l'Arc. Pour amuſer le Conſul, ils le prierent par leurs ambaſſadeurs de leur donner des terres & des villes capables de les loger & de les nourrir eux & leurs freres. On leur demanda qui étoient ces freres dont ils parloient? Ils répondirent que c'étoient les Teutons. A ces mots, on ſe mit à rire; & Marius leur dit d'un ton ironique : « Laiſſez-là » déſormais vos freres; & n'en ſoyez pas in» quiets : ils ont la terre que nous leur avons » donnée; & ils la garderont toujours. » Les Barbares irrités s'écrierent d'une voix menaçante, qu'il ſe repentiroit de cette inſulte, & qu'il en ſeroit puni dans peu par les Cimbres,

& bientôt après par les Teutons, dès qu'ils ſeroient arrivés. « Ils ſont arrivés, reprit Marius; » les voici. Il ne ſeroit pas honnête que » vous vous en allaſſiez avant d'avoir ſalué » & embraſſé vos freres. » En même tems, il fit amener les rois Teutons chargés de chaînes. A cette vue, l'on peut juger de la fureur des Cimbres. Ils gagnerent promptement leur camp où ils allumerent dans le cœur de leurs compatriotes les plus violens tranſports. On ſe rangea, de part & d'autre, en bataille; & l'on donna le ſignal.. Dans ce moment, on immola des victimes dans le camp des Romains; & Marius, ayant examiné les entrailles des animaux: « La victoire eſt à moi! » s'écria-t-il. Il n'en fallut point davantage pour remplir ſes ſoldats d'une ardeur invincible. On en vint aux mains avec un égal acharnement. Après une longue réſiſtance, les Barbares abbattus par la chaleur exceſſive, aveuglés par la pouſſiere, & accablés de fatigues, plierent, & prirent la fuite. Le plus grand nombre & les plus braves furent taillés en piéces; car tous ceux des premiers rangs étoient liés les uns aux autres par de longues chaînes qui tenoient à leurs boucliers, afin qu'ils ne puſſent rompre leur ordonnance. Les femmes Cimbres, remplies de cette férocité payenne que l'antiquité honoroit des noms de *valeur* & de *grandeur d'ame*, tuerent elles-mêmes un grand nombre de fuyards, les unes leurs maris, les autres leurs freres ou leurs peres,

les appellant Traîtres à leur Patrie. Enfin, voyant qu'il n'étoit plus poſſible de réſiſter aux vainqueurs, elles prirent leurs petits enfans ; elles les étoufferent de leurs propres mains, ou les jetterent ſous les pieds des chevaux, ſous les roues des chariots, & ſe donnerent la mort avec la même fureur. Plus de deux cens mille hommes périrent ou furent faits priſonniers dans cette journée célèbre, qui ſignala l'an 101 avant J. C.

2. Don Pedre de Tolède, général du roi d'Eſpagne, faiſoit, en 1617, une guerre ſanglante au duc de Savoye, ennemi de ſon maître. Toujours précédé par la victoire, il vint aſſiéger Verceil, place forte, mais que le Duc n'avoit pas eu le tems de pourvoir. Au bout de ſeize jours, les munitions manquerent ; & il fallut, au défaut de fer & de plomb, charger les canons & les mouſquets avec des pierres. Deux fois, Charles-Emmanuel tenta de ravitailler la ville ; & deux fois ſes efforts furent inutiles. Enfin la garniſon épuiſée, & ſans eſpérances, capitula, & ſe rendit, le 25 de Juillet, après deux mois de réſiſtance.

3. En 1704, le duc de Vendôme ſe préſenta devant Verceil, & l'attaqua vivement. Le duc de Savoye avoit ordonné au gouverneur, nommé *Des-Hays*, de faire pendre quiconque parleroit de capituler, tant qu'il y auroit du terrein à défendre. Cet ordre fut lu à la tête de la garniſon, & affiché dans tous les carrefours de la ville ; mais il ne ſervit qu'à

rendre le siége plus long, sans augmenter la résistance. La ville capitula, le 20 de Juillet, après trente-cinq jours de tranchée ouverte. La garnison fut faite prisonniere de guerre. Le Général François lui permit de sortir par la brèche, à condition de mettre bas les armes, dès qu'elle seroit sur le chemin couvert. La brèche étoit si étroite & si haute, qu'il fallut abbatre une partie de la muraille pour lui faire passage.

VERNEUIL. (*prise & bataille de*) 1. Louis VII, dit *le Jeune*, ayant déclaré la guerre au roi d'Angleterre, Henri II, pour soutenir la révolte du jeune prince Henri, fils aîné de ce monarque, vint mettre, en 1173, le siége devant Verneuil, place alors très-considérable dans le Perche. Outre le château, il y avoit trois especes de villes fermées chacune d'un bon mur, & entourées d'un fossé plein d'eau. La plus grande, appellée *le Grand-Bourg*, après un mois d'une vigoureuse résistance, commençoit à manquer de vivres. Elle demanda à capituler, promettant de se rendre, dans trois jours, si elle n'étoit pas secourue. Mais elle fut la dupe de sa bonne foi; car, ayant ouvert ses portes au Roi, loin de lui rendre les ôtages qu'elle avoit donnés, on se saisit des principaux citoyens qu'on jetta dans une prison. Tout fut livré au pillage & aux flammes. Mais Louis qui se deshonoroit, en usant si mal de la victoire, ne jouit pas long-tems de cette indigne conquête que le roi

d'Angleterre l'obligea d'abandonner quelques jours après.

2. Au commencement du règne de Charles VII, en 1424, lorſque le royaume étoit en proie à l'étranger, les François attaquerent les Anglois près de Verneuil, & furent vaincus, après un combat ſanglant & opiniâtre. Cinq mille hommes reſterent ſur le champ de bataille; & la victoire, qui ne coûta que ſeize cens combattans aux ennemis de la France, leur ouvrit les portes de Verneuil.

VÉRONE. (*batailles de*) 1. Elle fut gagnée par Déce ſur l'empereur Philippe qui y perdit la vie avec ſa puiſſance qu'il laiſſa à ſon vainqueur. *L'an de J. C.* 249.

2. Conſtantin avoit pris les armes pour combattre le tyran Maxence. Après s'être emparé de Suze & de Turin, il entreprit le ſiége de Vérone. Il étoit difficile. Il falloit paſſer l'Adige, & ſe rendre maître du cours de ce fleuve qui portoit l'abondance dans la ville. Mais Conſtantin eut bientôt ſurmonté cet obſtacle. Les aſſiégés furent battus dans toutes leurs ſorties. Ruricius, qui venoit au ſecours de la place avec une armée nombreuſe, fut vaincu & tué. L'empereur, dans cette bataille, donna des preuves d'une valeur invincible; affronta les plus grands dangers & la mort même, & ne rejoignit ſes ſoldats, que quand l'ennemi fut entièrement défait. Vérone, deſtituée d'eſpérance, ſe rendit au

vainqueur qui n'exigea des habitans que leurs armes. *An 312.*

3. Odoacre, vaincu par Théodoric près du fleuve Sontius, s'étoit retiré dans Vérone. Le roi des Goths, toujours infatigable, alla chercher ſon ennemi; &, après quelques jours de marche, il arriva pendant la nuit, & campa près de Vérone, réſolu d'en former le ſiége. Odoacre avoit reçu de nouveaux renforts. A peine eut-il apperçu les pavillons de Théodoric, qu'il ſortit de la ville, & marcha en diligence pour ſurprendre l'ennemi dans ſon camp. Les Goths, ſans attendre l'ordre, courent aux armes, ſe rangent en bataille, & commencent le combat. Théodoric dormoit. On l'éveille. Il prend ſes armes, vole aux ſiens, qu'il trouve enfoncés & prêts à fuir. Sa préſence les anime, & remplit de terreur les ſoldats d'Odoacre. Ceux-ci fuyent à leur tour. Des bataillons entiers ſont précipités & engloutis dans l'Adige. Odoacre eſt entraîné dans Vérone. Les vainqueurs y entrent avec lui. Les habitans effrayés ſe ſoumettent au roi des Goths, tandis que ſon rival s'échappe par la porte oppoſée, avec le peu de monde qui avoit évité les coups de l'ennemi. Cette victoire de Théodoric illuſtra l'an 489 de J. C.

4. En 541, Totila, que les Goths d'Italie avoient placé ſur le thrône, déclara la guerre à l'empereur Juſtinien. Les Généraux de ce dernier marcherent à Vérone, avec une armée de douze mille hommes, comptant de ſur-

prendre cette ville, dans laquelle ils entretenoient des intelligences ſecrettes. Ils firent prendre les devants à quelques gens d'élite, commandés par Artabaſe, capitaine Arménien, leſquels ſe préſentent de nuit à une porte, & ſont introduits. Auſſi-tôt l'allarme ſe répand par toute la ville. Les Goths ſe hâtent d'en ſortir, & gagnent un côteau qui domine Vérone. Dès que le jour paroît, ils s'apperçoivent du petit nombre des ennemis, rentrent promptement dans leur ville, ferment les portes, & pourſuivent la petite troupe d'Artabaſe. Les Romains ſont forcés, pour ſauver leur vie, de ſauter par-deſſus les murs; mais, tombant, pour la plûpart, ſur des pierres & des cailloux, ils y trouvent la mort qu'ils veulent fuir. Artabaſe plus heureux ne ſe fait aucun mal, & ſe ſauve avec quelques compagnons de ſa fortune. Le gros de l'armée arrive en ce moment; & le ſpectacle affreux des morts & des bleſſés couvre les chefs de honte & de confuſion. Au lieu d'uſer de la plus grande diligence, ils s'étoient amuſés à diſputer entr'eux ſur le partage du butin qu'ils comptoient faire dans Vérone.

VERRUE. (*ſiége de*) Pendant que les triomphes du prince Eugene & de Marlborough conſternoient la France, les progrès du duc de Vendôme dans la Savoye & le Piémont conſoloient au moins Louis XIV. Ce grand Général méditoit depuis long-tems une conquête importante: c'étoit celle de Verrue, une

une des plus fortes places de la domination du duc de Savoye. Mais cet exploit étoit auſſi difficile que glorieux ; &, pour réuſſir, il falloit vaincre les plus grands obſtacles. Le premier qui ſe préſenta fut la forteresse de Guerbignan, qui protégeoit Verrue. Ce fut par elle que Vendôme commença ſon entrepriſe. Il s'en approcha, le 14 d'Octobre 1704 ; &, le 22, il ouvrit la tranchée. Entre la ville & le fort, le duc de Savoye avoit poſté un corps d'infanterie, qui, tous les jours, rafraîchiſſoit la garniſon. Il ne put retarder les travaux des François, qui ſe virent bientôt en état de monter à l'aſſaut. Dès la premiere attaque, les aſſiégés reculerent ; mais, ralliés en un inſtant à la faveur du feu de leur artillerie, ils reprirent la ſupériorité, & repouſſerent les aſſaillans avec courage. Le 30, Vendôme fit attaquer la contreſcarpe du fort. Cet effort lui coûta cher, & ne produiſit rien. Enfin il attacha le mineur au corps du fort ; &, le 6 de Novembre, il en chaſſa le duc de Savoye, qui alla ſe cantonner dans Creſcentin, au-delà du Pô, avec la meilleure partie de ſes troupes, parce qu'il pouvoit de ce poſte rafraîchir la garniſon de Verrue, par le moyen d'un pont de communication qu'il avoit jetté ſur la riviere.

Animé par ce premier ſuccès, Vendôme s'approcha de la place, devant laquelle il ouvrit la tranchée, la nuit du 7 au 8 ; mais ſes opérations étoient lentes. Il ne pouvoit avancer qu'à la ſape, & pied à pied ; & d'ailleurs,

à chaque pas, il rencontroit des mines qui, éclatant tout-à-coup, abymoient les travailleurs, & rumoient les travaux. Il fallut lutter contre ces difficultés, jusqu'au 26 de Décembre que le siége changea de face. Au milieu de la nuit, quatre mille soldats des plus braves sortent de la ville; tombent sur les assiégeans, les surprennent, & en font un grand carnage. En même tems, l'infanterie campée à Crescentin franchit le Pô, vient se joindre à ces troupes, & seconder leur attaque impétueuse & soudaine. D'un autre côté, deux mille hommes, conduits par Staremberg, s'emparent de la hauteur de Vetrue; comblent les tranchées, & se précipitent sur les François surpris, déconcertés. On les met en desordre. On les pousse. On les presse. On les accable. Sept cens hommes, qui gardoient la tranchée, sont assaillis par les fantassins. Ils font leur décharge & prennent la fuite. Les Savoyards, victorieux par-tout, se saisissent des batteries Françoises; enclouent vingt-deux piéces de canons, ruinent les galeries des mines, mettent le feu à tout ce qui est combustible, renversent les gabions, détruisent les logemens. Déja ils pénétroient jusqu'au quartier général, lorsque Vendôme, au milieu de ce tumulte, ayant ramassé cinq brigades, & rallié quelques soldats, vint enfin arrêter leurs progrès, & les obliger à rentrer dans la ville. Il fallut alors recommencer tous les travaux, & braver un ennemi bien plus terrible, bien plus redouta-

ble que le premier. ; l'hyver & tous ſes frimats. Le froid tuoit les ſoldats : les neiges les engloutiſſoient, les étouffoient. La terre, glacée juſqu'au fond de ſes entrailles, ſe refuſoit aux coups des ouvriers. Il falloit employer la flamme pour creuſer des tranchées nouvelles. Pendant près de deux mois que durerent les rigueurs de la triſte ſaiſon, on n'entendit pas une ſeule plainte : on ne vit pas un ſeul trait d'impatience. On eût dit, que ſous Vendôme, les guerriers qui l'aimoient, qui le vénéroient comme un bon pere, & qui lui donnoient à l'envi ce titre flateur, étoient devenus inſenſibles à tout autre objet qu'à la gloire de le faire triompher. Au mois de Février 1705, le ſieur Lappara, habile ingénieur, vint ſeconder les travaux du général François. Par ſon conſeil, on attaqua le fort qui défendoit le pont de communication. Un détachement placé dans ce poſte, ſous les ordres de Staremberg, fut battu & mis en fuite ; &, le 1er de Mars, le fort & le pont furent au pouvoir des François. Le 8, Vendôme menaça le gouverneur de Verrue de ne lui faire aucun quartier, s'il oſoit tenir plus long-tems. « La place n'eſt » inveſtie que depuis deux jours, répondit ce » brave capitaine ; il ne m'appartient pas de » la rendre. Qu'on s'adreſſe, pour cela, au » Duc mon maître ; il n'eſt pas loin d'ici. » Durant quelques jours, on foudroya la ville avec toute l'artillerie. Le 14, Vendôme fit paſſer le Pô à ſa cavalerie, dans le deſſein de

fondre ſur le camp de Creſcentin. Mais, à ſon approche, le duc de Savoye ſe retira; & le capitaine François, délivré de cette inquiétude, revint au ſiége qu'il preſſa plus vivement que jamais. Le 6 d'Avril, le gouverneur offrit de ſe rendre par capitulation. On lui envoya les conditions auxquelles on vouloit bien le recevoir. Il balança, durant trois jours, à les recevoir, afin d'avoir le tems de conſommer toutes ſes proviſions & toutes ſes munitions. Quand elles furent épuiſées, il fit jouer ſes mines; renverſa les trois enceintes de la ville, & ſe retira dans le donjon : c'étoit ſon dernier aſyle. Il n'y tint que juſqu'au 9 au matin, qu'il ſe rendit à diſcrétion avec tous ſes ſoldats. Le duc de Vendôme lui dit que la conduite, qu'il avoit tenue depuis trois jours, le rendoit digne de mort, mais qu'il lui pardonnoit, ainſi qu'à ſa garniſon. Il ne voulut point permettre qu'on fouillât les officiers, ni qu'on deshabillât les ſoldats. Il les loua même de leur longue réſiſtance, & leur dit que, quoiqu'il fût contre les loix de la guerre de faire ſauter les fortifications à la derniere extrémité, ils n'avoient fait que prévenir ce qu'il avoit deſſein de faire, & qu'ils lui auroient fait plaiſir de faire ſauter auſſi le donjon. La garniſon ſortit le 10, & fut conduite priſonniere dans le Milanez. Elle n'étoit plus que d'environ mille hommes, y compris les malades.

VÉSERIS. (*bataille de*) Les Latins avoient

toujours quelques prétextes ſpécieux pour couvrir la jalouſie qui les armoit ſans ceſſe contre Rome. Mais enfin les conſuls Manlius Torquatus & Décius Mus châtierent leurs éternelles revoltes, & porterent à leur puiſſance un coup terrible, dont elle ne ſe releva jamais. Les armées des deux peuples rivaux ſe rencontrerent près de Véſeris, & en vinrent aux mains avec la même animoſité. Bientôt on donna le ſignal. On s'attaqua avec fureur : on ſe battit avec courage. On fit, de part & d'autre, les plus grands efforts pour s'arracher la victoire qui parut enfin ſe déclarer pour les Latins, du côté où commandoit Décius. Ce généreux citoyen, remarquant le deſordre de ſes ſoldats, prend la noble réſolution de ſe dévouer pour la gloire & la conſervation de ſa patrie. Il appelle à haute voix le pontife qui lui fait pratiquer toutes les cérémonies uſitées dans les dévouemens, & prononce contre les ennemis & contre lui-même les imprécations ordinaires. A l'inſtant, il ſaute tout armé ſur ſon cheval, & ſe jette, tête baiſſée, au milieu des bataillons Latins. La terreur & la mort ſembloient marcher devant lui. Par-tout où il ſe montre, les ſoldats, comme frappés de la foudre, reculent ſaiſis d'épouvante. On s'empreſſe d'éviter les coups de ſa vengeance. On ſe contente de lancer ſur lui une grêle de traits. Le magnanime Conſul en fut bientôt accablé ; &, victime volontaire de la patrie, il tomba mort ſur un mon-

ceau d'ennemis immolés de ſes mains. Dans toute autre occaſion, la perte d'un Général entraîne ordinairement la défaite de ſes troupes. Ici, ce fut tout le contraire. Les Romains, animés par ce grand exemple, ſe jettent ſur les rebelles avec plus d'acharnement que jamais, les enfoncent, & leur raviſſent un triomphe qu'ils croyoient remporter. Manlius, après la victoire, ne montra pas moins de grandeur d'ame que ſon collégue. Il apprit que ſon fils avoit combattu ſans ſon ordre, avant qu'on eût donné le ſignal pour ſe mettre en bataille. Il le fit arrêter; &, voulant, par un exemple inoui, maintenir l'honneur des loix militaires, il le condamna à perdre la tête. Un arrêt ſi cruel, mais très-utile, coûta bien des larmes à ce pere infortuné; & ſi, en cette rencontre, les loix triompherent de la tendreſſe paternelle, elles n'en étoufferent point les ſentimens. Quels hommes étoient-ce donc que ces Romains dans les beaux tems de la république! & que nos mœurs ſont différentes! A peine veut-on ſouffrir pour la patrie la plus legere privation. Cette mémorable défaite des Latins arriva, l'an de Rome 415. Elle les épuiſa tellement, qu'ils ne remuerent plus dans la ſuite; ou, s'il y eut quelques mouvemens, ils ne furent excités que par quelques villes particulieres: tout le corps du Latium n'y prit point de part.

VÉSERONCE. (*bataille de*) Les fils du grand Clovis s'étoient ligués pour détruire le

royaume de Bourgogne. Ils s'en rendirent maîtres, ainſi que de la perſonne du roi qu'ils firent mourir d'une maniere cruelle. Mais, quelques tems après, en 525, Gondemar rentra dans la Bourgogne, & s'en fit reconnoître roi. Clodomir, roi d'Orléans, marcha contre l'uſurpateur; l'atteignit près de Véſeronce, entre les villes de Vienne & de Belley, & lui livra bataille. Gondemar prit la fuite. Clodomir le pourſuivit avec chaleur. Alors un corps de Bourguignons, s'étant déguiſés en François, lui crierent: « Ralliez-» vous à nous, ſeigneur; nous ſommes des » vôtres! » Clodomir, qui ſe voyoit preſque ſeul, les crut ſans peine, les joignit, & fut enveloppé. Auſſi-tôt les Bourguignons lui couperent la tête qu'ils mirent au bout d'une lance. Les François qui la reconnurent, au lieu de perdre courage, continuerent à pouſſer les ennemis avec fureur. Ils paſſerent au fil de l'épée tout ce qui ſe préſenta devant eux. Vieillards, femmes, enfans, rien ne fut épargné; & ils ne quitterent la Bourgogne qu'après l'avoir couverte de triſtes débris.

VÉSUVE. (*journée du Mont-*) Une troupe de gladiateurs, deſtinée aux ſpectacles, trouva moyen de briſer ſes fers, &, ſous la conduite de Spartacus, fit trembler la capitale de l'univers. D'abord tous les mécontens d'Italie, & une foule d'eſclaves fugitifs, vinrent ſe joindre à eux. Ils n'avoient point d'armes. Ils rencontrerent un chariot qui en

étoit rempli, & s'en saisirent. Quelque tems après, ceux de Capouë furent battus; & leurs dépouilles militaires servirent à armer le reste de la troupe. Ce premier succès les fit connoître; mais ne leur inspira point encore la hardiesse de tenir la campagne. Claudius Pulcher, envoyé de Rome contre eux, avec trois mille hommes, les trouva postés sur le Mont-Vésuve. Il plaça son camp au pied de la montagne, gardant la seule route praticable, qui conduit au sommet, & comptant tenir les rebelles bien enfermés, parce que tout le reste n'étoit que rochers escarpés, & précipices immenses. Mais nul chemin n'est impraticable à la valeur animée par le désespoir. Les esclaves firent des échelles très-fortes & très-hautes avec des ceps de vignes sauvages, qu'ils trouverent sur le lieu en abondance; &, par ce moyen, ils descendirent tout le long des rochers, excepté un seul, qui demeura d'abord en haut pour avoir soin des armes, & qui, les leur ayant jettées, lorsqu'ils furent dans la plaine, descendit à son tour, & vint rejoindre la troupe. Spartacus ne se contenta point d'échapper à l'ennemi. Il vint attaquer les Romains, lorsqu'ils s'y attendoient le moins; les défit, prit leur camp, & remporta une glorieuse victoire. *L'an 73 avant J. C.*

2. Ce fut près du Mont-Vésuve que, l'an 553 de J. C. Narsès porta le dernier coup à l'empire des Ostrogoths en Italie, soixante-quatre ans après l'arrivée de Théodoric dans

cette fertile & riante contrée. Theïa venoit de ſuccéder à Totila. Ce prince, ayant rencontré les Romains, leur livre bataille. Les Goths combattent en déſeſpérés. Leur roi les anime par des actions d'une valeur extraordinaire. En vain les ennemis réuniſſent contre lui tous leurs efforts. Animé par le danger, il pénetre de plus en plus dans leurs rangs; renverſe tout ce qui ſe préſente ſur ſon paſſage, & reçoit une grêle de traits ſur ſon bouclier. Déja la nuit s'approche; & la victoire paroît pencher du côté des Goths, lorſque l'intrépide Théïa, qui avoit déja changé deux fois de bouclier, eſt atteint au pied, d'une flèche, au moment qu'il en prend un troiſieme. Il tombe; &, ſur le champ, quelques ennemis qui l'environnoient lui coupent la tête; la mettent au bout d'une pique, & la montrent aux deux armées. Les Goths, devenus plus furieux par la mort de leur roi, continuent de combattre juſqu'à la nuit. La bataille recommence avec le jour, & dure juſqu'au ſoir, avec une égale fureur de part & d'autre. Enfin les Goths commencent à plier, & reculent de quelques pas, ſans néanmoins rompre leurs rangs. Voyant que leurs efforts ſeroient déſormais inutiles, ils mirent bas les armes, après avoir obtenu la permiſſion de ſe retirer chacun chez eux, & d'y vivre comme ſujets de l'empereur Juſtinien.

VÉTÉRA (*ſiége de*) C'étoit le nom d'un fameux camp des Romains dans les Gaules.

Ils y furent long-tems assiégés par Civilis, Batave plein de valeur, qui s'étoit révolté avec sa nation. Ce Barbare, qui n'en avoit que le nom, défit souvent les légions Romaines, tandis qu'il les resserroit dans Vétéra; &, s'il faisoit quelque perte, il la réparoit aussi-tôt par une glorieuse victoire. Enfin les légions accablées par une défense longue & pénible, & par un disette générale, ouvrirent les portes de leur camp à Civilis qui les extermina. Après quelques tentatives infructueuses pour recouvrer une entiere liberté, & faire goûter à sa patrie les fruits de ses triomphes, Civilis, convaincu de l'inutilité de ses efforts, fit sa paix avec les Romains, & rentra dans le devoir. *An de J. C. 70.*

VÉZER. (*journée du*) L'an 626, les Saxons, sujets de Clotaire II, leverent l'étendard de la révolte sous la conduite du duc Bertoalde. Ce Général, pour encourager ses soldats, avoit publié dans son camp, que le monarque François venoit de mourir. Clotaire, afin de détruire cette nouvelle trop avantageuse à l'ennemi, s'avance à la vue des rebelles; ôte son casque, & montre à son perfide vassal sa longue chevelure grise. Le Duc osa l'insulter. Le Roi, justement irrité de cette audace, pique son cheval, passe à la nage le Vézer, sur les bords duquel les deux armées étoient campées, &, suivi d'un grand nombre de guerriers, court droit au Saxon. Bertoalde épouvanté, cherche en vain son salut

dans la fuite. Clotaire le poursuit, l'atteint, &, d'un grand coup d'épée, lui tranche la tête qu'il fait mettre au bout d'une pique. Ce ne fut plus alors qu'une horrible boucherie. L'armée fut taillée en piéces, le pays ravagé, & la nation presqu'entièrement exterminée. Si l'on en croit quelques auteurs, Clotaire usa cruellement de sa victoire. Animé par une vengance inhumaine, il fit massacrer tous ceux de ce peuple séditieux, qui excédoient la hauteur de son épée.

VIEIL-HESDIN. (*journée du*) L'an 437, Clodion étoit occupé à célébrer les nôces d'un grand seigneur François, dans un village nommé *Hélena*, qu'on appelle aujourd'hui le *Vieil-Hesdin*. Déja l'on conduisoit au son des instrumens militaires la nouvelle épouse au lieu du festin, lorsque tout-à-coup les Romains, conduits par le fameux Aëtius, paroissent sur un pont construit dans cet endroit. Les François, déconcertés par cette attaque imprévue, ne purent se mettre en bataille. Les premi[illegible]s gardes furent passées au fil de l'épée, la mariée enlevée, avec tous les préparatifs de la fête, & l'armée dispersée dans les forêts. Majorien, qui depuis parvint à l'Empire, s'acquit de la gloire dans cette journée, en combattant à côté du Général Romain.

VIENNE, EN DAUPHINÉ. (*siége de*) L'an 880, les rois de France, ayant réuni leurs armées, entrerent en Provence pour châtier la hardiesse de Boson qui s'y étoit fait procla-

mer Roi. Rien n'osa leur résister ; & bientôt ils se virent en état d'aller former le siége de Vienne. Cette capitale du Dauphiné étoit bien fortifiée pour ce tems-là. Sa garnison étoit nombreuse, ses provisions abondantes ; mais, ce qui valoit mieux encore, elle étoit défendue par Hermengarde, princesse dont l'ambition avoit fait une héroïne, & qui avoit juré de mourir plutôt que se rendre. Les trois monarques, après bien des efforts inutiles, après des assauts réitérés & furieux, après une multitude de combats sanglans & terribles, mais dont l'histoire tait le détail, prirent la résolution de changer le siége en blocus. Il dura deux ans ; après quoi, la ville fut contrainte d'ouvrir ses portes. Hermengarde fut arrêtée avec sa fille, & conduite à Autun.

VIENNE, EN AUTRICHE. (*siéges de*) 1. Soliman II, après avoir soumis l'Asie à son vaste empire, voulut faire trembler l'Europe par la terreur de ses armes touiours victorieuses. En 1529, ce conquérant redoutable, le fer & la flamme à la main, entra dans la Hongrie ; pilla, ravagea, détruisit tout ce qui se trouva sur son passage, & vint, à travers ces tristes débris, mettre le siége devant Vienne, la capitale de l'Autriche & de tout l'Empire d'Occident, depuis que la maison d'Autriche étoit placée sur le thrône de Charlemagne. L'armée Ottomane étoit immense, & composée de ces braves Janissaires qui venoient de subjuguer la Perse. Mais Vienne

renfermoit dans ſes murs des citoyens aguerris, & des ſoldats intrépides. Le Sultan commença ſes opérations par attacher les mineurs aux murailles. Souvent ce travail immenſe fut interrompu par les contre-mines des aſſiégés. Mais enfin quelques-uns de ces volcans cachés éclaterent tout-à-coup, & renverſerent une grande partie des murailles. Auſſi-tôt les Viennois, hommes, femmes, enfans, s'empreſſerent de conſtruire un nouveau rempart; &, quand les infidèles ſe préſenterent à l'aſſaut, ils furent bien étonnés de ſe voir arrêtés, à quelques pas de la brèche, par cette barriere que vingt piéces de canon & des milliers de ſoldats rendoient inattaquable. Ils ſe jetterent d'un autre côté, où l'on n'avoit eu le tems de ſe retrancher qu'avec des paliſſades. Dans ce lieu, les corps des habitans ſervirent de boulevards. La bataille y fut terrible. Des ruiſſeaux de ſang, des monceaux de cadavres rouloient ſous les pieds des guerriers. Deux fois, les Turcs furent repouſſés avec perte. Deux fois, le Sultan & ſes officiers les rallierent & les renvoyerent aux ennemis; & deux fois, ils furent ſur le point d'emporter la ville. Durant quatre heures, on ſe frappa, on s'immola, ſans qu'on pût démêler à qui reſteroit la victoire. Enfin les foudres qui, lancés de tous les endroits de la place, écraſoient, pulvériſoient des rangs entiers d'infidèles, & l'invincible courage des habitans, écarterent l'ennemi qui déja plus d'une fois avoit pouſſé

des clameurs triomphantes. Ce premier échec ne fit qu'enflammer la valeur des Turcs. Le 12 d'Octobre, Soliman le harangua, & donna ſes ordres pour un aſſaut général. On s'y prépara durant une grande partie de la nuit; & le 13, dès la pointe du jour, tous les corps de l'armée Ottomane s'avancerent en bon ordre, armés, les uns de torches ardentes, les autres de mouſquets, de flèches, de haches; un grand nombre, d'échelles, & de toutes les machines néceſſaires pour forcer ou pour franchir les murailles. Ils étoient attendus. Les Autrichiens avoient placé ſur les remparts toute leur artillerie, tous leurs mortiers, tous leurs ſoldats. La ville fut attaquée par plus de vingt côtés à la fois; & par-tout les infidèles furent obligés de prendre la fuite. On combattit, durant plus de douze heures, ſans ſonger à prendre aucune nourriture; & la nuit ſeule put faire ceſſer cet affreux acharnement. Soliman déſeſpéré fit ſonner la retraite. Il y avoit déja quarante jours qu'il ſe conſumoit vainement devant Vienne. Il avoit perdu plus de quarante mille hommes, dans les différentes attaques de cette ville. Pour comble de malheurs, les neiges, les glaces, les frimats faiſoient encore plus de mal à ſon armée que l'ennemi. Soliman le Grand, l'invincible Soliman, ne put vaincre ces obſtacles; &, trop fier pour ſoutenir l'idée de ſes diſgraces, il leva le ſiége; & Vienne fut délivrée.

2. Le grand-vifir Kara-Muſtapha, chargé d'humilier l'Empire & Léopold, s'avança vers la capitale des Etats de ce prince, avec un terrible appareil. A l'approche de ſes légions nombreuſes, l'empereur quitta Vienne avec deux impératrices, ſa belle-mere, & ſa femme; avec les archiducs, les archiducheſſes, & ſoixante mille habitans. La campagne n'offroit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles, dont les plus lents devenoient la proie des Tartares qui pilloient, ravageoient, brûloient, égorgeoient, emmenoient en eſclavage. Le 7 de Juillet 1683, la ville étoit inveſtie; & déja toute l'Europe attendoit, en tremblant, l'iſſue de cette fameuſe entrepriſe.

Vienne, baignée par le Danube au ſeptentrion, étoit fortifiée de douze grands baſtions dans le reſte de ſon enceinte. Les courtines étoient couvertes de bonnes demi-lunes, ſans autres dehors. Le foſſé étoit partie plein d'eau, partie à ſec; & la contreſcarpe fort négligée. Le côté de la ville que le fleuve baigne, n'avoit pour défenſes que de fortes murailles flanquées de groſſes tours, le tout bien terraſſé. Dans une plaine de trois lieues, environnée d'un cercle de montagnes, le Viſir aſſit ſon camp qu'il eut l'audace de ne point défendre avec des lignes de circonvallation & de contrevallation. Tout abondoit dans ce camp, argent, munitions de guerre & de bouche de toute eſpece. Les différens quartiers offroient des Bachas auſſi magnifiques que des

Rois; & cette magnificence étoit effacée par le vaſte du Viſir qui nageoit dans le luxe. Un Grand-Viſir a d'ordinaire à ſa cour deux mille officiers & domeſtiques : Muſtapha avoit doublé ce nombre. Son parc, c'eſt-à-dire l'enclos de ſes tentes, étoit auſſi grand que la ville aſſiégée. Les plus riches étoffes, l'or & les pierreries y contraſtoient avec le fer. On y voyoit des bains, des jardins, des fontaines, des animaux rares, pour la commodité, pour l'amuſement du Général, dont la molleſſe & la frivolité toutefois ne rallentiſſoient point les opérations du ſiége. Son artillerie, compoſée de trois cens piéces de canon, n'en étoit pas moins formidable; & la bravoure des Janiſſaires n'étoit point énervée par l'exemple du chef.

Le comte de Staremberg, homme conſommé dans l'art de la guerre, gouverneur de Vienne, avoit mis le feu aux fauxbourgs; &, pour ſauver les citoyens, il avoit renverſé leurs édifices. Il avoit une garniſon dont le fond étoit de ſeize mille hommes, mais qui n'en compoſoit en effet que onze mille au plus. On arma les Bourgeois, & l'Univerſité. Les écoliers monterent la garde; & ils eurent un médecin pour major. Staremberg étoit ſecondé, dans le commandement, par le comte de Capliers, commiſſaire général de l'empereur, un de ces hommes que la ſcience, la vigilance, l'activité, deſtinent à la premiere place.

Les approches de Vienne étoient faciles

La

La tranchée fut ouverte, le 14 de Juillet, dans le fauxbourg de S. Ulric, à cinquante pas de la contreſcarpe. L'attaque ſe dirigeoit ſur le Baſtion de la Cour, & ſur celui de Lebb. Deux jours ſeulement avancerent les travaux juſqu'à la contreſcarpe où le foſſé étoit à ſec. Le duc de Lorraine, qui s'étoit poſté dans l'iſle de Léopolſtat, faiſant tous ſes efforts pour y conſerver une communication avec la ville, ſe crut alors obligé de s'en retirer par les ponts qu'il avoit jettés ſur le Danube, & qu'il fit rompre. Les maiſons de plaiſance, dont l'iſle étoit remplie, logerent les Turcs. On a regardé cette démarche comme une grande faute. Si ç'en fut une, le Duc la répara bien par ſa contenance, durant tout le ſiége. Avec une armée qui ne montoit pas à trente mille hommes, il couvrit la Hongrie, la Moravie, la Siléſie, la Bohême. Il protégea Vienne. Il contint Tékéli. Il arrêta plus de quarante mille Turcs & Tartares qui couroient & déſoloient la campagne.

Cependant il ne pouvoit empêcher les infidèles de pouſſer le ſiége avec vigueur. C'étoit, chaque jour de la part des Turcs, des terres élevées, des travaux avancés, de nouvelles batteries, un feu qui croiſſoit à chaque inſtant; &, du côté des Autrichiens, c'étoit la plus intrépide valeur, la plus opiniâtre réſiſtance. Staremberg, qui, aux premieres approches, avoit été bleſſé d'un éclat de pierre détaché de la courtine par un boulet, à peine

guéri, animoit toute la défenſe par ſes regards, ſes actions, ſon humanité. Il traitoit tous les ſoldats de Freres. Il louoit, il récompenſoit leurs belles actions ; &, non content d'être avec eux pendant le jour, il paſſoit la nuit ſur un matelas dans le corps-de-garde du palais de l'empereur, qui joignoit au Baſtion de la Cour, compris dans l'attaque. Dès le 22 de Juillet, les aſſiégeans étoient à la paliſſade qu'on ne défendoit qu'à coups de main On étoit ſi près les uns des autres, qu'à travers les pieux on s'accrochoit mutuellement pour s'arracher la vie. Le comte de Daun, officier général, d'un mérite diſtingué, fit attacher des faulx à de longues piques, qui détruiſirent une multitude prodigieuſe d'infidèles, mais qui ne purent diminuer la confiance préſomptueuſe qui les animoit. Ils comptoient tellement ſur la victoire, qu'on en voyoit qui venoient faire des bravades pareilles à celles que nous liſons dans les anciennes guerres. Un champion, d'une taille extraordinaire, s'avança d'un air menaçant, inſultant de la voix & du ſabre. Un ſoldat Chrétien ne put ſouffrir cet affront. Il accourt : il eſt bleſſé. Il bleſſe ; il déſarme ſon ennemi, lui coupe la tête avec ſon propre cimeterre, le dépouille, & trouve cinquante piéces d'or couſues dans ſa veſte. On croiroit que ce brave fut récompenſé. Il reſta ſoldat ; & ſon nom, que les Romains auroient conſacré dans les Faſtes de l'Hiſtoire, n'eſt pas même venu juſqu'à nous. Les aſſié-

gés, qui virent l'action du haut des remparts, en tirerent un bon augure. La conſtance & le courage redoublerent.

L'ennemi ne s'empara de la contreſcarpe, que le 7 d'Août, après vingt-trois jours de combats, avec une grande effuſion de ſang de part & d'autre. Le comte de Sérini, neveu du fameux Sérini que Léopold avoit fait périr ſur un échafaud, avoit retardé la priſe de cet ouvrage par mille actions de bravoure. Point de ſortie où il ne ſe trouvât. L'ardeur qui l'emportoit l'empêcha un jour de ſentir une flèche qu'il avoit reçue dans l'épaule. Les Turcs en étoient à la deſcente du foſſé. Perſonne ne leur reſſemble pour remuer la terre. La profondeur de leurs ouvrages étonnoit. La terre qu'ils en tiroient étoit relevée à la hauteur de neuf pieds, ſurmontée d'ais & de poutres, en forme de planchers ſous leſquels ils travailloient en aſſurance. Leurs tranchées diffèrent des nôtres par la forme. Ce ſont des coupures en croiſſant, qui ſe couvrent les unes les autres, en conſervant la communication, ſemblables à des écailles de poiſſons, qui cachent un labyrinthe, d'où l'on tire ſans incommoder ceux qui ſont en avant, & d'où il eſt preſqu'impoſſible de les déloger. Quand les Janiſſaires y ſont une fois entrés, ils n'en ſortent preſque plus. Leur feu devenoit toujours plus vif; & celui des aſſiégés ſe rallentiſſoit. On commençoit à ménager la poudre; & les grenades manquoient.

Le baron de Kielmarſegg inventa un moulin à poudre, & des grenades d'argille, qui furent d'un grand ſecours. L'induſtrie employoit toutes les reſſources; mais l'eſpérance de tenir encore long-tems diminuoit. Les mines de l'ennemi, ſes attaques continuelles, la garniſon qui s'affoibliſſoit, les vivres, les munitions qui s'épuiſoient, tout donnoit la plus vive inquiétude; &, avec tant de maux réels, on s'en faiſoit d'imaginaires. Un bruit s'étoit répandu que des traîtres travailloient à des ſouterreins pour introduire l'infidèle. Chacun eut ordre de veiller dans ſa cave; & ce ſurcroît de fatigue acheva d'abbatre les défenſeurs de Vienne, en leur dérobant un ſommeil néceſſaire. D'autres parloient d'incendiaires gagés pour ſeconder les Turcs. Un jeune homme, qu'on trouva dans une égliſe qui commençoit à s'embraſer, fort innocent peut-être, fut mis en piéces par le peuple; mais l'artillerie Turque étoit plus à craindre que tous ces phantômes. On s'occupoit ſans ceſſe à éteindre le feu que les bombes & les boulets rouges portoient dans la ville, tandis que les dehors tomboient en éclats. La demi-lune ſouffroit déja beaucoup. Les remparts offroient par-tout de vaſtes brèches; &, ſans l'invincible courage des ſoldats & des habitans, Vienne étoit emportée.

Dans cette extrémité, Léopold tourna les yeux vers la Pologne. Jean Sobieski, la terreur des forces Ottomanes & peut-être le ſeul

Souverain de ſon ſiécle, qui fût grand capitaine, eſt ſupplié de venir au ſecours de l'Empire & de tout le Monde Chrétien. Le monarque y vole à la tête de vingt-cinq mille hommes. Il parcourt deux cens lieues de pays; &, le 5 de Septembre, il paſſe avec ſon armée le pont de Tuln, à cinq lieues au-deſſus de Vienne. La cavalerie Polonoiſe ſe faiſoit admirer par les chevaux, l'habillement & la bonne mine. On eût dit qu'elle étoit équipée aux dépens de l'infanterie. Il y avoit entr'autres un bataillon fort mal vêtu. Le prince Lubomirski conſeilloit au Roi, pour l'honneur de la nation, de le faire paſſer de nuit. Sobieski en jugea autrement; &, lorſque cette troupe fut ſur le pont: « Regardez-» la bien, dit-il aux ſpectateurs; c'eſt une » troupe invincible, qui a fait ſerment de ne » jamais porter que les habits de l'ennemi. » Dans la derniere guerre, ils étoient tous » vêtus à la Turque. » Si ces paroles ne les habilloient pas, elles les cuiraſſoient, dit aſſez plaiſamment M. l'abbé Coyer que nous ſuivons dans ce récit.

Les Polonois, au ſortir du pont, s'étendirent ſur la droite, expoſés, pendant vingt-quatre heures, à être taillés en piéces, ſi Kara-Muſtapha eût ſçu profiter de ſes avantages. Le 7, toutes les troupes Allemandes ſe joignirent à leurs Alliés; & toute l'armée Chrétienne ſe trouva compoſée d'environ ſoixante & quatorze mille hommes. On y

comptoit quatre Souverains, Jean Sobieski; Maximilien-Emmanuel, électeur de Baviere, Jean-George III, électeur de Saxe, & Charles V, duc de Lorraine, & vingt-ſix princes de maiſon ſouveraine; trois d'Anhalt, deux d'Hanovre, trois de Saxe, trois de Neubourg, deux de Wirtemberg, deux de Holſtein, un de Heſſe-Caſſel, un de Hoënzollen, deux de Bade, un de Salm, le chevalier de Savoye, le prince de Saxe-Lavembourg, de l'ancienne & malheureuſe maiſon d'Aſcanie.

Vienne étoit aux abois. Les Turcs & les maladies enlevoient, comme de concert, les officiers & les ſoldats. Preſque tous les chefs avoient diſparu. Le guerrier, miné par la fatigue & par la mauvaiſe nourriture, ſe traînoit aux brèches; & celui que le feu de l'ennemi ne précipitoit pas au tombeau expiroit de langueur. Le peuple, qui d'abord ſe livroit aux travaux du ſiége, ne connoiſſoit plus d'autre défenſe que la priere. Il rempliſſoit les égliſes où la bombe & le boulet venoient porter la frayeur & la mort. Dès le 22 d'Août, on avoit jugé qu'on ne pouvoit plus tenir que trois jours, ſi les infidèles livroient un aſſaut général. Depuis cette époque funeſte, une mine ſe précipitoit ſur l'autre. La demi-lune étoit priſe. Des brèches, de dix-huit à vingt toiſes, ouvroient les deux baſtions & la courtine. Les ſoldats ſervoient de murailles. Une mine s'avançoit ſous le palais de l'empereur,

déja écraſé de bombes, & voiſin du Baſtion de la Cour. D'autres ſerpentoient çà & là. On en éventoit quelques-unes. Mais les mineurs Autrichiens, gens ramaſſés, ne vouloient plus rentrer dans la terre, dès qu'une fois ils avoient entendu travailler l'ennemi. L'artillerie ne pouvoit plus répondre. La plûpart des canons étoient rompus ou démontés. Staremberg conſervoit à peine un rayon d'eſpérance, ou plutôt il n'oſoit plus eſpérer; & ce Général qui, au commencement du ſiége, avoit dit, « Je ne rendrai la place qu'avec la » derniere goutte de mon ſang, » écrivoit ces ſeuls mots au duc de Lorraine, en ce moment critique: « Plus de tems à perdre, mon» ſeigneur; plus de tems à perdre. » L'activité même la plus rapide eût été inutile, ſans la ſtupide inaction du Grand-Viſir qui, pour ménager les richeſſes dont il croyoit Vienne remplie, attendoit qu'elle ſe rendît par capitulation. Tel étoit ſon aveuglement, qu'il ignoroit même les préparatifs des Chrétiens, lorſqu'ils étoient déja près de l'accabler.

Sobieski, ſur le point de marcher, délivra cet ordre de bataille, écrit de ſa propre main. » Le corps de bataille ſera compoſé des trou» pes impériales, auxquelles nous joindrons » le régiment de cavalerie du maréchal de la » Cour, le chevalier Lubomirski, & quatre » ou cinq eſcadrons de nos gendarmes, à la » place deſquels on nous donnera des dra» gons, ou quelques autres troupes Alle-

» mandes. Ce corps ſera commandé par M. le
» duc de Lorraine.

» L'armée Polonoiſe occupera l'aîle droite,
» qui ſera commandée par le grand-général,
» Jablonowski, & les autres généraux de
» cette nation.

» Les troupes de MM. les électeurs de Ba-
» viere & de Saxe feront à l'aîle gauche, aux-
» quelles nous donnerons auſſi quelques eſ-
» cadrons de nos gendarmes & de notre
» autre cavalerie Polonoiſe, à la place deſ-
» quels ils nous donneront des dragons ou
» de l'infanterie.

» Les canons ſeront partagés; &, en cas
» que MM. les Electeurs n'en ayent pas aſſez,
» M. le duc de Lorraine leur en fournira.

» Les troupes des Cercles de l'Empire s'é-
» tendront le long du Danube, avec l'aîle
» gauche, en ſe rabatant un peu ſur leur
» droite, & cela, pour deux raiſons; la pre-
» miere, pour inquiéter les ennemis, dans la
» crainte d'être chargés en flanc; & la ſe-
» conde, pour être à portée de jetter un ſe-
» cours dans la ville, en cas que nous ne
» puiſſions pas pouſſer les ennemis auſſi-tôt
» que nous l'eſpérons. M. le prince de Val-
» deck commandera ce corps.

» La premiere ligne ne ſera que d'infante-
» rie, avec des canons, ſuivie de près par une
» ligne de cavalerie. Si ces deux lignes étoient
» mêlées, elles s'embarraſſeroient, ſans doute,
» dans les paſſages des défilés, bois & mon-

» tagnes. Mais, auſſi-tôt qu'on ſera entré dans la » plaine, la cavalerie prendra ſes poſtes dans » les intervalles des bataillons, qui ſeront mé- » nagés à cet effet, & ſur-tout nos gendarmes » qui chargeront les premiers.

» Si nous mettons toutes nos armées en » trois lignes ſeulement, cela nous prendra » plus d'une lieue & demie d'Allemagne, » ce qui ne ſeroit pas à notre avantage; & » il faudroit paſſer la petite riviere de Vien, » qui doit nous demeurer à notre aîle droite: » c'eſt pourquoi il faut faire quatre lignes; » & cette quatrieme ſervira de corps de ré- » ſerve.

» Pour une plus grande ſûreté de l'infan- » terie, contre le premier effort de la cava- » lerie Turque, qui eſt toujours fort vif, on » ſe pourroit fort bien ſervir de *ſpanchéraiſ-* » *tres*, ou chevaux de friſe, mais fort légers, » pour les porter commodément, &, à cha- » que halte, les jetter à la tête des batail- » lons.

» Je prie tous MM. les Généraux, qu'à » meſure que les armées ſeront deſcendues » de la derniere montagne, en entrant dans » la plaine, chacune prenne ſon poſte, comme » il eſt marqué dans ce préſent ordre. »

On n'avoit que cinq lieues à faire pour arriver aux Turcs, dont on étoit ſéparé par cette chaîne de montagnes qui environnoient la vaſte plaine où ils s'étoient campés. Deux routes ſe preſentoient; l'une, par la partie la

plus élevée ; l'autre, par le côté où les ſommets s'abbaiſſant devenoient plus praticables. On ſe décida pour la premiere, la plus difficile, il eſt vrai, mais la plus courte. Le 9 de Septembre, toutes les troupes s'ébranlerent. Les Allemands, après pluſieurs tentatives pour monter leur canon, déſeſpérerent, & le laiſſerent dans la plaine. Les Polonois eurent plus de courage. A force de bras & d'adreſſe, ils firent paſſer vingt-huit piéces ; & ce furent les ſeules qui tirerent, le jour de la bataille. Cette marche, toute hériſſée de difficultés, dura trois jours. Enfin, on approchoit de la derniere montagne, appellée *Calemberg*. Il étoit encore tems pour le Viſir de réparer ſes fautes. Il n'avoit qu'à s'emparer de cette hauteur, maſquer les défilés ; il arrêtoit l'armée Chrétienne. Il ne le fit pas ; & c'eſt dans ce moment que les Janiſſaires, indignés de tant de bévues, s'écrioient : « Ve» nez, venez, infidèles ! La ſeule vue de vos » chapeaux nous fera fuir ! »

Ce ſommet du Calemberg, qui reſtoit libre, découvrit aux Chrétiens, une heure avant la nuit, & l'innombrable armée des Turcs & des Tartares, & les débris fumans de Vienne. Des ſignaux avertirent incontinent les aſſiégés du ſecours qui leur arrivoit. Il [illegible] avoir ſouffert toutes les extrémités d'un long ſiége, & ſe voir deſtiné avec ſa femme & ſes enfans au glaive du vainqueur, ou à l'eſclavage dans une terre barbare, pour ſentir

toute la joie que la ville éprouva. Sobieski, après avoir examiné les diſpoſitions du Viſir, dit aux généraux Allemands : « Cet homme » eſt mal campé ; c'eſt un ignorant : nous le » battrons. » Le canon préluda, de part & d'autre, à la grande ſcène du lendemain. C'étoit le 12 de Septembre. Deux heures avant l'aurore, le roi, le duc de Lorraine, & pluſieurs autres généraux, firent un acte de religion, peu pratiqué de notre tems. Ils s'adreſſerent au Fils de Dieu, en le recevant dans l'Euchariſtie ; tandis que les Mahométans crioient au Dieu unique & ſolitaire d'Abraham, *Allah ! Allah !*

Au lever du ſoleil, l'armée Chrétienne deſcendit à pas lent & égal, preſſant les rangs, roulant du canon devant elle, faiſant halte au bout de trente ou quarante pas, pour tirer & recharger. Ce front s'élargiſſoit, & prenoit de la profondeur, à meſure que l'eſpace augmentoit. Les Turcs étoient dans le plus grand étonnement. Le Khan des Tartares fit obſerver au Viſir les lances ornées de banderoles dans la gendarmerie Polonoiſe, en lui diſant : » Le Roi eſt à la tête ! » & l'effroi s'empara du cœur de Kara-Muſtapha. Sur le champ, après avoir ordonné aux Tartares de mettre à mort tous leurs captifs, au nombre de trente mille, il fait marcher à la montagne la moitié de ſon armée, tandis que l'autre s'approche des murailles pour y donner un aſſaut général. Mais les aſſiégés avoient repris cou-

rage. L'eſpérance, & même la certitude de vaincre, les avoit en effet rendus invincibles.

Les Chrétiens continuoient à deſcendre; & les Turcs montoient. L'action s'engagea. La premiere ligne des Impériaux, toute infanterie, chargea avec tant d'impétuoſité, qu'elle fit place à une ligne de cavalerie, qui prit poſte dans les intervalles des bataillons. Le roi, les princes & les généraux, gagnant la tête, combattoient, tantôt avec la cava[illegible], tantôt avec l'infanterie. Les deux autres lignes pouſſoient vivement les premieres, protégées par le feu de l'artillerie qui tiroit à cartouches, & de fort près. Le champ de ce premier choc, entre la plaine & la montagne, étoit coupé de vignes, de hauteurs & de petits vallons. L'ennemi ayant laiſſé ſon canon à l'entrée des vignes, ſouffroit beaucoup de celui des Chrétiens. Les combattans, répandus ſur ce terrein inégal, ſe le diſputerent avec acharnement, juſques ſur le midi. Enfin les infidèles, pris en flanc, chaſſés de collines en collines, ſe retirerent dans la plaine, en bordant leur camp.

Durant la chaleur de la mêlée, tous les corps de l'armée Chrétienne ayant combattu, tantôt ſur des hauteurs, & tantôt dans des fonds, avoient doublé néceſſairement les uns ſur les autres, & dérangé l'ordre de bataille. On donna quelque tems à le rétablir; & la plaine devint le théatre d'un triomphe que la

postérité aura toujours peine à croire. Soixante & dix mille hommes alloient se heurter contre plus de deux cens mille. Dans l'armée Turque, le Bacha de Diarbékir commandoit l'aîle droite; celui de Bude, la gauche. Le Visir étoit au centre, ayant à ses côtés l'Aga des Janissaires, & le Général des Spahis. Les deux armées restèrent immobiles quelque tems; les Chrétiens dans le silence; les Turcs & les Tartares redoublant leurs cris au son des clairons. Enfin Sobieski donne le signal. Aussitôt, le sabre à la main, la cavalerie Polonoise pousse droit au Visir. Elle enfonce les premiers rangs. Elle perce jusqu'aux nombreux escadrons qui environnent Mustapha. Ce corps de Spahis dispute la victoire; mais tous les autres, les Valaques, les Moldaves, les Transylvains, les Tartares, les Janissaires même se portent mollement au combat. En vain le général Ottoman veut rétablir la confiance. On méprise ses paroles. Il s'adresse au Bacha de Bude, & à d'autre chefs, qui ne répondent que par un silence désespérant. » Et toi, dit-il alors au prince Tartare, » ne veux-tu pas » me secourir? » Le Khan ne voit plus de salut que dans la fuite. Les Spahis en sont à leurs derniers efforts. La cavalerie Polonoise les ouvre, les renverse. Le Visir tourne le dos, & répand la crainte par sa fuite. Le découragement s'étend du centre vers les aîles que tous les corps de l'armée Chrétienne pressent à la fois. La terreur ôte la réflexion & les

forces à cette multitude immenſe, qui, ſous un bon chef, auroit dû, dans une vaſte plaine, envelopper ſon ennemi. Tout ſe diſperſe : tout diſparoît. En un inſtant, ce champ, que l'œil ne pouvoit meſurer, reſſemble à un affreux deſert. La nuit arrêta la victoire des Chrétiens qui reſterent ſur le champ de bataille, en attendant l'arrivée du jour. Sur les ſix heures du matin, le camp ennemi fut ouvert au ſoldat, dont l'avidité fut d'abord ſuſpendue par un ſpectacle terrible ; des meres égorgées çà & là. Quelques-unes avoient encore leurs enfans attachés à leurs mammelles. Ces femmes ne reſſembloient pas à celles qui ſuivent les armées Chrétiennes, courtiſanes auſſi funeſtes à la ſanté qu'à la vertu. C'étoient des épouſes que les Turcs avoient mieux aimé ſacrifier, que de les expoſer à devenir les victimes d'une ſoldateſque effrénée. Ils avoient épargné la plus grande partie des enfans. On en recueillit cinq à ſix cens, que l'évêque de Newſtadt fit nourrir & élever dans la religion des vainqueurs. Les Allemands & les Polonois s'enrichirent des dépouilles Muſulmanes. C'eſt à cette occaſion que le Roi écrivit à la Reine ſon épouſe : « Le Grand-Viſir m'a fait ſon » héritier ; & j'ai trouvé dans ſes tentes la va» leur de pluſieurs millions de ducats. Ainſi » vous ne direz pas de moi ce que diſent les » femmes Tartares, quand elles voient ren» trer leurs maris les mains vuides : Vous » n'êtes pas des hommes, puiſque vous re-

» venez ſans butin. » C'eſt ainſi que, ſans preſque répandre de ſang, la valeur & l'habileté de Jean Sobieski ſauverent Vienne, l'Empire & la Religion. En effet, Vienne priſe, on eût vu, comme à Conſtantinople, les égliſes Chrétiennes ſe changer en moſquées; & qui ſçait où le Mahométiſme, qui couvre déja tant de terres, eût fini ? Staremberg vint ſaluer, auſſi-tôt après la victoire, le ſauveur, le libérateur de Vienne; & ce héros y entra par des ruines, au milieu des acclamations. Son cheval avoit peine à percer une foule qui ſe proſternoit, qui vouloit baiſer ſes pieds, qui l'appelloit ſon Pere, ſon Vengeur, le plus grand des Monarques. Léopold ſembloit être oublié. On ne voyoit que Sobieski. Son nom voloit de bouche en bouche; & les cris de joie le conduiſirent juſqu'à la cathédrale, où, étant entré, il entonna lui-même le *Te Deum*, pour remercier le Dieu des batailles des ſuccès dont il avoit couronné ſes armes.

VILLAVICIOSA. (*batailles de*) 1. Le 17 de Juin 1665, le marquis de Marialve & le comte de Schomberg rencontrerent les Eſpagnols entre Villavicioſa & Montes-Claros. La haine qui animoit les deux armées ne put ſouffrir aucun délai. A peine fut-on en préſence, qu'elle éclata d'une maniere terrible. On ſe battit, durant ſept heures, avec l'acharnement le plus affreux. Enfin les Eſpagnols furent mis en fuite. Dix mille hommes tués ſur le champ de bataille, quatre mille de pris avec

l'artillerie, les équipages & les drapeaux, signalerent cette victoire que les Portuguais durent à l'habileté de Schomberg & à la valeur des François, & qui affermit le thrône dans la maiſon de Bragance.

2. Le duc de Vendôme ayant été envoyé en Eſpagne, en 1710, pour ſoutenir Philippe V, qui chanceloit ſur le thrône, fit tout-à-coup changer la fortune par ſa ſeule préſence. On s'empreſſa de s'enroller ſous les ordres d'un Général affable, populaire, généreux, & quelquefois prodigue par grandeur d'ame; & ces nouveaux ſoldats, qui connoiſſoient à peine ce que c'étoit que la guerre, lui promettoient d'une voix unanime de vaincre ou de mourir. Voulant profiter de cette ardeur guerriere, qui ſupplée ſouvent à l'expérience, le Roi Catholique & Vendôme pourſuivent l'ennemi dans le Portugal; traverſent le Tage à la nage; font, le 9 de Décembre, Stanhope & cinq mille Anglois priſonniers dans Brihuéga; atteignent, le même jour, le général Staremberg dans la plaine de Villaviciosa, & lui livrent bataille, dès le lendemain. Philippe, animé de l'eſprit du duc de Vendôme, ſe met à la droite de ſon armée. Le Général prend la gauche. L'action commence ſur les trois heures du ſoir. La gauche des Allemands eſt rompue & diſſipée du premier choc. La droite fait plus de réſiſtance, & balance même la victoire. Elle étoit compoſée de ſix mille hommes des plus braves, &

& formoit un bataillon quarré, avec de la cavalerie sur les aîles, & des dragons sur les derrieres. Vendôme la fait attaquer de front & de flanc. Il l'enveloppe. Il la presse de toutes parts ; mais par-tout on oppose à ses efforts une bravoure invincible. La nuit vient séparer les guerriers, & sauver ces valeureux soldats. Staremberg profite de ténèbres & d'un brouillard épais pour se dérober à l'ennemi ; & sa retraite lui donne presque la gloire d'un triomphe. Il laissa plus de trois mille hommes étendus sur le champ de bataille, & plus de deux mille au pouvoir des vainqueurs, avec son artillerie & la plus grande partie de ses bagages. Les dépouilles qu'on trouva dans son camp enrichirent le soldat & les payſans des environs.

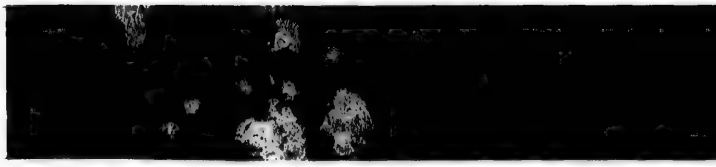
VILLEFRANCHE, EN PIÉMONT. (*prise de*) Don Philippe, à la tête de vingt mille Espagnols, dont le marquis de la Mina étoit Général ; & le prince de Conti, suivi de vingt mille François, inspirerent tous deux à leurs troupes cet esprit de confiance & de courage opiniâtre dont on a besoin quand il faut triompher des plus grands obstacles. Il s'agissoit de pénétrer dans le Piémont, où un bataillon peut à chaque pas arrêter une armée entiere ; où il faut, à tous momens, combattre contre des rochers, des précipices, des torrens ; où la difficulté des convois n'est pas un des moindres obstacles. Le premier d'Avril 1744, les deux capitaines passerent le Varo, riviere qui

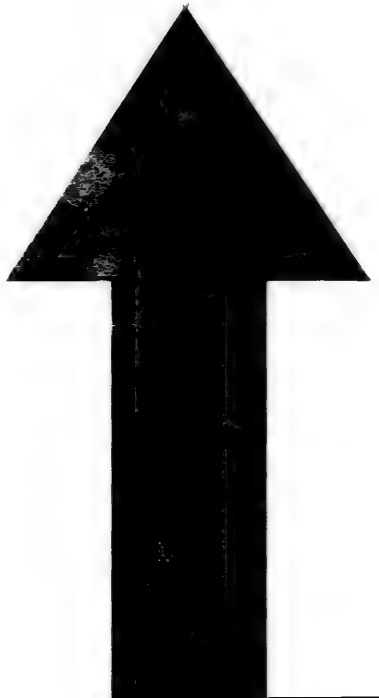
tombe des Alpes, & qui ſe jette dans la mer de Gènes; prirent la ville de Nice, & diſſiperent tout ce qui ſe trouva dans leur route. Mais, pour avancer, il falloit attaquer les retranchemens élevés près de Villefranche; &, après eux, on trouvoit ceux de la forteresſe de Montalban, au milieu de rochers qui forment une longue ſuite de remparts preſqu'inacceſſibles. On ne pouvoit marcher que par des gorges étroites, par des abymes ſur leſquels plongeoit l'artillerie ennemie; & il falloit, ſous ce feu terrible, inévitable, gravir de rochers en rochers. On trouvoit encore, juſques dans les Alpes, des Anglois à combattre. L'amiral Matthews avoit débarqué à Villefranche. Ses ſoldats étoient avec les Piémontois; & ſes canonniers ſervoient l'artillerie. Tant de périls à braver; tant de barrieres à forcer, auroient déconcerté les guerriers les plus braves. Mais que ne peut point le courage, quand il eſt dirigé par une ſageſſe active? Le prince de Conti ſe préſente au pas de Villefranche. Dix mille Piémontois, qui le gardent, ſont taillés en piéces. L'amiral Anglois & ſes matelots n'évitent la captivité que par une prompte fuite. Ce rempart du Piémont, haut de près de deux cens toiſes; ce boulevard hériſſé de foudres, que le roi de Sardaigne croyoit hors d'atteinte, eſt, en un inſtant, couvert de François & d'Eſpagnols. Villefranche eſt emportée. Montalban a le même ſort. Vingt mille ennemis pris avec le

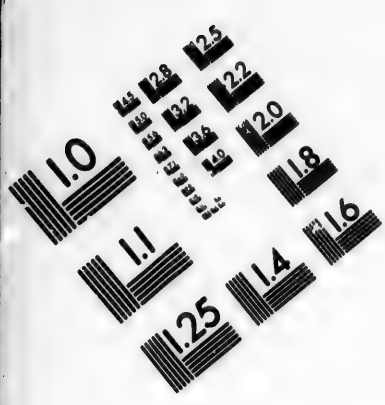
comte de la Suze, leur Général, cent ſept piéces de canon, & la conquête du comté de Nice, ſont les fruits de cette belle & rapide expédition.

VILLEFRANCHE, EN PÉRIGORD. (*priſe de*) Vers l'an 1576, les habitans de Villefranche, en Périgord, avoient formé, durant les guerres civiles, le complot de ſurprendre Montpaſier, petite ville voiſine. Ils choiſirent pour cette expédition la même nuit que ceux de Montpaſier, ſans en rien ſçavoir, avoient auſſi priſe, pour tâcher de s'emparer de Villefranche. Le hazard fit encore que les deux troupes ayant pris un chemin différent, ne ſe rencontrerent point. Tout fut exécuté avec d'autant moins d'obſtacle de part & d'autre, que les murs étoient demeurés ſans défenſe. On pilla. On ſe gorgea de butin. On ſe crut heureux, juſqu'à ce que, le jour ayant paru, les deux villes connurent leur mépriſe. La compoſition fut que chacun s'en retourneroit chez ſoi, & que tout ſeroit remis en ſon premier état. Ce trait peut donner une idée de la guerre qui ſe faiſoit en ces tems-là.

VIMPHEN. (*bataille de*) Le marquis de Bade-Dourlach, qui s'étoit déclaré contre l'Empereur, fut ſurpris, le 16 de Mai 1622, par le général Tilli, entre Vimphen & Hailbron. Auſſi-tôt il ſe retrancha avec ſes chariots, & ſe défendit, tout le jour, avec tant de ſuccès, que les Impériaux, foudroyés par ſon artillerie, étoient ſur le point de prendre la






1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10
11
12
13
14
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100
110
125
140
160
180
200
220
250
280
320
360
400
450
500
560
630
710
800
900
1000
1100
1250
1400
1600
1800
2000
2200
2500
2800
3200
3600
4000
4500
5000
5600
6300
7100
8000
9000
10000
11000
12500
14000
16000
18000
20000
22000
25000
28000
32000
36000
40000
45000
50000
56000
63000
71000
80000
90000
100000
110000
125000
140000
160000
180000
200000
220000
250000
280000
320000
360000
400000
450000
500000
560000
630000
710000
800000
900000
1000000
1100000
1250000
1400000
1600000
1800000
2000000
2200000
2500000
2800000
3200000
3600000
4000000
4500000
5000000
5600000
6300000
7100000
8000000
9000000
10000000
11000000
12500000
14000000
16000000
18000000
20000000
22000000
25000000
28000000
32000000
36000000
40000000
45000000
50000000
56000000
63000000
71000000
80000000
90000000
100000000
110000000
125000000
140000000
160000000
180000000
200000000
220000000
250000000
280000000
320000000
360000000
400000000
450000000
500000000
560000000
630000000
710000000
800000000
900000000
1000000000
1100000000
1250000000
1400000000
1600000000
1800000000
2000000000
2200000000
2500000000
2800000000
3200000000
3600000000
4000000000
4500000000
5000000000
5600000000
6300000000
7100000000
8000000000
9000000000
10000000000
11000000000
12500000000
14000000000
16000000000
18000000000
20000000000
22000000000
25000000000
28000000000
32000000000
36000000000
40000000000
45000000000
50000000000
56000000000
63000000000
71000000000
80000000000
90000000000
100000000000
110000000000
125000000000
140000000000
160000000000
180000000000
200000000000
220000000000
250000000000
280000000000
320000000000
360000000000
400000000000
450000000000
500000000000
560000000000
630000000000
710000000000
800000000000
900000000000
1000000000000
1100000000000
1250000000000
1400000000000
1600000000000
1800000000000
2000000000000
2200000000000
2500000000000
2800000000000
3200000000000
3600000000000
4000000000000
4500000000000
5000000000000
5600000000000
6300000000000
7100000000000
8000000000000
9000000000000
10000000000000
11000000000000
12500000000000
14000000000000
16000000000000
18000000000000
20000000000000
22000000000000
25000000000000
28000000000000
32000000000000
36000000000000
40000000000000
45000000000000
50000000000000
56000000000000
63000000000000
71000000000000
80000000000000
90000000000000
100000000000000
110000000000000
125000000000000
140000000000000
160000000000000
180000000000000
200000000000000
220000000000000
250000000000000
280000000000000
320000000000000
360000000000000
400000000000000
450000000000000
500000000000000
560000000000000
630000000000000
710000000000000
800000000000000
900000000000000
1000000000000000
1100000000000000
1250000000000000
1400000000000000
1600000000000000
1800000000000000
2000000000000000
2200000000000000
2500000000000000
2800000000000000
3200000000000000
3600000000000000
4000000000000000
4500000000000000
5000000000000000
5600000000000000
6300000000000000
7100000000000000
8000000000000000
9000000000000000
10000000000000000
11000000000000000
12500000000000000
14000000000000000
16000000000000000
18000000000000000
20000000000000000
22000000000000000
25000000000000000
28000000000000000
32000000000000000
36000000000000000
40000000000000000
45000000000000000
50000000000000000
56000000000000000
63000000000000000
71000000000000000
80000000000000000
90000000000000000
100000000000000000
110000000000000000
125000000000000000
140000000000000000
160000000000000000
180000000000000000
200000000000000000
220000000000000000
250000000000000000
280000000000000000
320000000000000000
360000000000000000
400000000000000000
450000000000000000
500000000000000000
560000000000000000
630000000000000000
710000000000000000
800000000000000000
900000000000000000
1000000000000000000
1100000000000000000
1250000000000000000
1400000000000000000
1600000000000000000
1800000000000000000
2000000000000000000
2200000000000000000
2500000000000000000
2800000000000000000
3200000000000000000
3600000000000000000
4000000000000000000
4500000000000000000
5000000000000000000
5600000000000000000
6300000000000000000
7100000000000000000
8000000000000000000
9000000000000000000
10000000000000000000
11000000000000000000
12500000000000000000
14000000000000000000
16000000000000000000
18000000000000000000
20000000000000000000
22000000000000000000
25000000000000000000
28000000000000000000
32000000000000000000
36000000000000000000
40000000000000000000
45000000000000000000
50000000000000000000
56000000000000000000
63000000000000000000
71000000000000000000
80000000000000000000
90000000000000000000
100000000000000000000
110000000000000000000
125000000000000000000
140000000000000000000
160000000000000000000
180000000000000000000
200000000000000000000
220000000000000000000
250000000000000000000
280000000000000000000
320000000000000000000
360000000000000000000
400000000000000000000
450000000000000000000
500000000000000000000
560000000000000000000
630000000000000000000
710000000000000000000
800000000000000000000
900000000000000000000
1000000000000000000000
1100000000000000000000
1250000000000000000000
1400000000000000000000
1600000000000000000000
1800000000000000000000
2000000000000000000000
2200000000000000000000
2500000000000000000000
2800000000000000000000
3200000000000000000000
3600000000000000000000
4000000000000000000000
4500000000000000000000
5000000000000000000000
5600000000000000000000
6300000000000000000000
7100000000000000000000
8000000000000000000000
9000000000000000000000
10000000000000000000000
11000000000000000000000
12500000000000000000000
14000000000000000000000
16000000000000000000000
18000000000000000000000
20000000000000000000000
22000000000000000000000
25000000000000000000000
28000000000000000000000
32000000000000000000000
36000000000000000000000
40000000000000000000000
45000000000000000000000
50000000000000000000000
56000000000000000000000
63000000000000000000000
71000000000000000000000
80000000000000000000000
90000000000000000000000
100000000000000000000000
110000000000000000000000
125000000000000000000000
140000000000000000000000
160000000000000000000000
180000000000000000000000
200000000000000000000000
220000000000000000000000
250000000000000000000000
280000000000000000000000
320000000000000000000000
360000000000000000000000
400000000000000000000000
450000000000000000000000
500000000000000000000000
560000000000000000000000
630000000000000000000000
710000000000000000000000
800000000000000000000000
900000000000000000000000
1000000000000000000000000
1100000000000000000000000
1250000000000000000000000
1400000000000000000000000
1600000000000000000000000
1800000000000000000000000
2000000000000000000000000
2200000000000000000000000
2500000000000000000000000
2800000000000000000000000
3200000000000000000000000
3600000000000000000000000
4000000000000000000000000
4500000000000000000000000
5000000000000000000000000
5600000000000000000000000
6300000000000000000000000
7100000000000000000000000
8000000000000000000000000
9000000000000000000000000
10000000000000000000000000
11000000000000000000000000
12500000000000000000000000
14000000000000000000000000
16000000000000000000000000
18000000000000000000000000
20000000000000000000000000
22000000000000000000000000
25000000000000000000000000
28000000000000000000000000
32000000000000000000000000
36000000000000000000000000
40000000000000000000000000
45000000000000000000000000
50000000000000000000000000
56000000000000000000000000
63000000000000000000000000
71000000000000000000000000
80000000000000000000000000
90000000000000000000000000
100000000000000000000000000
110000000000000000000000000
125000000000000000000000000
140000000000000000000000000
160000000000000000000000000
180000000000000000000000000
200000000000000000000000000
220000000000000000000000000
250000000000000000000000000
280000000000000000000000000
320000000000000000000000000
360000000000000000000000000
400000000000000000000000000
450000000000000000000000000
500000000000000000000000000
560000000000000000000000000
630000000000000000000000000
710000000000000000000000000
800000000000000000000000000
900000000000000000000000000
1000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000
1250000000000000000000000000
1400000000000000000000000000
1600000000000000000000000000
1800000000000000000000000000
2000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000
2500000000000000000000000000
2800000000000000000000000000
3200000000000000000000000000
3600000000000000000000000000
4000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000
5000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000
6300000000000000000000000000
7100000000000000000000000000
8000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000
14000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50

fuite. Déja les ſoldats du Marquis célébroient leur victoire, lorſqu'un boulet ennemi donna dans l'endroit où étoient leurs munitions de guerre, & mit le feu aux poudres. L'effet en fut horrible. Des eſcadrons & des bataillons entiers ſauterent en l'air. Chariots & chevaux, tout ce qui étoit proche, fut conſumé par le feu, ou enlevé, & écraſé en retombant à terre. Les ſoldats les plus éloignés du péril, ſe croyant enveloppés dans le malheur des autres, ſe mirent en déroute, & entraînerent leur chef dans leur fuite. La perte de cette bataille, où cinq mille de ſes guerriers furent tués ou faits priſonniers, entraîna celle de ſes Etats, qui lui étoient conteſtés par ſes neveux. L'Empereur les adjugea à Guillaume, qui étoit l'aîné, & qui fit profeſſion de la Religion Catholique.

VINCI. (*bataille de*) Depuis la victoire d'Amblef, Charles-Martel voyoit ſes eſpérances ſe réaliſer, & ſon parti groſſir de jour en jour. En 717, il attaqua Chilpéric près de Vinci, qu'on croit être le petit village qu'on nomme *Imchi*, entre Arras & Cambrai. La bataille fut terrible. Les Royaliſtes ſe virent plus d'une fois ſur le point de remporter la victoire; mais enfin le courage des troupes de Charles, quoiqu'inférieures au nombre, la fit déclarer pour ce prince qui pourſuivit juſqu'à Paris le monarque vaincu.

VINTIMILLE. (*ſiége de*) En 1746, vers le mois d'Octobre, les François & les Eſpa-

gnols abandonnerent Vintimille ou Vintimiglia, ville maritime de l'Italie ſeptentrionale, dans la république de Gènes, & laiſſerent dans le château trois cens hommes ſous les ordres de M. Dieffenthaller, commandant du troiſieme bataillon du régiment Suiſſe de Vigier. Ce brave officier y fut bientôt aſſiégé, & s'immortaliſa par la plus héroïque défenſe. Cent dix-huit hommes de ſa petite garniſon furent tués dans les différens aſſauts qu'il eut à ſoutenir. Lorſqu'il fit arborer le drapeau blanc, le 23 d'Octobre, à huit heures du ſoir, il y avoit huit jours que l'intérieur de la fortereſſe étoit tellement ruiné par les bombes, qu'on n'auroit pas pu, en aucun endroit, mettre un homme à couvert. Il ne ſe rendit qu'à la derniere extrémité; &, tant qu'il put utilement braver la mort, les foudres & les périls, il combattit en héros. Comme les boulets lui manquoient, il en fit déterrer plus de ſix cens de ceux que les ennemis avoient jettés ſur la place, & les leur renvoya. Quelques jours avant qu'il ouvrît ſes portes, les aſſiégeans étant montés à l'aſſaut, furent repouſſés avec une perte de plus de cinq cens hommes. Il fut fait priſonnier avec ſa garniſon; mais on le relâcha ſur ſa parole, parce qu'il étoit malade.

L'année ſuivante, les troupes combinées de France & d'Eſpagne, après la conquête de Villefranche, attaquerent Vintimille. La tranchée fut ouverte, le 27 de Juin. Il y eut brèche, la nuit du 29 au 30; & la garni-

ſon ſe rendit priſonniere de guerre, le 1er de Juillet.

VOLANDUM. (*priſe de*) Corbulon, général Romain, & le plus habile capitaine de ſon ſiécle, faiſoit la guerre à Tiridate, roi d'Arménie. Il entreprit le ſiége de Volandum, la plus forte place du pays, & partagea ſes troupes en trois corps. L'un forma une tortue pour aller à la ſape. L'autre appliqua des échelles aux murailles; & le troiſieme fut occupé à faire agir les machines. L'ardeur des Romains fut telle, qu'en moins de huit heures, Volandum fut emporté. Les vainqueurs ne perdirent pas un ſeul homme, & n'eurent que très-peu de bleſſés. *L'an de J. C.* 59.

VOLATERRA. (*combat de*) L'an de Rome 454, les Etruſques, ayant raſſemblé les débris de leurs forces dans la plaine de Volaterra, où depuis s'eſt formée cette ville de Toſcane, qu'on appelle aujourd'hui *Volterra* ou *Volterre*, le conſul Scipion marcha contre ces infatigables rivaux de la grandeur Romaine. Les Samnites s'étoient joints à eux; mais leur innombrable armée ne put tenir contre les légions de la république. Après un combat vif & ſanglant, ils furent entièrement défaits; & ils prirent la fuite, abandonnant ſur le champ de bataille un riche butin, une foule de morts, de bleſſés & de priſonniers.

VOLSINIES. (*priſe de*) Les habitans de cette ville, forcés par la néceſſité, avoient donné la liberté à leurs eſclaves, & les avoient

même admis dans leur sénat. Ces étranges sénateurs devinrent bientôt des tyrans. Les Volsiniens eurent recours au peuple Romain. L'an de Rome 487, le consul Fabius marcha vers leur ville; mais leur conjuration avoit été découverte & punie. Il fallut en faire le siége dans les formes. Les assiégés eurent d'abord de grands succès; & le Consul reçut une blessure dont il mourut. Le courage des Romains n'en devint que plus furieux. Ils presserent si vivement la place, qu'elle se rendit l'année suivante. On fit souffrir aux esclaves les plus cruels supplices; & la ville fut détruite.

VOLSQUES. (*victoire des*) L'an de Rome 332, le consul Sempronius, Général plein de valeur, mais plus soldat que capitaine, marcha sans précaution contre les Volsques, les attaqua témérairement, & fut battu. Toute l'armée alloit être taillée en piéces, sans un simple officier de cavalerie, appellé *Sex. Tempanius*. Ce brave homme mit pied à terre avec tous les cavaliers, & se jetta sur l'ennemi vainqueur, avec une impétuosité qu'il ne put soutenir. En vain voulut-on résister; il fallut ouvrir un passage aux Romains: c'est ce qui manqua de causer leur perte; car, enveloppés de toutes parts, ils ne purent regagner l'armée du Consul. Heureusement qu'ils rencontrerent une éminence où ils se cantonnerent & se defendirent jusqu'à la nuit qui mit fin au combat. Les Volsques les environnoient, pendant que Sempronius, qui croyoit

ſa cavalerie entiérement défaite, ſe mettoit en ſûreté. Tempanius, qui ne doutoit pas que les ennemis ne l'attaquaſſent de nouveau, dès que les ténèbres ſeroient diſſipées, fut bien ſurpris, lorſqu'au point du jour il ne vit plus ni citoyens ni ennemis. Il retourne à Rome où il fut reçu avec des cris d'allegreſſe.

VOLTERRA. (*attaques de*) Les habitans de Volterra, ville de la Toſcane, & de la dépendance des Florentins, étoient fort diviſés entr'eux. Les uns vouloient s'accommoder avec le pape Clément VII, chef de la maiſon des Médicis, nouvellement exilée de Florence. Les autres vouloient défendre, les armes à la main, la liberté publique, qu'on venoit de rétablir. De cette oppoſition réciproque de volontés & de ſentimens naquit une terrible ſédition. Les citoyens s'armerent contre les citoyens. Ceux qui tenoient pour la république ſe cantonnerent dans la citadelle, & foudroyoient la ville avec une nombreuſe artillerie. Ceux qui prenoient le parti des Médicis, ſoûtenus d'une petite armée commandée par Alexandre Vitelli, les tenoient aſſiégés, & les attaquoient ſans ceſſe. Bientôt la citadelle, ſerrée de toutes parts, & manquant de vivres, ſe vit réduite à la derniere extrémité. On dépêcha à Florence pour demander un prompt ſecours. La république envoya ſur le champ cinq compagnies ſous les ordres du célèbre Ferruci, auſſi brave ſoldat que ſage ca-

pitaine. Cet intrépide Général arrive, malgré les ennemis, ſous la citadelle de Volterra, y fait entrer ſes troupes ; &, après leur avoir donné quelque repos, attaque les fortifications que les partiſans des exilés avoient élevées du côté des républicains. Elles ſont emportées du premier aſſaut. Ferruci pénètre juſqu'à un endroit de la ville, où les Volterrans avoient établi leur principale réſiſtance, en perçant les maiſons, & en plaçant deux piéces d'artillerie derriere le retranchement qu'ils avoient creuſé. Mais, voyant ſes troupes déconcertées par le feu de l'ennemi, il s'arme d'une rondache ; s'avance avec quelques lanſpeſſades, & un gros de chevaux-legers à pied, dont chacun étoit armé d'une pique ; frappe ceux de ſes ſoldats qui reculent, s'empare du retranchement, rompt les murs des maiſons d'une rue entiere, dont il ſe rend maître. Les Volterrans intimidés ſe rendent à compoſition. Ferruci les rançonne, & rétablit le bon ordre dans la ville. A peine jouiſſoit-il de ſa victoire, que Muzamaldo, l'un des généraux des troupes ennemies, voulut lui ravir ſes lauriers, & vint attaquer Volterra. Ferruci ſe défendit en héros. Les ennemis avoient abbatu une tour, & environ ſoixante braſſes de murailles. Il y accourt avec l'élite de ſes ſoldats, & repouſſe les aſſaillans. Dans ce moment, un éclat de pierre le bleſſe au genou & à la jambe. Il ſe fait mettre ſur un ſiège, près de

la brèche ; &, ſans ſonger à ſe faire panſer, il encourage tellement ſes ſoldats, que l'ennemi eſt forcé de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde. Quelques jours après, l'attaque recommença d'un autre côté ; & les aſſiégeans viennent à bout de faire de nouvelles brèches. Mais les ſoldats républicains les fortifient, & placent dans le foſſé des tables garnies d'énormes cloux. Ferruci, inſenſible à la douleur de ſes plaies, ſe trouve par-tout, & anime tout par ſa préſence, par ſes exhortations, par ſes exemples. Quatre porte-enſeignes ennemis montent ſur les brèches avec leurs drapeaux. On les repouſſe. On les maſſacre dans l'inſtant. L'action dure deux heures, ſans que les exilés puiſſent gagner un pouce de terrein. On fait pleuvoir ſur eux de l'huile bouillante. On roule des tonneaux qui, tombant dans le foſſé avec impétuoſité, & venant à ſe briſer avec fracas, mettent en déſordre les ennemis, au moyen des pierres dont ils étoient pleins, & qui, jailliſſant çà & là, en tuent ou bleſſent un grand nombre. Enfin, voyant leurs efforts inutiles, ils ſe retirent pendant la nuit, laiſſant à Ferruci la gloire d'un ſecond triomphe. *L'an 1530.*

VOUGLÉ. (*bataille de*) L'an 506, Alaric, roi des Viſigoths, provoqua le courroux de Clovis. Ce prince guerrier fit de grands préparatifs, ſe mit en campagne à la tête d'une armée pleine d'ardeur, & qui avoit

juré de ne ſe point faire la barbe qu'elle n'eût vaincu les ennemis, & joignit Alaric dans les plaines de Vouglé ou Vouillé, près de Poitiers. Auſſi-tôt le combat ſe donne, & reſte indécis, juſqu'à ce que les François, fondant avec impétuoſité ſur les Viſigoths, les forcent de reculer, mais ſans avoir pu rompre leurs rangs. Un nouveau choc les mit en déroute. Alaric fit des efforts incroyables pour les rallier. Il eut beau leur repréſenter qu'une défenſe vigoureuſe pouvoit ſeule les ſauver; que la victoire étoit le fruit de la valeur; qu'ils ſe deshonoroient par leur lâcheté; tout fut inutile. La frayeur les emporta. Alaric, qui avoit rempli juſqu'alors les devoirs de capitaine & de ſoldat, fut entraîné lui-même. Dans ce déſordre général, Clovis le remarqua. Pouſſé par la gloire, & plus encore par la vengeance, il pique des deux, & vient heurter ſi rudement le roi Barbare, qu'il le renverſe de deſſus ſon cheval. Pendant qu'on ſe battoit avec acharnement autour des deux princes, un ſoldat François perça le Viſigoth qui faiſoit quelques efforts pour ſe relever. Le bruit de cette victoire ſe répandit juſqu'à la cour de l'empereur Anaſtaſe, qui en félicita le monarque François, en le décorant des marques du conſulat, du nom de *patrice*, titres frivoles, plus capables de flater la vanité de Clovis, que d'augmenter ſa puiſſance, & en lui envoyant une couronne d'or.

VULTURNE. (*journée du*) L'an de Rome 456, le consul Volumnius surprit les Samnites, près de ce fleuve, lorsqu'ils alloient mettre en sûreté le butin qu'ils avoient fait. Dans le trouble où les avoit jettés l'arrivée subite du général Romain, des prisonniers qu'ils emmenoient, ayant rompu leurs liens, s'armerent de ce qu'ils rencontrerent; se jetterent sur leurs ravisseurs; prirent leur chef, & le conduisirent au Consul. La déroute des Samnites fut complette.

[W A L]

WALLINGFORT. (*siége de*) Étienne de Blois avoit fait mettre en prison quelques prélats mutins. Ce fut pour l'Angleterre un signal de révolte. Les partisans de Mathilde, saisissant ce prétexte, reprirent les armes, & se réunirent à Wallingfort. Le Roi, usant de diligence, assembla son armée, & alla mettre le siége devant cette place, espérant de s'en rendre maître, avant l'arrivée du secours que le fils de Mathilde préparoit en Normandie. Mais ce jeune prince parut devant les lignes de l'armée royale, lorsqu'on les croyoit encore sur les côtes de son duché. Ne jugeant pas à propos de livrer bataille, il prit le parti d'affamer le monarque, en l'enfermant entre son armée & la ville assiégée. Ainsi Etienne ne pouvoit ni se retirer ni combattre, sans une défaite certaine. Son fils Eustache, apprenant le danger qu'il couroit, vint à bout d'assembler une nouvelle armée avec laquelle il essaya de secourir l'auteur de ses jours. Il fit, à l'égard du Duc, ce que ce prince avoit fait à l'égard du Roi. Au lieu de l'attaquer, il l'investit, & le mit dans la nécessité ou de mourir de faim, ou de faire tailler en piéces son armée. L'Angleterre attendoit, en tremblant, le dénouement de cette grande scène. Les maux qui accabloient

les deux partis inſpirerent aux chefs des ſentimens de paix. Après bien des conférences, ſouvent rompues & toujours renouées, on arrêta qu'Etienne garderoit la couronne pendant toute ſa vie, & qu'après ſa mort, elle paſſeroit au jeune prince Henri, duc de Normandie, que le Roi adoptoit pour ſon fils aîné, & pour ſon héritier préſomptif. L'année ſuivante 1154, Henri monta ſur le thrône vacant par le décès d'Etienne. Ce prince, fils de Geoffroi, comte d'Anjou, & de Mathilde, fille de Henri I, fut le chef de l'illuſtre maiſon des Plantagenêts, qui régna long-tems avec gloire.

WANDAVASCH. (*attaque de*) Le major Bréreton, général des Anglois dans les Indes, avoit ordre de tout tenter pour s'emparer des poſſeſſions Françoiſes. Un renfort de trois cens ſoldats Anglois du régiment de Cootes, & quatre cens autres lui étant arrivés à propos, il forma le projet de ſurprendre Wandavaſch. Il y marcha, le 24 de Septembre 1760, à la tête de ſept mille Indiens, de cinq cens ſoixante-dix chevaux, & d'une artillerie de quatorze piéces de canon. A l'approche des ennemis, les gardes avancées tirerent quelques coups de fuſils; puis allerent précipitamment rejoindre le gros de leurs troupes retranchées ſous le canon du fort qui domine le village. Leur nombre pouvoit aller à mille hommes; & il paroiſſoit d'autant plus difficile de les déloger de leurs retranche-

mens, qu'ils étoient bordés de vingt piéces de canon, parfaitement bien ſervies par un canonnier François. Les obſtacles étoient par eux-mêmes inſurmontables, ſur-tout à une armée compoſée de différens peuples ſervans par force, contre mille hommes déterminés à diſputer le terrein pied-à pied. Le capitaine Anglois, trompé ſur le nombre d'ennemis qu'il avoit à combattre, ne conſulta que ſon courage, & décida qu'il falloit donner bruſquement l'aſſaut de trois différens côtés, afin de diviſer les forces & l'attention des François. Le 30, à deux heures du matin, on donna le ſignal. Les troupes s'ébranlent de toutes parts, attaquent avec furie. En moins de trois heures, le poſte eſt emporté. Mais derriere les François étoit un foſſé ſec, propre à recevoir une troupe battue. Ils s'y retirerent encore, comme dans un ſecond retranchement. Les Anglois les y pourſuivirent; & peut-être les y auroient ils forcés, ſi leurs ingénieurs, qui travailloient dans l'obſcurité, ne s'étoient pas égarés ou trompés, ou s'ils n'euſſent pas été abandonnés des Indiens que le bruit du canon & de la mouſqueterie épouvanta de telle ſorte, qu'ils s'enfuirent avec la plus grande vîteſſe. D'ailleurs, pendant que le général Bréreton tâchoit de remédier à tout ce déſordre, les ténèbres de la nuit firent place à la clarté du jour; & l'artillerie des aſſiégés, découvrant en plein les aſſiégeans, fit un ſi grand ravage dans leurs

rangs, qu'il fallut renoncer à l'attaque, & ſonger à une prompte retraite. Cette entrepriſe infructueuſe coûta plus de quatre cens hommes à l'Angleterre.

WARBOURG. (*affaire de*) Le prince Ferdinand, général des troupes Hanovriennes, n'avoit pu arrêter les progrès de l'armée Françoiſe, commandée par le maréchal de Broglie, ni ſauver toute la Heſſe d'une invaſion générale. Ces petites diſgraces ne lui avoient cependant point fait abandonner le deſſein de reprendre ſa revanche. Comme les ennemis n'étoient pas en état d'occuper une ſi grande étendue de pays, ſans ſe diviſer en pluſieurs corps trop éloignés pour pouvoir ſe donner la main à tems, il jetta les yeux ſur la diviſion que commandoit le chevalier Du-Muy, entre la ville de Warbourg & la riviere de Dymel. Le prince héréditaire de Brunſwick fut chargé de cette expédition. Ce Général, digne de l'auguſte maiſon qui lui a donné le jour, convint, avec le Général Sporken, qu'ils tourneroient la gauche de l'ennemi, pendant que le prince Ferdinand avanceroit avec l'armée ſur ſon front. Le 31 de Juillet 1760, le chevalier Du-Muy ſe vit attaqué tout-à-coup en flanc & ſur les derrieres. Il diſputa le terrein autant de tems qu'il fallut pour s'aſſurer une retraite. Il la fit; mais ce fut en laiſſant quinze cens hommes, ou ſur le champ de bataille, ou au pouvoir des vainqueurs, avec dix piéces de canon. Milord Granby,

Granby, à la tête des Anglois qui ſe comporterent avec leur valeur ordinaire, contribua beaucoup au ſuccès de cette journée.

WEINSPERG. (*priſe de*) Le duc de Wittemberg s'étoit vivement oppoſé à l'élection de Conrad III, proclamé Empereur en 1138; &, quand le nouveau monarque eut ceint le diadême, il refuſa de le reconnoître, & ſe renferma dans la petite ville de Weinſperg, l'une des fortes places de ſes Etats. L'Empereur irrité vint l'aſſiéger. Le rebelle ſoutint toutes ſes attaques avec une bravoure héroïque, & ne céda qu'à la force. Le vainqueur vouloit mettre tout à feu & à ſang: cependant il fit grace aux femmes, leur permit de ſortir & d'emporter avec elles ce qu'elles avoient de plus cher. L'épouſe du Duc profita auſſi-tôt de cette permiſſion pour ſauver les jours de ſon mari. Elle le prit ſur ſes épaules. Toutes les femmes de la ville en firent autant; & Conrad les vit ſortir, chargées de ce fardeau précieux, la ducheſſe à leur tête. Il ne put tenir contre un ſpectacle ſi touchant; &, cédant à l'admiration qu'il lui cauſoit, il fit grace aux hommes en faveur des femmes. La ville fut ſauvée.

WEISSEMBOURG. (*action de*) Le prince Charles de Lorraine, général des troupes de la reine de Hongrie, ayant fait paſſer le Rhin à ſon armée, en 1744, prévint le maréchal de Coigni, & s'empara des lignes de Wenſembourg, de Lauterbourg, de la Lanter

& du village d'Alſtah, en Alſace. M. de Coigni, l'ayant appris, n'héſita pas ſur le parti qu'il avoit à prendre. Il réſolut de chaſſer les Autrichiens de tous ces poſtes. Le 5 de Juillet, il fit attaquer ces lignes en même tems par trois endroits. Toutes les troupes ayant marché avec une ardeur égale, les trois attaques réuſſirent également. Weiſſembourg fut emporté, l'épée à la main, ſans qu'on fût obligé de ſe ſervir de canon; & les Autrichiens furent forcés de ſe retirer. Ils perdirent environ trois mille hommes en cette occaſion; & ſix cens furent faits priſonniers dans Weiſſembourg. La perte des François & des Bavarois fut peu conſidérable. Cependant les vainqueurs ne reſterent pas dans les lignes qu'ils craignoient ne pouvoir défendre contre les ennemis; & ces derniers y étant rentrés, les comblerent & détruiſirent les ouvrages de Lauterbourg.

WIBOURG. (*priſe de*) L'univers voyoit avec étonnement que le Czar Pierre Alexiowits étoit devenu, à force de défaites, un guerrier, & même un conquérant redoutable. En 1710, ce prince étant entré dans la Finlande, ſe préſenta devant Wibourg, l'une des plus fortes places de ces contrées, & en forma le ſiége. La ville ſe défendit long-tems, & ne ſe rendit, le 25 de Juin, qu'après avoir été réduite à la derniere extrémité. Quoique la capitulation eût été réglée dans les formes ordinaires, le vainqueur fit arrêter une partie de

la garniſon, en repréſailles, diſoit-il, de ce qu'on détenoit en Suède un envoyé Moſcovite, qui, dans le fond, n'étoit qu'un homme ſans caractere public, & qui, pour cette raiſon, devoit être regardé plutôt comme un eſpion que comme un miniſtre. Peut-être paſſeroit-on cette perfidie au légiſlateur de la Ruſſie, s'il y avoit moins de vertus, & ſi notre ſiécle étoit moins philoſophe.

WILLINGHAUSEN. (*bataille de*) Le maréchal de Broglie, qui commandoit l'armée Françoiſe en Allemagne, croyant qu'il n'étoit pas de l'honneur de ſa nation de reſter ſur la défenſive, réſolut de tenter une entrepriſe d'éclat, en allant attaquer les troupes ennemies campées en-deçà de la Lippe, près de Werle & de Willinghauſen, ou Filinkauſen. Le 15 de Juillet 1761, à quatre heures après midi, ce Général mit toute ſon armée en mouvement ſur trois colomnes. Il dirigea ſa marche ſur Soëſt, d'où il devoit ſe porter ſur Nadel, forteresſe importante, & de-là s'emparer du village de Willinghauſen, dont la poſſeſſion décideroit de la victoire. Ce mouvement hardi, que le prince Ferdinand, général de l'armée Hannovrienne, n'avoit pas ſoupçonné, avoit été concerté avec le prince de Soubiſe. Celui-ci devoit, le même jour, faire camper une partie de ſes troupes ſur la Bruyère, vis-à vis les débouchés de Scheidengen, de Neumuhl & de Cormuhl. La colomne de la gauche, compoſée

de l'avant-garde de M. de Belſunce, & du corps des Grenadiers de France, & Royaux, aux ordres de M. de Stainville, étoit deſtinée à ſuivre la rive droite du ruiſſeau d'Aëſt, & à prendre poſte au château de Madel. Cet objet fut rempli preſque ſans réſiſtance. La colomne de la droite, dont M. le baron de Cloſen faiſoit l'avant-garde, devoit paſſer par Ultrop, s'avancer à Willinghauſen, & faire l'attaque. Tout cela fut exécuté avec la plus grande vigueur & le plus heureux ſuccès. M. de Cloſen, après une défenſe opiniâtre, s'empara du village; pouſſa les troupes qui le gardoient juſqu'au-delà de l'abbatis qu'ils avoient fait en-devant de leur camp, & s'y poſta, ainſi que dans une redoute qu'ils avoient conſtruite. Un corps Anglois, conduit par milord Gramby, vint, à pluſieurs repriſes, pour déloger les François. Mais ſes tentatives furent inutiles, parce que le Maréchal rafraîchiſſoit continuellement ſes troupes. Ces attaques diverſes, ſoutenues d'un feu terrible de mouſqueterie & de canon, durerent juſqu'à neuf heures, que les François demeurerent maîtres du terrein & de quelques piéces d'artillerie.

Une affaire générale devenoit inévitable. Le Maréchal, dans le deſſein d'être ſecondé par le prince de Soubiſe, lui dépêcha un courier à deux heures du ſoir. Les nouvelles qu'il en rapporta n'étoient rien moins que ſatisfaiſantes. Le corps du prince n'étoit point arrivé aux gorges déſignées pour tenir en

échec l'aîle droite Hannovrienne. Ainſi, dans cette extrémité imprévue, il fallut que le duc de Broglie fît ſeul ce qui ne pouvoit être exécuté que conjointement avec ſon collégue. Le prince Ferdinand, inſtruit de l'état des choſes, réſolut de ſaiſir l'occaſion. Il ſçut maſquer ſes deſſeins avec tant d'adreſſe, que ce ne fut qu'à neuf heures du matin, 16 de Juillet, que l'on fut convaincu, dans l'armée Françoiſe, qu'il y alloit avoir une affaire déciſive. Les colomnes Hannovriennes, venant du centre & de la droite de leur armée, ſe porterent tout-à-coup ſur leur gauche; & un bruit effroyable de canon & de mouſqueterie apprit aux François que toutes les forces alliées leur tomboient ſur les bras. Il n'étoit pas poſſible de réſiſter. Ainſi le Maréchal, n'ayant rien à eſpérer du côté du prince de Soubiſe, ne ſongea plus qu'à une prompte retraite. Il falloit franchir les plus grands obſtacles. Le héros ſurmonte tout ce qui l'arrête. Ses troupes ſortent en bon ordre du village de Willinghauſen, emmenant avec elles les trophées de la victoire qu'elles avoient remportée la veille. Le reſte ſuit le même chemin, & ſe replie peu-à-peu, faiſant volte-face à chaque inſtant, & montrant une contenance ſi fière & ſi impoſante, que les Alliés n'oſerent les attaquer. Il n'y eut que les troupes legeres qui s'avancerent, qui s'emparerent de quelques piéces de campagne demeurées ſans chevaux, & qui firent pluſieurs priſonniers. De ce nombre fut

le régiment de Rougé, qui avoit beaucoup ſouffert, & qui ſe trouva coupé du reſte de l'armée. Cette double affaire, qui dans le fond n'étoit que de peu de conſéquence, eut des ſuites beaucoup plus funeſtes pour les François, qu'une grande bataille qu'ils auroient perdue. Ils eurent à pleurer le trépas du duc d'Havré, & de pluſieurs autres ſeigneurs de haut rang, dont la valeur s'étoit ſignalée dans les rencontres les plus dangereuſes. Du côté des Alliés, on compta parmi les bleſſés le jeune prince Henri, neveu du prince Ferdinand. A la premiere requiſition du général Hanovrien, le Maréchal envoya deux chirurgiens habiles de ſon armée, dont l'art & les ſoins tirerent en peu de tems le jeune prince d'affaire.

WILSHOVEN. (*attaque de*) Au commencement de la campagne de 1745, le général Brown, à la tête d'un corps de troupes Autrichiennes, s'approcha de Wilshoven ou Wilshoffen, petite ville de Baviere, & fit ſommer inutilement la garniſon de ſe rendre. Sur le refus, il commença à battre la place, & fit donner deux furieux aſſauts à la ville. Il fut repouſſé. Mais, ayant reçu de nouveaux renforts, il en livra un troiſieme; & le feu, que ſes troupes mirent dans le fauxbourg obligea la garniſon à ſe rendre priſonniere de guerre. Ce ne fut, au reſte, qu'après qu'elle ſe fut défendue avec une bravoure plus qu'humaine.

WOLFEMBUTEL. (*bataille de*) Le 29 de Juin 1641, les troupes de France, de

Heſſe & de Luxembourg rencontrerent dans les plaines de Wolfembutel l'armée de l'archiduc Léopold. Auſſi-tôt le comte de Guébriant, qui commandoit les François, réſolut d'en venir aux mains. Il donne le ſignal. On s'approche. On ſe frappe. On ſe tue, durant pluſieurs heures. Enfin deux mille cinq cens Impériaux ſont couchés ſur la place ; deux mille ſont faits priſonniers : le reſte prend la fuite avec l'Archiduc, & abandonne honteuſement ſept piéces de canon, plus de ſoixante drapeaux, le champ de bataille, & la victoire.

WONDIWAS. (*priſe de*) M. de Lally ſe préparoit à faire le ſiége de Trichenapali, lorſque le gouverneur de Madraſs, pour opérer une diverſion qui réuſsît à coup sûr, fit partir auſſi-tôt le colonel Cootes, pour s'emparer du poſte de Wondiwas, l'un des meilleurs de la domination Françoiſe dans les Indes. La manœuvre du capitaine Anglois fut ſi vive & ſi prompte, qu'en moins de cinq jours la ville fut attaquée, foudroyée, priſe, & ſa garniſon priſonniere de guerre. A cette nouvelle, le général François voulut reprendre Wondiwas qui, n'ayant pu être rétabli en ſi peu de jours, paroiſſoit ne pouvoir pas tenir long-tems. C'eût été ſans doute un coup de partie ; mais il avoit en tête un adverſaire dont l'activité tenoit du prodige. Cootes part à la tête de ſa cavalerie, pour délivrer ſa conquête que l'ennemi attaquoit avec fureur. Il arrive à trois lieues de la place aſſiégée, où il

trouve ſon infanterie qui, par une marche forcée, avoit gagné à tems le lieu où devoit ſe faire la réunion de tous les corps. On marche aux François. Leurs gardes avancées en viennent aux mains avec l'avant-garde des Anglois. Bientôt le combat s'engage de toutes parts. L'ardeur des guerriers le rend ſanglant & opiniâtre. La victoire balance long-tems. Enfin les François plient, ſe laiſſent enfoncer; &, après s'être retirés dans leur camp, ils l'abandonnent avec précipitation, & laiſſent le champ de bataille couvert de huit cens de leurs morts, & tous les trophées de la victoire. Cette bataille ſe donna, le 31 de Décembre 1760. Il étoit tems que Wondiwas fût ſecourue. Le commandant avoit donné le ſignal de détreſſe : ſa défenſe lui fit honneur. M. Cootes ſe couvrit de gloire; & M. de Lally acheva de perdre ſa réputation.

WORCHESTER. (*bataille de*) Charles II, fils de cet infortuné monarque, que ſa foibleſſe & l'audace des Anglois rebelles avoient conduit ſur un échafaud, fit, en 1651, de nouveaux & de plus grands efforts pour recouvrer le thrône de ſes peres. Il paſſe en Ecoſſe, y aſſemble une armée, entre en Angleterre. Dès qu'il paroit, une foule de ſeigneurs Anglois s'offrent de le ſervir. Bientôt il compte ſous ſes étendards près de trente-deux mille hommes. Avec ces forces, il marche contre Worcheſter, ſans rencontrer aucun obſtacle. Cette ville, une des plus

considérables d'Angleterre, & qui n'est qu'à vingt-huit lieues de Londres, lui ouvre ses portes, & le reçoit en Souverain. Cromwel, allarmé des rapides progrès de son ennemi, leve des troupes, &, suivi de vingt-six mille combattans, vient se présenter devant Worchester, à dessein de l'assiéger. L'attaque fut poussée avec tant de vigueur, qu'il emporta la place, au bout de trois jours, à la vue de l'armée Royale. Charles fit assembler le conseil de guerre. Il y fut résolu qu'on iroit présenter la bataille à l'ennemi. Cromwel, prêt à livrer un combat décisif contre une armée plus nombreuse que la sienne, commandée par son roi légitime, employa toutes les ressources de son génie, dans une occasion si critique, & qui alloit décider de son sort. Après avoir rangé ses guerriers en bataille, il ordonna qu'on fît dans tous les rangs une priere générale. Il se jetta le premier à genoux, joignit pieusement ses mains, leva les yeux au ciel, & lui adressa une oraison fervente & pathétique. Les habitans de Worchester, qui le considéroient du haut de leurs remparts, crioient de toute leur force : « Ah ! le scélérat ! » ah ! l'hypocrite ! » Mais le Protecteur mépriſa leurs injures, & ne songea qu'à jouer saintement son rôle. Après avoir achevé sa priere, il harangua ses troupes avec tant de chaleur, tant d'éloquence, que les officiers & les soldats leverent leurs épées nues, & lui promirent, par des sermens horribles, de vain-

cre ou de mourir. Cromwel ordonna enſuite aux vivandiers de donner l'eau-de-vie à tous les ſoldats du régiment des Gardes, qui étoient aux premiers rangs ; après quoi, les deux armées en vinrent aux mains. Le premier choc fut terrible. Charles & Cromwel y firent des prodiges de valeur, & ſe chercherent l'un l'autre avec une ardeur égale. D'abord tout plia ſous l'effort des Royaliſtes ; &, ſelon toutes les apparences, la victoire étoit au Roi, ſans la trahiſon des Ecoſſois qui l'abandonnerent lâchement, & refuſerent abſolument de combattre lorſqu'il avoit le plus beſoin de leurs bras. Ils étoient choqués, dit-on, de ce que le prince les laiſſoit ſous la conduite du duc d'Hamilton, pendant qu'il faiſoit l'honneur aux Anglois de les commander en perſonne. Charles, inſtruit de la cauſe de leur mécontentement, courut à eux ſur le champ, pour ſe mettre à leur tête. Mais les Anglois, indignés à leur tour de ce que le roi les quittoit pour aller commander les Ecoſſois, ne voulurent plus ſe battre. Le malheureux monarque, trahi de tous côtés, ſe vit forcé de prendre la fuite. Il traverſa au grand galop la ville de Worceſter, & ſe refugia dans la campagne, ſuivi d'un grand nombre d'officiers. Après avoir congédié ces infortunés compagnons de ſa diſgrace, il s'évada, déguiſé d'abord en domeſtique, puis en bûcheron, & vint à bout, après mille aventures, d'échapper aux émiſſaires de Crom-

wel, qui le cherchoient par-tout, & de s'embarquer pour la France où il vint encore chercher une retraite.

WOYGNAFF. (*siége de*) Cent vingt mille Turcs, & quatre-vingt mille Tartares, ſous les ordres d'Ibrahim Shaïtan, aſſiégeoient Woygnaff, ville forte, ſur les bords du Nieſter; & déja ils s'en croyoient maîtres, lorſque Jean Sobieski, ſuivi de trente-huit mille Polonois, & accompagné de ſa fortune, ſe préſenta devant leurs lignes, les força, & les mit dans la néceſſité d'abandonner leur entrepriſe. Animé par ce premier ſuccès, le roi de Pologne alla camper ſur les rives du fleuve, pour obſerver les mouvemens des infidèles. Son armée s'étendoit dans une vaſte plaine entre Zurawno & un marais très-profond. Un bois & le Nieſter couvroit ſes derrieres. Il étoit queſtion de fortifier le front. Le tems manquoit; & les infidèles pouvoient paroître d'un moment à l'autre. Jean, pour établir les travaux de l'infanterie, paſſa la Scévits, torrent impétueux & tranquille tour-à-tour; chercha l'ennemi, tomba ſur l'avant-garde qu'il renverſa ſur le centre. Mais, au moment d'être enveloppé par cette multitude qui couvroit la plaine à pluſieurs lieues, il fit ſa retraite en bon ordre, repaſſa la riviere, & y arrêta les troupes Ottomanes un jour entier. On employoit ce tems précieux à former les retranchemens. Des redoutes, & des fortins détachés défendirent de toutes parts ces lignes qui renfer-

moient la derniere reſſource & le deſtin de la Pologne. Ibrahim, charmé de la réſolution des Chrétiens, étendit ſes troupes en arc, dont le Nieſter faiſoit la corde; &, dans cet eſpace, il enveloppa le marais, le bois, l'armée Polonoiſe, & le gros ruiſſeau qui ſéparoit les deux camps. Toute communication fut coupée. Plus de convois; plus de ſecours à eſpérer pour Sobieski. On étoit au 21 de Septembre 1676. Le 27 parut déciſif. Ibrahim ſe mit en bataille, faiſant porter devant lui de grands amas de faſcines pour combler le foſſé qui protégeoit l'ennemi. Jean, au lieu de l'attendre derriere ſes lignes, ſe préſenta dans les eſpaces des fortins détachés. Cette manœuvre hardie arrêta les infidèles au-delà du ruiſſeau. Le 29, ils marquerent plus de réſolution. Un corps de Janiſſaires paſſa & attaqua les redoutes de la droite. Les dragons Polonois les défendirent ſi bien, que l'action générale fut encore ſuſpendue. Le 8 d'Octobre, la droite des Chrétiens fut encore aſſaillie; &, pendant le combat, le Khan des Tartares paſſa le Nieſter à la nage, au-deſſous de l'embouchure de la Scévits, qu'il traverſa pareillement, & vint fondre ſur la gauche. Le centre reſta toujours immobile, obſervant les mouvemens d'Ibrahim qui attendoit le moment d'une affaire générale. Le moment ne vint pas. Trois mille cavaliers Turcs périrent. Ibrahim & le Khan repaſſerent triſtement le fleuve & le ruiſſeau. Le général de

la ſublime Porte, ſentant toute la difficulté de la victoire, voulut mettre plus d'art dans ſes attaques. L'armée qu'il tenoit bloquée, il l'aſſiégea. Des tranchées furent ouvertes, comme devant une place; & l'on éleva ſept grands cavaliers avec un travail dont peut-être les Turcs ſeuls ſont capables. La groſſe artillerie fut bientôt en batterie. Des piéces de quarante-huit livres de balle labouroient le camp Polonois, du matin au ſoir, emportant les hommes & les chevaux. Un boulet vint traverſer la tente du roi. On le ſupplia de s'éloigner, ou du moins de ſouffrir une élévation de terre pour le couvrir. Il rejetta ces précautions timides. Le danger étoit extrême. Il voulut le partager avec le dernier des ſoldats. Cependant les tranchées Turques ſe pouſſoient avec vigueur, & s'approchoient des retranchemens. Sobieski ordonna des contre-tranchées; & l'on vit alors deux armées aller l'une à l'autre par-deſſous terre. Une bataille eût ſoulagé les Polonois. Leur ſituation devenoit affreuſe. Les fourrages qu'on avoit amaſſés dans le camp étoient conſommés. La forêt voiſine, qui, pour derniere reſſource, fourniſſoit aux chevaux des feuilles qu'on mêloit avec un peu de grain, ne montroit preſque plus que du bois; & ce bois, c'eſt-à-dire les branches les plus tendres, ſervit encore de nourriture. Les hommes étoient dévorés par une diſette auſſi terrible; & le pain étoit meſuré pour le roi comme pour le ſoldat. L'ar-

tillerie, obligée de répondre à un feu bien ſupérieur, épuiſoit ſes boulets. On n'uſoit de la poudre qu'avec la plus exacte ſobriété. Tout manquoit preſque, excepté le courage; & le roi étoit en proie aux plus cruelles inquiétudes. Il fit compter les rations: il n'y en avoit plus que pour quatre jours. Dans cette extrémité, il réſolut de tout riſquer; &, dès l'entrée de la nuit, il donna ſes ordres pour attaquer, le lendemain, au lever de l'aurore. Déja les guerriers, remplis de ce courage redoutable qu'inſpire un dernier déſeſpoir, ſe diſpoſoient à ſortir de leurs lignes pour vaincre ou pour périr, lorſqu'on vit arriver deux Bachas & vingt-quatre Janiſſaires qui n'avoient dans leurs mains que de longs bâtons blancs. Ils venoient propoſer la paix de la part d'Ibrahim. Après de longues conteſtations, elle fut ſignée à Zurawno; & ce traité ſauva la république.

[U L C]

ULCA. (*bataille d'*) Théodoric, prince le plus accompli de ſon ſiécle, ayant obtenu de l'empereur Zénon, à qui il avoit rendu de grands ſervices, la permiſſion de faire la guerre à Odoacre, s'achemina vers l'Italie, l'an 488, avec une armée de Goths prêts à tout entreprendre pour la gloire de leur maître. Arrivés à la riviere d'Ulca, ils virent la rive ultérieure, hériſſée de piques & de javelots. C'étoient les Gépides qui, à la ſollicitation d'Odoacre, venoient fermer le chemin à Théodoric. Le paſſage paroiſſoit impoſſible. La faim & le déſeſpoir, aveuglant les Goths ſur les dangers, les précipitérent dans cette riviere fangeuſe, où bientôt, engagés dans la vaſe, ils demeurerent expoſés à une grêle de traits. Ils alloient prendre la fuite, lorſque Théodoric, accourant au bord de la riviere: « Où allez-vous, ſoldats, » s'écria-t-il? Si vous voulez paſſer au travers » des ennemis, que les plus braves me ſuivent. » A ces mots, il s'élance dans le fleuve. En un inſtant, il eſt à l'autre rive. Tout tombe devant lui: tout ſe diſperſe. Il pourſuit les ennemis avec ardeur, d'abord preſque ſeul, bientôt accompagné d'une troupe nombreuſe. Trafilla, roi des Gépides, périt en combattant; & Théodoric vainqueur s'em-

pare des magasins ennemis où les Goths trouvent des provisions pour le reste de leur route.

UNSTRUDT. (*bataille d'*) 1. L'an 531, Thierri, roi de Metz, & fils du grand Clovis, provoqué à la vengeance par les perfidies d'Hermanfroi, roi de la Thuringe, entra dans ses terres, à la tête d'une nombreuse armée. Les Thuringiens, pour se défendre, eurent recours à toutes les ruses de la guerre. Dans le terrein qui étoit à la tête de leur camp, ils creuserent, d'espace en espace, des fossés assez profonds, dont ils recouvrirent si bien les ouvertures avec du gazon & des branchages, qu'il étoit difficile de remarquer le piége. Quand les François vinrent pour charger l'ennemi, il y en eut plusieurs dont les chevaux mirent les pieds dans ces trous, & s'abbatirent; ce qui d'abord causa bien du désordre. Mais les François apprirent bientôt à reconnoître les endroits où la terre avoit été remuée; & l'attention qu'ils apporterent à les éviter ne les empêcha pas de charger les Thuringiens avec tant de fureur, qu'ils les mirent en fuite. Hermanfroi abandonna le champ de bataille des premiers; &, suivi de quelques-uns des siens, il alla se cantonner sur la rive gauche de l'Unstrudt, riviere qui traverse le canton d'Allemagne, appellé encore *le landgraviat de Thuringe*, & qui se jette dans la Sala, dont l'Elbe reçoit les eaux. Les vaincus se rallierent sur les bords de l'Unstrudt, & se disposerent à une seconde bataille. Elle fut longue

longue & ſanglante ; mais, après de grands efforts de part & d'autre, les François remporterent encore la victoire. Les Thuringiens ſe noyerent en ſi grand nombre dans la riviere qu'ils vouloient traverſer pour ſe ſauver, que leurs corps ſervirent de pont aux vainqueurs pour la paſſer. La conquête du royaume de la Thuringe fut la ſuite de ce glorieux triomphe.

2. L'an 646, Radulfe, duc de Thuringe, ſe révolta contre Sigebert, roi d'Auſtraſie, dont il étoit vaſſal, & vint camper ſur le ſommet d'une colline au bord de la riviere d'Unſtrudt. Le monarque François vint l'y inveſtir. Mais le duc rebelle, étant tombé ſur ceux qui montoient à l'attaque, les repouſſa ; les rompit ; les écraſa. Le carnage fut ſi horrible, que Sigebert, voyant toute la montagne couverte de morts & de mourans, ne put retenir ſes larmes, & fit la paix avec l'orgueilleux Radulfe.

URBIN. (*ſiége d'*) L'an 538, Béliſaire attaqua cette ville bâtie ſur une colline circulaire, fort élevée, qui, ſans être eſcarpée, ne donnoit pas un accès facile, à cauſe de la roideur de ſa pente. Le général Romain, après avoir inutilement exhorté la garniſon à ſe rendre, fit conſtruire une galerie pour aller à la ſape, & la fit avancer vers un endroit de la muraille, où le terrein étoit plus bas & plus commode pour les approches. Il n'y avoit dans la ville qu'une ſeule

fontaine. Elle tarit en trois jours; enſorte que les habitans ſe déterminerent à recevoir les Romains. Ainſi l'aſſaut que Béliſaire ſe préparoit à donner devint inutile.

USCANA. (*priſe d'*) Cette ville étoit tombée au pouvoir des Romains. Perſée, qui vouloit ſe rendre maître de l'Illyrie pour mettre en sûreté la Macédoine, commença cette entrepriſe qui lui réuſſit très-heureuſement par le ſiége d'Uſcana, & l'emporta, après une aſſez longue réſiſtance. *169 ans avant J. C.*

UTE. (*bataille d'*) Attila, roi des Huns, ce fléau de l'Empire Romain, défit, l'an 447, l'armée de Théodoſe II, commandée par Arnégiſcle, près de la ville d'Ute, ſituée dans l'endroit où un fleuve de même nom ſe décharge dans le Danube. Le général Romain fit des prodiges de valeur. Il immola de ſa main une multitude d'ennemis; &, ſon cheval s'étant abbatu, il ne ceſſa de combattre avec un courage héroïque, juſqu'au dernier ſoupir. Ses bataillons furent taillés en piéces; & cette défaite ſanglante força l'empereur à faire une paix honteuſe.

UTIQUE. (*ſiéges d'*) 1. Scipion l'Africain, étant entré ſur les terres de la domination Carthaginoiſe, tourna toutes ſes forces contre la ville d'Utique, dans le deſſein, après l'avoir priſe, d'en faire une place d'armes, qui lui ſeroit très-avantageuſe pour l'exécution de ſes projets. Il l'attaqua tout-à-

la-fois par terre & par mer. Aux mouvemens que ſe donna Carthage pour ſauver cette cité qui la protégeoit, on eût dit qu'elle étoit elle-même aſſiégée. Aſdrubal leva des troupes nombreuſes; & Syphax, roi de Numidie, s'étant joint à lui, il vint camper à la vue du général Romain. La rivale de Rome ſe flatoit de voir bientôt Scipion mis en fuite; mais cet habile capitaine diſſipa, en peu de tems, cette riante perſpective. Il roula d'abord un grand projet dans ſon eſprit, c'étoit de brûler les deux camps des ennemis; & voici comment il vint à bout de l'exécuter heureuſement. Il amuſa Syphax par des propoſitions d'accommodement, dont ce prince fut très-flaté. Sous prétexte de traiter de paix, une foule d'officiers Romains, déguiſés en eſclaves, paſſoient chez les ennemis pour obſerver les entrées & les iſſuës des deux camps, & s'informer de la maniere dont on faiſoit la garde le jour & la nuit. Après avoir pris les plus juſtes meſures, il mit ſes troupes en marche, & vint en ſilence, à la faveur des ténèbres, aux retranchemens du roi des Numides. Auſſi-tôt les ſoldats mettent le feu aux baraques couvertes de nattes, de roſeaux & de bois ſec. Soudain tout le camp paroît embraſé. Les Carthaginois & les Numides croient l'incendie un effet du hazard, & ne s'occupent qu'à l'éteindre. Cependant Scipion attaque les lignes d'Aſdrubal, tandis que la flamme conſume celles de Syphax. Les ennemis, qui

n'étoient en défenſe que contre le feu, ſont paſſés au fil de l'épée. Quarante mille hommes reſtent ſur la place; & ſix mille ſont réſervés pour l'eſclavage. La triſte nouvelle de cette défaite répandit la conſternation dans tous les cœurs des Carthaginois. Aſdrubal & Syphax leverent pourtant de nouvelles troupes, pendant que le général Romain preſſoit le ſiége d'Utique. Cette ſeconde armée l'obligea d'interrompre encore ſes attaques. Une nouvelle victoire, preſqu'auſſi complette que la premiere, ſoutint la gloire de Scipion. Carthage déſeſpérée ſongea à rappeller Annibal, ſon unique & derniere reſſource. L'arrivée de ce grand homme ſuſpendit entièrement le ſiége d'Utique; & ſa défaite termina la guerre. *L'an 203 avant J. C.*

2. Afin de profiter de la victoire remportée près de Thapſus, l'an 46 avant J. C. Céſar pourſuivit Scipion dans Utique, qu'il inveſtit auſſi-tôt avec ſon armée triomphante. Cette ville n'eût pas été une facile conquête, ſi le fameux Caton, qui s'y étoit renfermé avec la plus grande partie des Sénateurs oppoſés à la tyrannie, eût trouvé dans tous les cœurs un courage auſſi ardent que celui qui l'animoit. En vain ce généreux Romain voulut-il réveiller ces ſentimens nobles & ſublimes, qui élevoient l'ame des premiers citoyens de Rome: en vain parcouroit-il les rues pour calmer les allarmes du peuple. La crainte du vainqueur bouchoit toutes les oreilles à ſes

exhortations ; & l'amour de la patrie avoit fait place à l'amour de la vie. Déſeſpérant donc de défendre Rome, en défendant Utique, il ne s'occupa plus que du ſoin de ſauver les Sénateurs, compagnons de ſes diſgraces, & que la plûpart des habitans vouloient livrer à Céſar pour le fléchir. Quand il eut pris toutes les précautions néceſſaires, il ſe diſpoſa à terminer ſes jours d'une maniere digne de lui. Quelques-uns de ſes amis l'exhortoient à recourir à la clémence du Dictateur. « Un vaincu, leur dit-il, peut flater ſervilement la main qui le ſubjugue. Caton eſt » invincible. Il n'a ni maître ni vainqueur. » S'étant rendu dans ſa maiſon, il y aſſembla ſes amis & tous ceux qui partageoient ſa confiance. Après une longue converſation ſur l'état actuel des affaires, il défendit à ſon fils de prendre jamais aucune part au gouvernement. « Vous » ne le pouvez pas, lui dit-il, d'une façon » digne du nom que vous portez. Le faire » d'une autre maniere, ce ſeroit vous couvrir » d'une éternelle ignominie. » Il prit enſuite le bain ; &, là, il ſe ſouvint de Statilius ſon ami, qui ne vouloit point s'évader avec les autres Sénateurs. Il avoit chargé le philoſophe Apollonidès de l'engager à ſe ſauver. « Avez-» vous réuſſi auprès de Statilius, lui demande-t-il ? & ce Sénateur ſeroit-il parti ſans » nous dire adieu ? ». . . Eh quoi ! répondit le philoſophe, il eſt intraitable. Il déclare » qu'il veut abſolument demeurer ici, & vous

» imiter en tout. »... Bientôt, reprit Caton » en ſouriant; bientôt on en pourra juger. » Après le bain, il donna un grand repas à tous ſes amis & aux magiſtrats d'Utique. On tint la table long-tems. Le propos fut vif, animé, gai, ſçavant, roulant ſur des points de philoſophie morale. Démétrius, philoſophe Péripatéticien, s'aviſa de réfuter, ſuivant les principes de ſa ſecte, ces deux paradoxes Stoïciens : *Le Sage ſeul eſt libre. Tous les vicieux ſont eſclaves.* Mais Caton prit la parole pour lui répondre. Il le fit avec un feu, une véhémence, un ton de voix qui le décélerent & changerent en certitude les ſoupçons que l'on avoit déja du deſſein où il étoit de ſe donner la mort. Tout-à-coup un morne ſilence régna parmi les convives. La triſteſſe ſe peignit ſur tous les viſages; & perſonne n'oſa plus lever vers Caton des yeux qui ſe baignoient déja des larmes de l'amitié. Ce tendre ami s'apperçut de l'effet que venoit de produire ſa rigide philoſophie. Il changea de matiere; &, pour diſtraire ces idées funèbres, il s'entretint de ceux qui étoient partis, témoignant les vives inquiétudes qu'il éprouvoit à leur ſujet. Après le repas, il ſe promena quelque tems, ſuivant ſa pratique ordinaire; puis il ſe renferma dans ſon appartement. Là, il s'attendrit plus que de coutume avec ſon fils, & avec chacun de ſes amis; ce qui renouvella & fortifia la penſée que l'on avoit de ſa funeſte réſolution. Quand il fut entré dans ſa chambre, il ſe mit ſur ſon

lit, & médita long-tems ſur le Dialogue de Platon, touchant l'immortalité de l'ame. Il en avoit déja lu une grande partie, lorſque, jettant les yeux ſur ſon chevet, il fut ſurpris de n'y point voir ſon épée. Son fils l'avoit fait enlever, lorſqu'on étoit à table. Caton appelle un eſclave, & lui demande où l'on a mis ſon épée. L'eſclave ne répond rien. Le maître ſe remet à lire. Quelques inſtans après, il fait la même queſtion, mais ſans empreſſement, ſans vivacité, comme un homme qui n'a point de deſſein particulier. Enfin, quand ſa lecture fut achevée, voyant que perſonne ne ſe diſpoſoit à lui obéir, il appelle tous ſes eſclaves l'un après l'autre; &, d'un ton de maître, il leur déclare qu'il veut ſon épée. Il s'emporta même juſqu'à donner à l'un d'entr'eux un ſi vigoureux ſoufflet, que ſa main en fut toute enſanglantée. « Quoi donc! diſoit-il avec indignation; » quoi! mon fils & mes gens conſ- » pirent pour me livrer à mon ennemi, ſans » armes & ſans défenſe? » Dans ce moment, ſon fils entre avec ſes amis fondant en larmes. Il ſe jette à ſes pieds: il embraſſe ſes genoux; il le conjure de ſe laiſſer fléchir. Caton indigné de ces timides ſupplications, & lançant ſur ſon fils des yeux pleins de colere: « De- » puis quand donc, dit-il, ſuis-je tombé en » démence, pour que mon fils ſe rende mon » curateur? On me traite comme un inſenſé: » on m'empêche de diſpoſer de ma perſonne; » on me déſarme. Brave & généreux fils, que

» n'enchaînez-vous aussi votre pere, jusqu'à » ce que César arrive, afin que cet ennemi de » la patrie le trouve hors d'état de défense? » Ai-je besoin de mon épée pour m'ôter la vie? » Ne puis-je pas retenir mon haleine? Ne puis- » je pas me frapper la tête contre la muraille? » Quand on veut mourir, mille voies conduisent à la mort. » Alors un jeune esclave lui rapporta son épée. Caton la tira, l'examina; &, voyant que la pointe étoit bien droite & bien aiguë; entièrement calmé, il s'écria: » Maintenant je suis donc mon maître! » Il posa le glaive; reprit son livre, & le relut d'un bout à l'autre. Il dormit ensuite d'un sommeil si profond, que ceux qui étoient dehors, & qui écoutoient à la porte, l'entendirent ronfler. Enfin l'instant fatal approchoit. Caton appella son affranchi, & lui demanda si tout étoit tranquille? &, quand celui-ci l'en eut assuré, il lui ordonna de fermer la porte, & se jetta devant lui sur son lit, comme s'il eût voulu reposer le reste de la nuit. Mais, dès qu'il fut seul, il se perça un peu au-dessous de la poitrine. Le coup ne lui donna pas la mort sur le champ. Il se débattit, & tomba par terre. Au bruit qu'il fit, on se hâta de monter; &, comme il respiroit encore, le chirurgien banda sa plaie. Mais à peine fut-il revenu pleinement à lui-même, qu'il porta ses mains dans sa blessure, arracha l'appareil; &, en se déchirant ainsi les entrailles, il expira. » O Caton! s'écria César, quand il apprit

cette fin généreuſe, » ô Caton ! je t'envie la » gloire de ta mort, puiſque tu m'as envié » celle de te ſauver la vie ; » & il entra dans Utique.

UXELLODUNUM. (*ſiége d'*) Cette ville étoit très-forte ; & les Gaulois qui la défendoient, ſans être intimidés du triſte ſort d'Aliſe, étoient diſpoſés à vendre chèrement la liberté de leur patrie. Mais, quelque vigoureuſe que fût leur réſiſtance, Céſar les obligea de ſe ſoumettre, après un pénible ſiége. *An de Rome 701.*

UXIENS. (*défaite des*) Ce peuple habitoit dans le voiſinage de Suſe, & étoit gouverné par Madate, parent de Darius. Ce ſeigneur n'étoit point un homme qui réglât ſon zèle ſur les temps, & qui ſuivît, pour ſe déterminer, le caprice de la fortune. Fidèle à ſon maître, il étoit réſolu de tenir juſqu'à la derniere extrémité. Alexandre lui livra pluſieurs combats, le défit toujours, & le força de ſe retirer dans ſa ville ſituée ſur des rochers eſcarpés & environnés de profonds précipices. Le vainqueur de l'Aſie alla l'y aſſiéger ; mais à peine eut-il formé quelques attaques, que trente députés s'offrirent devant lui, des branches d'olivier à la main, pour lui demander grace. Syſigambis, mere de Darius, intercéda pour eux ; & le roi de Macédoine, touché des prieres de cette princeſſe ſa priſonniere, mais qu'il reſpectoit comme ſa mere, ne ſe contenta pas de pardonner à

Madate : il donna la liberté à tous les prisonniers, maintint tous les citoyens dans leurs priviléges, sauva la ville du sac, & leur laissa labourer leurs terres sans taille & sans tribut. Ce trait de clémence & de générosité est d'autant plus remarquable dans Alexandre, que les passions avoient déja entièrement corrompu son heureux naturel. *L'an du monde* 3673.

[X A N]

XANTHE. (*siége de*) Brutus, ce fameux républicain, après la chute de César, s'étoit mis à la tête des troupes qui combattoient pour la liberté. Il se vit obligé de faire la guerre à plusieurs peuples, du nombre desquels furent les Lyciens, qui, après des pertes considérables, se renfermerent dans la ville de Xanthe, leur capitale, où ils furent assiégés dans les formes par le général Romain. Bientôt il les réduisit à n'espérer leur salut que par la fuite. Plusieurs se sauvoient par la riviere qui couloit le long des murailles, nageant entre deux eaux. Mais les Romains leur ôterent cette ressource, en tendant des filets, au haut desquels étoient des sonnettes qui avertissoient lorsque quelqu'un se trouvoit pris. Une tentative que firent les Xanthiens pour brûler les machines des assiégeans, & qui leur réussit d'abord, fut la cause de leur perte. La flamme, poussée des machines dans la ville par un vent violent, s'attacha & aux fortifications, & aux maisons voisines. En un instant, l'incendie devint terrible. Brutus & ses soldats, loin de profiter de cette occasion favorable, ne sont occupés qu'à arrêter le progrès des flammes ; & les habitans épris d'une fureur plus que barbare, libres & es-

claves, femmes & enfans, montent tous ſur les murailles, & lancent des traits contre leurs généreux ennemis qui s'empreſſent de les ſecourir. Brutus, qui voyoit le péril inévitable de ces forcénés, couroit par-tout pour donner des ordres; tendoit les mains aux Xanthiens, les conjuroit d'avoir pitié d'eux-mêmes, & de ſouffrir qu'on les ſauvât avec leur patrie. Tout fut inutile. Furieux & déſeſpérés, il n'eſt point de maniere de ſe donner la mort qu'ils ne miſſent en uſage. Les femmes & les enfans étoient tranſportés de cette cruelle manie. On trouva, en parcourant les ruines de cette ville infortunée, une femme pendue à une corde, ayant un petit enfant mort à ſon cou, & tenant encore dans la main une torche allumée pour mettre le feu à ſa maiſon. Ce ſpectacle d'horreur fit frémir ceux qui en furent les témoins. Brutus en fut ſi pénétré, qu'il promit une récompenſe à tout ſoldat qui lui ameneroit un Lycien vivant; & l'on dit que ceux qu'il fut poſſible de ſauver de leur propre rage ne furent pas plus de cent cinquante. C'étoit la ſeconde fois que Xanthe périſſoit par la fureur de ſes habitans. Du tems de Cyrus, les Xanthiens attaqués par Harpage, lieutenant de ce prince, avoient mieux aimé brûler leurs femmes & leurs enfans enfermés dans la citadelle, & ſe faire tous tuer dans une ſortie générale, que de ſe ſoumettre à un conquérant dont tout l'Orient ſubiſſoit la loi.

XÉRÈS (*prise de*) En 1262, les Maures établis en Espagne assiégerent la citadelle de Xérès, place forte, défendue par Garsias de Gomès. Ce capitaine, rempli d'une valeur invincible, opposa aux efforts des infidèles une résistance qui doit servir de modèle à tous les gouverneurs des villes. Tous les soldats qui composoient sa garnison étoient ou péris par le fer des ennemis, ou hors d'état de combattre. Il ne voulut jamais se rendre, quelques instances que lui fissent les Maures; & il soutint long-tems lui seul le choc des assaillans. Ceux-ci, forcés d'admirer dans leur ennemi un courage si fort au-dessus du commun, voulurent le sauver malgré lui-même, & le tirerent de dessus les remparts de la forteresse par le moyen de plusieurs crocs de fer qu'ils jetterent sur lui. Ils le firent ensuite guérir des blessures qu'il avoit reçues, & le traiterent toujours avec tous les égards que méritoit son héroïque bravoure.

[Y A C]

YACOUBÉ. (*bataille d'*) Les Arabes avoient ſoumis à leur redoutable Empire la Paleſtine, la Syrie, l'Egypte, la plus grande partie de la Perſe; &, en moins de vingt années, ces conquérans rapides avoient preſque renverſé la puiſſance Romaine. En 648, ils porterent leurs regards vers l'Afrique; & bientôt ils entrerent dans cette vaſte région, ſous la conduite du célèbre Abdoullah. Leur armée, compoſée de l'élite de toutes les tribus Arabes, & de vingt mille Egyptiens, étoit tranſportée de ce zèle impétueux, qui caractériſoit les diſciples de Mahomet. Altérés du ſang chrétien, tout trembloit devant ces Barbares. On s'empreſſoit de ſubir un joug odieux pour ſe ſouſtraire aux triſtes effets de leur fureur implacable; &, à la honte de la religion, on voyoit des villes entieres abjurer le nom & les ſaintes maximes de Jeſus-Chriſt, pour adopter une croyance puérile.

Cependant le patrice Grégoire, gouverneur de l'Afrique, levoit une armée de cent vingt mille hommes pour s'oppoſer à ce torrent qui menaçoit de tout renverſer. Il marche aux infidèles, & les rencontre dans la plaine d'Yacoubé. A peine eſt-on en préſence, qu'on en vient aux mains avec fureur. Le combat eſt long, ſanglant & opiniâtre; & la nuit

ſeule peut ſéparer ces guerriers acharnés les uns contre les autres. La perte fut à-peu-près égale ; & la victoire reſta incertaine. Douze ſoldats Arabes qui, durant la bataille, avoient été ſéparés du reſte de l'armée, pénétrerent, ſous la conduite d'Abdoullah-Ben-Zobéïr, dans le camp des Chrétiens, le traverſerent à la faveur des ténèbres, &, par cette marche hardie, rejoignirent leurs compatriotes

Le lendemain, & les jours ſuivans, on ne ceſſa d'en venir aux mains, depuis le lever du ſoleil juſqu'à midi, ſans que l'avantage ſe déclarât pour aucun des deux partis. C'eſt dans une de ces actions, que Zobéïr, qui ſe diſtinguoit à la tête de ſes douze braves, apprenant qu'Abdoullah, ſon général, ſe tenoit dans ſa tente, alla lui demander d'un ton noble & fier, s'il étoit juſte qu'un capitaine ne partageât point les dangers avec ſes ſoldats ? Abdoullah, pour excuſer ſa timidité, lui dit que Grégoire avoit promis cent mille piéces d'or, & ſa fille, à quiconque, ſoit Chrétien, ſoit Muſulman, lui apporteroit la tête du général Arabe. « Faites une proclamation ſemblable, repliqua Zobéïr, & combattez avec » nous. » On promit donc la fille du Patrice, & mille piéces d'or, à quiconque tueroit le gouverneur d'Afrique ; & Grégoire fut rempli d'une terreur ſemblable à celle qu'il avoit inſpirée à Abdoullah. Depuis cet inſtant, le Général récompenſa de toute ſa confiance la généreuſe hardieſſe de Zobéïr ; & ce Muſul-

man le paya de retour, en le faiſant triompher. Il avoit remarqué que le combat, qui commençoit au lever de l'aurore, finiſſoit ordinairement vers le milieu du jour. Au lieu de faire marcher toute l'armée, ſuivant la coutume, il conſeilla à ſon capitaine de laiſſer ſous ſes tentes une partie des ſoldats tous armés & prêts à monter à cheval, afin de recommencer le combat avec ces guerriers frais & diſpos, quand la fatigue & la chaleur forceroient l'ennemi de rentrer dans ſon camp. Abdoullah approuve cette ruſe; & Zobéïr eſt chargé de la faire réuſſir.

Au point du jour, les deux armées s'ébranlent & s'entre-choquent avec leur fureur ordinaire. Le général Romain, précédé d'un étendard ſur lequel étoit repréſentée la figure de la Croix, montroit à ſes ſoldats le ſigne de notre ſalut, & les animoit à vaincre ou à mourir pour la religion véritable. On fait, de part & d'autre, mille prodiges de valeur. Les bataillons ſont enfoncés tour-à-tour. Durant douze heures, on répand des flots de ſang; on immole des milliers de victimes. Enfin les Chrétiens brûlés par le ſoleil, & pouvant à peine porter leurs armes, ſongent les premiers à la retraite. Zobéïr les imite; &, pour ne donner aucun ſoupçon, ſes ſoldats quittent leurs armes, ôtent leurs cuiraſſes, & pendent leurs arcs à la ſelle de leurs chevaux. Mais à peine les Chrétiens étoient-ils rentrés dans leurs retranchemens, qu'il donne le ſignal aux Arabes

bes qui n'avoient point combattu. Il ſe met à leur tête, & retourne à l'ennemi. Les Romains, étonnés de voir reparoître couverts de leurs armes ceux qui, un inſtant auparavant, venoient de les poſer, ſont ſaiſis de terreur, & prennent la fuite. En vain Grégoire veut faire quelque réſiſtance avec ſes plus braves ſoldats : il eſt tué lui-même. Une partie des Chrétiens eſt paſſée au fil de l'épée : le reſte va chercher un aſyle dans les villes & dans les montagnes voiſines. Leur camp fut abandonné au pillage ; & l'on fit un butin immenſe. La fille du Patrice fut priſe les armes à la main, & conduite au général Muſulman, qui lui demanda des nouvelles de ſon pere. « Mon pere, répondit cette héroïne, » eſt mort en combattant. Je voulois » le ſuivre au tombeau. Je me ſuis précipitée » au milieu des bataillons ; mais le trépas a » trompé mon ardeur. » Abdoullah fit venir devant elle les principaux officiers de ſon armée, pour ſçavoir ſi elle reconnoîtroit celui qui avoit tué le Patrice. Dès qu'elle apperçut Zobéïr : « Ah ! s'écria-t-elle, voilà le meurtrier de mon pere ! » Le Général, étonné du ſilence qu'avoit gardé juſqu'alors ſon confident, lui demanda la raiſon de cette conduite. « Je combattois pour la gloire & pour » la religion, répondit Zobéïr. » Abdoullah, ne voulant point lui céder en généroſité, lui donna la belle captive & les cent mille piéces d'or promiſes à celui qui tueroit Grégoire.

YARMOURC. (*bataille d'*) L'empereur Héraclius, réſolu de faire un grand effort pour retenir la Syrie que les Saraſins lui arrachoient, mit ſur pied une armée nombreuſe, dont il donna la conduite au général Manuel. Le bruit de ſon approche effraya d'abord les Barbares. Mais, s'étant remis de cette premiere terreur, ils vinrent camper, au nombre de trente-ſix mille hommes, près de la ville d'Yarmouc, ſur les bords d'une riviere de ce nom. Manuel les joignit bientôt; & l'on ſe diſpoſa de part & d'autre à la bataille. Abu-Sofian, un des principaux capitaines Saraſins, chargé d'exhorter les ſoldats, leur dit pour toute harangue : « Fidèles diſciples du grand » prophète, ſongez que le paradis eſt devant » vous; le diable & le feu de l'enfer derriere. » On donne le ſignal. On s'ébranle. On ſe heurte. On ſe frappe. Les Romains, ſupérieurs en nombre, renverſent du premier choc la cavalerie Arabe, & la ſéparent du reſte de l'armée. Trois fois, les fuyards reviennent à la charge, animés par les reproches des femmes placées derriere l'armée : trois fois, les Romains les repouſſent, & ne ceſſent de les pourſuivre qu'aux approches de la nuit. Le lendemain, le combat recommence avec une égale fureur. Les Saraſins ſont encore battus. Caula, ſœur de Dérar, fut bleſſée & renverſée par terre. Une autre héroïne, nommée *Oséira*, vengea ſa compagne, en faiſant ſauter d'un coup de ſabre la

tête de celui qui l'avoit bleſſée. Lui ayant enſuite demandé comment elle ſe trouvoit ? » Fort bien, répondit Caula ; car je vais mou- » rir. » Elle ne mourut cependant pas ; & elle paſſa la nuit, qui vint encore ſéparer les combattans, à viſiter les bleſſés. Les jours ſuivans, il ſe livra pluſieurs combats, toujours au déſavantage des Chrétiens qui furent enfin entièrement défaits. Ils perdirent dans cette malheureuſe campagne plus de cent mille hommes. Il n'en périt pas cinq mille du côté des Muſulmans. *L'an 636.*

YORCK. (*bataille d'*) Les troupes du Parlement qui s'étoit revolté contre Charles I, roi d'Angleterre, entreprirent le ſiége d'Yorck, en 1644. Elles avoient pour Général le comte de Mancheſter, ſous qui ſervoient, en qualité de Lieutenans, le lord Fairfax, & le fameux Cromwel. La place étoit défendue par le marquis de Newcaſtle, capitaine plein de valeur, & devoué au ſervice du prince. Rien ne lui manquoit ; munitions, vivres, ſoldats ; & vraiſemblablement il en devoit coûter bien du ſang aux rebelles avant que de ſe rendre maîtres de la ville. D'ailleurs la jalouſie s'étoit miſe parmi les chefs ; & cette paſſion faiſoit naître les diviſions, les méſintelligences. Pour détruire les ennemis, il ne falloit ſe ſervir que d'eux-mêmes. On conſeilloit au roi d'attendre tranquillement l'effet de la diſcorde ; mais le malheur voulut qu'il négligeât ce ſalutaire avis, pour en ſuivre un plus conforme à ſon

caractere. Par ſon ordre, le prince Robert, ſon neveu, marche au ſecours de la place aſſiégée. La nouvelle de ſon arrivée, & plus encore ſa réputation, déconcertent les Parlementaires. Ils levent le ſiége: ils vont camper à quelques lieues d'Yorck. Le prince avoit rempli l'objet de ſa miſſion. Une téméraire ardeur l'emporte. Malgré l'infériorité de ſes troupes, il oſe approcher l'ennemi pour le combattre. Le 12 de Juillet, la bataille s'engage entre Yorck & Ma ſton-Moor. Elle eſt ſanglante: elle eſt terrible. On ſe diſpute longtems la victoire. Les généraux, les officiers, les ſoldats, de part & d'autre, y donnent mille marques d'une valeur peu commune. Cromwel, s'avançant avec trop d'ardeur, fut bleſſé au bras droit d'un coup de piſtolet. Sa bleſſure, qui étoit dangereuſe, l'obligea de ſe retirer de l'armée pour ſe faire panſer. Les guerriers s'apperçurent de ſa retraite, & commencerent à plier. Les Royaliſtes profiterent de ce déſordre, & les pouſſerent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent en fuite. Cromwel n'eut pas plutôt appris la nouvelle de cette déroute, qu'il monta à cheval, ſans attendre qu'on eût bandé ſa plaie, & dit au chirurgien, qui le prioit d'attendre un peu: « A quoi me » ſervira ce bras, ſi le Parlement perd cette » bataille? » En même tems il courut à toute bride vers les ennemis victorieux. Il rencontre le comte de Mancheſter, qui fuyoit avec pluſieurs autres officiers. Il le prend par le

bras, & lui dit : « Vous vous trompez, mi-» lord, les ennemis ne ſont pas du côté où » vous allez. Il faut venir de ce côté-ci pour » les trouver. » Mancheſter confus tourne bride ; tombe ſur les Royaliſtes, de concert avec ſon lieutenant. Il les preſſe : il les accable ; Il les diſſipe. Il remporte un triomphe complet. Quatre mille hommes reſterent ſur la place, ſans compter les priſonniers, les bagages & l'artillerie, qui tomberent au pouvoir du vainqueur. Le ſuccès de cette bataille ouvrit les portes d'Yorck aux Parlementaires victorieux.

YPRES. (*ſiéges d'*) 1. Le prince de Parme, après s'être jetté ſur Dixmude, qui ne fit qu'une foible réſiſtance, tourna tout d'un coup ſur Ypres, qu'il inveſtit, en 1584. L'hiver ne fut pas un obſtacle à la continuation des attaques. En vain les Etats tenterent pluſieurs fois de jetter du ſecours dans la place. Le général Eſpagnol diſſipa leurs troupes, ou rompit leurs meſures. Au reſte, ce ſiége ne fut, à proprement parler, qu'un blocus qui ne produiſit aucun évènement d'importance. Il dura juſqu'à la mi-Avril ; & la ville ſe ſoumit à d'honorables conditions.

2. Le grand Condé, après avoir trompé l'Archiduc par une marche ſçavante, s'approcha de la ville d'Ypres, en 1648, dans le deſſein d'en faire la conquête. Cette place, l'une des plus grandes, des plus riches & des plus floriſſantes des Pays-bas, étoit défendue par

le comte de la Motterie, qui avoit ſous ſes ordres une garniſon de trois mille hommes, à laquelle s'étoient joints tous les bourgeois dévoués à la domination Eſpagnole. Le premier ſoin du général François, quand les troupes eurent inveſti la ville, fut d'en aller connoître les dehors avec les maréchaux de Grammont & de Rantzau. La Motterie fit une ſortie vigoureuſe ſur les Généraux; mais il fut repouſſé avec beaucoup de perte. Cependant l'Archiduc, honteux & confus de s'être laiſſé ſurprendre, vint camper, le 16 de Mai, à la vue des lignes des aſſiégeans, encore imparfaites. Il menaçoit tantôt un quartier, tantôt un autre; mais par-tout il trouvoit Condé qui faiſoit échouer ſes efforts. Après bien des aſſauts infructueux, l'ennemi diſparut; & le prince forma deux attaques. Il conduiſoit lui-même la premiere, & Grammont la ſeconde. Les travaux embraſſoient une contreſcarpe & deux demi-lunes également belles & bien fortifiées. Le foſſé étoit large, profond & rempli d'eau. Les progrès du ſiége furent rapides. La garniſon ne fit point de ſortie qu'elle ne fût battue & repouſſée. La frayeur devint ſi grande parmi les troupes réglées de la place, qu'elles euſſent capitulé dès le troiſieme jour de tranchée ouverte, ſans la fierté & le courage des habitans qui ne pouvoient conſentir à changer de maîtres. L'archiduc Léopold, qui venoit de ſurprendre la ville & la citadelle de Courtrai, dont preſque toute la garniſon étoit

dans l'armée du prince, parut une ſeconde fois devant les François. Il eſpéroit troubler leurs opérations. Mais ſes tentatives furent encore inutiles ; & Condé le força d'être le ſpectateur inutile de la priſe d'une ville qu'il vouloit ſecourir. L'action héroïque d'un régiment Polonois, attaché au ſervice de la France, en accéléra la conquête. Ce régiment, qui ſervoit à l'attaque de Grammont, paſſe le foſſé de la demi-lune, en plein jour & à la nage ; coupe à coups de hache les paliſſades de la contreſcarpe, prend ou tue tous ceux qui la défendent, & s'y établit à la vue & ſous le feu terrible de la garniſon. Pendant cette attaque, Condé faiſoit attacher le mineur à la demi-lune du côté qu'il menaçoit. Il pouvoit emporter Ypres d'aſſaut ; mais, pour épargner à cette ville les malheurs ordinaires dans ces triſtes circonſtances, il ſouffrit qu'elle capitulât. Le comte de la Motterie en ſortit, le 29, à la tête de ſes troupes qui montoient encore à plus de deux mille hommes, & de ſix mille bourgeois, qui aimerent mieux s'expatrier, que de reconnoître un autre Souverain que le roi d'Eſpagne. Ce nouveau triomphe ne coûta que cent hommes au prince, parmi leſquels on ne comptoit d'officiers que le marquis de Vieux-Pont, colonel du régiment d'Orléans.

3. Après la priſe de Menin, premiere conquête de Louis XV, cet auguſte monarque fit inveſtir la ville d'Ypres. C'étoit le prince de

Clermont, abbé de S. Germain des Prés, qui commandoit les principales attaques. Le pape Clément XII avoit jugé que l'état ecclésiastique devoit être subordonné à celui de la guerre, dans l'arriere-petit-fils du grand Condé. On insulta le chemin couvert du front de la basse-ville, quoique cette entreprise parût prématurée & hazardée. Le marquis de Beauveau, maréchal de camp, qui marchoit à la tête des grenadiers de Bourbonnois & de Royal-Comtois, y reçut une blessure mortelle, qui lui causa les douleurs les plus vives. Il dit aux soldats qui le portoient : « Mes » amis, laissez-moi mourir, & allez com» battre. » Il mourut dans des tourmens inexprimables. La perte de ce brave officier anime la valeur de ses guerriers. Ils firent de si grands efforts, que l'ennemi, tremblant, déconcerté, s'empressa de capituler. Ils ouvrirent leurs portes, le 26 de Juin 1744.

[Z A C]

ZAB. (*bataille du*) Le 12 de Décembre 627, l'armée des Perſes & celle des Romains ſe livrerent une ſanglante bataille au confluent du Zab & du Tigre. L'empereur Héraclius s'avança le premier de tous, & terraſſa un cavalier Perſe, qui ſe préſentoit pour le combatte. Un ſecond & un troiſieme eurent le même ſort. Le vainqueur ſe jetta enſuite dans le plus fort de la mêlée, & combattit avec le plus grand courage. Son cheval fut bleſſé. Il reçut pluſieurs coups dans ſes armes qui, étant à l'épreuve, lui ſauverent la vie. Le combat, commencé au lever du ſoleil, ne finit qu'avec le jour. Les Perſes y perdirent leur général, trois commandans, preſque tous leurs officiers, & plus de la moitié de leurs ſoldats. La victoire ne coûta que cinquante hommes aux Romains; mais ils eurent un grand nombre de bleſſés.

ZACHAR. (*ſiége de*) L'an 555, les Miſimiens ſe révolterent contre l'empereur Juſtinien, & ſe renfermerent dans une place forte, nommée *Zachar*, qu'ils regardoient comme imprenable, & que, pour cette raiſon, ils appelloient *le château de fer*. Martin, général de l'Empire, en Lazique, envoya Dacnas contre les rebelles. Après avoir détruit toutes les habitations qui s'élevoient ſur les

rochers voiſins, cet officier s'attacha au corps de la place. Les aſſiégés ſembloient réſolus de ſe défendre juſqu'à l'extrémité, lorſqu'un accident de peu d'importance, & la ſuperſtition abbattirent leur courage. Ayant fait une ſortie pour détruire les machines, comme ils rentroient dans leur fortereſſe en fuyant, un d'entr'eux, atteint d'un coup de flèche, tomba mort ſur le ſeuil de la porte. Ce fut pour eux une preuve évidente que Dieu vouloit que la place fût ouverte aux ennemis. Ils députerent à Dacnas, & ſe rendirent à diſcrétion.

ZAMA. (*bataille de*) C'eſt cette fameuſe journée qui décida de l'Empire entre Rome & Carthage, & qui termina la ſeconde guerre Punique, qui duroit depuis dix-ſept ans. Les généraux de ces deux puiſſantes républiques s'acquirent une égale gloire ; Scipion, par ſon triomphe ; Annibal, par ſa défaite. Le général Romain rangea ſon armée ſur trois lignes dont les cohortes étoient ſéparées par des intervalles remplis de ſoldats armés à la legere pour recevoir les éléphans qui faiſoient la principale force des ennemis. Lélius, lieutenant de Scipion, fut placé à l'aîle gauche avec la cavalerie Italienne ; & le roi Maſiniſſa, à la droite, avec ſes Numides. Annibal, afin d'imprimer plus de terreur aux Romains, poſta à la tête de ſes troupes quatre-vingts éléphans d'une énorme grandeur, & qui portoient de hautes tours ſur le dos. Il compoſa ſa premiere ligne de Liguriens, de Gaulois,

& d'autres troupes auxiliaires. Il plaça à la ſeconde les Africains & les Carthaginois. Il forma la troiſieme de troupes qui étoient venues avec lui d'Italie, & les éloigna de la ſeconde ligne, parce qu'il doutoit de leur affection pour ſes intérêts. Les forces étoient à-peu-près égales de part & d'autre. Après que les Généraux eurent mis leurs armées en bataille, chacun d'eux exhorta vivement ſes ſoldats, en leur rappellant leurs anciennes victoires, & l'invincible valeur qu'ils avoient montrée durant cette longue guerre. Enſuite la cavalerie engagea le combat. Les éléphans d'Annibal furent pouſſés contre les Romains. Ceux-ci ſonnerent de la trompette, & jetterent de ſi grands cris, que ces animaux épouvantés reculerent en arriere, & mirent le deſordre parmi les Numides de l'aîle gauche des Carthaginois. Maſiniſſa acheva de les enfoncer. Les autres éléphans firent d'abord beaucoup de ravage; mais, accablés de traits, ils devinrent furieux, & ſe diſperſerent de tous côtés. Bientôt toute l'infanterie des deux partis en vint aux mains. La mêlée fut chaude, le combat fort opiniâtre, la victoire long-tems diſputée. Mais enfin les Carthaginois, accablés de toutes parts, furent obligés de prendre la fuite, en laiſſant vingt mille des leurs ſur le champ de bataille. Les Romains firent un pareil nombre de priſonniers. Annibal ſe ſauva pendant le tumulte; &, étant rentré dans Carthage, il avoua qu'il étoit vaincu ſans

reſſource, & que la République n'avoit d'autre parti à prendre que de demander la paix, à quelques conditions que ce fût. *An de Rome 550.*

ZAMORA. (*priſe de*) La guerre s'étant allumée entre les rois d'Eſpagne & de Portugal, Ferdinand V, roi de Caſtille & d'Aragon, forma le ſiége du château de Zamora, en 1476. Alfonſe, roi de Portugal, vole de Toro pour lui faire abandonner cette entrepriſe. Il ſomme le monarque ennemi de livrer bataille, ou de ſe retirer en Aragon. Ferdinand ne fait ni l'un ni l'autre, & lui répond que, s'il avoit envie de combattre, il n'avoit qu'à venir lui faire lever le ſiége de la fortereſſe inveſtie. On négocie de part & d'autre. Le Portugais propoſe à ſon rival de ſe voir ſeuls, pendant la nuit, dans une barque ſur la riviere du Duéro. Le Caſtillan accepte la propoſition; mais les deux barques ne purent ſe rencontrer dans l'obſcurité. Alfonſe ſe retire, la nuit du 1er de Mars. Ferdinand le pourſuit, & lui livre bataille à la vue de Toro. L'armée Portugaiſe n'étoit que de trois mille cinq cens hommes, & celle de Caſtille de trois mille ſeulement. On ſe mêla avec une eſpece de fureur cauſée par l'antipathie des deux nations. Il y avoit dans chaque armée des chevaliers qui faiſoient une eſpece de vœu d'attendre chacun quatre ennemis, ſans tourner le dos; de combattre contre trois; de les prendre vifs, s'ils n'étoient

que deux ; de tuer enfin, ou de faire prisonnier un chevalier ennemi, lorsqu'il seroit seul. Les prélats des deux nations combattirent avec beaucoup de courage. On vit l'archevêque de Tolède se précipiter dans les plus grands périls. Le cardinal de Mendoze fit des prodiges de valeur. Celui-ci servoit dans l'armée Castillane, & l'autre parmi les Portugais. Le succès de la bataille fut assez incertain. Ferdinand défit l'aîle droite des ennemis, commandée par Alfonse ; mais le prince de Portugal eut le même avantage sur le Castillan. On peut dire que le Portugais laissa échapper la victoire, en poursuivant trop long-tems les fuyards. Ferdinand resta, pendant quelque tems, lui troisieme, sur le champ de bataille. Il ne voulut pas permettre aux siens de poursuivre son rival dans l'obscurité de la nuit. Après avoir enlevé l'étendard royal des Portugais, il revint au siége du château de Zamora, qu'il pressa plus vivement que jamais.

Cependant l'infortuné Alfonse fuyoit à toute bride vers Castro-Nugno. On dit qu'accablé de fatigue, il s'endormit à table ; ce qui le rendit souverainement mépriſable aux Castillans qui regarderent ce sommeil comme une marque d'indifférence & de stupidité. Son fils, revenu sur le champ de bataille, fut étonné de ne plus voir d'amis ni d'ennemis. Il comprit que son pere avoit été vaincu, & se retira à Toro, après avoir publié qu'il avoit gagné le champ de bataille ; mais le comte de Guimarens, gouverneur de cette ville, le

chargea d'injures & d'imprécations, pour avoir abandonné le Roi. On crut d'abord que ce monarque avoit été tué ; mais on reçut de lui une Lettre qui raſſura ſon fils & les débris de ſon armée. Les Portugais perdirent environ deux mille hommes. Il en périt la moitié moins du côté des Caſtillans. Ces derniers tirerent tout l'avantage du combat, ſans pouvoir néanmoins ſe flater d'avoir remporté la victoire.

Les deux Rois avoient harangué leurs armées, ſelon l'uſage, avant que de combattre. On ne ſçauroit exprimer juſqu'à quel point les deux nations porterent la valeur dans cette action, & quels exploits incroyables on y fit de part & d'autre. Edouard d'Almeyda, qui portoit l'étendard de Portugal, eut les deux mains coupées, en le défendant. Il le ſaiſit enſuite avec les bras & les dents, juſqu'à ce que, percé de coups, il tomba mort ſur la place. L'étendard fut mis en piéces ; &, à ſon défaut, on plaça les armes du brave d'Almeyda dans l'égliſe métropolitaine de Tolède. Voilà juſqu'où alloient les exploits des Caſtillans & des Portugais, lorſque l'eſprit de chevalerie étoit en vigueur chez les deux nations. On a remarqué, dit fort bien le P. d'Orléans, que le ridicule, jetté par Miguel de Cervantes ſur la chevalerie, dans ſon ingénieux Roman de D. Quichotte, a plus nui à la valeur Eſpagnole, qu'on ne le ſçauroit croire. C'eſt ainſi que les beaux eſprits ont ſouvent changé par la ſatyre les vices & les

vertus des peuples. La prise du château de Zamora, qui fut emporté, l'épée à la main, termina, en partie, cette campagne.

ZATHMAR. (*surprise de*) Jean Sigismond, qui s'étoit mis sous la protection des Turcs, se servit, en 1564, de cette ruse singuliere pour surprendre Zathmar, ville de Hongrie. Il fit marcher de nombreux troupeaux qui, en passant sous les murs de la place avec leurs bergers, firent lever une poussiere si épaisse, que la garnison ne put rien voir. Melchior Balazzo, auquel la forteresse appartenoit, voulut sçavoir la raison de cette espece de nuage. Comme ceux qu'il envoya lui rapporterent qu'ils n'avoient vu que des bestiaux, il les crut; & sa garnison resta, comme lui, en repos & dans une grande sécurité. Mais, les troupeaux étant passés, des troupes qui les suivent, s'approchent à la faveur de la poussiere dont l'air est encore obscurci. Avant qu'on les ait appercues, elles attaquent la ville de tous côtés. La terreur, qui est presqu'inséparable de la surprise, est générale. Les assaillans se rendent sans peine maîtres de la place, & enlevent Balazzo, sa femme, ses enfans & ses thrésors.

ZÉLA. (*bataille de*) Mithridate, ayant rencontré près de Zéla, ou Ziéla, l'armée Romaine, commandée par le préteur Triarius, se hâta de le combattre, avant que Lucullus eût le tems de venir à son secours. Le général Romain fut entièrement défait; &, s'il sauva du carnage

un foible reſte de ſes troupes, c'eſt que le Roi fut bleſſé. Comme ce prince avoitparmi ſes ſoldats beaucoup de gens habillés & armés à la Romaine, il ne ſe défia pas d'un Centurion qui s'approcha de lui, & qui, dans le tems qu'il y penſoit le moins, lui perça la cuiſſe de ſon épée. Le Centurion fut tué ſur le champ; mais la douleur du monarque fut ſi violente, qu'il fallut l'emporter à la hâte. Ses Généraux firent ſonner la retraite, & ceſſerent de pourſuivre les vaincus. Il reſta ſept mille Romains ſur le champ de bataille, parmi leſquels on compta vingt-quatre Tribuns, & cent cinquante Centurions. C'eſt la plus ſanglante défaite que la République ait eſſuyée dans tout le cours de la guerre contre Mithridate. *An de Rome 685.*

ZÉLAKA. (*bataille de*) L'heureux ſuccès du ſiége de Tolède avoit excité l'ambition d'Alfonſe, roi de Caſtille; &, réſolu d'exterminer les Maures, ce monarque faiſoit tous les jours de nouvelles conquêtes. Ses progrès rapides allarmerent Ben-Abad, roi de Cordouë, qui, voulant prévenir la tempête qui menaçoit ſes Etats, appella, du fond de l'Afrique, le Sultan Iouſef Tasfin. Ce prince puiſſant & avide ſaiſit avec ardeur l'occaſion de porter ſes armes en Eſpagne. Il deſcend dans ce royaume avec des troupes nombreuſes, ſe joint au roi de Cordouë; & tous deux s'avancent vers la petite fortereſſe de Zélaka, voiſine de Badajox, où Alfonſe avoit placé ſon

ſon camp. Les deux armées n'étoient plus qu'à ſix lieues l'une de l'autre, lorſque les généraux d'Iouſef lui repréſenterent qu'il ne devoit pas ſe fier aveuglément à Ben-Abad; que le roi de Cordouë pouvoit s'entendre avec les Chrétiens pour le faire périr; qu'enfin il étoit de la prudence de le faire avancer le premier. Le Sultan goûte cet avis, & ordonne à Ben-Abad d'attaquer ſeul les ennemis, en l'aſſurant qu'il ne tarderoit pas à le ſuivre. Les Arabes étoient poſtés derriere une montagne qui les déroboit à la vue des Chrétiens. Alfonſe, voyant avancer Ben-Abad, crut qu'il étoit ſuivi de l'armée entiere, & qu'Iouſef étoit avec lui. La nuit, qui approchoit, fit différer le combat juſqu'au point du jour. Dès que l'aurore eut répandu ſes premiers rayons, Alfonſe, croyant ſurprendre les infidèles, ſe préſente tout-à-coup devant leurs retranchemens. Il étoit attendu. On s'approche: on ſe mêle; on fait mille prodiges de valeur: perſonne ne recule. Le ſoldat vivant ſuccede au mort. La fureur eſt égale. Ben-Abad agit en capitaine habile, & combat en ſoldat intrépide. Il reçoit deux bleſſures à la tête. Trois chevaux ſont tués ſous lui. Enfin les Chrétiens, après bien des efforts, enfoncent les Arabes, & les font reculer en déſordre. Déja le roi de Caſtille pouſſoit des cris de victoire. Soudain Iouſef paroît à la tête de ſes troupes, & ſe diſpoſe à le charger. Ben-Abad rallie ſes ſoldats fugitifs; &, de concert avec le monarque Africain, il fond

ſur l'ennemi. L'infanterie Eſpagnole, accablée de fatigue, fuit dès le premier choc. La cavalerie, plus forte & plus courageuſe, ſoutient le combat avec ſuccès. Mais les chevaux Eſpagnols, ayant apperçu, dans le fort de la mêlée, une troupe de chameaux enharnachés de maniere que leur boſſe paroiſſoit encore plus élevée qu'elle ne l'eſt naturellement, s'épouvantent, réſiſtent à l'aiguillon; ne ſentent plus la main qui les guide, & ſe diſperſent de toutes parts. Dans ce moment, un corps de cavalerie, compoſé de quatre mille Noirs, écarte tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, & fond ſur Alfonſe qui vouloit ramener au combat ſes eſcadrons vaincus. En vain ce prince veut réſiſter aux Barbares. Il eſt bleſſé. Des cavaliers ſaiſiſſent la bride de ſon cheval. Il alloit être pris; mais ſa valeur & ſa fortune le ſauverent. Il diſparut avec toute ſon armée. Cette bataille fameuſe ſe donna un vendredi. *1087.*

ZÉNATA. (*bataille de*) La puiſſance de Zéïri, l'un des ſouverains d'Afrique, allarmoit tous les autres Arabes établis dans cette contrée. D'abord ils échouerent dans toutes leurs tentatives. Mais enfin Giafer-ben-Ali, gouverneur de la province du Zab, fit un grand effort en 936, & réſolut de détruire un prince qui menaçoit de tout envahir. Dans cette vue, il mit ſur pied une armée conſidérable, & s'avança vers Zénata, l'une des plus fortes villes de la domination de Zéïri. Les habitans, loin

de réſiſter, embraſſent ſon parti, & lui ouvrent leurs portes. Zéïri, à ces triſtes nouvelles, vient préſenter la bataille à ſon rival. Mais la fortune, qui l'avoit abandonné juſqu'alors, l'abandonna; &, dès le premier choc, ſes troupes furent miſes en déroute. Lui-même fut renverſé de cheval, & percé de coups. Ainſi périt l'un des plus intrépides capitaines d'entre les Arabes, après avoir jetté les fondemens de cette grandeur, où ſes deſcendans parvinrent enſuite. Il laiſſa plus de cent garçons de ſes différentes concubines. Tous étoient en état de monter à cheval, de porter les armes, de combattre avec valeur; & la plûpart l'avoient accompagné dans ſes expéditions. Iſouſef Zéïri, ſon fils aîné, impatient de venger ſa mort, leva de nouvelles troupes. Ses premiers coups tomberent ſur les habitans de Zénata. Il les attaqua à diverſes repriſes; &, après en avoir fait périr un grand nombre, il ſe rendit enfin maître de leur ville, & chargea de chaînes leurs femmes & leurs enfans.

ZERBULE. (*ſiége de*) L'an 539, Yabdas, roi des Maures, s'étant enfermé dans cette fortereſſe de Mauritanie, y fut aſſiégé par le brave Salomon, gouverneur de l'Afrique pour l'empereur Juſtinien. Ce grand capitaine fit attaquer la place, pendant trois jours. Yabdas, craignant ſes aſſauts furieux, s'abandonna à la défenſe de ſes troupes. Mais, comme elles avoient perdu leurs meilleurs officiers,

elles ſuivirent, durant une nuit obſcure, l'exemple de leur monarque. Les Romains, qui ſe diſpoſoient à ſe retirer, furent ſurpris de ne voir paroître perſonne ſur les murs. On fit le tour de la place : on trouva une des portes ouvertes, & le fort abandonné. Cette conquête, devenue facile contre leurs eſpérances, enrichit les vainqueurs d'un immenſe butin.

ZETCHIN. (*priſe de*) Jean Sobieski, roi de Pologne, après avoir vaincu les ſuperbes Ottomans, revenoit triomphant dans ſes Etats. Zetchin, place Turque, oſa l'arrêter dans ſon paſſage. Il la fit attaquer par ſes guerriers victorieux. Un Aga la défendoit avec ſix cens hommes. Il ſe croyoit en état de réſiſter longtems au plus formidable des monarques. Les Polonois dreſſerent leurs échelles, &, ſecondés par le feu de leur artillerie, grimperent ſur les murailles qui n'étoient ſoutenues que par des paliſſades. A cette vue, l'infidèle ſurpris, déconcerté, fit arborer le drapeau blanc, le 11 de Novembre 1683, & obtint de Sobieski la permiſſion de ſe retirer avec tous ſes ſoldats.

ZIRICZÉE. (*ſiége de*) Les Eſpagnols, voulant aſſiéger Ziriczée, l'une des plus fortes villes de Zélande, & qui tenoit pour les Flamands rebelles, oſerent traverſer un bras de mer à gué, & porter des troupes ſous les murs de la place, malgré les efforts des ennemis qui, du haut de leurs barques, faiſoient ſur eux un feu terrible & continuel. Ils commencerent

leurs opérations par prendre plusieurs forts qui rendoient difficile l'approche de la ville. Celui qui leur coûta plus de peines fut Bommène, inattaquable dans le tems de la haute marée. La garnison, qui le défendoit, se battit jusqu'au dernier soupir. Personne ne se rendit; & tous sans exception furent taillés en piéces. Les vainqueurs durent ce succès à un stratagême assez remarquable. Par leur ordre, les valets de l'armée & les vivandiers battirent le tambour en file, sur la fin de l'attaque, & s'approcherent comme des troupes réglées. A cette vue, les assiégés découragés se contenterent de chercher la mort plutôt que de s'exposer, en se rendant, à périr sur un infâme échafaud. Après la conquête de ces forts, l'armée royale attaqua la ville. Le grand baillif de Ziriczée, se voyant surpris, eut recours à la ruse. Il se rendit au camp ennemi; &, feignant de venir traiter de la capitulation, il demanda la permission d'aller parler aux capitaines de plusieurs vaisseaux Hollandois, qui étoient proche, pour les y comprendre; mais il n'y alla que pour se concerter avec eux sur les moyens de secourir la place. Continuant son artifice, il rentra dans la ville, sous prétexte d'obtenir le consentement des bourgeois. Alors il ne songea plus qu'à faire la plus vigoureuse défense. Mondragoné, qui présidoit à la conduite du siége, n'épargna rien pour empêcher les secours. Il ferma d'abord le petit canal, & forma sur son embouchure une forte estacade de gros pieux,

qu'il fit garder par quelques-uns de ſes plus grands vaiſſeaux. Il en conſtruiſit pluſieurs autres encore dans différens endroits, & ajoûta à ces ouvrages une bonne redoute qu'il plaça ſur la rive voiſine de Duveland. Par ces ſages précautions, il ne fut plus poſſible de pénétrer dans Ziriczée. Les rebelles, ſurpris de ſe voir ſi bien enfermés, firent des coupures, en divers endroits, ſur la principale digue du grand canal, afin d'inonder les environs de la ville, & de la ſecourir, en traverſant l'inondation. La vigilance des Eſpagnols fit échouer ce projet. L'inſuccès ne fit que ranimer l'ardeur du prince d'Orange. Il tenta de nouveau l'entrepriſe avec un armement plus redoutable; &, ſur la fin de Mars 1576, il s'approcha, durant la haute marée, de la coupure la plus large, qui étoit voiſine du village de Dreiſcher. Son arrivée ſoudaine & ſon attaque imprévue déconcerterent d'abord les Royaliſtes. Il en tua quelques-uns. Il enleva de deſſus la digue pluſieurs piéces de canon; mais il ne put porter plus loin ſes avantages. La vue du danger ayant enflammé le courage des Eſpagnols, &, le retour du reflux ſecondant leur défenſe, ils repouſſerent de toutes parts l'ennemi triomphant. Un grand nombre fut tué : un plus grand nombre trouva la mort au milieu des eaux. Boiſot, amiral de Hollande, y périt lui-même. Son vaiſſeau, qui étoit très-gros, échoua ſur le ſable; & tous ceux qui le montoient ne purent éviter un funeſte trépas. Cette

nouvelle disgrace désespéra les rebelles; & Ziriczée, après avoir éprouvé, durant huit mois, tous les malheurs d'une ville exactement bloquée, se rendit enfin, vers les derniers jours de Juin.

ZORNDORFF. (*bataille de*) Elizabeth Pétrowna, fille de Pierre le Grand, le fondateur de l'Empire des Russes, digne du sang qui la fit naître par l'étendue de son génie, digne de l'amour de ses sujets par la sagesse de son gouvernement, méritoit aussi l'estime de l'univers par la conduite qu'elle tint envers ses Alliés. Sensible aux malheurs qui affligeoient l'Allemagne, la Saxe & la Bohême, elle voulut les venger des brigandages & de l'injustice. En 1758, elle envoya une grande armée en Pologne pour entrer dans la Prusse-Ducale, & de-là se répandre dans le Brandebourg, afin d'y causer une puissante diversion. Le général-comte de Fermer, qui commandoit ces troupes, n'eut besoin que de se montrer pour soumettre la Prusse. La Poméranie subit le joug avec la même promptitude; & le capitaine Russien, toujours précédé de la victoire, s'avança dans le Brandebourg pour y faire le siége de Custrim. La résistance des assiégés donna au roi de Prusse le tems de marcher, de voler à son secours. Une faute que fit le comte de Fermer, qui laissa camper une division de ses troupes, remit dans l'égalité les deux armées. Elles se rencontrerent près du village de Zorndorff: elles s'ébranlerent; elles s'atta-

querent avec fureur. Mais enfin, après une action meurtriere & terrible, les Ruſſes abandonnerent à l'ennemi une victoire complette, avec leur caiſſe militaire, une nombreuſe artillerie, & beaucoup d'étendards. Cuſtrim fut délivrée, mais peut-être trop tard, puiſque les bombes avoient déja ruiné la meilleure partie des édifices dans leſquels on avoit tranſporté de Berlin des effets d'un prix ineſtimable.

ZUCCARELLO. (*action de*) Le 22 de Juillet 1746, le marquis Philippe de Garetto, détaché de l'armée Piémontoiſe, attaqua par trois endroits le château & le bourg de Zuccarello, de la dépendance des Etats de Gènes, & chargea un détachement de ſe rendre maître de Caſtel-Vecchio. M. Saoli, commiſſaire général d'Albenga, informé de l'entrepriſe des ennemis, fit marcher au ſecours de ces deux poſtes quelques piquets, & toutes les milices qu'il put raſſembler. Ce ſecours ne put arriver aſſez tôt pour empêcher la priſe de Zuccarello. La garniſon du château avoit déja capitulé; & les milices Piémontoiſes pilloient & ravageoient les environs avec une licence effrénée. Tandis qu'elles étoient occupées à tranſporter le butin, M. Aſtingo, qui commandoit le ſecours arrivé d'Albenga, forma le projet hardi de reprendre Zuccarello. La ſupériorité des ennemis ne déconcerta point ſon courage intrépide. Il mit en fuite les Barbets. Il fit occuper les hauteurs voiſines du châ-

teau, & ſomma le marquis de Garetto de ſe rendre priſonnier avec toutes ſes troupes. Celui-ci voulut s'ouvrir un paſſage l'épée à la main; mais il fut repouſſé & obligé d'accepter la propoſition. Quant à Caſtel-Vecchio, l'officier qui y commandoit ſe défendit avec tant de valeur, que les ennemis furent contraints d'abandonner l'attaque de ce poſte. Dans cette double action, les Piémontois perdirent ſoixante hommes qui furent tués; trois cens quatre-vingt-quatre, qui furent faits priſonniers; & deux cens cinquante-quatre, qui déſerterent.

ZUIDERZEÉ. (*combat du*) Le comte de Boſſu, amiral de la flotte Eſpagnole en Flandres, voguoit dans le Zuiderzée avec douze vaiſſeaux beaucoup plus forts que les navires ordinaires, pour arrêter les Proteſtans & les Rebelles qui avoient oſé attaquer Amſterdam. Ce capitaine ne ſçavoit s'il devoit éviter ou offrir le combat. Les ordres du duc d'Albe lui preſcrivoient de prendre au plutôt ce dernier parti. Il fallut s'y déterminer. Le Comte s'approcha donc de la côte où les rebelles s'étoient retirés, comme dans la poſition la plus avantageuſe; &, quoique le golfe y eût beaucoup moins de profondeur, il les attaqua avec la plus grande intrépidité. Les Hollandois le reçoivent avec le même courage. Pleins d'ardeur, & déja ſûrs de la victoire, ils ſe jettent avec furie ſur les vaiſſeaux du roi. Boſſu anime ſes équipages. Tous les chefs

l'imitent. La bataille devient très-ſanglante. Mais enfin les Royaliſtes ſont obligés de céder ; & les Rebelles triomphent. Les bâtimens Eſpagnols, tous délabrés, ſe refugient où ils peuvent. Un ſeul fut ſubmergé. Le ſeul vaiſſeau-amiral combattoit encore. C'étoit comme une fortereſſe flottante, redoutable par ſa vaſte étendue, la bonté de ſa manœuvre & de ſon artillerie, le nombre de ſon équipage, & des ſoldats qui le montoient. Le Comte voulut le défendre juſqu'à l'extrémité. Il réſiſta, pendant vingt-huit heures, aux efforts de vingt navires Hollandois. De trois cens hommes qui combattoient ſous lui, il y en eut environ deux cens vingt de tués. Les autres furent tous bleſſés, à l'exception de quinze. La fortune ſe déclara enfin pour les révoltés. Le vent tomba ; & le généreux Comte, entraîné par le flux ſur un banc de vaſe, y échoua. Il ſe rendit alors avec le petit nombre de ſoldats qui lui reſtoit, & fut conduit priſonnier dans la ville de Horn, le 12 d'Octobre 1573.

ZURICH. (*ſiége de*) Dans les ſiécles reculés, la Suiſſe reconnoiſſoit pour Souverains les empereurs de la maiſon d'Autriche, qui commettoient des gouverneurs pour adminiſtrer la juſtice. Ces miniſtres, érigés en tyrans, oſerent porter l'inſolence juſqu'à ravir les biens & les femmes des habitans. L'un d'eux, nommé *Giſler*, fit planter dans le marché d'Altorff une pique ſurmontée d'un bonnet, avec ordre de s'incliner profondé-

ment devant ce ridicule trophée. Ces vexations, ces insultes déterminerent plusieurs habitans à s'unir entr'eux par une Ligue secrete pour venger leur patrie opprimée. L'orage se formoit, lorsqu'un incident en précipita l'éclat. Trois chefs étoient à la tête de la confédération ; Stauffacher de Schwitz, Arnould de Undervalden, & Guillaume Tell d'Ury. Ce dernier, ayant refusé de se soumettre à l'hommage exigé par Gisler, fut conduit devant ce barbare, qui ne lui laissa que le choix d'avoir la tête tranchée, ou d'abbatre d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête nue de son fils unique. Tell, sans balancer, choisit la mort. Le gouverneur ajoûta que le supplice auquel il se dévouoit ne sauveroit pas son fils. Tell, déterminé par cette menace, prend son arc ; décoche le trait, abbat la pomme aux yeux des spectateurs indignés & tremblans qu'il ne commît un parricide involontaire. Avant que de s'armer, il avoit tiré deux flèches de son carquois. Le gouverneur inquiet le pressa de lui en dire la raison. « Si j'eusse été » assez malheureux pour blesser mon fils, lui dit-il, » ce second trait étoit destiné à te » percer toi-même. » Gisler fit charger de chaînes ce héros généreux, & s'embarqua avec lui sur le lac d'Ury, à dessein de le renfermer dans une forteresse. Un orage s'éleve. Les vagues vont engloutir le bâtiment. On conseille d'en confier la conduite au pri-

ſonnier, dont la force & l'adreſſe extraordinaires pouvoient ſeules lutter contre le danger. Le lâche Giſler y conſent. On délie Tell. Il prend le gouvernail, ſurmonte les flots, apperçoit une pointe de rocher qui terminoit une langue de terre vers laquelle il dirige la proüe. A peine eſt-il à portée, qu'il s'élance ſur le roc, &, d'un coup de pied, repouſſe la barque à la merci des flots. Bientôt la tempête ceſſe. Giſler avec ſa ſuite aborde à peu de diſtance de-là. Il falloit néceſſairement qu'il paſſât par un défilé. Tell l'y attendoit caché entre les brouſſailles. Lorſqu'il l'apperçoit, il tend ſon arc, &, du premier coup, l'immole à ſa vengeance. Il vole à ſes compatriotes. Il leur apprend ce qui vient de ſe paſſer. On prend les armes. On renverſe les forts conſtruits par les Autrichiens. On chaſſe ces tyrans. L'empereur Albert marche contre eux. Son neveu l'aſſaſſine au paſſage d'une riviere. Léopold, ſon fils, veut ſubjuguer les rebelles. Ces payſans ſéditieux, comme on les appelloit, au nombre de treize cens hommes, défont une armée de plus de vingt mille combattans, & remportent une victoire complette, qui ne fut diſputée que par cinquante hommes de la ville de Zurich. Telle fut l'origine de la Ligue Helvétique. Reſſerrée dans ces commencemens, bientôt les Cantons voiſins s'empreſſerent de partager ſa gloire & ſon bonheur. La haine des tyrans la forma. La frugalité, la mo-

dération, l'équité, l'amour du bien public, & toutes les vertus ſociales la maintinrent. Deux ſiécles de conſtance, de combats & victoires l'accrurent en la rendant reſpectable. Jamais peut-être on ne vit briller avec plus d'éclat la valeur de ces braves & généreux Républicains qu'au ſiége de Zurich, en 1444. Ils preſſoient vivement cette ville qui ne vouloit point entrer dans leur aſſociation, lorſque le Dauphin de France, qui fut depuis Louis XI, marchoit contre eux, ſoutenu des troupes de l'Empereur & de l'Archiduc. A cette nouvelle, les Suiſſes, au nombre d'environ douze ou ſeize cens hommes, ſe détacherent de l'armée campée devant la ville, & vinrent à la rencontre du Prince qu'ils trouverent entre Baſle & Montbéliart, dans la plaine de Bottelen. A peine eurent-ils apperçu l'ennemi, qu'ils donnerent le ſignal du combat. Il fut ſanglant : il fut terrible. Les Suiſſes repouſſerent la cavalerie du Dauphin. Ils traverſerent une petite riviere extrêmement rapide. Ils s'emparerent du jardin d'une maladrerie. Ils combattirent juſqu'au dernier ſoupir. Ils périrent tous, les armes à la main, à l'exception de quelques-uns qui furent maſſacrés à leur retour par leurs compatriotes. Pour exterminer une armée ſi foible, il en coûta près de ſix mille hommes aux vainqueurs. La garniſon de Baſle ſortit en même tems, & livra une nouvelle bataille, auſſi meurtriere que la premiere. Elle fut repouſ-

ſée, après une longue réſiſtance; & l'on conſerve encore dans les regiſtres publics les noms des douze cens guerriers qui périrent à cette glorieuſe défaite. Après cet avantage, Louis craignit de ſe commettre une ſeconde fois avec des ennemis ſi terribles. Il étoit vaincu, s'il eût encore remporté une ſemblable victoire. Heureuſement les Suiſſes abandonnerent le ſiége de Zurich, & demanderent la paix qui leur fut accordée ſans peine.

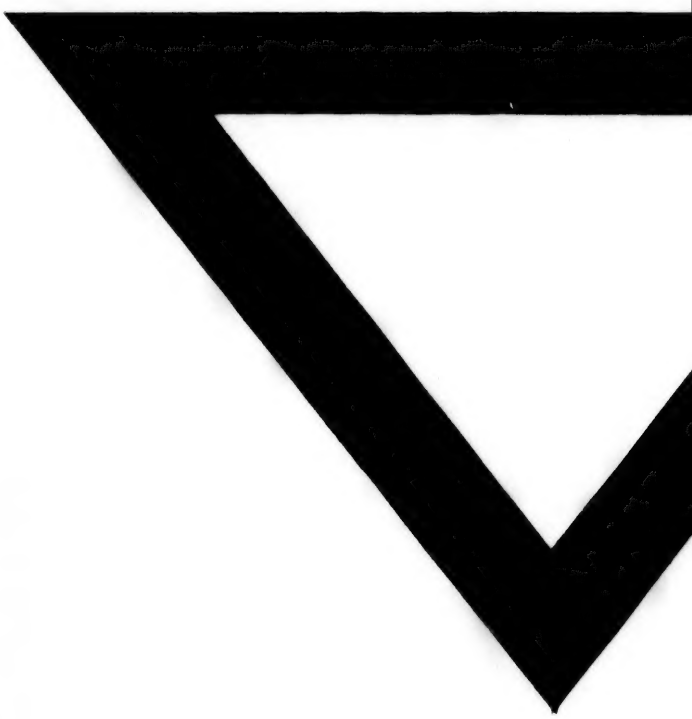
ZURTE. (*bataille de*) L'an 499, les Bulgares étant entrés dans la Thrace, y commirent d'horribles ravages. L'empereur Anaſtaſe ordonna au général Ariſte de marcher contre ces Barbares avec quinze mille hommes. Il les rencontra ſur les bords d'une riviere nommée *Zurte* ou *Zorte*. Ariſte fut battu, & perdit plus de quatre mille ſoldats; les uns, dans le combat ou dans la fuite; les autres, dans la riviere où ils s'étoient jettés pour gagner l'autre bord qu'ils ne purent franchir, à cauſe de ſa hauteur. Les Romains de ce ſiécle, pour diminuer la honte de leur défaite, publierent que les Bulgares ne devoient la victoire qu'à leurs enchantemens, à leurs ſortiléges. Quel pauvre moyen de couvrir ſa foibleſſe!

ZURULLE. (*ſiége de*) Priſque, général de l'empereur Maurice, s'étoit renfermé dans Zurulle, derniere place qui pouvoit arrêter les Abares, alors en guerre avec l'Empire. Leur Khan, perſuadé que la priſe de cette ville le rendroit maître de la longue muraille, & lui

ouvriroit la route de Conſtantinople, en preſſa le ſiége avec vigueur; mais Maurice ſçut l'écarter par un ſtratagême fort ingénieux. Il chargea l'un de ſes gardes d'une Lettre adreſſée à Priſque. Il mandoit à ce capitaine de tenir ſeulement quelques jours, & qu'avant que le Khan eût pris Zurulle, une flotte envoyée pour ravager la Pannonie ameneroit dans les priſons de Conſtantinople ſes femmes, ſes enfans, & tout ſon peuple. Le courier avoit ordre de ſe laiſſer prendre. Il le fut en effet; &, à la lecture de la Lettre, le Khan prit tellement l'épouvante, qu'il fit la paix avec Priſque, & ſe retira dans ſon pays. *L'an 593.*

ZUTPHEN. (*ſiéges de*) 1. Cette ville, ſituée ſur le bord de l'Iſſel, fut aſſiégée, en 1572, par Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe. Le froid & les glaces commençoient à rendre la ſaiſon très-rigoureuſe. Cette circonſtance étoit favorable aux aſſiégeans. Le marais qui entouroit la ville, & dans lequel les habitans avoient mis leur plus grande confiance, ne fut plus un obſtacle. Frédéric s'approcha ſans difficulté, & n'eut pas plutôt dreſſé deux batteries, qu'il ouvrit une large brèche. Le ſeigneur d'Hierges, officier d'une grande capacité, commandoit l'artillerie. Les Royaliſtes étoient ſur le point de donner l'aſſaut, quand la garniſon épouvantée prit le parti de ſe retirer ſecrettement. Les bourgeois, conſternés de cette déſertion, propoſerent auſſi-tôt de ſe rendre. Mais les Eſpagnols,

ayant ou refuſé ou éludé toute compoſition, y entrerent par la brèche, &, toujours animés par l'attrait du pillage, y commirent les plus grands excès.

2. Le 18 de Septembre 1586, le comte de Leiceſter, pour faire lever le ſiége de Rhinberg, entrepris par le prince de Parme, vint aſſiéger Zutphen avec ſes Anglois. Ses opérations étoient déja fort avancées; & la ville, peu défendue, ne pouvoit manquer de tomber en ſa puiſſance, lorſque le Prince, ayant appris le danger des Eſpagnols, quitta Rhinberg, & vint ſe préſenter aux ennemis. Il y eut un ſanglant combat, durant lequel la victoire paſſa plus d'une fois dans l'un & dans l'autre parti; mais enfin les Anglois cédèrent. Le Comte fit ſonner la retraite, & abandonna ſon entrepriſe. En 1591, le prince Maurice fut plus heureux. Il ſe préſenta devant Zutphen, qui, après une courte & foible réſiſtance, lui ouvrit ſes portes.

FIN.